

**ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES**

***THÈSE***

**pour obtenir le grade de**

***DOCTEUR DE L'EHESS***

**Discipline *Histoire et Civilisations***

**présentée et soutenue par**

**Temístocles Américo Correa CEZAR**

**le 21 janvier 2002**

***L'écriture de l'histoire au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle.  
Essai sur une rhétorique de la nationalité.  
Le cas Varnhagen***

**Tome I**

**Directeur de thèse :  
François HARTOG**

**MEMBRES DU JURY :**

**Mme Armelle ENDERS  
M. Manoel Luis Lima Salgado GUIMARÃES  
M. François HARTOG  
M. Carlos Alberto de Moura Ribeiro ZERON**

**Paris  
2002**

*À Eliane et à Laura*

*À mes parents*

*À Céli*

*À Vô Musa,  
in memoriam.*

*E repare o leitor como a língua portuguesa é engenhosa. Um contador de histórias é justamente o contrário de historiador, não sendo um historiador, afinal de contas, mais do que um contador de histórias. Por que essa diferença? Simples, leitor, nada mais simples. O historiador foi inventado por ti, homem culto, letrado, humanista. O contador de histórias foi inventado pelo povo, que nunca leu Tito Lívio, e entende que contar o que se passou é só fantasiar.*

**Machado de Assis**

## Remerciements

Plusieurs personnes et institutions m'ont aidé pendant la *longue durée* de mon séjour de quatre ans à Paris.

À M. François Hartog, mon directeur de thèse. Qu'il puisse trouver dans ce travail toute ma reconnaissance tant intellectuel comme pour son constant soutien et par solidarité.

À Manoel Salgado Guimarães dont les études sur l'historiographie brésilienne sont un repère à me guider pendant la réalisation de cette étude.

À Anne-Laure Cagnet, la voyageuse, qui entre Créteil, Paris, Moulins, Francfort, Londres et Bath, a lu et a corrigé toutes les versions de cette thèse.

À mes collègues de Département d'Histoire, de l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul : Benito B. Schimdt, Carla Brandalise, Eduardo Neumann, Helen Osório, Silvia Petersen et Sandra Pesavento. Aux fonctionnaires Ilga Schauren et Paulo Terra.

À mes collègues José Otávio Nogueira (UnB), Janaina Amado (UnB), José Antônio Dabdab Trabulsi (UFMG), Marcos Veneu (Fundação Casa Rui Barbosa - RJ), Antônio Dimas (USP), Carlos Zeron (USP), Afonso Carlos Marques dos Santos (UFRJ), Carine Fluckiger (Université de Genève), Chryssanti Avlami (Centre L. Gernet/EHESS).

Aux professeurs Armelle Enders (Université de Paris IV), Afrânio Garcia (EHESS), Serge Gruzinski (EHESS). À Jacques Revel et Pierre Antoine Fabre, examinateurs de mon DEA, en 1998.

À mes amis Alfredo Storck, Wladimir Lisboa, Hélio Ricardo do Couto Alves, André Marengo, Henrique Nardi, Fabrice Edel, Mme Bernadete Franco et



M. Hervé François, David Gaussen, Iva Müller, Maria das Neves Cezar pour leur soutien constant.

À Eliane Cezar, Mme Claudine Kelle, qui se sont attachées aussi à relire le manuscrit de la thèse.

À Coordination du Perfectionnement du Personnel de Niveau Supérieur (CAPES), qui m'a permis de mener à bien la préparation de cette thèse en m'octroyant une bourse d'études pour quatre ans consécutifs.

Aux fonctionnaires de la Bibliothèque national de France, de la Salle de Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, et de la section de livres rares de la Biblioteca Nacional du Rio de Janeiro.

## *Table des matières*

**Résumés** (p. 10)

**Introduction** : La nation et l'écriture de l'histoire (p. 12)

**Première Partie** : L'Institut Historique et Géographique Brésilien et la culture historique au XIX<sup>e</sup> siècle (p. 22)

1. L'Institut Historique et Géographique Brésilien : lieu de production d'une histoire nationale (p. 23)
  - 1.1. Les artisans de la gloire de la nation : la composition sociale de l'IHGB (p. 25)
  - 1.2. La polyphonie unifiée : les statuts de l'IHGB (p. 38)
  
2. La volonté de savoir et le pouvoir de la volonté : l'IHGB et l'empereur (p. 57)
  - 2.1. Une liaison chimique (p. 57)
  - 2.2. Ego-histoire, ou l'histoire du temps présent (p. 62)
  - 2.3. Histoire et mémoire (p. 70)
  - 2.4. Le coffret du secret (p. 74)
  - 2.5. Esquisse de l'échec d'une histoire du temps présent (p. 80)
  - 2.6. Esquisse d'une histoire du temps présent réussie (p. 85)
  - 2.7. Le mécénat de D. Pedro II (p. 92)
  
3. Une poétique de l'histoire : le romantisme à l'IHGB (p. 101)
  - 3.1. Le poète voit le passé : Indianisme et nationalisme (p. 104)
  - 3.2. Voyage vers la nation (p. 112)
  - 3.3. Une ressource narrative : la couleur locale (p. 118)
  - 3.4. Les récits de voyage comme source historique : Peri entre l'histoire et la fiction – acte premier (p. 124)
  - 3.5. Intermezzo : récit historique, littérature et fiction (p. 129)
  - 3.6. Les récits de voyage comme source historique : Peri entre l'histoire et la fiction – second et dernier acte : la critique (p. 134)
  - 3.7. Gonçalves de Magalhães et « A Confederação dos Tamoyos » : une version épique de l'histoire (p. 140)
  - 3.8. Voyageurs qui mentent, qui inventent (p. 160)
  - 3.9. Tentatives institutionnelles pour séparer l'histoire de la littérature ou de la poésie au sein de l'IHGB (p. 168)
    - 3.9.1. On reconnaît quand le poète fait de l'histoire : Gonçalves de Magalhães (p. 169)
    - 3.9.2. Le poète cherche l'objectivité historique : Gonçalves Dias (p. 173)
    - 3.9.3. Une poétesse à l'IHGB ? La tentative de Mme Assis Brandão (p. 181)
  - 3.10. L'instinct de nationalité de Machado de Assis (p. 186)

- 3.11. Un 'problème' épistémologique : la composition raciale de la mythologie identitaire brésilienne (p. 191)
- 3.12. L'historien et le poète : Robert Southey (p. 193)
- 3.13. Conclusion : imitation ou originalité ? (p. 201)

## **Seconde Partie : Éléments pour une généalogie du concept d'histoire (p. 208)**

1. À la recherche de la généalogie du concept d'histoire au Brésil : la Revue de l'IHGB (p. 209)

2. Le discours fondateur de l'IHGB (p. 213)

2.1. Pourquoi fallait-il étudier l'histoire ? (p. 213)

2.2. Montrer aux nations glorieuses que... (p. 214)

2.3. Suivez Cicéron (p. 215)

2.4. Le cœur, la vision et l'histoire (p. 217)

2.5. Chronologie et origine (p. 220)

2.6. Le talent de l'historien : manipuler les sources et le temps (p. 225)

2.7. Le passé ressuscité arrive à notre imagination. Le jugement dernier (p. 228)

2.8. La mort de l'oncle de Pline le Jeune : première esquisse de la figure du héros à l'IHGB (p. 230)

2.9. Écrire l'histoire des grands hommes : une mission sacerdotale (p. 231)

2.10. Le livre de Plutarque : un projet biographique (p. 233)

Conclusion : éloquence et histoire (p. 237)

3. La géographie, ça sert, d'abord, à unifier l'empire (p. 239)

3.1. L'IHGB est historique, mais aussi géographique (p. 239)

3.2. Les objectifs de la géographie (p. 245)

3.3. Querelles sur la frontière entre le Brésil et la Guyane : considérations sur une géographie fantastique (p. 246)

3.4. Les sources de la géographie : cartes, récits de voyage et expéditions scientifiques (p. 257)

Conclusion : pour ne plus être une nation antigéographique (p. 264)

4. Sur le projet biographique (p. 272)

4.1. L'histoire comme biographie de la nation : les études biographiques dans la Revue de l'IHGB (p. 273)

4.2. Biographie et iconographie : Manuel de Araújo Porto Alegre (p. 281)

4.3. L'usage de la biographie chez Varnhagen : entre sentiment et objectivité historique (p. 286)

4.4. Le Plutarque Brésilien (p. 295)

4.5. Galerie de contemporains illustres : le Panthéon contemporain du Brésil (p. 309)

Conclusion : la biographie ou un principe heuristique (p. 324)

5. Comment écrire l'histoire du Brésil ? (p. 325)

5.1. « Dissertation à propos du système appliqué à l'écriture de l'histoire ancienne et moderne du Brésil », par Cunha Mattos (p. 325)

5.1.1. La montagne de fables (p. 330)

5.1.2. L'histoire est la science du passé, du présent et du futur (p. 333)

5.1.3. Le déplaisir de trouver des fictions au lieu de réalités : Hérodote (p. 333)  
Conclusion : il faut retrouver les archives (p. 336)

5.2. *Comment on doit écrire l'histoire du Brésil*, par von Martius (p. 338)

5.2.1. Martius, Varnhagen et l'historiographie brésilienne (p. 343)

5.2.2. Idées générales sur l'histoire du Brésil (p. 350)

Les trois races (p. 350)

5.2.3. Les indiens et leur histoire comme partie de l'histoire du Brésil (p. 354)

Comparer le comparable (p. 355)

Ruines et histoire d'un peuple (p. 364)

5.2.4. Les Portugais et leur rôle dans l'histoire du Brésil (p. 365)

Regard sur le monde inactuel (p. 365)

Les récits de voyage et les narrations poétiques (p. 371)

5.2.5. La race africaine et ses rapports avec l'histoire du Brésil (p. 374)

5.2.6. Sur la forme qui doit avoir une histoire du Brésil (p. 375)

Une *historia magistra* calculée (p. 379)

L'historien et son double (p. 381)

Conclusion : Un projet historique (p. 381)

**Troisième Partie : Le moment Varnhagen (p. 384)**

1. Varnhagen en mouvement : l'historien-frontière (p. 385)

1.1. L'illusion autobiographique (p. 386)

1.1.1. Je suis brésilien. Je le prouve (p. 388)

1.2. La carrière diplomatique : un historien voyageur (p. 395)

1.2.1. Les « tristes tropiques » de Varnhagen (p. 400)

1.2.2. Retour à la *civilisation* : Varnhagen à Vienne (p. 415)

1.3. La dernière autopsie (p. 426)

1.4. La mort et le souci de soi (p. 429)

1.5. *L'homme-monument* : entre l'ironie et la reconnaissance (p. 432)

L'ironie (p. 432)

La reconnaissance (p. 435)

2. L'œuvre varnhagenienne : essai sur une rhétorique de la nationalité (p. 440)

2.1. Une expérience de lecture (p. 440)

2.2. Les archives, les sources et la nationalité : la marque de Varnhagen (p. 444)

2.2.1. Comment se reconstitue un manuscrit : Gabriel Soares de Sousa (1587) (p. 446)

2.2.2. Varnhagen et les récits de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle : introduction à une histoire de la note de bas de page (p. 453)

2.3. Dimensions littéraires de l'œuvre de Varnhagen (p. 475)

2.3.1. La *Chronique de la découverte du Brésil* (1840) (p. 475)

2.3.2. *L'Essai historique sur les lettres au Brésil* (1847) (p. 481)

2.3.3. Le microbe littéraire : la question du style dans l'œuvre de Varnhagen (p. 485)

2.4. Au nom du père. Ou les limites de l'objectivité dans l'œuvre varnhagenienne (p. 496)

2.4.1. L'audace de Varnhagen (p. 496)

- 2.4.2. Même l'histoire d'un père a besoin d'une théorie de l'histoire et des sources fiables (p. 499)
- 2.4.3. L'historien devant le juge : le lecteur (p. 500)
- 2.4.4. L'historien et le père offensé (p. 502)
- 2.4.5. Au milieu des intrigues, le fer est fondu (p. 505)
- 2.4.6. Un monument pour mon père (p. 509)
- 2.5. La tentative de déconstruction d'un mythe : la critique adressée par Varnhagen à José Bonifácio. Essai d'une évaluation de l'œuvre varnhagenienne (p. 513)
  - 2.5.1. Je l'ai vu, je l'ai entendu (p. 513)
  - 2.5.2. L'impartialité de Varnhagen en débat (p. 517)
- 2.6. Varnhagen, son père et José Bonifácio : l'impartialité et l'ego-histoire (p. 536)
- 2.7. *L'Historia geral do Brazil* : une « masse cyclopéenne des sources accumulées » (p. 539)
  - 2.7.1. Les marques de subjectivité (p. 541)
    - L'historien croit (p. 542)
    - Imaginer, sembler (p. 544)
    - L'horreur et la douleur (p. 546)
  - 2.7.2. La caractérisation des personnages (p. 548)
  - 2.7.3. La notion d'histoire (p. 553)
    - La préface de *L'Historia geral do Brazil* (p. 554)
    - La notion du temps (p. 559)
    - L'histoire et la Providence (p. 563)
    - L'Historia magistra vitae* (p. 565)
    - Les monuments historiques : voir la nation (p. 566)
- Épilogue : L'histoire des vainqueurs et un historien vaincu ? (p. 569)

Conclusion : La façade du temps (p. 572)

**Bibliographie** (p. 578)

**Annexes** (p. 623)

I. Articles de Brésiliens ou sur le Brésil publiés dans la *Revue des Deux Mondes* et dans *L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris*, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle (p. 624)

II. Les cartes d'A. D'Avezac (p. 629)

III. Les rédacteurs de *La galerie des Brésiliens illustres* de Sisson (p. 631)

## Résumés

### *L'écriture de l'histoire au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. Essai sur une rhétorique de la nationalité. Le cas Varnhagen*

Le but de cette étude est d'analyser l'évolution de l'écriture de l'histoire au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. Spécifiquement, nous essayons de comprendre comment l'histoire a construit une rhétorique de la nationalité en même temps qu'elle se définissait elle-même comme discipline scientifique, ayant pour base la production historiographique issue de l'Institut Historique et Géographique Brésilien (IHGB) et de l'œuvre de Francisco Adolfo de Varnhagen (1816-1878), le plus important historien brésilien de la période.

Le travail a été divisé en trois parties :

Dans la première partie, on cherche à reconstituer le réseau qui se crée à partir de l'IHGB. Pour mener à bien cet examen, nous avons commencé par une étude de la composition sociale de l'IHGB et de ses statuts, puis des rapports de l'institution avec l'empereur et le mouvement romantique. Dans la deuxième partie, nous essayons de suivre ou d'établir certaines étapes de la généalogie du concept d'histoire, tel qu'il s'ébauche durant cette période. Nous avons isolé quatre éléments pour mener à bien l'analyse : le discours fondateur de l'IHGB ; la question de la géographie comme concept aidant à construire une identité historique ; le rôle de la biographie comme variation du genre historique ; et, finalement, les projets historiographiques, dont l'objectif est de proposer des modèles pour écrire l'histoire du Brésil. Enfin, la troisième partie est entièrement consacrée au *cas* Varnhagen.

***Writing history during the nineteenth century in Brazil. An essay on the rhetoric of nationality: The case of Varnhagen***

The goal of this study is to analyse the evolution of the ways of writing history in Brazil during the nineteenth century. Through examining the production of the Brazilian Geographical and Historical Institute (IHGB) and the work of Francisco Adolfo de Varnhagen, the most important historian of that period, we can try to understand how history can construct a rhetoric of nationality, and at the same time define itself as a scientific discipline.

I have divided my study into three parts. In the first one, I have searched to reconstitute the network originated from the IHGB with special emphasis on the social composition of its members, on the statutes of this institution, on its relations with the Emperor and with the Romantic Movement. In the second part, I have retraced the genealogy of the concept of history outlined during this period. Four elements are taken into consideration: the founding speech of the IHGB, the function of geography as a concept helping to construct the identity of history, the role of biography as a variation of the genre of history, and finally the historiographical projects, whose aims are to propose models for the writing of the history of Brazil. The third and last part is entirely dedicated to the study of the Varnhagen case.

## *Introduction : La nation et l'écriture de l'histoire*

« L'historien *écrit*, il produit le lieu et le temps, mais il est lui-même dans un lieu et dans un temps, au centre d'une *nation*, par exemple, ce qui entraîne l'élimination des autres nations. (...) L'historien *écrit*, et cette écriture n'est ni neutre ni transparente. Elle se modèle sur les formes littéraires, voire sur les figures de rhétorique. Le recul permet de découvrir les unes et les autres ».

Pierre Vidal-Naquet<sup>1</sup>

« En général, j'ai cherché les inspirations du patriotisme ailleurs que dans la haine pour les Portugais, ou pour l'Europe ; j'ai tenté de mettre une digue à tant de déclamations et à tant de servilité à l'égard de la démocratie ; et j'ai cherché à discipliner, de façon productive, certaines idées éparses de la nationalité ».

Francisco Adolfo de Varnhagen<sup>2</sup>

Le Brésil, depuis son commencement, est une idée et un lieu. En tant qu'idée, il reste plus fréquemment à l'état de projet que de réalité. Même le nom *Brasil* n'a pas une origine très claire<sup>3</sup>. D'une certaine manière, avant même que les *Brésiliens* ne deviennent un *peuple*, ou une communauté politique, il a toujours existé une variété de conceptions qui rivalisaient pour imposer une

---

<sup>1</sup> VIDAL-NAQUET, Pierre. *Les assassins de la mémoire. 'Un Eichmann de papier' et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 1987, p. 148.

<sup>2</sup> « Em geral busquei inspirações de patriotismo sem ser no odio a Portuguezes, ou à *extrangeira* Europa, que nos beneficia com ilustração ; tratei de pôr um dique a tanta demacção e *servilismo à democracia* ; e procurei ir *disciplinando* productivamente certas idéas soltas de nacionalidade », Lettre de Francisco Adolfo de Varnhagen à l'Empereur D. Pedro II datée du 14 juillet 1857, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 242-248 (citation p. 247).

<sup>3</sup> SCHWARTZ, Stuart B. « The formation of a colonial identity in Brazil », in CANNY, N./PAGDEN, A. (ed.) *Colonial identity in the atlantic world, 1500-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1989, pp. 15-50.



représentation de ce qu'était le *Brésil*<sup>4</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, un de ces projets ou peut-être une de ces conceptions, dont l'objectif était de donner au Brésil une identité et une image de lui-même, s'est incarné dans les débats autour d'une idée nouvelle à l'époque : l'idée de *nation*<sup>5</sup>.

Le processus par lequel passe la construction d'une conception de la nation brésilienne traverse le siècle tout entier. Pays autonome dès son indépendance politique, en 1822, le Brésil connaît des bouleversements comme l'abdication de son premier empereur, D. Pedro I, en 1831, les mouvements séparatistes, dans quelques provinces, qui ne se terminent qu'en 1845<sup>6</sup>, l'anticipation de la fin de la minorité de D. Pedro II, qui, en 1840, assume le gouvernement à l'âge de quatorze ans. La monarchie est une option politique qui n'achève la centralisation et la consolidation de l'État qu'en 1850.

Cependant, cela n'implique pas que l'idée de *nation brésilienne* ait suivi le même chemin. Non, « le sentiment d'identité était fondé sur des éléments négatifs, surtout l'opposition à l'étranger, et, particulièrement, au Portugais. Mais être contre les Portugais ne suffisait pas à définir une identité commune »<sup>7</sup> pour habitants des différentes régions du pays. Jusque là, « la nation brésilienne n'était qu'une fiction »<sup>8</sup>. Elle n'était pas encore perçue comme « an imagined

<sup>4</sup> SCHWARTZ, Stuart B. « 'Gente da terra braziliense da nação'. Pensando o Brasil : a construção de um povo », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação : histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 103-125.

<sup>5</sup> Selon Eric Hobsbawm « the basic characteristic of the modern nation and everything connected with it is its modernity ». HOBBSAWM, E. *Nations and nationalism since 1780. Programme, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 14. L'historien anglais remarque encore « the primary meaning of 'nation', and the one most frequently ventilated in the literature, was political. It equated 'the people' and the state », *idem*, p. 18.

<sup>6</sup> Ces révoltes ont eu lieu à Bahia, Para, Maranhão et Rio Grande do Sul.

<sup>7</sup> CARVALHO, José Murilo de. « Brasil : nações imaginadas », in *Pontos e bordados. Escritos de história e política*, Belo Horizonte, Editora da Universidade Federal de Minas Gerais, 1998, pp. 233-268 (citation p. 236).

<sup>8</sup> *Idem*, p. 237.

political community – and imagined as both inherently limited and sovereign »<sup>9</sup>. Par conséquent, sa construction devient un « authentique projet d'État »<sup>10</sup>. C'est lui qui, avec l'élite impériale, met une série de ressources politiques, économiques, culturelles et symboliques au service de sa création<sup>11</sup>. Le soutien apporté à l'Institut Historique et Géographique Brésilien (dorénavant l'IHGB), et à l'œuvre de l'historien brésilien le plus important du XIX<sup>e</sup> siècle, Francisco Adolfo de Varnhagen (1816-1878), appartiennent à cette logique.

\*\*\*

« Que la nation et l'histoire aient eu partie liée, nul n'en doute. L'histoire, celle des historiens, s'est imposée un peu partout au cours du XIX<sup>e</sup> siècle alors même que la nation apparaissait comme l'horizon indépassable de toute histoire passée, présente et à venir »<sup>12</sup>.

Les rapports entre les deux notions, néanmoins, ne sont pas homogènes et varient dans chaque pays. Dans le cas du Brésil, il y a un grand décalage entre les études sur la construction de l'État et de la nation en tant qu'institutions politiques, économiques, et culturelles, et les études sur la constitution de la

<sup>9</sup> ANDERSON, Benedict. *Imagined communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*, revised edition, London, Verso, 1991, pp. 5-6. Pour une analyse de la conception de B. Anderson, voir BALAKRISHNAM, Gopal. « The national imagination », in BALAKRISHNAM, Gopal. (edited by). *Mapping the nation*, (with an Introduction by Benedict Anderson), London, Verso, 1996, pp. 198-213 (surtout pp. 203-208).

<sup>10</sup> SANTOS, Afonso Carlos Marques dos. « De projeto de império à independência. Notas acerca da opção monárquica na autonomia política do Brasil », in *Anais do Museu Histórico Nacional*, Rio de Janeiro, n° 30, 1998, pp. 7-35 (citation p. 8) ; voir aussi SANTOS, Afonso Carlos Marques dos. « A invenção do Brasil : um problema nacional ? », in *Revista de História*, n° 118, janeiro-junho, 1985, pp. 3-12 (surtout p. 4).

<sup>11</sup> Sur la formation de l'élite brésilienne voir CARVALHO, José M. de. *A construção da ordem : a elite política imperial*, Rio de Janeiro, Campus, 1980, et sur la politique de l'empire voir CARVALHO, José Murilo de. *Un théâtre d'ombres : la politique impériale au Brésil*, « Brasilia », Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.

notion d'histoire elle-même. Ainsi, c'est presque un consensus parmi les historiens brésiliens que de considérer que « l'idée contemporaine du Brésil se fonde lorsque se consolide dans l'historiographie une idée de nation »<sup>13</sup>, ou que dans « les années qui suivent l'indépendance, une construction historiographique a pris consistance, dont l'objectif était de conférer à l'État impérial un point d'appui à travers la fixation des traditions et d'une vision organisée du passé national »<sup>14</sup>. Il serait intéressant d'inverser cette formule, et de se demander quand *l'idée moderne d'histoire se fonde au Brésil, et comment elle se constitue en une connaissance sur elle-même*, puis sur la nation, son objet principal au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les historiens de l'historiographie brésilienne ne s'occupent pas de la question dans ces termes. Ils privilégient, généralement, une démarche plus descriptive des auteurs et de leurs œuvres, où les aspects idéologiques ou économiques sont au centre de l'analyse<sup>15</sup>. Rarement, les études sur

<sup>12</sup> HARTOG, François. « La France, l'objet historique », in *Le Monde des Débats*, novembre 2000, p. 16.

<sup>13</sup> MOTA, Carlos Guilherme. « Idéias de Brasil : formação e problemas (1817-1850) », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação : histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 197-238 (citation p. 233).

<sup>14</sup> JANCSÓ, István/PIMENTA, João Paulo G. « Peças de um mosaico (ou apontamentos para o estudo da emergência da identidade nacional brasileira) », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação : histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 127-175 (pp. 132-133, et note 14).

<sup>15</sup> Par exemple : RODRIGUES, José Honório. *Teoria da História do Brasil: introdução metodológica*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1957, 2<sup>e</sup> ed., 2 v ; RODRIGUES, José Honório. *A pesquisa histórica no Brasil. Sua evolução e problemas atuais*. São Paulo, Cia. Editora Nacional, 1969 (2a edição revista e aumentada) ; RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. Historiografia colonial*, São Paulo, Editora Nacional, 2<sup>a</sup> ed., 1979 ; RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. A historiografia conservadora*, vol. II – Tomo I, São Paulo, Editora Nacional, 1988 ; RODRIGUES, J. H. *Vida e história*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1966 ; STEIN, Stanley J. « A historiografia do Brasil, 1808-1889 », in *Revista de História*, XXXIX, 59, 1964, pp. 81-131 ; ODÁLIA, Nilo. *As formas do mesmo. Ensaio sobre o pensamento historiográfico de Varnhagen e Oliveira Vianna*, São Paulo, Eunesp, 1997 ; FICO, Carlos/POLITO, Ronald. *A história do Brasil (1980-1989) : elementos para uma avaliação historiográfica*, Ouro Preto, UFOP, 1992 ; GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Politique à l'Académie. La construction de la mémoire de l'empire brésilien (1838-1850) », in GUERRA, François-Xavier. *Mémoires en devenir. Amérique Latine XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1994, pp. 207-220 ; GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « O 'tribunal da posteridade' », in PRADO, Maria Emília.

l'historiographie partent d'un *problème historiographique* ou *épistémologique*, c'est-à-dire d'une question qui historicise les procédures du comment et pourquoi l'histoire est faite<sup>16</sup>. Autrement dit, « d'une approche attentive aux concepts et aux contextes, aux notions et aux milieux et toujours plus soucieuse de leurs articulations, préoccupations de cognition et d'historicisation, mais vigilante face aux sirènes des réductionnismes »<sup>17</sup>.

\*\*\*

Les différents modèles et tournures qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, seront ceux de l'écriture de l'histoire au Brésil représentent l'un de ces *problèmes historiographiques* majeurs qui nous permettent d'avancer un peu plus dans le

---

(org). *O estado como vocação. Idéias e práticas políticas no Brasil oitocentista*, Rio de Janeiro, Access Editora, 1999, pp. 33-57 ; GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Debaixo da imediata proteção de Sua Magestade Imperial : O Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (1838-1889) », *Revista do IHGB*, 156, n. 388, jul./set. 1995, pp. 459-613. Arno Wehling fait une analyse, tout à fait légitime, plus proche d'une *histoire des idées* : WEHLING, Arno. *A invenção da história. Estudos sobre o historicismo*, Rio de Janeiro, Editora Central da Universidade Gama Filho/Editora da universidade Federal Fluminense, 1994 ; WEHLING, Arno. « O historismo e as origens do Instituto Histórico », *A invenção da história : estudos sobre o historicismo*, Rio de Janeiro, EUGF/EUFF, 1994 ; WEHLING, A. *Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999 ; WEHLING, Arno. « As recepções do descobrimento : história, memória e identidade no historicismo brasileiro », in *Oceanos. O achamento do Brasil*, n° 39 – julho/setembro, 1999, pp. 144-154.

<sup>16</sup> Les travaux de Manoel Salgado Guimarães sont une tentative de rompre avec cette perspective : GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Nação e civilização nos trópicos : o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e o projeto de uma História Nacional », *Estudos Históricos*, Rio de Janeiro, n. 1, 1988, pp. 5-27 ; GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « A Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e os temas de sua historiografia. Fazendo a história nacional », WEHLING, Arno (org.), *Origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : idéias filosóficas e sociais e estruturas de poder no Segundo Reinado*, Rio de Janeiro, IHGB, 1989, pp. 21-41 ; GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Repensando os domínios de Clio : as angústias e ansiedades de uma disciplina », in *Revista Catarinense de História*, n° 5, 1998, pp. 5-20 ; GUIMARÃES, Manoel Luis Salgado. « História e natureza em von Martius : esquadrinhando o Brasil para construir a nação », *História, Ciências, Saúde*, vol. VII (2), jul-out 2000, pp. 391-413 ; GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Usos da história : refletindo sobre identidade e sentido », in *História em Revista*, Pelotas, v. 6, dezembro de 2000, pp. 21-36.

<sup>17</sup> HARTOG, François. « La tentation de l'épistémologie ? », in *Le Débat*, novembre-décembre 2000, Numéro 112, pp. 80-83 (citation p. 82).

sujet des rapports entre la constitution d'une histoire scientifique, ses usages politiques et la construction de l'idée de nation. Essayer de comprendre l'évolution de cette problématique, qui est plus contradictoire et moins organisée que l'on ne suppose à première vue, est l'objectif de la présente étude, qui n'a pourtant rien d'exhaustif. Organisée, par commodité d'exposition, autour de certains sujets et de certains auteurs, surtout Francisco Adolfo Varnhagen, elle s'efforce de décrire à grands traits les mouvements de cette écriture.

Plus précisément, le travail est partagé en trois parties.

Dans la première partie, on cherche à reconstituer le réseau qui se crée à partir de l'Institut Historique et Géographique Brésilien, dont la raison d'être est de créer une histoire de la nation, par le biais d'un discours historique très persuasif, que j'appelle ici une *rhétorique de la nationalité*. Pour mener à bien cet examen, il faut commencer par une étude de la composition sociale de l'IHGB et de ses statuts. Nous noterons que ce processus n'est pas sans fissures ni particulièrement paisible. Il ne peut pas l'être, car cette historiographie est, elle aussi, en train de se constituer comme discipline, et cela implique d'innombrables problèmes institutionnels et épistémologiques.

En fait, les intellectuels qui s'occupent de l'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil sont influencés par une culture historique<sup>18</sup> marquée, surtout, par le poids de l'institution monarchique, personnifiée par la forte présence de l'empereur D. Pedro II, et en second lieu par le romantisme.

---

<sup>18</sup> Sur la notion de *culture historique* voir ASSMAN, Jan. *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, München, Beck, 1999, *apud*,

Nous verrons que le mécénat de l'empereur est un moyen non seulement d'obtenir une assistance financière, mais aussi de disposer de repères cognitifs, comme par exemple une notion *présentiste* de l'histoire.

En ce qui concerne le romantisme, mouvement intellectuel caractéristique de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, je ne relève que quelques grandes lignes permettant d'interpréter le débat mené par les historiens, les géographes, les poètes et les romanciers au sein de l'IHGB, autour de la question des différentes manières d'écrire l'histoire. Ce débat est marqué, notamment, par l'ancienne discussion qui oppose l'histoire aux genres fictionnels de l'écriture. Dans le contexte brésilien à l'époque, une figure s'impose comme médiateur dans cette discussion : le voyageur et ses récits<sup>19</sup>. Je crois, finalement, que le romantisme produit un *effet de fiction* dans l'historiographie brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle, ce que j'appelle une *poétique de l'histoire*.

L'objectif de la deuxième partie, étant donné les conditions qui viennent d'être précisées, est alors de cerner quelques éléments à travers lesquels nous pourrions suivre ou établir certaines étapes de la généalogie du concept d'histoire, tel qu'il s'ébauche durant cette période. Quatre éléments semblent être suffisants pour mener à bien l'analyse : le discours fondateur de l'IHGB, de Januário da Cunha Barbosa, alors premier secrétaire de l'IHGB, discours rempli de présupposés théoriques, méthodologiques et normatifs sur l'histoire ; la

---

GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Usos da história : refletindo sobre identidade e sentido », in *História em Revista*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>19</sup> Ce qui m'importe ici ce n'est pas le voyage en tant que tel, dans sa matérialité, mais « le voyage comme opérateur discursif et schème narratif : le voyage comme regard et comme

question de la géographie comme concept aidant à construire une identité historique ; le rôle de la biographie comme variation du genre historique ; et, finalement, les projets historiographiques de Raimundo José da Cunha Mattos et du naturaliste allemand Carl Friedrich Phillip von Martius, dont le but est de proposer des modèles pour l'écriture de l'histoire du Brésil.

La troisième partie est entièrement consacrée au *cas* Varnhagen. J'essaie de montrer que l'œuvre de Francisco Adolfo de Varnhagen est l'exemple le plus remarquable tant des problèmes et contradictions de l'historiographie issue de l'IHGB, que de la mise en écriture d'une *rhétorique de la nationalité*<sup>20</sup>. En principe, il peut être considéré comme le représentant typique de l'historiographie brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle. Pourtant, il a vécu presque toute sa vie à l'étranger, ce qui donne à sa vaste production intellectuelle sur l'histoire, la géographie et la littérature du Brésil, un certain *regard éloigné*.

Saisir Varnhagen n'est pas chose facile. C'est un voyageur toujours en mouvement. En fait, il n'existe pas de grande biographie de Varnhagen. Il y a, bien sûr, quelques textes. Il existe même une « Vie et œuvre de Varnhagen », écrite par Clado Ribeiro Lessa pour la *Revista do IHGB*, dont les données sont précieuses, bien qu'il s'agisse d'une véritable apologie de l'historien, sans appréciation critique satisfaisante<sup>21</sup>. J'apporte quelques données sur sa vie, mais je le fais toujours par rapport à son œuvre. Celle-ci parle à sa place. Ce qui est

---

résolution d'un problème ou réponse à une question», HARTOG, François. *Mémoire d'Ulysse : récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 15-16.

<sup>20</sup> C'est pour cela que son œuvre est partout présente dans ce travail.

<sup>21</sup> LESSA, Clado Ribeiro. « Vida e obra de Varnhagen », *Revista do IHGB*, vol. 223, abril-junho, 1954, pp. 82-297 ; vol. 224, julho-setembro, 1954, pp. 109-315 ; vol. 225, outubro-dezembro, 1954, pp. 120-293 ; vol. 226, janeiro-março, 1955, pp. 3-168 ; vol. 227, abril-junho, 1955, pp. 85-236.

étonnant, à mon avis, c'est la présence de Varnhagen à l'intérieur de son travail. Il ne s'abstrait jamais du texte.

Dans cette perspective, j'essaie d'analyser certaines œuvres de Varnhagen afin de vérifier quel est son modèle d'écriture, quelles en sont les influences, bref quels sont ses rapports avec les contraintes théoriques et méthodologiques proposées par l'IHGB, ou par cette culture historique en gestation au XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil, et à la formation de laquelle il contribue d'une façon non négligeable. Toutefois, je ne fais pas ici une histoire des idées où Varnhagen serait insérée, comme le fait par exemple Arno Wehling dans un important livre sur l'historien<sup>22</sup>. Je présente une analyse plus proche du texte, ou mieux, partant du texte lui-même, sans oublier l'importance du contexte dans lequel s'insère l'œuvre. Mon intention n'est donc pas de m'adonner au « culte du texte »<sup>23</sup>, mais simplement de prendre en considération l'observation de Reinhart Koselleck qui considère que « les événements historiques et leur structure sémantique sont étroitement imbriqués »<sup>24</sup>.

Je propose ainsi d'examiner un ensemble de thèmes choisis, parmi d'autres, dans l'immense œuvre varnhagenienne : la question de l'archive ; ses relations avec le champ fictionnel ; le problème de l'objectivité historique, et enfin j'interviens directement dans le texte de son œuvre principale, l'*Historia geral do Brazil*, afin de cerner quelques notions qui structurent le récit.

\*\*\*

<sup>22</sup> WEHLING, A. Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999.

<sup>23</sup> FAYE, Jean Pierre. *Théorie du récit*, 1972, p. 130, apud HARTOG, François. *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1991, nouvelle édition revue et augmentée, p. 321.



Enfin, ici et là, on s'en rendra compte, j'ai inséré, autour de tel sujet ou de tel auteur, l'analyse d'autres positions contemporaines ayant trait à la question du récit historique. Par ces digressions, je voudrais donner davantage de systématique au propos afin qu'on puisse le contextualiser également au niveau des débats sur la théorie de l'histoire.

\*\*\*

Un mot sur l'organisation de ce travail. Les citations des textes du XIX<sup>e</sup> siècle en portugais ont été traduites en français par moi-même. En fonction des difficultés que la traduction offre à un non spécialiste, je laisse en note de bas de page, dans la plus grande partie des cas, le texte original en portugais<sup>25</sup>.

---

<sup>24</sup> KOSELLECK, Reinhart. *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, p. 235.

<sup>25</sup> La citation de Machado de Assis qui sert d'épigraphe à cette thèse se trouve dans : ASSIS, Machado de « *Histórias de quinze dias (1877)* », in *Obra completa*, v. III, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1994, pp. 361-362.

*Première Partie*

*L'Institut Historique et Géographique Brésilien  
et la culture historique au XIX<sup>e</sup> siècle*

## 1. *L'Institut Historique et Géographique Brésilien : lieu de production d'une histoire nationale*

« Toute recherche historiographique s'articule sur un lieu de production socio-économique, politique et culturel. Elle implique un milieu d'élaboration que circonscrivent des déterminations propres : une profession libérale, un poste d'observation ou d'enseignement, une catégorie de lettrés, etc. Elle est donc soumise à des contraintes, liée à des privilèges, enracinée dans une particularité. C'est en fonction de cette place que des méthodes s'instaurent, qu'une topographie d'intérêts se précise, que des dossiers et des questions à poser aux documents s'organisent. »

Michel de Certeau<sup>1</sup>

« La recherche historique au Brésil est née avec la fondation de l'Institut Historique et Géographique Brésilien. »

José Honório Rodrigues<sup>2</sup>

*Hoc facit, ut longos durent bene gesta per annos  
Et possint sera posteritate frui<sup>3</sup>*

Rio de Janeiro, le 18 août 1839. Session du conseil administratif de la Société pour l'Aide à l'Industrie Nationale (SAIN). Avec l'intervention du premier secrétaire, le maréchal Raimundo José da Cunha Matos :

<sup>1</sup> CERTEAU, Michel de. « L'opération historiographique », in *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 65

<sup>2</sup> RODRIGUES, José Honório. *A pesquisa histórica no Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1969 (segunda edição revista e ampliada), p. 37.

<sup>3</sup> Épigramme d'ouverture de la *Revista do Instituto Histórico Brasileiro*, de 1839 à aujourd'hui. Vicente Tapajós trouve « inexcusable la non indication de l'auteur et de l'œuvre d'où l'épigramme a été extraite », référence bibliographique dont il n'a pas encore réussi à découvrir

« Messieurs,

Il est indéniable que les Lettres, outre leur rôle d'ornement, influencent aussi, profondément la solidité des fondements de la société, à travers l'éducation de ses membres ou l'adoucissement des coutumes publiques ; il est évident que dans une monarchie constitutionnelle, où le mérite et les talents doivent ouvrir la porte aux emplois, et où la plus grande somme de lumières doit former la plus grande félicité publique, les Lettres sont d'une absolue et indispensable nécessité, principalement celles qui, en traitant de l'histoire et de la géographie du pays, doivent soutenir l'administration publique et l'éducation de tous les Brésiliens. Pour cette raison, en reconnaissant qu'il manque un Institut Historique et Géographique dans cette cour, dont la tâche principale serait de centraliser les importants documents pouvant servir à l'histoire et à la géographie de l'empire, mais à présent dispersés dans les provinces, (...), on demande son immédiate création »<sup>4</sup>.

Ce discours, qui a été lu par Cunha Matos, mais qui a aussi été signé par le secrétaire adjoint de la SAIN, le chanoine Januário da Cunha Barboza, marque le début de l'*opération historiographique* destinée à raconter l'histoire de l'empire du Brésil ou – comme ses membres l'auraient défini, sans même

---

la source. TAPAJÓS, V. « A Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 351, 1986, pp. 397-404 (surtout page 399).

<sup>4</sup> « Ilmos. Srs. Sendo inegavel que as letras, além de concorrerem para o adorno da sociedade, influem poderosamente na firmeza de seus alicerces, ou seja pelo esclarecimento de seus membros, ou pelo adoçamento dos costumes publicos, é evidente que em uma monarchia constitucional, onde mérito e os talentos devem abrir as portas aos empregos, e em que a maior soma de luzes deve formar o maior grau de felicidade publica, são as letras de uma absoluta e indispensavel necessidade, principalmente aquelas que, versando sobre a historia e a geographia do pais, devem ministrar grandes auxilios à publica administração e ao esclarecimento de todos os brasileiros. Por isso, (...) conhecendo a falta de um Instituto Historico e Geographico nesta corte, que principalmente se ocupe em centralizar imensos documentos preciosos, ora espalhados pelas provincias, e que podem servir a historia e a

imaginer signifier autre chose – l’histoire de la nation brésilienne. J’essayerai ici de poser quelques jalons pour décrire cette opération.

### 1.1. *Les artisans de la gloire de la nation : la composition sociale de l’IHGB*

« Les rhéteurs éloquents, ‘les artisans de la gloire’ comme les a très justement nommés Orest Ranum, avaient partie liée avec la royauté. Rétribués par les monarques, les rhéteurs s’étaient attachés à construire une historiographie royale fondée sur le lignage, un *ars historica* édifiant, relevant du dialogue des morts à l’antique et susceptible de servir la grandeur de leurs maîtres autant que leur propre renommée. Ce faisant, ils remplissent la fonction traditionnelle de l’histoire qui accouple l’histoire passée à l’histoire présente, en train d’être accomplie par les grandes actions des grands personnages et se trouvaient héritiers de ‘l’histoire parfaite’. »

Blandine Barret-Kriegel<sup>5</sup>

« Jouissant d’un grand prestige dans le milieu lettré et dans la société brésilienne (en grande partie dû à l’extrême dévouement de l’empereur D. Pedro II), l’Institut fut, pendant l’empire, la grande Académie, à laquelle tous les hommes de culture cherchaient à appartenir ».

Américo Jacobina Lacombe

Ce fut lors d’une assemblée générale de la SAIN, le 19 octobre 1838, que la demande initiale de création d’un institut historique et géographique fut approuvée et que l’on transforma quelques propositions d’organisation en statuts

---

geographia do imperio, (...) pedem a sua pronta instalação », « Breve Noticia sobre a fundação do IHGB », *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 3-4.

<sup>5</sup> BARRET-Kriegel, Blandine. *Les Historiens et la Monarchie. 3- Les académies de l’histoire*, Paris, PUF, 1988, pp. 15-16.

de la nouvelle corporation. Finalement, trois jours plus tard, l'Institut Historique et Géographique Brésilien était né.

Le 25 novembre, José Feliciano Fernandes Pinheiro, vicomte de São Leopoldo, était élu premier président, tandis que le maréchal Cunha Matos assumait les fonctions de vice-président et de directeur de la section géographie. Les autres membres de la direction étaient : le conseiller et président de la Chambre des Députés, Cândido José Araújo Viana, vice-président et directeur de la section histoire ; le chanoine Cunha Barbosa, premier secrétaire perpétuel et directeur de la commission des statuts, de la Revue de l'Institut, de la bibliothèque et des archives ; le docteur Emílio Joaquim da Silva Maia, deuxième secrétaire ; le major Pedro Alcântara Bellegarde, orateur de l'IHGB ; et José Lino Moura, le trésorier de l'Institut<sup>6</sup>. Arrêtons-nous un instant sur la composition sociale des ces premiers membres de l'IHGB.

\*\*\*

<sup>6</sup> *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, 1, 1839, p. 6. Reproduit dans *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, 149, Suplemento, 1988, p. 37. Pour une biographie apologétique des 27 fondateurs de l'IHGB voir le livre de BITTENCOURT, Feijó. *Instituto Histórico. Os fundadores*, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1938. Encore sur les fondateurs voir *Revista de IHGB*, 74, 1911, pp. 282-283. « À la fin de la première année d'activité tous ont été réélus, sauf Cunha Mattos, qui est mort avant d'achever son mandat. Son remplaçant, alors député, Aureliano de Sousa Coutinho, arrive à la vice-présidence où il reste jusqu'à 1855, (...). Malgré des élections annuelles, selon les dispositions statutaires, il n'y a pas eu d'alternance significative parmi les dirigeants de l'Institut. (...) La reconduction est la pratique », GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Debaixo da imediata proteção de Sua Magestade Imperial : O Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (1838-1889) », *op. cit.*, 1995, Quadro n°3, p. 483. Bien que j'utilise l'étude de Lúcia Guimarães, surtout pour les données quantitatives, je ne suis pas d'accord avec son hypothèse de travail. Mes discordances seront développées plus tard. Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle ont été élus présidents de l'IHGB : le vicomte de São Leopoldo (1838-1847) ; Cândido José de Araújo Vianna, marquis de Sapucaí (1847-1875) ; Luiz Pedreira do Couto Ferraz (1875-1886) ; Joaquim Norberto de Sousa Silva (1886-1891) ; et Olegário Herculano d'Aquino Castro (1891-1906). Voir « IHGB : século e meio de existência », *Revista do IHGB*, Suplemento, 1988, p. 67.

Les titres qui précèdent les noms de famille de cette première direction de l'IHGB illustrent l'insertion de ses membres dans la société brésilienne en général. Ils indiquent aussi, évidemment, la tendance socioprofessionnelle du groupe. En outre, ils marquent certains traits d'une identité politique et culturelle qui ne fera que se renforcer au cours du temps. Le *Tableau*, ci-dessous, rassemble quelques renseignements sur les 27 fondateurs de l'IHGB :

**Tableau : Profil socioprofessionnel des fondateurs de l'IHGB<sup>7</sup>**

Fondateurs	Nationalité	Formation	Occupation	Origine socio-économique
Alexandre M. Mariz Sarmiento	Portugal	Humanités/ Niveau Moyen	Politique	Père : Fonctionnaire
Antônio A. da Silva Pinto	Sans information	Droit/Université de Coimbra	Avocat	Sans information
Antônio J. G. P. de Andrade	Sans information	Sans information	Fonctionnaire	Sans information
Aureliano de Sousa e Oliveira Coutinho	Brésil/Rio de Janeiro	Droit/Université de Coimbra	Politique/ Député	Père : Militaire
Bento da Silva Lisboa	Brésil/Bahia	Humanités/ Niveau Moyen	Politique	Père : Fonctionnaire
Caetano Maria Lopes Gama	Brésil/ Pernambuco	Droit/Université de Coimbra	Politique/ Député	Père : Fonctionnaire
Cândido José de Araújo Vianna	Brésil/ M. Gerais	Droit/Université de Coimbra	Politique/ Député	Père : Militaire
Conrado J. Niemeyer	Portugal	École Militaire de Lisbonne	Militaire	Père : Militaire
Emilio Joaquim da S. Maia	Brésil/ Rio de Janeiro	Médecine/ Université de Paris	Médecin	Sans information
Francisco Cordeiro da S. Torres Alvim	Portugal	Académie de la Marine/ Lisbonne	Politique	Père : Militaire

<sup>7</sup> Données relevées in GUIMARÃES, L. M. P. *op. cit.* pp. 476-478.

Francisco Gê de Acaiaba Montezuma	Brésil/ Bahia	Droit/Université de Coimbra	Politique/ Député	Sans information
Ignácio A. Pinto de Almeida	Brésil/ Bahia	Sans information	Sans information	Sans information
Januário da Cunha Barbosa	Brésil/ Rio de Janeiro	Séminaire du Rio de Janeiro/N. Moyen	Politique	Sans information
João F. Tavares	Brésil / Rio de Janeiro	Médecine Université de Paris	Médecin	Père : Fonctionnaire
Joaquim Caetano da Silva	Brésil/ Rio G. do Sul	Médecine Univ. Montpellier	Professeur	Sans information
Joaquim Francisco Vianna	Brésil/ Rio de Janeiro	Mathématique Univ. de Coimbra	Politique/ Député	Père : Militaire
José Antônio Lisboa	Brésil/ Rio de Janeiro	Mathématique/ Univ. de Coimbra	Politique	Père : Militaire
José Antônio da Silva Maia	Portugal	Droit/Université de Coimbra	Politique/ Député	Sans information
José Clemente Pereira	Portugal	Droit/Université de Coimbra	Politique/ Député	Sans information
José Feliciano Fernandes Pinheiro	Brésil/ São Paulo	Droit ecclésiastique/ Univ. de Coimbra	Politique/ Sénateur	Père : Militaire
José Lino de Moura	Brésil/ M. Gerais	Humanités/Nivea u Moyen	Fonctionnair e	Père : Juge
José Marcelino R. Cabral	Portugal	Droit/Université de Coimbra	Avocat	Sans information
José Silvestre Rebello	Portugal	Sans information	Commerçant	Commerce
Pedro A. Belegarde	Brésil/Rio de Janeiro	Académie Royale Militaire du Rio de Janeiro	Militaire	Père : Militaire
Raymundo José da Cunha Mattos	Portugal	École Militaire de Lisbonne	Politique	Père : Militaire
Rodrigo Silva Pontes	Brésil/ Bahia	Droit/Université de Coimbra	Politique	Père : Militaire
Tomé M. da Fonseca	Sans information	Sans information	Fonctionnai- re	Sans information



Tout d'abord on constate que l'élite brésilienne, ou l'*île des lettrés*<sup>8</sup>, est ici bien représentée. Ainsi, on note que parmi les 27 fondateurs de l'institution, presque tous avaient une formation supérieure : neuf étaient diplômés en Droit de l'université de Coimbra ; quatre étaient issus d'écoles militaires ; trois étaient médecins ; deux mathématiciens ; un diplômé en droit ecclésiastique ; et quatre avaient un niveau moyen de scolarisation, dont l'un d'eux, le chanoine Januário da Cunha Barbosa, était réputé pour son érudition. Ce processus d'éducation était, selon l'historiographie brésilienne moderne, d'abord et de façon plus générale, un « élément puissant d'unification idéologique de la politique impériale »<sup>9</sup> ; deuxièmement, il permettait de « niveler »<sup>10</sup> la diversité d'origine sociale ; et, finalement, il s'avéra être une méthode efficace pour compenser « l'hétérogénéité fonctionnelle »<sup>11</sup> de cette élite. Les autres données ne font que consolider ce consensus amorcé par l'éducation.

Les registres concernant les nationalités apportent également des informations importantes : la moitié des membres fondateurs, dont le pays d'origine a pu être déterminé, c'est-à-dire huit au total, sont nés au Portugal. Ces hommes sont arrivés au Brésil avec la famille royale en 1808, ont participé au processus qui a abouti à l'indépendance politique brésilienne, et, en conséquence, ont occupé des postes clés dans l'appareil d'état monarchique. D'après Manoel S. Guimarães : « cette expérience marquera certainement la socialisation de cette génération éduquée selon les principes du refus des idées

<sup>8</sup> L'expression est de J. Murilo de Carvalho, voir CARVALHO, José M. de. *A construção da ordem : a elite política imperial*, Rio de Janeiro, Campus, 1980, p. 51.

<sup>9</sup> CARVALHO, José M. de., *op. cit.*, 1980, p. 51.

<sup>10</sup> GUIMARÃES, Manoel. L. Salgado. « Nação e civilização nos trópicos : o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e o projeto de uma História Nacional », *op. cit.*, 1988, p. 10.

<sup>11</sup> WEHLING, Arno. *op. cit.*, 1983, p. 10 ; et *op. cit.*, 1994, p. 154.

et des pratiques de la Révolution française, et de fidélité à la maison de Bragance »<sup>12</sup>.

Sur les seize membres nés au Brésil, il faut remarquer, d'une part, la prédominance *carioca*<sup>13</sup>, presque 50 % au total, et d'autre part, le différent poids des régions selon le nombre de membres, qui reflète de manière assez claire les conflits régionaux et le jeu d'influences à la cour (quatre membres de Bahia, deux de Minas Gerais, contre un représentant seulement de Pernambuco, de São Paulo et de Rio Grande do Sul)<sup>14</sup>.

Quant aux occupations professionnelles<sup>15</sup>, on observe que le commerce, principale activité économique de la capitale impériale, n'est représenté dans l'IHGB que par José Silvestre Rebello, ce qui pourrait confirmer la position d'une bonne partie de l'historiographie brésilienne à ce propos, à savoir que les membres de l'Institution provenaient surtout de l'aristocratie agraire<sup>16</sup>. Pourtant, on constate que l'identification de l'origine socio-économique de seize sur vingt-six des fondateurs, caractérise un profil urbain : militaires (dix), fonctionnaires (quatre), juge (un) et commerçant (un). Évidemment, cette condition ne les empêche pas de défendre les principes de l'aristocratie rurale.

<sup>12</sup> GUIMARÃES, Manoel S. *op. cit.*, 1988, p. 10. Maria Odila Silva Dias appelle ces hommes les « portugais racinés ». Voir DIAS, M. S. O. « A interiorização da metrópole (1808-1853) », MOTA, Carlos Guilherme (org.). *1822 : dimensões*, São Paulo, Perspectiva, 1986, pp. 160-184 (surtout pp. 169-170).

<sup>13</sup> On appelle *carioca* les individus nés à Rio de Janeiro.

<sup>14</sup> Tous les fondateurs habitaient bien évidemment à Rio de Janeiro. Voir GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. *op. cit.*, 1995, p. 478.

<sup>15</sup> Il ne faut pas oublier que parfois les occupations se superposent les unes aux autres, comme le cas d'Alexandre Mariz Sarmento qui a été fonctionnaire toute sa vie, mais aussi député pour la province de Ceará. C'est ainsi que Lúcia M. P. Guimarães le classe parmi les hommes politiques alors que Feijó Bittencourt, le range dans la catégorie des *fonctionnaires*. Voir GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. *op. cit.*, 1995, pp. 476 et 481 ; et BITTENCOURT, Feijó. *op. cit.*, pp. 374-375.

<sup>16</sup> C'est le cas, par exemple, de Lília Moritz Schwarcz, pour qui « la plus grande partie des membres » de l'IHGB sont des propriétaires fonciers. Voir SCHWARCZ, L. M. *O espetáculo das raças*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993, Chapitre 4 « Os Institutos Históricos e Geográficos 'Guardiões da História oficial' », p. 104.

Par contre, parmi les descendants des militaires qui ont fondé l'IHGB, deux seulement ont suivi la carrière paternelle<sup>17</sup>. Dans ce contexte, il faut remarquer que la participation des professionnels libéraux (deux avocats et deux médecins) était plus nombreuse que celle des fonctionnaires (trois), inversant là encore la tendance des pères. Enfin, le médecin Joaquim Caetano da Silva était aussi professeur au Collège D. Pedro II, inauguré quelques mois avant la création de l'IHGB<sup>18</sup>.

Mais l'occupation la plus révélatrice est, sans doute, celle d'homme politique. Tout d'abord, on repère sept députés et un sénateur, ce qui montre un degré d'insertion non négligeable dans le système politique. En fait, quelques fondateurs de l'IHGB, comme Raymundo da Cunha Mattos et Francisco Torres Alvim, ont eu une activité politique remontant à l'époque de D. João VI ; José Clemente Pereira, par exemple, a joué un rôle important pendant le processus d'indépendance<sup>19</sup>, et Januário da Cunha Barbosa a participé intensément à la vie politique des années 1820-1830 ; d'autres encore ont débuté dans la vie publique

<sup>17</sup> Les deux militaires, Pedro de Alcântara Bellegarde et Conrado Jacob Niemeyer avaient aussi des liens familiaux. Voir GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. *op. cit.*, 1995, p.479.

<sup>18</sup> Le collège Pedro II a été créé en 1837 à Rio de Janeiro pour former l'élite de l'empire. Il réunissait pour la première fois en un seul cours plusieurs disciplines, comme l'histoire, la rhétorique, la philosophie et la géographie. Le collège devint un modèle pour les autres régions du pays. Le choix des professeurs était supervisé par l'empereur lui-même. Sur la création et importance du collège D. Pedro II : DORIA, Luiz Gastão de Escagnolle. *Memória histórica comemorativa do primeiro centenário do Colégio Pedro II*, Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Saúde, 1937 ; SEGISMUNDO, Fernando. « Professores de História do Colégio Pedro II », *Revista do IHGB*, 370, 1991, pp. 151-192 ; SEGISMUNDO, Fernando. « A Filosofia no Colégio Pedro II », *Revista do IHGB*, 373, 1991, pp. 948-953 ; MATTOS, Selma Rinaldi de. *O Brasil em lições. A história como disciplina escolar em Joaquim Manuel de Macedo*, Rio de Janeiro, Access Editora, 2000, pp.42-44 ; PAIM, Antonio. « A cultura brasileira no momento da criação do Instituto Histórico », in WEHLING, Arno (org.), *op. cit.* 1989, pp.70-71 ; NEEDELL, J. D. *A tropical belle époque. Elite culture and society in turn-of-the-century Rio de Janeiro*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, pp. 54-58 ; SCHWARCZ, Lilia Moritz. *As barbas do Imperador, op. cit.* 1998, D. Pedro II, um monarca nos trópicos. São Paulo, Companhia das Letras, 1998, pp. 150-156.

<sup>19</sup> C'est lui, par exemple, qui en devenant président du Sénat, le 9 janvier 1822 (le célèbre jour du « Fico »), a fait passer au Prince Régente D. Pedro la pétition lui demandant de rester au Brésil. Voir BITTENCOURT, Feijó. *op.cit.* pp. 284-287.

comme députés de l'Assemblée Constitutionnelle de 1823<sup>20</sup>. Il faut ajouter à ce premier groupe José A. Lisboa qui a été ministre de l'économie durant le premier royaume. Aureliano de Sousa e Oliveira Coutinho, Bento da Silva Lisboa, Joaquim Francisco Vianna et Rodrigo de Sousa da Silva Pontes forment un deuxième groupe qui a débuté politiquement après l'abdication de D. Pedro I, en 1831.

Les fondateurs de l'IHGB, en général, avaient comme tendance politique première la *modération* : ni absolutistes ou lusophiles (ils ne voulaient pas de retour à l'ancien régime), ni partisans d'un libéralisme radical ou du républicanisme des pays voisins. Ils soutenaient un libéralisme politique à l'anglaise ou un régime comme celui de Louis-Philippe. Ils défendaient en définitive une monarchie constitutionnelle.

\*\*\*

En apparence, donc, l'histoire *scientifique* au Brésil est née de façon officielle. Toutes ces informations à propos des membres fondateurs démontrent, en principe sans ambiguïté, « l'intégration de l'Institut à l'*establishment* impérial »<sup>21</sup>. Cependant, comme l'unité politique n'était en fait qu'une aspiration, ce groupe de lettrés n'était pas à l'abri des conflits internes.

Certes, quelques membres de l'IHGB eurent le souci de définir cette entité comme une institution *non officielle* à caractère scientifique et culturel,

<sup>20</sup> Ce sont les cas de Caetano Maria Lopes, Cândido J. de Araújo Vianna, José F. Fernandes Pinheiro, José A. da Silva Maia e Francisco Gê de A. Montezuma. Voir GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. *op. cit.*, 1995, p.481.

<sup>21</sup> WEHLING, Arno. « As origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 338, 1983, pp. 8-9 ; voir aussi du même auteur « O historismo e as origens do Instituto

cherchant une certaine autonomie et une certaine neutralité par rapport aux disputes de caractère politique, auxquelles pourraient se trouver mêlés plusieurs de ses membres. Ainsi, on trouve publié dans la *Revue de l'IHGB*, en 1853, un exemple notable de cette situation. Il s'agit d'un dossier qui retrace la polémique née de la publication d'un article de José Joaquim Machado de Oliveira concernant les frontières entre le Brésil et l'Uruguay<sup>22</sup>. L'auteur critique la politique extérieure de la monarchie à partir d'une étude *historique* des démarcations incertaines des frontières séparant les deux pays, incertitude dont les conséquences pourraient être fatales à la formation de l'identité brésilienne. Duarte da Ponte Ribeiro, à la demande de l'IHGB, écrit un compte rendu où il conteste sévèrement les idées de J. J. Machado : « Je propose, dit le rapporteur, que l'IHGB ne donne pas son consentement à ce Mémoire, parce qu'il se prête à des déductions contraires à la rectitude qui caractérise la politique du Brésil avec les états limitrophes, préjudiciables au droit parfait, et injustes envers les actes du gouvernement impérial »<sup>23</sup>. En revanche, le compte rendu d'un autre rapporteur, Candido Baptista de Oliveira, se montre positif et conclut en recommandant la publication de l'article en question<sup>24</sup>. C'est à Antônio Gonçalves Dias que revient finalement la responsabilité de rédiger un double rapport sur le *mémoire* de Machado de Oliveira et sur le compte rendu de

---

Histórico », *A invenção da história : estudos sobre o historicismo*, Rio de Janeiro, EUGF/EUFF, 1994, p. 153.

<sup>22</sup> MACHADO DE OLIVEIRA, J. J. « Memoria historica sobre a questão dos limites entre o Brazil e Montevideo », *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 385-425. Le premier historien brésilien qui a envisagé cette approche est Manoel S. Guimarães. Voir GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 1988, note 13, p. 25.

<sup>23</sup> « E proponho ao IHGB que não dê o seu consentimento a esta Memoria, attentas as illações a que ella se presta, contrarias à rectidão que caracteriza a politica do Brazil com os estado limitrophes, prejudiciaes aos seus direitos perfeitos e menos justas na apreciação dos actos do governo imperial », RIBEIRO, D. da P. « Parecer de Duarte da Ponte Ribeiro », *in Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 385-425 (citation p. 425).

<sup>24</sup> OLIVEIRA, C. B. de. « Parecer de Candido Baptista de Oliveira », *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 464-468.

Duarte da Ponte Ribeiro. La conclusion de Gonçalves Dias plaide pour l'autonomie de la science au sein de l'IHGB :

« Étant donné que cet Institut n'est pas un corps politique, mais une corporation simplement scientifique, il ne doit pas refuser certains travaux, puisque ses auteurs, en présentant des faits connus, en tirent des conséquences en désaccord avec la diplomatie, avec la politique ou avec notre pensée individuelle ; enfin, il n'est pas convenable que l'Institut lui-même soit à l'origine d'une confession d'un caractère officiel qui serait périlleuse et qui ne nous convient pas »<sup>25</sup>.

L'IHGB décide, pour clore le débat, de publier tous les articles ensemble sans donner de position officielle sur le sujet<sup>26</sup>. Il y aura d'autres disputes de même caractère politique, à propos du rôle des Indiens ou sur l'esclavage, sujet pour lequel Varnhagen sera un important interlocuteur.

Par ailleurs, il est intéressant de voir de plus près certaines tentatives venant de commentateurs modernes, parfois liés à l'IHGB, cherchant, non à nier les activités politiques de ses membres, mais à les présenter comme les effets de circonstances exceptionnelles. En analysant, par exemple, la participation de Cunha Mattos à la destitution de José Bonifácio de son poste de précepteur de D. Pedro II, en décembre 1833, Feijó Bittencourt affirme qu'il « n'était pas un politicien », mais une « homme capable de grandes attitudes publiques »<sup>27</sup>. Les

<sup>25</sup> « Considerando que este Instituto não é um corpo politico, mas uma corporação meramente scientifica, - que não deve passar o aresto de se regeitarem certos trabalhos ; porque seus auctores, apresentando factos sabidos, tiram d'elles consequencias que não quadram com a diplomacia, com a politica, ou com o nosso pensamento individual ; que não convém emfim que parta do proprio Instituto a confissão perigosa de um caracter official, que nos não cabe », DIAS, A. G. « Parecer a memoria e sobre o parecer de Ponte Ribeiro », *Revista do IHGB*, T. XVI, 1853, pp. 469-505 (pp. 504-505 pour la citation)

<sup>26</sup> Voir *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 385-560.

<sup>27</sup> BITTENCOURT, F., *op. cit.*, p. 162.

membres de l'IHGB ne font pas de politique, mais ils ont des gestes publics : de *grandes attitudes*. Ce sont des événements comme celui-ci qui mènent Antônio Paim, malgré sa plus grande indépendance par rapport à l'IHGB que Bittencourt, à expliquer l'origine même de l'institution comme une réponse à la fatigue engendrée par la politique qui s'empare des hommes de lettres du Brésil à la fin des années 1830, puisqu'elle empêche les *gens distingués* de *s'occuper de la culture* : « La création de l'Institut Historique, (...) est l'un des principaux indicateurs de l'arrivée à saturation de l'intelligentsia brésilienne vis-à-vis du monopole (et pourquoi ne pas dire de la fascination) que la politique exerçait sur les esprits de ses membres »<sup>28</sup>.

Il ne s'agit pas simplement d'hommes fatigués d'une conception politique quelconque, qui, par un acte romantique, décident de créer un lieu où délasser leurs *esprits*, mais d'une alternative politique parmi d'autres. L'épisode, déjà mentionné, à propos du tutorat de José Bonifácio, ne dépend pas seulement de la participation de Cunha Mattos. Aureliano de Sousa e O. Coutinho était, à l'époque, ministre d'état, et c'est autour de lui qu'après cet événement s'installe le nouveau jeu du pouvoir. En effet, les membres du parti « Restaurateur », avec la mort de D. Pedro I en 1834, perdent leur raison d'être, et se rapprochent du groupe de Aureliano Coutinho et de la *Société de Défense*<sup>29</sup>, c'est-à-dire des *libéraux modérés*.

<sup>28</sup> PAIM, Antonio. *op. cit.* 1989, pp. 61-62. La base de l'argument de Paim provient de Octavio Tarquinio de Sousa. Selon celui-ci, à cette époque, « la classe qui arrive à la direction politique [du pays] est prise d'une fatigue des lutes si âpres, [et] un désir d'ordre et de stabilité ». SOUSA, O. T. *História dos Fundadores do Império do Brasil. Vol. VIII, Três Golpes de Estado*, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1960, p. 137.

<sup>29</sup> Sur la Société de Défense de la Liberté et Indépendance Nationale, voir CASTRO, Paulo Pereira de. « A 'experiência republicana', 1831-1840 », HOLANDA, Sérgio Buarque de. (Org.). *História geral da civilização brasileira. II. O Brasil Monárquico. Dispersão e unidade*. T. II, 2° v. 1978, pp. 9-67 (surtout pp. 13-16 et 35).

Ce cercle était aussi composé d'autres membres du futur IHGB : Francisco C. da S. Torres Alvim, Joaquim Francisco Vianna, Januário da Cunha Barbosa et José Clemente Pereira. Néanmoins, en 1835, Aureliano Coutinho quitte le cabinet ministériel, suite à une série de manœuvres de l'opposition, commandée par Bernardo Pereira de Vasconcelos. La faction *áulica* (la faction *courtisane*) perd du terrain progressivement jusqu'au point de se faire évincer politiquement par le groupe du *regresso* (*retour*)<sup>30</sup> ; ils s'aperçoivent alors que : « leur programme était, ainsi, menacé non seulement au niveau de sa configuration politique, la monarchie constitutionnelle, mais aussi dans ses dédoublements économiques, politiques, sociaux et idéologiques, que sont le libéralisme, la grande propriété, l'esclavage, le *patronage* et le suffrage censitaire »<sup>31</sup>.

Bien qu'il s'agisse d'un conflit entre élites rivales<sup>32</sup>, il n'en reste pas moins vrai que l'idée de la fondation d'une Académie savante permettait

<sup>30</sup> Sur le mouvement du *regresso*, voir BETHELL, Leslie/ CARVALHO, José Murilo de. « 1822-1850 », BETHELL, L. (edited by). *Brazil, empire and republic, 1822-1930*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, pp. 45-112 (surtout les pages 76-77). SODRÉ, Nelson Werneck. *As razões da Independência*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1965. pp. 225-230.

<sup>31</sup> WEHLING, Arno. « As origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 338, 1983, p. 11 ; voir aussi du même auteur « O historicismo e as origens do Instituto Histórico », *A invenção da história : estudos sobre o historicismo*, Rio de Janeiro, EUGF/EUFF, 1994, p. 156. Voir aussi l'Introduction.

<sup>32</sup> Sur la formation de l'état au Brésil et d'élite brésilienne, voir : URICOECHEA, Fernando. *O minotauro imperial. Burocratização e estado patrimonial brasileiro no século XIX*, São Paulo, Difel, 1978 ; URICOECHEA, Fernando. « A formação do estado brasileiro no século XIX », in *Dados*, 14, 1977, pp. 85-109 ; FAORO, Raymundo. *Os donos do poder. Formação do patronato político no Brasil*, 2<sup>a</sup> edição revista e ampliada, Porto Alegre/São Paulo, Editora Globo/Edusp, 1975 ; CARVALHO, José Murilo de. *A construção da ordem, op. cit.*, 1980 ; CARVALHO, José Murilo de. *Teatro de sombras : a política imperial*, São Paulo, Editora Vértice, 1988 (version française, CARVALHO, José Murilo de. *Un théâtre d'ombres : la politique impériale au Brésil*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990) ; GRAHAM, Richard. *Patronage and politics in nineteenth century Brazil*, Stanford, Stanford University Press, 1990.



l'ouverture à la cour d'un nouvel espace : un espace supposé neutre, *scientifique*, et surtout plus proche du jeune empereur<sup>33</sup>.

Il ne faut cependant pas exagérer l'importance de l'IHGB dans le débat politique. Pourtant, cela ne justifie pas un avis comme celui de Jeffrey D. Needell, qui considère que : « Enjoying Pedro II's patronage and a distinguished membership of *titulares*, it was sturdy, although a bit sterile – more a club for elite dilettantes and antiquarians than an intellectual or literary institution »<sup>34</sup>. Evidemment la fonction sociale et intellectuelle de l'IHGB est plus importante que ne l'a pensé Needell. Néanmoins, si l'Institut reflète plus ou moins la tendance générale des disputes politiques qui agitent la société gravitant autour de la cour, il n'est qu'un des dispositifs de ceux qui contrôlent le pouvoir. Ce serait aussi surestimer ses potentialités au niveau de la production savante, compte tenu du fait que, dans les années 1850, presque tous les membres de l'IHGB ne font qu'essayer de faire l'histoire du Brésil. Ils cherchent, plutôt, à organiser les conditions propices à son édification. Durant ce processus, ils s'efforcent également de se protéger en tant que groupe. Ainsi, être membre de l'Institut, c'est négocier un compromis avec l'empire, avec la nation, mais aussi entre eux, et cela malgré leurs différences<sup>35</sup>. Participer à l'IHGB, c'est avoir la

<sup>33</sup> La déclaration de Aureliano Coutinho à la veille de l'ascension de D. Pedro II n'est pas sans importance: « Aureliano a confié au Baron de Daiser, ministre autrichien à Rio de Janeiro, qu'il ne voulait participer à aucun ministère que ce soit pendant la Régence, puisqu'il comptait exercer un important rôle quand l'empereur serait déclaré majeur ». En fait, plus tard, Aureliano Coutinho devient *ministre conseiller* de D. Pedro II. CASTRO, Paulo Pereira de. « Política e administração de 1840 a 1848 », HOLLANDA, Sérgio Buarque de. (Org.). *História geral da civilização brasileira. II. O Brasil Monárquico. Dispersão e unidade*. T. II, 2<sup>o</sup> v. 1978, pp. 509-540 (citation p. 510).

<sup>34</sup> NEEDELL, J. D., *op. cit.*, p. 192.

<sup>35</sup> À propos de cette élite, José Murilo de Carvalho explique que : « Aucun pays de l'Amérique latine, avec les mêmes problèmes de formation d'état comparables au Brésil, ne semble avoir eu une élite si homogène au niveau de la socialisation et de l'entraînement, ni si éloignée de l'ensemble de la population ». CARVALHO, J. M. de. *op. cit.*, 1980, p. 90. Voir aussi l'ouvrage de Ilmar Mattos où il discute les différences, similitudes et principes de

conscience que l'on travaille pour la nation, et pour un groupe chargé de la définir et de l'expliquer. Ils travaillent ensemble, comme des artisans, sur une matière presque brute. Ils sont les *artisans de la nation*.

### 1. 2. *La polyphonie unifiée : les statuts de l'IHGB*

« Les statuts, lorsqu'ils traduisent un souci hiérarchique, élaborent toujours un protocole d'action égalitaire. L'organisation des Académies traduit un effort constant pour concilier l'indispensable homogénéité culturelle et spirituelle et l'hétérogénéité sociale. En bref, il s'agit d'élaborer un statut où les individus classés selon des ordres impérissables sont plus des personnages que des personnes. L'idéal académique, c'est la polyphonie unifiée ».

Daniel Roche<sup>36</sup>

La première proposition de structure organisationnelle de l'IHGB se trouve dans sa requête fondatrice, celle du 19 octobre 1838. Les *Bases* sur lesquelles l'Institution souhaitait s'appuyer comptaient neuf points, définissant son rôle primordial et l'ensemble de règles qui devaient normaliser son fonctionnement en tant qu'Académie savante : 1. Il sera fondé, sous les auspices de la SAIN, un institut historique qui s'occupe spécialement de l'histoire et de la géographie du Brésil ; 2. Ses membres travailleront dans la même maison où

---

hiérarchisation de l'élite brésilienne au XIX<sup>e</sup> siècle, *O Tempo Saquarema*, São Paulo, Editora Hucitec/INL, 1987, surtout pp. 129-132.

<sup>36</sup> ROCHE, Daniel. *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1989. Tome I, p. 105. Il faut remarquer que, en outre, l'IHGB a des règles de fonctionnement très proches de celles des académies analysées par D. Roche. Quelques-uns de ses membres l'appelaient l'*Academia Brasiliëra* (l'*Académie Brésilienne*). C'est le cas, parmi d'autres, de Manuel de Araujo Porto Alegre. Voir la lettre de celui-ci à Paulo Barbosa da Silva, le 15 septembre 1847, in PORTO ALEGRE, M. A. *Correspondência com Paulo Barbosa da Silva*,

travaillent ceux de la SAIN ; 3. Le but de l'Institut sera, outre ceux qui sont définis par ses règlements, de colliger et d'ordonner méthodiquement les documents historiques et géographiques touchants à l'histoire du Brésil ; 4. Le nombre d'associés effectifs sera de vingt-cinq résidents à la cour, plus un nombre illimité d'associés correspondants et honoraires, habitant soit ici, soit en province, (...); 5. Dès que seize membres effectifs seront réunis, après approbation de cette proposition, on choisira par scrutin secret un président, deux secrétaires et un trésorier. Ce premier acte sera présidé par le président ou vice-président de la SAIN, qui après cette élection cessera d'influer dans les autres actes sociaux ; 6. Après l'installation de la direction de l'IHGB, il faudra choisir trois membres pour organiser le plus vite possible le règlement de ses travaux académiques, (...); 7. La SAIN, recevra les exemplaires de la production de l'IHGB, et désignera les jours où ses membres pourront utiliser sa salle ; 8. La SAIN, comme mère fondatrice de l'IHGB, aidera son fils avec tous les moyens dont elle dispose, étant donné que celui-ci, en échange, contribuera avec toutes ses facultés à sa gloire et à sa prospérité ; 9. L'Institut devra encore entretenir une correspondance avec l'Institut Historique de Paris, auquel il expédiera tout le dossier de son installation ; et aussi avec d'autres organisations étrangères similaires. L'IHGB essayera de se ramifier dans les provinces, afin de mieux colliger les documents nécessaires à l'histoire et à la géographie du Brésil.

Les *Bases*, converties en statuts, ont reçus quelques précisions importantes. Par exemple, à propos des finalités de l'IHGB, au troisième point, il faut ajouter *publier, ou archiver* les documents. Au neuvième point, devenu le

deuxième, il faut enlever la référence à l'Institut Historique de Paris. Enfin, un troisième but a été créé, non prévu dans les *Bases*, qui institue la *Revue Trimestrielle de l'IHGB*. Le dernier point modifié concerne le nombre de membres associés effectifs qui passe de vingt-cinq à cinquante, et qui se répartissent également entre les deux sections Histoire et Géographie, nouvellement créées<sup>37</sup>.

\*\*\*

En premier lieu, il n'est pas difficile de remarquer la forte présence de la SAIN dans les dispositions de l'IHGB. C'est en son sein qu'apparaît l'idée initiale d'un Institut historique. Elle cède la place et organise le calendrier des séances, elle institue la première direction, elle est, enfin, la mère que les membres de l'IHGB doivent glorifier.

Fondée en 1827, la SAIN, d'après Manoel S. Guimarães, portait la marque de l'esprit des Lumières et comme d'autres institutions similaires qui se développèrent aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, elle devait être considérée comme faisant partie du processus de centralisation de l'État, ayant des fonctions de pouvoir très spécifiques. Dans le cas de la SAIN, et, postérieurement, de l'IHGB, ses projets étaient de nature globale : « intégrer les différentes régions du Brésil, (...) afin de concrétiser effectivement l'existence d'une totalité 'Brésil' »<sup>38</sup>.

---

Brasileira de Letras, Rio de Janeiro, 1990, pp. 29-32 (surtout p. 31, et la note 17).

<sup>37</sup> *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, 1, 1839, T. I, pp. 18-19.

<sup>38</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 1988, p. 8. La SAIN a existé de 1827 à 1904. Pour un aperçu général sur la SAIN voir CALMON, Pedro. « Sociedade Auxiliadora da Indústria Nacional (Centro Industrial do Brasil) », *Revista do IHGB*, 318, 1978, pp. 304-312.

deuxième, il faut enlever la référence à l'Institut Historique de Paris. Enfin, un troisième but a été créé, non prévu dans les *Bases*, qui institue la *Revue Trimestrielle de l'IHGB*. Le dernier point modifié concerne le nombre de membres associés effectifs qui passe de vingt-cinq à cinquante, et qui se répartissent également entre les deux sections Histoire et Géographie, nouvellement créées<sup>37</sup>.

\*\*\*

En premier lieu, il n'est pas difficile de remarquer la forte présence de la SAIN dans les dispositions de l'IHGB. C'est en son sein qu'apparaît l'idée initiale d'un Institut historique. Elle cède la place et organise le calendrier des séances, elle institue la première direction, elle est, enfin, la mère que les membres de l'IHGB doivent glorifier.

Fondée en 1827, la SAIN, d'après Manoel S. Guimarães, portait la marque de l'esprit des Lumières et comme d'autres institutions similaires qui se développèrent aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, elle devait être considérée comme faisant partie du processus de centralisation de l'État, ayant des fonctions de pouvoir très spécifiques. Dans le cas de la SAIN, et, postérieurement, de l'IHGB, ses projets étaient de nature globale : « intégrer les différentes régions du Brésil, (...) afin de concrétiser effectivement l'existence d'une totalité 'Brésil' »<sup>38</sup>.

---

Brasileira de Letras, Rio de Janeiro, 1990, pp. 29-32 (surtout p. 31, et la note 17).

<sup>37</sup> *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, 1, 1839, T. I, pp. 18-19.

<sup>38</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 1988, p. 8. La SAIN a existé de 1827 à 1904. Pour un aperçu général sur la SAIN voir CALMON, Pedro. « Sociedade Auxiliadora da Indústria Nacional (Centro Industrial do Brasil) », *Revista do IHGB*, 318, 1978, pp. 304-312.

Pour matérialiser ses intentions, la SAIN prétendait « vulgariser dans le pays des connaissances utiles au labourage et aux autres industries nationales », et aussi instruire le peuple par le moyen d'une école primaire ainsi que d'une école industrielle ouverte le soir aux adultes. De cette manière, la société contribuerait au progrès de l'industrie en évitant « les misères et perturbations politiques et en perfectionnant l'homme dans son sens moral et dans ses activités ». Enfin, la SAIN visait à « répandre la science de l'agriculture, la transformation du travail servile en travail libre, la colonisation et l'émancipation des captifs »<sup>39</sup>.

Néanmoins, suivant toujours ce même principe de débats inter-élites qui caractérise le second Royaume brésilien, au moins jusqu'à 1850, il y avait dans la SAIN un noyau important de planteurs de café de la région *fluminense*, de Rio de Janeiro, groupe économique qui consolidait progressivement son pouvoir de façon complètement dépendante de l'esclavage. En effet, selon Arno Wehling, la fondation de l'IHGB s'expliquerait comme étant le résultat circonstanciel ou « un sous-produit de l'alliance entre l'élite politique 'modérée' » et ce nouveau groupe<sup>40</sup>. Lumières et esclavage : paradoxe que le fils, l'IHGB, héritera de sa mère, la SAIN.

<sup>39</sup> AZEVEDO, M. D. Moreira de. « Sociedades fundadas no Brasil desde os tempos coloniais até o começo do atual Reinado de Dom Pedro II », in *Revista do IHGB*, 48, 1885, pp. 282-286. Cité aussi chez SILVA, José Luiz Werneck da. « A Sociedade Auxiliadora da Indústria Nacional, matriz do Instituto Histórico », in WEHLING, Arno (org.), *Origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : idéias filosóficas e sociais e estruturas de poder no Segundo Reinado*, Rio de Janeiro, IHGB, 1989, pp. 11-20 (p. 14). Cette dimension presque romantique est d'une extension de ses fonctions se trouve dans le discours du président de la SAIN, José Maria da Silva Paranhos, le 30 octobre 1876, pendant une session commémorative de la société : « elle est née sous l'influence de ces grandes passions dont le résultat a été le faste événement de l'Indépendance du Brésil ; elle peut, donc, à juste titre être considérée parmi ses sœurs, comme la primogéniture de la fondation de l'empire ». Citée par CORREA FILHO, Virgílio. « Como se fundou o Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 255, 1962, pp. 3-56 (citation p. 3).

<sup>40</sup> WEHLING, Arno. *op. cit.* 1983, p. 12 ; et aussi *op. cit.* 1994, p. 157. Sur les disputes intra élites dans la SAIN, voir SILVA, J. L. W. da. *op. cit.* p. 15.

\*\*\*

Nonobstant cette origine endogène, le modèle d'organisation et les règles de l'IHGB étaient d'inspiration étrangère et en particulier française. Ainsi, si la fonction symbolique de l'Institut brésilien ressemble à celle des académies françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'archétype de fonctionnement est celui de l'*Institut Historique* de Paris (IHP), qui a été créé en 1834<sup>41</sup>.

Le lien entre les deux institutions a été établi par la médiation de Eugène Garay de Monglave. « Officier d'état-major et directeur de l'Instruction publique au Brésil, où il avait conservé beaucoup de relations utiles »<sup>42</sup>,

---

<sup>41</sup> « The historicist elements in European Romanticism bore fruit in France's Institut Historique by the 1830s, and had, among the Brazilian Romantics, spurred creation of the Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro, in 1838 », NEEDELL, J. D. *op. cit.*, p. 192.

<sup>42</sup> DESLANDRES, Paul. « Les débuts de l'Institut Historique », *Revue d'études historiques*, 1922, pp. 299-324 (citation à la page 300). (Je remercie David Gausson pour l'indication de cet article). « Nous pouvons affirmer que le principal divulgateur de notre culture dans l'Institut Historique a été son secrétaire perpétuel Eugène Garay de Monglave. Enthousiaste des choses brésiliennes, il a accueilli avec distinction tout ce qui provenait du Brésil (et du Portugal) ; Il a commenté nos livres, a corrigé les informations inexactes, a donné des cours sur la littérature portugaise et brésilienne, et finalement a conduit à l'Institut Historique un grand nombre de brésiliens. Lui-même s'est chargé de présenter quelques-uns d'entre eux, en stimulant, en tous les sens le rapprochement des deux pays », FARIA, Maria Alice de Oliveira. « Os brasileiros no Instituto Histórico de Paris », *Revista do IHGB*, 266, 1965, pp. 68-148 (citation pp. 106-107). Monglave a traduit du portugais au français quelques classiques de la littérature brésilienne de la période coloniale, comme par exemple *Marilie, chants élégiaques de Gonzaga* (1825) et le *Caramurú* de José de Santa Rita Durão (1829), qui auront une certaine influence sur le romantisme brésilien, davantage que la correspondance de D. Pedro I (*Correspondance de D. Pedro Premier, Empereur Constitutionnel du Brésil avec le feu Roi de Portugal Don Jean VI, son père, durant les troubles du Brésil*, traduite sur les lettres originales, précédée de la vie de cet empereur et suivie de pièces justificatives, par E. de Monglave, Paris, 1827, in-4°, 360 pages). Sur Monglave et sa traduction du *Caramurú*, voir RAEDERS, Georges. « Ouvrages français sur le Brésil au début du XIXe siècle », *Revista da Universidade Católica de São Paulo*, São Paulo, vol. X, junho-setembro de 1956, pp. 226-240 (surtout les pages 230-231 et 233), et aussi RAEDERS, Georges. « Sur une traduction française de 'Caramurú', de Santa Rita Durão (1821), *Revista Paideia*, vol. III, T. 1, 1956, pp. 95-110. Dans une publication récente, et posthume, Francisco Iglésias, signale aussi l'importance de Monglave pour l'Institut Historique de Paris et pour l'IHGB, mais remarque justement le rôle tout à fait secondaire de celui-là pour l'historiographie française de l'époque. Par contre Iglésias nie la publication du *Caramurú* par Monglave : « certainement n'est pas édité ». IGLÉSIAS, F. *Historiadores do Brasil : capítulos de historiografia brasileira*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira/EUFMG, 2000, pp. 62-63. En vérité, l'œuvre, dont Varnhagen sera l'éditeur en 1847, avec une petite biographie sur l'auteur, et sur laquelle il écrira un article fameux, a bien été éditée en français par Monglave. La Bibliothèque nationale de France dispose d'un exemplaire : *Caramurú, ou la découverte de Bahia, roman-poème brésilien*, par

Monglave a animé pendant douze ans l'IHP, comme premier secrétaire perpétuel. C'est lui aussi qui a rédigé les statuts de l'association qui servent de modèle à l'IHGB. Il fallait, évidemment, adapter la version brésilienne aux conditions locales<sup>43</sup>. La différence entre les deux, peut-être, la plus importante, est celle qui définit les objectifs des deux académies sur le plan historiographique ; Monglave disait, par exemple que : « Plusieurs hommes, rapprochés par le goût des études, ont eu la pensée de former à Paris une Société dans le but de favoriser les recherches et les travaux d'histoire en les appliquant à tous les objets des sciences humaines. L'Institut Historique aura pour but de répandre toutes les vérités utiles dans toutes les classes de la société et dans tous les pays du globe »<sup>44</sup>. Alors que Monglave voulait donner à l'histoire « son caractère universel », le projet brésilien n'envisageait que la codification systématique des sources de l'histoire et de la géographie strictement brésiliennes.

Toutefois, si l'historiographie faite à IHGB avait un objet précis, calculé et fermé sur lui-même, correspondant au projet politique de la monarchie, cela ne signifiait pas que l'ambition des membres fût aussi restreinte. Une partie, au

---

José de Santa Rita Durão, Paris, Eugène Renduel éditeur, 1829 (cote : Y2-65486). VARNHAGEN, F. A. de. « O Caramurú perante a historia », *Revista do IHGB*, n° 10, (2), 1848, pp. 129-152. *Caramurú. Poema epico do descobrimento da Bahia*, por Fr. José de Santa Rita Durão, da Ordem dos Eremitas de Santo Agostinho, natural de Minas-Geraes. Nouvelle édition brésilienne, précédée d'une biographie sur l'auteur par Visconde de Porto-Seguro. Rio de Janeiro, B. L. Garnier, Editor-Livreiro, 1847.

<sup>43</sup> Ainsi, tandis que l'Institut français comptait quatre sections (Histoire générale et histoire de France ; Histoire de langues et littératures ; Histoires des sciences physiques et mathématiques, sociales et philosophiques ; Histoire des beaux-arts), l'IHGB ne créait que deux commissions, celle d'histoire et celle de géographie. Le nombre de membres quant à lui différait : à l'IHP, chaque classe devait comprendre 100 membres résidents et 200 correspondants, donc 1200 participants au total (« Ce nombre fut presque atteint en 1834-1835 (1100 membres environ). Plus tard (22 février 1836) le nombre des membres sera illimité, mais il n'atteindra jamais le maximum primitivement fixé ». DESLANDRES, Paul. *op. cit.* p. 302.). Les Brésiliens en raison de leurs restrictions dans le domaine culturel fixent un nombre plus modeste, vingt-cinq par section, mais un nombre illimité de membres correspondants et honoraires.



moins, des historiens brésiliens tiendront un propos plus ferme sur les interventions hors de leur pays ; au début, par le biais d'études sur le Brésil, puis à travers des sujets plus amples, portant surtout sur le continent américain<sup>45</sup>. Varnhagen poussera encore plus loin ce désir de se faire connaître et de contribuer au débat historique international.

La participation des intellectuels brésiliens au sein de l'IHP peut être considérée comme un exemple de cette tentative d'insertion. D'après le travail de Maria A. de Oliveira Faria, on constate qu'entre 1834 et 1856 quarante-huit brésiliens ont été admis comme associés de l'Institution française, dont vingt-six étaient aussi membres de l'IHGB. Cette période a été divisée par l'auteur en deux phases distinctes : d'abord « la décennie 1830 – la plus importante - qui réunit principalement des poètes, des diplomates et des écrivains », et ensuite « la décennie 1840, formée par des gens moins notables »<sup>46</sup>. Remarquons que les politiques se partagent également entre les deux périodes.

Être membre d'une association comme l'IHP devait représenter, par ailleurs, pour les Brésiliens une manière d'obtenir une reconnaissance dans leur propre pays<sup>47</sup>. Cela semble vrai pour les débuts, même si que la condition de membre de l'IHP n'est, la plupart du temps, qu'une identification nominale et non une collaboration active<sup>48</sup>. Enfin, on trouve parmi les premiers membres de

<sup>44</sup> Apud DESLANDRES, Paul. *op. cit.*, p. 301.

<sup>45</sup> Surtout en France, voir les publications des Brésiliens, tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple dans la *Revue de deux mondes*, voir *Annexe I*. José Murilo de Carvalho remarque le rôle de la *Revue des Deux Mondes* au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle, CARVALHO, José Murilo de. « História intelectual no Brasil : a retórica como chave de leitura », in *Topoi, Revista de História*, 1, 2000, pp. 123-152 (surtout p. 143).

<sup>46</sup> FARIA, M. A. de O. *op. cit.* p. 106.

<sup>47</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 1988, p. 13.

<sup>48</sup> « Le plus grand nombre de références aux brésiliens se trouvent dans les comptes rendus des actes et sessions de l'Assemblée, publiés en section spéciale du *Journal* [*l'Investigateur*, la *Revue de l'IHP*]. (...) Il s'agit, généralement, des lectures de correspondances avec la Société et des communications de nouvelles admissions », FARIA, M. A. de O. *op. cit.* p. 112. Voir la liste des articles publiés par les brésiliens dans *L'Investigateur, Journal de l'Institut*

l'IHP quelques personnalités qui pèseront sur l'avenir de l'IHGB, comme Januário da Cunha Barbosa, le vicomte de São Leopoldo, les futurs secrétaires de l'IHGB, Manuel Araújo de Porto Alegre et Domingos José Gonçalves de Magalhães, initiateur du romantisme brésilien<sup>49</sup>, et, évidemment, l'empereur D. Pedro II<sup>50</sup>. Il y avait aussi des étrangers liés au Brésil comme le peintre Jean-Baptiste Debret et le voyageur et hommes de lettres Ferdinand Denis<sup>51</sup>.

---

*Historique de Paris*, dans l'*Annexe I. Articles de Brésiliens ou sur le Brésil publiés dans la Revue des Deux Mondes et dans L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle.*

<sup>49</sup> Ces deux derniers, avec Francisco de Sales Torres Homem, publient dans le premier numéro du *Journal* de l'IHP un article très synthétique à propos de l'état actuel de la littérature, sciences et arts brésiliens. « De l'histoire de la littérature, des sciences et des arts au Brésil », par trois membres de l'Institut Historique : M. Domingos José Gonçalves de Magalhães, M. Francisco de Sales Torres Homem e M. M. de Araujo Porto Alegre, *Journal de l'Institut Historique*, T. I, 1<sup>e</sup> année, 1834, pp. 47-53 (voir l'*Annexe I*).

<sup>50</sup> Voir « Lettre de M. Aureliano de Souza e Oliveira Coutinho, à M. Le Chevalier de Renzi, administrateur-trésorier de l'Institut Historique de France », le 31 décembre 1842 à propos du diplôme octroyé à D. Pedro II de « membre protecteur de l'Institut Historique de France ». *L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris*, T. III (2), 1843, pp. 153-164 (voir l'*Annexe I*). Encore sur D. Pedro II, voir DESLANDRES, P. *op. cit.* p. 307. Pour les autres brésiliens voir FARIA, M. A. de O. *op. cit.* pp. 106-117. En 1855, *L'Investigateur* publie la liste des Brésiliens membre de l'IHP : Membres Protecteurs : Napoleão III, Empereur des français ; D. Pedro II, Empereur du Brésil. Membres correspondants de l'étranger (première classe : Histoire générale et Histoire de la France) : P. D. Araujo Lima (Vicomte d'Olinda) ; José Carneiro da Silva (Vicomte d'Aranuana) ; Antonio Menezes Vasconcellos Drummond (ministre du Brésil à Lisbonne) ; João de Miranda (le commandeur) ; José Ortiz da Silva (Rio de Janeiro - Brésil). Membres résidents (première classe) : Ferdinand Denis. Membres correspondants de l'étranger (deuxième classe : Histoire des Langues et des Littératures) : M. Amaral (ancien ministre du Brésil à Paris, à Buenos Ayres) ; Angelo-Thomas Amaral (homme de Lettres à Rio de Janeiro) ; Domingos Gonçalves de Magalhães (professeur de philosophie à l'Académie du Rio de Janeiro) ; Santiago Nunes Ribeira (homme de Lettres à Rio de Janeiro) ; M. Coutinho Ferdinand de Vilhena (Rio de Janeiro). Membres correspondants de l'étranger (troisième classe : Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques) : Araujo Coutinho Vianna (docteur en philosophie à Rio de Janeiro) ; Francesco Freire-Allemão (professeur de botanique à l'Académie de Rio de Janeiro) ; Antonio Miranda de Castro (docteur en médecine à Rio de Janeiro) ; Général João Paula dos Santos (ministre de la guerre) ; M. Sigaud (médecin de S. M. l'Empereur du Brésil à Rio de Janeiro) ; Vincent Torres-Homem (professeur de chimie à l'Académie de Rio de Janeiro) ; Manoel de Valladão-Pimentel (professeur de médecine à l'Académie de Rio de Janeiro). Membres correspondants de l'étranger (quatrième classe : Histoire des beaux-arts) : S. M. I. Dom Pedro II (l'Empereur du Brésil, membre protecteur) ; J. Barander (peintre à Rio de Janeiro) ; José Correa da Lima (peintre d'histoire à l'école des beaux-arts à Rio de Janeiro) ; J. J. da Rocha (conseiller à Rio de Janeiro) ; Saint Léopold (le vicomte de, ministre à Rio de Janeiro), « Liste des membres résidents dans la France et correspondents au Brésil, de l'*Institut Historique de Paris* jusqu'à l'an de 1855 », tome 5, pp. 1-11 (voir l'*Annexe I*).

<sup>51</sup> Debret est venu au Brésil avec la mission artistique française en... et Denis... Tome I, 1834 : « Voyage pittoresque et historique au Brésil, depuis 1816 jusqu'en 1831, ou séjour d'un artiste français au Brésil, pendant les quinze premières années de sa régénération politique », par J.-B. DEBRET. Compte-rendu et critique de Stéphane NIQUET (Arquiteto, membro do *Institut Historique de Paris*). pp. 53-54. « Mœurs et usages des brésiliens civilisés : fragment inédit du

Cependant, après la sortie de Monglave de l'association française, le nombre de Brésiliens s'est réduit considérablement au sein de l'IHP<sup>52</sup>. Ainsi, si initialement l'association française semblait être un modèle, graduellement les Brésiliens s'aperçoivent qu'il ne vaut pas la peine de s'investir dans une institution qui, en France, n'est pas la plus respectable<sup>53</sup>. Effectivement, en observant quelques biographies faites encore au XIX<sup>e</sup> siècle sur des membres de l'IHGB qui sont devenus célèbres, on note souvent la mention *membre de l'Institut Historique de Paris* ou de *l'Institut de France*, confusion qui indique non seulement l'ignorance des biographes, mais aussi une tendance à voir la participation à l'IHP comme n'étant qu'une parmi d'autres, sans aucune hiérarchie manifeste<sup>54</sup>. Les membres brésiliens des deux instituts, échouèrent-ils dans leur tentative de s'inscrire dans un cercle plus large ? Il ne semble pas.

---

deuxième volume d'un voyage pittoresque et historique au Brésil », trabalho apresentado na quinta classe do *Institut Historique de Paris*, pelo autor J.-B. DEBRET. pp. 170-172. Tomo 6 - 1837 : « Les catacombes de Rio-Janeiro », por J.-B. DEBRET. pp. 250-252. Tomo 12 - 1840 : « Voyage pittoresque et historique au Brésil, séjour d'un artiste français dans cet empire, de 1816 à 1831. Depuis l'avènement à l'abdication de D. Pedro I<sup>er</sup> », par J.-B. DEBRET, premier volume. Resenha e crítica de Eugène Garay de MONGLAVE. pp. 130-140. *L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris*, de 1841 a 1890 : Tomo 13 - 1841 : « Voyage pittoresque et historique au Brésil : séjour d'un artiste français dans cet Empire de 1816 à 1831, depuis l'avènement jusqu'à l'abdication de Dom Pedro I<sup>er</sup> », deuxième et troisième volumes (2<sup>ème</sup> et dernier article). Resenha e comentário de Eugène Garay de MONGLAVE. pp. 114-122.

<sup>52</sup> « Après sa démission de la fonction qu'il occupait dans l'association, les Brésiliens cessent presque complètement d'être mentionnés dans *L'Investigateur* [la Revue de l'Institut Historique], et la présence brésilienne disparaît peu à peu ». FARIA, M. A. de O. *op. cit.* p. 107.

<sup>53</sup> Pour un argument différent de celui-ci, c'est-à-dire qui affirme l'importance de l'IHP pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle voir : MAYERHOFER, Lucas. « Sobre as origens dos Institutos Históricos », *Revista do IHGB*, 317, 1977, pp. 52-73 (surtout les pages 61-62).

<sup>54</sup> Voir dans ce sens quelques exemples chez SISSON, S. A. *Galeria dos brasileiros illustres (os contemporaneos), retratos dos homens mais illutres do Brasil, na politica, sciencias e letras, desde a guerra da independencia até os nossos dias*, copiados por S. A. SISSON, acompanhados das suas respectivas biographias. Publicado sob a protecção de S. M. o Imperador. RJ, Lithographia de A. S. SISSON, 1861. 2 volumes. Selon Maria A. de O. Faria « malgré la projection de la majorité des membres brésiliens dans la vie nationale, l'Institut Historique de Paris, fut mal connu au Brésil ». FARIA, M. A. de O. *op. cit.* pp. 120-121. Déjà en 1841 le premier secrétaire de l'IHGB regrette, dans son rapport annuel aux membres de l'association, la faiblesse de la correspondance entre les deux Instituts. Voir *Revista do IHGB*, 3, 1841, p. 19.

L'IHP a été probablement, pour plusieurs d'entre eux, la porte d'entrée dans d'autres institutions savantes européennes<sup>55</sup>.

\*\*\*

Les formes de recrutement de l'IHGB, conformément à ses premiers statuts, étaient comparables à celles de l'IHP. Ainsi, telle l'institution française, qui en dépit de son fonctionnement de grande famille « n'admet pas n'importe qui à cet honneur »<sup>56</sup>, l'IHGB, selon les articles 5 et 6 de ses règlements, institue que :

« pour faire partie de cette association littéraire, en tant que membre effectif, en briguant l'une des cinquante places, ou en tant que membre correspondant, il faudra présenter une demande signée par l'un des membres devant la commission histoire ou géographie à laquelle le candidat souhaite appartenir : cette demande sera envoyée avec un avis de la commission à la table administrative qui l'examinera et la passera au vote, à bulletin secret, avant de la présenter à l'assemblée pour être définitivement approuvée. Art. 6. La demande peut être faite individuellement ou par plusieurs candidats, à condition qu'à chaque demande s'ajoutent les

<sup>55</sup> Les mêmes travaux cités dans la note antérieure renforcent cette affirmation.

<sup>56</sup> Selon Paul Deslandres le recrutement de l'IHP « est entouré de garanties sérieuses. L'élection se fait à deux degrés. Le candidat doit se présenter dans la classe pour laquelle ses aptitudes le désignent particulièrement ; à l'appui de sa candidature, il envoie ses ouvrages imprimés et, s'il est en province, il se fera patronner par des collègues du même département dont on lui communique la liste. (...) Le candidat ne peut faire partie que d'une classe, restriction qui paraît sévère et il signera toutes ses publications, membre de telle classe, quand il y sera admis. Il est d'abord soumis à l'affichage ; un rapport sur chaque candidature est fait par une commission de trois membres, dont son parrain peut faire partie. Si le candidat franchit le premier degré de l'admission dans la classe, l'Assemblée générale est appelée à ratifier ce choix ». DESLANDRES, P. *op. cit.* p. 304. Il faut remarquer que la production intellectuelle n'était qu'un appui aux candidats.

noms de famille, lieu de naissance, âge, qualité, adresse, et les raisons de la demande »<sup>57</sup>.

De la même façon qu'à l'IHP, il suffisait de connaître personnellement un des membres, il n'y aura pas à l'IHGB d'exigence formelle d'un travail écrit.

Selon Manoel S. Guimarães, les formes de recrutement de l'association brésilienne sont, à ce moment-là, un miroir du pays :

« de cette manière, un autre élément important se joint à la physionomie de l'IHGB, définissant le type de production historiographique et le portrait même, en processus d'ébauche, de la Nation. Marquée par les critères qui dirigent et organisent une socialisation propre à la société de cour, cette production historiographique échappe ainsi aux règles et injonctions spécifiques du monde académique, dont le critère fondamental de recrutement s'appuie sur un certain savoir spécifique »<sup>58</sup>.

Modelé, au moins au début, par une institution à la marge de l'histoire savante universitaire européenne, l'IHGB, toutefois, ne reste pas en dehors du mouvement qui s'opère dans la discipline historique, surtout en France et en Allemagne, et qui vise à donner à l'histoire un statut scientifique ayant pour support une écriture *objective*. Le manque de critères rigoureux de sélection permettait la participation de certains membres sans qu'ils aient l'aptitude

<sup>57</sup> « Art. 5. Para que qualquer pessoa seja admittida a fazer parte desta associação litteraria, tanto como socio effectivo, vagando algum dos 50, como para correspondente, será apresentada proposta assignada por hum dos membros à commissão da classe de historia ou de geographia a que queira pertencer : esta proposta será enviada com o parecer da dita commissão à mesa aministrativa que examinando e votando sobre ella por escrutinio secreto, deverá apresenta-la em assemblea geral para ser definitivamente approvada. Art. 6. A proposta para socio pode ser feita de hum ou de muitos, com tanto que de cada hum dos propostos se ajuntem os sobre-nomes, lugar do nascimento, idade, qualidade, domicilio, e os motivos da admissão. », *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 19-20.

<sup>58</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 1988, p. 9.

scientifique requise à une association savante<sup>59</sup>. Par contre, cela n'a pas été une raison suffisante pour refouler l'apparition d'une problématique épistémologique au sein de l'IHGB dès son origine. La notion de temps et l'interrogation sur la meilleure manière d'écrire l'histoire brésilienne sont des exemples que l'on trouve déjà en 1839.

\*\*\*

Ce n'est qu'en 1851 que les règles d'admission vont changer. L'acte de l'assemblée générale de l'IHGB tenue le 22 novembre 1850, enregistre, parmi d'autres, les propositions suivantes de modification des statuts, toutes approuvées :

« Pour être membre effectif, le candidat devra envoyer un travail écrit par lui-même sur l'histoire, la géographie ou l'ethnographie du Brésil ; ou présenter des œuvres de ce genre déjà publiées par lui qui prouvent son aptitude. Pour être membre correspondant il faudra, outre une capacité littéraire, offrir à l'Institut quelque œuvre de valeur sur le Brésil ou sur l'Amérique ; ou alors quelque don de valeur au musée ethnographique »<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> Néanmoins, Sophie-Anne Leterrier remarque que dans l'Académie des sciences morales et politiques, où participaient, entre autres, Guizot, Cousin et Thierry : « Il semble donc évident pour tout le monde que l'A.S.M.P. n'est pas un 'pur' corps savant, et le monopole des orthodoxes est parfois attaqué. 'La coterie doctrinaire a décidé irrévocablement que nul n'avait d'esprit qu'elle et ses amis et tous les moyens lui sont bons pour faire prévaloir cette opinion', écrit Dalloz, scandalisé par la présentation tendancieuse que font des candidats certains journaux ». LETERRIER, S.-A. *L'Institution des sciences morales (1795-1850)*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 75.

<sup>60</sup> « Art. 6° - Para ser socio effectivo deverá o candidato mandar um trabalho seu sobre a historia, geographia, ou ethnographia do Brazil ; ou apresentar obras d'este genero já por elle estampadas, e que justifiquem sua aptidão. Para ser socio correspondente é necessario, além da capacidade litteraria, offerecer ao Instituto alguma obra de valor sobre o Brazil, ou sobre a America ; ou então algum presente valioso para o museu ethnographico », *Revista do IHGB*, 13, 1850, p. 523. Les membres *honoraires* ont besoin aussi d'une preuve de leur savoir, voir

Cependant, les règles ne sont pas toujours respectées ou incontournables. L'IHGB, en effet, avait d'autres portes d'entrée. Les membres étaient répartis non seulement entre *effectifs* et *correspondants*, modalités communes à beaucoup d'autres associations congénères, mais aussi entre membres *honoraires*, membres *bénévoles* (les membres effectifs qui ont mérité cette distinction ou les personnes qui ont fait des donations importantes d'argent ou d'objets de valeur) et *présidents honoraires* (exclusivement pour les chefs d'état, brésiliens et étrangers)<sup>61</sup>. La dernière catégorie exceptée, les autres étaient susceptibles de manipulations cachées, en particulier les trois premières, directement dépendantes des avis de la commission d'admission. Celle-ci avait le pouvoir de bloquer l'accès d'un candidat qualifié pour des raisons d'ordre politique ou simplement par le fait que le demandeur était une femme<sup>62</sup>.

Un exemple représentatif du cas politique, se trouve dans la correspondance de Varnhagen. Dans une lettre qu'il a envoyée de Madrid à D. Pedro II, en mars 1853, il demande à l'empereur de l'aider à parrainer l'entrée de Candido Mendes de Almeida, futur sénateur de l'empire. Varnhagen montre bien ici la stratégie des admissions à l'Institut :

« De l'Institut je ne sais rien. Depuis que je l'ai laissé, je n'ai reçu que le dernier numéro de la *Revue*<sup>63</sup>, et encore de façon indirecte ; (...). Cependant, j'ai su par une autorité compétente, que mon successeur pense renoncer à la fonction<sup>64</sup> pour des raisons personnelles. Je prends la liberté de vous rappeler, Votre

---

HERCULANO, Olegario. « O Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 1897, pp.

<sup>61</sup> Voir SCHWARCZ, L. M. *op. cit.*, 1993, p. 104.

<sup>62</sup> La *demandeuse* était une poétesse, dont on étudiera le cas plus loin.

<sup>63</sup> De la *Revista do IHGB*.

<sup>64</sup> Celle de *premier secrétaire* de l'IHGB que Varnhagen avait assumé en 1851.

Majesté Impériale, un individu illustre, très actif et de cœur<sup>65</sup>, qui, admis d'abord comme membre associé, sans s'en avouer l'intention, serait capable d'occuper la fonction. Je parle de M. Candido Mendes de Almeida, du Maranhão. Le connaissant personnellement, j'ai eu l'opportunité d'apprécier sa curiosité ; et c'est pourquoi je l'ai proposé pour membre associé ; proposition qui, peut-être, dort toujours dans le portefeuille de la commission d'admission. (...) Le mérite réel et modeste de M. Candido Mendes, son érudition et son esprit d'ordre sont, à mon avis, plus que suffisamment démontrés dans ses deux importantes productions, que j'ai eu l'opportunité de consulter et de bien connaître : *O Taryassú* et *A Carolina*. Il me semble que M. Candido Mendes (qui maintenant n'est plus député) échangerait avec plaisir ses postes de professeur de géographie et de Secrétaire de la province du Maranhão pour un poste officiel (*mais non un poste inamovible*) au sein du Secrétariat de l'empire chargé de la Section d'Instruction publique, lequel par Décret fut unifié avec la fonction de Secrétaire de l'Institut. Je fais ce rappel à Votre Majesté qu'en cas de réalisation de [ma proposition], il conviendrait qu'elle fût présentée comme née de V. M. I. pour avoir davantage de force morale. Le candidat a dans ses publications, déjà mentionnées, des documents suffisants pour lui assurer devant V. M. I. ses mérites et selon moi c'est un homme de bien ; mais malgré cela, il ne manquera pas quelqu'un, qui par esprit de clan, ira assurer le contraire. Il vaudrait mieux que le secrétaire de l'Institut pour bien exécuter ses obligations, n'ait pas la pensée absorbée par ses compositions littéraires, et il est essentiel aussi qu'il oublie son travail pendant ce temps et qu'il se fasse passer pour un anonyme. Cette circonstance recommande M. Candido Mendes »<sup>66</sup>.

<sup>65</sup> En italique dans le texte original.

<sup>66</sup> « Do Instituto nada sei absolutamente. Depois que delle me separei, apenas o número immediato da Revista me chegou as mãos ; e êsse de um modo indirecto ; (...). Constando-me entretanto, e por mui competente auctoridade, que o meu successor pensa deixar o posto, por motivos domésticos, tomo a liberdade de lembrar a Vossa magestade Imperial (quando tal succedesse) um individuo bastante illustrado e bastante activo e *brioso*, que, admittido primeiro como socio, sem se dizer o intento,, seria capaz de de desempenhar o cargo. Refiro-me ao Sr. Candido Mendes de Almeida, do Maranhão. Pelo conhecimento pessoal que delle fiz, tive occasião de apreciar sua muita curiosidade ; e por isso o propuz para socio ; proposta



La missive est pleine de révélations. Premièrement, Varnhagen, qui avait quitté la fonction de premier secrétaire de l'Institut pour assumer la direction de la mission diplomatique brésilienne en Espagne au début 1852<sup>67</sup>, montre son insatisfaction vis-à-vis de ses collègues : il ne sait rien de leur activité, et la *Revue*, qui lui permettrait de se tenir au courant ne lui arrive qu'indirectement. Un évident manque de courtoisie ou de compétence de la part de son successeur, responsable de l'envoi de la *Revue* aux associés, lui sert d'introduction auprès de l'empereur<sup>68</sup>. Néanmoins, Varnhagen sait des choses sur l'IHGB, qui ne sont pas sans importance : il a appris que son remplaçant pourrait abandonner sa fonction, et il profite astucieusement de la circonstance pour recommander un nouveau membre à l'IHGB, qui par la même occasion,

---

que talvez durma na pasta da comissão d'admissão. (...) O mérito real e modesto do Sr. Candido Mendes, a sua erudição e espirito d'ordem são, quanto a mim, mais que sufficientemente abonados nas duas importantissimas produções suas, que agora tenho tido occasião de consultar e conhecer bem : *O Taryassú* e *A Carolina*. E parece-me que o Sr. Candido Mendes (que agora é deputado) trocaria com prazer os cargos de professor de Geographia e de Secretario da Provincia do Maranhão por um posto official (*se bem que não inamovivel*) da Secretaria do Imperio incumbido da Secção de Instrucção pública, ao qual posto por Decreto se unisse o cargo de Secretario do Instituto. Esta lembrança faço-a mui particularmente a Vossa Magestade Imperial, e a ter de se realizar, muito conviria que se apresentasse como nascida de V. M. I. para ter mais força moral. O candidato tem nas suas mencionadas publicações documentos sufficientes para abonar, perante V. M. I., seus méritos, e consta-me que é homem de bem ; embora não faltará quem, por espirito de partido, assevere o contrario. (...) O Secretario do Instituto, para desempenhar bem suas obrigações ; isto é, para attender à correspondencia e ao archivo e bibliotheca, com duas horas por dia *na Secretaria*, e para ver provas e despertar a imprensa, é melhor que não tenha o pensamento absorvido por suas composições litterarias, e é essencial que durante esse tempo se esqueça do seu, e até se fizesse de anonymo. Esta mesma circumstancia recommenda o Sr. Candido Mendes, cujo baptismo de reputação, que lhe falta, lhe daria o nome da associaçã, e servindo bem, o tempo », « Lettre de Varnhagen à l'empereur D. Pedro II », le 4 mars 1853, VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Correspondência ativa*, Rio de Janeiro, INL/MEC, 1961, pp. 197-199. (colligée et annotée par Clado Ribeiro Lessa)

<sup>67</sup> On verra plus tard quelques aspects de la carrière diplomatique de Varnhagen. Pour l'instant voir LESSA, Clado Ribeiro. « Vida e obra de Varnhagen », *Revista do IHGB*, 223, 1954, pp. 88-297, (surtout pp. 154-158)

<sup>68</sup> Il s'agit de Joaquim Manoel de Macedo, avec lequel Varnhagen ne semble pas avoir de rapports d'amitié. On évoquera plus loin la notice nécrologique très critique que celui à fait à la mort de Varnhagen est mort. « Discurso do Orador » *Revista do IHGB*, 41, 1878, pp. 482-489.

pourrait être un successeur à la hauteur de la fonction de premier secrétaire<sup>69</sup> : un candidat qui répondrait aux conditions préalables exigées par l'Institution et qui serait toujours en attente d'une réponse de la part de la commission d'admission sur une proposition faite auparavant par Varnhagen lui-même. Mais il va plus loin. Il suggère une intervention directe de D. Pedro II auprès de l'Institut, ce qui n'a pas de précédent, en unifiant des fonctions de caractère absolument dissemblable : l'une publique – la Section d'Instruction –, et l'autre privée – l'IHGB<sup>70</sup>.

Enfin Varnhagen ne voit pas d'inconvénients à rester dans l'ombre de l'empereur pendant cette manœuvre. C'est une manière rusée de garantir la *force morale* qu'il faut à son projet, mais aussi une façon de se protéger de ses collègues, en cas d'échec de la proposition. Les événements subséquents lui donnèrent raison. En effet Candido Mendes de Almeida obtînt un poste dans la bureaucratie impériale. En revanche, il ne fut engagé comme membre de l'IHGB qu'en 1869 !<sup>71</sup> Et cette fois-ci apparemment sans aucune intervention de l'historien ou de l'empereur<sup>72</sup>. Varnhagen aura même une polémique avec

<sup>69</sup> On ne peut pas laisser de côté ici l'hypothèse selon laquelle Varnhagen voulait aussi, par cette manœuvre, garder un contact et une espèce de contrôle sur l'IHGB, malgré le fait qu'il ait passé presque toute sa vie loin du Brésil.

<sup>70</sup> Cette proposition de Varnhagen n'a pas échappé à l'organisateur de sa correspondance, Clado Ribeiro Lessa. Toutefois il est étonné : « c'est étrange – dit-il – que Varnhagen ait jugé les fonctions de secrétaire de l'IHGB (une société particulière, de droit privé donc), cumulables *par décret* avec un poste dans l'administration publique. Quelle est la compétence du législateur pour intervenir dans l'administration d'un institut particulier, alors qu'il profite des faveurs de l'État ? ! », LESSA, C. R. *op. cit.* 1961, n. 1, p. 199. Lessa ne tient pas compte que les limites entre le public et le privé n'étaient encore qu'en train de se définir à l'époque. On reviendra sur ce sujet.

<sup>71</sup> En analysant ce cas, Lúcia Guimarães affirme que la « recommandation », celle de Varnhagen et de D. Pedro II, « a eu des effets immédiats », et Candido M. de Almeida, « a été accueilli comme membre de l'IHGB par un coup de magie » ! L'auteur, apparemment, n'a pas suivi la suite du cas. GUIMARÃES, L. M. P. *op. cit.*, 1995, p. 488.

<sup>72</sup> Selon le rapport de la commission d'admission, le membre de l'IHGB Pedro Torquato Xavier de Brito a signé le 25 septembre 1868 une proposition en faveur de Candido Mendes de Almeida. Quelques jours après, le 17 octobre, la commission de géographie, à laquelle appartenait son nouveau *parrain*, chargée d'examiner le travail du candidat – le *Atlas do Imperio do Brasil* – émet un avis favorable. Candido M. de Almeida est finalement nommé

Candido Mendes en 1874, alors le sénateur<sup>73</sup>. Cette lettre de Varnhagen, et ses prolongations, montre donc bien les manipulations des règles de recrutement dont l'objectif essentiel était, justement, de créer des procédures afin d'éviter ces pratiques personnelles.

\*\*\*

Enfin, les statuts avaient pour but d'organiser les activités ordinaires de l'IHGB, mais aussi de hiérarchiser son fonctionnement, de distribuer les rôles aux acteurs. Le président, – n'oublions pas que le premier était un vicomte et le deuxième un marquis – n'avait qu'une fonction symbolique : ouvrir les sessions, lire les actes, etc. Par contre, le premier secrétaire devait être recruté pour ses qualités intellectuelles, car il était le responsable de l'organisation matérielle du quotidien de l'Institut, ainsi que de la préservation même de l'esprit du groupe ; il a donc pour mission de garantir l'identité des membres de l'IHGB, et pour obligation d'être disponible<sup>74</sup>. La *grande* politique serait donc pour lui un

---

membre correspondant, voir AZEVEDO, Manoel D. M./ Perdigão Malheiro, A. M. « Parecer da Comissão de admissão de socios » (pp. 296-297) ; et aussi Rohan, H. B. de./ Xavier de Brito, P. T. « Parecer da Comissão de trabalhos geographicos ao *Atlas do Imperio do Brasil*, de C. M. de Almeida » (p. 298), *Revista do IHGB*, 32, 1869. On peut aussi confirmer la date d'entrée de Candido M. de Almeida à l'IHGB dans la « Liste alphabétique des associés nationaux de l'IHGB morts depuis l'année 1838 jusqu'à 31 décembre 1883 », où l'on trouve la date d'admission et de mort des membres de l'IHGB. Candido M. de Almeida a été admis le 28 mai 1869, et est mort le 1 mars 1881, *Revista do IHGB*, 47, 1884, p. 530. L'*Atlas* de C. M. de Almeida est devenu un ouvrage très important, comme on le verra plus tard. Voir ALMEIDA, Candido Mendes de. *Atlas do Imperio do Brazil, comprehendendo as respectivas divisões administrativas, ecclesiasticas, eleitoraes e judicarias*, dedicado à Sua Magestade o Imperador o Senhor D. Pedro II, destinado à Instrução Publica no Imperio, com especialidade à dos alumnos do Imperial Collegio de D. Pedro II, Rio de Janeiro, Lithographia do Instituto Philomatico, 1868.

<sup>73</sup> Voir LESSA, Clado Ribeiro. « Vida e obra de Varnhagen », *Revista do IHGB*, 226, 1955, pp. 3-168 (surtout pp. 151-168).

<sup>74</sup> Ils organisent aussi les séances et elles obéissent à un rituel préétabli : lectures des actes, rapports des commissions, présentation de travaux, proposition de débats. Tout se passe semblablement à la situation décrite par Daniel Roche à propos du fonctionnement des académies : « Toute séance est d'abord un ordre : ordre des présents, ordres des activités,

embarras. C'est la raison pour laquelle les secrétaires se démarquent du profil des membres de l'IHGB, « puisque dans leur majorité, ils ont occupé des fonctions sans grande notoriété, bien souvent en tant que professionnels libéraux. Quelques-uns se sont dédiés à l'enseignement et à l'activité non rémunérée de biographe, accomplissant ainsi la tâche interne aux instituts qui consiste à exalter la mémoire de leurs pairs »<sup>75</sup>. Néanmoins, si tous les secrétaires se sont limités à leurs obligations internes et sont restés presque anonymes, quelques-uns ont échappé à cette règle. Ce sont les cas de Januário da Cunha Barbosa, Francisco A. de Varnhagen et Joaquim Manoel de Macedo. En contrepartie, la reconnaissance ne fut guère qu'intellectuelle. Peut-être la responsabilité principale des secrétaires consistait-elle à ne pas laisser les voix de l'institution se disperser, afin qu'elle continue à œuvrer toujours dans la même direction, l'écriture d'une histoire de la nation. Cette tâche apparaît ostensiblement dans les rapports annuels qu'ils sont chargés de rédiger, puis de présenter à leurs collègues à l'occasion de la dernière session de l'an civil, et enfin de publier dans la *Revue de l'IHGB*. Ces rapports sont, à chaque fois, une tentative pour unifier les voix discordantes des différents membres. Mais cela ne dure qu'un instant ; la polyphonie unifiée, l'harmonie, restera toujours un idéal. Un cas, par exemple, sera suffisant pour la briser : celui de Francisco Adolfo de Varnhagen.

\*\*\*

---

l'ensemble prenant place dans un rythme annuel de rencontres qui peut varier avec le temps. En outre, le mouvement de la participation éclaire l'audience de l'institution, sa force de pressions sur ses membres, et par là suggère avec quel sérieux les académiciens considèrent la responsabilité sociale de leur travail ». ROCHE, D. *op. cit.*, 1989, p. 357.

<sup>75</sup> SCHWARCZ, L. M. *op. cit.*, 1993, p. 106.

L'organisation institutionnelle et la composition sociale de l'IHGB sont essentielles à la compréhension de l'opération historiographique menée au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. C'est au sein de l'IHGB, ou à partir de lui, que l'histoire brésilienne acquit un code de normes, un lieu de discussion, et principalement des repères thématiques. L'histoire commence à devenir une *discipline*, et un projet scientifique. Le processus de constitution de ce *domaine historique* est marqué par plusieurs contraintes : d'ordre institutionnel, par exemple, avec la présence et le soutien de l'empereur, ou d'ordre épistémologique, avec les influences du romantisme européen. De cet ensemble de contraintes résulte un discours, qui n'est pas exclusif à l'IHGB, mais qui le caractérise bien : celui d'une *rhétorique sur la nationalité*, de laquelle Varnhagen est le maître le plus important.

## 2. La volonté de savoir et le pouvoir de la volonté : l'IHGB et l'empereur

« Je remercie l'IHGB des preuves qu'il me donne de son intérêt pour ma félicité ».

D. Pedro II<sup>1</sup>

« Je traduis Thucydide pendant quelques moments de loisir, et que j'aurais voulu relire le discours des funérailles devant les ruines l'Acropole ! »

Lettre de D. Pedro II à Arthur de Gobineau<sup>2</sup>

### 2.1. Une liaison chimique

La nouvelle institution s'était installée, initialement, dans une salle cédée par la SAIN, qui était, selon un témoin de l'acte inaugural, Araújo de Porto Alegre, « petite, sombre et sans plafond, dépourvue de mobiliers et de toutes les commodités », autrement dit, une l'absolue « pauvreté » pourtant compensée par l'obstination de ses membres qui « avaient le cœur ardent des fondateurs »<sup>3</sup>. Ces conditions seront améliorées par l'intervention de celui qui aura un rôle tout à fait crucial dans l'avenir de l'IHGB, et qui devient, dès sa

<sup>1</sup> « Agradeço muito ao Instituto tantas provas que elle me dá de quantos se interessa pela minha felicidade », « Extracto da Ata da sessão de 4 de dezembro de 1842 », *Revista do IHGB*, 4, 1842, p. 530.

<sup>2</sup> Lettre datée du 5 novembre 1872 à Rio de Janeiro, citée par RAEDERS, Georges. *D. Pedro II e o Conde de Gobineau*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1938, pp. 427-428. Arthur de Gobineau a été ministre de France auprès de la Cour du Brésil entre 1869 et 1870, sur cette période voir RAYMOND, Jean-François (texte établi, présenté et annoté par). *Arthur de Gobineau et le Brésil. Correspondance diplomatique du Ministre de France à Rio de Janeiro 1869-1870*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1990.

<sup>3</sup> « Em uma sala baixa, escura e sem fôrro (...), despida de moveis e de todo o necessário ; mas no meio desta pobreza tinhamos o coração ardente dos fundadores ». Ce témoignage est cité par CORREA FILHO, Virgilio. « Como se fundou o Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 255, 1962, pp. 3-56 (citation p. 4). Sur les différents sièges de l'IHGB voir CORREA FILHO, Virgilio. « Sedes do Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 254, 1962, pp. 4-15.

première réunion, le premier décembre 1838, son *protecteur* : l'empereur D. Pedro II<sup>4</sup>.

En fait, une sorte de symbiose s'instaure entre l'élite intellectuelle qui fait partie de l'IHGB et la monarchie : cette dernière soutient l'Institut économiquement<sup>5</sup> et symboliquement avec, par exemple, la concession de titres nobiliaires<sup>6</sup>. En échange, sa gravitation autour du pouvoir confère à cette élite la capacité d'intervenir, non seulement dans les affaires publiques, mais aussi dans un domaine moins perceptible immédiatement, et plus vulnérable aux manipulations symboliques, l'histoire, ou la capacité à organiser le passé et à produire un ensemble de règles devant normaliser les manières de faire, d'écrire et de lire l'histoire brésilienne<sup>7</sup>.

Ainsi, dans un discours en hommage à l'anniversaire de l'empereur, en 1842, le président Vicomte de São Leopoldo, confirme ces étroites relations en déclarant que « comme cela se passe en chimie, où l'on trouve des objets composés par deux ou plusieurs substances difficilement séparables, la même chose se produit avec la morale », ce qui ne facilite la compréhension ni de

<sup>4</sup> Le titre qui a été offert à l'empereur figure, comme l'épigraphe citée ci-dessus à la note 3, jusqu'à aujourd'hui dans la *Revista do IHGB : Auspice Petro Secundo – Pacifica scientiae occupatio*. En 1840, à l'occasion de l'anniversaire de D. Pedro II, a été créée une monnaie commémorative avec la même inscription. Voir aussi l'acte de la huitième session extraordinaire de l'IHGB, le 23 mars 1839, où se trouve la description de la commission chargée de demander à l'empereur sa protection et la réponse qu'il lui a donnée, voir *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 55-56. Pour une analyse des rapports entre le pouvoir et les intellectuels brésiliens avant la fondation de l'IHGB, voir NEVES, Lúcia Maria Bastos P. « Intelectuais brasileiros nos oitocentos : a constituição de uma 'família' sob a proteção do poder imperial (1821-1838) », in PRADO, Maria Emília. (org). *O estado como vocação. Idéias e práticas políticas no Brasil oitocentista*, Rio de Janeiro, Access Editora, 1999, pp. 9-32.

<sup>5</sup> En matière de subsides, « cinq années après sa fondation, le financement de l'état Impérial s'élevait déjà à 75% du budget de l'IHGB, pourcentage qui est resté constant tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle », GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 1988, p. 9.

<sup>6</sup> Voir VIANNA, Hélio. *Vultos do Império*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1968, pp. 201-229.

<sup>7</sup> Le mécénat était aussi, comme pour l'Ancien régime français, « un moyen de procéder socialement à des distinctions qui souligne beaucoup mieux que le gaspillage et la redistribution des vastes clientèles, l'immortalité d'une dynastie, la gloire d'un homme, la

l'origine des *sentiments d'affection* que les membres de l'IHGB éprouvent pour la nation, ni du pourquoi de l'*existence littéraire* qu'ils doivent à l'Empereur, car tout se mêle, *chimiquement*<sup>8</sup>.

En dépit de cette fusion qui empêche une vision claire de la naissance d'un fort sentiment national, les rôles que l'IHGB et le monarque doivent jouer sont bien définis. En ce sens, après avoir comparé successivement D. Pedro II à Charlemagne puis à D. João V de Portugal, l'orateur chargé de prononcer le discours commémoratif du troisième anniversaire de l'Institut affirme :

« Le goût pour les sciences est le sceau caractéristique que la nature imprime dans les âmes formées pour aspirer à la gloire ; si les souverains protègent les talents, ceux-ci les récompensent en les recommandant à l'immortalité. Mes chers co-associés, (...) nous jouissons de la bénéfique influence de la protection impériale ; de la force et des avantages que donne l'union des capacités intellectuelles »<sup>9</sup>.

Positions marquées, tâches distribuées, ces hommes-là savaient ce que l'on attendait d'eux. Ainsi, dès 1840, le jeune empereur brésilien fréquente avec

---

magnificence d'une cité ». ROCHE, Daniel. *Les républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1988, p. 259.

<sup>8</sup> « Senhor ! Orgãos dos leaes sentimentos do IHG, não dissimulamos o enleio em que nos acharíamos se pretendessemos assignar e bem discriminar a causa unica do borbotão de affectos, que hoje transbordam de nossos peitos ; se derivam do fausto motivo do jubilo geral, que o Instituto partilha com a Nação, ou se de mistura vão especiaes votos de reconhecimento a quem deve elle sua litteraria existencia ? Objectos ha em a natureza, os quaes, ainda que compostos de duas ou mais substancias, mui difficil é separal-os ; como na chimica acontece tambem na moral : de qualquer das duas origens de que procedam esses sentimentos, na essencia participam de puro amor, fidelidade, e gratidão ; e por isso confiamos que V. M. I. nos permittirá deposital-os, da parte do Instituto, no suppedaneo do inabalavel Throno Brasileiro », *Revista do IHGB*, 4, 1842, p. 530.

<sup>9</sup> « O gosto pelas sciencias é o sello caracteristico, que a natureza imprime nas almas formadas para aspirar à gloria ; se os soberanos protegem os talentos, estes bem os recompensam, recommendando-os à immortalidade. Meus charos consocios, (...) temos por nós o benefico influxo da Protecção Imperial ; a força e as vantagens, que dá a união das capacidades



assiduité les sessions de l'IHGB<sup>10</sup>. À cette présence, il faut ajouter les autres soutiens que D. Pedro II apporte à l'Institut : il finance des voyages d'exploration scientifique ; des recherches dans les archives étrangères<sup>11</sup> ; et en 1842, il institue trois prix annuels récompensant par une médaille d'or les meilleurs travaux statistiques, par une médaille d'argent les meilleurs travaux historiques et enfin, par une dernière récompense, la meilleure cartographie du Brésil<sup>12</sup>.

*Les données, les histoires, la géographie révèlent l'orientation initiale que la monarchie veut donner à l'IHGB. Il s'agit de puiser dans les archives pour y trouver les informations indispensables à la politique impériale. Écrire les histoires : le pluriel fonctionne comme un double de la nation, grand, multiforme, divers, qui, comme elle, devra être transformé en un singulier et un pays uni. Le changement sémantique qui caractérise ce processus de singularisation coïncidera, pour reprendre les termes de Reinhart Koselleck, avec un nouveau champ d'expérience et un nouvel horizon d'attente<sup>13</sup> : à savoir la notion d'un passé commun projeté, fixé et expliqué par l'idée d'une histoire générale du Brésil (dont Varnhagen sera le premier à se charger).*

---

intellectuels », « Discurso do Presidente o Exc. Sr. Visconde de S. Leopoldo », *Revista do IHGB*, 3, 1841, Suplemento, pp. 6-7.

<sup>10</sup> D. Pedro II, de décembre 1849 à novembre 1889, a présidé 506 sessions de l'IHGB. Voir CORREA FILHO, Virgílio, *op. cit.*, 255, 1962, p. 11. Lilia Schwarcz compare cette participation effective de l'empereur aux sessions de l'IHGB avec sa présence à la Chambre de Députés, qui n'était que protocolaire : il y allait au début et à la fin de l'année législative. SCHWARCZ, Lilia Moritz. *As barbas do Imperador. op. cit.* 1998, p. 127. Sur la participation de l'empereur dans les sessions de l'IHGB voir aussi LYRA, Heitor. *História de Dom Pedro II. Fastígio (1870-1890)*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, 1977. Vol. II. (1<sup>o</sup> éd. 1939), p. 104, et note 139b, p. 329.

<sup>11</sup> Sur les recherches des membres de l'IHGB dans les archives étrangères et le soutien de l'empereur voir CORREA FILHO, Virgílio. *Missões Brasileiras nos Arquivos Europeus*, México, Instituto Panamericano de Geografia e Historia/Comisión de Historia, Gráfica Panamericana, 1952, pp. 12-21.

<sup>12</sup> « Prêmios propostos por S. M. o Senhor D. Pedro II », *Revista do IHGB*, 1841, 3, Suplemento, p. 45.

À la différence de l'histoire, il n'y a qu'une géographie. La géographie, ou plutôt l'espace, ne varie pas mais nécessite une mise en image et en texte. Certes, on ne connaît pas encore très bien le Brésil. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle verra le développement d'une véritable *imagination géographique*<sup>14</sup>. Elle deviendra non seulement un instrument de cognition, mais aussi une base d'argumentation en faveur de l'occupation de l'espace, surtout lorsque les frontières de l'empire seront en passe d'être définies<sup>15</sup>.

Il est indubitable que l'unité et la cohésion de la nation sont renforcées par la politique des prix accordés par l'empereur. Pourtant la représentation historique et territoriale du Brésil n'est que stimulée, puisque existent déjà, non seulement, un nombre significatif de cartes géographiques, mais aussi et principalement, des récits de voyages, malgré leurs déficiences techniques et, d'une certaine manière, politiques<sup>16</sup>. Tant les unes que les autres, comme on le verra plus loin en détail, forment un socle solide aux structures figuratives et narratives qui composent le discours historique énoncé dans la *Revue de l'IHGB*.

<sup>13</sup> KOSELLECK, Reinhart. « 'Champ d'expérience' et 'horizon d'attente' : deux catégories historiques », *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, pp. 307-327.

<sup>14</sup> Voir MAGNOLI, Demétrio. *O corpo da pátria : imaginação geográfica e política externa do Brasil (1808-1912)*, São Paulo, EUEP/Moderna, 1997.

<sup>15</sup> On verra plus tard quelques aspects de l'évolution de la géographie à l'IHGB.

<sup>16</sup> A propos des cartes géographiques, Flora Sussekind rappelle qu'il suffit de penser aux 826 cartes et plans manuscrits référents au Brésil colonial réunis en 1960 par Isa Adonias », *O Brasil não é longe daqui : o narrador, a viagem*, São Paulo, Companhia das Letras, 1990, p. 62.

## 2.2. Ego-histoire, ou l'histoire du temps présent

Cependant, sept ans après l'institution de ce système de prix, en 1849, l'empereur, lors d'une session commémorative de l'anniversaire de l'IHGB, session devenue fameuse puisque c'est la première fois qu'il préside les débats, renforce les principes et le projet de l'institution académique et, en même temps, l'oriente vers l'époque actuelle :

« (...) il faut que vous rassembliez non seulement les travaux des générations passées, ce que vous avez fait presque uniquement jusqu'à maintenant, mais aussi, par vos propres travaux, que vous mettiez en relief la génération à laquelle j'appartiens, véritablement digne des éloges de la postérité : donc, ne divisez pas vos forces, l'amour de la science est exclusif, et en nous unissant tous pour concourir à une si noble, utile, et déjà difficile entreprise, érigeons ainsi un étalon de gloire à la civilisation de notre patrie »<sup>17</sup>.

L'empereur était préoccupé. Apparemment, il envisageait une histoire qui fût plus proche de lui, une histoire de ses faits et gestes. Il demandait à l'IHGB que soit faite l'histoire du temps présent. Par cet acte, il lance un *programme thucydéen* au sein de l'IHGB, ou du moins une variation, dans la mesure où il n'affirme jamais « qu'il n'est d'histoire véritable et véritablement

<sup>17</sup> « Sem duvida, Srs., que a vossa publicação trimensal tem prestado valiosos serviços, mostrando ao velho mundo o apreço, que tambem no novo merecem as applicações da intelligencia ; mas para que esse alvo se attinja perfeitamente, é de mister que não só reunaes os trabalhos das gerações passadas, ao que vos tendes dedicado quasi que unicamente, como tambem, pelos vossos proprios, troneis aquella a que pertenço digna realmente dos elogios da posteridade : não dividi pois as forças, o amor da sciencia é exclusivo, e, concorrendo todos unidos para tão nobre, util, e já difficil empreza, erijamos assim um padrão de gloria à civilisação da nossa patria », *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 552.

intéressante que du présent »<sup>18</sup>. Chez Thucydide, pourtant, qui était son auteur préféré parmi les historiens anciens, il trouve une *méthode* suffisamment développée pour bien *juger* et ainsi « écrire les causes et les conséquences des événements »<sup>19</sup>.

On rencontre ici une évolution intéressante de l'histoire brésilienne vers la scientificité, au XIX<sup>e</sup> siècle, puisque la proposition de D. Pedro II se heurte à la tendance générale de la période, selon l'explication de François Hartog : « Thucydide, pour qui seule l'histoire contemporaine est faisable, va, de manière paradoxale, être promu au tout premier rang des historiens de l'Antiquité (au XIX<sup>e</sup> siècle), par les hommes, pour qui l'histoire ne peut se faire qu'au passé : Thucydide historien du présent devient un modèle pour des gens, les historiens 'positivistes', qui, par histoire, entendent histoire du passé »<sup>20</sup>.

En effet, pour la majorité des membres de l'IHGB l'histoire se confond avec le passé et Thucydide devient une référence obligatoire. Néanmoins, la réception de l'œuvre *thucydidéenne* par D. Pedro II permet de comprendre

<sup>18</sup> HARTOG, François/CASEVITZ, Michel. *L'histoire d'Homère à Augustin : préfaces des historiens et textes sur l'histoire*. Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 59.

<sup>19</sup> LYRA, H. *op. cit.*, p. 99. Reinhart Koselleck nous aide à mieux comprendre ce type de réception de l'œuvre de Thucydide : « Le fait de se demander comment une réalité, que l'on a pu éprouver comme exceptionnelle, a pu devenir possible, nous conduit nécessairement à opérer une distinction entre les causes relevant de la longue durée et les éléments détonateurs propres à une situation qui permettent de rendre compte d'un événement. Toute l'œuvre de Thucydide porte la marque de cette double approche. Non seulement il décrit les causes et les effets au niveau des chaînes événementielles, les ramenant ainsi à leur singularité ; mais il va plus loin encore en confrontant les événements uniques, et chaque fois surprenants, à leurs conditions d'émergence sur la longue durée ; et ces conditions – qui, selon lui, devraient expliquer pourquoi l'histoire s'est déroulée de telle façon plutôt que de telle autre –, il les repère dans le caractère pathologique inhérent au pouvoir humain ». KOSELLECK, R. « Mutation de l'expérience et changement de méthode. Esquisse historico-anthropologique », in *L'expérience de l'histoire*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1997, p. 217.

<sup>20</sup> HARTOG, François. *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1991, nouvelle édition revue et augmentée, p. 276. Dans un autre travail, F. Hartog donne des exemples : « Taine : 'Être simplement vrai, être ce que sont les choses elles-mêmes...' Mais programme thucydidéen aussi. De fait (et pour aller vite), Thucydide a été particulièrement reconnu par les historiens 'positivistes' : Niebuhr l'admirait, Ranke reconnaissait son influence sur lui ». HARTOG, François. « L'œil de Thucydide et l'histoire 'véritable' », *Poétique*, Paris, Seuil, 49, février 1982, pp. 26-27.

quelques éléments qui forment le discours historiographique de l'IHGB. Par exemple, le recours fondamental à l'archéologie *thucydidéenne*, l'*autopsie*, n'est même pas citée par l'empereur ; et « si l'on applique en toute rigueur ce principe méthodologique, il n'est en effet d'histoire possible que l'histoire contemporaine »<sup>21</sup>. En réalité, on le verra plus loin, l'*autopsie* devient à l'époque un dispositif extrêmement important pour l'écriture de l'histoire au Brésil, fonctionnant soit comme l'attestation de la véracité d'une source précieuse, comme les récits de voyage, soit comme un impératif de la recherche historique, lorsque l'historien lui-même assume la perspective du voyageur pris en tant que figure jumelle, c'est-à-dire comme celui qui a vu les choses qu'il raconte<sup>22</sup>.

Le monarque, finalement, énonce et définit aussi un principe unificateur qui doit coordonner les recherches sur le temps présent : *l'amour de la science*<sup>23</sup>. Néanmoins, il faut remarquer que l'IHGB, dès sa fondation, se donne pour projet de « suivre la marche glorieuse » du gouvernement, ou pour reprendre la formulation de Januário da Cunha Barbosa en 1841 : « faire arriver à la plus lointaine postérité les mémorables événements de l'empire de Santa

---

<sup>21</sup> *Idem*, 1991, p. 275.

<sup>22</sup> C'est encore Koselleck qui explique les enjeux produits à partir de Thucydide : « Quelles que soient aujourd'hui les manières de lire Thucydide, il demeure le cas classique pour tout ce qui touche à la réécriture, méthodique et critique, des récits historiques établis jusqu'à lui et qui n'ont pu résister à l'épreuve de ses propres expériences. Même si sa réception ne s'accomplit que par vagues, que par à-coup et, de surcroît, de manière sélective, la méthode qu'il a développée (la pratique du dévoilement systématique argumenté et du désenchantement) devint le modèle de toute réécriture de l'histoire ». *Idem*, 1997, p. 228.

<sup>23</sup> Sentiment qui le rapprochera de Ernest Renan. C'est par l'intermédiaire de Arthur de Gobineau que l'empereur entre en contact épistolaire avec Renan, voir la lettre de Gobineau à D. Pedro II, le 24 juillet 1870, citée par RAEDERS, Georges., *op.cit.*, 1938, pp.375-376. Encore sur l'amitié entre D. Pedro II et E. Renan voir BESOUCHET, Lidia. *Pedro II e o século XIX*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1993, pp. 233-235. CALMON, Pedro. *História de D. Pedro II. T. 3. No país e no estrangeiro (1870-1887)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1975, pp. 964-969. Et encore RAEDERS, Georges. *Pedro II e os sábios franceses*, Rio de Janeiro, Atlantica Editora, 1944, pp. 83-96 (l'auteur publie quelques lettres de la correspondance entre Renan et l'empereur en français, pp. 158-163).

Cruz heureusement régi par un prince né sur son sol, et réputé depuis ses premières années comme l'auguste protecteur des lettres brésiliennes »<sup>24</sup>.

Trois années après le discours de D. Pedro II, le 15 décembre 1852, Joaquim Manoel de Macedo, alors premier secrétaire de l'IHGB, affirme dans son rapport annuel des activités de l'institution que :

« De même que les savants géologues sont allés arracher aux entrailles de la terre les squelettes d'animaux méconnus pour montrer des créatures étonnantes et un monde perdu pour la mémoire des hommes, l'Institut en colligeant les pages désarticulées et éparpillées du grand-livre écrit ici et là par les chroniqueurs de notre toute récente ancienneté, a réussi à nettoyer notre passé de beaucoup de brumes qui l'assombrissaient, et à préparer des fondements solides, à partir desquels on puisse écrire de manière vraie et consciente l'histoire de la patrie. (...) En recherchant les événements de nos trois premiers siècles, notre association n'aurait accompli que la moitié de son importante tâche si, en sacrifiant le présent au passé, elle avait laissé dans l'oubli les faits qui se passent à notre époque. Pourtant, elle a su échapper à cette censure, qui serait très juste. Car en même temps qu'elle étudie les faits de nos pères, et sauve de nombreux manuscrits, (...), elle s'intéresse aussi à l'actualité dans ses travaux en la *daguerréotypant*<sup>25</sup>. Personne ne pourra aujourd'hui mettre en doute les services

<sup>24</sup> BARBOSA, Januário da Cunha. « Relatório dos trabalhos do Instituto durante o terceiro anno social », *Revista do IHGB*, T. III, 1841, Suppemento, pp. 7-23 (citation p. 7-8).

<sup>25</sup> En portugais, le substantif « daguerréotype » avait comme variation le verbe « daguerreotypar », ce qui montre encore une fois l'influence directe de la culture française sur les intellectuels brésiliens, car le peintre et physicien L. Daguerre avait à peine inventé l'appareil qui porte son nom en 1838. « L'introduction de l'appareil photographique et de la technique de photographie date de janvier 1840 – un peu après l'annonce de l'invention du daguerréotype par Louis Daguerre. Cela est dû à l'abbé Combes, qui a débarqué de la corvette *L'Orientale* à Rio de Janeiro ; le fait a été rapporté par le *Jornal do Commercio*, le 17 janvier 1840. Le processus du daguerréotype a été expliqué à l'empereur D. Pedro II, qui avec son enthousiasme pour la science a tout de suite voulu l'appliquer », FERREIRA, Moacyr Costa. *O estudo das ciências no Brasil. Resumo histórico do desenvolvimento científico no Brasil e sua ligação com a tecnologia e com a arte*, São Paulo, Edicon, 1989, p. 318.

qu'elle a déjà rendu à la patrie, et tout ce que l'on peut encore en attendre »<sup>26</sup>.

L'IHGB, comme prévu, continue la récupération de *notre toute récente ancienneté*. Cependant, les registres du présent sont en train de s'écrire et le premier secrétaire se sert d'ailleurs d'un verbe très moderne pour l'illustrer : *daguerreotypar*. Le plus important reste, toutefois, que personne ne peut se plaindre. Cela inclut-il l'empereur lui-même ?

Joaquim Norberto de Sousa Silva, dans un travail qui a remporté le prix impérial, intitulé *Memoria historica e documentada das aldêas de indios da provincia do Rio de Janeiro (Mémoire historique et documenté des aldées des indiens de la province du Rio de Janeiro)*, et publié en 1854, répond d'une façon tout à fait particulière à la sollicitation de l'empereur. Au tout début du texte, l'auteur choisit justement pour épigraphe la demande de D. Pedro II, qu'il commente ainsi :

« L'histoire des peuplades d'Indiens dans la province de Rio de Janeiro ne sera pas sans intérêt pour l'actualité, à l'heure où les idées de colonisation et de catéchèse prennent corps, comme étant les deux seuls moyens de

<sup>26</sup> « À semelhança d'aquelles sabios geologos, que foram arrancar das entranhas da terra nos esqueletos de animaes desconhecidos as provas de creações estupendas, e de um mundo perdido na memoria dos homens, o Instituto colligindo as paginas desarticuladas e esparsas do grande livro escripto por capitulos aqui e ali pelos chronistas da nossa tão recente antiguidade, ha conseguido limpar o nosso passado de muitas das nevoas, que escureciam, e preparar seguros elementos, mênce dos quaes se escreva com verdade e consciencia a historia patria. (...) E esmerilhando os acontecimentos dos nossos três primeiros seculos, a nossa associação cumpriria apenas por metade o seu importante fim, si, sacrificando o presente ao passado, deixasse no olvido os factos, que na nossa idade se vão passando : não d'essa censura, que justissima seria, tem ella sabido escapar, pois ao mesmo tempo que estuda os feitos dos nossos pais, e salva em numerosos manuscriptos (...), tambem se desvela em ir daguerreotypando a actualidade no registro de suas obras ; e ninguem hoje ousaria pôr em duvida os importantes serviços por ella prestados à patria, e o muito mais que d'ella se deve esperar », « Relatorio do Primeiro Secretario Interino, Sr. Dr. J. M. de Macedo, na sessão publica aniversario do IHGB, no dia 15 de dezembro de 1852 », *Revista do IHGB*, 15, 1852, pp. 480-512 (citation pp. 480-482).

promouvoir l'accroissement du peuplement déficient sur le vaste territoire américain (...); et étant donné que l'histoire est la maîtresse de l'expérience, il est convenable de repérer les causes qui ont contribué à la décadence et à l'anéantissement des aldées »<sup>27</sup>.

Ce n'est peut-être pas exactement ce qu'attendait l'empereur, mais cela se présente déjà comme une prise de position, étant donné que la reconstitution de cette période aidera l'actuel gouvernement dans sa politique à l'égard des Indiens. Il s'agit d'un usage certes traditionnel de l'*historia magistra*, mais utile à l'histoire de l'empire. Nous sommes donc loin d'une histoire exclusive du présent, mais celle-ci est en absolue cohérence avec le mouvement progressif qu'une partie de l'IHGB voulait établir : faire commencer l'histoire de la nation brésilienne avec les Indiens, et pas non seulement avec l'arrivée des Portugais, comme le fait Varnhagen.

En 1852, lors de la conclusion du *Rapport annuel* de Joaquim Manuel de Macedo, alors secrétaire intérimaire de l'IHGB, il était encore possible de mesurer les répercussions de ce discours prononcé par l'empereur en 1849. Selon Macedo, la déclaration *improvisée* de D. Pedro II aurait rompu une certaine apathie par laquelle l'IHGB se laissait gagner :

« Ce discours, plein d'inspiration et d'une magie sacrée, que nous écoutâmes des lèvres de

---

<sup>27</sup> « A historia dos aldeamentos de Indios na provincia do Rio de Janeiro não será de pequeno interesse para a actualidade, em que as idéas de colonisação e catechese tomam incremento, como os dous unicos meios de promover o augmento da deficiente povoação do vasto imperio americano (...); e sendo a historia a mestra da experiencia, muito convém assignalar as causas que hão contribuido para a decadencia e aniquilamento de aldêas, que tanto floresceram e prosperam, mostrando as vicissitudes por que passaram », SILVA, Joaquim Norberto de Souza. « Memoria historica e documentada das aldêas de indios da provincia do Rio de Janeiro », *Revista do IHGB*, T. XVII, 1954, pp. 109-552 (le travail a été partagé en deux étapes : premièrement la « partie historique », pp. 109-300; et deuxièmement la « partie des documents », pp. 301-552; pour la citation pp. 109-110).



notre Auguste Souverain, marqua le principe de régénération de notre littérature ! Le 15 décembre 1849 fut un jour de gloire et le Brésil acclama orgueilleusement son Auguste Fils et aimé empereur, comme auparavant la France avait acclamé Charlemagne devant les membres de son Académie. (...) Héritière des préjugés du passé, l'actualité condamnait le littérateur à se battre pour conquérir une position, et écrasait le poète de son mépris (...). Devant ses belles inspirations s'élevait un mur démesuré créé par un positivisme froid et calculateur. Une main suffit pour élever le littérateur à la hauteur de son mérite ; la volonté d'un homme prédestiné fut suffisante pour que le poète fût honoré et anobli ; et la muraille érigée devant les inspirations du génie tomba »<sup>28</sup>.

L'appel de D. Pedro II a été interprété par Macedo comme un geste émancipateur. Ce discours impérial aurait libéré un potentiel poétique au sein de l'IHGB. Mais, qui sont les oppresseurs ? Le premier secrétaire désignait sans aucun doute les *positivistes*. Il ne semble pas que le positivisme soit ici totalement tributaire de la philosophie d'Auguste Comte. Nous sommes à la fin de 1852 et, en dépit de la récente publication du *Cours de philosophie positive*<sup>29</sup>, il ne s'agit pas encore d'une doctrine aux multiples adeptes, comme ce sera le

<sup>28</sup> « Aquelle discurso cheio de inspiração e de sagrada magia, que ouvimos sahir dos labios do nosso Augusto Soberano, marcou o principio da regeneração da nossa literatura ! Foi um dia de gloria o 15 de dezembro de 1849, e o Brazil levantou-se orgulhosos para admirar o seu Augusto Filho, e adorado Imperador, como outr'ora a França se erguera para saudar Carlos Magno à frente dos membros da sua Academia. (...) Herdeira dos prejuizos do passado a actualidade condemnava o litterato a uma luta desabrida para chegar à conquista de sua posição, e abatia o poeta com o desprezo. (...) Diante das mais bellas inspirações erguia-se um muro descommunal creado por um positivismo frio e calculador. E bastou o socorro de um braço para levantar o litterato à altura de seu merito ; e bastou a vontade de um homem predestinado para que o poeta fosse honrado e ennobrecido, e para que a muralha erguida pelo positivismo diante das inspirações do genio cahisse toda por terra » « Relatório do Primeiro Secretario Interino, Sr. Dr. J. M. de Macedo », *Revista do IHGB*, 15, 1852, pp. 480-512 (citation pp. 511-512).

<sup>29</sup> « La publication des six volumes du 'cours', en raison des corrections, des compléments, des prolongements, s'étale de 1830 à 1852 », BOURDÉ, Guy/MARTIN, Hervé. *Les écoles historiques*, Paris, Éditions du Seuil, nouvelle édition, 1997, p. 112.

cas plus tard au Brésil<sup>30</sup>. Quoi qu'il en soit, le *positivisme* que Macedo rejette, paraît avant tout comme un ensemble de notions diffuses qui circulent à l'IHGB, et qui ont en commun une conception moins poétique de la production du savoir. Cela ne peut que contrarier violemment les esprits comme Macedo, historien et professeur, mais fondamentalement romancier. Néanmoins, le regret de Macedo, qui a été récompensé par la volonté impériale, ne signifie pas qu'il refuse les procédures *scientifiques* qui accompagnent les nouvelles tendances de l'historiographie au XIX<sup>e</sup> siècle telle que la vérification des sources et l'impartialité de l'historien. Mon hypothèse est qu'il n'est possible, au début des années 1850, ni de faire abstraction des éléments poétiques présents dans le

---

<sup>30</sup> Toutefois, depuis 1832, Comte, professeur à l'École Polytechnique de Paris, a eu, selon Ivans Lins, six élèves brésiliens en tant que « auditoire libre ». Parmi eux, trois ont été des élèves particuliers de Comte. LINS, I. « Primórdios do positivismo no Brasil », in *História do positivismo no Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 2<sup>a</sup> edição revista e aumentada, 1967, pp. 11-18. Une version résumée de ce dernier livre se trouve chez LINS, I. *O positivismo no Brasil*, Rio de Janeiro, MEC/Biblioteca Nacional, 1959 (separata), p. 3. Ivans Lins montre que « la première référence à l'œuvre de Comte n'apparaît qu'en 1844, dans la thèse soutenue par Justiano da Silva Gomes – *Plano e Método de um curso de Fisiologia* (Plan et méthode d'un cours de Physiologie), à la Faculté de médecine de la Bahia. Il faisait référence à Comte à propos de la méthode positive et de la loi des trois états », LINS, I. *op. cit.* 1967, p. 17. João Cruz Costa affirme que, cependant, « ces premières manifestations de la doctrine positiviste n'ont pas eu d'influence appréciable sur la vie politique du pays. Le positivisme se bornait aux écoles », CRUZ COSTA, J. « O advento do positivismo », in *Contribuição à história das idéias no Brasil*, Rio de Janeiro, Aditora Civilização Brasileira, 1967, pp. 123-276 (citation p. 131). Sur l'évolution du positivisme au Brésil voir aussi : MARTINS, W. *História da inteligência brasileira (1855-1877)*, vol. III, São Paulo, Editora Cultrix/Edusp, 1977, vol. III, 1977, pp. 230-234, vol. IV, 1979, pp. 164-193 (il s'agit là des rapports du positivisme et de la science allemande). Spécifiquement sur l'influence politique du positivisme pendant la proclamation de la république en 1889, voir CARVALHO, José Murilo de. *A Formação das Almas: o imaginário da república no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993 (surtout le chapitre 6 « Os positivistas e a manipulação do imaginário », pp.129-140 ; voir aussi les pp. 17-34). Il ne faut pas oublier la devise positiviste du drapeau brésilien *Ordre et progrès*. Le positivisme a eu une expérience pratique au Brésil dans la province du Rio Grande do Sul, entre 1889 et 1930, en ayant le statut d'une sorte de doctrine d'état, y compris sa propre « Charte constitutionnelle » du 14 juillet 1891, qui était très influencée par les idées de A. Comte. Sur ce sujet voir PINTO, Céli Regina Jardim. *Positivismo : un projeto político alternativo (1889-1930)*, Porto Alegre, LPM, 1986 ; et BOEIRA, Nelson. « O Rio Grande de Augusto Comte », in DACANAL, J. H./GONZAGA, S. (orgs.). *RS : cultura e ideologia*, Porto Alegre, Mercado Aberto, 1980, pp. 34-59 (surtout les pages 38-45). Pour un bilan sur l'historiographie positiviste au Rio Grande do Sul, voir DIEHL, Astor Antônio. « Aspectos da historiografia positivista no exemplo do Rio Grande do sul », in *A cultura historiográfica brasileira. Do IHGB aos anos 30*, Passo Fundo, EDUPF, 1998, pp. 120-137.

discours historique ni des éléments historiques dans le discours poétique (je pense surtout au romantisme brésilien, qu'on verra plus loin).

### 2.3. *Histoire et mémoire*

L'empereur n'avait pourtant pas besoin de se soucier : « Peut-être, nos lettrés n'avaient pas encore mis en œuvre un traitement systématique et formel comme le voulait le chef de l'Académie », affirme Lúcia Guimarães. Malgré tout, il est certain, continue l'auteur, que « les registres existaient, quelquefois de façon claire et ostensible, mais bien plus souvent disséminés dans les discours prononcés lors des cérémonies anniversaire de l'IHGB, dans les réunions et les représentations, dans les rapports annuels ou même dans les biographies et nécrologies des associés »<sup>31</sup>. Pour Lúcia Guimarães, la revendication du *présentisme* qui est celle de D. Pedro II ne contredit pas sa thèse selon laquelle l'IHGB aurait « 'oublié' délibérément le passé immédiat de l'empire. (...) Orientés vers la Mémoire, les idéalisateurs de l'Académie ne s'occupèrent pas de l'Histoire »<sup>32</sup>. D'après l'historienne, le fait que les membres de l'IHGB se chargent uniquement de l'histoire coloniale du Brésil, et non d'une histoire du temps présent, signifie qu'ils ont fermé les portes de l'institution à l'histoire<sup>33</sup>, pour privilégier la construction d'une certaine mémoire de l'empire.

---

<sup>31</sup> GUIMARÃES, L. M. P. *op. cit.*, 1995, pp. 531-532. Voir du même auteur « Politique à l'Académie. La construction de la mémoire de l'empire brésilien (1838-1850), in GUERRA, François-Xavier. *Mémoires en devenir. Amérique Latine XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1994, pp. 207-220 (surtout pp. 216-218).

<sup>32</sup> GUIMARÃES, L. M. P. *op. cit.*, 1995, p. 457.

<sup>33</sup> C'est le titre du deuxième chapitre de travail de Lúcia Guimarães : *Portées fermées pour l'histoire*, GUIMARÃES, L. M. P. *op. cit.*, 1995.

Il ne fait aucun doute que l'IHGB a produit une mémoire nationale, mais je ne suis pas certain que cette option implique nécessairement l'abandon de l'histoire. Au contraire, il me semble que ne faire pratiquement que de l'histoire coloniale et inversement ne faire, pour ainsi dire, que de l'histoire contemporaine est un choix certainement politique mais aussi épistémologique. Ce choix ne visait pas seulement à protéger les hommes politiques de l'IHGB des révélations que la recherche historique aurait pu faire, mais plus profondément, était l'expression d'une tendance théorique et méthodologique, selon laquelle il n'est pas désirable de faire l'histoire immédiate, car elle est dangereuse pour l'objectivité de l'historien, et donc pour la meilleure manière d'écrire l'histoire.

Envisageons la question selon un autre angle : l'historiographie de la période coloniale elle-même, telle qu'elle a été conçue à l'IHGB, fut marquée par un ensemble d'oublis, d'absences et de suppressions dont le résultat, paradoxalement, a justement donné un sens historique à l'histoire brésilienne : il ne s'agit pas seulement de « privilégier les 'remémorations' des temps reculés »<sup>34</sup>, mais de les construire. Ainsi, si comme le définit Pierre Nora, la mémoire « est la vie, toujours portée par des groupes vivants et à ce titre, elle est en évolution permanente », si elle est « ouverte à la dialectique du souvenir et de l'amnésie, inconsciente de ses déformations successives », donc « vulnérable à toutes les utilisations et manipulations, susceptible de longues latences et de soudaines revitalisations »<sup>35</sup>, alors on pourrait dire que l'IHGB a essayé d'organiser toutes les traces dispersées de la mémoire du Brésil et de les

---

<sup>34</sup> *Ibidem.*

représenter à sa manière. Là où la mémoire s'enracine, c'est-à-dire « dans le concret, dans l'espace, le geste, l'image et l'objet »<sup>36</sup>, l'IHGB la cherche pour l'intégrer à un horizon commun, tenter de la discipliner, enfin s'efforcer de l'*archiver*<sup>37</sup>.

Dans cette perspective, l'introduction du rapport que le premier secrétaire de l'IHGB, l'historien et romancier Joaquim Manoel de Macedo a présenté en 1850 est très significative :

« Tourner les yeux sur la route qu'on laisse derrière, renouveler le passé avec le pouvoir de résurrection qu'a l'âme dans sa capacité à se souvenir, c'est un tourment profond du cœur qui afflige le pèlerin sur terre. Mais quand les souvenirs des nobles et glorieux faits arrivent délicatement dans l'âme, (...), quand les idées du passé surgissent douces et ravissantes, (...); quand une association littéraire (...) sait que la publication de ses travaux donnera des témoignages évidents et irrécusables des soins avec lesquels elle chercha à accomplir sa tâche, (...), alors les souvenirs ne sont plus de tourmentantes tribulations, (...). La mémoire cesse d'être un bourreau et devient une fée enchantresse, et, à la place d'une couronne d'épines, elle offre une couronne de gloire »<sup>38</sup>.

<sup>35</sup> NORA, Pierre. « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », NORA, P. (sous la direction), *Les lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp. XV-XLII (citation p. XIX)

<sup>36</sup> *Idem*.

<sup>37</sup> *Idem*, pp. XXV-XXVI.

<sup>38</sup> « Voltar os olhos para a estrada decorrida, renovar o passado com o poder resuscitador, que tem a alma na faculdade de lembrar, é um tormento profundo do coração que atribula o peregrino da vida humana (...). Mas quando lembranças de nobres ou gloriosos feitos vem suavemente deslizando-se pela alma, (...), quando as ideias do passado chegam doces e enlevadoras, (...); quando uma associação litteraria (...) sabe que na exhibição de seus trabalhos dará evidentes e irrecusaveis testemunhos do desvelo com que procurou desempenhar a tarefa, (...), então as lembranças do passado não são mais atribulações que atormentam, nem um peso que ançia; a memoria deixa de ser algoz, e transforma-se em uma fada encatadora, e em vez de formar uma coroa de espinhos, offerece uma coroa de gloria », « Relatório do 1º Secretario o Dr. Joaquim Manoel de Macedo », *Revista do IHGB*, 18, 1855, pp. 3-33 (citation pp. 3-4).

Se rappeler, ou ressusciter le passé, peut être un exercice dangereux et plein de souffrances. Pourtant, lorsque la mémoire est organisée, épurée, par une *association littéraire* comme l'IHGB, elle devient positive ; ressusciter le passé n'est plus alors un souvenir regrettable. Ainsi, peu importe s'il s'agit d'une mémoire individuelle ou collective, le rapporteur ne le précise pas. Le principal est que la conversion d'une mémoire ou d'un passé quelconque ne révèle que des *gestes héroïques*.

C'est D. Pedro II, lui-même, qui fournit un autre exemple remarquable des usages de la mémoire et de l'histoire. En justifiant son besoin de tenir un journal intime, quelques années plus tard, le 31 décembre 1861, il explique : « Je commence ce travail seulement maintenant ; car on tire difficilement parti de l'expérience, et, dans les années que l'on vient de vivre, il y a beaucoup d'événements que l'on ne peut confier qu'à sa propre mémoire afin que, précisément elle les oublie »<sup>39</sup>.

En principe, et en conformité avec une partie considérable des *théoriciens* de l'IHGB durant le XIX<sup>e</sup> siècle, on apprend avec l'expérience historique et on se souvient avec la mémoire. Une expérience qui n'enseigne pas, qui n'actualise pas le passé<sup>40</sup>, et une mémoire qui oublie, sont deux notions qui relèvent de certaines règles silencieuses de la pratique historique dictées par le *lieu*. Toutefois, l'empereur peut tout dire, et en particulier à son journal intime. D'un autre côté, il est intéressant à vérifier jusqu'à quel point ces normes sont assimilées par les historiens. Il semble difficile de ne pas assumer

<sup>39</sup> Le *Journal intime* de D. Pedro II a été publié par l'*Anuário do Museu Imperial*, vol. XVII, Petropôlis, 1956, *apud*, MAURO, Frédéric. *La vie quotidienne au Brésil au temps de Pedro Segundo (1831-1889)*, Paris, Hachette, p. 206.

<sup>40</sup> KOSELLECK, Reinhart. « 'Champ d'expérience' et 'horizon d'attente' : deux catégories historiques », *op. cit.*, 1990, p. 311.

le discours ordinaire de l'IHGB. Nier l'*historia magistra*, ainsi que le rôle de la mémoire dans la remémoration, signifie nier leur propre conception de l'histoire.

#### 2.4. *Le coffret du secret*

Si les questions politiques ont été très importantes dans la définition du champ de recherche, il ne faut pas écarter la dimension épistémologique du débat. Le cas du *coffret du secret* en est un bon exemple.

Francisco Freire Allemão a proposé que l'IHGB institue une sorte de coffret pour garder certains documents qui ne seraient divulgués qu'après l'écoulement d'une durée déterminée<sup>41</sup>. Le rapport de la commission chargée d'analyser la demande « reconnaît la très grande utilité de l'existence d'un dépôt particulier pour les écrits dont la publication ne doit pas être faite avant un temps déterminé »<sup>42</sup>. Les rapporteurs précisent aussi la nature de ces écrits et leurs conséquences :

« Il y a des écrits, certainement, très utiles et précieux pour l'histoire d'un pays, dont l'impression immédiate peut entraîner, outre des ennuis aux auteurs, d'innombrables perturbations, et compromettre non seulement la paix civile mais la paix tout court. Il y en a d'autres qui, en engageant des personnalités contemporaines et en détachant les faits ou en divulguant des secrets, mèneraient à des

<sup>41</sup> *Revista do IHGB*, 9, 1847, p. 567.

<sup>42</sup> « A comissão encarregada de dar o seu parecer acerca da criação de uma arca de sigillo no gremio do Instituto Historico, proposta pelo socio effectivo o Dr. Francisco Freire Allemão, reconhece maxima utilidade de haver um deposito particular para os escriptos cuja publicação não se deve fazer antes de um tempo determinado », La commission était formée par Manoel Araújo Porto Alegre, Manoel Ferreira Lago et par le propre Francisco Freire Allemão même, *Revista do IHGB*, 13, 1850, pp. 133-134.

[conflits], surtout dans une époque de transition et dans un pays comme le nôtre, où les bases d'une longue expérience ne peuvent pas encore porter leurs fruits, et où la tolérance des nations anciennes n'existe pas encore »<sup>43</sup>.

Mais restait un autre problème : la presse. En temps de trouble, toujours selon la commission, « la presse ne satisfait pas l'historien », parce qu'elle écrit avec « beaucoup de passion ». Les factions rivales se disputent et chacune soutient sa version. « Les événements sont défigurés ». La presse brésilienne « tourne autour de la vérité, mais astucieusement » ; elle examine et décrit ce qui se passe à sa guise, et pire encore, « selon les résultats de la balance politique des événements ». Il n'y a pas d'autre solution que d'attendre, puisque « le temps réforme et répare les raisons »<sup>44</sup>. Le rapport fait aussi référence à la question des sources officielles, documents historiques par excellence pour l'IHGB, dont il faut pourtant se méfier, car « les actes publics du gouvernement ne suffisent pas à l'historien ». La difficulté vient du fait qu'ils apparaissent soit au moment même où les événements naissent, soit postérieurement, « et n'expliquent pas toujours l'origine de l'événement au-delà de ce qui est public et notoire ». Il n'est pas rare non plus d'y trouver quelques contradictions qui

<sup>43</sup> « Escriptos ha, certamente, muito uteis e preciosos para a historia de um paiz, cuja immediata impressão pode acarretar, além de grandes desgostos a seus auctores, incalculaveis perturbações, e comprometter não só a paz interna, como a externa ; e outros, que envolvendo personalidade contemporaneas e descarnando os factos, ou divulgando segredos, trariam um sem numero de inimizades e deslocações pessoaes, mormente em épocas de transição, e n'um paiz como o nosso, onde as bases de uma longa experiencia não podem ainda fructificar, e onde a tolerancia das nações velhas ainda não chegou », *idem*, p. 133.

<sup>44</sup> « A imprensa em uma sociedade como a nossa, e no estado em que nos achamos, não satisfaz o historiador : escrevemos actualmente com muita paixão ; todos os factos são desfigurados por ambos os lados que pleiteam interesses, e que defendem individualidades aquillo que mais importa à historia e sua philosophia sobre a ordem dos acontecimentos, e a causa productora de taes e taes resultados, se acha baralhado debaixo das formas de uma logica capsiosa, e no meio de declamações vagas, onde os individuos substituem as idéas. A nossa imprensa actual, no meio das suas guerrilhas parciaes, dos factos que enumera, e das recriminações em que abunda, roça em torno da verdade, mas argutamente ; depois de encarar os factos os descreve



démontrent que « l'intérêt a remplacé la raison »<sup>45</sup>. Si l'histoire immédiate ne peut même pas compter sur ces sources, alors ses possibilités de production sont réellement très limitées.

Enfin, le *coffret du secret*, toujours d'après les conclusions de la commission, aurait d'autres fonctions fondamentales pour l'histoire : « il serait le dépôt de la conscience intime de plusieurs écrivains qui n'emporteraient pas dans leur tombe des vérités essentielles à l'histoire d'un pays »<sup>46</sup>. Il serait aussi « le juge posthume du caractère de tous les acteurs principaux de la scène de notre monde » parce qu'il aurait le pouvoir de révéler « les faits qui rendent l'histoire obscure, ce qui obligerait les écrivains de l'avenir à errer dans le monde des conjectures et des probabilités »<sup>47</sup>.

En outre, le *coffret* aurait également un rôle pédagogique. L'angoisse provoquée par les écrits secrets contemporains, la peur « de la divulgation des crimes documentés », ferait que beaucoup d'hommes penseraient avant d'agir mal ; ils seraient donc poussés à éviter « le monde pernicieux et temporaire de l'individualisme », et à chercher le domaine de la raison. Enfin « pour les hommes associés en groupes, qui se protègent, il n'y a pas d'autre juge que l'écrivain [l'historien] et d'autre tribunal que l'histoire »<sup>48</sup>. Le *coffret* est donc à la fois la censure et la lumière.

---

segundo a face do prisma de suas conveniências, e segundo o resultado da balança política dos acontecimentos : o tempo reforma e emenda as razões (...) », *idem*, p. 134.

<sup>45</sup> « Os actos publicos do governo não bastam ao historiador : emanados ao nascer dos acontecimentos, ou posteriormente, nem sempre explicam a origem de sua emanção, além d'aquillo que é publico e notorio, e que se encontra em harmonia, ou quando palpaveis contradicções attestam chronologicamente que o interesse substituiu a razão », *idem*.

<sup>46</sup> « A arca do sigillo vai ser o deposito da consciencia intima de muitos escriptores, que não levarão à sepultura verdades essenciaes à historia de um paiz », *idem*.

<sup>47</sup> « Vai ser o juiz posthumo do caracter de todos os actores principaes da scena do nosso mundo, e revelar factos que tornariam a historia obscura, forçando os escriptores do futuro a tatearem no mundo das conjecturas e das probabilidades », *idem*.

<sup>48</sup> « Para os homens associados em grupos, que se rateam continua protecção e mutua segurança, não ha outro juiz que o escriptor e outro tribunal além da historia », *idem*.

Le *coffret* essaye ainsi de discipliner l'usage des sources. Par ailleurs, il marque aussi l'opposition entre le *secret* et *l'opinion publique*. Reinhart Koselleck montre qu'il ne s'agit pas d'une anomalie dans la constitution du savoir historiographique : « comme forme particulière du dehors et du dedans, l'opposition entre secret et publique appartient aux conditions de possibilité structurelles de n'importe quelle histoire ». En effet, conclut l'historien allemand « toute l'histoire est soumise à une contrainte de temps ; et, pour soulager et compenser cette pression, la frontière entre ce qui est secret et ce qui est public doit toujours être redéfinie et maintenue »<sup>49</sup>

\*\*\*

Un exemple tout à fait remarquable des usages du *coffret du secret* trouve son illustration pendant la période de transition de la monarchie à la république. Le 10 octobre 1890, donc déjà sous le régime républicain, le Conseiller Manoel Francisco Correia, associé honoraire de l'IHGB, déposa dans le *coffret du secret* un mémoire sur l'ouvrage de Edmond Dehault Pressensé – *Les origines, le problème de la connaissance, le problème cosmologique, le problème anthropologique, l'origine de la morale et de la religion*<sup>50</sup>, annoté par D. Pedro II et qui devait être lu après son décès. Le Conseiller raconte comment l'œuvre est arrivée entre ses mains :

<sup>49</sup> KOSELLECK, R. « Théorie de l'histoire et herméneutique », *L'expérience de l'histoire*, *op.cit.*, p. 189.

<sup>50</sup> *Mémoire du Conseiller M. F. Correia sur l'ouvrage de E. Pressensé 'Les Origines', annoté par Don Pedro D'Alcantara*, Rio de Janeiro, Typ. de G. Leuzinger, 1892.

« Le 6 mars 1884, Sa Majesté l'Empereur Don Pedro II me fit la gracieuseté de me remettre, ce dont je lui conserve encore aujourd'hui la plus vive reconnaissance, le livre de E. de Pressensé, 2<sup>e</sup> édition, *Les Origines*, dans lequel elle [sic] avait écrit au crayon plusieurs notes, dont la divulgation me paraît être de quelque utilité. Sa Majesté s'étant vue privée de son trône par le mouvement insurrectionnel du 15 novembre 1889, il était de mon devoir de conserver ce livre avec un plus grand soin encore, et c'est ce que j'ai fait »<sup>51</sup>.

Les raisons qui conduisent à garder le livre dans le *coffret* sont bien sûr de nature politique – il s'agissait de la chute de l'ancien régime brésilien, pourtant l'auteur pense qu'il est nécessaire de préciser que : « personne, certes, ne m'a fait l'injure de supposer que quand je destinais ce travail à être lu après la mort de l'Empereur, je n'avais en vue que ce que je considérais honorable pour sa mémoire »<sup>52</sup>.

Honorer sa mémoire signifiait aussi expliquer que D. Pedro II ne s'était pas désintéressé de la politique, malgré les mouvements d'opposition à l'empire, et au contraire, prenait le temps de se tenir au courant : « on y voit combien Sa Majesté, sans négliger d'ailleurs les affaires de l'État, ni leur porter tort, se livrait à des études sérieuses »<sup>53</sup>. En dépit du contexte et des allégations visant à obtenir que soit gardé dans le *coffret du secret* le livre annoté par l'empereur, on peut extraire d'un de ses commentaires une intéressante allusion d'ordre épistémologique, où est mise en lumière la notion d'histoire et de science telles qu'il les associait à la fin de sa vie. Celle-ci se trouve juste après la dernière phrase du livre de E. Pressensé, dont voici la conclusion :

<sup>51</sup> CORREIA, M. F. *op. cit.*, p. 7.

<sup>52</sup> *Idem*, p. 21.

« L'histoire n'est pas le jeu cruel d'un Dieu stupide ou pervers ; elle tend au relèvement universel. Voilà ce que la science permet de croire, ce que la conscience commande de croire, ce que le cœur a besoin de croire, et ce qu'il sait, en réalité, par une anticipation sublime, qui est d'autant mieux fondée qu'elle se passe davantage des garanties illusoires de l'autorité extérieure »<sup>54</sup>.

D. Pedro II écrit à la suite : « Oui. Je le crois également, et pour cela même je suis *évolutionniste*, avec les réserves que je fais »<sup>55</sup>. La théorie évolutionniste est donc prise par D. Pedro II comme un exemple paradigmatique de cette conception de la science : pour lui Darwin « fut un grand naturaliste, et les lois qu'il a découvertes agrandissent le Créateur, qui les a établies, et dont il n'a pas cessé de parler, comme d'une vérité, dans ses écrits »<sup>56</sup>. Si, d'un côté, l'histoire n'est pas le produit d'un mauvais génie, de l'autre, au niveau scientifique, elle est analogue au darwinisme : c'est une science qui dépend de

<sup>53</sup> L'auteur conclut : « Il n'est personne qui ne soit convaincu de l'utile usage que l'Empereur faisait de son temps ». *Ibidem*.

<sup>54</sup> *Idem*, p. 8. PRESSENSE, E. *Les origines. Le problème de la connaissance. Le problème cosmologique. Le problème anthropologique. L'origine de la morale et de la religion*, Paris, Librairie Fischbacher, 1883, p. 532. Dans la préface, l'auteur explique qu'il cherche à « contribuer pour sa faible part à dissiper le malentendu funeste qui oppose, dans l'ordre supérieur de la pensée, la science à la conscience, et, dans la sphère pratique, la liberté à la religion ». *Idem*, p. XV.

<sup>55</sup> CORREIA, M. F. *op. cit.*, p. 7.

<sup>56</sup> *Idem*, p. 16. D. Pedro II a même essayé de rencontrer Darwin (celui-ci est passé deux fois au Brésil, mais la première fois D. Pedro II n'avait que sept ans, et à la deuxième, Darwin est resté à la Bahia et n'a pas pu aller jusqu'à Rio de Janeiro). Francis Darwin, le fils de Charles Darwin, raconte l'épisode : « Au mois de Juin de l'année suivante (1878), il eut la satisfaction d'apprendre que l'empereur du Brésil avait exprimé le désir de se rencontrer avec lui. Étant absent, mon père ne put se rendre à ce désir ; il écrivit à Sir J. D. Hooker : 'L'empereur a tant fait par la science, que tout savant lui doit le plus grand respect, et j'espère que vous exprimerez de la façon la mieux sentie, ce que vous pouvez faire avec l'expression de la sincérité la plus entière, combien je me sens honoré par son désir de me voir et combien je regrette d'être absent de chez moi' », DARWIN, F. *La vie et la correspondance de Charles Darwin* (avec un chapitre autobiographique), Paris, C. Reinwald libraire et éditeur, 1888, T. II, p. 577. La rencontre, en fait, n'a eu jamais lieu.

la croyance religieuse !<sup>57</sup> Ce mémoire ne fut que le deuxième à être déposé dans le *coffret du secret*. Ayant été soumis au jugement d'une commission spéciale de l'IHGB, il a été jugé digne d'être publié dans la *Revue de l'IHGB*.

### 2.5. Esquisse de l'échec d'une histoire du temps présent

Le 13 mars 1863, l'associé Felizardo Pinheiro de Campos soumet à l'IHGB la proposition d'un livre ayant pour titre *Fastos do feliz e glorioso reinado do Sr. Dom Pedro II (Annales du heureux et glorieux règne de D. Pedro II)*, où l'on devait écrire tous les faits politiques, moraux et religieux importants du gouvernement de l'époque.

Joaquim Manuel de Macedo, qui apparemment avait changé d'avis depuis 1852, lut, pendant la séance du 8 mai 1863, les conclusions de la commission d'histoire, dont il était le rapporteur. Tout d'abord, il reconnaît les « nobles intentions et les sentiments patriotiques qui ont inspiré la proposition ». Cependant, il ne peut pas « conseiller son adoption »<sup>58</sup>. Il en donne les raisons :

« On ne peut pas nier à qui que ce soit, à un homme ou à une société, le droit d'écrire à propos des faits de l'histoire contemporaine de

<sup>57</sup> D. Pedro II valorisait aussi l'aspect *croyant* chez Pasteur : « J'ai lu, il y a peu de jours, votre discours de réception à l'Académie et je vous en félicite. Vous vous y êtes montré croyant comme tous ceux qui savent expérimenter (ce qui est bien différent d'observer comme vous m'avez fait distinguer avec tant de justesse) et vous avez brillamment reconnu ce que notre raison ne peut qu'admettre, aidée par le sentiment, quoiqu'elle ne sache l'expliquer, ainsi que bien d'autres faits », Lettre de D. Pedro II à Pasteur, Rio de Janeiro, le 8 juin 1882, RAEDERS, Georges. « Pasteur et le Brésil », *Revue de l'Amérique Latine*, Paris, vol. XXII, septembre 1931, pp. 193-202 (citation à la page 197).

<sup>58</sup> « A comissão de historia, reconhecendo as nobres intenções e patrióticos sentimentos que inspiraram esta proposta, não pode comtudo aconselhar a sua adopção », « Ata da sessão de 8 de maio de 1863 », *Revista do IHGB*, 26, 1863, pp. 854-857 (citation à la page 854).

son pays. Pourtant, il est certain qu'en usant de ce droit, l'écrivain est toujours un juge plus ou moins suspect, et donc incompétent pour accomplir cette difficile fonction. Soumis aux impressions véhémentes de l'actualité, aux passions, à l'esprit de parti, aux sympathies et antipathies, bref, en étant acteur dans le drame qu'il cherche à raconter, celui qui écrit l'histoire contemporaine de son pays écrit toujours un peu sa propre histoire, (...). En conséquence, il apparaît aux yeux de la postérité comme une partie intéressée, ayant la prétention d'être juge. La proposition de notre digne associé offre ce grave inconvénient »<sup>59</sup>.

Si la justification principale de la création du *coffret du secret* fut le problème de la divulgation prématurée des sources, on touche ici à un deuxième degré dans ce même processus de production de sens : l'auteur, ou plutôt, la question de l'impartialité de l'historien. Pour la commission, malgré l'impossibilité d'une interdiction absolue, l'histoire contemporaine naît sous le signe de la méfiance. On arrive ainsi à un troisième degré : le lecteur, surtout le lecteur de l'avenir. Celui-ci se charge de mettre en garde, sous la forme d'un *doute méthodique*, les résultats des histoires du temps présent. Ce lecteur averti sait que l'historien est un juge. Il sait aussi qu'il n'est pas un juge ordinaire, puisqu'il ne juge pas les vivants. Il n'est compétent que pour juger le passé.

La commission insiste particulièrement sur l'incompétence de l'auteur qui écrit sur le monde contemporain. Pinheiro Campos suggère que l'IHGB lui-

<sup>59</sup> « Não se pode disputar a quem quer que seja a um homem ou a uma sociedade, o direito de escrever sobre factos da historia contemporanea do seu paiz ; é porém certo que, usando d'esse direito, o escriptor é sempre um juiz mais ou menos suspeito, e portanto incompetente para desempenhar cabalmente a empresa difficil a que se arroja. Sujeito as impressões vehementes da actualidade, às paixões, ao espirito de partido, a sympathias e antipathias, e, em uma palavra, sendo actor no drama de que procura dar conta, aquelle que escreve sobre a historia contemporanea do seu paiz escreve sempre um pouco a sua propria historia, (...); e por consequencia apparece aos olhos da posteridade como parte interessada com pretensões de ser juiz. A proposta do nosso digno consocio offerece esta grave inconveniencia », *idem*, pp. 854-855.

même, en tant qu'institution, devienne l'auteur. Elle pourrait décider de l'importance ou non d'un fait déterminé. Pourtant, cette tâche se heurte à un principe théorique et méthodologique. Si l'Institut accepte, comme une prérogative institutionnelle, le pouvoir de se prononcer sur ce qui est important et ce qui ne l'est pas, il sera dans la position de choisir des faits parmi d'autres : « il est clair – dit Macedo –, que dès qu'il y a choix de faits, on ne peut pas écrire tous les faits »<sup>60</sup>. En effet, il y aurait « préférences et exclusions de faits »<sup>61</sup>. Ce serait donc une œuvre « incomplète à cause de l'oubli prémédité »<sup>62</sup>. Le *daguerréotype* pose maintenant problème.

D'un autre côté, si la proposition de Pinheiro de Campos suggère l'utilisation d'une méthode sélective pour l'établissement des faits, qui doivent être exemplaires pour les domaines politique, moral et religieux, cela ne signifie cependant pas que l'histoire soit un savoir divisé : « la nation brésilienne », pour l'auteur de la proposition, ainsi que pour l'IHGB, « n'a qu'une seule histoire »<sup>63</sup>. En conséquence, la commission repère un autre problème : « ce livre traiterait d'absolument tout »<sup>64</sup>. De la religion, de la civilisation, des relations internationales, mais aussi des questions internes comme les disputes politiques : « et tous y participeraient », y compris les éventuels rédacteurs de ces *Annales*. « Parce que, enfin, nous sommes tous intéressés par la grande cause de l'État, et nous ne pouvons pas faire autrement sans sacrifier le devoir

<sup>60</sup> « E é claro que desde que houvesse escolha de factos, não se poderiam escrever todos os factos », *idem*, p. 855.

<sup>61</sup> « (...), preferência e exclusão de factos » *Ibidem*.

<sup>62</sup> « (...), uma obra incompleta pelo esquecimento premeditado de factos », *Idem*.

<sup>63</sup> « A nação brasileira tem uma só historia » *idem*, p. 856.

<sup>64</sup> « (...), esse importante livro trataria absolutamente de tudo », *idem*.

de patriotisme »<sup>65</sup>. Voici une nouvelle preuve de leur conscience d'être en train de construire la nation.

Une autre idée sous-jacente apparaît : la question de la partialité. Bien qu'engagés au niveau politique, les membres de la commission ne veulent pas instrumentaliser, consciemment du moins, l'histoire. Elle doit rester le produit de l'impartialité, ce qu'il est difficile d'observer pour les événements en cours. Cette impossibilité est aussi l'effet d'une restriction d'ordre méthodologique, car la commission considère qu'il est « très difficile d'établir des règles précises » qui limitent « le ou les rédacteurs au registre des faits, sans que leur échappent un mot quelconque dissimulant une appréciation »<sup>66</sup>.

Il faut, toutefois, rappeler que la commission parle au nom de l'IHGB en tant qu'institution. Si l'IHGB « ne doit pas assumer la tâche proposée » par Pinheiro Campos, mais cela ne veut pas dire que les travaux de ce genre n'y soient pas bienvenus. Dans ce cas, ils resteront toujours « suspects de partialité », mais la responsabilité ne pourra pas en être attribuée à l'IHGB : « le chemin qu'un individu peut accomplir en ce sens – dit la commission, l'Institut ne le peut, à cause de son caractère, de son organisation et de sa haute importance »<sup>67</sup>.

Dans l'acte de cette séance, on peut lire aussi la réaction de Pinheiro Campos au rapport de la commission, où il argumente en disant que, de cette façon, « nous n'aurons jamais une collection de faits colligés et ordonnés par

<sup>65</sup> « (...) por que enfim, todos nós somos interessados na grande causa do estado, e nem podemos deixar de sê-lo sem sacrificio do santo dever do patriotismo », *ibidem*.

<sup>66</sup> « Seria difficilimo estabelecer regras precisas, pelas quaes o redactor ou redactores dos factos se limitassem ao registro dos factos sem deixar escapar palavras de uma dissimulada apreciação », *ibid*.

<sup>67</sup> « Mas o que um individuo o pode fazer n'este sentido, não convém que o faça o IHGB, pelo caracter que tem, e pelas condições de sua organização e de sua alta importancia », *idem*, p. 587.



l'Institut à propos de l'actuel royaume »<sup>68</sup>. Joaquim Norberto de Souza e Silva, signataire lui aussi du rapport de la commission, répond en réitérant les conclusions lues par Joaquim Manoel de Macedo et en affirmant que « la génération qui vit a l'histoire de l'empereur devant les yeux »<sup>69</sup>. Enfin, conclut-il, c'est « à la presse, qui comme l'Argos des anciens veille avec ses cent yeux, qu'appartient la compétence d'enregistrer ces faits, ce qu'elle fait du reste »<sup>70</sup>.

L'histoire du temps présent n'est qu'un témoignage journalistique, donc soumis à toutes sortes de contraintes conjoncturelles. En outre, avoir l'histoire devant les yeux ne garantit ni sa mise en mémoire, ni la *compétence* de la presse. L'histoire contemporaine à l'IHGB est une manifestation qui doit être réglée, comme l'histoire elle-même en tant que discipline. Si elle peut et doit, selon la logique de la commission, être évitée, elle ne peut pas être refusée. Comme c'est le cas pour plusieurs questions posées au sein de l'IHGB, il n'y a pas de consensus, ni théorique ni méthodologique, sur l'histoire actuelle de l'empire<sup>71</sup>. Malgré tout, soit parce que l'on voit l'histoire, soit parce que la presse l'enregistre, la notion de *présentisme* est toujours là<sup>72</sup>. Car, ces historiens ne font l'histoire de la nation que pour entendre et légitimer le présent. Enfin,

<sup>68</sup> « (...) nunca teremos uma collecção de factos colligidos e methodisados pelo Instituto com relação ao actual reinado », *idem*, p. 858.

<sup>69</sup> « A geração que vive tem a historia do Imperador ante os olhos », *idem*, p. 859.

<sup>70</sup> « A imprensa, que como a Argos dos antigos, vela com os seus cem olhos, compete registrar esses factos e ella os registra » *idem*.

<sup>71</sup> Dans la séance du 5 juin 1863, Felizardo Pinheiro Campos reformule la proposition avec quelques amendements. Il propose à l'IHGB la création d'une commission composée de cinq membres âgés de plus de soixante ans, tous de notoire réputation, chargée d'enregistrer les faits sur la vie de D. Pedro II. Ces registres devaient être gardés dans le coffret du secret jusqu'à la mort de l'empereur : « avec ces matériaux – dit Pinheiro Campos, colligés de cette façon, avec l'impartialité humainement possible, s'écrira l'histoire de son royaume ». La proposition a été encore une fois refusée. *Revista do IHGB*, 26, 1863, pp. 870-871.

<sup>72</sup> Un exemple, quand l'historien João Francisco Lisboa, avec qui Varnhagen a eu un fort différend, édite pour la première fois, en 1852, son *Jornal de Timon (Journal de Timon)*, il explique que le but était de « peindre les coutumes de son temps ». Un commentateur contemporain définit le journal de J. F. Lisboa de « memoires sur le temps présent ». Voir

pour la commission, l'histoire contemporaine ne peut être faite que dans le futur. Nonobstant, et à l'instar de Pinheiro Campos et de l'empereur, quelques membres de l'IHGB ne pensent pas de cette façon. En voici un exemple.

## 2.6. *Esquisse d'une histoire du temps présent réussie*

Il y eut en effet quelques timides tentatives concernant l'écriture d'une histoire de l'empire, c'est-à-dire du temps présent. Varnhagen par exemple a écrit, non sans quelques difficultés, une *Histoire de l'indépendance*<sup>73</sup>, œuvre posthume publiée en 1916. Dans la *Revue de l'IHGB*, au XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve aussi quelques travaux portant sur la période contemporaine. Certes, s'ils ont été publiés, c'est parce qu'ils étaient autorisés par les commissions qui les analysaient et concluaient qu'ils ne mettaient pas en danger la conception de l'histoire en vigueur à l'IHGB<sup>74</sup>. Toutefois, cela n'empêche pas ces essais de constituer une histoire. Quand un problème d'histoire immédiate se pose, c'est-à-dire quand il acquiert une légitimité lui permettant d'être reconnu dans le lieu où il émerge<sup>75</sup>, les règles de production de cette histoire sont les mêmes que celles utilisées pour représenter le passé : des recherches à partir de sources

---

MARTINS, W. *História da inteligência brasileira (1794-1855)*, vol. II, São Paulo, Editora Cultrix, 2<sup>a</sup> edição, 1978, p.454.

<sup>73</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. « Historia da Independencia do Brasil, até ao reconhecimento pela antiga metropole, comprehendendo, separadamente, a dos successos occorridos em algumas provincias até essa data », in *Revista do IHGB*, 1916/1917, 79, pp. 5-598.

<sup>74</sup> GUIMARÃES, M. L. P. *op. cit.*, 1995, pp. 534-535.

<sup>75</sup> C'est-à-dire le lieu la *permet* et la *rend possible*, dans le sens de Michel de Certeau : « avant de savoir ce que l'histoire *dit* d'une société, il importe donc d'analyser comment elle y *fonctionne*. Cette institution s'inscrit dans un complexe qui lui *permet* seulement un type de production et lui en *interdit* d'autres. Telle est la double fonction du lieu. Il *rend possible* certaines recherches, par le fait de conjonctures et de problématiques communes. Mais il en *rend* d'autres *impossibles* ; il exclut du discours ce qui est sa condition à un moment donné ; il joue le rôle d'une censure par rapport aux postulats présents (sociaux, économiques, politiques) de l'analyse », CERTEAU, M. de. *op. cit.*, 1975, p. 78.

rigoureuses et un narrateur objectif. Bien sûr, elles ont quelques singularités : les sources plus abondantes subissent une plus forte sélection et l'objectivité fait la part belle aux déploiements rhétoriques du témoignage. L'historien doit exprimer, très soigneusement ses avis personnels, puisque les acteurs de l'histoire sont en grande partie vivants et prêts à le contester. Quand les historiens du contemporain parviennent à raconter un épisode très proche d'eux, ils le font au nom d'un certain *devoir de mémoire* ou à propos de la *responsabilité de l'historien*, conception qui commence à être formulée.

Toutefois il faut considérer qu'en 1849, D. Pedro II était encore très jeune, il n'avait que vingt-quatre ans, et avec la fin des bouleversements qui avaient marqué la période de la régence, l'avenir l'intéressait autant que le passé. N'aurait-il pas apprécié un travail comme celui écrit par Domingos José Gonçalves de Magalhães, poète fondateur du romantisme brésilien, intitulé *Memoria historica e documentada da revolução da provincia do Maranhão* (*Mémoire historique et documenté de la révolution de la province du Maranhão depuis 1839 jusqu'à 1840*) ? Ce mémoire a obtenu la médaille d'or de l'IHGB en 1847, et a été publié un an seulement avant l'appel de l'empereur, en 1848<sup>76</sup>. Aucun registre ne permet de répondre. Par contre, le texte de Gonçalves de Magalhães est un exemple remarquable de toutes les questions à l'origine du discours de l'empereur. Il est intéressant de reconstituer son raisonnement.

<sup>76</sup> MAGALHÃES, Domingos José de Gonçalves de. « Memoria historica e documentada da revolução da provincia do Maranhão desde 1839 até 1840 », *Revista do IHGB*, T. X, 1848, pp. 263-362. Réédité in *Novos Estudos*, n° 23, março de 1989, pp. 14-66. Antônio Cândido affirme à propos de Gonçalves de Magalhães qu'il a été probablement celui qui a exercé la plus grande influence individuelle sur ses contemporains dans la littérature brésilienne : « pendant au moins dix ans il fut la littérature brésilienne ». CANDIDO, Antonio. *Formação da literatura brasileira (momentos decisivos)*, São Paulo, Livraria Martins Fontes, 1959, V. II, p. 55 ; voir encore chez Cândido, pp. 55-67, et p. 369.

Domingos José de Gonçalves de Magalhães, futur vicomte de Araguaia (en 1874), a été secrétaire de la province du Maranhão de 1838 à 1841, et a témoigné à propos de l'insurrection connue dans l'historiographie comme la *Balaiada*<sup>77</sup>. Selon Gonçalves de Magalhães, il ne faut pas s'étonner des rébellions qui frappent l'empire dès la période de l'indépendance : c'est un phénomène propre aux « peuples libres », et de plus « le Brésil vit une époque de transition où les pensées de réformes occupent l'esprit humain », avec des institutions étrangères, « mal et intempestivement introduites, contraires à nos coutumes et tendances naturelles, et en désaccord avec l'immensité d'un terrain non labouré où existent d'inconciliables différences de classe »<sup>78</sup>. Ainsi, le « caractère transitoire du temps et la conviction de son instabilité ont opéré sur nous d'une façon telle que (...) nous avons presque perdu la foi en l'avenir ». Cependant, si cette situation « aux yeux du philosophe » est la conséquence légitime des principes connus, et donc « facilement explicables, tel n'est pas le cas des hommes ordinaires, auxquels les faits apparaissent coupés de leurs vraies causes, en faisant supposer d'autres ou en exagérant fréquemment les

<sup>77</sup> La *Balaiada* fut une révolte des provinces du Maranhão et du Piauí, qui se déroule entre 1838 à 1841. Ce fut surtout l'insurrection de la misère, comme résumait B. Bennassar et R. Marin : « les travailleurs ruraux : journaliers, affranchis, esclaves, généralement des *sertanejos*, furent au début manipulés par la bourgeoisie rurale de la région, qui cherchait à se débarrasser de quelques grands propriétaires. De nombreux esclaves en profitèrent pour s'enfuir mais le *quilombo* de Combe participa à la lutte. La révolte fut finalement domptée par le président de la province, Luis Alves de Lima, futur duc de Caxias, parce qu'il avait reconquis la ville de Caxias, la deuxième de la province dont s'étaient emparés les révoltés », BENNASSAR, Bartolomé/MARIN, Richard. *Histoire du Brésil, 1500-2000*, Paris, Fayard, 2000, pp. 207-208. Sur la *Balaiada* voir : JANOTTI, Maria de Lourdes Mênaco. *A Balaiada*, São Paulo, Brasiliense, 1987 ; sur la participation des esclaves à la *Balaiada*, voir le travail bien documenté de SANTOS, Maria Januária Vilela. *A Balaiada e a insurreição dos escravos no Maranhão*, São Paulo, Ática, 1983 ; pour un étude de la révolte spécifiquement dans le Piauí voir DIAS, Claudete Maria Miranda. *Balaio e Bem-te-vis, a guerrilha sertaneja*, Teresina, Fundação Cultural Monsenhor Chaves, 1996.

<sup>78</sup> « Além de que vivemos em época de transição, em que pensamentos de reforma são os que ocupam o espirito humano. Estrangeiras são as nossas instituições, mal e intempestivamente enxertadas, avessas aos nossos costumes e naturaes tendencias, e em desaccôrdo com a vastidão de um terreno sem amanhã, e differenças inconciliaveis de classes », MAGALHÃES, D. J. de G. de. *op. cit.*, 1848, p. 263.

causes qui leur sont proposées par la politique perverse des partis »<sup>79</sup>. Enfin, cette façon de faire de la politique, c'est-à-dire « cette fausse politique née des têtes ambitieuses et dominées par l'esprit éphémère de l'époque a propagé le scepticisme et mené le Brésil à une difficile situation de rébellion »<sup>80</sup>.

En accord avec l'esprit de la commission qui a approuvé le *coffret du secret*, Gonçalves de Magalhães explique que ces hommes politiques emploient tous « les moyens les plus honteux » pour attaquer leurs ennemis, notamment dans la presse : « Cette puissance du bien et du mal, est parmi nous un fameux libelle s'attaquant à tous les pouvoirs et à toutes les capacités »<sup>81</sup>. Ces hommes-là font de la politique : « une science occulte, mystérieuse et empirique, sans règles fixes, sans principes ; une science dont la stratégie est l'attaque et non la défense, (...). De telle sorte que lorsque l'on dit de quelqu'un que c'est un homme politique, cela signifie qu'il est coquin et perfide »<sup>82</sup>. Le résultat d'une politique conduite de cette façon est l'implantation du « système de l'égoïsme sanctifié », système qui justifie que les crimes d'hier deviennent les procédures courantes d'aujourd'hui. Et pour « sceller nos hontes, nous avons inventé la célèbre doctrine des transactions qui se résume à un trafic de la justice : *qui n'a*

<sup>79</sup> « O caracter transitorio do tempo e a convicção de sua instabilidade de tal modo sobre nós tem operado que, nas nossas duvidas, em continuas expectativas e mallogradas experiencias, quasi que perdemos a fé do futuro. Si porém, aos olhos do philosopho, taes acontecimentos, consequencias legitimas de principios conhecidos, facilmente se explicam, e mesmo não succede ao vulgo, a quem se apresentam os factos desligados de suas verdadeiras causas, suppondo assim outras, e muitas vezes exagerando aquellas que lhe embute a perversa politica dos partidos », *idem*, pp. 263-264.

<sup>80</sup> « (...) e essa mesma falsa politica do tempo, gerada em cabeças ambiciosas e dominadas pelo espirito ephemero da época, tem propagado o scepticismo, e impellido o Brazil no desfiladeiro das rebeliões », *idem*, pp. 263-264.

<sup>81</sup> « Esta potencia do bem e do mal, é entre nos um famoso libelo infamatorio a todos os poderes e a todas as capacidades ; é o punhal do assassinato moral, que fere publicamente, não derrama sangue, mas a honra e o brio, que mais valem ; alcançando o fim, que é a desmoralização do povo, renegam eles a sua obra », *Idem*, p. 264.

<sup>82</sup> « Tem-se feito da politica uma sciencia occulta, mysteriosa e empirica, sem regras fixas, sem principios ; uma sciencia estrategica de ataque, e não de defeza (...), de modo que quando se quer dizer que alguem é politico, diz-se indifferentemente que é fino ou velhaco », *ibidem*.

*rien, n'obtient rien* »<sup>83</sup>. En effet, « aucun parti ne représente des idées fixes chez nous, lesquelles ne représentent pas non plus les besoins du pays »<sup>84</sup>. Finalement, « tel est le temps que nous vivons, telle est la leçon historique tirées de nos désordres »<sup>85</sup>, dont « il ne faut pas s'effrayer, car de cette fermentation doit naître l'esprit d'ordre qui éclairera le futur »<sup>86</sup>.

La conscience que Gonçalves de Magalhães avait de la conjoncture dans laquelle il vivait et de ses possibilités de changement est impressionnante. L'insistance sur des expressions telles que *l'époque de transition*, *le caractère transitoire du temps* ou encore *l'esprit éphémère de l'époque*, sont des exemples de cette perception aiguë, et dénotent clairement la conscience de participer à la construction de quelque chose : il voit le temps qui passe et les hommes qui le font. Une solution semble s'imposer : il faut dominer la *transition*, c'est-à-dire le temps qui s'écoule, par le discipline et la mise en ordre du temps : ainsi la *transition* distingue un passé qui ne nous appartient pas entièrement – nos institutions, ne sont-elles pas étrangères ? -, et dont nous ne sommes que les héritiers, d'un présent qui est une *transition* ; qui est en acte. À ce moment-là, le savant, le *philosophe*, doit interférer. C'est lui qui instituera la différenciation entre le passé et le présent : il fera donc l'histoire du temps présent, mais aussi de l'histoire tout court<sup>87</sup>. Enfin la *transition* est un signe de l'avenir, parce qu'en faisant l'histoire, le philosophe-historien *éclairera le futur*, notre futur.

<sup>83</sup> « Afinal para selo das nossa vergonhas, inventou-se o celebre systema das transações, que cifra-se todo em um trafico da justiça : *quem nada tem, nada alcança* », *idem*.

<sup>84</sup> « Nenhum partido representa entre nos ideais fixas, as quais também não representam as necessidades do país », *idem*.

<sup>85</sup> « Tal é o tempo em que vivemos, tal é a lição historica que das nossas desordens se collige », *idem*.

<sup>86</sup> « Entretanto não nos assustemos, d'esta mesma fermentação das cousas deve nascer o espirito de ordem, que esclarecerá o futuro », *idem*, pp. 264-265.

<sup>87</sup> « L'histoire moderne occidentale commence en effet avec la différence entre le *présent* et le *passé* », CERTEAU, M. de. *op. cit.*, 1975, p. 11.

Maîtriser un temps proche, établir ses dimensions verticales, montrer que la caractéristique élémentaire de la *transition* est exactement le fait que l'on passe d'un moment à l'autre, d'une corruption politique à un monde ouvert, illuminé par l'histoire, est une tâche lourde. Et Gonçalves de Magalhães, tout comme l'IHGB, ne peut pas compter sur la presse, instrument de diffusion d'informations et d'événements contemporains, car il la considère comme l'abri par excellence du machiavélisme régnant.

Le poète n'a donc pas d'alternative que de raconter ce qu'il a vu : « si les scènes dont nous sommes témoins restent enregistrées dans notre mémoire, cela ne signifie pas qu'elles ne doivent pas être narrées pour le futur »<sup>88</sup> ; il veut sauver les grands gestes qui ont surgi au milieu de la corruption générale « de l'abîme de l'oubli ». Il écrit, finalement, pour que le passé instruisse les fils de la nation, quelque que soit la réaction des contemporains « ce n'est pas la mission de l'histoire de flatter les passions ; (...). En traitant, de mes contemporains, je vois déjà surgir des mécontentements, mais voici les faits et les documents destinés à des juges impartiaux »<sup>89</sup>. Dernière déclaration, dernière justification : la souffrance qui caractérise la phase de transition : « en vérité, il me coûte, une fois ces maux passés, de les raconter maintenant ; mais ils laissent une plaie ouverte, qui coule encore, et un écho de la douleur parviendra au futur : l'étude du passé n'est pas inutile »<sup>90</sup>. La thérapie historique, une des faces de l'*historia*

<sup>88</sup> « Si a scenas de que somos testemunhas gravadas ficam em nossa memoria, nem por isso dispensam a narração d'ellas para o futuro », MAGALHÃES, D. J. de G. de., 1848, *op. cit.* p. 265.

<sup>89</sup> « Não é missão da historia lisongear paixões ; (...): tratando eu de contemporaneos, já espero que alguém se dê por muito aggravado, mas ahi vão os factos e os documentos para juizes imparciaes », *idem*, pp. 265-266.

<sup>90</sup> « Custa-me na verdade, depois de passados os males, estar agora a relatal-os ; mas estes passados males deixam uma chaga aberta, que ainda goteja, e um echo de dôr para o futuro : inutil não é o estudo do passado », *idem*, p. 266.

*magistra* de Gonçalves de Magalhães, sera un élément largement développé dans le discours de l'IHGB.

Finalement, ce texte, sur lequel je reviendrai, montre non seulement les préoccupations *présentistes* de quelques membres de l'IHGB, mais aussi les usages d'une argumentation qu'ils définissent comme historienne. Dans l'introduction que Luiz Felipe de Alencastro fait à la réédition moderne du texte de Gonçalves de Magalhães, il reprend précisément cette idée. Après avoir questionné les interprétations *irréalistes* faites à propos de l'unité brésilienne, l'auteur déclare : « Les masses de documents – et le récit ici publié est l'un des plus remarquables – illustrent malgré tout [les explications simplistes] le difficile processus par lequel l'administration impériale, avec un fouet dans une main et la légitimité politique de la Couronne dans l'autre, a affirmé la nécessité historique de l'État brésilien »<sup>91</sup>.

Les événements du récit de Gonçalves de Magalhães ont eu lieu juste avant l'arrivée au pouvoir de D. Pedro II. Il esquisse une *vision de la nation brésilienne*, jusqu'alors inexistante, mais que lui-même et les autres membres de l'élite intellectuelle essayent de construire. Leur *tâche historique* consiste à *civiliser la société*. Ainsi, soucieux de leur mission et de leur condition, ils forment, toujours selon Alencastro, « le corps des volontaires de D. Pedro II, avant même que l'héritier du trône » ne devienne empereur. Devoir, tâche, mission : voici le *fardeau des bacheliers*<sup>92</sup>.

<sup>91</sup> ALENCASTRO, Luiz Felipe de. « Memórias da Balaiada : introdução ao relato de Gonçalves de Magalhães », *Novos Estudos*, n° 23, março de 1989, pp. 7-13 (citation p. 7)

<sup>92</sup> *Idem*, pp. 11-12. Sur le *fardeau des bacheliers*, voir du même auteur « O fardo dos bacharéis », *Novos Estudos*, n° 19, dezembro de 1987, pp. 68-72. Il existe une version française antérieure, ALENCASTRO, L. F. de. « Identité culturelle et démocratie au Brésil »,



## 2.7. Le mécénat de D. Pedro II

En analysant l'Ancien Régime français, Daniel Roche montre que : « le mécénat n'est jamais un pur acte économique, ce n'est jamais un pur acte esthétique, c'est une manière d'allier l'économie et le culturel en un temps où ni l'économique ni le culturel n'ont encore une totale autonomie »<sup>93</sup>. Les rapports entre l'IHGB et D. Pedro II suivent un peu cette tendance de l'économie mécénale, indiquée par Roche. Ce sont donc des relations qui vont plus loin qu'un commode échange de faveurs. Elles ne se résument pas à un simple « exercice d'exaltation » de la monarchie ou de l'empereur par l'institution. Elles ne signifient pas non plus un accord tacite entre les deux parties avec l'objectif de : « remémorer pour commémorer, documenter pour bien fêter », comme l'affirme Lilia Schwarcz<sup>94</sup>. Cette explication ne tient pas compte d'un ensemble de problèmes liés aux rapports établis entre le savoir et le pouvoir. Il ne s'agit pas seulement de *remémorer* ou d'*exalter*, mais de produire un passé national, c'est-à-dire d'opérer une sélection et une interprétation du passé pour inventer une histoire de la nation. Cette opération historiographique implique davantage de rivalités pour les privilèges, les financements, ou les titres de noblesse, l'ouverture d'un espace épistémologique pour penser l'histoire, la faire, l'écrire, la divulguer. Il suffit de rappeler que la *grande politique* n'avait pas de place à l'IHGB.

---

in GALLET, Dominique (sous la direction de). *Dialogue pour l'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1982, pp. 181-186.

<sup>93</sup> ROCHE, D. *op. cit.*, 1988, pp. 261-262.

<sup>94</sup> Les deux citations sont de SCHWARCZ, L. M. *op. cit.*, 1993, p. 104.

Enfin certaines caractéristiques personnelles de D. Pedro II se révèlent importantes pour mieux explorer cette voie. On sait que l'empereur est un homme de sciences, bien que lui-même ne se considère pas comme un savant.

« Dire que je prétends être savant n'est pas plus fondé que de m'accuser d'aspirer au pouvoir absolu. Jusqu'à ma majorité, j'ai eu peu d'années pour apprendre ; et plus tard, les devoirs de mon poste ne m'ont pas laissé de temps pour *étudier*. Je lis quand je peux ; (...). Celui qui *a été mis* à la tête du Gouvernement – et je parle ainsi parce que si je n'avais pas été qu'un enfant, ou guère plus, en 1840, je n'aurais pas cédé à tant de demandes – à l'âge de 14 ans et demi, ne peut apprendre suffisamment pour que, étant doté de bon sens, il se considère comme un savant »<sup>95</sup>.

Selon lui, sa qualité de prince l'emporte sur celle de savant pour une raison simple : le temps. C'est ce *temps*-là que ceux qui resteront toujours fidèles à l'empereur, même après la chute du régime et son décès, devront expliquer en démontrant qu'il ne négligeait pas toutes ses activités. Si, cependant, on regarde le *journal intime* de D. Pedro II, on constate qu'il n'a jamais relâché les études, et qu'une bonne partie de son temps leur était dédiée. En janvier 1862, il écrit :

« Je prétends distribuer ainsi mon temps. Me réveiller à 6 heures et jusqu'à 7 heures grec ou hébreu ; promenade jusqu'à 8 heures ou 8 heures et demie et ensuite, jusqu'à 10 heures, grec ou hébreu. À 10 heures déjeuner. De midi à 4 heures, excepté les mardis et jeudis où ce sera jusqu'à 3 heures, examen des affaires ou études.

<sup>95</sup> Lettre de D. Pedro II au Vicomte de Visconde de Sanimbu, *apud* LYRA, Heitor. *História de Dom Pedro II. Fastígio (1870-1890)*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, 1977. Vol. II. (1<sup>a</sup> ed. 1939), p. 95.

Dîner et, à 5 heure et demie, promenade. De 9 à 11 heure rédaction de ce journal et lecture, ensuite sommeil. J'assiste aux leçons d'anglais et d'allemand que Sapucaï donne à mes filles. Les lundis je leur lirai Barros<sup>96</sup> de 7 heures et demie à huit heures du soir. Les mardis je leur lirai les *Lusiades* de 10 heures et demie à 11 heures du matin ; de 3 à 4 heures je leur donnerai une leçon de mathématiques et je ferai du latin avec elles de 7 à 8 heures du soir. Les mercredis : latin avec mes filles de 10 et demie à onze heures ; les jeudis, les *Lusiades* de 10 et demie à onze ; j'expliquerai à mes filles la physique de Gannot de 3 à 4 et je ferai du latin avec elles de 7 heures et demie à 8 heures de la nuit et les vendredis, latin avec mes filles de 10 et demie à onze et Barros de 7 et demie à 8 heures du soir. Les dimanches et jours fériés lecture de Lucena<sup>97</sup> pendant une heure, et une demi-heure de lecture du Jardin des racines grecques, le soir. Pour les heures où il n'y a rien d'indiqué : lecture, conversation ou réception de visiteurs. Les mercredis soir, j'ai un ministre et, quand je le pourrai, je lirais Barros de 7 et demie à 8 heure. L'affluence des affaires ou visites qui ne peuvent attendre troubleront probablement souvent, il faut s'y attendre, cet emploi du temps »<sup>98</sup>.

Le temps devait être organisé de manière à valoriser la culture et la science, bien que les perturbations provoquées par les questions d'état, néanmoins, soient prévues. Pourtant, même lors des séances publiques, la curiosité du monarque se fait toujours sentir. Un romancier moderne, Rubem Fonseca, en donne un exemple. Quand Carlos Gomes, à l'époque un jeune compositeur, fut mené devant D. Pedro II pour lui demander sa protection, celui-ci lui dit : « Il y a aujourd'hui cent cinquante-deux ans que Bartolomeu Lourenço de Gusmão a montré à la cour portugaise la *Passarola*, sa machine

<sup>96</sup> Il s'agit de João de Barros, le chroniqueur portugais de l'époque des découvertes, qui devient une source incontournable pour la période.

<sup>97</sup> Il s'agit du père João de Lucena, un classique portugais.

volante »<sup>99</sup>. En apparence, cette petite phrase est une démonstration de pseudo érudition, en réalité, cet événement sera considéré comme partie intégrante de l'histoire de la science portugaise et brésilienne, et aura une place importante dans l'*Histoire générale du Brésil* de Varnhagen<sup>100</sup>.

À cet égard, on a déjà signalé que, surtout depuis 1849, l'empereur a démontré une grande volonté de prendre part aux séances de l'IHGB, non comme un simple assistant ou comme le grand mécène qu'il était, mais comme un vrai participant, quelqu'un d'intégré aux débats. Il n'est pas rare de le voir s'attarder après les séances, au contraire « il est normal de le voir insouciant, au milieu d'un cercle d'associés, parlant et répondant avec animation à ceux qui l'entourent »<sup>101</sup>. Si la comparaison avec l'Ancien Régime français est toujours correcte, et si « les séances académiques sont des occasions de constituer une culture et un moyen de la diffuser »<sup>102</sup>, décidément l'empereur brésilien est au centre de ce processus.

Il fréquentait aussi avec assiduité le Collège D. Pedro II, institution pour laquelle la discipline historique avait une position stratégique considérable dans sa diffusion auprès de l'élite. Ce n'est donc pas une coïncidence si

<sup>98</sup> *Apud*, MAURO, F. *op. cit.*, pp. 209-210.

<sup>99</sup> FONSECA, Rubem. *Le sauvage de l'opéra*, Paris, Grasset, 1998, p. 24. On ne peut pas s'empêcher de penser ici à la caractérisation que Daniel Roche a fait de l'académicien provincial qui « cède avant toute chose à la passion érudite, c'est un maniaque des sciences auxiliaires », *op. cit.*, 1989, p. 367. Sur Carlos Gomes, la musique érudite au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle et la protection de l'empereur aux musiciens, voir LANGE, Francisco Curt. « A música erudita na Regência e no Império », in HOLANDA, S. B. de. (org). *História Geral da civilização brasileira. O Brasil monárquico. Reações e transações*, T. II, 3<sup>o</sup> vol., São Paulo, Difel, 1982, pp. 369-406 (surtout les pages 393-394 et 400).

<sup>100</sup> Voir VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *HISTORIA GERAL DO BRAZIL*. Isto é, do seu descobrimento, colonização, legislação, desenvolvimento, e da declaração da independência e do imperio, escripta em presença de muitos documentos inéditos recolhidos nos arquivos do Brazil, de Portugal, da Hespanha e da Hollanda, e DEDICADA A SUA Magestade IMPERIAL O SENHOR D. PEDRO II. Madrid, Imprensa de J. del Rio, 1857. T. II. 1<sup>a</sup> Ed. Com estampas, pp. 144-145.

<sup>101</sup> LYRA, H. *op. cit.* p. 105.

<sup>102</sup> ROCHE, D. *op. cit.*, 1989, p. 335.

plusieurs de ses professeurs, surtout ceux de littérature et évidemment d'histoire, étaient des membres de l'IHGB<sup>103</sup>. On peut mesurer cette importance en citant une lettre de l'empereur à son ancien précepteur José Bonifácio, où il dit : « Moi, je ne gouverne que deux choses au Brésil : ma maison et le Collège D. Pedro II »<sup>104</sup>. Il présidait, effectivement, le Collège : il assistait aux examens, et bien sûr, sélectionnait les professeurs. Démagogie ou non, il en arrive à dire : « si je n'étais pas l'empereur du Brésil, j'aurais voulu être maître d'école »<sup>105</sup>.

La préoccupation de l'enseignement apparaît aussi dans le journal de voyage qu'il a rédigé pendant son excursion dans le Nord du pays. Il a souvent décrit ses entretiens avec les enseignants des régions visitées ; il demandait à être bien informé de l'apprentissage des élèves dans les matières générales, et il notait aussi ses impressions sur le niveau, plutôt en grec et en latin, des professeurs<sup>106</sup>. À vrai dire, il se préoccupait moins de s'enquérir du niveau culturel du peuple, que de chercher des interlocuteurs dignes de lui, dans un pays d'esclaves et d'analphabètes<sup>107</sup>. C'est la raison pour laquelle il manquait

---

<sup>103</sup> « Il ne perdait pas un seul examen (écrit un élève en 1857). Il restait dès 11 heures du matin jusqu'à 17 heures, sans se reposer, en suivant avec un livre dans la main et avec la plus grande attention tous les examens ». À ce sujet disait l'empereur en 1880 : « Combien de ministres je connais, dès le collège ! Le temps que je dépense dans ses activités, autant que celui des lectures, n'est pour moi presque qu'un simple accomplissement du devoir », *apud* CALMON, Pedro. *História de D. Pedro II. T. 2. Cultura et politica, paz e guerra (1853-1870)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1975, p. 499.

<sup>104</sup> Voir CALMON, P. *op. cit.*, p. 498.

<sup>105</sup> *Idem.*

<sup>106</sup> D. Pedro II, *Diário da Viagem ao Norte do Brasil*, Salvador, Progresso, 1959.

<sup>107</sup> L'empereur aimait bavarder avec les érudits, surtout les Européens, et participer aux activités scientifiques ou académiques. Il cherche à contacter les intellectuels de l'Europe, comme Gobineau, mais aussi Victor Hugo, Louis Pasteur, Richard Wagner, George Sand, entre autres. Toutes les biographies de D. Pedro II citées ici ont au moins un chapitre sur ses rapports. Il aurait même fait connaissance, par hasard, de Nietzsche pendant un de ses voyages en Europe où ils auraient discuté des ouvrages de Gobineau. Voir RAEDERS, Georges. *Le comte de Gobineau au Brésil*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934, pp. 118-119. Les rapports entre Pasteur et D. Pedro II méritent un commentaire particulier. « L'Empereur aurait voulu décider Pasteur à se rendre au Brésil pour étudier la maladie [la fièvre jaune] sur place. Le savant, accablé de besognes et de projets, accepta d'abord, semble-t-il, mais, en fin de compte ne put, à son grand regret, accéder aux désirs de son impérial ami » RAEDERS, Georges. « Pasteur et le Brésil », *Revue de l'Amérique Latine*, Paris, vol. XXII, septembre

rarement les séances de l'IHGB, et, quand il était à l'étranger, cherchait des activités intellectuelles<sup>108</sup>.

En dépit de son *amour pour la science*, on ne peut oublier que D. Pedro II a gouverné le Brésil d'une main de fer qui empoignait le *pouvoir modérateur*, un pouvoir discrétionnaire, garant de sa volonté<sup>109</sup>. Par contre, la sincérité de sa

1931, pp. 193-202 (citation à la page 194). Voir encore sur ce sujet la lettre de Pascal à D. Pedro II, datée du 7 juillet 1882 à Paris, RAEDERS, G. *op. cit.*, septembre 1931, pp. 197-199, aussi VALLERY-RADOT, Pasteur (réunie et annotée par). *Pasteur. Correspondance (1840-1895)*, Paris, Flammarion, vol. III, pp. 293-295 ; et aussi la lettre datée du 23 février 1885 à Paris, *Revue de l'Amérique Latine*, Paris, vol. XXII, octobre 1931, pp. 289, aussi VALLERY-RADOT, Pasteur, *op. cit.*, vol. IV, pp. 12-13.

<sup>108</sup> Un de ses biographes étrangers, le Français Benjamin Mossé raconte une histoire à cet égard. « En 1871, lors de son premier voyage en France, Sa Majesté reçut avec une vive sympathie l'illustre professeur [Adolphe Franck] qui lui fut présenté par feu le comte de Gobineau, alors ministre de France au Brésil, en congé à Paris. A partir de ce jour, chaque fois que Dom Pedro assistait aux séances de l'Institut, dont il est membre correspondant, il recherchait la société et la conversation du savant professeur, et il se plaçait toujours à ses côtés. Il ne manquait pas d'aller à ses leçons publiques au Collège de France, où il tenait à se rendre incognito, comme un modeste disciple. Un jour, il s'y trouvait ainsi mêlé, dans la foule des auditeurs M. Franck traitait précisément de la question de l'esclavage. Ayant aperçu l'empereur Dom Pedro II, l'illustre professeur s'écria : 'Un grand empereur moderne a pris à cœur de supprimer, dans son vaste empire, cette plaie sociale qui déshonore l'humanité. Cet empereur philanthrope et sage, n'est pas un mythe ; il existe réellement, il est plein de vie, il parcourt toutes les capitales de l'Europe, pour y étudier les institutions et les mœurs occidentales. Non, cet empereur philosophe n'est pas un mythe ; vous pouvez, Messieurs, le voir, lui parler et contempler sa face auguste ; il est en Europe, en France, parmi vous, au milieu de vous ; il est à vos côtés !'. Aussitôt tous les auditeurs se tournèrent vers leur auguste condisciple, dont la haute et belle stature planait sur l'auditoire, et des applaudissements frénétiques et des bravos éclatèrent dans tous les rangs ». MOSSÉ, Benjamin, *Dom Pedro II, l'empereur du Brésil*, Paris, Librairie de Firmin-Didot, 1889, pp. 377-380. À propos de cet ouvrage, peu connu au Brésil aujourd'hui, José Honório Rodrigues explique, dans l'Introduction qu'il fait à *l'Esquisse de l'histoire du Brésil*, travail du baron de Rio Branco, que, en vérité, cette biographie de D. Pedro II était l'œuvre de celui-ci. Dans une lettre, adressée de Liverpool, le 25 avril 1889, à Ramiz Galvão, le baron déclare que : « Je vous prie de dire à l'Empereur que j'ai reçu aujourd'hui les épreuves de la dernière partie d'un livre qui paraîtra bientôt sur Sa Majesté et qui aux yeux du public passera pour avoir été écrit par B. Mossé. L'Empereur a été mis au courant de cette publication par le baron de Nioac, car c'est à celui-ci que Mossé a demandé des notes, que je me suis chargé de lui procurer. J'ai trouvé son travail primaire et assez mauvais ; aussi l'ai-je refait entièrement. Les épreuves sont encore en placard, mais dans dix ou douze jours, je commencerai à recevoir les épreuves en page et vous les remettrai aussitôt, car je désire que l'Empereur soit le premier à lire le livre. Celui-ci paraîtra vers le milieu du mois prochain et aura de 300 à 400 pages ». SILVA PARANHOS, J. M., Baron du Rio Branco. *Esquisse de l'histoire du Brésil*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores/Instituto Rio Branco, (1<sup>e</sup> édition, Paris 1889), 1958. L'Introduction est de J. H. Rodrigues, pp. 13-14.

<sup>109</sup> Par le « pouvoir modérateur », dont l'origine remonte à la Charte, promulguée en 1824, et confirmée par l'Acte additionnel de 1834, « l'empereur ne nommait pas seulement le gouvernement, il pouvait dissoudre la Chambre des députés, il désignait les sénateurs sur des listes élues par les provinces à raison de trois noms pour un siège. Il pouvait encore suspendre les magistrats, commuer les peines, proclamer l'amnistie ... », BENNASSAR, Bartolomé/MARIN, Richard. *Histoire du Brésil, 1500-2000*, Paris, Fayard, 2000, pp. 201-202.

volonté de savoir peut être mesurée, et confirmée, par une surprenante déclaration annotée dans son journal intime, où il met en doute sa propre conviction monarchique au nom de la science : « Je suis né pour me consacrer aux lettres et aux sciences et, tant qu'à occuper une position politique, je préférerais celle de président de la République ou de ministre à celle d'empereur. Si mon père était resté empereur, j'aurais depuis 11 ans un siège au Sénat et j'aurais voyagé de par le monde »<sup>110</sup>. L'institution républicaine, toute la condition de sénateur, lui aurait donné plus de temps pour apprendre. Il faut remarquer ici que les regrets de l'empereur ne s'appliquent pas seulement au manque de temps qui l'empêche de se consacrer davantage aux lettres, mais aussi au fait de n'avoir pas pu voyager. Le voyage est devenu non un simple complément du savoir mais, parfois, sa condition même<sup>111</sup>.

\*\*\*

Savoir et voyage. Poésie et voyage. Histoire et voyage. Tous ces éléments ont été codifiés par les historiens et poètes réunis autour du

<sup>110</sup> MAURO, F. *op. cit.*, p. 207.

<sup>111</sup> Il s'agit ici d'une image fortement associée à Ulysse, l'archétype du voyageur : « Ulysse est revenu plein d'espace et de temps » conformément à Ossip Mandelstan. Cité par HARTOG, François. *Mémoire d'Ulysse : récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 23. Ou encore selon Frank Lestringant : « L'éloge de la navigation et de l'expérience acquise par les voyages se rencontre dans la Sagesse, 14, 1-7, et surtout dans l'Ecclésiastique, 34 (31), 9-13 : 'Un homme qui a voyagé a beaucoup appris et l'homme d'expérience s'exprime en connaissance de cause. Qui n'a pas été mis à l'épreuve sait peu de choses, mais celui qui a voyagé est plein de ressources'. (...) Mais l'exemple d'Ulysse, retourné parmi les siens 'plein d'usage et raison', comme le dira à son tour Du Bellay dans un sonnet célèbre des *Regrets*, suffit à conférer une valeur morale positive à l'errance en pays lointain ». Note de F. Lestringant à THEVET, André. *Les singularités de la France Antarctique (1557)*, Paris, Éditions Chandeigne, 1997 (édition intégrale, présentée et annotée par F. Lestringant), page 337 (correspond à la note 1 de la page 96). Walter Benjamin écrit sur les rapports entre voyage et savoir à partir d'un proverbe allemand : « 'Quiconque a beaucoup vu, peut avoir beaucoup retenu', (...), et se représente le narrateur comme quelqu'un qui revient de loin », BENJAMIN,

mouvement romantique brésilien afin de donner à la nation une poésie et une histoire originales. Cette construction est marquée par les conflits épistémologiques et politiques qui traversent le XIX<sup>e</sup> siècle. Ces deux disciplines ont véritablement peine à s'établir, mais, d'un autre côté, ces éléments ont formé un ensemble de discours, dont la caractéristique est l'imprécision des frontières entre l'histoire et la poésie. La tendance, au fur et à mesure que le siècle avance, s'oriente *naturellement* vers la séparation nette entre les deux domaines. Pendant ce processus, toutefois, l'un des discours qui a résulté de ce manque de précision peut être appelé une *poétique de l'histoire*, c'est-à-dire l'articulation entre l'histoire et la poésie, au nom de la science.

\*\*\*

À pied, avec le comte de Gobineau, la comtesse de Barral et quelques membres de son entourage, l'empereur a parcouru tous les sites intéressants d'Athènes, convergeant toujours vers l'Acropole qui le fascinait. Assis sur les pierres, en face du Parthénon, avant de monter les trente huit marches étroites qui donnent accès aux Propylées par le côté sud, il lut à la comtesse les passages d'Hérodote qui narrent le dialogue entre Crésus et Solon, et l'histoire que celui-ci raconte sur les frères Cléobis et Biron et leur mère<sup>112</sup>. Il convoque, non

W. « Le narrateur : réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov », *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 206.

<sup>112</sup> Lettre de D. Pedro II à la Comtesse de Barral du 5 novembre 1876 à Smyrne, où l'empereur lui demande si elle se souvenait de cette scène ayant eu lieu pendant le voyage qu'ils ont fait ensemble à Athènes entre le 29 et 31 octobre de la même année. MAGALHÃES Júnior, R. D. *Pedro II e a Condessa de Barral através da correspondência íntima do imperador*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1956, p. 213. Voir Hérodote, *L'Enquête*, I, (29-32). Dans une lettre à Gobineau, postérieurement, D. Pedro II lui rappelle la forte impression de l'Acropole : « Je suis arrivé ici hier soir. Les ruines grandioses de Karnah, le beau temple d'Abou-Simbel à Colosse, assis de 20 mètres de hauteur, avec cependant, une physionomie



Thucydide, son modèle d'historien, mais Hérodote ; ce n'était pourtant qu'un moment poétique<sup>113</sup>.

---

respirant une douceur admirable et tout ce que j'ai vu sur les rives du Nil si majestueux ne m'ont pas fait changer d'opinion sur la Grèce sans pareille. C'est en vain que je tâche de chasser le souvenir de l'Acropole pour mieux juger de la beauté spéciale de ces monuments », RAEDERS, Georges. *op. cit.*, 1938, p. 514.

<sup>113</sup> On ne peut pas cesser de penser ici aux descriptions de trois intellectuels dont les influences sont présentes au Brésil. Il s'agit de Chateaubriand, Quinet et Renan et de leur enchantement né de leurs séjours respectifs à Athènes. Voir CHATEAUBRIAND, F. R. *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), Paris, Garnier-Flammarion, pp. 126-162, (il a visité Athènes en 1806). QUINET, Edgar. *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité*, suivi du *Journal de voyage*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, pp. 236-271, (il a visité la Grèce en 1828 en tant que membre de la commission scientifique de Morée). RENAN, Ernest. *Prière sur l'Acropole*, Athènes, Librairie Kauffmann, 1993, (il a visité Athènes en 1865).

### 3. Une poétique de l'histoire : le romantisme à l'IHGB<sup>1</sup>

« Les trois premiers siècles qui suivirent la découverte de Cabral, appartiennent à l'enfance et à la servitude du Brésil. (...) Et quand cette période-là, où il ne pouvait exister de poésie nationale et encore moins d'histoire, a pris fin, le Brésil a commencé de ressentir (...) la politique égoïste de la métropole. Le Brésil, alors, devint fier du génie de ses fils ; mais les aspirations du patriotisme n'étaient encore qu'efforts inutiles. Le chant des génies était accompagné du bruit des prisons. Et les Brésiliens qui avaient le droit de vouloir être un peuple frère, et qui ne formaient qu'un peuple esclave, devaient tout d'abord penser à l'histoire, veiller à la liberté. En 1808, le Brésil sort de l'abattement de trois siècles. Il salue avec enthousiasme la veille de son émancipation. (...) Le premier pas vers une révolution glorieuse est accompli. (...) La colonie devenue royaume, ne consentira plus à une nouvelle humiliation. (...). La sagesse du roi a tout prévu, et quand ces extraordinaires événements l'obligent à rentrer au Portugal, Sa Majesté Dom Pedro, qui deviendra le premier empereur du Brésil, a entendu de son royal père la prophétie de notre indépendance. L'époque était donc déjà glorieuse. Mais elle n'était pas encore la plus propice à l'inauguration du temple de l'histoire. Dans les prochaines luttes patriotiques qui s'auguraient, on prévoyait de dures batailles : les Xénophon devaient combattre avant d'écrire ».

Joaquim Manoel de Macedo, premier secrétaire de l'IHGB, 1854<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Le concept de *poétique* dont je me sers ici est fort large. Il peut être comparé à la définition que donne Philippe Carrard : « J'entends par là l'étude des codes, règles et conventions qui déterminent tous les aspects de la mise en texte, de l'agencement des données à la distribution des points de vue et au choix des niveaux de diction ». CARRARD, P. *Poétique de la nouvelle histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Dijon, Éditions Payot Lausanne, 1998, p. 10. Cette perspective plus large permet l'identification des éléments formateurs de la rhétorique sur la nation.

<sup>2</sup> « Os tres primeiros seculos, que se arrastaram depois da descoberta do venturoso Cabral, pertencem à infancia e à servidão do Brazil : (...). E quando o periodo descuidoso da infancia, em que não podia haver poesia nacional, e portanto menos ainda a historia, passou emfim para o Brazil, elle sentiu-se abatido sob o peso de uma compressão systematica : a politica egoistica da metropole (...) : o Brazil começava ja a ufanar-se das aspirações e do genio de seus filhos ; mas as aspirações do patriotismo esvaiam-se ainda em inuteis esforços, os cantos do genio eram ainda acompanhados pelo tinir das cadêas, e os Brasileiros que tinham direito de

« Adieu, fictions d'Homère ».  
Gonçalves de Magalhães<sup>3</sup>

« Sans une poésie nationale, comment voulez-vous qu'existe une nation ? »  
Alvares de Azevedo<sup>4</sup>

« La poésie et l'histoire du Brésil résident chez les Indiens ».  
Antônio Gonçalves Dias<sup>5</sup>

« Le Brésil », écrit Ferdinand Denis en 1826, « qui a senti la nécessité d'adopter des institutions différentes de celles qui lui avaient été imposées par l'Europe, le Brésil éprouve déjà le besoin d'aller puiser ses inspirations poétiques dans une source qui lui appartienne véritablement ; et dans sa gloire naissante, il nous donnera bientôt les chefs-d'œuvre de ce premier enthousiasme qui atteste la jeunesse d'un peuple »<sup>6</sup>. Dix ans plus tard, Domingos José

---

querer ser um povo irmão, e que so formavam um povo escravo, deviam antes pensar na historia, cuidar da liberdade. Em 1808 o Brazil arranca-se ao abatimento de tres seculos se sauda com entusiasmo a vespera da emancipação. (...). O primeiro passo para uma revolução gloriosa estava dado : (...) ; e a colonia que se tornara reino, não consentiria mais em humilhar-se de novo : a sabedoria do rei o previu, e quando novos e extraordinarios acontecimentos o forçaram a voltar para Portugal, o sr. Dom Pedro, que havia de ser primeiro imperador do Brazil, ouviu nas ultimas despedida de seu real pai a prophécia da nossa independencia. A época ja era portanto gloriosa ; mas ainda não a mais propria para a inauguração do templo da historia : nas proximas lutas patrioticas, que se auguravam, antevia-se a possibilidade de renhidas batalhas : os Xenophontes deviam combater antes de escrever ; preparavam pois as espadas e ainda não se lembravam das pennas ». « Relatório do primeiro secretário o Dr. Joaquim Manoel de Macedo », *Revista do IHGB*, T. XVII, Suplemento, 1854, pp. 3-51 (citation pp. 4-5).

<sup>3</sup> « Adeos, ficções de Homero », MAGALHÃES, D. J. G. de. *Suspiros poéticos e saudades*, Paris, Dauvin et Fontaine Librairies, 1836, p. 16.

<sup>4</sup> ALVARES DE AZEVEDO, Manuel Antônio. *Apud*, GOMES, Eugênio. « O individualismo Romântico », COUTINHO, Afrânio (org). *A literatura no Brasil. Romantismo*, vol. II, Rio de Janeiro, Editora Sul Americana, 1969, pp. 131-186 (citation p. 132).

<sup>5</sup> GONÇALVES DIAS, Antônio. « Introdução aos Annaes historicos do Maranhão – por Berredo », BERREDO, Bernardo Pereira. *Annaes historicos do estado do Maranhão, em que se da noticia do seu descobrimento, e tudo o mais que nelle tem succedido desde o anno em que foi descoberto até o de 1718*, Maranhão Typographia Maranhense, 1849 (l'Introduction est signée par G. Dias le 5 décembre 1848), 2<sup>e</sup> Edição. pp. V-XX (citation p. XIX)

<sup>6</sup> DENIS, Ferdinand. *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, Paris, Lecointe et Durey, 1826, p. 516.

Gonçalves de Magalhães publie à Paris l'œuvre qui inaugure le romantisme brésilien : *Suspiros poéticos e saudades* : « le but de ce livre, (...) est d'élever la poésie à la sublime source dont elle émane, (...) venger la poésie des profanations du vulgo, en n'indiquant au Brésil qu'une nouvelle route pour les futurs talents »<sup>7</sup>. « Nous voulons remonter jusqu'à l'origine de la poésie brésilienne et trouver sa caractéristique », disait en 1843 le chilien Santiago Nunes Ribeiro<sup>8</sup>. Et en 1873 encore, Machado de Assis écrivait que « quiconque examine la littérature brésilienne actuelle reconnaît tout de suite, comme premier trait, un certain instinct de nationalité »<sup>9</sup>. Finalement, José de Alencar, en 1876, affirme sur un ton polémique : « la littérature fut toujours la plus éloquente physiologie d'un peuple ; et elle l'est aussi au Brésil, malgré les deux littératures empruntées, l'une au Paço<sup>10</sup>, l'autre au Royaume<sup>11</sup>, qui sont en train de se disputer le monopole de la nationalité »<sup>12</sup>. Alors, que s'est-il passé entre 1826 et 1876 ? Peut-on parler de l'élaboration d'une *rhétorique sur la nation* ?

<sup>7</sup> MAGALHÃES, D. J. G. de. *op. cit.*, 1836, p. 3.

<sup>8</sup> RIBEIRO, S. N. « Da nacionalidade da literatura brasileira », COUTINHO, Afrânio. (org). *Caminhos do pensamento crítico*, Rio de Janeiro, Companhia e Editora Americana, 1974, vol. I, pp. 30-61 (citation page 53).

<sup>9</sup> ASSIS, J. Machado de. « Notícia da atual literatura brasileira. Instinto de nacionalidade (1873) », in *Obra Completa*, (Org. Afrânio Coutinho), vol. III, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1994, pp. 801-809 (citation p. 801). Selon Afrânio Coutinho, basé sur la *Bibliografia de Machado de Assis* de Galante de Sousa, l'essai de Machado de Assis était déjà écrit dès la fin 1872, voir COUTINHO, A. *A tradição afortunada (o espírito de nacionalidade na crítica brasileira)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio/Editora da Universidade de São Paulo, 1968, p. 3. Coutinho fait aussi une analyse de cet article de M. Assis, *idem*, pp. 3-8. A. Coutinho avait déjà traité ce sujet, d'une manière moins développée, dans un essai intitulé *Conceito de literatura Brasileira*, Rio de Janeiro, Livraria Acadêmica, 1960, pp. 37-53 (surtout les pages 37-40, où il ne parle que de M. de Assis).

<sup>10</sup> Le siège de l'empire.

<sup>11</sup> Du Portugal.

<sup>12</sup> ALENCAR, José de. « O protesto », 1876, *apud* COUTINHO, A. *op. cit.*, 1968, p. X.

### 3.1. *Le poète voit le passé : Indianisme et nationalisme*

En 1834, grâce certainement à l'influence de Eugène Monglave, le premier tome du *Journal de l'Institut Historique* de Paris annonce un exposé de Gonçalves de Magalhães, Francisco de Sales Torres Homem et Manuel Araújo Porto Alegre, où ils présentent un bilan de l'histoire de la littérature, des sciences et des arts au Brésil. Le premier déclare qu'il était, depuis longtemps, « voué à écrire l'histoire de la littérature du Brésil », entreprise qui s'avère particulièrement difficile, parce que « les documents épars », « (...) lorsqu'il n'existe aucune histoire littéraire de ce pays, demandent beaucoup de temps et d'étude si on veut les réunir, les rapprocher et en tirer quelque chose de neuf »<sup>13</sup>. L'intention du groupe, auquel il faut ajouter encore João Manuel Pereira da Silva et Cândido de Azeredo Coutinho, était explicitement de donner à la littérature au Brésil un sens distinctif : être une *littérature brésilienne*.

Le romantisme, surtout dans sa version française, sera le mouvement intellectuel qui servira de support à ce projet d'invention d'une littérature nationale<sup>14</sup>. Poésie et histoire participent donc à un programme unique et

<sup>13</sup> GONÇALVES DE MAGALHÃES, D. J./TORRES HOMEM, F. de S./PORTO ALEGRE, M. A. « De l'histoire de la littérature, des sciences et des arts au Brésil », *Journal de l'Institut Historique*, Tome I, 1<sup>er</sup> année, 1834, pp. 47-53 (citation page 47). Antônio Cândido considère la présentation de Gonçalves de Magalhães « sommaire et médiocre », par contre celle de Porto Alegre comme « très bien ». CANDIDO, Antônio. *Formação da literatura brasileira : momentos decisivos (1836-1880)*, 2<sup>o</sup> vol., São Paulo, Livraria Martins Fontes, 1959, p. 12. Pour une critique du travail de Antônio Cândido voir LIMA, Luis Costa. « Concepção de história literária na *Formação* », in *Pensando nos trópicos (dispersa demanda II)*, Rio de Janeiro, Rocco, 1991, pp. 149-166.

<sup>14</sup> Sur une analyse de l'adaptation des idées romantiques européennes au Brésil, voir LIMA, Luiz Costa. « Influência da reflexão estrangeira » (pp. 130-140), et « A aclimação nacional do idário romântico » (pp. 140-152), in *O controle do imaginário : razão e imaginação no ocidente*, São Paulo, Brasiliense, 1984. Sur l'influence de la littérature et des récits de voyage français sur cette génération de brésiliens voir RAEDERS, Georges. *op. cit.*, 1956, surtout ses conclusions, pp. 239-240. Dans une autre étude, Raeders remarque qu'il « n'en reste pas moins exact que si les origines, les 'sources', du Romantisme brésilien ne sont pas uniquement françaises, l'influence française y apparaît prépondérante », RAEDERS, Georges. « Origines

identique, où finalement, il n'est pas étonnant de retrouver pratiquement les mêmes personnages que ceux qui participent à l'IHGB. Le romantisme brésilien est simultanément une « convergence de facteurs locaux et de suggestions externes », il est ainsi « national et universel » et débouche sur « un mouvement harmonieux et entier », qui semble être le « plus brésilien, le plus authentique » de l'histoire littéraire du pays : « les contemporains ont eu l'intuition, ou ont pressenti ce fait, et en conséquence ils ont créé dans leur esprit l'idée qu'ils *fondaient* la littérature brésilienne ». Ainsi, selon Antônio Cândido, « presque tous s'imaginaient détenteurs de la formule idéale de *fondation*, tout en faisant toujours référence aux conditions prévues par Denis et reprises par le groupe de la revue *Nitheroy* : expression nationale authentique »<sup>15</sup>.

Les propositions de Ferdinand Denis, qui a habité au Brésil entre 1816 et 1820 et qui devient un interlocuteur privilégié des intellectuels brésiliens, indiquaient un ensemble de notions dont l'objectif principal était de valoriser le pays à partir de lui-même :

« Si cette partie de l'Amérique a adopté un langage qu'a perfectionné notre vieille Europe, elle doit rejeter les idées mythologiques dues aux fables de la Grèce : usées par notre civilisation, elles ont été portées sur des rivages où les nations ne pouvaient bien les comprendre, où elles auraient dû toujours être

---

(françaises) du romantisme brésilien », *Revista Paideia*, vol. II, T. 1, 1955, pp. 157-166 (citation p. 157).

<sup>15</sup> *Idem*, pp. 13-14. Les remarques sont de A. Cândido. Les éléments locaux qui ont contribué à la formation de l'idée romantique au Brésil sont, selon le même auteur, un effet de l'indépendance politique de 1822. On peut les résumer en trois points : 1. Le désir d'exprimer un nouvel ordre de sentiments, comme l'orgueil patriotique, une extension du vieux *nativisme* ; 2. Le désir de créer une littérature indépendante, différente, libre des pressions portugaises ; 3. Finalement, la notion d'une activité intellectuelle non seulement comme preuve d'une maturité mentale du pays, mais aussi comme une tâche patriotique dans la construction nationale. *Idem*, p. 11. Sur la *Revue Niterói* voir PAIM, Antonio, *op. cit.*, pp. 66-67.

méconnues ; elles ne sont en harmonie, elles ne sont d'accord ni avec le climat, ni avec la nature, ni avec les traditions. L'Amérique, brillante de jeunesse, doit avoir des pensées neuves et énergiques comme elle ; notre gloire littéraire ne peut toujours l'éclairer d'une lueur qui s'affaiblit en traversant les mers, et qui doit s'évanouir complètement devant les inspirations primitives d'une nation pleine d'énergie. Dans ces belles contrées si favorisées de la nature, la pensée doit s'agrandir comme le spectacle qui lui est offert ; majestueuse, grâce aux anciens chefs-d'œuvre, elle doit rester indépendante, et ne chercher son guide que dans l'observation. L'Amérique enfin doit être libre dans sa poésie comme dans son gouvernement »<sup>16</sup>.

Denis, ainsi, synthétise et projette l'avenir de la littérature brésilienne.

Si la Grèce n'est pas un modèle imitable, l'Amérique, le nouveau monde, même au XIX<sup>e</sup> siècle, doit valoriser ses forces *primitives* et ses paysages naturels. En effet, il faut harmoniser la liberté politique du Brésil avec sa capacité créatrice. Celle-ci a, selon lui, un fondement original, les vrais ancêtres des brésiliens : *notre Indien*, qui comme le sauvage chez Chateaubriand, « est le détenteur authentique du bonheur humain et surtout de la liberté qui en résulte »<sup>17</sup> :

<sup>16</sup> DENIS, F. *op. cit.*, 1826, pp. 515-516. Selon Raeders « les conseils de Ferdinand Denis, ou ses suggestions, ont porté leurs fruits », RAEDERS, G. *op. cit.*, 1955, p. 158. Encore sur Denis voir ROUANET, Maria Helena. *Eternamente em esplêndido. A fundação de uma literatura nacional*. São Paulo, Editora Siciliano, 1991. Je remercie mon collègue Marcos Veneu (Casa Rui Barbosa/RJ) de m'avoir indiqué ce dernier ouvrage.

<sup>17</sup> AVLAMI, Chryssanti. *L'antiquité Grecque à la française : modes d'appropriation de la Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Doctorat présentée à l'École de hautes études en sciences sociales, 2 vol., 1998, (sous la direction de François Hartog), p. 72. Selon Leyla Perrone-Moisés, Chateaubriand a aussi exercé une intense influence sur le regard que les romantiques brésiliens portent sur la nature américaine et les sauvages : « L'attention que les écrivains donnent à la nature américaine et aux aborigènes vient directement de l'œuvre de Chateaubriand », PERRONE-MOISÉS, L. « Paradoxos do nacionalismo literário na América Latina », *Estudos Avançados*, n° 30, maio/agosto – 1997, pp. 245-259 (citation page 250). L'épigraphe que Gonçalves Dias a choisi pour ouvrir son livre *Primeiros Cantos* (*Premiers Chants*), publié en 1847, confirme cette influence de façon incontestable : « Les infortunes d'un obscur habitant des bois auraient-elles moins droits à nos pleurs que celles des autres hommes ? (Chateaubriand) », GONÇALVES DIAS, A. « Primeiros Cantos (1847) », *Poesia completa e prosa escolhida*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, 1959, p. 103. Alexandre Herculano a considéré les *Primeiros Cantos* de G. Dias comme un exemple de « la vraie poésie nationale » du Brésil, HERCULANO, A. « Futuro literário de Portugal e do Brasil », (Article

« Dans quelques siècles – écrit Denis, l'époque où nous sommes parvenus, l'époque où se fonda son indépendance, lui donnera de nobles et touchants souvenirs. Son temps des fables mystérieuses et poétiques, ce seront les siècles où vivaient des peuples que nous avons anéantis, qui nous étonnent par leur courage, et qui ont retrempé peut-être les nations sorties du vieux monde : le souvenir de leur grandeur sauvage remplira l'âme de fierté, leurs croyances religieuses animeront les déserts ; les chants poétiques, conservés chez quelques nations, embelliront les forêts. Le merveilleux, si nécessaire à la poésie, se trouvera dans les antiques coutumes de ces peuples comme dans la force incompréhensible d'une nature variant continuellement ses phénomènes »<sup>18</sup>.

L'*indianisme* sera donc « la célébration, l'idéalisation et la poétisation de l'Indien, présenté comme l'ancêtre noble du peuple brésilien », résume Paul Teyssier<sup>19</sup>.

---

parut dans la *Revista Universal Lisboense*, vol. VII, 9 décembre 1847, pp. 5-8), in HERCULANO, Alexandre. *Opúsculos*, Volume V, (edição crítica – organização, introdução e notas de Jorge Custódio e José Manuel Garcia), Lisboa, Editorial Presença, 1986, pp. 199-204 (citation à la page 201). La critique de A. Herculano est devenue le « prologue » à la deuxième édition des *Cantos* de G. Dias, en 1857. Sur l'influence de Chateaubriand sur Gonçalves Dias voir aussi DRIVER, David Millen. *The Indian in Brazilian literature*, New York, Hispanic Institute in the United States, 1942, pp. 65-66.

<sup>18</sup> DENIS, F. *op. cit.*, 1826, p. 517. D'après Guilhermino Cesar, Ferdinand Denis « a été effectivement le premier à traiter notre processus littéraire comme un tout organique. (...) Denis a contribué à réveiller les tendances, à les approfondir, à suggérer le rejet des modèles de l'Europe, et a mis en relief la nécessité pour les Brésiliens de s'attacher un peu plus affectueusement au pays, surtout par la valorisation de l'Indien. Il a consciemment encouragé les auteurs à se tourner sur eux-mêmes et à étudier soigneusement la nature américaine, notre barbarisme, notre primitivisme, en recherchant des caractéristiques encore inexplorées. Dans un milieu où les guides sont rares, comme au Brésil du Premier Royaume, sa voix a été répercutée immédiatement et intensément. Il était quelqu'un qui parlait, un européen de Paris qui nous invitait à connaître profondément notre propre pays, il nous appelait à inspecter la forêt, à connaître les coutumes et légendes des aborigènes, à étudier leurs anciennes sagas qui ont, par hasard, survécu dans littérature orale ». CESAR, Guilhermino. *Historiadores et críticos do romantismo ; 1. A contribuição europeia : crítica e história literária*, São Paulo, Edusp, 1978, pp. XXXII-XXXIII.

<sup>19</sup> TEYSSIER, Paul. « Le mythe indianiste dans la littérature brésilienne », in *Littératures*, VI, Annales publiées par la Faculté de Lettres de Toulouse, année VII, fascicules 1-2, janvier 1958, pp. 99-114 (citation p. 99). Teyssier considérait l'*indianisme* comme un « mythe littéraire » : « C'est dire qu'il y a en lui une part de jeu, et que ni les auteurs ni leur public ne prennent tout à fait au sérieux cette idéalisation de l'Indien primitif, même si parfois (comme



\*\*\*

Comme le romantisme européen, la version brésilienne était, elle-aussi, liée à l'idée de nationalisme. En revanche, le rapport avec le passé était différent : ainsi, alors que le romantisme français trouvait son passé dans le monde antique, et surtout médiéval<sup>20</sup>, les Brésiliens cherchent dans la thématique de l'indigénisme les racines de la nation<sup>21</sup>. Enfin « qu'ont-ils donc d'inférieur par rapport aux héros des temps fabuleux de la Grèce ? », demande F. Denis<sup>22</sup>. Rien, au contraire. Ce qui auparavant était considéré comme preuve de l'ignorance de ces peuples devient démonstration de leur féconde imagination :

« À l'arrivée des Européens, ils croient, dans leur simplicité, se confier à des dieux ; mais quand ils sentent qu'ils doivent combattre des hommes, ils meurent et ne sont pas vaincus. La voix de leur dieu, c'était la foudre ; le temple, c'était le désert ; chez eux, mille génies fantastiques animaient la nature, favorisaient les hommes ou s'en faisaient redouter. Qu'on étudie les faibles tribus échappées à trois siècles de destruction, on y verra encore toutes les pensées primitives qui excitent fortement l'imagination »<sup>23</sup>.

---

Alencar dans les notes de ses romans) ils essaient de prouver le contraire », *idem*, p. 103. On verra plus tard ce dernier point sur Alencar.

<sup>20</sup> Voir MÉLONIO, Françoise. *Naissance et affirmation d'une culture nationale. La France de 1815 à 1880*, Paris, Éditions du Seuil, Histoire, 2001, pp. 122-124.

<sup>21</sup> Sur ce point « notre romantisme se différencie très peu du romantisme européen, qui se tourne vers le passé glorieux pour comprendre le présent ». ORTIZ, Renato. *Cultura brasileira e identidade nacional*, São Paulo, Brasiliense, 1994, p. 37. Voir aussi WEHLING, Arno. « As origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 338, 1983, p. 13.

<sup>22</sup> DENIS, F. *op. cit.*, 1826, p. 517.

<sup>23</sup> *Idem*, pp. 517-518.

Mais pour les étudier, « pour les trouver dans toute leur énergie », il faut une méthode d'intervention appropriée et éviter d'aller à la rencontre des « peuplades que la civilisation détruit lentement et qui cachent les malheurs de la race américaine sur des rivages où on les a confinées ». Il n'y a d'autre solution que de pénétrer « au sein des forêts », pour interroger « les nations libres » puisque « leurs campagnes sont encore animées de pensées vraiment poétiques »<sup>24</sup>. La liberté poétique a pourtant un maître : celui qui observe, celui qui voit. « Je n'ai voulu peindre que les lieux que j'avais vus ou ceux dont je pouvais me faire une idée exacte », dit Denis dans un travail publié en 1824<sup>25</sup>. Voyageur, Denis insiste sur les singularités du Brésil qu'il a vues<sup>26</sup>. Il contribue d'une manière importante, à développer le principe de l'autopsie<sup>27</sup> comme une perspective théorique et méthodologique de production du savoir tant poétique qu'historique. Cependant, comme l'a montré François Hartog, jamais un récit de voyage « n'est surgissement originel, il est toujours pris dans un autre récit » et son parcours « est aussi parcours d'autres récits »<sup>28</sup>. Ferdinand Denis n'échappe pas à cette définition :

« voulant présenter un tableau moins incomplet que si je m'en étais tenu à mes propres observations, une foule de voyageurs m'ont été utiles. (...) J'ai puisé dans quelques ouvrages

<sup>24</sup> *Idem*, p. 518.

<sup>25</sup> DENIS, Ferdinand. *Scènes de la nature sous les tropiques, et leur influence sur la poésie, suivi par Camoens et Jozé Indio*, Paris, Louis Janet Librairie, 1824, pp. II-III.

<sup>26</sup> Entre les principales influences culturelles apportées par Denis, on trouve les noms suivants : « Influencé par Alexandre de Humboldt dans sa vision de l'Amérique, par Bernardin de Saint-Pierre dans son enthousiasme par la nature et par Mme de Staël pour ce qui concerne l'action du climat sur la littérature ». VENTURA, Roberto. *Estilo tropical : história cultural e polêmicas literárias no Brasil, 1870-1914*, São Paulo, Cia das Letras, 1991, p. 30. Pour une analyse différente de Denis en tant que voyageur, voir ROUANET, M. H. *op. cit.*, pp. 137-174.

<sup>27</sup> Je me sers ici de la formulation de François Hartog sur l'autopsie : « il s'agit en effet de l'œil comme marque d'énonciation, d'un 'j'ai vu' comme intervention du narrateur dans son récit pour faire preuve ». HARTOG, F. *op. cit.*, 1991, p. 272.

<sup>28</sup> *Idem*, p. 303.

dont les traductions commencent à se répandre, plusieurs documents importants qui font connaître d'une manière plus directe les inspirations des peuples, et par conséquent le parti qu'on peut tirer de leur poésie »<sup>29</sup>.

D'une certaine façon, la fabrication de l'indianisme a commencé depuis longtemps, avec les premiers récits de voyages des Européens dans le Nouveau Monde<sup>30</sup>. En effet, les descriptions de Denis semblent, parfois, proches de celles de quelques voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle enthousiasmés par les sauvages. Par exemple, en décrivant les Indiens de la province du Mato Grosso, il affirme : « ces hommes, dont quelques-uns semblent se rapprocher de la nature des Européens par la couleur de la peau, sont susceptibles, comme on l'a vu, de se rassembler en villages, et de vivre sous le joug de la civilisation »<sup>31</sup>. Le poète est donc celui qui voit, qui raconte poétiquement ce qu'il a vu. Mais voir signifie aussi *voir* le passé ou plutôt ses erreurs :

« qu'il attache un moment sa lyre aux rameaux de ces arbres antiques dont les sombres ombrages cachèrent tant de scènes de persécutions ; qu'après avoir jeté un regard de compassion sur les siècles écoulés il la saisisse ; qu'il plaigne les nations anéanties, qu'il excite une pitié tardive, mais favorable aux restes des tribus indiennes ; et ce peuple exilé, différent par sa couleur et par ses mœurs, qu'il ne soit point oublié dans les chants du poète ; qu'il adopte une patrie nouvelle, et qu'il la chante lui-même, qu'il se console au souvenir d'autres

<sup>29</sup> DENIS, F. *op. cit.*, 1824, p. III.

<sup>30</sup> Voir les classiques de CHINARD, Gilbert. *L'exotisme Américain dans la littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle*, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc., (1<sup>e</sup> édition 1911), Genève, Slatkine Reprints, 1970 (surtout les chapitres IV, V, VI, IX) ; CHINARD, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, (1<sup>e</sup> édition 1913); Genève, Slatkine Reprints, 1970.

<sup>31</sup> DENIS, Ferdinand/ TAUNAY, Hippolyte. *Le Brésil, ou histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, Paris, Pillet Aîné, 1822. T. 3 (gravures de H. T.), pp. 203-204.

infortunes, qu'il se réjouisse avec la brillante espérance que lui donne un peuple humain »<sup>32</sup>.

Espèce de rhapsode, qu'il soit descendant des Européens, des noirs ou des indiens, le Brésilien « est naturellement disposé à recevoir des impressions profondes », « et pour se livrer à la poésie, il n'est pas nécessaire qu'il ait reçu l'éducation des villes ; il semble que le génie particulier de tant de races différentes se montre chez lui ». Il est dans ce cas « ardent comme l'Africain », « chevaleresque comme le guerrier des bords du Tage, rêveur comme l'Américain », en conséquence « il est poète »<sup>33</sup>. Il est comme le voyageur qui voit « continuellement des groupes se former dans les cités ou dans les campagnes pour entendre un récit merveilleux, un chant mélancolique, une relation des terres lointaines ; sur les rivages, dans les forêts, au sein des villes, vous voyez ce besoin de satisfaire l'imagination »<sup>34</sup>.

Il est enfin comme Hérodote pour qui « le récit de voyage, s'il se veut rapport fidèle, doit comporter une rubrique 'thōma' (merveilles, curiosités) »<sup>35</sup>. Poésie et voyage font partie ainsi d'un même code explicatif dont la vision est la clé.

<sup>32</sup> DENIS, F. *op. cit.*, 1826, pp. 519-520.

<sup>33</sup> *Idem*, pp. 520-521. Selon Guilhermino César, le terme *américain* remplace celui d'aborigène. CESAR, G. *op. cit.*, n. 2, p. 38.

<sup>34</sup> *Ibidem*. Comme d'autres romantiques F. Denis proposera que le gouvernement s'occupe de la préservation des Indiens : « il faut adopter à leur égard un système avoué par la plus saine morale ; il faut qu'ils soient heureux et libres en se rendant utiles au reste de la société : on ne peut cependant attendre cela que du temps et d'une grande activité dans l'administration ». DENIS, F. *op. cit.*, 1822, p. 204.

### 3.2. *Voyage vers la nation*

Voyager est une expérience intellectuelle pour les auteurs romantiques. Le déplacement dans l'espace les aide à réfléchir sur un ensemble de matériaux nouveaux et surtout différents<sup>36</sup>. Les classiques romantiques européens ont été marqués par les voyages ; il suffit de citer Goethe, Chateaubriand, Wordsworth, Byron, Shelley, Keats, Espronceda, Garret, Taineou, Herculano<sup>37</sup>, et même Michelet<sup>38</sup>. La notion de connaissance, où l'histoire a une place privilégiée, est aussi liée à l'idée des voyages. Ainsi, dans son journal de voyage sur l'Italie, Goethe, en passant par Vérone, écrit : « je ne fais pas ce merveilleux voyage pour m'abuser moi-même, mais pour apprendre à me connaître au contact des choses »<sup>39</sup>. Ou plus directement à Terni, la patrie de Tacite :

---

<sup>35</sup> HARTOG, F. *op. cit.*, 1991, p. 243.

<sup>36</sup> Et aussi des échanges intellectuels. Mary Louise Pratt analyse la question de cette perspective-là : « To the degree that 'Romanticism' shapes the new discourses on America, Egypt, southern Africa, Polynesia, or Italy, *they* shape *it*. Romantics are certainly known for stationing themselves round Europe's peripheries – the Hellespont, the Alps, the Pyrenees, Italy, Russia, Egypt. Romanticism *consists*, among other things, of shifts in relations between Europe and other parts of the world – notably the Americas, which are, precisely, liberating themselves from Europe. If one unhooks Humboldt from Schiller and locates him in another 'Romantic' line – George Forster and Bernardin de St. Pierre (two of Humboldt's personal idols), Volney, Chateaubriand, Stedman, Buffon, Le Vaillant, Captain Cook, and the Diderot of the 'Supplement to the Voyage of Bougainville' – one might be tempted to argue that Romanticism originated in the contact zones of America, North Africa, and the Sound Seas », PRATT, M. L. *Imperial eyes. Travel writing and transculturation*, London and New York, Routledge, 1994, pp. 137-138.

<sup>37</sup> Sur Alexandre Herculano et le romantisme portugais voir CATROGA, Fernando. « Alexandre Herculano e o historicismo romântico », TORRALBA, Luis Reis/MENDES, José Amado/CATROGA, Fernando. *História da história de Portugal, séculos XIX-XX*, Lisboa, Temas e Debates, 1998, pp. 45-98.

<sup>38</sup> En parlant d'un Michelet *marcheur*, Roland Barthes remarque que « la physiologie du voyage romantique (marche ou diligence) est à l'opposé [du voyage moderne] : ici, le paysage est lentement, âprement conquis ; il entoure, il presse, il envahit, il menace, il faut s'y forcer un passage, et non plus seulement par les yeux, mais par les muscles et la patience : d'où ses beautés et ses terreurs, qui nous semblent aujourd'hui excessives : ce voyage-là connaît deux mouvements où tout le corps de l'homme s'engage : ou bien le malaise du cheminement, ou bien l'euphorie du panorama », BARTHES, R. *Michelet*, Paris, Seuil, 1995 (1<sup>o</sup> édition 1954), p. 23.

<sup>39</sup> GOETHE, J. W. *Voyage en Italie*, Paris/Genève, Slatkine Reprints, 1990, p. 44.

« Lorsqu'on ne se laisse pas guider par son imagination, mais qu'on prend la contrée dans sa réalité telle qu'elle se présente, c'est pourtant toujours elle le théâtre essentiel qui détermine les plus grandes actions ; c'est pourquoi j'ai toujours eu recours jusqu'ici aux observations et à l'étude du paysage pour réprimer l'imagination et le sentiment, et conserver une vision libre et claire des lieux. Alors l'histoire vient se rattacher d'une manière merveilleuse et vivante, sans que l'on comprenne comment cela vous arrive ; et j'ai le plus grand désir de lire Tacite à Rome »<sup>40</sup>.

Chateaubriand non seulement ratifie les rapports entre voyage et histoire, mais aussi établit un principe théorique et méthodologique clair. Pour lui « un voyageur est une espèce d'historien » ; comme pour celui-ci, « son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre », et enfin, « quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou de dénaturer la vérité »<sup>41</sup>. En effet, « les voyages sont une des sources de l'histoire », écrit-il, dans la préface de son *Voyage en Amérique*<sup>42</sup>.

Le romantisme brésilien porte également la marque de cette expérimentation. C'est entre les Alpes, la cathédrale de Milan, Rome, Paris ou Waterloo, que, d'après Antônio Cândido, Gonçalves de Magalhães développe le « sentiment que le lieu est une source d'émotions et un stimulant à la

<sup>40</sup> *Idem*, pp. 121-122.

<sup>41</sup> CHATEAUBRIAND, F. R. *Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811), Paris, Garnier/Flammarion, 1968, p. 42 (préface à la première édition). L'influence de Chateaubriand peut aussi être constatée au sein de l'IHGB dans le *Programme historique* écrit par José Feliciano Fernandes Pinheiro, le vicomte de São Leopoldo, dont l'épigraphe d'ouverture lui appartient : « Verser l'instruction sur la tête du peuple, Vous lui devez ce baptême ». PINHEIRO, J. F. F. « Programa histórico », *Revista do IHGB*, T. I, 1839, pp. 65-85. Le vicomte de São Leopoldo cite aussi cette phrase de Chateaubriand dans son article intitulé : « A Academia Brasileira dos Esquecidos : estudo historico e literario », *RIHGB*, T. XXXI, partie I, 1868, pp. 5-32 ; et *RIHGB*, T. XXXII, partie II, 1869, pp. 53-70.

méditation »<sup>43</sup>. En voyageant à travers l'Europe, le poète brésilien découvre, finalement, qu'il faut décrire les sentiments provoqués par les paysages qu'il a vus : « en partant de l'expérience immédiate d'un lieu, le poète se hausse jusqu'à la philosophie, refait l'histoire, en dissolvant l'espace dans le temps – dimension essentielle de l'esprit romantique »<sup>44</sup>. Gonçalves de Magalhães a essayé d'encadrer les vers romantiques dans une temporalité déterminée : celle de la nation. Comme chez Chateaubriand et Goethe, la mise en texte de ses observations et de ses expériences doit participer à un régime de vérité. On trouve, d'ailleurs, une définition plus précise de ce qu'il comprend par *vérité* dans un ouvrage dont le sujet est la philosophie :

« Sans la vérité, la poésie n'existerait pas ; sans la vérité, l'intelligence ne serait qu'un aveugle instinct au service du corps ; sans la vérité, la sensibilité se réduirait à de grossiers appétits, sans jamais pouvoir s'élever jusqu'au sentiment ; sans la vérité, l'activité s'exercerait fatalement, insoucieuse de se posséder et de se personnaliser ; sans la vérité, l'homme serait plus misérable que les brutes. La vérité est donc le premier besoin de l'homme, la fin de son intelligence, et la chercher, son plus sacré devoir »<sup>45</sup>.

<sup>42</sup> CHATEAUBRIAND, F. R. « Voyage en Amérique », *Œuvres complètes de Chateaubriand*, Paris, Garnier, sans date, pp. 3-223 (citation p. 5)

<sup>43</sup> CÂNDIDO, A. *op. cit.*, p. 59. Pour une critique très sévère de Gonçalves de Magalhães voir LIMA, Luis Costa. « Documento e ficção », *Sociedade e discurso ficcional*, Rio de Janeiro, Editora Guanabara, 1986, pp. 187-241 (surtout les pages 200-207).

<sup>44</sup> CÂNDIDO, A. *op. cit.*, p. 59.

<sup>45</sup> MAGALHÃES, D. J. G. de. *Faits de l'esprit humain*, Paris, Librairie d'Auguste Fontaine, 1859, pp. 8-9. L'édition en portugais date de l'année dernière - *Factos do Espirito Humano* (1858) – et est sortie chez le même éditeur parisien. Selon Wilson Martins « les *Faits de l'esprit humain*, comme toutes les œuvres de Magalhães, furent reçues par la critique avec une grande acclamation ; le chanoine Fernandes Pinheiro, par exemple, en écrivant pour la 'Resenha Filosófica', section de la *Revista Popular* (Tome 4, 1859), aurait dit qu'il ne connaissait pas, en langue portugaise, quelque chose de comparable, 'étant indubitablement la première œuvre de haute philosophie écrite originellement dans notre idiome, si pauvre en matière de sciences' », MARTINS, Wilson. *História da inteligência brasileira (1855-1877)*, São Paulo, Editora Cultrix/Editora da Universidade de São Paulo, 1977, vol. III, 1977, p. 93. Par contre, Sílvio Romero, comme d'habitude, a fortement critiqué cet ouvrage : « Les *Faits*

Un poète qui voit et dit le vrai est presque un historien. Mais sera-t-il aussi un historien de la nation ? Sans aucun doute. C'est encore un des acquis du voyage que de susciter chez Gonçalves de Magalhães, et chez d'autres auteurs qui ont subi son influence, une nostalgie de la patrie créée par une situation d'exil. Dans chaque séjour, il trouve des paysages, des hommes, enfin toute une série de situations qui lui donnent envie de les comparer avec son propre pays. La comparaison, instrument heuristique des récits dont l'origine se trouve dans les voyages, rencontre ici le discours de l'histoire qui se donne comme présumé l'idée de *nationalisme*.

Ainsi, toujours en 1836, le même Gonçalves de Magalhães, publie son *Ensaio sobre a história da literatura do Brasil* (*Essai sur l'histoire de la littérature du Brésil*), où il se demande : « Quelle est l'origine de la littérature brésilienne ? Quel est son caractère, quels sont ses progrès et par quelles phases est-elle passée ? Qui l'a cultivée et par quelles circonstances a-t-elle été favorisée ou inhibée ? »<sup>46</sup>. La réponse dépend de l'histoire : « il faut remonter à l'état où se trouvait le Brésil après sa découverte », interroger la « tradition toujours vivante des hommes » pour savoir « comment les choses se sont passées ». En procédant de cette manière, il devient possible de produire « un vrai tableau historique de notre littérature »<sup>47</sup>. Ainsi, Gonçalves de Magalhães,

---

*de l'esprit humain*, sous l'air d'un tableau de philosophie du XIX<sup>e</sup> siècle, sont une vanité. L'auteur, qui a habité en Europe, devrait être familiarisé avec la science de l'époque, (...) mais il se montre stupide. Son livre est une espèce de cantilène déclamatoire, où l'on n'y trouve ni méthode scientifique, ni assurance et élévation des idées », ROMERO, S. *História da Literatura Brasileira*, T. 3. « Transição e Romantismo », Rio de Janeiro, Editora José Olympio, 1960, 6<sup>a</sup> edição (1<sup>a</sup> ed. 1888), pp. 803-813 (citation p. 803).

<sup>46</sup> « Qual é a origem da literatura brasileira ? Qual o seu caracter, seus progressos e que fases tem tido ? Quais os que a cultivaram e quais as circunstancias que, em diversos tempos, favoreceram ou tolheram o seu floescimento ? », MAGALHÃES, D. J. G. de. « Ensaio sobre a história da literatura do Brasil », *Nitheroy, Revista Brasiliense, de sciencias, letras e artes*, T. I, N<sup>o</sup>. 1, Paris, Dauvin et Fontaine Libraires, 1836, pp. 132-159 (citation p. 135).

<sup>47</sup> « É, pois, mister remontar-nos ao estado do Brasil depois do seu descobrimento e daí, pedindo conta à historia – e a tradição viva dos homens – de como se passaram as coisas,



comme un « philosophe des Lumières, qui se voit en peintre d'histoire »<sup>48</sup> suit les pas de Ferdinand Denis qui, pour « donner plus d'utilité » à son travail, a présenté les épisodes concernant les mœurs de plusieurs tribus sauvages dans ce qu'il appelle un « tableau exact ». L'attente de Denis, ce qui le rendrait vraiment « heureux », serait que la « peinture » de ces « scènes », « toujours étrangères » pour les Européens, excite l'intérêt et suscite « le désir de rappeler quelques-uns des grands événements qui se sont passés dans le Nouveau Monde »<sup>49</sup>.

Un peu plus loin, dans l'*Essai*, Magalhães, toujours à la poursuite de Denis, pose la question de savoir si « le Brésil peut inspirer l'imagination des poètes et avoir une poésie propre » et si « ses Indiens ont cultivé la poésie »<sup>50</sup> ? La réponse est affirmative, sans aucune hésitation, car c'est le déterminisme géographique qui explique *naturellement* les choses. Il n'y a qu'à comparer : « aujourd'hui encore, on admire le si célèbre ciel de la Grèce et de l'Italie, qui a inspiré Homère et Pindare, Virgile et Horace. Nous vîmes le ciel qui couvre les ruines du Capitole et du Colisée. Il est beau ce ciel-là, mais celui du Brésil ne lui est en rien inférieur ! »<sup>51</sup>. Il suffit de lire les « brillantes pages » des voyageurs qui sont passés par le Brésil pour le confirmer : Langsdorff, Neuwied, Spix et Martius, Saint-Hilaire, Debret, et « d'autres qui ont révélé à l'Europe les

---

segundo a marcha do desenvolvimento intelectual e, pesquisando o espirito que a presidia, poderemos apresentar, senão acabado, ao menos um verdadeiro quadro historico da nossa literatura », *idem*.

<sup>48</sup> HARTOG, François. « L'œil de l'historien et la voix de l'histoire », *Communications*, n°43, 1986, p. 56.

<sup>49</sup> DENIS, F. *op. cit.*, 1824, pp. III-IV.

<sup>50</sup> « Pode o Brasil inspirar a imaginação dos poetas e ter uma poesia própria ? Os seus indigenas cultivaram porventura a poesia ? », MAGALHÃES, G. « Ensaio », 1836, p. 153.

<sup>51</sup> « Ainda hoje se admira o tão celebrado ceo da Grecia e da Italia, o ceo que inspirou a Homero e a Pindaro e o que inspirou a Virgilio e Horacio. Vomis este ceo que cobre as ruinas do Capitolio e do Coliseu. Sim, é belo esse ceo, mas o do Brasil não lhe cede em beleza ! », *idem*, pp. 153-154.

beautés de notre patrie »<sup>52</sup>. Les voyageurs peignent aussi le *tableau* du paysage brésilien. Néanmoins, et cela Gonçalves de Magalhães ne le dit pas, ils ne les font pas exclusivement pour les Européens, mais aussi pour les Brésiliens eux-mêmes<sup>53</sup>. Ils dessinent, ils tracent des cartes géographiques, ils décrivent la nature, enfin ils produisent une imagerie sur le pays<sup>54</sup>.

---

<sup>52</sup> « Sem duvida que eles fazem justiça e o coração do Brasileiro, não tendo por hora muito do que se ensoberbeça quanto às produções das humanas fadigas, que so som o tempo se accumulam, enche-se de prazer e palpita de satisfação, lendo as brilhantes paginas de Langsdorff, Neuwied, Spix e Martius, Saint-Hilaire, debret e de tantos outros viajores que revelaram à Europa as belezas da nossa patria », *idem*. Voici ce qu'écrivait Denis : « Le climat et l'aspect de la nature ont une influence directe sur les inspirations poétiques ; n'entendons-nous pas exprimer cette vérité lorsque l'on parle du beau ciel de la Grèce et d'Italie, ainsi que des chefs d'œuvres qu'ils ont vus naître ? Les hommes peuvent changer leurs habitudes par leur contact avec d'autres nations, ils adoptent souvent d'autres usages quand ils ont été conquis ; mais la poésie est loin de subir autant de changement ; il lui reste toujours ce caractère qui tient à l'aspect des lieux ou au degré d'exaltation produit par le climat. Les descriptions des paysages ne varient même que par les améliorations dont on est redevable à l'agriculture. Les comparaisons prises dans les différents règnes de la nature peuvent se multiplier ; mais les anciennes subsistent toujours, parce qu'elles naissent d'une première observation : peut être ne s'est-on pas encore suffisamment occupé de déterminer le caractère des diverses poésies des peuples barbares ou civilisés, selon le pays où elles ont pris naissance. (...) Je me bornerai donc à parler d'une nature si différente de la nôtre, et dont l'action produit souvent une activité d'imagination qui contraste d'une manière bien singulière avec l'apathie naturelle aux habitants des pays chauds. Le climat des Tropiques, en invitant à l'indolence, engage à la méditation. La poésie naît bientôt d'un calme habituel et de la nécessité où est l'homme d'occuper ses pensées quand le corps se livre au repos sans goûter le sommeil. L'âme, tout en agissant encore, conserve une sorte de mollesse qui lui fait rejeter tout ce qui ne peut flatter l'imagination ». *op. cit.*, 1824, pp. 2-3. Le fondement de l'argument de Denis vient de Montesquieu, *Esprit des lois*, livre 14, chapitre 3. Pedro Moacyr Campos confirme les impressions de Gonçalves de Magalhães : « Sans doute, de tels voyageurs sont devenus un facteur primordial pour l'élaboration de l'idée de Brésil en Europe ». CAMPOS, P. M. « Imagens do Brasil no Velho Mundo », in HOLANDA, Sérgio Buarque. *História Geral da Civilização Brasileira*, T. II, vol. 1, São Paulo, Difel, 1985, pp. 40-63 (citation page 41). Pour la réception portugaise des premières images du Brésil voir : MARGARIDO, Alfredo. « La vision de l'autre (Africain et Indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », in *L'humanisme portugais et l'Europe*, Paris, Fondation Carlos Gulbenkian, 1984, pp. 507-555 ; FERRONHA, António Luís. « As primeira imagens do Brasil », in ALBUQUERQUE, L. de./FERRONHA, A. L./HORTA, J. S./LOUREIRO, R. *O confronto do olhar. O encontro dos povos na época das navegações portuguesas*, Lisboa, Editorial Caminho, 1991, pp. 215-257.

<sup>53</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, pp. 46-47.

<sup>54</sup> En outre, les récits de voyage montrent aussi les potentialités économiques. Dans ce sens, Karen Macknow Lisboa, affirme que « d'une façon générale, les voyages des étrangers et leur production intellectuelle doivent être comprises dans le contexte de l'expansion capitaliste et néocolonialiste du XIX<sup>e</sup> siècle. (...) ». En effet, continue l'auteur « la recherche scientifique et les 'découvertes' de nouvelles espèces et matières premières ne servent pas simplement comme contribution au montage de musées, installation de jardins botaniques et le développement de sociétés et académies scientifiques (...), mais aussi impliquent un significatif gain économique et prestige politique ». LISBOA, K. M. « Olhares estrangeiros sobre o Brasil do século XIX », in MOTA, Carlos Guilherme (org). *Viagem incompleta. A experiência brasileira (1500-2000)*, São Paulo, Editora Senac, 2000, pp. 264-299 (citation page 268).

### 3.3. Une ressource narrative : la couleur locale

Une des ressources, les plus présentes dans les schémas narratifs des romantiques brésiliens, est celle des métaphores (issues des domaines de la peinture, du dessin, du paysage, etc) associées, d'une façon ou d'une autre, à la notion de *couleur locale*. Dérivée du champ de la technique picturale au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette conception arrive au Brésil dans le même cadre que les influences romantiques de Walter Scott, Chateaubriand, mais surtout, d'Augustin Thierry, Barante et Victor Cousin, principales références des romantiques brésiliens en général<sup>55</sup>. Barante et Cousin sont même cités comme de véritables maîtres à penser par les fondateurs de l'IHGB<sup>56</sup>. On peut dire que les historiens cherchent

<sup>55</sup> Selon Philippe Van Tieghem, « une des tendances les plus caractéristiques du Romantisme » a été « le goût de la *couleur locale*, c'est-à-dire que la particularisation extérieure des hommes et des choses obligeait l'histoire à montrer l'originalité du passé non seulement dans les âmes et les esprits, ce qui l'eût rendue abstraite et eût écarté peut-être la partie du public la moins instruite, mais encore dans le décor extérieur de la vie, capable de plaire à tous ». Encore selon le même auteur, la *couleur locale* a été « une des tendances les plus caractéristiques du Romantisme », TIEGHEM, P. V. *Le romantisme français*, Paris, PUF, 1999, p. 92. Eduard Fueter montre que Chateaubriand a même développé une *théorie* sur la *couleur locale* : « Il nuovo stile non era del resto stato dal poeta scozzese [Walter Scott]. La storiografia pittoresca è piuttosto stata chiamata in vita dal maggior teorico dell'estetica romantica, da Chateaubriand. Non per caso la richiesta di colore locale fu posta soprattutto riguardo alle esposizioni di storia medievale. Il contrasto col modo di esprimersi arcaizzante finora preferito si manifestava nel modo più netto in questa materia. L'esigenza che lo storico dovesse osservare (soprattutto nel trattare la storia medievale) la *couleur locale*, apparteneva alla reazione cristiano-romantica della cultura moderna contro l'umanesimo paganizzante, la quale caratterizza in generale l'attività di Chateaubriand. (...) Chateaubriand non solo ha formulato teoricamente la dottrina del colore locale, ma ne anche dato il primo e certamente più smagliante esempio di applicazione. I *Martyrs* (1807) sono la prima esposizione storica in cui il contrasto di due culture non è concepito moralmente, politicamente e sociologicamente, ma artisticamente » FUETER, E. *Storia della storiografia moderna*, Milano, Riccardo Ricciardi Editore, 1970, pp. 567-569. Pour une analyse sur l'usage de la notion de *couleur locale* dans l'œuvre de Chateaubriand, en dépit de l'absence d'une discussion sur le concept et les formes de l'usage de la notion, voir CHINARD, Gilbert. *L'exotisme Américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, (1<sup>e</sup> édition 1918), Genève, Slatkine Reprints, 1970, pp. 161-203 et pp. 242-275.

<sup>56</sup> Barante est cité par Januário da Cunha Barbosa dans le discours fondateur de l'IHGB, et V. Cousin par le Visconde de São Leopoldo dans son « Programa Historico » (*Programme historique*), tous les deux publiés dans la *Revista do IHGB*, 1, 1839, respectivement p. 13 et p. 65.

la couleur locale de la même manière que le font les romanciers et les poètes<sup>57</sup>, car elle « s'inscrit en effet dans le cadre d'une quête des origines, en vertu desquelles chaque chose doit être remise 'à sa place' »<sup>58</sup>.

Ici, deux niveaux de la question prennent toute leur importance : en premier lieu, la production du texte historique, et en second lieu, sa réception par le lecteur. Je ne prétends pas épuiser la question, d'ailleurs très peu étudiée au Brésil, mais seulement cerner quelques traits qui puissent favoriser la compréhension de cette poétique de l'histoire qui marque le discours historique brésilien du XIX<sup>e</sup> siècle.

Penser le lien entre le thème de la couleur locale et l'écriture de l'histoire passe nécessairement par le statut de la vérité historique. Ainsi, les tableaux historiques ne doivent peindre que les vraies couleurs du passé. Dans cette perspective, il n'est pas sans intérêt d'examiner quelques manifestations de ces historiens et philosophes qui ont directement influencé les membres de l'IHGB, à commencer par Thierry :

« Je crois que l'histoire ne doit pas plus se servir de dissertations hors d'œuvre, pour peindre les différentes époques, que de portraits hors d'œuvre pour représenter fidèlement les différents personnages. Les hommes et même les siècles passés doivent entrer en scène dans le récit : ils doivent s'y montrer, en quelque sorte, tout vivant ; et il ne faut pas que le lecteur ait besoin de tourner cent pages pour apprendre après coup quel était leur véritable caractère. C'est une fausse méthode que celle qui tend à

<sup>57</sup> COUTINHO, A. *op. cit.*, 1968, p. 7.

<sup>58</sup> FLICKINGER, C. *L'histoire entre art et science : la « couleur locale » chez Thierry et Barante*, Université de Genève, Faculté des Lettres, Département d'Histoire générale, mémoire de licence sous la direction de François Hartog, 1994/1995, p. 6. Du même auteur voir « Le Moyen Âge domestiqué. Les historiens narrativistes et la 'couleur locale' », *Equinoxe. Revue de sciences Humaines*, Lire le Moyen Âge ?, 16, 1996, pp. 27-37. Je remercie l'auteur de m'avoir passé ses textes.

isoler les faits de ce qui constitue leur couleur et leur physionomie individuelles ; et il n'est pas possible qu'un historien puisse d'abord bien raconter sans peindre, et ensuite peindre sans raconter. Ceux qui ont adopté cette manière d'écrire ont presque toujours négligé le récit, qui est la partie essentielle de l'histoire, pour les commentaires ultérieurs qui doivent donner la clé du récit »<sup>59</sup>.

On lit tout au début du *Prospectus* de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* de Thierry, publié en 1825, que : « l'historien qui veut répondre aux besoins de l'époque actuelle doit s'efforcer de donner aux événements leur véritable couleur, et peindre avec une scrupuleuse fidélité les mœurs, les costumes, le langage et le caractère, des peuples qu'il met en scène ». En effet, « il doit dégager les faits des fausses apparences que leur ont données les systèmes ingénieux, mais trop légèrement conçus, de la plupart des écrivains modernes »<sup>60</sup>. Barante, à son tour, affirme :

<sup>59</sup> THIERRY, Augustin. « Sur les différentes manières d'écrire l'histoire, en usage depuis le quinzième siècle – Lettre V », *Lettres sur l'histoire de la France*, Paris, Garnier Frères Librairie-Éditeurs, 1884, p. 71.

<sup>60</sup> THIERRY, Augustin. *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, Paris, Firmin Didot, 1825, tome I, pp. 1-2. Marcel Gauchet explique comment Thierry en est arrivé à ce point : « Les perturbations de la Révolution et de l'Empire, écrit par exemple Philippe Ariès, en faisant table nette du passé avaient interrompu le cours régulier de l'histoire. Il y eut désormais un avant et un après ». À la faveur de cette fracture majeure, apparaît une nouvelle sensibilité au devenir, marquée par la distance et la discontinuité. Dans le sillage de la béance ainsi créée, s'opère la découverte 'des différences de la couleur humaine dans le temps'. Ce dont atteste la recherche plus ou moins maladroite de la 'couleur locale', la quête du détail distanciateur (comme chez Thierry la restitution aventureuse 'des noms franks, d'après l'orthographe teutonique'), le souci de la narration animée. Toutes préoccupations par lesquelles l'entreprise historique participe directement de la mutation esthétique du romantisme. 'J'avais l'ambition de faire de l'art en même temps que de la science', dira Thierry plus tard à propos de son premier livre, *L'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Disons que les ressources de l'art ont permis de suppléer aux lacunes d'une érudition approximative. (...) Nous aurions ainsi affaire, avec ce romantisme historien et ses peintures naïvement dramatiques, à une *transition littéraire* entre deux âges de la conscience historique. Le principe de discontinuité introduit par le séisme révolutionnaire s'y serait exprimé sur un mode poétique, faute d'autres moyens, avant que le recours systématique aux sources et la critique du document n'en viennent à fonder une réelle maîtrise cognitive de la distance du passé ». GAUCHET, M. « Les *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry. 'L'alliance austère du patriotisme et de la science' », in NORA, Pierre. *Les lieux de mémoire. II. La nation*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 247-316 (citation pp. 251-252). Voir aussi

« L'histoire, dans son acception la plus générale, est le récit des faits. Elle doit donc varier dans son caractère, dans son aspect, selon les faits racontés, et selon celui qui les raconte. Elle enseigne les temps écoulés, non pas seulement en rapportant les événements, mais encore, et surtout lorsqu'elle a été écrite par les contemporains, elle représente l'esprit, la vie morale de chaque époque. L'art historique, comme tous les autres arts, a eu et doit avoir ses phases, déterminées par les phases de la civilisation. De même que les hommes et les peuples n'ont pas toujours pensé et agi avec les mêmes dispositions, de même ils n'ont pas toujours vu les faits sous le même aspect. Ce qu'a été le genre humain, l'histoire l'a été : c'était justice que la peinture variât comme le modèle »<sup>61</sup>.

Et Cousin écrit dans son cours sur la *philosophie de l'histoire*, en 1823 :

« les couleurs de l'historien, c'est-à-dire la manière dont il décrit les événements, doivent être, comme ses idées, c'est-à-dire la manière dont il les explique, particulières et locales, puisqu'elles s'appliquent à quelque chose de particulier : chargées de rendre la vie au passé et de reproduire la réalité, elles doivent s'empreindre fortement de qui constitue la réalité et la vie ; elles doivent être individuelles et déterminées. C'est à ce prix-là seul qu'elles seront brillantes et fortes, et en même temps naturelles, et que l'historien pourra être peintre et poète sans sortir de son sujet, sans manquer à la gravité de ses fonctions, où plutôt précisément parce qu'il ne perdra de vue ni ses

---

GOSMANN, Lionel. *Between history and literature*, Cambridge, Massachusetts, and London, Harvard University Press, 1990, pp. 257-284; et HARTOG, F. *op. cit.*, 1986, pp. 57-58.

<sup>61</sup> BARANTE A. G. P. B. *Histoire*, article extrait de l'*Encyclopédie moderne. Dictionnaire abrégé des sciences, des lettres, des arts, de l'industrie, de l'agriculture et du commerce*. Sous la direction de Léon RENIER, Nouvelle édition. Paris, Firmin Didot, 1848, Tome 17, pp. 400-426 (citation p. 400).

fonctions ni son sujet. Telle est, selon moi, la théorie de l'histoire ordinaire »<sup>62</sup>.

*Peindre* les couleurs correctes désigne, en fait, les possibilités et les variations du genre historique, comme le suggère Barante. *Peindre* signifie donc également *interpréter*. C'est ce que Thierry reprochait dès 1820 aux historiens modernes de n'avoir pas su faire. L'interprétation équivaut à *mieux voir*, *mieux juger* et en conséquence *mieux peindre*<sup>63</sup>. Enfin, Cousin ne voit pas d'incompatibilité entre les statuts de poète, de peintre et d'historien, pourvu que certaines règles soient respectées.

L'idée de *voir* le passé est aussi liée à la notion de couleur locale. Selon Carine Flickinger :

« L'idéal qui sous-tend la notion de 'couleur locale', en effet, est celui de la 'vie' ou de la 'réalité' fidèlement reproduite. L'artiste s'attribue dans ce sens des dons d'observateur presque illimités, puisqu'il peut 'voir' la 'réalité' dans toute sa multiplicité, traverser les frontières – géographiques et mentales – et même, par le pouvoir 'magique' de son imagination, voyager dans le temps. L'intermédiaire du langage ne compromet nullement ces facultés : l'écrivain peut retranscrire tout ce qu'il a 'vu' »<sup>64</sup>,

La présence de la notion de *couleur locale* dans la culture historique brésilienne issue de l'IHGB, n'est finalement pas étonnante. Elle rassemble une

<sup>62</sup> COUSIN, Victor. « De la philosophie de l'histoire (1823) », *Philosophie des sciences historiques : textes de P. de Barante, V. Cousin, F. Guizot, J. Michelet, F. Mignet, E. Quinet, A. Thierry*, réunis et présentés par Marcel GAUCHET, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp. 159-163 (citation p. 159).

<sup>63</sup> ESCUDIER, Alexandre. *Le récit historique comme problème théorique en France et en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Doctorat présentée à École des Hautes Études en Sciences Sociales (Cycle « Histoire et Civilisations »), sous la direction de M. Werner, Paris, 1998, Tome 1/2, pp. 92-93.

catégorie d'éléments dont les significations sont capables d'articuler l'histoire de la nation. Elle peut rendre davantage attractives les sources hermétiques ou arides en conservant toute leur dimension créative. En dépit de son évidente valeur poétique, de son constant appel à l'imagination (l'*imagination* et non la raison est *impartiale*, disait Barante)<sup>65</sup>, bref, d'une perspective où le plaisir esthétique n'est pas méprisable, l'application des principes de la couleur locale fonctionne comme une des prémisses de l'organisation narrative. Car les historiens de la nation ont besoin de captiver leurs lecteurs par une histoire qui soit véritable et agréable à lire<sup>66</sup>. La couleur locale n'est certes qu'une des ressources de cette séduction, peut-être même pas la plus importante, mais certainement elle est la stratégie la plus présente.

Varnhagen, par exemple, tout au début de sa carrière, dans une lettre adressée à Joaquim Heliodoro da Cunha Rivara, alors directeur de la bibliothèque d'Évora, lui demandait : « N'oubliez pas Monsieur de faire un roman combien même qu'il ne serait pas très romanesque. On veut une histoire vraie, mais avec une certaine couleur qui plaise. Pour cela le pittoresque sert beaucoup ; c'est-à-dire l'état de l'atmosphère, etc. Vous pourrez profiter de vos connaissances dans les sciences physiques et naturelles »<sup>67</sup>.

---

<sup>64</sup> FLICKINGER, C. *op. cit.*, pp. 34-35.

<sup>65</sup> *Idem*, p. 10.

<sup>66</sup> Dans ce sens, Thierry explique l'importance de la notion de *couleur locale* dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* : « J'ai restitué soigneusement à tous ces noms leurs physionomie normande, afin d'obtenir par là un plus haut degré de cette couleur locale qui me semble une des conditions non seulement de l'intérêt, mais encore de la vérité historique », THIERRY, A. *op. cit.*, 1825, p. XXVI.

<sup>67</sup> « Não se esqueça V. S<sup>a</sup> d'algum romance ainda que não seja muito *romanceado*. O que se quer é historia verdadeira, mas com um certo colorido que agrada. Para isto serve de muito o pitoresco ; i. e. o estado da atmosphera etc. V. S<sup>a</sup> poderá aproveitar os seus muitos conhecimentos nas sciencias physicas e naturaes », Lettre de Varnhagen à J. H. da C. Rivara, Lisbonne, le 10 mars 1840, in VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência ativa, op. cit.*, pp. 45-46.



L'usage de la couleur locale comme tactique textuelle de la narration historique, donc d'une narration vraie, pour s'approcher du lecteur, impliquait, néanmoins, la mise en mouvement d'une série de connaissances préalables. Il faut étudier et faire des recherches avant de peindre. Peindre avec des couleurs véritables les différents contextes qui forment l'histoire brésilienne exigeait des poètes, des historiens, des géographes et des voyageurs, qu'ils racontassent des choses sur une nation qui était en train de se constituer, de se faire, de s'imaginer. La couleur locale crée ainsi des signes d'appartenance.

#### **3.4. Les récits de voyage comme source historique : *Peri* entre l'histoire et la fiction – acte premier**

« L'histoire appartient avant tout à l'actif et au puissant, à celui qui participe à une grande lutte et qui, ayant besoin de maîtres, d'exemples, de consolateurs, ne saurait les trouver parmi ses compagnons et dans le présent. C'est ainsi que l'histoire appartient à Schiller, car, disait Goethe, notre temps est si mauvais que le poète, dans la vie humaine qui l'entoure, ne rencontre plus de nature qu'il puisse l'utiliser ».

Friedrich Nietzsche<sup>68</sup>

L'idée de l'origine et de la fondation de la littérature brésilienne, mais aussi de l'histoire, passe donc par la vision et la description des voyageurs ; ils sont les fournisseurs d'une partie considérable de la matière sur laquelle travaillent tant les poètes que les historiens<sup>69</sup>. Mais l'invention d'une *essence*

<sup>68</sup> NIETZSCHE, Friedrich. *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie* (1874), Paris, GM Flammarion, 1988, p. 87.

<sup>69</sup> Gaspar Gómez de la Serna explique qu'un phénomène semblable s'est produit au XVIII<sup>e</sup> siècle: « Es que viajar es una faena importante en el siglo XVIII ; y lo es, no sólo socialmente, sino desde el punto de vista del despliegue intelectual del siglo ; porque proporciona al

*nationale*, d'un commencement historique, est un processus complexe, puisqu'en même temps qu'il se construit, il a besoin de se nier. Il lui faut invariablement ressembler à un voyage de retour, à une identité méta-historique qui a toujours été là<sup>70</sup>. Par ailleurs, il faut que les poètes et les historiens convertissent les récits de voyage en sources crédibles. Ainsi au fur et à mesure que le XIX<sup>e</sup> siècle avance, on note que ce genre de texte est édité à foison<sup>71</sup>. À l'IHGB, par exemple, Varnhagen est le responsable de la découverte et de la publication des

ejercicio de la Razón materia de la realidad, sentando las bases de una futura ciencia : la sociología. Por eso, no sin motivo, podía decir el marqués de Pézai que 'Les voyageurs sont aux Philosophes ce que les Apothicaires sont aux Médecins. Sur les relations des premiers les Philosophes appuient leurs systèmes' ». SERNA, G. G. de la. *Los viajeros de la Ilustración*, Madrid, Alianza Editorial, 1974, p. 11. En reculant davantage dans le temps on note que la réception des récits de voyage n'était pas tout à fait différente. Ainsi Michel de Certeau en analysant le récit de Jean de Léry explique « sur cet espace de continents et d'océans à l'avance offerts aux opérations de l'écriture, les itinéraires des voyageurs se dessinent, dont les traces vont relever de l'histoire », CERTEAU, M. de. « Ethno-graphie. L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry », in CERTEAU, M. de. *op. cit.*, 1993, p. 216. En référence à cette même, époque Charles A. Julien commente : « Le public connut l'Amérique par des conversations et des lectures. Le rôle de la diffusion orale qui fut, sans nul doute, le principal échappe presque totalement à nos investigations. » JULIEN, Ch. A. *Les voyages de découverte et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*. Brionne, G. Monfort éditeur, 1979. p. 320.

<sup>70</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, 1990, p. 61.

<sup>71</sup> En voici quelques exemples : « La lettre de Pero Vaz de Caminha au roi Dom Manuel », datée du 1<sup>er</sup> mai 1500, est publiée en 1817 par le père Manuel Ayres Casal dans sa *Corografia brazilica, ou Relação histórica-geográfica do reino do Brazil... por hum presbitero secular do Gram priorado do Crato*, Rio de Janeiro, Impressão Régia, 1817, 2 vols, et en 1826 na « Coleção de notícias para a História e Geografia das nações ultramarinas », et par Varnhagen qui l'utilise en 1840 dans sa « Crônica do descobrimento do Brasil », *O Panorama : jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis*, vol. 4, janeiro-dezembro, 1840. Le *Tratado da terra do Brasil* de Pero Magalhães Gandavo, écrit probablement en 1570 n'est publié qu'en 1826 dans la collection de l'Académie Real das Ciências de Lisbonne, tandis que l'*História da Província* aussi de Gandavo, publiée en Lisbonne en 1576, n'est réédité qu'en 1837 dans une traduction en français faite par Ternaux-Campan, et en portugais en 1858 dans la *Revue de l'IHGB*. Le journal de Pero Lopes de Souza, *Diário de navegação da Armada que foi à Terra do Brasil – em 1530 – sob a Capitania-Mor de Martim Affonso de Souza*, a été publié en 1839 par Varnhagen. Celui-ci a publié aussi en 1851 le *Tratado descriptivo do Brasil*, de Gabriel Soares de Sousa publié originalement en 1587. *Cultura e opulência do Brasil*, de André João Antonil, a été édité partiellement en 1800, et intégralement en 1837 à Rio de Janeiro. En 1847 Varnhagen réédite la *Narrativa epistolar de uma viagem e missão jesuítica pela Bahia, Porto Seguro, Pernanbuco, Espírito Santo, Rio de Janeiro, São Vicente, etc., desde o anno de 1583 ao de 1590*, écrit par le jésuite Fernão Cardim. Les *Diálogos das grandezas do Brasil*, publiés en 1618, par Ambrósio Fernandes Brandão, ne sont réédités qu'en 1848 dans la *Revue Iris*. Sur ce sujet voir SUSSEKIND, F. *op. cit.*, p. 192. Pour une analyse de vision que quelque-uns de ces récits portaient sur les indiens brésiliens voir LOUREIRO, Rui. « A visão do índio brasileiro nos tratados portugueses de finais do século XVI », in ALBUQUERQUE, L. de./FERRONHA, A.

récits les plus importants de cette période, comme celui de Gabriel Soares de Sousa, qui représente au mieux les usages et le travail sur ce type de document<sup>72</sup>.

José de Alencar, l'un des principaux écrivains de cette époque au Brésil, montre clairement cet état de fait. En effet, en 1857, il publie peut-être le roman le plus connu de cette phase romantique – *O Guarani*, qui est devenu un vrai classique de la littérature brésilienne. L'auteur explique que le personnage central du roman, un indien nommé *Peri*, est un véritable représentant de sa race. Un des auteurs sur lequel Alencar appuie sa description est Gabriel Soares de Sousa, qui ayant vécu au XVI<sup>e</sup> siècle, « dû connaître la race indienne dans toute sa vigueur et alors qu'elle n'était pas encore dégénérée »<sup>73</sup>. Le référent perdu de la fiction d'Alencar est construit à partir d'un élément extérieur au récit : un texte dont la fiabilité repose sur ce qu'a vu l'auteur. Le roman d'Alencar repose donc sur une source reconnue comme *historique* ; un récit qui renvoie à un temps où il était possible de voir la *race indienne* telle qu'elle était dans toute sa plénitude. À travers les yeux de Gabriel Soares de Sousa, finalement, José de Alencar voit le pur indien et non l'indien déformé du XIX<sup>e</sup> siècle, espèce de simulacre qui empêche une fiction *réelle*. La vision de l'*autre* au XVI<sup>e</sup> siècle est donc prise pour une image véritable au XIX<sup>e</sup> siècle, moment

---

L./HORTA, J. S./LOUREIRO, R. *O confronto do olhar. O encontro dos povos na época das navegações portuguesas*, Lisboa, Editorial Caminho, 1991, pp. 259-285.

<sup>72</sup> SOUSA, Gabriel Soares de. *Notícia do Brasil (1587)*, São Paulo, Editora Revista dos Tribunais, 1974, coleção Brasiliensia documenta, vol. VII, commentaires et notes de Francisco Adolfo de Varnhagen. On reviendra plus loin sur le sujet.

<sup>73</sup> ALENCAR, José de. « O Guarani », in *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Editora Aguilar, 1958, p. 402. Pour une analyse différente de la mienne voir BOSI, Alfredo. « Um mito sacrificial : o indianismo de Alencar », in, BOSI, A. *Dialética da colonização*, São Paulo, Companhia das Letras, 1992, pp. 176- 193 (surtout les pages 179-181).

où « l'œil des romanciers (...) travaille le partage entre le visible et l'invisible et dit le réel »<sup>74</sup>.

Les récits de voyage servent certes de sources à Alencar, mais aussi de figures pour le narrateur du roman : « Seul celui qui a l'habitude de voyager dans les *sertãos* [plateaux intérieurs] et de voir ces chardons géants, (...), pourra comprendre la barrière impénétrable qui entourait de tous côtés les personnes dont Peri entendait la voix sans distinguer les mots »<sup>75</sup>. D'après Flora Sussekind, Alencar a voulu donner à son narrateur le profil d'un voyageur, d'un genre particulier. Le voyageur de Alencar est en effet « capable de fixer les paysages, de les décrire, de les nommer »<sup>76</sup>. Subséquemment, lorsque le romancier, ainsi que l'historien, se sert des récits de voyage de la période coloniale comme source, le narrateur matérialisé dans le texte en tant que figure du voyageur correspond à un voyageur naturaliste ou à un paysagiste accompagnant une expédition scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire à un homme de science. Or, Alencar aurait voyagé. Il aurait vu cette nature. Il sait donc de quoi il parle. Pourtant, il appartient toujours à son temps, même s'il se transporte au XVI<sup>e</sup> siècle.

Il faut remarquer que l'usage que Alencar fait du récit de Gabriel Soares de Sousa est le produit d'une analyse critique de la documentation disponible. Il a une indiscutable prudence méthodologique, comme on peut le vérifier dans l'*Avertissement* qui précède la *légende tupi* intitulée *Ubirajara* : « les historiens,

<sup>74</sup> HARTOG, F. *op. cit.*, 1986, p. 56. Selon Michel de Certeau « en fait, malgré le quiproquo de ses statuts successifs ou simultanés, la fiction, sous ses modalités mythiques, littéraires, scientifiques ou métaphoriques, est un discours qui 'informe' le réel, mais ne prétend ni le représenter ni s'en créditer. », « IV. L'histoire, science et fiction », in CERTEAU, M. de. *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987, p. 69. Pour une perspective plus générale voir : TODOROV, Tzvetan. « Fictions et vérités », in *Les morales de l'histoire*, Paris, Hachette, 1997, pp. 163-210.

<sup>75</sup> ALENCAR, José de. « O Guarani », *op. cit.* pp. 112-113.

chroniqueurs et voyageurs de la première époque, sinon de toute la période coloniale, doivent être lus à la lumière d'une critique sévère. Il faut surtout « séparer les faits prouvés des fables, et des appréciations des petits esprits »<sup>77</sup>.

Malgré leurs intérêts divergents, on vérifie ici un autre composant que le discours historique partage avec la littérature : les sources<sup>78</sup>.

<sup>76</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, 1990, pp. 210-211.

<sup>77</sup> ALENCAR, J. de. *Ubirajara, lenda Tupy*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1875, pp. 159-160.

<sup>78</sup> La condition de *source* des récits de voyage sur le Brésil n'est pas une préoccupation constante des sciences sociales brésiliennes, malgré les avertissements de quelques historiens et anthropologues brésiliens. Gilberto Freyre, par exemple, dans la préface à la première édition de sa grande œuvre, *Maîtres et esclaves*, affirme « la source la plus sûre pour la connaissance de l'histoire sociale du Brésil se trouve-t-elle dans les livres de voyage étrangers, en éliminant cependant les auteurs superficiels ou viciés par des préjugés : les Thevet, les Explilly, les Debadie – pour ne se fier qu'aux honnêtes et aux bons, les Léry, les Hans Staden, les Koster, les Saint-Hilaire, les Rendu, les Spix, les Martius, les Burton, les Tollenare, les Gardner, les Mawe, les Maria Graham, les Kidder, les Fletcher. Je me suis servi largement de ces livres, souvent mal écrits, pourtant délicieux de naïveté presque enfantine », FREYRE, G. *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, (1<sup>e</sup> édition 1933), 1974, (traduit du portugais par Roger Bastide, préface de Lucien Febvre), p. 453. L'auteur n'explique pas ses critères pour classer ces récits. Déjà José Honório Rodrigues remarque que « la crédibilité des livres de voyageurs est soumise aussi à une appréciation critique au cas par cas. De façon générale, on peut dire que les notes de voyage des touristes qui voient hâtivement le pays et qui font des généralisations sur lui, doivent être confrontées avec des sources plus sécurisantes », RODRIGUES, J. H. *Teoria da História do Brasil: introdução metodológica*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1957, 2<sup>e</sup> ed. vol. II, p. 641. Nelson Werneck Sodré insiste aussi sur le même point : dans ces récits « il y a, certainement, de nombreuses choses méprisables, œuvres de pure exploration, d'exagération démesurée, (...) et de la fausseté. Mais il y a aussi, et en abondance, des témoignages d'indéniable intérêt, irremplaçables en plusieurs cas pour les études de certaines régions et de certains problèmes, qui ont été écrits pas des hommes de science ou par des simples voyageurs (...). Personne ne peut, en vérité, faire des études aiguës sur le Brésil, particulièrement sur le Brésil ancien, de la phase coloniale et même de la phase impériale, sans consulter ces récits. Même les menteurs vulgaires, dont l'imposture est transparente, gardent quelque intérêt, ils ont quelque chose à offrir, ils contribuent par quelque observation », SODRÉ, N. W. *O que se deve ler para conhecer o Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1973, p. 346. João Pacheco de Oliveira Filho remarque les forts et anciens liens entre les récits de voyage et la formation de l'anthropologie. Sur le contenu des récits il fait un rappel méthodologique : « les données sont collectées selon différentes formes (observation directe, discours du natif ou de son traducteur, information d'un tiers, etc.), en conséquence, ils ont des degrés de fiabilité très différents et qui ne sont pas toujours faciles à détecter par l'analyste actuel », OLIVEIRA FILHO, J. P. de. « Elementos para uma sociologia dos viajantes », in OLIVEIRA FILHO, J. P. de. (org). *Sociedades indígenas e indigenismo no Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Marco Zero/UFRJ, 1987, pp. 84-148 (citation p. 85 ; voir aussi p. 86). Plus récemment, Miriam Lifchitz Moreira Leite constate que : « les récits de voyageurs étrangers ont été utilisés comme documentation dans des travaux d'histoire, de sociologie, économie et anthropologie. Jusqu'en 1970, toutefois, ils ont été acceptés sans analyses critiques ou hors d'une perspective historique. Bien qu'ils soient des sources prometteuses de données quantitatives (surtout) pour l'histoire sociale, la documentation qu'ils offrent a besoin de passer par un filtre analytique pour que sa contribution devienne valide ». En tout cas, pour Moreira Leite « tous peuvent être considérés comme des sources primaires, car ils sont, d'une manière ou d'une autre, témoignages à propos de situations vécues ». LEITE, M. L. M. *Livros*

### 3.5. Intermezzo : récit historique, littérature et fiction

« En effet, la différence entre l'historien et le poète ne vient pas du fait que l'un s'exprime en vers ou l'autre en prose (on pourrait mettre l'œuvre d'Hérodote en vers, et elle n'en serait pas moins de l'histoire en vers qu'en prose) ; mais elle vient de ce fait que l'un dit ce qui a eu lieu, l'autre ce à quoi l'on peut s'attendre. Voilà pourquoi la poésie est une chose plus philosophique et plus noble que l'histoire : la poésie dit plutôt le général, l'histoire le particulier ».

Aristote<sup>79</sup>

« Tout comme le poète, bien que différemment, il [l'historien] doit intérieurement transformer la collection d'éléments dispersés en une totalité. Accepter le moindre point de contact entre le domaine de l'historien et celui du poète peut paraître dangereux. Les deux activités, cependant, sont incontestablement apparentées. Car l'historien, qui, d'après ce qui précède, n'atteint dans son exposé la vérité de ce qui s'est produit qu'en complétant et reliant les pièces et les débris offerts par l'observation immédiate, ne peut y parvenir, comme le poète, que par l'imagination. La différence, qui supprime le danger susdit, consiste en ce qu'il la subordonne à l'expérience et à l'investigation de la réalité ».

Wilhelm von Humboldt, *La tâche de l'historien* (1821)<sup>80</sup>

---

*de viagem (1803-1900)*, Rio de Janeiro, Editora da UFRJ, 1997, p. 9 et p. 15. Ilka Boaventura Leite, après une brève critique à J. H. Rodrigues (sur le fait que celui-ci définit les récits de voyage comme des 'notes de voyage'), confirme l'absence d'un travail critique sur les récits de voyage : « ce qu'on observe normalement – dit-elle, c'est que l'histoire, la sociologie, l'anthropologie et les domaines proches utilisent systématiquement ces récits de voyage comme sources. L'examen de ces sources, jusqu'à maintenant, semble être très superficiel, et sa pratique, bien récente ». LEITE, I. B. *Antropologia da viagem. Escravos e libertos em Minas Gerais no século XIX*, Belo Horizonte, Editora da UFMG, 1996, p. 84 (Je remercie mon collègue José Antônio Dabdab Trabulsi, d'avoir eu la gentillesse de m'envoyer cet ouvrage).

<sup>79</sup> ARISTOTE, *Poétique*, 1451b, Paris, Le Livre de Poche Classique, 1990, p. 98.

Les liens entre les champs historiques et fictionnels sont très anciens. Si Aristote marque « une césure importante : une sorte d'acquis pour toujours ou de fardeau que l'historiographie ne cessera de soupeser ou qu'elle s'efforcera de déposer »<sup>81</sup>, le texte de Humboldt au début du XIX<sup>e</sup> siècle est considéré, peut-être avec une certaine dose d'exagération, comme le « texte fondateur de l'histoire comme science », c'est-à-dire « le premier travail théorique conséquent pour arracher la connaissance historique à la philosophie de l'histoire, la constituer en discipline autonome et instituer par suite un rapport nouveau entre histoire et philosophie »<sup>82</sup>. Récemment, plusieurs auteurs se sont intéressés à cette thématique. Il n'y a pas lieu ici d'entrer davantage dans ce débat<sup>83</sup>. Cependant, j'ai relevé quelques contributions utiles à mon propos.

Les rapports entre l'histoire et la littérature ou la fiction passent aussi par leurs contraintes narratives. C'est-à-dire par l'articulation entre les deux domaines faite à partir d'un champ de ressources commun. Dans ce cas, surtout, les ressources de la littérature *pour* l'histoire. Par ressources, j'entends, encore selon François Hartog, des « structures narratives, dont l'utilisation et l'agencement permettent de faire apparaître et de faire passer de l'intelligibilité,

---

<sup>80</sup> HUMBOLDT, W. von. (G. de.) *Considérations sur l'histoire mondiale/Considérations sur les causes motrices dans l'histoire mondiale/La tâche de l'historien*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1985, p. 68.

<sup>81</sup> HARTOG, François. « Comment on a écrit l'histoire en Grèce et à Rome », in *L'histoire d'Homère à Augustin*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>82</sup> QUILLIEN, Jean. « Introduction », à HUMBOLDT, W. von. *op. cit.* 1985, pp. 9-43 (citation p. 10).

<sup>83</sup> Pour une exposition commode et éclairante de la question, voir REVEL, Jacques. « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, n° 1, 1995, pp. 43-70, et aussi REVEL, Jacques. « Raconter et connaître : les usages du récit en histoire », in *Divinatio, studia culturologia series*, Sofia, Maison des Science de l'Homme et de la Société, vol. 13, spring-summer 2001, pp. 9-34.

ou plus d'intelligibilité. Ressources cognitives donc pour 'voir' et 'faire voir' ce qui s'est passé »<sup>84</sup>.

Ainsi, par exemple, Hayden White montre que les formes narratives propres à l'histoire ont été utilisées par le discours fictionnel et vice versa : « the techniques or strategies that they use in the composition of their discourses can be shown to be substantially the same, however different they may appear on a purely surface, or dictional, level of their texts »<sup>85</sup>. À cela, Reinhart Koselleck ajoute la médiation temporelle, s'inspirant d'un commentaire de Goethe sur l'histoire de sa vie :

« (...) son autobiographie, est une sorte de fiction, de la poésie, dans laquelle peut seule se retrouver la vraie histoire de sa vie. Il n'entend pas par là des inventions ajoutées à son récit mais le fait que l'aspect temporel lie la réalité passée à la fiction de sa représentation sous la forme du récit. À cause de cette contrainte à recréer le passé qu'impose la distance temporelle, et non par quelque penchant romantique pour la poésie, les historiens feront, plus tard, état de la proximité entre historiographie et poésie. Une fois admise, la distance temporelle contraint l'historien à la fiction de la réalité historique non point pour prétendre que 'quelque chose a été' mais bien fondamentalement, dans la mesure même où il est tenu de se servir de moyens linguistiques et

<sup>84</sup> HARTOG, F. « La fabrique de l'histoire : de 'l'événement à l'écriture de l'histoire : les premiers choix grecs », *Villa Gillet*, cahier n° 9 – août 1999, pp. 33-43 (citation page 33).

<sup>85</sup> WHITE, Hayden. « The fictions of factual representation », *Tropics of discourse. Essays in cultural criticism*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1978, p. 121. Pour une critique aux conséquences de l'analyse de H. White voir CHARTIER, Roger. « L'histoire entre récit et connaissance », in CHARTIER, R. *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, pp. 87-107 (surtout pp. 102-103). Voir aussi du même auteur « Figures rhétoriques et représentations historiques », *idem*, pp. 108-125. Pour une analyse critique sur la question du *problème de récit* chez Chartier, voir l'article de REVEL, Jacques. « Au pied de la falaise : retours aux pratiques », *Le Débat*, janvier-février, n° 103, 1999, pp. 154-161. Voir aussi la critique à H. White de Carlo Ginzburg, in « Montrer et citer. La vérité de l'histoire », *Le Débat*, septembre-octobre, n° 56, 1989, pp. 43-54 (surtout pages 44-45).



du langage de la fiction pour saisir une réalité qui lui échappe dans sa facticité »<sup>86</sup>.

Par ailleurs, Paul Ricœur montre que « dès lors que nous avons admis que l'écriture de l'histoire ne s'ajoute pas du dehors à la connaissance historique, mais fait corps avec elle, rien ne s'oppose à ce que nous admettions aussi que l'histoire *imite* dans son écriture les types de mise en intrigue reçus de la tradition littéraire »<sup>87</sup>. En effet, toujours d'après l'argumentation de Ricœur, les

« emprunts de l'histoire à la littérature ne sauraient être confinés au plan de la composition, donc au moment de configuration. L'emprunt concerne aussi la fonction représentative de l'imagination historique : nous apprenons à voir *comme* tragique, *comme* comique, etc., tel enchaînement d'événements. Ce qui fait précisément la pérennité de certaines grandes œuvres historiques, dont le progrès documentaire a pourtant érodé la fiabilité proprement scientifique, c'est le caractère exactement approprié de leur art poétique et rhétorique à leur manière de *voir* le passé. Le même ouvrage peut être ainsi un grand livre d'histoire et un admirable roman. L'étonnant est que cet entrelacement de la fiction à l'histoire n'affaiblit pas le projet de représentation de cette dernière, mais contribue à l'accomplir »<sup>88</sup>.

Par conséquent, on peut dire, avec Krzysztof Pomian, que le recours fictionnel joue, pour la recherche historique, un rôle heuristique, à savoir :

« Les prolongements ou les variations imaginaires des données de la connaissance

<sup>86</sup> KOSELLECK, R. « Terreur et rêve », in *Le futur passé...*, *op. cit.*, p. 252.

<sup>87</sup> RICŒUR, P. *Temps et récit*. 3. *Le temps raconté*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p. 337.

<sup>88</sup> *Idem*.

engendrent de nouvelles questions, conduisent à remettre en cause des acquis qu'on croyait incontestables, suscitent des controverses qui peuvent s'avérer fécondes. À tous ces titres, il leur arrive de propulser la recherche de nouveaux faits et d'être ainsi à l'origine de nouveaux constats, valables car obtenus par des procédés reproductibles, mais génétiquement tributaires de la fiction. L'importance de celles-ci est encore plus grande pour la recherche de l'intelligibilité »<sup>89</sup>.

La méthode heuristique mise au point en ces termes ouvre une brèche dans la question des stratégies d'écriture de l'histoire, plus précisément quant à l'interrogation sur le choix des récits. D'abord, s'agit-il d'un choix ? Pour Jacques Revel, par exemple, il n'y a pas de doute : « non seulement aucun récit ne peut prétendre à l'exhaustivité, mais tout récit est un choix »<sup>90</sup>. En effet, faire l'histoire, c'est choisir : « toute histoire suppose l'élimination d'autres histoires alternatives », affirme Arnaldo Momigliano à l'occasion de sa polémique avec Hayden White<sup>91</sup>. « Cette opération » – toujours selon Revel – « n'est ni hasardeuse, ni arbitraire, ni indifférente : le choix d'une organisation narrative et d'une intrigue est celui d'un modèle d'intelligibilité particulier. Ces choix, les historiens les font à tout moment, le plus souvent sans y penser »<sup>92</sup>. Il semble que le *lieu* de production de l'histoire ait un rôle dans cette *inconscience* ou

<sup>89</sup> POMIAN, K. « Les fictions dans l'histoire », in *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, Folio/histoire, 1999, pp. 59-78 (citation p. 75). La conclusion de l'auteur à propos de ce sujet est que : « la connaissance fasse appel à l'imagination n'efface nullement la frontière qui les sépare. Il en est de même s'agissant de l'histoire et de la fiction. Tout en comportant des adjonctions fictives, une narration historique n'en diffère pas moins d'une narration fabuleuse, parce qu'elle invite à sortir du texte et programme les opérations qui permettent d'établir un rapport cognitif avec une réalité extra-textuelle. Affirmer que l'histoire n'est jamais pure ne signifie donc pas contester la réalité de la frontière qui la sépare de la fable. C'est, au contraire, souligner que cette frontière, frontière mouvante et qui a subi dans le passé plusieurs déplacements, n'a jamais été abolie. Et qu'il est inconcevable qu'elle le soit jamais », *idem*, pp. 77-78.

<sup>90</sup> REVEL, J. « Ressources narratives et connaissance historique », *op.cit.* 1995, p. 68.

<sup>91</sup> *Idem*.

<sup>92</sup> *Idem*.

cette *indifférence* des historiens par la théorie de l'histoire. Les pratiques de l'écriture historique sont donc les effets des choix. Ceux-ci, toutefois, ne sont pas totalement libres. Les historiens sont toujours soumis à certaines médiations et acceptations de la communauté à laquelle ils appartiennent. Cela est valable pour une écriture plus *scientifique, structurale, littéraire, poétique*, ou quelque que soit la définition qu'on lui donne.

Au Brésil, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, les historiens et les écrivains essayent de fixer certains modèles d'écriture, et de définir leurs propres domaines. Pourtant, entre l'histoire et les genres fictionnels, il y avait plus de points communs qu'ils ne pouvaient l'imaginer ou qu'ils ne le désiraient. De la sélection des sources à la mise en intrigue, ils ne se situaient pas simplement dans un même champ ; ils se confondaient.

### ***3.6. Les récits de voyage comme source historique : Peri entre l'histoire et la fiction – second et dernier acte : la critique***

En 1875, dans le journal *O Globo*, le roman d'Alencar a été durement attaqué par Joaquim Nabuco, arguant que l'auteur aurait commis, entre autres, des fautes historiques. Le critique affirmait qu'Alencar, qui selon lui avait la prétention de fonder la *littérature brésilienne*<sup>93</sup>, avait offensé « l'histoire, la vérité, l'art et les lois de la composition littéraire »<sup>94</sup> dans son roman indianiste, et de plus, les types caractérisés étaient faux et invraisemblables<sup>95</sup> :

<sup>93</sup> NABUCO, Joaquim. « Aos Domingos – *O Globo*, 17/10/1875 », in COUTINHO, Afrânio. (org) *A polêmica Alencar-Nabuco*, pp. 83-91 (surtout p. 84). La polémique ne se résume pas à l'*O Guarani*, mais à l'ensemble de l'œuvre de Alencar. Voir le dossier de l'affaire dans BROCA, Brito. « Nabuco contra Alencar », in *Românticos, pré-românticos, ultra-românticos. Vida literária e romantismo brasileiro*, São Paulo, Editora Polis, 1979, pp. 261-263.

<sup>94</sup> NABUCO, Joaquim. « Aos Domingos – *O Globo*, 17/10/1875 », *op. cit.*, p. 86.

<sup>95</sup> SODRE, N. W. *História da Literatura Brasileira*, Rio de Janeiro, Editora Bertrand Brasil, 1988, p. 281.

« Le *Guarani* comme roman, est une œuvre de petite valeur. (...) La prose euphonique, sonore et mélodieuse, y compris celle de M. J. de Alencar, ne suffit pas à faire vivre une œuvre, où manque la vérité, le mouvement, la poésie, l'observation, la logique, et, quelquefois, ce qui est très grave, le bon sens ; et c'est pourquoi je crains que le *Guarani* ne reste à l'avenir qu'un petit livre »<sup>96</sup>.

José de Alencar cherche à répondre à toutes les accusations de Joaquim Nabuco, en essayant de démontrer qu'il a fait un portrait exact et véritable de l'Indien<sup>97</sup>. Il conclut que le critique ignore l'histoire du Brésil : elle ne serait pour lui qu'un *mythe*<sup>98</sup>. Cette même histoire, qui n'est que l'histoire de la nation brésilienne, empêchera, selon Alencar, la réalisation de la prophétie de Nabuco, sur l'avenir d'*O Guarani* : « avant les autres pays, l'empire américain aura une littérature opulente qui dépassera cette période embryonnaire. Mais je suis convaincu que ma patrie, dans son apogée, n'oubliera pas le modeste nom des premiers ouvriers qui, malgré leur simplicité, ont travaillé pour le grand monument national »<sup>99</sup>. Alencar ne nie pas sa prétention de participer au

<sup>96</sup> NABUCO, Joaquim. *op. cit.*, 17/10/1875, pp. 90-91. On pourrait situer cette revendication de *réalisme* comme une variation locale du débat entre les courants du romantisme, réalisme et historicisme au XIX<sup>e</sup> siècle. Sur ce débat Hayden White affirme, d'abord, que : « the characteristic tensions of Romanticism are caused by the conflict between what it perceives reality to be (the apprehended order of causal efficacy in history) and what it wishes were the case (the ideal order of valuation) ». Et presque comme une conclusion, que : « Realism, therefore, rather than Romanticism and Historicism, contributed most to the formation of a genuinely objective social science in the second half of the century ». WHITE, H. « Romanticism, Historicism, and Realism. Toward a period concept for early 19<sup>th</sup> century intellectual history », in WHITE, H./KELLY, A. (ed). *The uses of history. Essays in intellectual and social history*, Detroit, Wayne State University Press, 1968, pp. 45-58 (citations respectivement p. 55 et p. 57).

<sup>97</sup> ALENCAR, José de. « Às Quintas – *O Globo*, 18/10/1875 », in COUTINHO, Afrânio. (org) *A polêmica Alencar-Nabuco*, pp. 93-10.

<sup>98</sup> *Idem*, p. 99.

<sup>99</sup> *Idem*, pp. 100-101. À l'affirmation de Joaquim Nabuco selon laquelle le *Guarani* n'aurait pas d'avenir, Machado de Assis répond quelques années plus tard, en 1887 : « la postérité donnera à ce livre la place qu'il définitivement mérite. (...) L'auteur d'*Tracema* et d'*O Guarani* peut attendre confiant. Il y a ici [dans l'*O Guarani*] une inconsciente allégorie. Quand le [fleuve] Paraíba inonde tout, Peri, pour sauver Cecilia, arrache un palmier, avec grand effort. Personne n'a encore oublié cette page magnifique. Le palmier tombe. Cecilia est placée

processus de fondation de la littérature nationale. Il réaffirme le rôle que les romans, comme le *Guarani*, doivent avoir dans un moment pareil : une fiction ayant pour fond la réalité.

Un autre contemporain, Alfredo d'Escragnolle Taunay, le vicomte de Taunay, dans ses *Memórias*<sup>100</sup> (*Mémoires*), questionne aussi la véracité et le réalisme de l'œuvre d'Alencar. Selon Taunay, malgré son indéniable talent, il ne connaissait pas la nature brésilienne : « il la décrit » – dit-il – « de son cabinet, en se souvenant plus de ce qu'il a lu que de ce qu'il a vu de ses propres yeux »<sup>101</sup>. Et puis, Alencar « sous un dehors très national, obéit plus que personne à l'influence française »<sup>102</sup>. En effet, pour faire la description des Indiens,

« Alencar a été obligé d'abandonner la voie ouverte par Fenimore Cooper pour suivre de très près Chateaubriand, et rééditer les sentimentalismes ridicules, desquels le Français était le porte-parole, en les rendant tolérables par ses phrases pompeuses et brillantes. Pourtant, tout est artificiel et fatigant. Alencar a fait de ses indiens des héros de vraies fables issues de *Natchez*, *Atala* et *René*, qui parlent un langage poétique et figuré plein d'exubérance et d'aspect oriental. Je les ai bien connus, et j'ai vécu avec eux pendant six mois, et j'ai pu les observer attentivement. (...). Ils avaient, bien sûr, une phraséologie parfois pittoresque, mais

---

dedans. Peri murmure à l'oreille de la jeune fille : *Tu vivras*, et ils s'en vont tous les deux (...), entre l'eau et le ciel, jusqu'à l'horizon où ils se volatilisent. Cecilia est l'âme du grand écrivain, l'arbre est la Patrie qui l'emmène vers le grand torrent des temps. *Tu vivras !* ». ASSIS, J. M. de. « José de Alencar : O Guarani », in *Obra Completa*, (Org. Afrânio Coutinho), tome III, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1994, pp. 925-926.

<sup>100</sup> TAUNAY, Alfredo d'Escragnolle. *Memórias*, Rio de Janeiro, Editora Biblioteca do Exército, 1960. Les *mémoires* du vicomte de Taunay sont aussi un exemple de l'efficiences du *coffret du secret* de l'IHGB. Il les a déposés dans le *coffret* le 26 août 1892, presque sept ans avant sa mort en janvier 1889. Son désir était qu'ils soient publiés en 1943, c'est-à-dire lors du centenaire de sa naissance.

<sup>101</sup> *Idem*, p. 166.

<sup>102</sup> *Idem*.

entre cela et les conversations métaphoriques et élégantes, il y a un monde »<sup>103</sup>.

En fait, Alencar avait déjà relativisé ses positions dans son autobiographie intellectuelle écrite en 1873, intitulée *Como e porque sou romancista* (*Comment et pourquoi je suis romancier*)<sup>104</sup>, mais publiée posthument par son fils en 1893. Dans ce texte, l'auteur essaye de montrer ce qui le différencie de Cooper : « dans le *Guarani* il y a une imagination jeune, qui a (...) le vice de l'exubérance ; (...) dans les œuvres de l'éminent romancier américain, on note la simplicité et la parcimonie du prosateur, qui ne se laisse pas conduire par la fantaisie ; il la châtie plutôt »<sup>105</sup>. De plus, Cooper « considère l'indigène d'un point de vue social », ce qui l'amène à décrire ses coutumes d'une façon *réaliste* : en fait, Cooper, d'après Alencar, présente l'Indien sous un *aspect vulgaire*<sup>106</sup>. Pour Alencar, le sauvage, dans le *Guarani*, « est un idéal que l'écrivain essaye de poétiser, le dégageant de la couche grossière sous laquelle les chroniqueurs l'ont enfoui, et l'arrachant à la position ridicule où les survivants abrutis de sa race, presque anéantie, ont été placés »<sup>107</sup>.

Cette dernière phrase a été interprétée par quelques commentateurs du XX<sup>e</sup> siècle comme une espèce de capitulation d'Alencar<sup>108</sup>. Néanmoins, Alencar

<sup>103</sup> *Ib. idem*. L'influence de Chateaubriand a aussi fait l'objet de la critique de Joaquim Nabuco : « si l'influence de Cooper sur notre compatriote a été grande, elle n'est pas de tout comparable à celle de Chateaubriand. C'est après la lecture d'*Atala* que M. J. de Alencar a senti son imagination voler vers les grandes forêts ». NABUCO, Joaquim. *op. cit.*, 17/10/1875, p. 84.

<sup>104</sup> ALENCAR, José de. « Como e porque sou romancista (1873) », in *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, T. I, 1959, pp. 125-155.

<sup>105</sup> *Idem*, p. 149.

<sup>106</sup> *Idem*.

<sup>107</sup> *Idem*, p. 149.

<sup>108</sup> C'est le cas, par exemple, de Brito Broca : « on voit ici – dit-il, un Alencar qui a oublié ses prurits réalistes, en admettant l'idéalisme de ses convictions romanesques. (...) Personne ne peut chercher la vérité dans l'auteur d'*O Guarani*, mais la poésie, l'idéalité. L'histoire de Péri

lui-même essaye, dans un article sur l'étymologie du nom *Ceará*, sa province natale, de démontrer que, au moins pour lui, la question était un peu plus complexe :

« L'âge colonial, qui fut notre enfance en tant que peuple, fut stérile pour l'art et pour la poésie. Quelques-unes des rares compositions brésiliennes appartiennent déjà à la période de l'adolescence. L'histoire peut se faire la voix austère de la vérité, sans avoir besoin de s'armer contre les peu nombreux vestiges de l'imagination pittoresque des indigènes ; elle peut échapper à l'aridité des chroniqueurs, à la niaiserie des prêtres, et au matérialisme des aventuriers »<sup>109</sup>.

La contradiction supposée ou la relativisation à laquelle procède Alencar, hormis le fait qu'elle est pour lui une manière de se distinguer d'autres écrivains comme Cooper, etc., relève aussi d'une conception de l'histoire. Celle-ci, pour lui, peut préserver les éléments poétiques au sein de l'analyse, l'indien par exemple, sans cesser d'être de la véritable histoire. Autrement dit, il faut s'armer contre les excès de *réalisme* que l'on trouve dans les premiers écrits sur le Brésil (chroniqueurs, religieux et voyageurs), qui ont enlevé aux indigènes leur *imagination pittoresque*, pour atteindre l'histoire.

Il faut remarquer que si Alencar semble minimiser les traits *réalistes* de son personnage, Joaquim Nabuco, à la fin de sa vie, reconsidère ses critiques, et

---

et Ceci est absurde », BROCA, Brito. « Conversa sobre José de Alencar », *op. cit.*, 1979, p. 244. La critique de Broca a pour principe le fait que ce texte d'Alencar aurait été écrit après la polémique de celui-ci avec Nabuco Araújo. Toutefois, *Comment et pourquoi je suis romancier* date de 1873, donc deux ans avant l'affaire. Nelson Werneck Sodré a commis la même faute que Brito Broca, voir SODRÉ, N. W. *op. cit.*, 1988, p. 281, et note 18, pp. 289-290. Pour un résumé général des critiques du XX<sup>e</sup> siècle faites à Alencar, voir FREIXEIRO, Fábio. *Alencar. Os bastidores e a posteridade*, Rio de Janeiro, Museu Histórico Nacional, 1977, pp. 44-76.

revient dans ses mémoires publiées par la première fois en 1900, sur la polémique avec José de Alencar : « Je crains d'avoir traité avec la présomption et l'injustice de la jeunesse ce grand écrivain (je dis *crains* parce que je n'ai pas relu ces feuilletons et que je ne me rappelle pas jusqu'où est allée ma critique et si elle a offensé ce qu'il y a de plus profondément *national* chez Alencar : son *brasileirismo*<sup>110</sup> »<sup>111</sup>.

Enfin, les historiens donnent aussi leur avis sur la polémique en question. Par exemple, Capistrano de Abreu, le plus important historien brésilien après Varnhagen, affirme que « personne n'a eu de meilleure intuition sur la vie coloniale que lui [José de Alencar] ; et il y a des pages du *Guarani* et de *Minas de Prata*, qui valent de longues monographies »<sup>112</sup>.

<sup>109</sup> ALENCAR, José de. « O nome Ceará », in *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, T. IV, 1959, pp. 1028-1036 (citation page 1036).

<sup>110</sup> Il n'existe pas une traduction précise pour la langue française de cette expression, mais ce serait quelque chose comme une manifestation d'un sentiment brésilien *national authentique*, la *brésilienneté*.

<sup>111</sup> NABUCO, Joaquim. *Minha formação*, 10<sup>e</sup> ed. (1<sup>e</sup> ed. 1900), Brasília, Editora Universidade de Brasília, 1981, p.70. Roberto Ventura rappelle un autre aspect de la polémique, plus précisément sur l'esclavage : « Les critiques de Nabuco ne sont pas exemptes de contradiction. En dépit du fait qu'il lutte pour la suppression de la captivité [de l'esclavage], il conçoit l'art comme l'expression idéalisée de la société blanche et cosmopolite, dont la domination politique et culturelle serait la pré-condition pour la civilisation moderne. En prenant l'art comme le portrait de la société idéal fondée sur le travail libre et dans l'harmonie entre les races, il refuse le réalisme d'Alencar dans le thème de l'esclavage. La captivité est, pour Nabuco, une 'ligne noire', qui limite et compromet non seulement le théâtre du pays, mais sa propre civilisation. (...) Les critiques de Nabuco sur le théâtre d'Alencar et à ses romans indigénistes sont liées à leur perspective cosmopolite. Les romans indigénistes d'Alencar, *O Guarani*, *Iracema*, et *Ubirajara*, seraient, pour son critique, une 'pseudo littérature tupi', écrite à partir de l'imitation des œuvres étrangères, comme celles de Cooper et Chateaubriand, et de sa méconnaissance de la réalité des 'sauvages' brésiliens. (...) La position de Nabuco s'oriente vers une exclusion de l'esclave et de l'indigène de la scène culturelle à travers l'abolition de la captivité et son élimination comme thème littéraire ». VENTURA, Roberto. « Um Brasil mestiço : raça e cultura na passagem da monarquia à república », in Mota, Carlos Guilherme. (org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 329-359. Pour Roberto Schwarz, le réalisme d'Alencar inspire à Nabuco l'aversion, car il ne garde pas les apparences, en révélant à la société brésilienne des aspects en désaccord avec la civilisation européenne, comme l'esclavage et les indiens. Nabuco parle, toujours selon Schwarz, des faiblesses réelles du pays, pour les cacher. SCHWARZ, Roberto. *Ao vencedor, as batatas : forma literária e processo social nos inícios*



### 3.7. *Gonçalves de Magalhães et « A Confederação dos Tamoyos » : une version épique de l'histoire*

« Ce qu'on trouve, au commencement historique des choses, ce n'est pas l'identité encore préservée de leur origine – c'est la discorde des autres choses, c'est le disparate ».

Michel Foucault<sup>113</sup>

Une autre polémique importante située dans la même perspective que celle née à propos du *Guarani*, a eu lieu après la publication, en 1856, avec le soutien de l'empereur, de *A Confederação dos Tamoyos (La Confédération des Tamoyos)*<sup>114</sup>, poème composé en dix chants, qui raconte la lutte des indiens Tamoyos, commandés par le *noble sauvage* Aimbire, contre les Portugais à Rio de Janeiro et São Vicente pendant l'épisode de l'occupation française, en 1555<sup>115</sup>.

Ce fut la grande tentative du principal maître des poètes indigénistes brésiliens, de faire des Indiens le mythe fondateur de la nation brésilienne. D'après Pedro Puntoni, le poème « épique de Magalhães est aussi un texte historiographique, dont la trame, bien qu'appartenant au registre littéraire, fut élaborée, dans une certaine mesure, dans les règles de la méthode » historique<sup>116</sup>. Presque tous les personnages auraient eu une existence historique,

---

*do romance brasileiro*, São Paulo, Editora Duas Cidades, 1977, pp. 31-32. Ventura remarque aussi la conclusion de Schwarz.

<sup>112</sup> Cité par FREIXIEIRO, F. *op. cit.*, p. 40.

<sup>113</sup> FOUCAULT, Michel. « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits*, I, 1954-1975, Paris, Gallimard/ Quarto, 2001, pp. 1004-1024 (citation p. 1006).

<sup>114</sup> MAGALHÃES, Domingos José Gonçalves de. *A confederação dos Tamoyos*, Rio de Janeiro, Garnier, 2<sup>e</sup> éd. 1864. Dans l'Avertissement à la deuxième édition, l'auteur rappelle et remercie l'empereur d'avoir soutenu à son œuvre, *idem*, p. XI.

<sup>115</sup> Les Français, explique Afrânio Coutinho, sont vus avec sympathie car ils n'ont, soi-disant, pas le même caractère ambitieux des Portugais, COUTINHO, A. *op. cit.*, 1968, p. 97.

<sup>116</sup> PUNTONI, Pedro. « A Confederação dos Tamoyos de Gonçalves de Magalhães. A poética da história e a historiografia do Império », in *Novos Estudos Cebrap*, n° 45, julho de 1996, pp. 119-130 (citation p. 125).

aussi bien que les événements principaux du poème. Néanmoins, le poète les arrange à sa guise.

La *poétique de l'histoire* de Gonçalves de Magalhães n'a pas été épargnée par les critiques. José de Alencar et Varnhagen, toujours prêts à polémiquer, ont été les juges les plus sévères du poète, bien que pour des raisons différentes. Ces raisons montrent clairement les disputes entre imagination poétique et imagination historique, à cette époque-là.

\*\*\*

Une des principales critiques adressées par José de Alencar à Gonçalves de Magalhães est que le poète n'a pas su trouver l'*originalité* du passé indien, et qu'il a beaucoup retenu son imagination<sup>117</sup>. « L'auteur n'a pas mis à profit ce que la peinture de la vie des Indiens comporte de plus beau », écrit Alencar, c'est-à-dire les origines, les traditions de ces races anéanties. Le critique ajoute que, dans toutes les épopées qu'il connaît, les auteurs « donnent une origine divine, ou au moins héroïque, au peuple qu'ils chantent, comme le firent Homère, Virgile et Camoens »<sup>118</sup>. Gonçalves de Magalhães, en « lutte avec son imagination » n'a pas réussi à « faire s'élever du sein de son âme quelque chant céleste, quelque harmonie originale, qui ne fût pas songée par l'ancienne littérature du vieux monde »<sup>119</sup>. Il s'agit d'un grave problème, car le poète a probablement lu et a connu, pendant les sept années de préparation du poème,

<sup>117</sup> La polémique a été rassemblée par CASTELO, José Aderaldo. *A polêmica sobre a Confederação dos Tamoios*, São Paulo, Faculdade de Filosofia, Ciência e Letras da Universidade de São Paulo, Coleção Textos e Documentos, 1953.

<sup>118</sup> ALENCAR, José de. « Cartas sobre a *Confederação dos Tamoyos* », in *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, T. IV, 1960, pp. 863-922 (citation p. 866).

tous les chroniqueurs et les traditions des indiens, il doit même avoir fait, dit Alencar, « des excavations profondes dans ce Pompée indigène disparu sous les laves de la civilisation ». Comment donc est-il possible, demande le critique, qu'il n'ait rien trouvé : ni « une seule relique » ni « une seule antiquité précieuse ? »<sup>120</sup>.

José de Alencar ne lui pardonne pas non plus le mauvais usage des sources historiques dans un texte poétique : « il se borne à montrer ce qu'on savait déjà » ; « il copie sans embellir, et écrit sans créer » ; « il fait une traduction en vers de quelques pages d'écrivains bien connus »<sup>121</sup>. Toutefois, Alencar rappelle, qu'il est des critiques, ou plutôt des amis du poète, qui disent que dans la *Confederação dos Tamoyos*, Gonçalves de Magalhães, « a peint la nature brésilienne, et décrit les coutumes indigènes avec poésie ! »<sup>122</sup>. Finalement, conclut Alencar : « il n'y a pas de *couleur locale*, telle que les maîtres de l'art la définissent, dans la *Confederação dos Tamoyos* »<sup>123</sup>.

La réaction de Gonçalves de Magalhães aux critiques de Alencar a été l'indifférence. Il a laissé répondre ses amis, dont l'empereur lui-même. Cependant, lorsque la critique est sortie de la famille indianiste, pour entrer dans le domaine de l'historiographie, il n'a pas refusé la polémique.

<sup>119</sup> *Idem*, pp. 864-865.

<sup>120</sup> *Idem*, p. 909.

<sup>121</sup> *Idem*. Il semble que Gonçalves de Magalhães se soit inspiré, d'après Alencar, du travail de Balthazar da Silva Lisboa, *Annaes do Rio de Janeiro*, publié en 1834. Cette œuvre est un exemple remarquable des premiers pas de la production historiographique brésilienne vers la scientificité, avant la fondation de l'IHGB. Dans un cadre marqué par *historia magistra*, l'auteur explique que son travail fut totalement extrait des archives, voir LISBOA, Balthazar da Silva. *Annaes do Rio de Janeiro, contendo a descoberta e a conquista deste paiz, a fundação da cidade com a historia civil e ecclesiastica, até a chegada d'el Rei Dom João VI ; além de noticias topographicas, zoologicas, e botanicas*, Rio de Janeiro, Typ. Imp. De Seignot-Plancher, 1834, T. I, p. XXVI. Les voyageurs du XVI<sup>e</sup> siècle apparaissent comme sources, aussi bien que les textes des religieux.

<sup>122</sup> *Ibidem*.

\*\*\*

Varnhagen a sûrement été l'un des plus puissants critiques de l'indigénisme, qu'il appelait le « dangereux *brasileirismo caboclo* »<sup>124</sup>, et qui l'a conduit à avoir des débats très polémiques avec ses défenseurs. Dans celui qui l'opposé à João Francisco Lisboa, par exemple, il avoue que tout au début de ses recherches en Europe, il n'avait pas d'idées arrêtées à propos des Indiens brésiliens et éprouvait même une certaine sympathie pour eux, du fait de sa lecture de la lettre de Pero Vaz de Caminha au roi de Portugal en 1500<sup>125</sup>. Pourtant, tout change après le voyage qu'il fait à l'intérieur du Brésil à la fin de 1840 : « d'un coup, j'ai perdu mes illusions poétiques sur les Indiens, (...). Mon horreur pour la sauvagerie, est né au milieu des *sertões*<sup>126</sup>, et en présence des sauvages »<sup>127</sup>. Varnhagen s'est trouvé menacé par une attaque des Indiens. À partir de cette expérience, il voit les choses d'une manière plus *réaliste*, de même que certains hommes politiques français, après la terreur de Robespierre

<sup>123</sup> *Ibid*, remarque de J. de A.

<sup>124</sup> « (...) talvez só porque não adulo servilmente, como outros, certo perigoso *brasileirismo caboclo* », Lettre à l'empereur D. Pedro II, datée de Madrid le 24 septembre 1856, in *Correspondência activa, op. cit.*, p. 235. *Caboclo* : signifie *cuivré* ; par extension, métis de Blanc et de l'Indien, puis indigène du Brésil.

<sup>125</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Os Indios bravos e o Sr. Lisboa, Timon* 3°. Pelo autor da « Historia geral do Brazil ». Apostilla e nota G aos numeros 11 e 12 do « Jornal de Timon », Lima, Imprensa Liberal, 1867, pp. 36-38. La critique de J. F. Lisboa se trouve dans : LISBOA, João Francisco. « Sobre a escravidão e a *Historia geral do Brazil* », in *Obras de João Francisco Lisboa*, v. 3, 1866, nota C, pp. 468-515. Sur la polémique voir : MAGALHÃES, Basílio. « Varnhagen », *Revista da Academia Brasileira de Letras*, anno XIX, vol. XXVIII, setembro, 1928, n° 81, pp. 92-136 (surtout pp. 123-129) ; SCHWARTZ, Stuart B. « Francisco Adolfo de Varnhagen : diplomat, patriot, historian », *The Hispanic American Historical Review*, may, 1967, vol. XLVII, n° 2, pp. 185-202 (surtout pp. 198-199) ; WEHLING, A. *Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999, pp. 164-165. On verra plus tard l'usage que Varnhagen fait de la lettre de P. V. de Caminha.

<sup>126</sup> Plateau intérieur (Nordeste et Centre) du pays.

<sup>127</sup> « A minha conversão, o meu horror pela selvageria nasceu em mim em meio dos nossos sertões, e em presença, digamos assim, dessa mesma selvageria », VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Os Indios bravos e o Sr. Lisboa, op. cit.*, p. 36.

ou devant les scènes plus récentes de 1848, ont été obligés de revenir aux idées *positives et réelles*<sup>128</sup>.

Ainsi dans le premier tome de son *Historia geral do Brazil*, Varnhagen considère les Indiens comme des *barbares* et comme les *derniers envahisseurs* du Brésil avant la *colonisation* portugaise. Celle-ci est tenue par Varnhagen pour l'expression ici-bas de la providence divine. La charge pour les Portugais a été très lourde, car « l'état sauvagerie et d'anarchie » des indiens a posé beaucoup d'obstacles à sa réalisation, sans compter leur absence totale de l'idée même de *patriotisme*<sup>129</sup>. Cela ne veut pas dire qu'il pensait qu'une étude sur les Indiens ne soit pas nécessaire. Au contraire, c'est dans cet esprit qu'il a proposé, en 1841, à l'IHGB la création d'une section d'ethnographie<sup>130</sup>. Mais ces recherches devaient servir plutôt à la poésie qu'à l'histoire : reculer vers le passé indien, non pour trouver « *les sources de notre histoire*, mais les mythes de leurs temps héroïques, les inspirations de leur poésie »<sup>131</sup>.

Varnhagen suggère aussi l'enseignement de la langue *tupi* dans les collèges de jésuites (ordre religieux pour lequel il n'avait pas une grande sympathie) : « qu'ils appelaient parmi eux gracieusement de *grec* » ; et il

<sup>128</sup> « As illusões com que havia embalado o espirito no seio das grandes cidades se dissiparam n'um só dia ; à maneira do que se passou com alguns politicos franceses ultra-philantropicicos por theoría, durante toda a sua vida, e que tiveram que converter-se a idéas mais positivas e reaes, em presença dos horrores de Robespierre e de Marat, e em nossos dias das proprias scenas de 1848 », VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Os Indios bravos e o Sr. Lisboa*, op. cit., p. 36.

<sup>129</sup> « Nos selvagens não existe o sublime desvelo, que chamamos patriotismo », VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *História Geral do Brazil. Isto é do descobrimento, colonização, legislação e desenvolvimento deste Estado, hoje imperio independente, escripta em presença de muitos documentos autenticos recolhidos nos archivos do Brazil, de Portugal, da Espanha e da Holanda. Por um socio do Instituto Historico do Brazil. Natural de Sorocaba*. Madrid, Imprensa da V. de Dominguez, 1854. T. I. 1<sup>a</sup> Ed. Com estampas, p. 98.

<sup>130</sup> *Revista do IHGB*, 3, 1841, p. 62.

<sup>131</sup> *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 370. Sur la position de Varnhagen vis-à-vis des Indiens, voir les importantes observations de ODÁLIA, Nilo. *As formas do mesmo. Ensaio sobre o pensamento historiográfico de Varnhagen e Oliveira Vianna*, São Paulo, Eunesp, 1997, pp. 93-105.

regrette « que ce bel exemple n'ait pas été suivi ». Pour lui l'apprentissage de la « plus ancienne langue du pays », qui a été utile à la catéchèse jésuite, ne le serait pas moins au XIX<sup>e</sup> siècle pour la littérature brésilienne ; en vérité elle serait « plus importante que l'étude du grec et des autres langues savantes »<sup>132</sup>. José Veríssimo explique cette concession de Varnhagen comme étant un produit de la force de l'idéologie indigéniste du romantisme<sup>133</sup>. Peut-être. Mais, les recherches linguistiques ont aussi un aspect épistémologique dans le travail de l'historien : elles lui permettent de créer des preuves historiques. En dépit du fait que Varnhagen considérait les Indiens comme un « peuple, encore dans l'enfance », et qui n'avait pas « d'histoire, mais seulement de l'ethnographie »<sup>134</sup>, l'étude de la langue, par le biais de la *philologie comparée*,

<sup>132</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 1854, p. 244.

<sup>133</sup> VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira* (1915), Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1954, 3<sup>e</sup> éd., note 2, p. 13. Varnhagen avait déjà traité ce sujet en 1840, VARNHAGEN, F. A. de. « Sobre a necessidade do estudo e ensino das linguas indigenas do Brasil », lida na sessão do 1<sup>o</sup> de agosto de 1840, por FAV, membro correspondente do Instituto, *Revista do IHGB*, T. III, v. 3, 1841. pp. 53-63. José de Alencar traite ce sujet de manière plus précise : « la connaissance de la langue indigène est le meilleur moyen pour exprimer la nationalité de la littérature. Elle nous donne non seulement un vrai style mais aussi les images poétiques du sauvage, ses modes de pensée, les tendances de son esprit et jusqu'aux moindres particularités de sa vie », ALENCAR, José de. « Lettre de la première édition (1865) », *Iracema, légende du Céara*, Aix-en-Provence, Alinea/Unesco, 1985, traduction de Inês Oseki-Dépré, p. 112. La valeur de la langue tupi est incontestable chez les romantiques. Gonçalves Dias a même écrit un dictionnaire de la langue tupi, voir DIAS, A. G. *Dicionário da língua Tupi, chamada língua geral dos indígenas do Brasil*, (1<sup>e</sup> éd. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1858), Rio de Janeiro, Livraria São José, 1965. Cependant, cette langue productrice du sens et d'image, d'histoire finalement, ne traduit pas exclusivement les actes du discours des aborigènes. Elle révèle aussi leurs formes d'insertion dans leur environnement. Donc, elle ne peut pas être pensée isolée du contexte, du paysage qu'elle représente et qui en même temps est sa source d'imagination.

<sup>134</sup> « Os invasores barbaros traziam consigo bastantes germens de discordia, (...). Assim taes rixas perpetuariam neste abençoado solo a anarchia selvagem, ou viriam a deixal-o sem população, se a Providencia Divina não tivesse accudido a dispor que o christianismo viesse ter mão a tão triste e degradante estado ! Para fazermos porêem melhor idéa da mudança occasionada no paiz pelo influxo do christianismo e da civilização, procuraremos dar uma noticia mais especificada da situação em que foram encontradas as gentes que habitavam o Brazil ; isto é, uma idéa de seu estado, não podemos dizer de civilização, mas de barbarie e de atraso. De taes povos na infancia não ha historia : ha só ethnographia », VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia Geral do Brazil. Isto é do descobrimento, colonização, legislação e desenvolvimento deste Estado, hoje imperio independente, escripta em presença de muitos documentos autenticos recolhidos nos arquivos do Brazil, de Portugal, da Espanha e da Holanda. Por um socio do Instituto Historico do Brazil. Natural de Sorocaba*. Madrid, Imprensa da V. de Dominguez, T. I., 1854. 1<sup>a</sup> Ed. Com estampas, pp. 107-108.

devient une méthode efficace pour prouver l'origine des *envahisseurs* qui ont occupés le territoire américain. En fait, en 1876, deux années avant sa mort, Varnhagen écrit l'énigmatique *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Egyptiens. Indiquée principalement par la philologie comparée : traces d'une ancienne migration en Amérique, invasion du Brésil par les Tupis*<sup>135</sup>, où il essaie de prouver que les Tupis étaient de la même famille que les anciens égyptiens :

« En étudiant, depuis maintes années, l'ethnographie des Tupis, envahisseurs de presque toute l'Amérique orientale, et en observant surtout leurs armes et canots de guerre, leur industrie agricole et céramique, et plus encore le mécanisme de leur langue, quoique appauvrie dans la bouche de gens retombés dans la barbarie et le *sauvagisme*, ils se présentaient continuellement à mon esprit comme un peuple provenant de l'ancien continent. (...) En étudiant la même langue tupi, j'avais été surpris d'y trouver plusieurs mots grecs ; et, en même temps, j'avais remarqué les flexions des verbes pour désigner les temps passé, futur et futur conditionnel, qui paraissaient rapprocher la même langue du latin. Guidé par ces premiers indices, je m'étais adonné, il y a plus de trente ans, à quelques études de linguistique pour comparer le tupi avec les anciens dialectes grecs et latins ; mais toujours sans le moindre fruit. J'avais presque désespéré d'arriver à une solution un peu favorable, quand une inspiration est venue m'engager à des nouveaux efforts. Ce fut la remarque faite sur un autre nom par lequel les Tupis se désignaient (remarque déjà faite par le P. Lafitau) nom qu'ils appliquaient aussi aux Européens nouvellement arrivés, s'ils les considéraient comme leurs amis. Ce nom a fait

<sup>135</sup> VARNHAGEN, F. A. *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Egyptiens. Indiquée principalement par la philologie comparée : traces d'une ancienne migration en Amérique, invasion du Brésil par les Tupis, etc.* Vienne. Librairie I. et R. de Faesy & Frick, 1876.

tourner mes vues à des recherches sur un autre peuple ancien, également de la Méditerranée. Toutefois, peu renseigné d'abord sur la bibliographie linguistique, j'ai dû perdre beaucoup de temps, en me livrant à l'étude de plusieurs langues, avant enfin à celle qui vint à fournir les plus frappantes analogies et identités. (...) Parmi les langues anciennes plus connues, en contact avec la Méditerranée, il ne me restait que l'égyptien. (...) J'ai entrevu les premières réussites, qui, en y mettant assez de persévérance, m'ont conduit d'investigation en investigation, aux deux conclusions, de ce que le peuple en question était de la même famille que l'égyptien ancien, et que l'un et l'autre appartenaient à ces races oural-altaïques que l'on dit généralement touraniennes »<sup>136</sup>.

Cet ouvrage a été très mal reçu par la critique tant au Brésil, qu'à l'étranger<sup>137</sup>. Pourtant, elle montre une des principales raisons de l'intérêt de Varnhagen (pendant toute sa vie) pour la langue des Indiens : ils ne sont pas des brésiliens authentiques, ils sont les descendants d'un peuple ancien qui, en plus, n'a pas su tirer tout le profit du territoire qu'ils ont occupés pendant cette longue durée.

C'est, cependant, dans le deuxième tome de son *Histoire générale*, publiée en 1857, que Varnhagen adresse une critique directe aux indianistes brésiliens en approfondissant ses thèses sur le sujet. Il a placé ce texte juste après la préface, position qui démontre l'importance et le ton polémique que

<sup>136</sup> *Idem*, pp. V-IX. Cette même année, Varnhagen fait publier le livre du Père Antonio Ruiz de Montoya, dont l'étude est aussi importante à l'ethnographie des Indiens, *Arte de la lengua guarani, ó mas bien tupi*, por el P. Antonio Ruiz de MONTOYA, Natural de Lima, missionario en la antigua reduccion de Loreto, junto al rio Paranapanema del Brasil, superior en otras y Rector del Colegio de Asuncion, etc. Viena/Paris, 1876. Editor : Francisco Adolfo de Varnhagen (surtout p. c).

<sup>137</sup> Pour un bilan des critiques voir LESSA, Clado Ribeiro. « Vida e obra de Varnhagen », *Revista do IHGB*, 224, 954, pp. 109-315 (surtout pp. 226-239). Michel de Certeau cite ce travail de Varnhagen comme un des œuvres qui prouvent l'importance de Jean de Léry pour l'étude de la langue tupi, voir CERTEAU, M. de « Ethno-graphie. L'oralité, ou l'espace de l'autre : Léry », in *L'Écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. note 7, p. 221.



l'historien voulait donner à la question, en sachant qu'il ne traite pas spécifiquement des Indiens dans ce tome. Le titre *Os Indios perante a nacionalidade brasileira (Les Indiens face à nationalité brésilienne)*<sup>138</sup>, confirmait, à son tour, la marque de la polémique. Varnhagen reprend ici quelques idées d'un discours qu'il avait prononcé à l'Académie d'Histoire de Madrid, en 1852, en réponse aux arguments indigénistes que Gonçalves Dias avait soutenus dans son introduction à la réédition de l'œuvre de Bernardo Pereira Ribeiro, en 1849<sup>139</sup>. Dans une lettre à l'empereur, du 18 juillet 1852, Varnhagen explique qu'après avoir lu cette l'introduction, il pense qu'est arrivé le moment de résoudre la question importante de la nationalité brésilienne. Il faut, selon l'historien, éviter que l'opinion s'égare « dans des idées subversives »<sup>140</sup>. Il ajoute à cette lettre une copie du texte où il critique Gonçalves Dias, et demande à D. Pedro II son avis<sup>141</sup>. Il remarque aussi, qu'il reprend avec ce travail ce qu'il a déjà fait précédemment : combattre pour le Brésil, avec l'arme dont il dispose, sa plume.

<sup>138</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « Discuro preliminar. Os Indios perante a nacionalidade brasileira », in *Historia Geral do Brazil, op. cit.*, T. II, 1858, pp. XIV-XXVIII.

<sup>139</sup> En vérité, Varnhagen réitère les arguements qu'il a avancés dans son travail intitulé *Memorial Organico*, publié aussi en 1849, dans lequel il critique durement la peste des *pseudos philanthropes*, héritiers de Rousseau et Voltaire, qui s'opposent à l'esclavage indigène comme forme d'intégration à la civilisation, et comme une manière de finir avec l'esclavage africain (et ainsi rompre avec le métissage), (« Ha hoje em dia uma tal praga de falsos philanthropos, graças a Rousseau ou a Voltaire ou a nam sei quem, que a gente em materia d'indios quase nam pode piar, sem que lhe caiam em cima os franchinotes, com estas e aquellas sedicões theorias pseudo-philantropicas ») VARNHAGEN, F. A. de. *Memorial Organico*, que a consideraçam das assembleias geral e provinciaes do imperio. Apresenta um brasileiro. Dado a luz por um amante do Brasil, 1849. On verra plus tard cette préface de Gonçalves Dias.

<sup>140</sup> « A leitura de uns artigos dos dois primeiros números do *Guanabara* sobre Barredo, moveu-me de não deixar para mais tarde a solução de uma questão importante acerca da qual convem muito ao paiz e ao Throno que a opinião se não extravie, com idéas que acabam por ser subversivas », in VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 187-188.

<sup>141</sup> Il demande aussi qui l'empereur suggère quelqu'un pour en faire la lecture devant l'IHGB, et qu'ensuite il soit imprimé dans la revue *Guanabara*, dans laquelle Gonçalves Dias avait aussi publié la préface à Berredo, puis finalement, dans la *Revue de l'IHGB*. Rien a été fait.

*Les Indiens face à la nationalité brésilienne* commence avec la mise en question de l'affirmation suivante : « nos anciens Indiens sont de vrais Brésiliens *purs*, et les plus légitimes représentants, dans le passé, de la nationalité actuelle »<sup>142</sup>. Varnhagen organise son texte à comme suit :

1. Les Indiens étaient-ils les légitimes propriétaires du territoire avant l'arrivée des Européens ?

Non, répond Varnhagen, car ils étaient très peu nombreux par rapport aux dimensions du pays, et étaient eux-mêmes des nomades et des envahisseurs. Ils se servaient de la terre, mais ne la défendaient pas<sup>143</sup>.

2. Vivaient-ils dans état social enviable, en dépit du manque de fer et de la connaissance d'une vraie religion ?

L'état de nature où vivent les indiens, décrit par Varnhagen, est plus proche de la description faite par Hobbes<sup>144</sup> que de celle de Rousseau<sup>145</sup>, bien que son explication soit biblique : ils vivaient dans un état de dégénérescence après le péché originel (et quelques un vivent encore ainsi, selon lui ; comment le sait-il ? Aurait-il voyagé et vu cette situation ? Il cite au moins un voyageur contemporain, le français J.-B. Say<sup>146</sup>). Ils vivaient en guerre permanente, les uns contre les autres. De plus, ils étaient anthropophages. D'après l'historien « ils ne méritaient pas même le nom de barbares ; ils n'étaient que des

<sup>142</sup> « Não falta quem abertamente afirma, ou pelo menos tacitamente creia, que os nossos antigos Índios são os verdadeiros Brasileiros *puritanos*, e o mais legítimos representantes, no passado, da nacionalidade actual », *idem*, p. XIV.

<sup>143</sup> *Idem*, p. XV.

<sup>144</sup> Voir le chapitre XIII : « Of the naturall condition of mankind as concerning their felicity and misery », du *Léviathan*, HOBBS, Thomas. *Leviathan*, edited with an introduction by C. B. Macpherson, London, Penguin Books, 1981, pp. 183-188.

<sup>145</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques. « Discours sur l'origine, et les fondements de l'inégalité parmi les hommes », (surtout la première partie), in *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, pp. 131-163.

<sup>146</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « Discurso preliminar. Os Índios perante a nacionalidade brasileira », *op. cit.*, T. II, 1858, p. XX.

*sauvages* », variation sémantique expliquée, selon lui, par la philologie. Il n'est donc pas possible d'envier cette société, « esclave de sa propre liberté », écrit Varnhagen, qui ne connaît pas même le *droit naturel*, « qui, selon quelques-uns, est inhérent à l'homme primitif »<sup>147</sup>.

3. Cet état serait-il devenu meilleur, sans le processus de la christianisation ?

Non, puisqu'il suffit, dit Varnhagen, de comparer les Indiens qui habitent dans la région de l'Amazonie, sans contact avec la colonisation européenne, pour le prouver. Non seulement ils n'ont pas évolué, mais risquent même de s'exterminer. Par ailleurs, leurs vagues idées religieuses ne contribuent pas à leur amélioration en tant que société. En conséquence, ils n'ont ni morale ni modèles de vertu<sup>148</sup>.

4. L'usage de la force était-il vraiment nécessaire pour apprivoiser les Indiens ?

Sans aucun doute, affirme Varnhagen. La force était indispensable dans un état pareil, où prédomine l'instinct et non la raison des hommes. En effet « l'esclavage et la subordination sont le premier pas vers la civilisation des nations », disait le « vertueux et sage » évêque Azeredo Coutinho, cité par Varnhagen<sup>149</sup>.

5. Y-a-t-il eu des excès dans ces actions ?

Étant donné que l'usage de la force était indispensable, il est probable que des excès ont eu lieu. Toutes les organisations politiques, le gouvernement,

---

<sup>147</sup> *Idem*, pp. XV-XVII.

<sup>148</sup> *Idem*, pp. XVII-XIX.

<sup>149</sup> *Idem*, pp. XX-XXI.

la justice, l'armée, etc., peuvent abuser de leurs pouvoirs. Un certain niveau de violence est donc normal<sup>150</sup>.

6. Quelle race, entre la noire, l'indienne et la blanche, qui à elles-seules constituent presque tous les pays d'Amérique, est aujourd'hui la race prédominante ?

Varnhagen n'hésite pas à affirmer que le « type européen » l'emporte sur les deux autres. Il ne présente pas de données statistiques. Il suggère seulement que les lecteurs parcourent le pays, regardent et remarquent les noms des familles : la prédominance est toujours européenne. La langue parlée au Brésil est une autre preuve de cette domination : il suffit de demander quelque chose dans un idiome africain et personne ne vous répondra !<sup>151</sup>

7. Actuellement, quelle race peut-être considérée comme la représentante historique de la nationalité ?

Il va de soi pour Varnhagen que : « L'élément européen constitue essentiellement l'actuelle nationalité, et avec plus de raison (avec l'arrivée de nouveaux colons venus d'Europe) constituera celle de l'avenir ». Enfin, c'est avec « cet élément chrétien et civilisateur que doivent, principalement, marcher les anciennes gloires de la patrie, et en conséquence l'histoire *nationale* »<sup>152</sup>. Pour faire bref : « Les Indiens n'étaient pas les propriétaires du Brésil ; le nom de Brésilien n'était pas applicable aux sauvages qu'ils étaient ; ils ne pouvaient être civilisés que par la force, laquelle ne fut pas si abusive qu'on le dit ailleurs ». Finalement, « ils ne peuvent sous aucun prétexte être pris comme des

<sup>150</sup> *Idem*, pp. XXII-XXIV.

<sup>151</sup> *Idem*, pp. XXIV-XXV.

<sup>152</sup> « Claro esta que, se o elemento europeu é o que essencialmente constitue a nacionalidade actual, e com mais razão (pela vinda de novos colonos da Europa) constituirá a futura, é com

guides du patriotisme ou comme des représentants de la nationalité, ni dans le présent, ni dans le passé »<sup>153</sup>.

Cette hégémonie blanche est une des conditions qui autorise et légitime le fait que Varnhagen écrit l'histoire du Brésil. Pourtant, il se demande quelle histoire de la conquête un Indien pourrait bien écrire ? Ce serait, très certainement, une histoire partielle. Il n'aurait pas besoin d'aller consulter les archives *ennemies*, car elle se résumerait en trois mots « la violence, l'illégitimité et l'usurpation » qui caractérisent pour eux les actes des Européens : « Voici ce que serait l'histoire *nationale* si les Indiens conquéraient tout le Brésil, et si celui-ci avait à sa tête un Ambiré et avait pour arme une flèche transperçant le crâne d'un chrétien »<sup>154</sup>.

L'attaque dirigée contre Gonçalves de Magalhães ne pouvait être plus directe<sup>155</sup>. La réplique ne tarde cependant pas. Elle commence avec une longue monographie publiée dans la *Revue de l'IHGB*, en 1860, sous le titre *Os*

esse elemento christão e civilizador que principalmente devem andar abraçadas as antigas glorias da patria, e por conseguinte a historia nacional », *idem*, p. XXV.

<sup>153</sup> « Em resumo : os Indios não eram donos do Brazil, nem lhes é applicavel como selvagens o nome de *Brazileiros* : não podiam civilisar-se sem a presença da força, da qual não se abusou tanto como se assoalha ; e finalmente de modo algum podem elles ser tomados para nossos guias no presente e no passado em sentimentos de patriotismo ou em representação da nacionalidade », *idem*, p. XXVIII.

<sup>154</sup> « Um Indio que escrevesse a historia *da Conquista* não teria que cançar-se muito para nos dizer que *para elle* tudo quanto haviam feito os Europeus fora violência, illegitimidade, usurpação ; e com inscrever estas tres palavras no frontespicio de um livro em branco satisfaria a sua missão sem rebuscar documentos nos archivos *inimigos* ; (...). Eis a sua historia *nacional* se os Indios do mato conquistassem todo o Brazil, e se este tivesse por chefe a um Ambiré e por armas uma frecha india espetando a caveira de um christão », *idem*, p. XXVI. Le même argument est valable pour un éventuel historien africain.

<sup>155</sup> Il faut rappeler que Varnhagen n'a pas été le seul historien à critiquer Gonçalves de Magalhães. L'historien portugais Alexandre Herculano dans une lettre à l'empereur fait aussi une dure critique à la *Confederação dos Tamoyos*. Entre autres critiques, il censure le choix du genre poétique de Gonçalves de Magalhães, en disant que l'épique n'a pas de sens en Europe et encore moins en Amérique. Comme Varnhagen, il pense aussi qu'il n'est pas possible de concevoir l'indien comme le représentant de l'actuelle nationalité brésilienne. Voir « Alexandre Herculano, cricoide da 'A Confederação' », *apud* RAEDERS, Georges. *Pedro II e os sábios franceses*, *op. cit.*, 1944, pp. 201-215. Raeders a publié aussi, une lettre adressée par Gonçalves Dias à D. Pedro II de Lisbonne, le 13 septembre 1856, commentant qu'il se trouvait chez Alexandre Herculano, avec d'autres collègues, qui critiquaient hargneusement l'œuvre de

*indigenas do Brasil perante a historia* (Les Indiens du Brésil devant l'histoire)<sup>156</sup>, dont je ne retiens que quelques points importants pour mon analyse.

Le poète initialement fait quelques remarques à propos des façons d'écrire l'histoire. D'après lui, la manière dont les hommes l'écrivent n'est, souvent, qu'une « lutte d'intérêts contraires, qui varient selon la dialectique des avocats. Ainsi, l'historien peut claudiquer au niveau de ses réflexions et interprétations, aussi bien que dans l'exposition des faits »<sup>157</sup>. Par ailleurs, Gonçalves de Magalhães signale que « les vainqueurs veulent toujours avoir la raison de leur côté », et pour la constituer ou la renforcer ils présentent « des documents » qui les favorisent. L'historien, impartial et juste, devrait « chercher la vérité par la critique, et par une méthode indirecte, en notant toujours les contradictions, comme le font les juges qui confrontent les témoins »<sup>158</sup>. Mais cela n'est pas toujours facile. Il suffit de regarder, dit l'auteur, comment l'histoire contemporaine est écrite. C'est l'histoire des vainqueurs : « les faits sont altérés devant nos yeux »<sup>159</sup>. Donc si les groupes dominants d'une même « nation civilisée », commandée par des « homme supérieurs » ne s'épargnent aucunes critiques réciproques, « quelle aveugle confiance peut nous inspirer ces

---

Gonçalves de Magalhães. Il a essayé de le défendre des censures qu'il considérait exagérées, *idem*, pp. 216-220.

<sup>156</sup> MAGALHÃES, J. Gonçalves de. « Os indigenas do Brasil perante a historia », in *Revista do IHGB*, 23, 1860, pp. 3-66.

<sup>157</sup> « A historia, tal como os homens a escrevem, é o mais das vezes como um processo pleiteado por interesses contrarios, que varia de arrazoado segundo o intento, e a dialectica dos advogados ; e tanto pode claudicar o historiador nas suas reflexões e interpretações, como na exposição dos factos », *idem*, p. 4.

<sup>158</sup> « Quando pois se nos apresentam documentos varios, provenientes de hum só lado, cumprenos procurar a verdade pela critica, e por hum methodo indirecto, notando sempre as contradicções, como fazem os juizes no acareamento das testemunhas », *idem*.

<sup>159</sup> « Não estamos nós vendo como se escreve a historia contemporanea ? Como se alteram os factos passados debaixo dos nossos olhos ? », *idem*, pp. 4-5.

peintures d'un peuple étrange, faites par leurs oppresseurs ? »<sup>160</sup>. Ainsi, il n'est pas étonnant finalement que les Indiens, un peuple vaincu, voient leur histoire niée par quelques-uns, au nombre desquels un Varnhagen.

Gonçalves de Magalhães explique qu'il veut « réhabiliter l'Indien devant l'histoire et la philosophie ». Il se croit sans parti pris, car « le sang indigène ne coule pas dans ses veines ». En effet, c'est son « cœur, son amour de l'humanité qui parle ; et dans son âme la voix de la vérité »<sup>161</sup>. Ce sont donc les sentiments d'un poète qui veut faire justice aux Indiens en s'opposant à Varnhagen. Ce dernier, affirme Gonçalves Magalhães, est un :

« Infatigable chercheur de sources anciennes. Il a passé presque toute sa vie loin à service de sa patrie. Il s'est transporté en imagination dans les temps coloniaux, et est devenu l'historien le plus savant sur la conquête du Brésil par les Portugais. Il est le panégyriste de la civilisation, bien qu'elle ait été apportée par le fer, par le feu, et par la captivité des peuples brésiliens, avec lesquels il ne sympathise pas ; il les nie tous, peut-être parce qu'il ne les connaît pas »<sup>162</sup>.

Certes, Varnhagen est un *infatigable* chercheur, toutefois, son éloignement du Brésil, bien que justifié, l'a empêché d'avoir une évaluation correcte. L'imagination de l'historien est troublée. Par contre, selon Gonçalves

<sup>160</sup> « Si pois os partidos politicos de uma mesma nação civilisada, capitaneados por homens superiores, com baldões a calumnias se não poupam, que cega confiança nos hão de inspirar essas pinturas de hum povo estranho, feitas pelos seus opressores ? », *idem*, p. 5.

<sup>161</sup> « Mostrar esse elemento tal como elle é, ou ao menos tal como se nos elle apresenta ; rehabilital-o aos olhos da philosophia e da historia, é o fim a que agora me proponho ; não que o seu sangue me circule nas veias, e por elle me falle ; mas porque falla-me no coração o amor à humanidade, e n'alma a voz da verdade », *idem*, pp. 6-7.

<sup>162</sup> « O Sr. Varnhagen, incansavel pesquisador de antigos documentos, e que quasi sempre viveo longe da patria em serviço d'ella, transportando-se com imaginação aos tempos coloniaes, constitui-se o mais completo historiador da conquista do Brasil pelos portuguezes, e o panegyrista da civilisação, mesmo que a ferro e fogo, pelo captiveiro dos povos brasileiros,

de Magalhães, Varnhagen, derrière l'autorité de l'historien, élabore ses arguments comme un romancier. Par exemple, il transforme l'anthropophagie indigène en croyance religieuse, pour la constituer en limite de toute tolérance possible<sup>163</sup>. C'est une manœuvre textuelle propre à un « romancier habile, qui prépare les faits en accord avec les conclusions qu'il veut en tirer »<sup>164</sup>. Varnhagen ne serait pas seulement un manipulateur littéraire, il est aussi, pour Gonçalves de Magalhães, un historien qui au nom de la vérité, parfois, « décide en fonction de son avis personnel, et non en fonction des faits et des documents »<sup>165</sup>. C'est le cas de son explication sur l'état de nature des sauvages.

Autoproclamé *rousseauiste*, Gonçalves de Magalhães, ne veut pas croire que Varnhagen soit un adepte de Hobbes : « mais dans son horreur de la guerre chez les indiens, il professe quelquefois les mêmes sentiments et paradoxes de la morale et de la politique, à mon avis, funestes, qui l'amènent à recommander avec insistance l'emploi de la force et à louer l'ambition et la cupidité, qui après la religion, 'sont, dit Varnhagen, les deux sentiments qui animent l'humanité quand elle entreprend de grandes œuvres' »<sup>166</sup>. Pour les indianistes brésiliens,

---

com quem não sympathisa, talvez por não conhecê-los ; e a quem às vezes tudo nega, até o título de indígenas, », *idem*, p. 9.

<sup>163</sup> Le passage de Varnhagen auquel Gonçalves de Magalhães fait allusion est le suivant : « Cet esprit de vengeance mené à l'extrême était leur véritable foi. En voyant un tel état de dégradation de l'homme dans sa religion (à peine osons-nous employer ce nom pour une telle horreur), il n'y aura pas de philosophe politique qui ne reconnaisse pas que la tolérance religieuse doit avoir des limites, quelque libre que soient les institutions d'un état quelconque » (« Este espirito de vingança levado ao excesso era a sua verdadeira fé. – Ao ver um tal extremo de degradação do homem em sua religião (a custo empregamos este nome para taes horrores) não haverá philosopho-político que não reconheça que o tolerantismo religioso deve ter limites, por livres que sejam as instituições de um estado »), VARNHAGEN, F. A. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1854, T. I, p. 121

<sup>164</sup> « E convertendo, por direito de historiador, esse espirito de vingança em religião dos indigenas, tira d'ahi argumento contra a tolerancia em materia de religião. Dest'arte um habil romancista prepara os factos para as conclusões que deseja tirar », MAGALHÃES, J. Gonçalves de. « Os indigenas do Brasil perante a historia », 1860, *op. cit.*, p. 13.

<sup>165</sup> « Dest'arte, fiel indagador da verdade, decide em virtude da sua particular opinião, e não à vista dos factos, e documentos », *idem*, p. 17.

<sup>166</sup> « Não presumo que seja o nosso historiador sectario de Thomaz Hobbes ; porém no seu horror à guerra da selvageria, professa às vezes os mesmos principios e paradoxos de moral e



Hobbes n'était pas une compagnie recommandable ; D. Pedro II ne représentait ni pour ces derniers ni pour Varnhagen, un roi absolu, mais un monarque éclairé. Néanmoins, Varnhagen serait *hobbesien*, malgré le doute rhétorique insinué par le poète, et la phrase citée serait une preuve non équivoque. Cependant, Gonçalves de Magalhães a cette phrase de son contexte. Varnhagen ne se référait pas directement aux Indiens, mais aux premiers donataires des capitaines, et au système d'occupation du territoire mis en œuvre par la métropole au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>167</sup>. Le déplacement opéré par Gonçalves de Magalhães ne se restreint aucunement au texte de Varnhagen lui-même, mais s'étend aux motivations qui l'ont menées à écrire l'histoire du Brésil. Le poète ne croit pas que l'historien ait été poussé à écrire par *ambition* ou *cupidité* ! Il ne s'agit pas, affirme-t-il, d'une critique ironique. Par expérience, il sait que « au Brésil, on n'obtient ni honneur ni richesses en écrivant des ouvrages sérieux »<sup>168</sup>. La critique de Gonçalves de Magalhães repose sur des arguments, qui une fois posés, ne sont pas désarticulés par la simple affirmation qu'il ne veut pas le

---

de politica, ao nosso ver funestos, que o levam a recomendar com instancia o emprego da força da força, e a louvar a ambição e a cobiça, que depois, do zelo religioso, « são, diz elle, os outros dous sentimentos da humanidade no emprehender obras grandes », *idem*, p. 33.

<sup>167</sup> « Jean III crut pouvoir trouver les hommes nécessaires au peuplement et à la mise en valeur du Brésil, seule manière de contenir les appétits étrangers, en leur concédant des avantages considérables. Il divisa la côte brésilienne en 15 secteurs d'une longueur de 30 à 100 lieues portugaises : à partir de cette base littorale, chaque 'donataire' qui recevrait en même temps le titre de capitaine pourrait occuper le territoire aussi loin qu'il le voudrait avec comme seule limite la ligne imaginaire (...) de Tordesillas. Sur ce territoire, le donataire jouirait de pouvoirs quasi souverains. Il pourrait notamment céder aux immigrants qu'il recruterait des tenures (ou *sesmarias*) selon les conditions dont conviendraient les deux parties. Il nommerait les autorités municipales, les juges, fixerait les taxes à percevoir, distribuerait les terres à sa guise. (...) : il n'y eut que 12 donataires pour les 15 capitaineries proposées », BENNASSAR, Bartolomé/MARIN, Richard. *Histoire du Brésil, 1500-2000*, Paris, Fayard, 2000, pp. 31-32.

<sup>168</sup> « Apesar da theorica que se descobre nesse modo de fallar do historiador, acreditamos mui sinceramente que não foi por ambição e cobiça que elle « levantou o pensamento à ardua tarefa de escrever a historia do Brasil ; mas sim, como diz, pelo desejo de prestar esse serviço ao paiz em que nasceu. » E tanto mais o acreditamos quanto igual sentimento nos anima ; e sabemos por desanimadora observação e experiencia que não é escrevendo obras sérias que entre nós se alcançam honras e riquezas », MAGALHÃES, G. de *op. cit.*, 1860, p. 33.

qualifier d'*ambitieux*<sup>169</sup>. L'allusion était déjà présente. Ruse d'un *romancier habile*.

L'histoire, pour Gonçalves de Magalhães, ne se borne pas « à l'enchaînement des faits, noms et dates ». Elle consiste davantage dans « la juste appréciation des hommes et des événements, et en leçons de morale et de politique qui puissent servir au perfectionnement de l'ordre social ». En conséquence, « l'historien doit être un philosophe pour bien poser les questions et juger ; il doit être un poète pour bien sentir ; il doit être moraliste pour bien doctriner ; et homme politique pour bien appliquer »<sup>170</sup>. Dans « l'histoire, il y a trois types de vérité : les faits, les intentions et les conclusions morales et politiques de l'historien ». En effet, « l'exactitude historique n'est pas comme celle du daguerréotype, qui étant momentanée et passagère, défigure la physionomie, (...). Elle n'est pas non plus comme la caricature, qui sacrifie les formes naturelles à l'expression exagérée ». C'est ce genre d'*exactitude historique* qui est responsable des « peintures incongrues de nos sauvages »<sup>171</sup>.

Varnhagen, pour Gonçalves de Magalhães, ne sent pas bien les choses, il est donc un mauvais poète et un mauvais peintre ; comme il est partial au sujet

<sup>169</sup> Par ailleurs, il faut remarquer que Varnhagen n'avait aucun problème avec l'adjectif « ambitieux ». Dans une lettre à l'empereur, où il l'informe que le deuxième tome de l'*Histoire générale* est prêt, l'historien demande, en reconnaissance de ses services, un poste plus élevé. À cette occasion il affirme en citant Guizot : « La plus grande gloire et l'honneur d'un homme est l'ambition », VARNHAGEN, F. A. de. *Coorepondência activa, op. cit.*, pp. 242-248 (citation p. 245).

<sup>170</sup> « O merito da historia não consiste só no encadeamento dos factos, nomes e datas. E a isso não se reduz o nosso historiador. Consiste mais que tudo na justa apreciação dos homens e dos acontecimentos, e na melhor lição moral e politica que possa servir ao aperfeiçoamento da ordem social, impedindo-a que recaia nos mesmos erros do passado. O historiador ha de ser philosopho para bem indagar e julgar ; poeta para bem sentir ; moralista para bem doctrinar, e politico para bem applicar », *idem*, p. 35.

<sup>171</sup> « Ha na historia tres cathogorais de verdade : a dos factos, a das intenções, e a das conclusões moraes e politicas do historiador. A exactidão historica não ha de ser tal como a do daguerreotypo, que á força mesmo de sua momentanea e passageira fidelidade, desfigura o semblante, (...) da caricatura, que sacrifica as formas naturaes á força da expressão exagerada

des Indiens, il n'est ni bon juge ni bon philosophe. Suprême accusation, Varnhagen n'aurait pas voyagé afin de voir les indiens. Tout comme José de Alencar critiqué par Alfredo d'Escragnoille Taunay, Varnhagen n'aurait élaboré que des conjectures depuis son cabinet<sup>172</sup>.

\*\*\*

Le poète publie aussi une autre brève réponse dans une note à la deuxième édition de la *Confederação dos Tamoyos*, en 1864. Il explique qu'il n'a pas établi de partage, avec lequel la civilisation et les Portugais d'un côté, la barbarie et les Indiens de l'autre. Non, selon lui, dans son poème comme dans les sources historiques qu'il a compulsées, « les Portugais marchent toujours de concert avec les Indiens, qui furent les instruments de tout ce qui fut fait de remarquable dans notre pays ». Gonçalves de Magalhães affirme que les Indiens ne se sont pas battus contre la civilisation mais contre l'esclavage et la force brute<sup>173</sup>. Dans ce sens, il explique son but qui est de « chanter pour les vertus civilisatrices et non pour la barbarie » des uns ou des autres<sup>174</sup>. Il en avait déjà donné un exemple dans *Les Indiens du Brésil devant l'histoire*, quand il raconte, en tant que témoin oculaire<sup>175</sup>, l'histoire de la réception que le marquis de

---

e caprichosa. E neste caso estão as pinturas ingruentes que fazem dos nossos selvagens », *idem*, pp. 35-36.

<sup>172</sup> « O historiador reconheceria esse typo sem dificuldade, sim em vez de conjecturar de seu gabinete, viajasse pelo interior das nossas provincias », p. 62.

<sup>173</sup> « Eu não ponho no poema a civilização e os colonos portuguezes de um lado ; a barbaria e os Indios do outro. No poema, como nos documentos historicos que estudei, marcham os Portuguezes apoiados sempre por immenso numero de indigenas, que foram os instrumentos de tudo o que então se fez de notavel na nossa terra. Em favor dos que resistem, não à civilização, mas ao captiveiro, e à força bruta dos inavsores, (...) », MAGALHÃES, G. de *op. cit.*, 1864, pp. 352-353.

<sup>174</sup> « Canto por conseguinte virtudes civilisadoras, e não a barbaria », *idem*, p. 353.

<sup>175</sup> C'était dans cette fonction qu'il a vécu les événements racontés dans « Memoria historica e documentada da revolução da provincia do Maranhão desde 1839 até 1840 », *op. cit.*

Caxias, alors président de la province du Maranhão, a offert à Maracapé, chef des Guajajáras. Accompagné par quelques membres de sa tribu, ce chef indien fut invité à manger au palais du gouvernement. Caxias a ordonné qu'ils soient habillés correctement et il a donné au chef un ancien uniforme militaire. Dans cette tenue élégante, il est passé à table avec le marquis et sans aucune gêne, il a mangé avec le couteau et la fourchette. Ils n'ont pas cessé, conclut le poète, de s'étonner de l'intelligence et de la perspicacité de ce sauvage, qui en aucune manière ne semblait étranger à cette société où il se trouvait pour la première fois<sup>176</sup>. Les Indiens ne sont donc pas inaptes à la civilisation. Ils ont la capacité de l'observer, de l'imiter et de l'apprendre.

Enfin, il définit le concept de la *patrie* ou de la *nation*, de manière innovatrice pour les Brésiliens de cette époque : « la patrie est une idée, représentée par la terre où nous sommes nés »<sup>177</sup>. Elle est vue comme une abstraction, dont le signifiant serait le territoire, pour reprendre les termes de Saussure<sup>178</sup>. Cette abstraction permet au poète de laisser flotter son imagination vers le passé, au moment où le territoire était véritablement et historiquement occupé par les Indiens. Pourtant, la notion de la patrie réduites à une idée,

<sup>176</sup> « Quando estive no Maranhão em 1840, como Secretario do Goevrno, veio à cidade uma porção de Indios Guajajáras, com o seu chefe de nome Maracapé, que pouco mais teria de 30 annos, trazidos por um guia ; que os levou ao palacio do Governo. O Presidente, que então era o Marquez de Caxias, desejava aldeal-os no Pindaré, mandou-os logo vestir com mais asseio, e deo ao chefe um velho uniforme militar ; e assim ornado com elegancia, o collocou à sua mesa. Fazia gosto vel-o com que dignidade natural, sem o menos constrangimento, comia de garfo e faca, e com que firmeza nos observava para imitar-nos. Notando que todos os convivas, antes de beber o primeiro calix de vinho, faziam uma saude ao General Presidente, tomou elle o seu copo pelo pé, levou-o à altura do peito, murmurou um som, e inclinando a cabeça para o Presidente, bebeo o seu vinho, e logo após enchugou os labios com o guardanapo. Não cessamos de admirar a intelligencia e perspicacia desse selvagem tão senhor de si, que por nenhum acto parecia estranho à sociedade em que pela primeira vez se achava », MAGALHÃES, G. de *op. cit.*, 1860, pp. 65-66.

<sup>177</sup> « A Patria é uma idéia, representada pela terra em que nascemos », *idem*, p. 354. On peut penser ici à la définition de nation de Benedict Anderson cité dans l'*Introduction* de ce travail.

<sup>178</sup> SAUSSURE, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*, Paris, Éditions Payot & Rivages, (édition critique préparée par Tulio de Mauro, postface de Loui-Jean Calvet), 1995, p. 99.

ouvre, paradoxalement, une fenêtre fictionnelle dans un texte qui ne devait pas être que de la fiction : « le héros d'un poème est un prétexte, une norme de l'art nécessaire à l'unité de l'action », explique Gonçalves de Magalhães<sup>179</sup>. Le héros épique du poète, comme le Peri de José de Alencar, est en même temps, historique, parce qu'il représente les Indiens qui existaient véritablement, et devient une ressource poétique. Il n'est pas, toutefois, un modèle de l'amalgame que forme le peuple brésilien au XIX<sup>e</sup> siècle, il est le début d'une *généalogie imaginaire* de la nationalité, puisque « l'origine des races humaines est une question de l'histoire, qui ne règle pas le patriotisme »<sup>180</sup>. Celui-ci a des codes propres de constitution ; la poésie en est l'un d'eux.

### 3.8. *Voyageurs qui mentent, qui inventent*

Les polémiques autour des œuvres de José de Alencar et de Gonçalves de Magalhães peuvent être caractérisées comme des tentatives, conscientes ou non, pour séparer histoire et littérature. En 1875, l'année de la controverse entre Alencar et Joaquim Nabuco, le romantisme n'est plus le mouvement hégémonique. En revanche, l'histoire est de plus en plus *scientifique*, avec toutefois de grands décalages entre les processus qui conduisent à l'autonomisation tant du champ poétique que du champ historique<sup>181</sup>. Il faut

<sup>179</sup> « De resto, o heroi de um poema é um pretexto, uma regra d'arte para a unidade da ação », *idem*.

<sup>180</sup> « Quanto a origem das raças humanas, isso é questão de história, pela qual se não regula o patriotismo », MAGALHÃES, G. de *op. cit.*, 1864, p. 354. Dans ce sens voir PUNTONI, Pedro., *op. cit.*, p. 130.

<sup>181</sup> Le mouvement romantique brésilien est normalement situé par les historiens et critiques littéraires comme étant compris entre 1836 et 1860, l'apogée entre 1846 et 1856. Après, il y aurait eu une transition vers le *réalisme* et la poésie *parnassienne*. Wilson Martins conteste cette division chronologique, dont l'origine, selon lui se trouve chez Silvio Romero, parce que « la réalité littéraire, dit-il, est un peu plus complexe ». Il ajoute : « ce type de délimitation

remarquer que le débat visant à définir un espace propre à chacun des champs existait déjà avant 1836, année de la publication des *Suspiros poéticos e saudade* de Gonçalves de Magalhães, et s'est poursuivi après 1875. Il y a encore toute une période pendant laquelle l'histoire et la littérature continuent d'être des accès licites à la représentation du passé. En outre, il faut ajouter que l'indigénisme, l'une des versions romantiques, certes, la plus puissante, du nationalisme, n'a jamais été à l'abri des critiques et celle de Joaquim Norberto n'en est qu'une parmi d'autres.

La critique des récits de voyages a en effet contribué à la désarticulation d'un des fondements du romantisme indigéniste. *L'enfant terrible* du mouvement romantique brésilien, Manuel Antônio Alvares de Azevedo, dans son œuvre *Macário*, publication posthume de 1855, sans contester vraiment l'indigénisme, remet en cause le paysage à l'intérieur duquel il se manifeste :

« Ils parlent des gémissements dans la nuit du *sertão*, ils parlent des traditions des races perdues dans la forêt, ils parlent des torrents des montagnes, comme s'ils avaient dormi au moins une nuit là-bas, comme s'ils s'étaient réveillés en cherchant des tombes et en questionnant, tel Hamlet dans le cimetière (...). Menteurs ! Tout cela leur est venu à l'esprit en lisant les pages d'un voyageur quelconque qui a oublié peut-être de raconter que, dans les terrains marécageux et au milieu des eaux de l'Amazone et de l'Orenoque, il y a plus de moustiques et de malaria que d'inspiration ; et qu'au sein des forêts il y a des insectes répulsifs, reptiles immondes, et que la peau du tigre n'a pas le parfum des fleurs – enfin que tout cela n'est

---

chronologique insinue une 'disparition' (comme avant, s'insinuait un 'surgissement') du Romantisme qui, à vraie dire, n'a pas eu lieu. Si dans la littérature française, (...) le 'romantisme contenait en germe le Réalisme', le propre Réalisme est romantique dans le cas brésilien ». MARTINS, Wilson. « O Romantismo brasileiro », in *Pontos de vista (crítica literária)*, São Paulo, T. A. Queiroz editor, 1991, p. 361.

sublime que dans les livres, et que c'est souverainement désagréable quand il s'agit de la réalité »<sup>182</sup>.

Comme dirait Sílvio Romero, à propos d'un autre passage de Alvarez de Azevedo, « le romantisme n'a pas été aussi dépourvu de réalité et de sens critique, que les hommes d'aujourd'hui, voudraient bien le croire »<sup>183</sup>.

Alvarez de Azevedo n'est pas le seul à critiquer les voyageurs. Deux membres importants de l'IHGB font de sévères considérations sur les usages des récits de voyage. Manuel Araújo de Porto Alegre, dans un avant-propos adressé au vice-président de l'IHGB en 1848 et Manuel Ferreira Lago, dans son œuvre *A estátua amazônica*, dénoncent « la légèreté de la plus grande partie des voyageurs », surtout les Français qui, selon lui, mentent avec « leur imagination ardente, aidés par la méconnaissance de la langue et par la croyance que tout ce qui n'est pas la France appartient au dernier degré de l'humanité ». Mais, comme Alencar, il suggère une distinction entre les menteurs et les sérieux : Auguste de Saint-Hilaire, Ferdinand Denis et Jean Baptiste Debret sont des exemples positifs ; par contre, « les Jacquemont, les Arsène, les Arago, les Suzannet et autres misérables menteurs – *visant à l'effet* – écrivent ce qu'ils n'ont pas vu et dégénèrent ce qu'ils ont vu ». Il faut respecter les premiers et mépriser les autres<sup>184</sup>.

Le deuxième cas, semblable au précédent, est celui du secrétaire de l'IHGB, Joaquim Manuel de Macedo. Il évoque, dans les *Memórias da rua do*

<sup>182</sup> AZEVEDO, M. A. A. de. *Macário*, Rio de Janeiro, Editora Francisco Alves, 1983, p. 134. Alvares de Azevedo est né en 1831 et est mort en 1852, à l'âge de 20 ans. Sur lui voir CANDIDO, A. *op. cit.*, pp. 178-193, et pp. 374-375 pour une petite biographie ; voir aussi GOMES, Eugênio. « O individualismo Romântico », COUTINHO, Afrânio (org). *A literatura no Brasil. Romantismo*, vol. II, Rio de Janeiro, Editora Sul Americana, 1969, pp. 131-143.

<sup>183</sup> ROMERO, S. *História da Literatura Brasileira, op. cit.* T. 3., pp. 955-956.

<sup>184</sup> *Apud*, SUSSEKIND, F. *op. cit.*, pp. 51 et 55.

*Ouvidor*, la narration qu'un voyageur français, un « voyageur charlatan », fait d'un épisode qui s'est passé rue de l'Ouvidor à Rio de Janeiro. Le Français aurait entendu les habitants se plaindre des « tigres qui fréquentaient l'endroit pendant la nuit ». Le voyageur, « sage et observateur », a pris des notes sur l'événement. Quelques années plus tard, il les a publiées dans son journal de voyage avec le commentaire suivant : « dans la ville de Rio de Janeiro, capitale de l'empire du Brésil, des bêtes terribles, des tigres, errent durant la nuit de par les rues, etc. ! ». Macedo conclut en s'exclamant pathétiquement : « et voilà, c'est ainsi que l'on écrit l'histoire ! »<sup>185</sup>.

Les voyageurs eux-mêmes plaçaient, quelquefois, des avertissements quant à la véracité des récits de leurs collègues. C'est le cas, par exemple, du voyageur français Nicolas Dreys dans la préface de son récit, publié à Rio de Janeiro en 1839, à propos de son séjour dans la Province de Rio Grande de São Pedro do Sul<sup>186</sup>. Pour pouvoir critiquer ses collègues en toute légitimité, Dreys explique tout d'abord dans quelles conditions il se trouvait. « L'auteur » – dit-il – « a écrit comme témoin oculaire ». Or Dreys est un cas particulier de voyageur, puisqu'il est un voyageur-résidant : « dix ans de résidence dans cette province lui ont donné beaucoup d'occasions d'étudier cette belle région ». En conséquence, il a eu plus de temps pour observer et pour apprendre : « emmené successivement aux quatre coins de la province pour des raisons commerciales, [l'auteur] se voit en position de connaître parfaitement les hommes et les choses ». Malgré ses intérêts d'ordre pragmatique, il se prend pour un véritable

<sup>185</sup> MACEDO, J. M. *Memórias da Rua do Ouvidor*, Brasília, EUnB, 1988 (1<sup>e</sup> édition 1878), p. 99.

<sup>186</sup> DREYS, Nicolau. *Notícia descritiva da provincia do Rio Grande de S. Pedro do Sul (1839)*, Porto Alegre, EDIPUCRS, 1990. Les citations qui se suivent correspondent aux pages 11 et 12. Il faut remarquer que Dreys écrit sur lui-même à la troisième personne.



historien, et la première leçon qu'il donne est de ne pas se laisser duper par sa propre observation, tant pour le paysage social (les hommes) que pour le paysage naturel (les choses) : « il ne faut pas craindre que ces nostalgiques impressions que l'on vient d'évoquer soient imprégnées de couleurs officiellement flatteuses : il s'agit d'un pays qu'on ne peut pas aduler. Une nature si riche, douée d'autant d'éléments d'attraction, ne demande de l'historien que la vérité »<sup>187</sup>. Or, en cela réside justement le défaut principal des voyageurs précédents. La rapidité avec laquelle ils prennent leurs notes, au nom de la science, ont contribué plus à la méconnaissance qu'à la connaissance du Brésil : « Il n'y a aucune région de l'Amérique du Sud sur laquelle on ait tant écrit que le Brésil, et, pourtant, il n'y a pas un pays moins connu que lui ». Ou encore : « ce qui n'arrivera jamais avec les narrations romanesques, vides de faits et de vérité, et qui n'apprennent rien, ou pire, n'apprennent que l'erreur ». Il se demande, finalement :

« Quelle utilité peut avoir [pour] le topographe, le naturaliste, le publiciste, et en général le monde littéraire, les gracieuses notes prises à la volée sur la route par ces oiseaux en passage, qui en venant du vieil hémisphère se reposer pour un instant dans cette terre virginale, jugent respirer la science avec l'arôme de ses bois, et se considèrent ainsi habilités à tout connaître et à tout dire, comme la pythie de Delphes, sous les inspirations subites d'une exaltation trompeuse et fugitive ? »<sup>188</sup>.

Donc, c'est « avec raison que les critiques de la stérilité et de l'extravagance de ces productions fantastiques [sur le Brésil] se plaignent »,

---

<sup>187</sup> *Idem.*

<sup>188</sup> *Idem.*

conclut Dreys. Lui ne se trompe pas et ne trompe pas non plus les autres. Sa méthode consiste à reprendre les observations et ses notes tout au long de son séjour. C'est de cette manière « qu'une imagination judicieuse reçoit et transmet les impressions ». Le voyageur qui n'a pas ce souci, qui n'a pas cette *imagination judicieuse*, qui « après quelques années d'observations n'a pas lacéré ses premières notes », est un « malheureux », qui « risque de se duper lui-même et les autres par la même occasion ». Enfin, il est différent des autres voyageurs. Il peut être « timide », comme lui-même l'affirme, mais il est un « attentif imitateur ». Qu'imité-t-il ? « On cherche à suivre les pas du savant naturaliste [Humboldt], créateur de la science des voyages, persuadé que c'est de cette manière seule que l'observateur pourra être de quelque poids dans la balance des connaissances humaines ». Cette fois, il est *nous* : lui et Humboldt. Hommes de science, donc. Il devient plus difficile de ne pas le prendre au sérieux. En fait, le récit de Dreys, non seulement, confirme la justesse des critiques (en plus il est *français*), mais il aide à établir ce genre, qui, peu à peu, est en train de se définir au Brésil : le récit de voyage scientifique, ou plutôt, le texte scientifique. Mais comme tout discours de science qui essaye de s'imposer, celui-ci ne manque pas de rencontrer des obstacles.

En effet, on peut situer le compte rendu de l'ouvrage de Dreys, établi par une commission à la demande de l'IHGB, dans cet enjeu épistémologique. Les deux membres qui signent le rapport, divulgué le 11 janvier 1840, ont été très sévères. Les principales conclusions sont les suivantes :

« Le style de l'auteur est, en général, impropre et pompeux ; ses descriptions ne sont pas présentées de manière simple et claire, c'est-à-

dire de façon à ce que le lecteur semble voir les endroits qu'il décrit. Tout au contraire, les mots et phrases qu'il utilise, conduisent [le lecteur] si haut qu'il se perd dans les nuages, et ne comprend pas ce qu'il vient de lire. La carte qui accompagne le livre est tellement simplifiée, qu'elle ne permet pas de donner une idée de la topographie de la région ; (...). Malgré ces défauts, l'avis de la commission est que la *Noticia descriptiva do Rio Grande de S. Pedro do Sul* soit gardée dans la bibliothèque de l'Institut, et elle en conseille même la lecture, car elle donne beaucoup d'information sur la région, et amuse le lecteur par son style bizarre »<sup>189</sup>.

Enfin, l'institution légitimatrice prive le travail de Dreys de toutes ses prétentions scientifiques. Style et narrations n'ont pas l'objectivité requise. Son récit, non exempt de fautes, ne fait pas voir mais imaginer. Ce n'est pourtant pas un hasard si dans la même *Revue* est publié un compte rendu sur l'*Examen critique de l'histoire de la Géographie du nouveau continent* d'Alexandre Humboldt. Cependant, comme Humboldt « est un nom très connu parmi les savants modernes et occupe parmi eux une place tellement distinguée »<sup>190</sup>, la commission, dans ce cas, n'ose pas donner un avis. Non contente d'avoir rejeter l'ouvrage de Dreys vers le champ fictionnel, la commission désarticule aussi son

<sup>189</sup> « O estilo do auctor é em geral improprio e empolado ; e em vez de apresentar as suas descripções simples e claras, de modo que parecesse ao leitor o estar vendo os logares descriptos, pelo contrario, pelas palavras e phrazes de que faz uso, o guinda, e eleva tão alto, que lá se perde na região das nuvens, e fica sem entender o que leu. O mappa, que acompanha o livro, é tão resumido, que mal se pode por elle formar idéas de Topographia da Provincia (...). Apesar deste, e mais defeitos, a Comissão é de parecer que a – Noticia Descriptiva do Rio Grande de S. Pedro do Sul – seja guardada na Bibliotheca do Instituto, e recomenda mesmo a sua leitura, porque dá bastantes idéas da Provincia, e porque o seu estilo exquizado diverte ao leitor ». REBELLO, J. S./REBELLO, L. A. « Juizo sobre a obra intitulada *Noticia descriptiva da provincia do Rio Grande de S. Pedro do Sul*, de Nicolau Dreys », *Revista do IHGB*, 2, 1840, pp. 99-105.

<sup>190</sup> « Alexandre Humboldt é um nome tão conhecido entre os sabios modernos, e occupa entre elles um logar tão distincto », REBELLO, J. S./REBELLO, L. A. « Juizo sobre a obra intitulada *Examen critique de l'histoire de la Geographie du nouveau continent*, par Alexandre HUMBOLDT, membro honorario do Instituto », *Revista do IHGB*, 2, 1840, pp. 105-108.

paradigme : il n'est pas comme Humboldt. Elle brise le *nous* du narrateur qui, pour lui, était le *nous* de la science. Dreys est admis dans la bibliothèque, mais pour donner quelques informations et réjouir le lecteur.

\*\*\*

Ces exégèses des récits de voyage contribuent, même involontairement, à créer un contrepoint au romantisme indigéniste *orthodoxe*, ainsi qu'à la limitation et aux définitions des sources historiques. Si l'on approuve le raisonnement selon lequel la littérature de voyage n'est ni « objectivité scientifique ni proprement fiction, mais un texte *entre les deux* »<sup>191</sup>, on peut conclure que les exégètes de ces récits aident à désarticuler la galerie de tableaux peints par les voyageurs et essayent de distinguer ce qui relève de l'histoire et ce qui appartient à la littérature. Il faut remarquer qu'une partie importante d'entre eux avaient pour activité intellectuelle principale non l'histoire, mais la poésie et le roman. Pourtant, toutes les tentatives jusqu'ici ont cherché la *vérité historique* sur la formation de la nation brésilienne. Si l'Indien est à l'origine de la nation, alors il faut le prouver, que ce soit par la poésie ou par l'histoire. Le problème, d'une manière générale, est que les critiques des récits de voyage ne se réfèrent qu'aux voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que les sources des romans, des poésies et surtout de l'histoire s'appuyaient sur les récits de la période coloniale, comme l'a souligné Alencar.

---

<sup>191</sup> LEITE, I. B. *Antropologia da viagem, op. cit.*, p. 101.

### 3.9. Tentatives institutionnelles pour séparer l'histoire de la littérature ou de la poésie au sein de l'IHGB

La représentation de l'Indien, on l'a déjà vu, comme fondement premier de la nationalité brésilienne a toujours été soumise à un ensemble de critiques qui l'ont empêchée de s'établir comme une image stable et indiscutable ; ce qui ne va pas sans poser certaines difficultés pour la compréhension du romantisme indigéniste, dans son statut de *projet officiel*, selon la définition de quelques commentateurs<sup>192</sup>. Le cercle fermé que cette élite constituait était tellement divisé à ce sujet que l'on aurait pu penser qu'il ne s'agissait pas du même *mécène* qui les patronnait tous. L'interprétation la plus commune, et que je ne refuse pas, consiste à affirmer que le problème se résumait à un conflit intra-élites. Cependant, je crois que l'on peut avancer aussi dans une autre direction en ajoutant à la question, encore une fois, une dimension épistémologique : celle du partage entre l'histoire et la poésie ou la littérature, et ses implications non seulement au niveau théorique mais aussi institutionnel. Ce débat cher au XIX<sup>e</sup> siècle ne l'est pas moins aux historiens brésiliens.

<sup>192</sup> « En vérité c'est avec l'entrée de D. Pedro II à l'IHGB et son mécénat que le romantisme brésilien s'est mué en projet officiel, en véritable nationalisme, et comme tel se met à inventorier ce que devaient être les 'originalités locaux' ». SCHWARCZ, L. M. *op. cit.*, 1999, p. 131. À mon avis, l'analyse de Luis Felipe de Alencastro est plus prudente car elle montre le décalage entre le plan économique et le plan idéologique du mouvement : « Plaçant les intellectuels et les artistes sous sa protection, D. Pedro II s'associe étroitement à ce courant d'idées et fait rejaillir sur le trône le prestige et la popularité dont jouissaient les 'indianistes'. Les symboles nativistes marquent la représentation du pouvoir impérial et les cérémonies officielles. L'empereur bâtit un nouveau palais dans les montagnes environnant Rio de Janeiro et crée autour de celui-ci la ville de Petropolis, bientôt peuplée de demeures des grands du régime. Ainsi, sur le plan idéologique et culturel, l'Empire accomplit la Mimésis américaine. Il en va tout autrement sur le plan politique et institutionnel », ALENCASTRO, L. F. « L'Empire du Brésil », DUVERGER, Maurice (sous la direction de). *Le concept d'empire*, Paris, PUF, 1980, pp. 301-309 (citation p. 307).

### 3.9.1. *On reconnaît quand le poète fait de l'histoire : Gonçalves de Magalhães*

Si l'on s'intéresse au rapport établi par une commission de l'IHGB et lu par le premier secrétaire Manoel Ferreira Lagos<sup>193</sup>, le 9 septembre 1847, à propos du travail de Gonçalves de Magalhães, sur la révolte de 1839 à 1840 au Maranhão, ouvrage déjà mentionné dans le chapitre précédent, on note que la question des frontières entre le champ historique et littéraire n'avait pas encore été réglée. D'après les rapporteurs, initialement, le travail de l'auteur offrait « un nouveau point de contact entre le mélancolique auteur des *Suspiros poéticos* e celui des *Meditações* », Gonçalves Dias : « leurs lyrismes communs prouvent que la poésie n'est pas incompatible avec l'histoire, selon l'expression de quelques esprits mesquins ». Il suffit de regarder l'exemple des anciens : « chez les plus célèbres talents de l'antiquité on les voit embrassées : il y a de l'histoire chez Homère et Virgile ; et il y a de la poésie chez Plutarque et Tacite ». Toutefois la compatibilité entre histoire et poésie ne signifie pas que l'absence de rigueur soit autorisée, au contraire, et c'est pour cela que « M. Magalhães s'est revêtu de la gravité requise ». Cette attitude intellectuelle conduit l'auteur, toujours selon la commission, à écrire son histoire d'une manière tellement équilibrée qu'elle est capable de révéler son « âme », car « l'exposition des événements » tel qu'il les a structurés fait que « le lecteur, involontairement, expérimente les sensations d'un témoin oculaire », sent ce que l'auteur a senti, c'est-à-dire qu'il reste « ou heureux et triomphant, ou sombre et irrité ». Les figures poétiques non seulement interfèrent dans la narration historique, mais aussi leur confèrent du sens ; le poète fait voir, à travers les

sentiments qu'il exprime dans l'ordre du texte, l'histoire. Il a donc la capacité d'adapter sa façon d'écrire « aux scènes qu'il décrit, ce que la commission a appelé son « style »<sup>194</sup>.

Finalement, que représente le travail de Gonçalves de Magalhães : la poésie, l'histoire ou un mélange des deux ? Dans ce dernier cas, est-ce que cette position serait assimilable à l'image que l'Institut se donne de lui-même au XIX<sup>e</sup> siècle ? Pour répondre, il faut regarder de plus près comment la commission définit un historien. Voici sa réponse :

« Selon Barrière, [un historien] est un philosophe qui suit sans surprise, mais non sans émotion, le jeu des passions et des intérêts humains ; il est un juge impartial, incorruptible, qui ne peut pas offusquer l'éclat de la catégorie, des talents, de la gloire, et qui estime les hommes par leurs actions ; il est un peintre qui dans un tableau de vaste composition, choisit les couleurs pour le sujet et réunit les faits, il habille les personnages avec art et dignité ; il est un architecte du goût, dont la main peut s'étendre sur mille objets précieux, peintures, marbre ou bronze, mais qui a toutefois le courage d'abandonner toutes ses richesses au cas où elles ne cadreraient pas avec son plan »<sup>195</sup>.

<sup>193</sup> LAGOS, Manoel Ferreira. « Relatório dos trabalhos do Instituto Historico e Geographico », *Revista do IHGB*, 1848, Tomo Suplementar, pp. 89-147.

<sup>194</sup> « O Sr. Domingos José Gonçalves Dias fez leitura publica da sua *Historia da ultima rebellião do Maranhã* : trabalho que offerece novo ponto de contacto entre o melancolico auctor dos *Suspiros poeticos* e o das *Meditações* : ambos os lyricos bem acabam de provar que a poesia não é incompativel com a historia, segundo a expressão de alguns espiritos apocados. Nos mais celebres engenhos da antiguidade as vemos abraçadas : ha historia em Homero e Virgilio ; ha poesia em Plutarco e Tacito. Para escrever a historia, o Sr. Magalhães revestiu-se da gravidade requerida ; mas na exposição dos variados successos se revela a alma do nosso consocio. Fazendo reviver os factos de maneira que o leitor involuntariamente experimenta as sensações de uma testemunha ocular, o auctor se manifesta ora feliz e triumphante, ora sombrio e irritado, soffrendo todos os movimentos dos que veem em Deus o competente juiz da consciencia. Seu estylo é sempre acomodado às variadas scenas que descreve », *idem*, pp. 132-133.

<sup>195</sup> « Segundo Barrière é um philosopho que segue sem surpresa, mas não sem emoção, o jogo das paixões e dos interesses humanos ; é um juiz imparcial, incorruptivel, que não pode offuscar o brilho da categoria, dos talentos, da gloria, e que peza os homens por suas acções ;

L'effort de la commission pour concilier histoire, réflexion (la philosophie) et émotions, c'est-à-dire la partie poétique du discours historique, est notable. Ainsi Gonçalves de Magalhães est en même temps peintre, juge et historien puisqu'il essaye de mettre en ordre les événements de l'histoire brésilienne. Il est le peintre qui compose le tableau de la nature et des acteurs historiques, et le juge qui leur donne des traits moraux<sup>196</sup>. Il doit aussi savoir bien évaluer tout ce qui relève du caractère intime des personnages (les *talents*) et reconnaître tous les composants subjectifs de l'activité humaine. Il est enfin l'architecte qui superpose la trame historique à la réalité quotidienne. Les limites de cette chaîne presque subjective se trouvent dans son plan de travail, et dans toutes les variations des fonctions de l'historien<sup>197</sup>. La valeur du texte de Gonçalves de Magalhães n'existe qu'à partir de cet ensemble multidisciplinaire.

---

é um pintor que, em painel de vasta disposição, escolhe as côres para o assumpto e grupa os factos, colloca e traja as personagens com arte e dignidade ; é um architecto de gosto, cuja mão poderia estender-se sobre mil objectos de preço, pinturas, marmores ou bronzes, e que todavia tem a coragem de abandonar todas estas riquezas porque não entrariam no plano », *idem*.

<sup>196</sup> Barrière disait, dans une lettre à son ami Schnetz qui sert de préface à son *Tableau de genre et d'histoire, peints par différents maîtres ou morceaux inédits sur la régence, la jeunesse de Louis XV, et le règne de Louis XVI* (Paris, Ponthieu et Cie. Libraires, 1828, p. XVI) que : « Puisse, mon ami, cette légère image d'un temps qui n'est plus, vous amuser et vous plaire ! Parcourez ce volume avec indulgence, et quoique vous viviez dans la cité sainte, rappelez-vous quelquefois que le tableau qui peint le mieux les mœurs, n'est pas toujours le plus moral ». Dans un autre ouvrage, le même auteur expliquait que « dans les arts, dans les lettres, ou théâtre, nous cherchons aujourd'hui des peintures historiques, des scènes de mœurs ou des émotions vives ». BARRIÈRE, J. F. *La cour et la ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, ou révélations historiques tirées de manuscrits inédits*, Paris, Librairie de G. A. Dentu, 1830, p. V. Sur les rapports entre la poésie et la peinture historique, Barrière affirme : « Comme la poésie, la peinture a le droit d'émouvoir les cœurs par tous les sentiments de l'effroi, de l'horreur ou de la pitié ». *op. cit.*, 1830, p. 179. Pour une critique de livre de Barrière publié en 1828, voir le compte rendu du Baron de Barante : « Sur les Tableaux de Genre et d'Histoire publiées par M. Barrière et sur l'Histoire de France au dix-huitième siècle (1828) », BARANTE, A. G. P. B. *Études littéraires et historiques*, Paris, Didier et Cie. Libraires-éditeurs, 1858, pp. 206-233.

<sup>197</sup> « O Sr. Dr. Magalhães reune as qualidade do philosopho, do juiz recto, do pintor, e do architecto habil », *idem*, p. 133. Les multiples fonctions d'un historien sont aussi rappelées par Chateaubriand, dont l'importance pour la génération romantique brésilienne de l'IHGB est indéniable : « Souvent, dit-il, l'historien n'était qu'un voyageur racontant ce qu'il avait vu. Maintenant l'histoire est une encyclopédie ; il y faut tout faire entrer depuis l'astronomie jusqu'à la chimie ; depuis l'art du financier jusqu'à celui du manufacturier ; depuis la connaissance du peintre, du sculpteur et de l'architecte, jusqu'à la science de l'économiste ;



À ses caractéristiques personnelles s'ajoute une circonstance particulière : Gonçalves de Magalhães était, de plus, « bien placé pour observer les événements qu'il narre, sans les altérer par des passions personnelles, ce qui perturbe constamment le jugement de l'historien ». Comme il était « étranger aux partis qui luttèrent entre eux (...), il a pu apprécier la chaîne des causes diverses qui ont abouti à cette guerre civile ». Son indépendance et son impartialité d'observation étaient motivées par le poste de Secrétaire du gouvernement qu'il occupait. Et cette fonction, au lieu de constituer un problème éthique, lui facilitait l'accès aux sources officielles et authentiques du conflit. Ainsi, il pouvait « arriver à une connaissance approfondie des scènes et des rôles de chaque personnage dans ce drame sanglant ». Finalement, l'IHGB « a accueilli avec joie le travail de M. Guimarães et a voté son immédiate impression, sans être pour autant solidaire de toutes les idées de l'auteur »<sup>198</sup>.

---

depuis l'étude des lois ecclésiastiques, civiles et criminelles, jusqu'à celle des lois politiques. L'historien moderne se laisse-t-il aller au récit d'une scène de mœurs et de passion, (...). Cet historien doit savoir non seulement ce qui se passe dans sa patrie, mais encore dans les contrées voisines, et parmi ces détails, il faut qu'une idée philosophique soit présente à sa pensée et lui serve de guide ; Voilà les inconvénients de l'histoire moderne. Ils sont tels qu'ils nous empêcheront peut être d'avoir jamais des historiens comme Thucydide, Tite Live et Tacite ; mais on ne peut éviter ces inconvénients, et force est de s'y soumettre ». CHATEAUBRIAND, F. R. « Études ou discours historique », préface, T. I, *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, T. IV, 1831. Stephen Bann remarque que : «In the early nineteenth century, emphasis on the compositional basis of historiography is gradually replaced by a stringent concern for cognitive values, which is marked in particular by Ranke's sharp distinction between primary and secondary sources. But at the same time, historians, painters, poets, novelists, collectors (and their public) are experiencing the elation of a new and concrete vision of the past, which is linked with but not (as it were) uniquely guaranteed by the new cognitive standards ». BANN, S. *The clothing of Clio. A study of the representation of history in nineteenth-century Britain and France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984, p. 6.

<sup>198</sup> « Colocado na mais feliz condição para bem observar os successos que narra, sem alteral-os pelas paixões proprias, que constantemente conturbam o juizo do historiador : extranho aos partidos que luctavam entre si n'esse periodo calamitoso da historia da provincia do Maranhão, elle pôde apreciar o encadeamento de causas diversas que acarretaram aquella medonha explosão da guerra civil e da anarchia, e distinguir a natureza e diversidade de elementos que a formavam. Secretario do governo, tinha a sua disposição todos os documentos officiaes e authenticos, por onde lhe era facil chegar ao conhecimento aprofundado da variedade das scenas, e da parte que representou cada actor n'esse drama sanguinolento. O Instituto, acolhendo com os maiores applausos o trabalho do Sr. Dr. Magalhães, votou sua prompta impressão, sem comtudo ficar solidario de todas as idéas emitidas pelo auctor », *idem*.

La commission n'explique pas quels sont les points de divergence avec Gonçalves de Magalhães, mais il ne semble pas que les éléments poétiques du travail soient en question. Inversement, si on ne peut pas soutenir que ces éléments ait assuré la légitimité du texte, puisque les aspects politiques de la réception sont évidemment incontournables, il faut cependant remarquer que les justifications de la commission autorisent la présence de figures poétiques dans le discours historique. Il apparaît que le lieu autorise ce qu'il n'interdit pas explicitement. Poète, Gonçalves de Magalhães fait de l'histoire, et dans ce cas, l'histoire du temps présent. Historien, il fait de l'histoire sans cesser d'être poète.

### 3.9.2. *Le poète cherche l'objectivité historique : Gonçalves Dias*

Gonçalves Dias, l'autre poète dont le prestige était tout aussi considérable, a été élu membre de l'Institut, sur une proposition de Manuel de Araújo Porto Alegre, en 1847. Deux ans après, il était chargé par D. Pedro II d'enquêter sur les théories existantes sur l'origine de l'Indien brésilien, en comparant les Indiens « de la cinquième partie du monde » avec les Indiens brésiliens<sup>199</sup>. Il en résulte l'œuvre *O Brasil e a Oceania (Le Brésil et l'Océanie)*,

<sup>199</sup> D. Pedro II, dans son fameux discours du 15 décembre 1849, a directement demandé à Gonçalves Dias de s'occuper de la question suivante : « Comparer l'état physique, intellectuel et moral des indigènes de la cinquième partie du monde, avec l'état physique, intellectuel et moral des indigènes du Brésil, à l'époque de leur respectives découvertes, et en déduisant de cette comparaison celle qui offre à cette époque-là les meilleures possibilités à l'entreprise de la civilisation », *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 554. Voir sur le sujet MARTINS, Wilson. *História da inteligência brasileira (1855-1877)*, São Paulo, Editora Cultrix/Editora da Universidade de São Paulo, vol. II, 1978, p. 415 ; DIAS, A. G. *Poesia completa e prosa escolhida*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, 1959, pp. 11-48 (surtout p. 27).

qu'il a lu pendant neuf séances consécutives à l'IHGB, entre août 1852 à juin 1853<sup>200</sup>.

À peine deux ans plus tard, il présente un essai sur les *amazones*. Il est intéressant de voir comment un poète traite un sujet *historique* marqué par des figures de l'imagination. Selon lui « notre histoire n'a pas encore résolu, ni même sérieusement traité le fait de savoir si elles ont vraiment existé au Brésil »<sup>201</sup>. En vérité, son travail n'est qu'une confrontation entre des sources déjà connues: « j'ai comparé les historiens, et j'ai confronté les récits des voyageurs anciens et modernes »<sup>202</sup>. L'article est divisé en deux parties: la première est consacrée aux amazones dans le monde antique<sup>203</sup>; et la deuxième, en Amérique<sup>204</sup>. Il est probable, pour lui, que les amazones qui existaient en Scythie et en Libye, soient parties de là pour atteindre le Nouveau Monde<sup>205</sup>. La conclusion finale est, contre toute attente, la suivante: « cette opinion », sur

<sup>200</sup> BANDEIRA, M. « A vida e a obra do poeta », *op. cit.*, p. 27. En 1852, l'œuvre a été lue, mais pas publiée, comme l'affirment Antônio Cândido et Antônio Soares Amora. Voir CÂNDIDO, A. *op. cit.*, vol. 2, 1959, p. 372; AMORA, A. S. *História da literatura brasileira*, São Paulo, Saraiva, 1974, p. 95. Selon Josué Montello le travail aurait été publié à São Luís do Maranhão en 1869, MONTELLO, J. *Para conhecer melhor Gonçalves Dias*, Rio de Janeiro, Bloch Editores, 1973, p. 20. Et, enfin, selon Wilson Martins l'œuvre n'a été publiée qu'en 1909! MARTINS, W. *História da inteligência brasileira*, *op. cit.*, vol. II, p. 415. Les actes de la *Revue de l'IHGB* donnent raison à Manuel Bandeira. En quelque sorte, le polémiste Silvio Romero, qui ne cultivait pas de sympathie pour les romantiques, a eu accès au texte de *O Brasil e a Oceania*. Étonnement il ne le détruit pas. Il dit, en 1888, que l'œuvre est même « fort intéressante », et qu'il s'agit d'un « livre où le poète a passé au crible les chroniqueurs et voyageurs pour voir ce que l'on trouve chez eux à propos des peuples sauvages du Brésil et de la toute nouvelle partie du monde, avec l'intention, un peu frivole en vérité, de voir quels indiens, parmi eux, remplissent les conditions les plus adéquates à la réception de la civilisation chrétienne. La partie sur l'Océanie, pour tout ce que l'on sait de ses anciens habitants, grâce surtout à la science anglaise, est très en retard aujourd'hui. Ce qui se réfère aux indiens du Brésil peut encore être lu profitablement, malgré les bons progrès réalisés ici sur ce sujet », ROMERO, S. *op. cit.*, Tome III, 1960, p. 943.

<sup>201</sup> « A nossa historia não resolveu ainda, nem mesmo tem tratado com seriedade de saber si em algum tempo existiram amazonas no Brazil », DIAS, A. G. « Amazonas », *Revista do IHGB*, 18, 1855, pp. 5-66 (citation p. 5).

<sup>202</sup> « Foi-me preciso comparar os historiadores, confrontar as relações dos viajantes antigos e modernos », *idem*.

<sup>203</sup> Les sources de cette partie sont surtout: Apollonio et la tradition des argonautes, puis Virgile, Strabon, Homère, Pausanias, Horace, Platon, Hippocrate, Hérodote, Pline, etc.

<sup>204</sup> Dont les sources sont surtout: Humboldt et les récits de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>205</sup> *Idem*, p. 6.

l'existence des amazones, « tire son origine de la poésie, et s'est répandue auprès du peuple par amour du merveilleux, et les historiens, s'ils ne l'ont pas inventée, l'ont acceptée sans critère. Elle a été reçue, comme tant d'autres opinions à l'époque moderne, parce que son ancienneté est vénérable, et peut être considérée comme digne de foi grâce aux idiomes qui l'ont transmise »<sup>206</sup>. Les amazones n'existent pas<sup>207</sup>. Le poète et historien adopte une méthode pour mettre en cause les croyances originaires disséminées : faire appel à la poésie même.

Quoi qu'il en soit, en 1856, il a été choisi comme chef de la session d'ethnologie de la *Commission scientifique d'exploration des provinces du nord*<sup>208</sup>, et chargé par l'IHGB de parcourir justement la région amazonienne. La commission part vers son destin en 1859. Après trois ans de travaux, tandis que les autres membres de la commission sont de retour à la cour, Gonçalves Dias envisage de continuer l'expédition. Du 15 août au 15 septembre 1861, il visite les fleuves Amazone, Madeira et Negro, dans la région amazonienne, et laisse de ce voyage un récit : le *Diário da viagem ao Rio Negro (Journal du voyage au Rio Negro)*. D'après Lúcia Miguel Pereira, responsable de sa publication en 1943, il s'agit d'un journal où « ne transparait presque rien d'intime », et dans

---

<sup>206</sup> « Originou-se esta opinião da poesia, introduziu-se no vulgo pelo amor do maravilhoso, - os historiadores, si não a improvisaram, aceitaram-na sem critério ; e foi, como muitas outras, recebida nos tempos modernos como um venerando pela sua antiguidade, e talvez só digno de fé pelos idiomas em que nos foi transmittida », *idem*, p. 8.

<sup>207</sup> *Idem*, p. 66.

<sup>208</sup> Cette commission, plus tard, a été nommée ironiquement, par l'opposition politique au gouvernement, la *Comissão das Borboletas (Commission des papillons)*. L'opposition critiquait le travail de la *commission* comme étant sans aucun intérêt et un gaspillage de l'argent public. Voir SCHADEN, Egon. « Exploração Antropológica », in HOLANDA, S. B. de. (org). *História Geral da civilização brasileira. O Brasil monárquico. Reações e transações*, T. II, 3<sup>o</sup> vol., São Paulo, Difel, 1982, pp. 425-443 (surtout p. 434).

lequel « l'explorateur l'emporte sur l'homme »<sup>209</sup>. Autrement dit, le poète n'y trouve plus sa place. En fait, le *Journal* de Gonçalves Dias est un véritable *rapport scientifique*, accumulant des données exactes sur les horaires, activités, distances, itinéraires, peuples, variations atmosphériques, expressions indigènes, etc. Tout cela est disposé à partir de critères géographiques et chronologiques. « Si » – commente Sussekind – « ce n'est pas à la première personne du pluriel que les registres ont été tenus, l'impression dominante est la quasi absence du narrateur »<sup>210</sup>. Gonçalves Dias recherche la plus grande objectivité possible, bien qu'il n'y ait pas toujours réussi. Lors d'une anecdote, l'auteur se permet au moins une *exaltation* : le 26 septembre, à l'île de Jucuruaru, devant un arc-en-ciel, il note dans son *journal* : « rarement Dieu me donne la chance de le voir . (...) Qui résiste à une scène pareille ? Suicide ! Mais qu'importe ! Je veux prendre un bain. Au moins dans mon cahier de notes, je veux laisser une page de souvenir de ce panorama magique »<sup>211</sup>. Pour Flora Sussekind, le commentaire de Gonçalves Dias, bien que compréhensible dans son œuvre poétique, est *inattendu* ici, puisqu'il semble en désaccord avec le « ton descriptif et méthodique, adopté dans son journal »<sup>212</sup>. S'il est vrai que ce passage n'est pas en harmonie avec le récit, il reste en accord avec cette tension entre les discours de la science et de la poésie qui marque le XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil.

Ainsi, il n'est pas étonnant que l'on trouve dans une œuvre d'histoire quelques réflexions de Gonçalves Dias sur ce rapport entre histoire et poésie. Il s'agit de l'introduction qu'il écrit à l'œuvre du portugais Bernardo Pereira de

<sup>209</sup> *Apud*, SUSSEKIND, Flora. « Palavras loucas, orelhas moucas. Os relatos de viagem dos românticos brasileiros », in *Revista USP*. Dossiê *Brasil dos Viajantes*, n° 30 junho/julho/agosto, 1996, pp. 94-107 (citation p. 96).

<sup>210</sup> *Idem*, pp. 96-97.

<sup>211</sup> *Idem*, p. 98.

Berredo : *Annaes historicos do estado do Maranhão, em que se da noticia do seu descobrimento, e tudo o mais que nelle tem succedido desde o anno em que foi descuberto até o de 1718*, rééditée en 1849 pour commémorer son centenaire<sup>213</sup>. « Berredo, affirme Gonçalves Dias, était portugais et n'écrivait que pour les Portugais : il n'écrivait pas l'histoire du Maranhão, il écrivait une page des conquêtes du Portugal : voilà son principal défaut ». Il écrit son histoire avec un parti pris déclaré : il est du côté de la métropole, fait qui limite son impartialité, et subséquemment sa façon d'écrire l'histoire.

Pour Gonçalves Dias, en réalité, Berredo n'est pas un véritable historien, il n'est qu'un *chroniqueur*, fonction révélée précisément par la mise en écriture de son texte : « il n'explique pas, il expose les faits, il les énumère et les classifie selon les dates, et il juge [par conséquent] qu'il n'a plus rien à faire ». En revanche, si Berredo est un mauvais historien, il n'est pas un mauvais *chroniqueur* : « Il faut lui rendre justice : l'exposition est presque toujours vraie, les énumérations sont exactes, les classifications sont justes ». Mais même en tant que chroniqueur, il lui manque « la couleur, le mouvement, la vie, et c'est pour cela que son œuvre est souvent fastidieuse ». On trouve encore la métaphore de la peinture combinée cette fois-ci avec des instances dynamiques : colorier le mouvement, la vie, pour que la narration devienne moins ennuyeuse, et que, dans ce contexte, elle soit plus proche des poètes que des historiens pour lesquels le texte ne vaut que par sa capacité à exprimer la vérité sans s'inquiéter de savoir s'il fatigue ou s'il plaît au lecteur.

<sup>212</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, 1996, p. 98.

<sup>213</sup> DIAS, Antônio Gonçalves. « Introdução aos Annaes historicos do Maranhão – por Berredo », BERREDO, Bernardo Pereira. *Annaes historicos do estado do Maranhão, em que se da noticia do seu descobrimento, e tudo o mais que nelle tem succedido desde o anno em que foi descuberto até o de 1718*, (1<sup>o</sup> éd. 1749), Maranhão Typographia Maranhense, 1849

L'autre caractéristique de Berredo, que Gonçalves Dias déprécie, est de ne pas être plus philosophe qu'historien, mais simple littérateur. Par ce terme, le critique veut dire qu'il a étudié les classiques, tels « Tite Live et Tacite, ces grands historiens de l'antiquité, dont il a cherché à imiter le style avec des efforts inutiles ». Ce n'est pas le mimétisme qui est condamnable mais le fait qu'il n'ait pas « bien choisi ses modèles ; puisque la majesté, la force de ces écrivains, devient artificielle et inopportune, et que l'imitation se convertit en parodie ». Gonçalves Dias impose ou définit ici une limite aux usages de l'imitation des classiques : le thème analysé. N'importe quelle situation ne peut faire l'affaire, il faut sélectionner la plus adéquate pour que la *mimesis* fonctionne comme matrice de l'écriture de l'histoire. L'usage des figures mimétiques comme procédure cognitive est une ressource narrative très répandue dans le discours historique du XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil, et on verra à la fin de ce chapitre l'empereur lui-même proposer un débat sur la question de l'imitation.

Tout comme la commission examinant le travail de Gonçalves de Magalhães avait abouti à une définition de l'historien, Gonçalves Dias donne ici sa propre conception :

« Quiconque veut être un bon historien doit avoir une de ces deux qualités : être politique ou être poète : non un poète au sens dont parle Filinto Elysio – homme qui vit de la mesure des vers courts et longs, mais poète d'âme et de sentiment ; qu'il écrive en prose ou en vers : qu'il s'appelle Schiller ou Chateaubriand, Homère ou Platon. L'historien politique résume tous les individus dans un seul individu

---

(l'Introduction est signée par G. Dias le 5 décembre 1848), 2<sup>a</sup> Edição. pp. V-XX (citation pp. V-VI).

collectif, il généralise les idées et les intérêts de tous, il connaît les erreurs du passé et les espoirs de l'avenir, et a pour fin – la nation. L'historien poète résume les nations dans une seule nation, il sympathise avec toutes ses grandeurs, il exécra toutes ses infamies, et en généralisant tous ses sentiments, toutes les aspirations du cœur humain, il a pour fin – l'humanité »<sup>214</sup>.

« Nous devons chercher dans l'histoire un but universel » disait Hegel<sup>215</sup>. Et on note que les deux façons d'être historien selon Gonçalves Dias, sont, chacune à sa manière, également proches de l'idéalisme allemand, soit parce que l'historien agit au nom d'un esprit universel qui condense les *virtùs* du monde, soit parce qu'il s'exprime toujours politiquement ou universellement dans une nation<sup>216</sup>. Du romantisme français, il retient les sensations *humanistes*,

<sup>214</sup> DIAS, Antônio Golçalves. « Introdução aos Annaes historicos do Maranhão – por Berredo », *op. cit.*, p. VI.

<sup>215</sup> HEGEL, G. W. F. *La raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*. Paris, Éditions 10/18, Plon, 1965, p. 48.

<sup>216</sup> « L'esprit particulier d'un peuple peut décliner, disparaître, mais il forme une étape dans la marche générale de l'esprit du monde et celui-ci ne peut pas disparaître. L'esprit d'un peuple est donc l'esprit universel dans une figure particulière qui lui est subordonnée, mais qu'il doit revêtir dans la mesure où il existe, car avec l'existence apparaît également la particularité ». HEGEL, G. W. F. *op. cit.*, 1965, p. 82. Gonçalves de Magalhães, lui aussi, fait écho à l'hégélianisme : « L'histoire empirique des actions des hommes, de leurs luttes et de leurs guerres qui se succèdent avec des noms et des titres divers, variant seulement d'épisodes et de noms sans varier de sujet, a récemment donné naissance à la philosophie de l'histoire, qui part de l'idéal de l'humanité intelligente et libre, destinée à se développer progressivement dans le temps et dans l'espace ; science philosophique aussi nécessaire à l'histoire qui écrit les annales des peuples qu'à ceux qui dirigent le sort des nations ». *op. cit.*, 1859, p. 28, voir aussi p. 329. Avant Gonçalves Dias et Gonçalves de Magalhães, J. M. Pereira da Silva, dans la revue *Nitheroy* sortie en 1836, déclare que sa démarche est proche de celle de l'idéalisme hégélien : « Notre siècle considère l'histoire de deux façons : ou particulière ou universelle. La première consiste à écrire les événements, selon les grands modèles, avec toute la vérité et la critique, en marquant pour chaque peuple son type particulier, la marche de la civilisation, l'état de son industrie et le progrès des nations. À cette école appartiennent Thierry, Lingard, Sismondi et Muller, tous des historiens modernes. La deuxième façon de considérer l'histoire est philosophique et idéale. Giambatista Vico dans le siècle précédant a établi des lois universelles pour l'humanité, (...). Herder et Hegel continuent dans notre siècle cette tâche, et considèrent l'humanité, en marche vers une fin, c'est-à-dire vers la perfectibilité, (...). Ils arrachent du sein des ruines de l'Antiquité et du Moyen Âge, des idées générales, principes éternels développés pendant les siècles, où toutes les nations fournissent un contingent à ces principes et vérités philosophiques. Guizot en France appartient à cette école historique de l'Allemagne. Avec lui, et avec les autres auteurs allemands comme Niebuhr, Hegel et Herder, les lecteurs trouvent les preuves qui corroborent ce qu'on a exposé précédemment sur les principes de ce système ». PEREIRA DA SILVA, J. M. « Estudos sobre a litteratura »,



qu'il reprend comme ayant une valeur tout aussi universelle, et comme on l'a déjà vu dans ce cas, en n'envisageant que les Indiens.

En fin de compte, Gonçalves Dias et Gonçalves de Magalhães démontrent les relations complexes entre l'histoire et la poésie à l'IHGB. Effectivement, leurs travaux historiques ne sont jamais analysés sans tenir compte de cette condition première que leur confère la poésie, en partie parce qu'ils *sont* la poésie, au moins celle du romantisme brésilien, en partie aussi parce que les limites, au niveau du texte historique, ne sont pas encore très bien fixées. Tout se passe comme si le poète, une fois devenu poète, l'est pour toujours ; si la poésie est en lui, il est alors presque impossible de lui demander d'oublier les figurations poétiques, car elles forment les catégories essentielles de son écriture. Donc, sans elles, il ne peut écrire ou, pire encore, il écrit mal. En conséquence, il cesse d'être poète, et s'il reste historien, il lui faut chercher les ressources narratives de son écriture ailleurs, principalement dans le nouveau discours qui essaye de s'installer : celui de la science. Ce sera le cas de Varnhagen.

Quoi qu'il en soit, Gonçalves de Magalhães aussi bien que Gonçalves Dias ou que la commission, proposent, comme Barante et Thierry l'ont fait en France, des réflexions sur le récit et la narration historique<sup>217</sup>. Néanmoins, si Barante disait que son époque « pourrait bien se caractériser par le retour de la

---

*Nitheroy, Revista Brasiliense, de ciencias, letras e artes*, T. I, N° 2, Paris, Dauvin et Fontaine Libraires, 1836, pp. 214-243 (citation pp. 241-242).

<sup>217</sup> « Là où Guizot, entraîné par son modèle médical, ne pouvait qu'esquiver, Barante et Thierry proposent des réflexions : c'est dans leur vocabulaire, la question du récit ou de la narration », HARTOG, F. *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, PUF, 1988, p. 112.

narration »<sup>218</sup>, le cas brésilien ne reflète que la tentative d'organiser cette même narration.

### 3.9.3. Une poétesse à l'IHGB ? La tentative de Mme Assis Brandão

L'IHGB a dû faire face directement à la question du rapport entre l'histoire et la poésie quand Joaquim Norberto de Sousa e Silva<sup>219</sup>, João José de Sousa Silva Rio et Luiz Antonio de Castro ont osé, le 25 octobre 1850, soumettre à la commission d'admission de l'IHGB la candidature de Mme Beatriz Francisca de Assis Brandão<sup>220</sup> :

« Nous proposons à l'IHGB, comme illustre représentant du mouvement et du progrès des lettres dans le Nouveau Monde, d'honorer le talent et le mérite des femmes brésiliennes, à travers la personne de Mme Beatriz Francisca de Assis Brandão, poétesse distinguée, déjà connue et estimée dans les cercles littéraires pour ses compositions, en l'accueillant dans la classe de membre honoraire, pour encourager et stimuler nos compatriotes qui ne craignent pas de se consacrer à la culture des lettres et d'affronter les préjugés de notre veille éducation, en publiant les productions de leurs esprits »<sup>221</sup>.

<sup>218</sup> *Idem.*

<sup>219</sup> Qui deviendra président de l'IHGB de 1886 à 1891.

<sup>220</sup> La poétesse Mme de Assis Brandão est née le 29 juillet 1779 dans la province de Minas Gerais, et est morte à Rio de Janeiro le 5 février 1868. Elle était cousine et confidente de Maria Joaquina Dorotéia de Seixas Brandão (1767-1853), la fameuse *Marilia de Dirceu* (poème devenu un classique de la littérature brésilienne), fiancée du poète Tomás Antônio Gonzaga (1744-1810). Ses parents ont limité sa formation aux études élémentaires et à quelques notions de musique. Elle a malgré tout appris le français et l'italien et est devenue institutrice. Raimundo de Menezes affirme qu'elle était aveugle. Pourtant, ni Sacramento Blake, ni Adalzara Bittencourt ou Afrânio Coutinho confirment cette observation. Voir MENEZES, Raimundo de. *Dicionário literário brasileiro*, Rio de Janeiro, Livros Técnicos e científicos editora, 1978, 2<sup>e</sup> édition, p. 127 ; BITTENCOURT, A. *Dicionário bio-bibliográfico de mulheres ilustres, notáveis e intelectuais do Brasil (ilustrado)*, Rio de Janeiro, Editora Pongetti, 1972, vol. 3, pp. 574-577.

<sup>221</sup> « Propomos ao Instituto Historico e Geographico Brasileiro, como illsture representante do movimento das letras no Novo Mundo, de honrar o talento e o mérito das mulheres brasileiras,

Proposer pour la première fois l'entrée d'une femme au sein de l'Institution, était, pour les plaideurs une manière de combattre « la convention qui empêche les femmes de donner libre expansion aux productions de leurs esprits »<sup>222</sup>. Le rapport, signé par Joaquim Manoel de Macedo et Antonio Gonçalves Dias, a été approuvé lors de la session de l'IHGB du 5 décembre 1850<sup>223</sup>. Tout d'abord, la commission félicite les signataires de la proposition pour leur *généreuse pensée* et reconnaît qu'il faut encourager les *femmes de la patrie* à ne pas avoir peur de se *consacrer aux lettres*. Pourtant, la commission a examiné avec *maturité* les statuts de l'Institution pour conclure que, si Mme Beatriz Francisca de Assis Brandão a le droit de faire cette demande, certaines considérations l'empêchent de se montrer favorable à cette requête :

« Nos illustres collègues recommandent le nom de Mme Beatriz Francisca de Assis Brandão, distinguée poétesse brésilienne : malgré le fait que les compositions de notre illustre compatriote n'ont pas été encore publiées et que donc les membres de cette commission n'ont eu accès qu'à une ou deux de ces compositions poétiques, le témoignage des illustres signataires, qui sont aussi juges en la matière nous suffit. Néanmoins, la commission entend que l'Institut doit baser ses jugements sur des preuves publiques, quand d'autres ne sont pas offertes ; mais même en admettant que ces preuves aient été déjà présentées, il semble à la commission (...) que la poétesse devrait être admise par une société littéraire, dont les fins ne

---

através da pessoa de D. Beatriz Francisca de Assis Brandão, distinta poeta, já conhecida e estimada nos meios litterarios por suas composições, acolhendo-a na classe de membro honorario, para encorajar et estimular nossas patricias de não ter medo de se consagrar à cultura das letras e de afrontar os prejulgamenttos de nossa velha educação, publicando suas producções do espirito », *Revista do IHGB*, 13, 1850, p. 520.

<sup>222</sup> Cité par BROCA, Brito. « As mulheres na literatura brasileira », *op. cit.*, 1979, p. 78.

<sup>223</sup> Sur eux voir CANDIDO, Antonio. *Formação da literatura brasileira (momentos decisivos)*, São Paulo, Livraria Martins Fontes, 1959, V. II, pp. 97-101 (pour J. M. de Macedo) ; et pp. 81-96 (pour A. G. Dias).

se limitent pas à l'histoire et à la géographie »<sup>224</sup>.

Les rapporteurs déclarent que, malgré ce qui a été exposé ci-dessus et les qualités de Mme de Assis Brandão, qu'ils n'ont pas pu toutefois constater entièrement, ils hésiteraient à présenter son rapport s'il n'avait déjà existé à l'IHGB l'idée de créer en son sein une Académie brésilienne des Lettres<sup>225</sup>. Un commentateur contemporain explique ce cas à partir d'une perspective d'analyse des rapports entre les sexes :

« Bien que la candidate ait prouvé sa production intellectuelle, la commission a décidé de prendre au pied de la lettre la conception selon laquelle l'IHGB ne se destine qu'aux études historiques et géographiques, études sérieuses réservées aux seuls représentants du sexe fort. (...) Outre cet évident préjugé, il a manqué à Mme Beatriz de Assis Brandão, bien sûr, l'intervention de la 'force morale', mentionnée par Varnhagen. Une petite aide de Sa Majesté

<sup>224</sup> *Revista do IHGB*, T. XIII, 1850, pp. 529-530.

<sup>225</sup> Mme de Assis Brandão aurait dû beaucoup patienter. En effet, la première tentative de création d'une Académie brésilienne des Lettres a été faite à l'IHGB, le 10 juin 1847. Dans cette séance, douze membres ont présenté une proposition de fondation, sous les auspices de l'IHGB, d'une société que s'occuperait « spécialement des Belles lettres », divisée en trois sections : 1. Littérature (poésie et prose) ; 2. Linguistique ; 3. Art Dramatique. La commission chargée d'examiner la proposition était composée de cinq membres, parmi lesquels Torres Homem et Araújo Porto Alegre, qui ont fait un rapport favorable, le 22 juin 1847, à la fondation d'une telle société, et suggère que le nom proposé, *Institut Littéraire*, soit modifié pour *Académie des Lettres brésiliennes*. Il va falloir plus de trente ans pour que le sujet revienne à l'IHGB. Ce n'est que lors de la séance du 24 mai 1878, que Maximiano Marques de Carvalho refait la proposition de la création d'une commission chargée d'organiser et d'installer une société littéraire dénommée *Academia Brasileira de Letras* (*Académie Brésilienne des Lettres*), et qui devrait être, à l'avenir, une des sections d'un *Institut général brésilien* organisé selon le même modèle que l'*Institut de France*. Cette proposition a aussi échoué. Ce n'est qu'à la fin du siècle qu'un groupe composé, entre autres, de José Veríssimo, Machado de Assis, Olavo Bilac, Joaquim Nabuco, Araripe Júnior, vicomte de Taunay, José do Patrocínio, J. M. Pereira da Silva, Rui Barbosa, Sílvio Romero, et Lúcio de Mendonça, sur proposition de ce dernier, fondent l'*Academia Brasileira de Letras*, le 15 décembre 1896. Machado de Assis est élu président de celle-ci. Voir : *Revista do IHGB*, 9, 1847 ; voir *Revista do IHGB*, 61, 1878, p. 385 ; SOUSA, José Galante de. « Academia Brasileira de Letras », in COUTINHO, A./SOUSA, J. G. (orgs.) *Enciclopédia de literatura brasileira*, vol. 1, Rio de Janeiro, ME/FAE, 1990, pp. 147-149.

et, sans aucun doute, ladite Dame aurait eu sa présence garantie aux sessions de l'Institut »<sup>226</sup>.

Il ne me semble pas que cela ait été si simple. D'abord la commission déclare qu'elle n'a pas eu les pièces nécessaires pour formuler un jugement convenable, et qu'ainsi elle fait confiance aux signataires de la demande initiale. La production intellectuelle de Mme de Assis Brandão n'a pas du tout été mise en cause directement. Et ce n'est pas sûr que l'influence de l'empereur aurait pu jouer dans un cas comme celui-ci. En revanche, le fait qu'elle soit une femme a sûrement compté dans la décision de la commission, et il est plus intéressant de chercher à comprendre cette proposition de candidature elle-même, plutôt que de s'interroger sur un refus qui reflète la société brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle.

Cette tentative pour introduire une femme dans un endroit jusqu'à alors dominé par les hommes, indique l'audace tout d'abord de la demandeuse, mais aussi des membres signataires de la demande : à l'évidence, les formes de recrutement connaissent une période de transition. Si la proposition n'a pas été un affront aux règles écrites – puisque d'après le rapport de la commission *la loi tolère au moins ce qu'elle n'interdit pas* – elle l'a été pour les règles coutumières : il y a donc eu là une tentative de rupture et de modernisation de la *vie académique*. Il serait, je pense, plus productif de chercher dans ce cas exemplaire une autre dimension du discours de l'IHGB : celle de la science. Le rapport de la commission d'admission est extrêmement symptomatique, non seulement de la flexibilité des statuts, mais aussi de la délimitation d'un champ scientifique, dont le but primordial est de réaffirmer la séparation de l'histoire et de la géographie par rapport à la littérature.

<sup>226</sup> GUIMARÃES, L. M. P. *op. cit.*, 1995, p. 489.

Il est vrai que l'IHGB se consacre surtout aux recherches historiques et géographiques, mais ses membres ne répondent pas forcément toujours aux appellations d'historien ou de géographe. Les rapporteurs de la commission sont connus avant tout, non pour leurs travaux scientifiques ou pour leurs qualités de professeurs au Collège D. Pedro II – Joaquim Manoel de Macedo enseigne l'histoire et la géographie, et Antonio Gonçalves Dias le latin et l'histoire – mais surtout grâce à leurs ouvrages de littérature et de poésie comme on l'a déjà remarqué<sup>227</sup>. Cependant, à la différence de Mme de Assis Brandão, quand ils ont posé leur candidature, ils ont présenté des travaux historiques. L'art poétique et littéraire reste un recours cognitif de la production textuelle, mais il n'est pas un atout institutionnel. Ils profitent donc de la situation pour fixer ce que l'institution comprend comme étant le *locus institutionnel* de la poésie : un endroit qui n'existe pas encore<sup>228</sup>. Femme et poétesse, Mme Beatriz Francisca de Assis Brandão devra attendre, ainsi que les signataires de la proposition, que le monde de la science lui soit ouvert. Or, ce monde avait besoin de se constituer intérieurement, de bien tracer ses frontières, de se discipliner ; il lui fallait se fermer avant de s'ouvrir<sup>229</sup>.

<sup>227</sup> Macedo, par exemple, était considéré comme un grand romancier aux yeux de Manuel de Araujo Porto Alegre : « il y a – dit-il – une grande analogie entre la manière de voir de ce jeune homme, dans sa délicate sensibilité, et Chateaubriand. Macedo est, peut-être, le plus grand artiste de l'époque actuelle, et celui qui a la plus grande délicatesse de pinceau », PORTO ALEGRE, M. A. lettre à Paulo Barbosa da Silva, le 6 juillet 1850, *op. cit.*, pp. 47-51 (citation p. 48). Porto Alegre, Macedo et Gonçalves Dias ont fondé ensemble la revue culturelle *Guanabara* en 1849, voir CANDIDO, A. *op.cit.*, 1959, vol II, p. 370 ; voir également CORREA FILHO, Virgílio. « Araújo Porto Alegre e o Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 235, 1957, pp. 376- 394 (surtout p. 380).

<sup>228</sup> D'après Brito Broca la création d'une « société purement littéraire, sous l'égide de l'empereur, devenait difficile parce qu'elle aurait, réunissant les nouvelles générations, aux tendances opposantes plus fréquentes, créé un profil plus critique que l'IHGB », BROCA, Brito. « Por que não houve uma Academia de Letras no Império », in *Naturalistas, parnasianos e decadistas. Vida literária do realismo ao pré-modernismo*, Campinas, EUNICAMP, 1991, p. 71.

<sup>229</sup> Mme de Assis Brandão est devenue, après sa mort, la patronesse de la chaise n° 38 de l'*Academia Mineira de Letras*, de Minas Gerais. MENEZES, R. *op. cit.*, 1978, p. 127. Pour une

Il faut encore remarquer, que Macedo, qui se montre ici un rapporteur impitoyable, presque vingt ans plus tard, en 1869, au début de son roman *As vítimas algozes* (trois contes anti-esclavagistes) écrit : « Nous voulons maintenant vous raconter dans ces quelques romans, des histoires vraies, que vous connaissez déjà ». Un petit détail, il s'agit là non seulement d'un *roman vrai*, mais aussi d'un *roman vrai* sur le temps présent, ayant pour sources les notices de journaux (on a déjà eu l'opportunité de noter sa méfiance à l'égard de la presse)<sup>230</sup>. Cela ne relève pas de contradictions d'ordre personnel, mais plutôt, de logiques discursives qui se superposent, qui s'entrecroisent, qui enfin se disputent un espace, que Macedo, comme les autres membres de l'IHGB, ne maîtrise pas complètement.

### 3.10. *L'instinct de nationalité de Machado de Assis*

« L'imagination vive, la délicatesse et la force des sentiments, l'élégance du style, les qualités d'observation et d'analyse, le manque parfois de goût, la carence souvent de réflexion et de pause, la langue pas toujours pure, l'abondance de couleur locale, voici les défauts et les excellences de la littérature brésilienne actuelle ».

Machado de Assis<sup>231</sup>.

---

analyse plus générale des femmes écrivains au XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil, bien que l'auteur ne s'occupe pas du cas de Mme Beatriz Brandão, voir TELLES, Norma. « Escritoras, escritas, escrituras », in PRIORE, Mary del. (org) *História das mulheres no Brasil*, São Paulo, Editora Contexto, 1997, pp. 401-442.

<sup>230</sup> Voir ALENCASTRO, Luis Felipe de. « Vida privada et ordem privada no império », in ALENCASTRO, L. F. (org). *História da vida privada no Brasil. Império : a corte e a modernidade nacional*, São Paulo, Companhia das Letras, vol. 2, 1997, pp. 11-93 (sur Macedo voir pp. 90-91).

<sup>231</sup> « Viva imaginação, delidadeza e força de sentimentos, graças de estilo, dotes de observação e análise, ausência às vezes de gosto, carência às vezes de reflexão e pausa, língua nem sempre

En 1873, Machado de Assis pensait que la littérature brésilienne ne reflétait qu'un *instinct de nationalité*, c'est-à-dire que l'émancipation de la littérature nationale n'était pas encore arrivée à sa pleine maturité. En effet, selon lui, on ne peut pour cette autre indépendance parler d'un moment précis de fondation, elle « n'a pas de sept septembre ni de champ d'Ipiranga<sup>232</sup> » ; enfin elle « ne se fera pas en un jour, mais posément, pour être plus durable » ; elle ne sera donc pas « œuvre d'une génération ni de deux », mais de plusieurs<sup>233</sup>. L'auteur fait un rapide parcours historique des poètes brésiliens, y compris quelques-uns appartenant à la période coloniale auxquels, on aurait, d'après lui, injustement reproché leur manque de nationalisme. Machado de Assis s'est aperçu de l'anachronisme que représentait le fait d'exclure les travaux de certains auteurs sous prétexte qu'ils n'étaient pas les promoteurs d'une poésie autonome vis-à-vis du Portugal. Il se demande comment il est possible de critiquer un acte politique – l'indépendance – qui « gisait dans le ventre du futur », à une époque où entre « la métropole et la colonie, l'histoire avait créé l'homogénéité des traditions, des coutumes et de l'éducation »<sup>234</sup>.

---

pura, nem sempre copiosa, muita cor local, eis aqui por alto os defeitos e as excelências da atual literatura brasileira », ASSIS, M. de. « Instinto de nacionalidade », *op. cit.* p. 809.

<sup>232</sup> Le 7 septembre 1822, date de l'indépendance politique du Brésil.

<sup>233</sup> « Esta outra independencia não tem sete de Setembro nem campo do Ipiranga ; não se fará num dia, mas pausadamente, para sair mais duradoura; não será obra de uma geração nem de duas ; muitas trabalharão para ela até perfazê-la de todo », ASSIS, J. Machado de. *op. cit.*, 1873, pp. 801. Dans un texte précédent, daté de 1858, Machado de Assis avait déjà fait ce raisonnement : « mais après le *Fiat* politique, devrait suivre le *Fiat* littéraire, c'est-à-dire l'émancipation du monde intellectuel, vacillant devant l'action influente d'une littérature d'outre-mer. Mais comment ? Il est plus facile de régénérer une nation qu'une littérature. Pour celle-ci il n'y a pas de cri de l'Ipiranga. Les modifications s'opèrent lentement ; et ne parviennent pas d'un seul coup à un résultat ». ASSIS, J. M. de. « O passado, o presente e o futuro da literatura », in *Obra Completa*, (org. Afrânio Coutinho), vol. III, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1994, pp. 785-789, (citation p. 787).

<sup>234</sup> « Não me parece, todavia, justa a censura aos nossos poetas coloniais, iscados daquele mal ; nem igualmente justa a de não haverem trabalhado para a independencia literária, quando a independencia politica jazia ainda no ventre do futuro, e mais que tudo, quando entre a metropole e a colonia criara a história a homogeneidade das tradições, dos costumes e da educação », *Idem*, p. 802.



L'exclusion de quelques auteurs de la période coloniale obéissait à un mouvement de délimitation téléologique défini par les artisans de la nationalité ; tous ceux qui échappaient à certaines caractéristiques déterminées a priori, comme les descriptions de la nature tropicale ou les héros qui comportaient des traits typiquement *brésiliens*, étaient rejetés de cette « chaîne quasi familière de filiation vers une *origine solennelle* qui venait d'être fabriquée »<sup>235</sup>. Machado de Assis participe donc au démontage de cette machine mise en marche par les romantiques. Il va même plus loin. Il explique que lorsque « Gonçalves Dias a attiré l'attention des Brésiliens sur l'histoire et les moeurs des Indiens »<sup>236</sup>, il utilisait pour source les études des chroniqueurs (auxquels les récits de voyage appartiennent). Mais il y eut une réaction : la poésie ne pouvait pas être entièrement contenue dans les coutumes qui étaient celles des sauvages avant que la civilisation ne s'impose ; et l'argument était pour Machado de Assis « vrai ». En revanche, il ne pousse pas cette argumentation jusqu'à affirmer le contraire : à savoir « le concept que la poésie n'a rien à voir avec la race anéantie, qu'elle est différente de la race victorieuse ; ce qui semble une erreur »<sup>237</sup>. La conclusion de l'auteur essaye, d'un côté, d'éviter une posture extrémiste, et de l'autre, de proposer une nouvelle perspective : « Il est certain que la civilisation brésilienne n'est pas liée à l'indigène, et n'en a reçu aucune

<sup>235</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, 1990, p. 17.

<sup>236</sup> « A aparição de Gonçalves Dias chamou a atenção das musas brasileiras para a historia e os costumes indianos », ASSIS, J. M. de. *op. cit.*, 1873, pp. 802.

<sup>237</sup> « Houve depois uma espécie de reação. Entrou a prevalecer a opinião de que não estava toda a poesia nos costumes semibarbaros anteriores a nossa civilização, o que era verdade, - e não tardou o conceito de que nada tinha a poesia com a existência da raça extinta, tão diferente da raça triunfante, - o que parece um erro », *Idem*.

influence ; et cela suffit pour ne pas aller chercher parmi les tribus vaincues les titres de notre identité littéraire »<sup>238</sup>.

Pourtant, « il n'est pas moins correct que tout est matière à poésie, pourvu qu'elle apporte les conditions du beau ou les éléments qui le composent »<sup>239</sup>. Machado de Assis critique explicitement Varnhagen, car il « niait tout » aux Indiens, et valorise les travaux historiques de Gonçalves de Magalhães et de Gonçalves Dias, pour lesquels « il n'est pas licite d'écarter l'élément indien de nos applications intellectuelles »<sup>240</sup>. L'auteur avance alors une nouvelle explication. Les Indiens du passé n'existent plus, ces tribus, que « João Francisco Lisboa confrontait avec un livre de Tacite, leur trouvant des ressemblances avec les anciens germains, ont disparu, mais la race dominatrice a recueilli des renseignements précieux et nous les a transmis comme de véritables éléments poétiques »<sup>241</sup>. Ainsi, au contraire de José de Alencar qui, avec tous les soucis méthodologiques, cherchait dans les récits des premiers temps l'Indien *pur* et représentatif de sa race, Machado de Assis montre que ces informations ne sont arrivées jusqu'à eux que comme *discours poétique*, et non comme histoire. Il est, d'une certaine manière, plus proche d'une constatation que Chateaubriand a faite dans son récit de voyage en Amérique, dans le chapitre portant sur l'*État actuel des sauvages de l'Amérique septentrionale* :

<sup>238</sup> « É certo que a civilização brasileira não está ligada ao elemento indiano, nem dele recebeu influxo algum ; e isto basta para não ir buscar entre as tribos vencidas os títulos da nossa personalidade literária », *idem*.

<sup>239</sup> « Mas se tudo isto é verdadeiro, não é menos certo que tudo é matéria de poesia, uma vez que traga as condições do belo ou os elementos de que ele se compõe », *idem*.

<sup>240</sup> « Os que, como o Sr. Varnhagen, negam tudo aos primeiros povos deste país, esses podem logicamente excluí-los da poesia contemporânea. Parece-me, entretanto, que, depois das memórias que a este respeito escreveram os Srs. Magalhães e Gonçalves Dias, não é licito arredar o elemento indiano da nossa aplicação intelectual », *idem*, pp. 802-803.

<sup>241</sup> « As tribos indígenas, cujos usos e costumes João Francisco Lisboa cotejava com o livro de Tacito e os achava tão semelhantes aos dos antigos germanos, desapareceram, é certo, da região que por tanto tempo fora sua ; mas a raça dominadora que as frequentou, colheu

« Si je présentais au lecteur ce tableau de l'Amérique sauvage, comme l'image fidèle de ce qui existe aujourd'hui, je tromperais le lecteur : j'ai peint ce qui fut beaucoup plus que ce qui est. On retrouve sans doute encore plusieurs traits du caractère indien dans les tribus errantes du Nouveau Monde, mais l'ensemble des mœurs, l'originalité des coutumes, la forme primitive des gouvernements, enfin le génie américain a disparu »<sup>242</sup>.

Cela ne veut pas dire que Machado de Assis refuse aux textes de la période coloniale le caractère de source historique ; le fond de la question n'est pas là, mais dans la capacité à convertir le contenu de ces récits en une compensation historique au processus d'anéantissement lui-même. Il écrit à ce sujet : « la pitié que fait naître l'absence d'arguments plus solides, devra au moins pousser l'imagination des poètes à se pencher sur les premiers peuples qui ont bu l'air de ces régions, en unifiant dans la littérature ce que la fatalité de l'histoire a séparé »<sup>243</sup>. La littérature fonctionnerait donc comme un contrepoids à une tragédie historique. Cependant, fonder toute la notion de nationalité sur ce principe ne peut conduire qu'à une idée fausse de la littérature et de l'histoire, puisque, d'après l'auteur, le legs indien est aussi bien brésilien qu'universel<sup>244</sup>. Le passé indien en tant que source, soit historique, soit poétique, n'est donc pas un patrimoine national. Machado de Assis de cette façon renverse l'axe central de la perception romantique sur les fondements de la nation. L'essence du *national* n'est pas là où ils la cherchaient. Elle n'est pas non plus ailleurs

---

informações preciosas e no-las transmitiu como verdadeiros elementos poéticos », *idem*, p. 803.

<sup>242</sup> CHATEAUBRIAND, F. R. *Voyage en Amérique*, *op. cit.* p. 194. Pour une analyse du rôle du *sauvage* chez Chateaubriand, voir AVLAMI, Chryssanti. *op. cit.*, pp. 63-73.

<sup>243</sup> « A piedade, a minguaem outros argumentos de maior valia, devera ao menos inclinar a imaginação dos poetas para os povos que primeiro beberam os ares destas regiões, consorciando na literatura os que a fatalidade da historia divorciou », ASSIS, J. M. de. *op. cit.*, 1873, p. 803.

puisqu'elle n'existe pas encore. Elle est une construction, le travail collectif de plusieurs intellectuels, dont le socle n'est que l'*instinct de nationalité* lui-même<sup>245</sup>.

### 3.11. Un 'problème' épistémologique : la composition raciale de la mythologie identitaire brésilienne

Les considérations de Machado de Assis questionnent la mise en scène de l'Indien comme représentant primitif de la nationalité brésilienne, mais elles n'expliquent pas pourquoi il a été choisi pour ce rôle. On sait que les indigènes forment l'idéal type de la mythologie identitaire brésilienne, et cela justifie qu'on les trouve dans le passé et non plus dans le présent. À cette période-là, les *Mamelucos*<sup>246</sup> sont assimilés par la culture des Blancs. À l'avenir, surtout à la fin du siècle, les Noirs seront intégrés à une nouvelle théorie des mélanges raciaux : le mythe, cette fois-ci, des trois races qui auraient formé la nation brésilienne. Mais pendant la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, le Noir reste presque absent des théorisations autour de la *brasilieneté*. Le Noir n'émerge comme catégorie sociale qu'avec le processus d'abolition de l'esclavage après 1870. Jusqu'à cette date, les Noirs représentaient une frontière épistémologique pour la réflexion sur la formation brésilienne<sup>247</sup>.

Mais, l'un des facteurs le plus important permettant de rendre intelligible le choix des Indiens comme élément originel de la nation, est leur

<sup>244</sup> *Idem*.

<sup>245</sup> Sur la critique nationaliste chez Machado de Assis, voir VENTURA, R. *op. cit.*, pp. 98-102.

<sup>246</sup> C'est-à-dire le métis né d'un Indien et d'un Blanc.

<sup>247</sup> ORTIZ, R. *op. cit.*, p. 38. Note sur Gobineau et Agassiz, à partir de Magnoli, pp. 100-101. Plus G. Freyre.

prétendue aptitude à développer, comme les *Mamelucos*, certaines tâches intellectuelles qui excluaient les Noirs et les mulâtres.

À cet égard, en montrant que « la reconnaissance de la liberté civile des Indiens – même s'il ne s'agissait que d'une liberté 'sous tutelle' ou 'sous protection', selon la subtile discrimination des juristes – tend à les mettre à distance du stigmaté lié à l'esclavage »<sup>248</sup>, Sérgio Buarque de Holanda constate que : « quelques caractéristiques attribuées d'ordinaire à nos indigènes et qui les rendent moins propres à la condition servile – leur 'oisiveté', leur aversion pour tout effort discipliné, leur 'imprévoyance', leur 'intempérance', leur goût prononcé pour des activités prédatrices plutôt que productrices – s'ajustent d'une manière très précise au style de vie traditionnel des classes nobles »<sup>249</sup>. La capacité d'adaptation des Indiens serait le motif qui aurait guidé les romantiques brésiliens, lorsqu'ils opèrent la traduction en termes nationaux de la thématique du Moyen Âge, tendant à « attribuer aux Indiens les vertus conventionnelles des anciens gentilshommes et chevaliers, tandis que le Noir devait se contenter, dans le meilleur des cas, d'une position de victime soumise ou de rebelle »<sup>250</sup>.

La littérature acquiert ici toute sa dimension idéologique, car elle devient un voile qui recouvre la réalité quotidienne de l'esclavage. Pour Sérgio Buarque de Holanda, le romantisme brésilien « n'a pas réagi contre elle, en une réaction saine et féconde, il n'a pas essayé de la corriger ou de la dominer ; il l'a tout simplement oubliée, ou l'a détestée, en provoquant des

<sup>248</sup> HOLANDA, Sérgio Buarque de. *Racines du Brésil*, Paris, Gallimard, 1998 (la première édition en portugais date de 1933), p. 80.

<sup>249</sup> *Idem*, p. 81.

<sup>250</sup> *Idem*, p. 81.

désenchantements précoces et des illusions de maturité »<sup>251</sup>. Enfin, toujours selon lui, « Machado de Assis fut la fleur de cette plante de serre »<sup>252</sup>.

### 3.12. *L'historien et le poète : Robert Southey*

« The poetry of history does not consist of imagination roaming at large, but of imagination pursuing the fact and fastening upon it (...) just because it really happened, it gathers round it all the inscrutable mystery of life and death and time. Let the science and research of the historian find the fact, and let his imagination and art make clear its significance ».  
George Macaulay Trevelyan<sup>253</sup>

Avant de conclure cette partie, je voudrais introduire, de façon brève, l'ouvrage de l'historien et poète anglais Robert Southey (1774-1843), qui a été un interlocuteur constant des membres de l'IHGB. De plus, je crois qu'il peut résumer remarquablement ce que j'ai appelé ici une *poétique de l'histoire* dans le Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle.

Southey est notamment l'auteur d'une *History of Brazil*, en trois volumes, publiée en Angleterre entre 1810 et 1819<sup>254</sup>. S'il n'a jamais séjourné au Brésil, il a basé son histoire sur la documentation disponible à l'époque sur le Brésil : monographies, récits de voyage, journaux, mais aussi la collection privée de son oncle, Herbert Hill, qui avait habité au Portugal durant trente

<sup>251</sup> *Idem*, p. 257

<sup>252</sup> *ibidem*.

<sup>253</sup> Cité chez NEFF, Emery. *The poetry of history. The contribution of literature and literary scholarship to the writing of history since Voltaire*, New York, Columbia University Press, 1947, (épigraphe).

<sup>254</sup> SOUTHEY, R. (sous le pseudonyme de Manuel Alvarez Espriella). *History of Brazil*, London, Longman, vol. I (1810), vol. II (1817), vol. III (1819).

ans<sup>255</sup>. Malgré le fait que la traduction brésilienne n'ait paru qu'en 1862, à l'initiative de l'IHGB, l'œuvre était bien connue des intellectuels brésiliens et des étrangers qui étudiaient le Brésil<sup>256</sup>. Southey pensait, qu'avec l'écoulement des siècles son œuvre « représenterait pour les Brésiliens, ce qu'Hérodote représente pour les Européens »<sup>257</sup>.

En fait, le supposé *Hérodote* anglais, qui écrivait sur les brésiliens (nous en aurons encore au moins un autre au XIX<sup>e</sup> siècle, Varnhagen), a beaucoup contribué à la culture historique du Brésil. Néanmoins, à la différence de Varnhagen, l'Anglais renforce la tendance à associer la poésie et l'histoire<sup>258</sup>. Southey, comme historien, adopte la même posture d'empathie imaginative que son compatriote le poète William Wordsworth<sup>259</sup>. Par le biais de la forme et du style de la narration, Southey cherche à exprimer et à incorporer certains principes philosophiques. Il prétend faire revivre l'histoire à travers les sentiments et l'imagination, en reconstruisant la vie des temps passés « comme

---

<sup>255</sup> « The only general History of Brazil is the *America portugueza* of Sebastian da Rocha Pitta, a meagre and inaccurate work, which has been accounted valuable, merely because there was no other. There are many copious and good accounts of the Dutch war. Earlier information is to be gleaned from where it occurs rather incidentally, than by design. Authorities are still scarner for subsequent period, and for the greater part of the last century, printed documents almost entirely fail. A collection of manuscripts not less extensive than curion, and which is not to be equalled in England, enables me to supply this chiasm in history. The collection was formed during a residence of more than thirty years in Portugal, by the friend and relation to whom this work is inscribed. Whithout the assistance which I have received from him, it would have been hopeless to undertake, and impossible to compleat it », SOUTHEY, R. « Preface », *op. cit.*, 1810.

<sup>256</sup> SOUTHEY, R. *Historia do Brazil*, Rio de Janeiro, Livraria de B. L. Garnier, 1862, 6 t, traduction de Luiz Joaquim de Oliveira e Castro et notes de J. C. Fernades Pinheiro.

<sup>257</sup> Lettre de Southey à C. H. Townshend, in ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro (1882) », *apud* VARNHAGEN, F. A. *História geral do Brasil*, Appenso à 3<sup>a</sup>/4<sup>a</sup> edição integral, 1928, 435-444 (citation p. 442), voir aussi LIMA, Manuel de Oliveira. « Robert Southey », *Revista do IHGB*, 68, 1907, pp. 233-252 (surtout p. 247).

<sup>258</sup> Le fait que Varnhagen n'ait jamais affirmé que l'histoire et la poésie sont indissociables ne signifie pas qu'au niveau du texte les choses se passent si aisément. On reviendra sur ce point plus tard.

<sup>259</sup> DIAS, Maria Odila da Silva. *O fardo do homem branco : Southey, historiador do Brasil (um estudo dos valores ideológicos do império do comércio livre)*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1974, p. 71, que je suis.

elle battait dans le cœur des hommes d'autrefois »<sup>260</sup>. Selon Southey, pour écrire l'histoire, comme elle doit être écrite, l'écrivain a besoin d'un « pouvoir de transmigration intellectuel », qui, pourtant, est chose rare. « Si l'historien veut traiter avec justice les individus, et les actions qu'il enregistre, il doit revenir à leur époque, et se mettre à leur place, et essayer, dans les limites du possible, de voir les choses, comme elles paraissaient à leurs yeux, selon la vision qu'ils avaient d'eux-mêmes, sous la même lumière, sous le même point de vue »<sup>261</sup>. La recherche de cette couleur locale<sup>262</sup> a mené Southey aux témoignages des chroniqueurs et des voyageurs : « les journaux et les livres de voyage acquièrent plus de valeur avec l'écoulement du temps. Ils sont les sources de l'histoire, et ils préservent la mémoire de plusieurs choses que l'historien laisse de côté, car il les considère sans importance ou triviales, mais qui se transforment en objets de curiosité quand elles deviennent obsolètes et antiques »<sup>263</sup>.

À la question de la croyance et de la naïveté des récits de voyage, Southey propose une méthode *critique*, que l'on peut qualifier de singulière. Il affirme qu'il est important de ne pas négliger les « petites anecdotes » des

<sup>260</sup> SOUTHEY, R. « On the history of dissenters », *QR*, 10 (19) : 91, oct, 1813, *apud* DIAS, M. O. da S., *op. cit.*, p. 72.

<sup>261</sup> SOUTHEY, R. « Evelyn's memoirs », *QR*, 19 (37) : 12, lettre au Père Hill, 10 mai 1819, Fitz Park Museum, mss. ff 52-53., *apud* DIAS, M. O. da S. *op. cit.*, pp. 71-72.

<sup>262</sup> « Pénétrer dans la couleur locale et dans l'esprit d'une autre époque exaltait chez l'historien la conscience des valeurs morales et absolues qui régissaient le processus plus large et progressif du perfectionnement de la condition humaine. L'historien, bien conscient des limitations culturelles, des superstitions, des circonstances qui paralysaient et éventuellement impulsaient le progrès de l'homme, dans une époque et dans un lieu déterminés, se chargerait de la tâche de juger et de marquer les étapes du progrès de l'humanité, au contraire de Ranke et des historiens positivistes de la fin du siècle », DIAS, M. O. da S. *op. cit.*, p. 70. Ferdinand Denis, cependant remarque que Southey « a peint avec un certain éclat, comme poète lauréat de l'Angleterre des scènes grandioses de la vie sauvage, mais ses couleurs ne sont pas toujours vraies », DENIS, Ferdinand. *Quelques mots sur la deuxième édition de l'Historia geral du vicomte de Porto Seguro*, ms. 3970, I, Bibliothèque Sainte-Genève, (probablement 1877), pp. 222-225 (citation p. 225).

<sup>263</sup> SOUTHEY, R. « Dobrizhoffer's account of the abinopes », *QR*, 26 (52) : 273, jan. 1822, *apud* DIAS, M. O. da S. *op. cit.*, p. 72. Il considérait aussi que les lettres et rapports des jésuites constituaient une source fondamentale à l'histoire de l'Amérique du Sud, voir



voyageurs, car « elles fournissent de précieux éléments à l'histoire sociale et mentale d'une époque »<sup>264</sup>. En conséquence il faut valoriser leur crédulité, dès que la source est authentifiée<sup>265</sup> :

« Crédules, ils le furent inégalement. Et tant mieux. On peut penser ce que l'on veut à propos de la vieille question des superstitions et de l'athéisme, mais il est préférable que les historiens et les voyageurs y croient davantage ; il est mieux qu'ils respectent les exagérations et les faussetés, au lieu de les supprimer pour que les lecteurs ne les trouvent pas vraies. Ils doivent laisser le lecteur exercer son propre critère et non décider à sa place »<sup>266</sup>.

Les voyageurs sont des témoins, ils ne sont pas les juges de la réalité<sup>267</sup>.

Ils nous racontent tout simplement ce qu'ils ont vu et entendu. Ils sont les yeux et les oreilles fidèles de l'historien. Ils l'aident à penser, à imaginer, enfin à écrire ce qui s'est passé. Finalement, plus importante que leur croyance aux mensonges et aux choses qui semblent surnaturelles, ils doivent raconter leur existence. Le jugement n'est pas la tâche de l'historien mais du lecteur. Paradoxalement, cet historien *imaginatif* de Southey est impartial.

Robert Southey, dont l'affinité avec l'historiographie romantique est évidente, condense, d'une certaine façon, quelques repères qui contribuent

---

SOUTHEY, R. « On skinner's present state of Peru, *Annual Review*, 4 : 50, 1806, *apud* DIAS, M. O. da S. *idem*.

<sup>264</sup> DIAS, M. O. da S. *idem*.

<sup>265</sup> DIAS, M. O. da S. *op. cit.*, p. 73.

<sup>266</sup> SOUTHEY, R. « An account of jamaica and its inhabitants », *Annual Review*, 7 : 153, 1809, *apud* DIAS, M. O. da S. *op. cit.*, *ibidem*.

<sup>267</sup> Sur le rapports entre l'historien et le témoin voir HARTOG, François. « Le témoin et l'historien », in *Divinatio, studia culturologia series*, Sofia, Maison des Science de l'Homme et de la Société, vol. 13, spring-summer 2001, pp. 35-53.

décisivement à la formation d'une culture historique au Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>268</sup>. La réception de son œuvre au sein de l'IHGB a été, néanmoins, ambiguë. Les membres de l'Institut ont fait l'histoire de la nation un peu contre Southey, mais beaucoup à partir de lui. Varnhagen, l'autre Hérodote pourtant brésilien, en est peut-être l'exemple le plus frappant : il use et abuse du travail de Southey et en même temps, ne cesse d'essayer de s'en détacher<sup>269</sup>. Ainsi, pour lui, l'œuvre de Southey n'est pas complète, ce que l'Anglais reconnaît bien volontiers : « mon *Histoire du Brésil* pourrait être complétée par quelqu'un qui serait amené à compulsurer les archives à Lisbonne ; mais lui a fait tout ce qu'il a pu »<sup>270</sup>. Varnhagen se chargera d'y aller. Dans une polémique avec le géographe français Armand D'Avezac, Varnhagen affirme que quand il s'est attelé à l'*Histoire générale du Brésil*, il a dû commencer « (...) par débrouiller le véritable chaos où se trouvait l'histoire de mon pays, surtout celle du premier et du dernier siècle, malgré les travaux importants du célèbre Southey, formant les trois gros volumes qu'il a appelés *Histoire du Brésil*, et qui mériteraient plutôt le titre de *Mémoires pour écrire l'histoire du Brésil et des pays de la Plata*, etc. »<sup>271</sup>. Dans

<sup>268</sup> Sur Southey et le romantisme voir CURLY, Maria Odila Dias. « O Brasil na historiografia romântica inglesa : um estudo de afinidades de visão histórica : Robert Southey e Walter Scott », *Anais do Museu Paulista*, 21, 1967, pp. 7-108.

<sup>269</sup> VARNHAGEN REVISTA DO IHGB v6, p. 63.

<sup>270</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Revista do IHGB*, 6, 1844, p. 63.

<sup>271</sup> *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*, comprenant des éclaircissements nouveaux sur le second voyage de Vespuce, sur les explorations des côtes septentrionales du Brésil par Hojeda et par Pinzon, sur l'ouvrage de Navarrete, sur la véritable ligne de démarcation de Tordesillas, sur l'Oyapoc ou Vincent Pinzon, sur le véritable point de vue où doit se placer tout historien du Brésil, etc. ou *Analyse critique du rapport de M. D'Avezac sur la récente Histoire Générale du Brésil*, par Mr. F. A. de VARNHAGEN, membre de l'Institut Historique du Brésil et de la Société de Géographie de Paris, des Académies Royales des Sciences de Lisbonne et de Munich, de celle de l'Histoire de Madrid, de l'Institut Historique de Buenos-Ayres, etc. Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1858, p. 7 (extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*) Paris, Chez Arthus-Bertrand, Libraire de la Société de Géographie, mars 1858, pp. 145-171 [Observation : il y a une erreur dans cette édition : on saute du paragraphe 43 au 46, donc le 44 de l'extrait correspond au 46 du *Bulletin*], et suite en avril 1858, pp. 213-252. D'Avezac avait affirmé que : « Il existait donc une histoire générale du Brésil [Southey], toute faite, et d'une valeur incontestée ; mais elle n'était pas absolument exempte d'imperfections ni lacunes ; c'était d'ailleurs l'ouvrage d'un étranger, et le Brésil

la première édition de son *Historia geral do Brazil*, après quelques éloges adressés à Southey, Varnhagen enchaîne un ensemble de critiques sur les déficiences de l'œuvre : incomplète, sans unité, désordonnée, répétitive et fatigante ; caractéristiques responsables pour sa « faible popularité »<sup>272</sup>. Cependant, conclut Varnhagen, encore dans la première édition de l'*Histoire générale du Brésil* : « Ce serait une action peu généreuse, et même suspecte de notre part, que de proclamer une censure contre cette œuvre, dont l'auteur est un illustre poète couvert de lauriers, que l'on apprécie beaucoup, et que le Brésil, avec raison, respecte car il a passé de longues années à écrire cette histoire »<sup>273</sup>. Même dans la louange, Varnhagen marque sa différence : il rappelle, ainsi *généreusement*, que Southey avant d'être un bon historien est un *poète* reconnu. Cette condition peut donc, au bout du compte, aider aussi à expliquer les

---

attendait encore une histoire nationale », in « Sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle Histoire Générale du Brésil récemment publiée en portugais à Madrid par M. FRANÇOIS-ADOLPHE DE VARNHAGEN, chargé d'affaires du Brésil en Espagne. Rapport fait à la Société de Géographie de Paris, dans ses séances du 1<sup>er</sup> mai, 15 mai et 5 juin 1857. Par M. ARMAND D'AVEZAC, Vice-président de la Société et de la Commission Centrale. *Bulletin de la Société de Géographie*. Paris, Chez Arthus-Bertrand. Août et septembre, 1857. pp. 89-356, (citation p. 94). À son tour Southey reconnaissait, outre les qualités de son ouvrage, son incomplétude aussi : « Thus have I accomplished one of those great undertakings, which, in mature manhood, I proposed to myself as the objects of a life devoted to literature in its highest and worthiest pursuit. How carefully it has been composed, and with what long and diligent research, the judicious reader may perceive : the most censorious one will not be so sensible of its inevitable imperfections as I myself. But if the value of an historical work be in proportion to the store of facts which it has first embodied, to the fidelity with which they are recorded, and to the addition which thereby is made to the stores of general knowledge, then may I affirm of the present History, imperfect as it is, that in these respects it has not often been equalled, and will not easily be surpassed. Popular it cannot be, because of the remoteness of the subject, and the extent of the work ; fit audience however I know that it will find ; and I deliver it to the world with proper indifference as to its immediate reception, in full reliance upon the approbation of those persons for whom it has been written, and those ages to which it is bequeathed », *History of Brazil*, *op. cit.*, 1819, t. III, p. 879.

<sup>272</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1<sup>er</sup> ed., T. II, 1857, pp. 343-344. Sur la réception de l'œuvre de Southey en Angleterre, C. R. Boxer rappelle, par exemple, la critique qui lui a été faite, dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine*, de février 1824 : « His *History of Brazil* is the most unreadable production of our time. Two or three elephant folios about a single Portuguese colony ! Every little colonel, capitan, bishop, friar, discussed at as much length as if they were so many Cromwells or Loyolas », BOXER, C. R. *The Dutch in Brazil (1624-1654)*, Oxford, Clarendon press, 1957, pp. VII-VIII.

<sup>273</sup> « Seria acção pouco generosa, e até suspeita da nossa parte, a de apregoar censuras contra esta obra do illustre poeta laureado, que tanto apreciamos, e que o Brazil todo com razão

problèmes de l'œuvre. Néanmoins, dans la deuxième édition de l'*Histoire générale du Brésil*, Varnhagen a tout simplement supprimé ce paragraphe, et le remplace par la critique suivante : « On doit aussi regretter qu'il se montre si intolérant envers les brésiliens à propos de la religion, raison pour laquelle son œuvre n'a jamais été populaire au Brésil »<sup>274</sup>.

En revanche, le traducteur de la première édition brésilienne de l'œuvre de Southey (1862), Luiz Joaquim de Oliveira e Castro, dans une note au lecteur, affirme que : « le travail que je traduis dans l'idiome national passe pour être la meilleure histoire du Brésil ; mais je ne dispute pas les préférences ; l'œuvre parle d'elle-même. En tout cas, c'est un écrit important pour l'histoire de la patrie »<sup>275</sup>. Et on ne peut pas oublier non plus que les notes et commentaires de cette édition sont placés sous la responsabilité du chanoine J. C. Fernandes Pinheiro, alors premier secrétaire de l'IHGB.

Historien d'un pays où il n'a jamais mis les pieds, comme on l'a déjà remarqué, Southey ne devait pas *a priori* être l'auteur de *notre histoire*. Il l'est, toutefois, pour quelques-uns. Poète, il a cherché à comprendre poétiquement l'histoire, c'est-à-dire sans délaissier les marques de la poésie que sont les

---

respeita, pelo facto de haver levado annos occupado delle », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 1<sup>e</sup> ed., T. II, 1857, p. 344.

<sup>274</sup> « Também devemos lastimar que se mostre tão intolerante com os brasileiros nos assuntos religiosos, motivo por que o original da sua obra nunca se fez popular no Brasil », VARNHAGEN, F. A. de. VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil. Antes da sua separação e independência de Portugal*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, v. 3, t. V, 1981, p. 212. Pour le prouver Varnhagen se sert de l'autorité de Maria Graham, une anglaise qui est devenue la voyageuse la plus connue du Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle. Voir GRAHAM, Maria. *Journal of a voyage to Brazil and residence there, during part of the years 1821, 1822, 1823*, London, Longman, 1824, p. 13, note \*.

<sup>275</sup> CASTRO, Luiz Joaquim de Oliveira e. « Ao leitor », apud SOUTHEY, R. *Historia do Brazil*, Rio de Janeiro, Livraria de B. L. Garnier, 1862, Tome I, p. 1. Varnhagen dans la deuxième édition de l'*Histoire générale du Brésil* a critiqué la traduction brésilienne de l'œuvre de Southey. Il dit : « qu'une partie des défauts du travail de Southey a été remédiée dans cette traduction, pourtant elle est incomplète et est devenue un vrai extrait de toute l'œuvre » (« Parte desses defeitos se remediou na tradução portuguesa, que, por outro lado,

sentiments et l'imagination. La description édénique de Southey des terres brésiliennes démontre cette approche :

« The land was beautiful, and abounded with whatever the heart of man could desire : the splendid plumage of the birds delighted the Europeans ; the trees diffused an inexpressible fragrance, and distilled so many gums and juices, that they thought if their virtues were but rightly understood, there would be nothing to prevent man from enjoying health to extreme old age. If the terrestrial Paradise were upon this round world, they fancied that surely it could not be far from hence »<sup>276</sup>.

Même les descriptions négatives, comme celle des sauvages, sont marquées par des signes poétiques :

« In the course of its annals disgust and anger will oftener be felt than those exalted feelings which it is more grateful for the historian to excite. I have to speak of savages so barbarous that little sympathy can be felt for any sufferings which they endured, and of colonists in whose triumphs no joy will be taken, because

---

veio a ficar incompleta e a ser antes um verdadeiro extrato da obra »), VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil, op. cit.*, v. 3, t. V, 1981, note 8, p. 212.

<sup>276</sup> SOUTHEY, R. *History of Brazil, op. cit.*, t. I, 1810, p. 17. La vision édénique du Nouveau Monde était déjà largement diffusée en Angleterre, surtout depuis les publications de Sir Richard Hakluyt. Par exemple, dans un texte anonyme publié par Hakluyt, on trouve la définition suivante: « And to be short, all they that have been there with one consent affirme, that there are the goodliest greene medowes and plaines, the fairest mountaines covered with all sorts of trees and fruits, the fairest valleys, the gooddiest pleasant fresh rivers, stored with infinite kinde of fishes, the thickest woods, greene and bearing fruite all the whole yeere, that are in all the world. And as for gold, silver, and all other kinde of Metals, all kinde of spices and delectable frutes, both for delicacie and health, are there in such abundance, as hitherto they have bene thought to have bene bred no where else but there. And conclusion, it is nowe thought that no where else but under the Equinoctiall, or not farre from thence, is the earthly Paradise and the onely place of perfection in this worlde », « Experiences and reasons of the Sphere, to proove all partes of the worlde habitable, and thereby to confute the position of the five Zones », in HAKLUYT, Richard. *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English Nation (1589)*, Glasgow, James Maclehose and Sons, 1904, pp. 250-309 (citation pp. 254-255). Sur ce texte anonyme voir la remarquable analyse de HOLANDA, S. B. *Visão do paraíso. Os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1959, pp. 321-326.

they added avarice to barbarity ; ignoble men, carrying on an obscure warfare, the consequences of which have been greater than were produced by the conquests of Alexander or Charlemagne, and will be far more lasting »<sup>277</sup>.

L'historien regrette, comme le poète, d'être empêché d'écrire que le vrai est toujours beau. Malgré tout, d'après Manuel de Oliveira Lima, l'œuvre de Southey « fut, avant celle de Varnhagen, la plus consciencieuse, la plus détaillée et la plus exacte, et reste la plus littéraire, la plus belle et la plus captivante même après celui-ci »<sup>278</sup>. Ou, comme le résume Capistrano de Abreu : « l'*Histoire générale* de Varnhagen n'est inférieure qu'à l'*Histoire du Brésil* de Southey, au niveau de la forme, de la conception et de l'intuition »<sup>279</sup>. L'œuvre de Southey, comme une bonne partie de la production historiographique brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle, reste partagée entre une histoire en quête permanente du vrai et les tentations du poétique.

### *Conclusion : imitation ou originalité ?*

« Não me assentei nos cimos do Parnasso,  
Nem vi correr a lympha da Castalia.  
Cantor das selvas, entre bravas mattas  
Aspero tronco da palmeira escolho.  
Unido a elle soltarei meu canto ».  
Gonçalves Dias, *Os Tymbiras* (1857)<sup>280</sup>

<sup>277</sup> *Idem*, pp. 1-2.

<sup>278</sup> LIMA, Manuel de Oliveira. *Op. cit.*, 1907, p. 233.

<sup>279</sup> ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro (1882) », *op. cit.* p. 443.

<sup>280</sup> *Poesias de A. Gonçalves Dias*, 6<sup>a</sup> edição organizada e revisada par J. Norberto de Souza Silva, T. II, Rio de Janeiro, Ed. Garnier, 1877, p. 152. Dans une traduction libre : « Je ne me suis pas assis sur les cimes du Parnasos/ Je n'ai pas vu courir la nymphe de Castalia non plus / Chanteur des forêts, parmi de braves arbres/ Je choisis un âpre tronc de palmier/ Uni à lui je lâcherai mon chant ».

« Est-ce que l'étude et l'imitation des poètes romantiques promeuvent ou empêchent le développement de la poésie nationale ? », telle est la question que Dom Pedro II a proposé aux membres de l'IHGB en 1849<sup>281</sup>.

Passionné par la Grèce, mais ami des romantiques européens et brésiliens, l'empereur réaffirme d'une certaine manière, le refus de Ferdinand Denis et Gonçalves Dias des modèles anciens pour fonder la poésie nationale du Brésil. Néanmoins, même en gardant toutes les différences spatio-temporelles entre la Grèce ancienne et le romantisme du XIX<sup>e</sup> siècle, la question posée par D. Pedro II sur l'imitation, semble tout à fait proche de l'entreprise winckelmannienne. D. Pedro II, comme Winckelmann, expérimente le paradoxe contenu dans l'association de l'imitation avec « la quête de l'origine et la conquête de l'originalité »<sup>282</sup>. Mais « n'y a-t-il pas une contradiction forte entre le principe d'imitation et les virtualités sémantiques de l'origine ? » Enfin « comment réconcilier l'imitation et l'originalité ? »<sup>283</sup>. Alors que la solution de Winckelmann passe par « l'appropriation de l'origine, c'est-à-dire par son imitation », dont l'effet est la conquête « de l'originalité »<sup>284</sup>, les brésiliens règlent la question autrement, parce que le paradigme qui sert de repère aux romantiques brésiliens est, comme on l'a déjà vu, plus proche du Moyen Âge que du monde antique. Ainsi, tandis que le *Peri* de José de Alencar est décrit

<sup>281</sup> Il s'agit d'une question que D. Pedro II ordonne à Francisco de Paula Menezes de traiter, *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 554. Paula de Menezes a lu pendant l'année de 1850 les résultats de son étude. Voir MACHADO, Ubiratan. *A vida literária no Brasil durante o romantismo*, Rio de Janeiro, Editora da Universidade Estadual do Rio de Janeiro, 2001, p. 90. (Je remercie mon collègue Afonso Carlos Marques dos Santos de m'avoir envoyé cet ouvrage).

<sup>282</sup> DÉCULTOT, Élisabeth. *Johann Joachin Winckelmann. Enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, PUF, 2000, p. 106.

<sup>283</sup> *Idem*.

<sup>284</sup> *Idem*, p. 107. E. Decultot analyse les difficultés de cet axiome dans les pages suivantes, pp. 107-112.

comme étant une espèce de chevalier médiéval<sup>285</sup>, dont les caractéristiques ressemblent à celles des *Franks* de Chateaubriand, celles qui ont *électrisé* Thierry<sup>286</sup>, les anciens Grecs ne sont que des références littéraires ou des ressources comparatives et analogiques qui agissent sur l'économie qui organise le texte. Pourtant, ils n'offrent pas de modèles imitables pour fonder une nation. L'image d'un « indien poursuivant un cerf dans une course », la description de la scène en ces termes : « comme ses nerfs et ses muscles se font souples et agiles, comme toute la charpente du corps se fait légère », et enfin la comparaison avec les classiques : « c'est ainsi qu'Homère nous représente ses héros, et il caractérise Achille de préférence par la rapidité de ses pieds », comme l'a faite Winckelmann<sup>287</sup>, est une comparaison bien éloignée des romantiques brésiliens. Les héros homériques représentaient des institutions déjà testées : la *pólis*, la démocratie. En conséquence, des notions politiques inappropriées à un empire entouré par des républiques. Selon Barante :

« Plus d'harmonie, plus de grandeur, plus de sérieux, une plus complète unité, s'attachent

<sup>285</sup> Voir ARARIPE JÚNIOR, T. de A. « José de Alencar », *Obra crítica de Araripe Júnior (1868-1887)*, vol. I, Rio de Janeiro, MEC/Casa Rui Barbosa, 1958, pp. 129-258 (surtout p. 165). D'après Wilson Martins, le *Guarani* « est un roman *historique* qui cherche à enraciner dans un médiévalisme idéal les fondements de la nationalité ». MARTINS, W. *História da inteligência brasileira*, *op. cit.*, vol. III, p. 65.

<sup>286</sup> « Français, trône, monarchie, étaient pour moi le commencement et la fin, le fond et la forme de notre histoire nationale. Rien ne m'avait donné l'idée de ces terribles Franks de M. de Chateaubriand, *parés de la dépouille des ours, des veaux marins, des urochs et des sangliers*, de ce champ *retranché avec des bateaux de cuir et des chariots attelés de grands bœufs*, de cette armée rangée en triangle où l'on ne distinguait qu'une forêt de framées, des peaux de bêtes et de corps demi-nus. A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks eut quelque chose d'électrique ». THIERRY, Augustin. *Récits des temps mérovingiens*, précédés de *Considérations sur l'histoire de France*, Paris, Garnier, 1840, Préface, pp. 8-9. Plus de quarante ans plus tard D. Pedro II écrivait au comte de Gobineau à propos de ce livre de Thierry : « Les temps mérovingiens se présentent peut-être à mon esprit à travers le souvenir de la lecture de l'ouvrage admirable de Thierry qui m'a presque enchanté ». Lettre de D. Pedro II à A. de Gobineau, le 22 août 1881, citée par RAEDERS, Georges, *op. cit.*, 1938, p. 608.

<sup>287</sup> WILCKELMANN, *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Alençon (Orne), 1954 et 1990, p. 101.



peut-être à la vie antique. La vie moderne du moyen âge est plus variée, plus imprévue ; l'homme s'y présente avec une physionomie moins régulière, moins bien proportionnée peut-être, mais qui signale sa force et sa liberté. De là un genre nouveau d'historiens merveilleusement appropriés à l'esprit moderne ; de là les mémoires, ces récits vivants, où le narrateur, en se plaçant en scène, nous y transporte aussi par l'imagination et la sympathie ; de là cette vérité de couleur locale, inimitable à l'art littéraire»<sup>288</sup>.

*L'imprévisibilité, la force et la liberté*, qui relèvent de cette période<sup>289</sup>, sont interprétées par les historiens (d'un *genre nouveau* aussi) de l'IHGB comme des préceptes qui peuvent être bien adaptés à l'organisation de l'histoire de la nation. Faire l'éloge de cet ensemble de caractéristiques puissantes ne doit pas être pris comme un appel au retour à la vie sauvage, comme chez Chateaubriand<sup>290</sup>. Initialement, il faut considérer l'imitation non seulement au niveau esthétique, mais aussi comme un acte politique, un geste en faveur de la nation<sup>291</sup>. On ne copie pas, dans le cas brésilien, simplement ce qui est beau,

<sup>288</sup> BARANTE A. G. P. B. *Histoire*, article extrait de l'*Encyclopédie moderne, op. cit.*, p. 413.

<sup>289</sup> D'après Barante, «il s'était formé, dans les douzième et treizième siècles, un mélange d'histoire et de fable, qui créa, après coup, un âge héroïque à l'Europe moderne », *idem*, p. 414.

<sup>290</sup> « De toute manière, ce va-et-vient entre les Anciens et les Modernes, avec ses parallèles obligés et dénoncés à la fois (fût-ce au moyen d'autres parallèles), conduit vers la conclusion de la première partie de l'*Essai* : 'C'est en vain que nous prétendons être politiquement libres' : la liberté civile (ou politique) 'n'est qu'un songe, un sentiment factice...'. Si bien que l'adoption du point de vue sauvage amène, finalement, une dévalorisation de la liberté politique antique : surfaite, sinon carrément factice. Qu'est-ce, en effet, qu'un homme libre à Sparte ? 'Un homme dont les heures sont réglées, comme celles de l'écolier sous la férule'. Il est constamment surveillé, contrôlé, embrigadé. Mais à Athènes, il en allait bien autrement ? Sans doute, mais il fallait 'avoir un certain revenu pour être admis aux charges de l'État ; et lorsqu'un citoyen avait fait des dettes, on le vendait comme esclave'. Quant à dire que les citoyens sont esclaves de la loi, c'est 'pure duperie de mots. Que m'importe que ce soit la Loi ou le Roi qui me traîne à la guillotine'. Ne reste donc que le 'retour' à la vie sauvage. Ce sera la conclusion de tout l'*Essai* ». HARTOG, François. « Les Anciens, les Modernes, les Sauvages ou le 'temps' des Sauvages », BERCHET, Jean-Claude (textes réunis et présentés par), *Chateaubriand, le tremblement du temps*, Colloque de Cerisy, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1994, pp. 177-200 (citation pp. 186-187).

<sup>291</sup> Étant donnée que la dimension politique est l'une des caractéristiques les plus présentes chez les historiens romantiques, Thierry nous donne encore l'exemple. Dans la *Première lettre*

mais, principalement, ce qui est utile<sup>292</sup>. L'imitation des romantiques européens, surtout des français, donne en conséquence les paramètres de ce que l'on doit imiter : « l'enthousiasme romantique pour le barbare, pour le rude, mais aussi

---

sur l'histoire de France, il affirme : « Dans les circonstances difficiles, une nation est toujours portée à ramener ses yeux en arrière ; elle devient plus curieuse d'apprendre quels furent la conduite et le caractère des hommes qui l'ont devancée sur la scène du monde, et qui lui ont transmis son nom. Il semble que, comme l'Antée de la fable, elle espère ranimer sa vigueur en touchant le sein dont elle est née. Et, en effet, il est rare que les grands souvenirs du passé n'inspirent point à la génération qui se les retrace, plus de force et plus de calme à la fois. Ce n'est pas qu'il y ait là-dessous quelque chose de mystérieux, d'inexplicable ; c'est qu'en rappelant à notre mémoire ce qu'on fait pour nous les générations antérieures, nous concevons la pensée d'un engagement qui nous lie pour ainsi dire envers elle : l'intérêt de conserver notre liberté, notre bien-être, notre honneur national, nous apparaît comme un devoir ; (...). Voilà quels sentiments ferait naître dans l'âme des Français d'aujourd'hui une étude sérieuse de l'histoire de France. (...) L'on s'étonnera de m'entendre dire que des générations fortes et indépendantes ont foulé avant nous le sol de notre pays, lorsqu'on rencontre si rarement le mot de liberté dans celles de nos histoires que tout le monde lit et qui passent pour les plus exactes. Voilà, monsieur, le malheur de la France ; dans le temps des grands efforts patriotiques, la littérature n'était pas née ; et quand vint le talent littéraire, le patriotisme sommeillait, les historiens cherchèrent ailleurs des inspirations pour leurs récits. L'histoire de France, telle que nous l'ont faite les écrivains modernes, n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale, l'histoire populaire : cette histoire est encore ensevelie dans la poussière des chroniques contemporaines, d'où nos élégants académiciens n'ont eu garde de la tirer. La meilleure partie de nos annales, la plus grave, la plus instructive reste à écrire ; il nous manque l'histoire des citoyens, l'histoire des sujets, l'histoire du peuple ». THIERRY, A. *Dix ans d'études historiques*, Paris, Just Tessier, 1835, pp. 322-324. Selon Gosmann « history writing for Thierry was thus inseparable from political action. The ideological struggle, the struggle for the minds of men, was an essential part of politics, and it had always been so. All history, as Thierry saw it, was ideology, whether consciously so written or not, and had always been politically significant ». GOSMANN, *op. cit.* p. 88. Encore à propos de l'engagement politique de Thierry, S.-A. Leterrier explique que : « Augustin Thierry est secrétaire de Saint-Simon à vingt ans. En 1816, il est son 'fils adoptif' ; la collaboration devient plus étroite, alimentée de conférences quotidiennes. Saint-Simon le charge de rédiger, pour le volume de *l'Industrie*, la partie politique, comme il confie la partie financière à Saint-Aubin. Le courant saint-simonien assure la transition entre la pensée progressiste de l'époque de la Révolution et les jeunes générations, et là aussi se créent des liens durables ». LETERRIER, S.-A. *op. cit.*, 1995, p. 24. Auparavant, en 1958, Stanley Mellon avait soutenu une thèse semblable : « This study first seeks to demonstrate that the writing of history in the French Restoration was a function of politics », MELLON, S. *The political uses of history. A study of historians in the French Restoration*, Stanford, Stanford University Press, 1958, p. 1.

<sup>292</sup> À cet égard, Varnhagen, en dépit du fait de n'être pas un poète, propose que la colonisation du Brésil soit faite, même que de façon provisoire, à partir d'un système proche du féodalisme : « si nous voulons sincèrement constituer un empire, nous ne devons pas copier les lois européennes actuelles. Nous devons copier celles du Moyen Âge, (...) car c'est à cette période que se constituent les nations qu'existent jusqu'aujourd'hui » (« Se desejamos sinceramente constituir o Imperio, nam copiemos as leis europeas de hoje. – Copiemos antes muitas providencias da idade em que nasceu, ou pelo menos se acalentou, a civilisaçam que avassalla o orbe ; estudemos a marcha dos povos da Europa desde o 9º ao 14º seculo ; pois foi quando se constituiram para durar até agora, as suas varias nacionalidades, e as diferentes linguas, com suas litteraturas, etc. »), VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Memorial Organico*. Segunda parte. Em que se insiste sobre a adopçam de medidas de maior transcendencia para o Brasil, acerca : 1º Da abertura de estradas geraes ; 2º De uma nova circumscripçam provincial ; 3º Da posiçam da capital ; 4º Dos escravos africanos ; 5º Da

pour le pur »<sup>293</sup>. L'adaptation et l'imitation des traits des personnages qui auraient participé à la formation de l'histoire nationale française, aux indiens du Brésil est une manière de conquérir l'originalité de l'histoire même de la nation. Il s'agit donc d'un processus cognitif circulaire : on imite et on devient original parce qu'on imite ce qui est imitable. Les poètes et romanciers ont des difficultés à s'avouer ou à assumer leurs gestes mimétiques. Voici l'une des raisons de la proposition de l'empereur, et qui explique qu'il ne parle pas d'*influence*, mais d'imitation. Les poètes brésiliens imitaient les Européens. Simple copie ou *aemulatio* ?<sup>294</sup> Il ne paraît pas que l'empereur ait jugé négativement les procédures d'imitation. Il semble plus proche d'une réponse comme celle donnée par La Fontaine, « imitation n'est pas esclavage » ou d'une formule comme celle de Quintilien « pour qui il n'y a pas d'*imitatio* sans *inventio* »<sup>295</sup>.

En habillant le sauvage avec les vêtements des chevaliers du Moyen Âge, il fallait aussi vêtir le roi. « La chevalerie, toujours plus idéale que réelle, fut associée aux souvenirs de Charlemagne et d'Arthur »<sup>296</sup>. Le parallèle, très fréquent, que l'on trouve dans la *Revue de l'IHGB* entre D. Pedro II et les

---

civilisaçam dos indios por tutela ; 6° Da colonisaçam europea por grupos, etc. Madri, na Imprensa da viuva de D. R. J. Dominguez, R. de Hortaleza, Núm. 67, 1850, pp. 14-15.

<sup>293</sup> CAMPOS, Pedro Moacyr. « Esboço da historiografia brasileira nos séculos XIX e XX », GLÉNISON, Jean *Iniciação aos estudos históricos*, Difel, Rio de Janeiro/São Paulo, 1977, pp. 250-293 (citation p. 257). Cet auteur rappelle aussi la réception des historiens romantiques français, en particulier de Chateaubriand et Thierry, dans la préface de *Récits des temps mérovingiens*.

<sup>294</sup> HARTOG, François. « Du parallèle à la comparaison », *Entretiens d'archéologie et d'histoire. Plutarque : Grecs et Romains en question*, 1998, pp. 161-171 (surtout p. 165).

<sup>295</sup> *Idem*. Pour une analyse sur les débats à propos de l'*imitation* dans les ouvrages de l'*histoire de la littérature brésilienne*, voir ROUANET, M. H. *op. cit.*, pp. 187-196.

<sup>296</sup> BARANTE, *Histoire*, article extrait de l'*Encyclopédie moderne, op. cit.*, p. 414. Varnhagen parle aussi de l'immense influence des livres de chevalerie dans l'imaginaire européen et ses effets sur les missions civilisatrices dans le monde, VARNHAGEN, F. A. de. *Da litteratura dos Livros de Cavallarias. Estudo breve e consciencioso : com algumas novidades acerca dos originaes portuguezes e de varias questões co-relativas, tanto bibliographicas e linguisticas como historicas e biographicas, e um fac-simile*. Vienna, Imp. de C. Gerold, 1872, p. 1-2.

grands rois de l'humanité, surtout ceux de la période médiévale, n'est donc pas un hasard<sup>297</sup>. Il appartient à cette logique de *médiévalisation* symbolique du passé national et d'une certaine manière de son présent<sup>298</sup>.

\*\*\*

La *poétique de l'histoire* confère aux membres de l'IHGB un type de réflexion qui non seulement repère les recherches historiques (ou même géographiques et plus tard ethnologiques), mais aussi leur offre un ensemble de problèmes épistémologiques à résoudre : quand a commencé la nation ? Avec qui ? Comment a-t-elle progressé ? Où en sommes-nous dans les étapes actuelles de la civilisation ? La *poétique de l'histoire* est donc l'un des fondements, l'une des conditions d'émergence du discours dont la tâche était de former une rhétorique sur la nation, et le propre concept d'histoire, qu'on passe à suivre quelques étapes de sa généalogie.

---

<sup>297</sup> Victor Hugo l'aurait appelé un jour le « petit-fils de Marc Aurèle ! Voir BARBOSA, Mario de Lima. *Les Français dans l'histoire du Brésil*, Paris, Librairie Albert Blanchard, 1923, p. 336. La comparaison avec Charlemagne, déjà citée au chapitre I. 2., par le président de l'IHGB, voir « Discurso do Presidente o Exc. Sr. Visconde de S. Leopoldo », *Revista do IHGB*, T. III, v. 3, 1841, Suplemento, pp. 6-7. Voir aussi CASTILHO, José Feliciano. « Sobre a necessidade de se protegerem as sciencias, as letras e as artes no Imperio do Brasil », *Revista do IHGB*, 10, 1848, pp. 259-266 (surtout les pages 259-264 où l'auteur fait une impressionnante comparaison entre D. Pedro II et plusieurs rois de l'histoire).

<sup>298</sup> Quoi qu'il en soit, le romantisme brésilien passe à l'histoire littéraire comme le mouvement intellectuel le plus *brésilien* de sa littérature, CANDIDO, A. *op. cit.*, pp. 13-14.

**Seconde Partie**

**Éléments pour une généalogie du concept d'histoire**

## 1. À la recherche de la généalogie du concept d'histoire au Brésil : la Revue de l'IHGB

« Notre Revue est à jour et l'abondance de nos archives la nourrit convenablement, ce qui donne lieu à la publication d'intéressants mémoires et de précieux manuscrits, dont la lecture comme la consultation sont devenues d'ores et déjà une nécessité indéclinable non seulement pour ceux qui préméditent d'écrire l'histoire de la patrie, mais aussi pour tous ceux qui désirent avoir connaissance des faits de nos ancêtres, obtenir des lumières sur nos questions de limites, et enfin être informés de ce qui touche l'Histoire et la Géographie du Brésil. (...) La collection de nos Revues est devenue un coffret précieux, où nous gardons des trésors très importants. La lecture de notre Revue sera, fréquemment, avantageuse pour le ministre, le législateur, le diplomate. Bref, pour tous ceux qui ne regardent pas les choses de la patrie avec indifférence ».

Joaquim Manuel de Macedo<sup>1</sup>

Pour mieux comprendre l'écriture de l'histoire, au XIX<sup>e</sup> siècle, au Brésil, il est intéressant d'essayer d'établir une généalogie de certains éléments formateurs du concept d'histoire en tant que discipline scientifique<sup>2</sup>. Nous pouvons partir de la *Revue de l'IHGB*<sup>3</sup>. Publiée régulièrement depuis 1839, la *Revue de l'IHGB*, considérée comme le grand « répertoire des faits et documents sur le passé national »<sup>4</sup>, s'est transformée en un véritable forum de discussions académiques et le principal moyen de divulgation de sources originales, de

---

<sup>1</sup> « A nossa Revista esta em dia e a abastança do nosso archivo a alimenta convenientemente dando lugar a publicação de interessantes memorias e preciosos manuscritos, cuja leitura e consulta é já uma necessidade indeclinavel não só para aquelles que premeditam escrever a historia patria ; mais ainda para todos que desejam ter conhecimento dos feitos de nossos antepassados, luzes sobre nossas questões de limites, e sobre tudo emfim quanto tem relação com a Historia e a Geographia do Brazil. (...) Não é um arrojo de orgulho, é uma verdade incontestavel : a collecção das nossas Revistas se tem tornado em um cofre precioso, onde se guardam em deposito thesouros importantissimos ; e a leitura d'ellas será muitas vezes fructuosa para o ministro, o legislador, o diplomata, e em uma palavra para todos aquelles que não olham com indifferença as cousas da patria ». « Relatório do primeiro secretario interino,

travaux inédits ou non, d'abord sur l'histoire et la géographie du Brésil puis sur l'ethnologie<sup>5</sup>. D'une certaine manière, la *Revue de l'IHGB* est la matérialisation même du lieu en tant que producteur de savoir. Dans ses pages, on voit se définir les critères de recherche et les différentes conceptions de l'histoire qui existaient à l'époque.

\*\*\*

La *Revue de l'IHGB* a déjà été analysée par quelques commentateurs d'une manière plus systématique. En 1953, Rollie E. Poppino a fait, probablement, le premier bilan de la *Revue de l'IHGB*<sup>6</sup>. Il s'agit d'une analyse des cents premières années de la revue, à partir d'un critère chronologique qui partage l'histoire du Brésil en neuf périodes »<sup>7</sup>. Manoel Salgado Guimarães a critiqué ce modèle d'analyse. D'après lui, Poppino reprend les paramètres d'une

---

Sr. Dr. J. M. de Macedo », dans la séance le 15 décembre 1852, *Revista do IHGB*, pp. 480-512 (citation pp. 485-486).

<sup>2</sup> Je suis conscient que cette recherche d'un concept d'histoire au Brésil peut commencer avant le XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pour cela que je me borne à la question de la recherche d'une généalogie de ce concept en partant du moment où l'histoire est en train de devenir une discipline scientifique.

<sup>3</sup> On part de la *Revue de l'IHGB*, mais on ne se borne pas exclusivement à elle.

<sup>4</sup> GARCIA, Rodolfo. « Explicação », in VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil*, 3<sup>e</sup>/4<sup>e</sup> éd., anotada por J. Capistrano de Abreu e Rodolpho Garcia, São Paulo, 5 tomos, Companhia Editora Melhoramentos, 1927-1928.

<sup>5</sup> Publiée pour la première fois en 1839, la *Revue* a eu initialement comme nom *Revista Trimestral de História e Geografia* ou *Jornal do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* ; en 1850 elle change pour *Revista Trimestral do Instituto Histórico e Geográfico do Brasil* ; en 1859 elle devient *Revista do Instituto Histórico, Geográfico e Ethnográfico do Brasil*, et finalement en 1886 elle prend le nom qu'elle porte jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro*, sans faire référence à sa périodicité. Voir CORRÊA FILHO, V. *op. cit.*, p. 42-51.

<sup>6</sup> POPPINO, Rollie. « A century of the *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* », *The Hispanic American Historical Review*, number 2, may, 1953, pp. 307-323

<sup>7</sup> «The divisions were somewhat arbitrary, as there is, even yet, little agreement about the periodization of Brazilian history among the authorities on the subject. The divisions selected herein, however, have been employed by leading historians on Brazil ». Les périodes sont les suivantes : avant 1500-1500 ; 1500-1580, 1580-1654 ; 1654-1750 ; 1750-1808 ; 1808-1823 ; 1823-1845 ; 1840-1889 et 1889-1938, *idem*, pp. 313-315

histoire spécifique du XIX<sup>e</sup> siècle qui a pris le concept de nation d'une façon anachronique, c'est-à-dire « d'un concept historiquement datable, [la nation] est devenue un concept organisateur de la lecture historique »<sup>8</sup>. Il propose d'appliquer à la recherche portant sur la *Revue de l'IHGB* une analyse thématique. Et, partant de cette méthode, il cherche à saisir les articulations entre les thèmes qui y sont publiés et les questions contextuelles : « ainsi on peut comprendre pour quelle raison certains thèmes spécifiques comptent particulièrement pour cette historiographie et d'autres non »<sup>9</sup>. L'auteur explique que, jusqu'à la moitié des années 1850, le processus de production de la *Revue de l'IHGB* a privilégié, parmi une quinzaine de thématiques générales, trois thématiques particulières, qui couvrent approximativement 70 % du total des publications. Il s'agit de trois thèmes fondamentaux, essentiels à la construction d'une historiographie nationale au Brésil : la question indigène, les récits de voyage et les sujets régionaux<sup>10</sup>.

Lúcia Guimarães élabore, également, quelques commentaires critiques sur le travail de R. Poppino, surtout à propos de ses conclusions. Selon elle, le *brazilianist* a inventorié indistinctement les sources primaires et les sources secondaires, si bien que le profil qui en résulte ne peut que différer de la production de l'IHGB<sup>11</sup>. Par contre, Lilia Schwarcz se sert du modèle de Poppino sans aucune réserve<sup>12</sup>. Elle suit aussi, mais partiellement, les thématiques proposées par Manoel S. Guimarães et présente une analyse du

<sup>8</sup> GUIMARÃES, Manoel L. L. S. « A Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e os temas de sua historiografia. Fazendo a história nacional », WEHLING, A. *op. cit.*, 1989, pp. 21-41 (voir surtout pp. 24-25).

<sup>9</sup> *Idem*, p. 25.

<sup>10</sup> *Idem*, p. 27. L'auteur remarque que ces thèmes quelquefois se confondent, et cette séparation n'a qu'une visée pédagogique.

<sup>11</sup> GUIMARÃES, Lúcia., *op. cit.* 1995, p. 460.

<sup>12</sup> SCHWARCZ, L. *op. cit.*, 1993, p. 110, 138-139 ; et aussi note 15.



discours historique de l'IHGB, menée cependant d'une façon rapide et peu rigoureuse<sup>13</sup>.

\*\*\*

Mon propos ici est un peu différent. Sans avoir la prétention d'épuiser la question, j'essaie d'analyser quelques composants, caractéristiques et changements du régime d'historicité<sup>14</sup> qui s'installe ou qui se révèle à l'intérieur de l'IHGB, en partant des thèmes suivants : 1. le discours fondateur de l'IHGB par Januário da Cunha Barbosa ; 2. l'importance de la géographie pour l'histoire qui s'écrit à l'Institut ; 3. l'émergence d'un projet biographique ; 4. les articles de Cunha Mattos et de Carl von Martius consacrés spécifiquement à la question de savoir *comment on doit écrire l'histoire* du Brésil.

---

<sup>13</sup> La quantité de coquilles dans le travail de L. Schwarcz est étonnante. Ce travail est en réalité une thèse de doctorat en anthropologie soutenue par l'auteur à l'Université de São Paulo, dont le but général était d'analyser le discours des hommes de science à propos de la « composition ethnique et anthropologique de la population brésilienne ». Pour un bilan général de la *Revue de l'IHGB*, très peu critique en vérité, voir TAPAJÓS, Vicente. « A Revista em três tempos : 1839-1889-1939 », *Revista do IHGB*, 150, vol. 362, jan-mar, 1989, pp. 3-18. Du même auteur voir aussi « A Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 351, 1986, pp. 397-404 ; et « A RIHGB », *Revista do IHGB*, 352, 1986, pp. 747-751. Sur les *Revue*s des Instituts Historiques régionaux voir VIANA, Hélio. « Revistas dos Institutos Históricos e Geográficos Estaduais », *Revista do IHGB*, 184, 1944, pp. 224-231.

<sup>14</sup> La notion de régime d'historicité est définie ainsi par François Hartog : « J'entends par là une formulation savante de l'expérience du temps qui, en retour, modèle nos façons de dire et de vivre notre propre temps. Un régime d'historicité ouvre et circonscrit un espace de travail et de pensée. Il rythme l'écriture du temps, représente un 'ordre' du temps, auquel on peut souscrire, ou au contraire (et le plus souvent) vouloir échapper, en cherchant à en élaborer un autre. (...) Un régime d'historicité n'est pas en effet une entité métaphysique, descendue du ciel, mais un cadre de pensée de longue durée, une respiration, une rythmique, un ordre du temps, qui permet et qui interdit de penser certaines choses. Contesté sitôt qu'instauré, un régime d'historicité reformule, « recycle » des éléments antérieurs du rapport au temps, pour leur faire dire autre chose autrement (telle l'*historia magistra* reprise par le christianisme et les historiens médiévaux). Le passage d'un régime à un autre conduit à des périodes de chevauchements : la période révolutionnaire en est un bon exemple. Un régime enfin n'existe jamais à l'état pur », HARTOG, François. « Temps et histoire : 'Comment écrire l'histoire de France ?' », *Annales HSS*, nov-déc, 1995, n°6, pp. 1219-1236 (citation p. 1220 et p. 1222). Voir aussi HARTOG, François et LENCLUD, Gérard. « Régimes d'historicité », in *L'état des lieux en sciences sociales*. Paris, Harmattan, 1993. Textes réunis par A. DUTU et N. DODILLE. pp. 18-38.

## 2. Le discours fondateur de l'IHGB

« Cherchez aussi à sortir les mémoires de la patrie de l'indigne obscurité »<sup>1</sup>. En citant cette phrase de Alexandre de Gusmão, qui évoque Michelet avant la lettre, comme épigraphe à son discours, Januário da Cunha Barbosa inaugure à l'IHGB les réflexions sur l'histoire brésilienne<sup>2</sup>. Ces réflexions produisent des repères qui deviendront les normes des actions pratiques de l'IHGB. Elles contribuent aussi à la définition d'une façon de penser l'histoire, en départageant ce qui est historique et ce qui ne l'est pas.

### 2.1. Pourquoi fallait-il étudier l'histoire ?

« Il n'était plus conforme au génie des Brésiliens, toujours plein de zèle à l'égard de la gloire de la patrie, de laisser davantage dans l'oubli les faits

---

<sup>1</sup> « Procura... ressuscitar tambem as memorias da patria da indigna obscuridade em que jazião até agora ». « Discurso do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 9-18.

<sup>2</sup> Pour José Honório Rodrigues, Januário da Cunha Barbosa a été « le premier théoricien et praticien de la recherche historique » au Brésil, voir RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1969, p. 38. Sur le chanoine Januário da Cunha Barbosa, voir aussi le dossier publié sur lui dans la *Revista do IHGB*, en 1849 : DIAS, A.G. « Canto inaugural à memoria do cônego Januário da Cunha Barbosa », p. 285 ; MENEZES, F. de P. « Elogios históricos do cônego Januário da Cunha Barbosa », pp. 240-259 ; SIGAUD, J. F. « Elogio historico do Secretario perpétuo cônego Januário da Cunha Barbosa », pp. 185-195 ; COUTINHO, A. de S. O. « Januário da Cunha Barbosa : canto inaugural », p. 266 ; « Sessão publica no dia 6.4.1848 paras a inauguração dos bustos do cônego Januário da Cunha Barbosa e do Marechal Raimundo da Cunha Barbosa », p. 215. Voir aussi BARBOSA, A. da C. « Esboço bibliografico do Cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 108, 1902, pp. 197-284 ; IPANEMA, M. « Súmula da atividade jornalística de Januário da Cunha Barbosa e crítica de atribuição », *Revista do IHGB*, 330, 1981, pp. 115-120 ; WHITAKER, A. P. « O cônego Januário da Cunha Barbosa no bicentenário de seu nascimento », *Revista do IHGB*, 330, 1981, pp. 261-263. Sur la production intellectuelle de Januário da Cunha Barbosa voir PAIVA, T. de B. « Januário da Cunha Barbosa. Bibliografia cronológica por um bibliógrafo carioca », *Revista do IHGB*, 190, 1946, pp. 130-138. Pour une analyse tout à fait différente de la mienne, voir ROCHA, M. H./LIMA, M. N. « Fundamentos básicos para o estudo do pensamento do cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 295, 1972, pp. 164-175.

notables de son histoire, ayant eu lieu dans plusieurs régions de l'empire et, sans doute, encore mal consignés »<sup>3</sup>.

Malgré le souci des Brésiliens pour leur patrie, ils avaient, jusqu'à ce moment-là, oublié les *faits notables* ; il fallait donc les ressusciter. Cette demande impliquait une idée d'unification de la nation, car les *faits* n'ont pas eu lieu en un seul endroit, bien au contraire ils se sont passés dans toutes les régions du pays. La tâche de l'IHGB était donc de faire apparaître l'histoire brésilienne. Mais pas n'importe quelle histoire, puisque cette histoire unificatrice est le principe d'un genre spécifique d'histoire : l'histoire générale.

## 2.2. *Montrer aux nations glorieuses que...*

« Ainsi nous montrons aux nations glorieuses que, nous aussi, nous nous enorgueillissons de la gloire de la patrie, en réunissant dans une association littéraire les divers faits de notre histoire et les éclaircissements géographiques concernant notre pays, pour qu'ils puissent être offerts à la connaissance du monde, purifiés des erreurs et inexactitudes qui entachent plusieurs ouvrages, nationaux et étrangers »<sup>4</sup>.

C'est par l'histoire que le sentiment patriotique est révélé aux Brésiliens, ainsi qu'aux étrangers. Pourtant, ici, l'orateur ne parle pas d'une histoire à faire mais d'une histoire déjà faite, qu'il faut examiner d'un œil

<sup>3</sup> « Não se compadecia já com o gênio brasileiro, sempre zeloso da glória da patria, deixar por mais tempo em esquecimentoos factos notaveis da sua historia, acontecidos em diversos pontos do imperio, sem duvida ainda não bem consignados », *Idem*, p. 9.

<sup>4</sup> « E desta arte mostramos às nações cultas, que também presamos a gloria da patria, propondo-nos a concentrar, em huma litteraria associação os diversos factos da nossa historia, e os esclarecimentos geographicos do nosso paiz, para que possão ser offerecidos ao conhecimento do mundo, purificados dos erros e inexactidões que os manchão em muitos impressos, tanto nacionaes como estrangeiros », *Idem*, p. 10.

critique. Cet aspect est normalement négligé par les commentateurs de l'historiographie brésilienne. En fait, l'histoire faite à l'IHGB n'a pas toujours été originale ; ses membres reconnaissent l'existence de productions qui leur sont antérieures, qu'ils ont révisées et ont corrigées. Ce processus de purification est le premier pas vers la transformation de ce qui auparavant était lu comme histoire, en source historique devant servir de base à l'écriture de l'histoire de la patrie. Ces procédures font justement partie de l'opération historiographique menée par les membres de l'IHGB, visant à nationaliser la chaîne cognitive qui se met en place dès la période coloniale. Voici l'une des raisons pour laquelle la recherche historique semble commencer avec l'IHGB.

### ***2.3. Suivez Cicéron***

« Il suffit de suivre ce que dit Cicéron à propos de l'histoire pour connaître tout de suite les avantages que l'on peut attendre d'un institut qui s'en occupe particulièrement, et qui est composé par les hommes les plus éminents par leur savoir et leur vertu. *L'histoire* (écrit ce philosophe romain) *est témoin des temps, est la lumière de la vérité et l'école de la vie.* Par cette judicieuse doctrine, on reconnaît facilement combien profitable doit être notre association, chargée, comme dans d'autres nations, d'éterniser au moyen de l'histoire les faits mémorables de la patrie, les sauvant de la voracité du temps, les débarrassant des épais nuages que sont bien souvent la partialité, l'esprit de parti, et même l'ignorance. [Il serait bon que] nous n'ayons pas tant de preuves de cette vérité dans maints ouvrages, surtout étrangers, qui courent le monde ! Notre silence, répréhensible, de la manière dont il affecte l'honneur de la patrie, a permis que les historiens se copient les uns les autres,

propageant ainsi plusieurs inexactitudes qui devraient être corrigées immédiatement »<sup>5</sup>.

L'*historia magistra* n'est pas seulement un adage érudit, elle est aussi un principe organisateur qui justifie et en même temps oriente les recherches de l'IHGB. *Éterniser, sauver* les faits sont des formules qui relèvent justement de ce principe. Deux instances de la même opération historiographique, *éterniser* et *sauver* ne se confondent pourtant pas : on rend éternel ce qui est susceptible d'être mémorable, et dont la définition implique une série de dispositions théoriques et politiques. En effet, après son éternisation, le fait doit être sauvé : ce qui présuppose un ensemble de procédures méthodologiques couvrant un champ qui commence avec la découverte des sources et s'étend jusqu'à leur mise en texte.

Une sorte de méthode critique est en fait proposée par le premier secrétaire. *Les nuages* qui empêchent une bonne vision de la réalité, causés surtout par des ouvrages dont les auteurs sont étrangers, doivent être dissipés par les historiens assemblés à l'IHGB. Il ne s'agit pas, néanmoins, de la proposition d'une méthodologie xénophobe. Le problème n'est pas l'étranger en tant que tel, mais son parti pris qui le prive d'objectivité ou son ignorance de la nation dont il parle. En effet, les membres de l'IHGB ont pour mission de

---

<sup>5</sup> « Basta attendermos ao que diz *Cicero* sobre a historia, para conhecermos logo as vantagens que se devem esperar de hum [p. 10] instituto que della particularmente se occupe, e composto de homens os mais conspicuos por suas letras e por suas virtudes. — *A historia*, (escreve aquelle philosopho romano,) *he testemunha dos tempos, a luz da verdade, e a escola da vida*. — Por esta judiciousa doutrina bem facilmente se conhece quão proficua deve ser a nossa associação, encarregada, como em outras nações, de eternisar pela historia os factos memoraveis da patria, salvando-os da voragem dos tempos, e desembaraçando-os das espessas nuvens que não poucas vezes lhes agglomerão a parcialidade, o espirito de partidos, e até mesmo a ignorancia. Oxalá não tivessesmos nós infinitas provas desta verdade, em tantas obras, mórmente estrangeiras, que correm o mundo ! O nosso silencio, reprehensivel, de certo, em materia que tanto affecta a honra da patria, tem dado occasião a que os historiadores huns de outros se copiem, propagando-se por isso muitas inexactidões, que deverião ser immediatamente corrigidas », *Ibidem*.

déconstruire la chaîne qui perpétue une connaissance incorrecte du passé brésilien, en enlevant quelques taches à ces travaux, et parfois même en les rejetant du champ historique.

#### *2.4. Le cœur, la vision et l'histoire.*

« Le cœur du véritable patriote Brésilien se serre dans sa poitrine, quand il voit relaté, de manière défigurée, jusqu'aux faits modernes de notre glorieuse indépendance. Nous pouvons encore le constater, car il ne s'est écoulé que seize ans depuis cette époque mémorable de notre histoire moderne, qui a ajouté au nouveau monde un empire confiant face aux nations déjà constituées. Or plusieurs faits ont déjà été déformés dans la mémoire de ceux qui s'y intéressent le plus, car ils ont été écrits sans l'impartialité et le critère nécessaire qui doivent guider le travail du véritable historien. Ce n'est pas mon intention, Messieurs, de vous indiquer maintenant les erreurs contenues dans plusieurs ouvrages sur l'empire du Brésil. Cette honorable tâche sera certainement entreprise par les membres de notre Institut : elle offre un champ large à la recherche des membres qui connaissent la nécessité de remédier à ces maux-là. (...) Nous commençons aujourd'hui un travail qui, sans aucun doute, effacera nos distractions, en réparant les fautes, et en comblant les lacunes qui se trouvent dans notre histoire. Nous allons sauver de l'indigne obscurité où ils gisaient jusqu'aujourd'hui, maints mémoires sur la patrie et les noms de ses meilleurs fils. Nous allons signaler avec le plus d'exactitude possible où se situent ses villes les plus notables, les courants de ses rivières à grand débit, la superficie de ses champs, la topographie de ses montagnes et la capacité de ses nombreux ports. Cette tâche, dans nos circonstances actuelles, supérieure aux forces d'un seul homme, même le plus entreprenant, deviendra facile grâce à l'aide mutuelle de tous les Brésiliens éclairés venus des différentes

provinces de l'empire et attirés vers notre Institut par la gloire nationale qui est notre sceau. Ces hommes apporteront leurs travaux et leurs observations qui seront placés dans un dépôt commun, afin de servir de membres au corps d'une histoire générale et philosophique du Brésil»<sup>6</sup>.

Tout d'abord, on constate que la notion d'une histoire *présentiste* apparaît dès le début de l'IHGB. Apparemment, l'Institut ne reproche à personne de faire ce genre d'histoire, mais seulement de la faire mal : c'est-à-dire sans impartialité ni critère. Ces deux caractéristiques négatives rendent difficile le travail de la mémoire. Celle-ci, dans ce cas, est informée par l'écriture, mais aussi par la vision. *L'histoire du temps présent* est, dans cette perspective, un type d'histoire que l'on peut encore *voir*. La mémoire opère donc également sur un espace optique.

Cependant les registres du temps écoulé dépendent d'autres supports que le simple dispositif d'une vision rétrospective. C'est à ce moment qu'entre

---

<sup>6</sup> « O coração do verdadeiro patriota Brasileiro aperta-se dentro no peito, quando vê relatados desfiguradamente até mesmo os modernos factos da nossa gloriosa independencia. Ainda estão elles ao alcance de nossas vistas, porque apenas 16 annos se tem passado dessa época memoravel da nossa moderna historia, que accrescentou no novo mundo hum esperançoso imperio ao catalogo das nações constituídas, e já muitos se vão obliterando na memoria daquelles, a quem mais interessão, só porque tem sido escriptos sem a imparcialidade e necessario criterio, que devem sempre formar o caracter de hum veridico historiador. Não he meu intento, senhores, apontar-vos agora os erros que estão saturadas muitas obras sobre o imperio do Brasil. Esta honrosa tarefa será de certo emprehendida pelos membros do nosso instituto : ella offerece hum campo vastissimo à insvestigação daquelles socios, que conhecem a necessidade de remediar os males dahi provindos. Talvez me fosse mais desculpavel deplorar a nossa fria indifferença sobre os pontos de tanto interesse à gloria nacional ; mas não cabe, no abreviado quadro deste mal ordenado discurso a discussão de materia que me levaria a longo desenvimento [sic]. – Começamos hoje hum trabalho que, sem duvida, remediará de alguma sorte os nossos descuidos, reparando os erros, e enchendo as lacunas, que se encontram na nossa historia. Nós vamos salvar da indigna obscuridade, em que jazião até hoje, muitas memorias da patria, e os nomes de seus melhores filhos ; nós vamos assinalar, com a possivel exactidão, o assento de suas cidades e villas mais notaveis, a corrente de seus caudalosos rios, a área de seus campos, a direcção de suas serras, e a capacidade de seus innumeraveis portos. Esta tarefa, em nossas circunstancias, bem superior às forças de hum só homem ainda o mais emprehendedor, tornar-se-ha facil pela coadjuvação de muitos Brasileiros esclarecidos das provincias do imperio, que, attrahidos ao nosso instituto pela gloria nacional, que he o nosso

en scène le véritable historien. Celui-ci, *logé* à l'IHGB, devra corriger les fautes commises. L'orateur n'insiste pas sur la nationalité des auteurs de ces ouvrages ; cela va de soi. Le plus important est de montrer que cette exégèse ouvre un premier domaine de recherche, dont la conséquence sera non seulement de *sauver de l'indigne obscurité les faits* qui racontent l'histoire brésilienne, mais aussi de définir les objets qui devront être mieux signalés, décrits et mesurés. Enfin l'exhortation au travail d'équipe s'impose comme la seule voie possible pour faire cette histoire : cette équipe ne se restreint pas à ceux qui habitent la cour, l'élite provinciale est aussi appelée à collecter les sources ou, selon la métaphore biologique, à fournir les membres du corps de l'histoire générale du Brésil. Toutefois il faut remarquer que cette histoire est, en outre, une *histoire philosophique*. Ce genre d'histoire a, probablement, son point d'origine chez Chateaubriand, bien que l'expression soit chère aussi à Hegel et à Victor Cousin dont les marques, dans le discours de l'IHGB des premières années, sont très présentes<sup>7</sup>. Il s'agit, dans ce cas, d'une notion qui exclut l'intervention de la providence et cherche à expliquer les faits historiques par des causes naturelles et humaines.

Nonobstant, au fur et à mesure que le XIXe siècle avance, les références à une histoire philosophique ou à un *historien philosophe*, comme celle de Gonçalves de Magalhães (dans ce cas apparemment plus proche de l'hégélianisme ou à la limite de la philosophie *stricto sensu*), tendent à

---

timbre, trarão a deposito commum os seus trabalhos e observações, para que sirvão de membros ao corpo huma historia geral e philosophica do Brasil », *Idem*, pp. 10-11.

<sup>7</sup> CAMPOS, P. M. *op. cit.*, 1977, p. 259. Il semble que les trois types d'historiographie présentés par Hegel sont adoptés par quelques membres de l'IHGB comme modèles d'écriture historique. Voir HEGEL, G. W. F. *La raison dans l'histoire*, *op.cit.*, pp. 21-40.



disparaître, en même temps que le concept d'histoire et d'historien acquiert une tournure plus définitive.

Finalement, il demeure évident que les raisons d'étudier l'histoire sont d'ordre politique et épistémologique. En suivant un modèle traditionnel d'*historia magistra*, le travail des historiens doit avant tout servir à la nation. Mais, et voilà la spécificité du cas, pour le faire, il est nécessaire d'inventer l'histoire de cette nation, parce que tout ce qui existe jusqu'alors se borne à des histoires faites sans directives correctes. Les premières dispositions épistémologiques qui doivent diriger ce processus d'invention sont : la correction des travaux déjà publiés, la définition d'une source et de son contraire, et la mise en intrigue des actions historiques dans un plan général.

### **2.5. Chronologie et origine.**

D'après José Honório Rodrigues, dès la première séance de l'IHGB, apparaît le souci d'établir une périodisation pour l'histoire brésilienne<sup>8</sup>. La proposition de Januário da Cunha Barbosa ne se réduit pas, il faut le remarquer, à l'établissement d'une simple chaîne chronologique<sup>9</sup>. Les idées du premier secrétaire sont plus complexes, puisqu'il veut faire du temps, ou de la chronologie, c'est-à-dire du temps mesuré, une condition de l'écriture de l'histoire.

<sup>8</sup> RODRIGUES, J. H. « A periodização na história do Brasil », *in op. cit.*, 1957, 2<sup>o</sup> ed. vol. I, pp. 152.

<sup>9</sup> En 1852, l'IHGB analyse justement un ouvrage dont le but était d'établir un *indice chronologique* de l'histoire brésilienne, de la découverte du Brésil jusqu'à 1849. Le rapporteur, Diogo Soares da Silva de Bivar, affirme que le titre de l'œuvre indique que son auteur ne veut pas écrire l'histoire du Brésil, mais simplement « établir par série d'années les faits qui doivent servir de sources pour ceux qui veulent écrire cette histoire », « Parecer sobre

Initialement, il synthétise le débat existant ainsi : « notre histoire divisée en ancienne et moderne doit être encore subdivisée en plusieurs ramifications et époques » dont la connaissance doit intéresser les « savants investigateurs de la marche de notre civilisation »<sup>10</sup>. Toutefois, il ne propose que des modèles caractérisant les possibilités d'un commencement historique du Brésil. En effet, cette histoire pourrait naître « de la conquête d'intrépides missionnaires, qui ont attiré vers la croix, érigée par Cabral sur ce continent, plusieurs peuples » ; ou « des actions guerrières de ceux qui ont pénétré dans les bois enchevêtrés ou qui ont défendu la prodigieuse découverte contre les ennemis externes, jaloux de notre fortune »<sup>11</sup>. On peut encore la faire débiter « par les richesses de ses mines, par les produits de sa campagne, par la taille immense de ses rivières, par la variété de sa végétation, de ses fruits et de ses animaux »<sup>12</sup> ; ou « par la bonté du climat », dont un des effets est de rendre fécond le système productif du pays. Ces nombreuses alternatives, offertes à ceux qui vont commencer l'histoire du Brésil, constituent « un trésor inépuisable d'honorable remémoration et d'intéressantes idées, qui doivent être portées au monde dans leur véritable lumière »<sup>13</sup>.

---

o Índice Chronologico do Sr. Dr. Agostino Marques Perdigão Malheiro », *Revista do IHGB*, 15, 1852, pp. 77-87 (citation p. 77).

<sup>10</sup> « A nossa historia dividida em antiga e moderna, deve ser ainda subdividida em varios ramos e épocas, cujo conhecimento se torne de maior interesse aos sabios investigadores da marcha da nossa civilização ». « Discurso do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 1, 1839, p. 11.

<sup>11</sup> « Ou ella se considere pela conquista de intrepidos missionarios, que tanto apovos attrahirão à adoração da cruz, erguida por *Cabral* neste continente (...); ou pelo lado de acções guerreiras, na penetração de seus emmaranhados bosques, e na defenza de tão feliz quanto prodigiosa descoberta, contra inimigos externos invejosos da nossa fortuna », *idem*.

<sup>12</sup> « Finalmente, pelas riquezas de suas minas e mattas, pelos productos de seus campos e serras, pela grandeza de seus rios e bahias, variedade e pompas de seus vegetaes, abundancia e preciosidade de seus fructos, pasmosanovidade de seus animaes », *ibidem*.

<sup>13</sup> « Hum thesouro inexgotavel de honrosa recordação, e de interessantes idéas, que se deve manifestar ao mundo, em sua verdadeira luz », *ibid.*

Cette définition chronologique rencontre quelques obstacles, préalablement mentionnés par l'orateur, puisque ces faits inauguraux ont été déjà « recommandés à la postérité » par d'autres auteurs, « qui sont lus en tous les temps avec une juste admiration », mais qui, dispersés tout au long du territoire, n'ont écrit que des histoires particulières des provinces et non « une histoire générale, qui enchaîne les événements avec un critère éclairé, avec déduction philosophique et selon la lumière pure de la vérité »<sup>14</sup>. Januário Barbosa conclut en disant : « Ah ! Si au moins quelques-uns de ces écrits d'illustres Brésiliens avaient été publiés ou conservés dans les archives pour servir à la postérité, peut être alors, on pourrait réaliser en partie la doctrine de Cicéron, quand celui-ci qualifie l'histoire de *témoin des temps* »<sup>15</sup>.

Les premiers *Brésiliens* qui ont écrit sur les événements fondateurs de la nation se heurtaient à trois genres de difficulté : tout d'abord, la question des distances géographiques qui rend difficile l'idée d'une histoire générale ; deuxièmement, les incapacités de ces écrivains à maîtriser les ressources philosophiques qui pouvaient être utiles à l'écriture de cette histoire ; troisièmement, le problème de la publication des manuscrits et de la conservation archivistique qui entrave l'accomplissement de la *doctrine de Cicéron* : « l'ignorance et l'inattention des héritiers [de ces écrivains] les ont

<sup>14</sup> « Não tem faltado escriptores que se dessem ao trabalho de recomendar à posteridade muitos desses factos, que são lidos em todos os tempos com justa admiração ; mas, espalhados por hum tão vasto territorio como este que agora o Brasil assenta o seu trono imperial, elles mais escrevêrão historias particularesdas provincias, do que huma historia geral, encadeados os seus acontecimentos com esclarecido criterio, com deducção philosophica, e com luz pura da verdade », *idem*.

<sup>15</sup> « Ah ! Se ainda assim mesmo tantos escriptos de illustres Brasileiros fossem dados à luz publica, ou conservados em archivos, para que a posteridade delles se aproveitasse, talvez que então se podesse realisar em parte, a doutrina de *Cicero*, quando chama a historia *testemunha dos tempos* », « Discurso do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 1, 1839, p. 11.

rendus [leurs ouvrages] presque inaccessibles ; leurs noms sont restés pendant quelque temps sur les sépultures, puis ont disparu complètement »<sup>16</sup>.

Januário Barbosa rappelle encore le fait que, durant plus de trois cents ans, la métropole n'a pas autorisé le Brésil à avoir d'imprimeries. Les écrivains du pays dépendaient d'une permission du Portugal, ce qui a limité considérablement la divulgation des œuvres des *Brésiliens* :

« l'intolérant monopole, moteur principal de l'administration portugaise aux temps de l'absolutisme, (...) s'étendait aussi à la publication des écrits de nos littérateurs, et alors, soit ils mourraient dans des cabinets particuliers sans jamais être publiés, soit ils étaient mutilés, adaptés au système de monopole, comme l'eau qui prend la forme du vase qu'elle remplit, comme des idées détachées qui ne peuvent pas servir d'éléments à l'histoire générale brésilienne »<sup>17</sup>.

Pourtant, quelques auteurs ont réussi à échapper à la censure métropolitaine<sup>18</sup>. Il suffit, selon l'orateur, de consulter « la volumineuse *Bibliotheca do Abbade Barbosa* », où l'on trouve « plusieurs noms de Brésiliens remarquables, qui ont prouvé avec leurs écrits en divers genres, le génie fécond et l'amour des lettres »<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> «A ignorancia ou descuido de seus herdeiros as entrega logo à voragem dos annos ; seus nomes vagueão por alguns tempo sobre as suas campas, até que de todo se esvaecem », *Idem*, p.12.

<sup>17</sup> « O intolerante monopolio, mola principal da administração portugueza nos tempos do absolutismo, (...) estendia-se também à publicação dos escriptos dos nossos litteratos, e por isso, ou morrião em gabinetes particulares sem verem a luz da estampa, ou erão tão mutilados, para que se accomodassem ao systema de seu monopolio, como a agua tomando a fôrma do vaso que enche, que parecião como idéas destacadas, não podendo servir bem de elementos para a historia geral do brasileira », *Ibidem*.

<sup>18</sup> La censure de la culture est un thème récurrent même avant la fondation de l'IHGB. On le verra plus loin dans l'œuvre du maréchal Raimundo José da Cunha Mattos.

<sup>19</sup> « Quem examina a volumosa *Bibliotheca Luzitana do Abbade Barbosa*, encontra ahi os nomes de alguns Brasileiros preclaros, que provárão, por seus escriptos em diversos ramos, genio fecundo e amor das lettras », *ibid*.

Les problèmes liés à l'origine de l'histoire du Brésil et à l'établissement d'une chronologie *brésilienne* passent donc par la propre politique de colonisation du pays. Ainsi dans une nouvelle phase de son histoire, où le Brésil est déjà indépendant vis-à-vis du Portugal, les Brésiliens sont, finalement, à même d'entreprendre la récupération de leur passé. Mais pour se faire, il faut établir une chronologie dont les sources sont *ces premiers* Brésiliens.

La tâche initiale de l'IHGB est réaffirmée par le premier secrétaire : « à partir de tous ces matériaux informes, incomplets, et entachés des préjugés du temps, nous pouvons former un complexe régulier de faits, purifiés par la critique »<sup>20</sup>. L'histoire du Brésil est préexistante ; elle est en partie cachée, en partie déformée, dans les archives. Mais elle y est. Il ne s'agit cependant pas simplement de profiter des trous chronologiques laissés par les Portugais en les remplissant de données exclusivement brésiennes. C'est toute une autre logique qui se met en mouvement : commencer par le début ; trouver les traces de l'origine nationale, discerner les auteurs. Enfin, instituer une périodisation et un enchaînement des événements à *la brésilienne* signifie rendre compte, au plan historique, de la fondation du Brésil à partir du point de vue des Brésiliens<sup>21</sup>.

<sup>20</sup> « De todos esses materiaes informes, incompletos, e mesclados dos prejuizos do tempo poderemos formar hum complexo regular de factos, purificados no crisol da critica », *ibid.*

<sup>21</sup> Le baron de Barante, qui sera traduit ensuite par Januário da Cunha Barbosa dans ce même discours, ne disait pas exactement cela mais quelque chose de tout à fait proche : « Il ne s'agit point ici de l'enchaînement nécessaire de toute époque avec la précédente : nul doute qu'on ne trouve constamment liaison et progression dans les parts successives du temps (...). Mais l'histoire se divise en périodes naturelles, en drames, qui ont leur commencement, leur progrès et leur dénouement. Il y a des séries de faits qui appartiennent, ou à un même ordre d'idées, ou à un même état de civilisation, ou au développement des mêmes principes. Le talent de l'historien consiste surtout à saisir le premier et le dernier anneau de ces diverses chaînes d'événements : il marque ainsi des points de repos dans la chaîne immense et continue de l'histoire humaine ; de la sorte, il lui donne à la fois de l'intérêt par l'unité, de la moralité parla conclusion. Autrement la vie du genre humain s'en irait se déroulant sans donner aucune leçon, sans saisir la raison, ni même l'imagination. L'histoire universelle ne serait ainsi qu'un long calendrier, où les faits serviraient seulement à marquer des dates ». « Essai sur

## 2.6. Le talent de l'historien : manipuler les sources et le temps

Désormais, les historiens sont responsables de l'organisation des sources, de la succession des événements et de la démarcation d'une nouvelle périodisation. Une tâche lourde. Le baron de Barante est là, pourtant. Il aide Januário da Cunha Barbosa à l'expliquer. Premièrement, il faut que les historiens sachent quel type de *talent* spécifique leur est demandé. Il leur faut une capacité comparable à celle du *naturaliste* : celui-ci « avec des petits os, recueillis lors de fouilles, ressuscite presque un animal, dont la race méconnue existait dans les régions qui ont subi des cataclysmes »<sup>22</sup>. L'historien peut avoir le même pouvoir de ressusciter le passé, à condition de bien manier les sources.

La comparaison avec un spécialiste qui représente les sciences de la nature mène le premier secrétaire sur les chemins de la *réalité* ou, selon lui, de la *vie normale*. Celle-ci « a ses conditions et ses lois » ; elle est aussi « formée de circonstances liées par des rapports nécessaires »<sup>23</sup>. La *philosophie* peut la saisir, c'est-à-dire la reconnaître et la démontrer. Après ses éclaircissements, « l'imagination, avec plus de vitesse et de certitude, saura s'emparer d'elle »<sup>24</sup>. Néanmoins, pour comprendre les labyrinthes de la réalité, il nous faut un guide qui soit *clair* et *sécurisant*, car « la raison de l'homme est toujours lente ». En

---

l'établissement monarchique de Louis XIV par M. Lemontey (1930) », *op. cit.*, 1858, pp. 126-155 (citation p. 127).

<sup>22</sup> « O talento de hum historiador, diz o *barão de Barante*, assemelha-se à sagacidade do naturalis- [p. 13] ta, que, com pequenos fragmentos de ossos, colhidos de escavações, como que ressuscita um animal, cuja raça desconhecida existia em plagas, que soffrêrão cathaclismos », « Discurso do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, T. I, v. I, 1839, pp. 12-13.

<sup>23</sup> « A vida normal tem suas condições e suas leis ; compõe-se tambem de circunstancias ligadas por meio de relações quais necessarias », *idem*, p. 13.

<sup>24</sup> « E a imaginação com mais celeridade e certeza, sabera então della assenhorear-se », *Ibidem*.

effet, seul « le talent des historiens et des géographes peut nous offrir cette galerie de faits, qui étant bien ordonnés par leurs liens spatio-temporels, nous amènent à reconnaître dans l'Antiquité la source des grands événements, qui plusieurs fois se répéteront dans un futur lointain»<sup>25</sup>.

On note ici un autre trait d'une conception de l'*historia magistra* : en connaissant les causes, on peut prévoir l'avenir. Le talent des historiens et des géographes relève, par moment, du monde de la prophétie. Mais, dans ce cas, l'image de l'avenir n'est pas une projection métaphysique de ce qui doit s'accomplir un jour. L'avenir auquel pense Januário da C. Barbosa n'est que son présent, et les recherches des sources servent à l'expliquer et non à le projeter. Le passé que l'orateur propose a une mesure bien marquée : il va jusqu'à l'actualité. Les historiens de l'IHGB doivent être des prophètes, mais du présent.

L'usage que Januário da C. Barbosa fait encore de Barante renforce cette argumentation. Le premier secrétaire traduit un morceau du discours que Barante a prononcé en 1828, lors de sa réception à l'Académie Française. Barbosa ne cite pas la source du discours ni ne précise qu'il s'agit d'une traduction. Il ne fait qu'identifier l'auteur à travers son nom et son titre nobiliaire. L'auditoire, ou le lecteur, ne sait donc pas exactement de l'orateur ou de Barante lequel des deux parle. En tous les cas, en comparant l'article original de Barante avec le texte de Barbosa, on s'aperçoit que la traduction est presque littérale, sauf sur un point. Voici ce que dit Barante : « Cependant, l'histoire serait incomplète, décolorée, aride, et ce qui est pire, serait immorale, si, ne

---

<sup>25</sup> « O talento, dos historiadores e dos geographos he só quem póde offerecer-nos essa galeria de factos, que, sendo bem ordenados por suas relações de tempo e lugar, levão-nos a conhecer

s'attachant qu'aux résultats généraux, elle omettait, par une coupable abstraction, de replacer les faits sur le théâtre où ils se passèrent, et de les juger indépendamment de l'avenir qui leur succéda »<sup>26</sup>. Dans la traduction, le premier secrétaire laisse de côté les adjectifs *pire* et *immorale* qui caractériseraient, selon Barante, l'état plus avancé de cette histoire qui *ne s'attachant qu'aux résultats généraux* ne contextualisent pas les faits *sur le théâtre où ils se passèrent*. Le plus important est le remplacement qu'il opère sur la dernière partie du discours : *et de les juger indépendamment de l'avenir qui leur succéda* devient : « pour mieux les apprécier en les confrontant aux nombreuses et puissantes circonstances capables de démêler l'intelligence des lecteurs »<sup>27</sup>. Pourquoi a-t-il manipulé la traduction ? Parce qu'il était fondamental d'examiner les événements selon une logique *processive* qui liait passé et présent. Isolés, ils ne sont pas passibles de jugement. Ils n'ont pas d'historicité. Les faits du passé n'ont de sens que quand ils sont articulés à ceux qui leur ont succédé et à ceux qui les ont précédé. La confrontation des circonstances est une méthode pour y parvenir. Enfin ce raisonnement sert à identifier quelques caractéristiques d'un *temps de la nation* ; une des tâches que le *talent* des historiens de l'IHGB doit essayer d'accomplir.

---

na antiguidade a fonte de grandes acontecimentos, que muitas vezes se deselvolverão em remoto futuro », *Ibid.*

<sup>26</sup> BARANTE, A. G. P. B. « Discours de réception prononcé à l'Académie Française, le 20 novembre 1828 », *op.cit.*, 1858, pp. 234-250 (citation p. 236).

<sup>27</sup> En portugais : « A historia seria, por tanto, incompleta, descorada e arida, se, occupando-se unicamente dos resultados geraes, por uma mal entendida abstracção, não collocasse os factos no theatro em que se passarão, para melhor se apreciarem pela confrontação de muitas e poderosas circunstancias que desembaracem a intelligencia dos leitores ». « Discurso do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, T. I, v. I, 1839, p. 13.



### 2.7. *Le passé ressuscité arrive à notre imagination. Le jugement dernier*

Januário da Cunha Barbosa se sert ensuite de Barante comme d'un manuel de métier. Le discours du baron devient une sorte de bréviaire d'historien. Ainsi, après la suppression et l'adaptation du passage mentionné tout à l'heure, il le reprend quasi littéralement. « *Certes, le sort général de l'humanité nous importe ; et notre sympathie est plus vivement émue, quand on nous raconte ce que firent, ce que pensèrent, ce que souffrirent ceux qui nous précédèrent sur la scène du monde : ce qui parle à notre imagination est ce qui ressuscite, pour ainsi dire, la vie du passé, et qui nous fait assister au spectacle animé des générations ensevelies* »<sup>28</sup>. Januário da C. Barbosa enlève discrètement de la traduction l'adverbe qui introduit la phrase de Barante : certes. De cette façon, il semble que le baron ne fait que confirmer l'argument de l'orateur. Désormais, on peut croire qu'ils parlent à l'unisson. L'analyse particulière des faits passés ne pose guère plus de problèmes. Au contraire, il faut les explorer dans leur matérialité : ce que nos antécédents *firent, pensèrent, souffrirent*. C'est ainsi qu'ils arrivent à *notre imagination*. Ils ressuscitent. Le passé envahit le présent. Le présent reçoit le passé. En conclusion : « c'est ainsi que l'histoire peut nous offrir ses hautes leçons »<sup>29</sup>.

Ces leçons ne sont pas le produit d'un ordre providentiel. En effet, l'histoire « ne doit pas représenter les hommes comme des instruments aveugles du destin, employés à leur insu, comme les pièces d'un mécanisme, pour arriver

<sup>28</sup> « A sorte geral da humanidade muito nos interessa, e a nossa simphathia mais vivamente se abala, quando se nos conta o que fizerão, o que pensarão, o que soffrerão aquelles que nos precedêrão na scena do mundo : he isso o que falla à nossa imaginação, he isso que ressuscita, por assim dizer, a vida do passado e que nos faz ser presentes ao espectáculo animado das gerações sepultadas » *Idem*. BARANTE, *op.cit.*, 1858, p. 236. (C'est moi qui souligne)

aux fins prévues par son inventeur »<sup>30</sup>, dit le duo Barante/Barbosa. Il s'agit ici d'une notion qui exclut l'intervention de la providence et cherche à expliquer les faits historiques par des causes naturelles et humaines<sup>31</sup>. Ainsi il faut que l'histoire « les peigne tels qu'ils se sentaient eux-mêmes, agissant dans leur liberté, et responsables de leurs actions. La Providence fait parfois sortir le bien du mal, l'ordre de l'anarchie, la liberté du despotisme. Mais ces voies sont inconnues à l'homme ; les siennes lui sont tracées par son devoir. Aux yeux de la Muse sévère de l'histoire, le crime doit toujours rester crime »<sup>32</sup>.

L'historien, comme on l'a déjà vu, c'est celui qui peint. Toutefois, il doit peindre ce qui est susceptible d'être compris par l'homme. La providence, elle, ne l'est pas. Le tableau historique est une peinture humaine qui représente les voies tracées par les devoirs des hommes. En conséquence ce n'est pas la providence qui juge les actes humains, mais l'histoire elle-même.

<sup>29</sup> « Só desta arte a historia póde nos offerecer importantissimas lições », *idem*. BARANTE, *id.*

<sup>30</sup> « Ella não deve representar os homens como instrumentos cegos do destino, empregados como peças de hum machinismo, que concorrem ao desempenho dos fins do seu inventor », *idem*. BARANTE, *id.*

<sup>31</sup> George Lefebvre explique pourtant que cela « ne veut pas dire que ces écrivains soient des athées, mais quand ils écrivent l'histoire, ils font abstraction de l'influence providentielle, estimant que les historiens ne peuvent pas la saisir ». LEFEBVRE, G. *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971, p. 165.

<sup>32</sup> « A historia os deve pintar taes quaes forão na sua vida, obrando em liberdade, e fazendo-se responsaveis por suas acções. A providencia, he verdade, faz muitas vezes sahir o bem do seio do mal, a ordem das turbulencias da anarchia, e a liberdade dos terrores do despotismo ; mas he força dizeau, Srs., estes camions não estão ao nosso alcance ; os camions do homem são traça dos por seus devais, e, aos olé olés da musa cavera da historia, o crime sempre deve ser crime ». « Discurso do premier secretário perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, T. I, v. I, 1839, p. 13. BARANTE, *op.cit.*, 1858, pp. 236-237. Il faut remarquer que Victor Cousin a une conception différente des rapports entre la *providence* et l'histoire, voir COUSIN, V. *op. cit.*, 1828 (éd. de 1991), pp. 204-206.

## 2.8. La mort de l'oncle de Pline le Jeune : première esquisse de la figure du héros à l'IHGB

« Je ne puis m'empêcher d'ajouter » aux réflexions de Barante, dit Barbosa, « les nobles sentiments de Pline le Jeune, écrivant à Tacite à propos de la désastreuse mort de son oncle »<sup>33</sup>. Il disait : « pour ma part, j'estime heureux les hommes auxquels les dieux ont accordé le privilège de faire des actions dignes d'être écrites ou d'écrire des livres dignes d'être lus, et trois fois heureux ceux qui ont l'un et l'autre don »<sup>34</sup>.

Tacite avait demandé à Pline le Jeune de raconter l'histoire de la mort de son oncle, Pline l'Ancien, « pour pouvoir la transmettre plus exactement à la postérité »<sup>35</sup>. L'esprit de la proposition de Barbosa n'est pas différent. Peut-être les deux qualités ne se trouvent-elles pas ensemble, mais si quelqu'un, au Brésil, a accompli une action digne d'être écrite, les historiens de l'IHGB, dorénavant, sont là pour le faire. Ce sujet d'*actions dignes* ne dissimule pas l'esquisse d'une figure héroïque. Cette perspective devient plus claire avec la citation que le premier secrétaire fait à la suite de celle de Pline le Jeune. En suivant encore une fois Alexandre de Gusmão, Barbosa conclut « que l'histoire est un fécond séminaire de héros »<sup>36</sup>.

<sup>33</sup> « Conduzido por estas reflexões do *Barão de Barante*, não posso deixar de acrescentar-lhes a expressão dos nobres sentimentos de *Plinio* o moço, escrevendo a *Tacito* sobre a desastrosa morte de seu tio », *idem*..

<sup>34</sup> Pline le Jeune, *Lettres*, Livre VI, 16,3. Je me sers ici de la traduction française d'Anne-Marie Guillemin, Pline le Jeune, *Lettres*, T. II, Livres IV-VI, Paris, Les Belles Lettres, 1989. (citation pp. 113-114). Le texte de Januário da C. Barbosa : « Quanto a mim, (diz este philosopho) considero igualmente benemeritos aquelles a quem os deoses tem concedido o dom, ou de fazer cousas dignas de serem escriptas, ou de escrever cousas dignas de serem lidas ; e muito mais benemeritos ainda os que favorecem o exercicio destas duas preciosas faculdades », *idem*, pp. 13-14.

<sup>35</sup> *Pline le Jeune, Lettres*, Livre VI, 16.

<sup>36</sup> « E se mais podesse eu acrescentar à tão animador pensamento, dissera, com o nosso literato patricio *Alexandre de Gusmão*, que a historia he um fecundo seminario de heróes », «Discurso

Par ailleurs, on peut établir une liaison entre la participation de plusieurs membres de l'IHGB aux événements récents de l'histoire brésilienne et l'idée que les historiens ou les écrivains peuvent jouer un rôle héroïque. Dans le pire des cas, ils peuvent simplement écrire des choses dignes d'être lues. Dans le meilleur, ils peuvent devenir comme Pline l'Ancien : faire et écrire des choses dignes d'être écrites et lues. Pour explorer cette dernière voie, il ne faut pas chercher à l'IHGB un unique historien dont le profil serait adéquat, car on ne le trouverait pas. Cependant, on peut penser que l'IHGB lui-même, en tant qu'institution, incarne une figure de héros, un héros qui serait un agent collectif. Ses gestes héroïques seraient sa propre fondation, ses tâches historiques consisteraient à sauver *le passé national* et à construire une mémoire brésilienne. Bref, de donner à la nation les lumières dont elle a besoin. À la définition de l'IHGB comme une entité héroïque, il faut ajouter une autre dimension : la dimension religieuse.

### 2.9. *Écrire l'histoire des grands hommes : une mission sacerdotale*

L'*historia magistra* se retrouve partout dans le discours de Barbosa : « nous ne doutons pas, Messieurs, que les meilleures leçons que les hommes puissent recevoir, leur sont données par l'histoire »<sup>37</sup>, y compris par les représentations des grands hommes : « c'est pour cela que la vertu est toujours

---

do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, T. I, v. I, 1839, p. 14.

<sup>37</sup> « Não duvidamos, Srs., que as melhores lições que os homens podem receber, lhes são dadas pela historia », *idem*.

digne de vénération publique, la gloire illumine les honorables citoyens »<sup>38</sup>. Les historiens doivent rendre justice à leurs notables, car sauver « leur noms et leurs actions d'un injuste oubli est un stimulus fort pour une forte émulation »<sup>39</sup>. Toutefois, on ne préserve pas le premier venu. Il faut choisir, et le choix est un jugement : « les crimes (...), ne laissent pas d'être détestables devant le tribunal de l'histoire, si la plume impartiale des savants les décrit dans leur véritable lumière »<sup>40</sup>. Ce sont les yeux de la Muse de l'histoire dont parlait Barante.

Le juge, ou l'historien qui juge, « assis sur la tombe de l'homme qui a fini ses fatigues, méprise les arguments de parti et les conseils de flatterie. Il prononce ses jugements comme un austère sacerdote de la vérité »<sup>41</sup>. L'historien n'est pas simplement celui qui juge et dit la vérité. Il est celui qui remplit son rôle comme un *sacerdoce*. Ce côté *religieux* et *mystique* n'a rien à voir avec le christianisme des membres de l'IHGB. Il est une des composantes, peut être une des plus importantes, de cette image idéale de l'historien que Januário da C. Barbosa cherche à dessiner. Effectivement, faire l'histoire de la nation deviendra une mission sacerdotale<sup>42</sup>.

Les grands hommes jouent un rôle décisif dans la réussite de cette entreprise missionnaire : « la célébrité des grands hommes, en rompant les ténèbres de l'Antiquité, nous arrive avec les preuves de leurs mérites purifiés

<sup>38</sup> « Por isso a virtude he sempre digna de veneração publica, a gloria abrilhanta os honrados cidadãos », *idem*.

<sup>39</sup> « (...) salvando seus nomes e seus feitos de hum injusto esquecimento, he forte estimulo para uma forte emulação », *idem*.

<sup>40</sup> « Os crimes, (...) não deixão de ser detestaveis no tribunal da historia, se a imparcial penna de sabios os decreve em sua verdadeira luz », *idem*.

<sup>41</sup> « Sentando-se sobre a tumba do homem, que ahi termina suas fadigas, despreza argumentos de partido, e conselhos de lisonja, portando-se seus juizos como austero sacerdote da verdade », *idem*.

<sup>42</sup> L'idée de l'IHGB comme un agent missionnaire est présente au XX<sup>e</sup> siècle à l'IHGB, voir, par exemple : CORREA FILHO, Virgílio. «O Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 247, 1960, pp. 316-318 ; et MEIRA, Silvio. «A nobre missão dos Institutos Históricos », *Revista do IHGB*, 334, 1982, pp. 211-213.

par l'histoire. Celle-ci prime ainsi la vertu, quelquefois poursuivie, et restituée à la vénération des hommes la mémoire de ceux qui s'en sont faits dignes »<sup>43</sup>.

Une subtile précision s'impose ici. Si l'histoire fait les grands hommes, alors les historiens qui font l'histoire (qui la *purifient*) sont les véritables maîtres du jeu. Faiseurs d'histoire, ils contrôlent les destins des grands hommes, ou autrement dit, les vivants contrôlent les morts et les morts servent aux vivants. Voici une variation de la *religion historique* telle qu'elle est adoptée à l'IHGB. Il reste à savoir si le grand homme est un héros achevé ou un candidat à devenir héros. Quoi qu'il en soit, les historiens de l'IHGB ont le pouvoir d'en décider. Ils se placent ainsi dans une position presque divine. Ils créent leur propre providence.

### 2.10. *Le livre de Plutarque : un projet biographique*

Januário da Cunha Barbosa propose un projet biographique aux membres de l'IHGB. Ce *noble projet*, toujours selon le premier secrétaire, ne peut être réalisé que collectivement. En vérité, il était déjà commencé. Le vicomte de São Leopoldo et le docteur Emilio Joaquim Maia, membres fondateurs de l'IHGB, parmi d'autres, avaient déjà colligé « plusieurs éléments pour cet important monument littéraire »<sup>44</sup>.

Manifestement, ce projet semble vital pour les intérêts de l'IHGB. À première vue, parce qu'à travers « la vie des grands hommes, on apprend à

<sup>43</sup> « A fama dos grandes homens, rompendo as trevas da antiguidade, tem chegado a nós com os documentos de seus meritos acrisolados pela historia : ella assim premia a virtude muitas vezes perseguida, restituindo à veneração dos homens a memoria daquelles que della se fizerão dignos », *idem*.

connaître les applications de l'honneur, à apprécier la gloire et à affronter les dangers »<sup>45</sup>. Pourvoyeuses d'*exempla*, tous positifs, la biographie des grands hommes est un projet d'ordre historiographique maintes fois éprouvé auparavant. Il n'est pas une proposition irréfléchie. Il est presque synonyme du mouvement de l'histoire. Le monde se meut grâce aux grands hommes. Le projet a donc une véritable pertinence historique. Dans ce contexte, l'apparition de Plutarque, sorte de justification érudite du projet, devient quasi obligatoire :

« Le livre de *Plutarque* (dit le *Baron de Morgues*) est une excellente école pour l'homme, car elle lui offre, en tous les genres, les plus nobles exemples de magnanimité. [Dans ce livre] se trouve découverte toute l'Antiquité. Chaque homme célèbre y apparaît avec son génie, avec ses talents, avec ses vertus et avec l'influence qu'il a exercé sur son siècle. On y apprend comment le génie met en mouvement des peuples entiers, par ses lois, par ses conquêtes, par son éloquence ; (...) des vies brillantes et morts illustres y enseignent à aimer la gloire, à apprécier ses causes, à prévoir ses résultats, et à prévenir les dangers qui suivent comme des ombres, (...) »<sup>46</sup>.

L'analogie entre le *livre de Plutarque* et le livre que l'IHGB doit écrire s'impose : « une histoire véridique de notre pays n'offrirait-elle pas des leçons

<sup>44</sup> « Os illustres Srs. *Visconde de São Leopoldo*, Dr. *Emilio Joaquim Maia* e outros, já tem colligido muitos elementos para esse importante monumento litterario », *idem*, p. 15.

<sup>45</sup> « Na vida dos grandes homens aprende-se a conhecer as applicações da honra, a preciar a gloria e a afrontar os perigos », *idem*.

<sup>46</sup> « O livro de *Plutarco* (diz o *barão de Morgues*) he uma excelente escola do homem, porque offerece em todos os generos os mais nobres exemplos de magnanimidade ; ahi se encontra descuberta toda a antiguidade ; cada homem celebre apparece ahi com seu genio, com seus talentos, com suas virtudes e com a influencia que exercêra sobre seu seculo ; ahi se aprende como o genio dá movimentos a povos inteiros, por suas leis, por suas conquistas, por sua eloquencia ; (...)ahi vidas brilhantes e mortes illustres ensinão a amar a gloria, a apreciar as suas causas, a prever os seus resultados, e a acautelarmo-nos daquelles perigos, que seguem como sombras, (...) », *idem*.

semblables ? »<sup>47</sup>, demande l'orateur. Oui, car le Brésil *offre* toutes les conditions du surgissement des grands hommes : le temps, une longue durée – *trois siècles* – mais aussi l'espace, un sol fertile. N'avons-nous pas de grands hommes qui « pour leurs qualités, méritent le souci circonspect de l'historien, et qui puissent être offerts aux générations futures comme des types de grandes vertus ? »<sup>48</sup>.

Finalement, le projet prévoit que l'histoire de *nos grands hommes* soit écrite par *nos historiens nationaux*, et non par le *génie spéculatif* des étrangers. La critique des écrivains étrangers fonctionne ici comme une mesure épistémologique - les Brésiliens peuvent faire mieux, mais aussi comme une affirmation identitaire : le *nous brésilien*, c'est-à-dire l'objet historique *les grands hommes* et l'historien *national* qui écrit leurs biographies, a besoin d'*eux* pour exister.

Ce projet ambitieux prévoit aussi un plan de divulgation des travaux faits à l'IHGB par le biais de cours d'histoire et de géographie : « ce genre d'études, tellement nécessaire à la civilisation des peuples, manquait à nos compatriotes »<sup>49</sup>. Pourtant une comparaison avec la France soulage cet amer constat : « le célèbre Rollin, dans une époque où en France les lettres florissaient depuis déjà long temps, regrettait le sacrifice de l'histoire nationale au nom des histoires anciennes. Comme s'il n'y avait eu seulement en Grèce et à

<sup>47</sup> « E não oferecerá huma historia veridica do nosso paiz essas lições, (...) ? », *idem*.

<sup>48</sup> « No período de pouco mais de três seculos, não terão apparecido, neste fertil continente, varões preclaros por diversas qualidades que mereção os cuidados do circunspecto historiador, e que se possam offerecer às nascentes gerações como typos de grandes virtudes ? », *idem*. Il est intéressant de remarquer qu'une des significations de l'expression *varão*, quand elle désigne le grand homme, correspond exactement au *varão de Plutarque* ; c'est-à-dire « homme probe qui sert la patrie et pour cela comparable aux grecs et romains dont Plutarque a fait les biographies ». Ou encore « homme qui pour sa vie extraordinaire pourrait figurer dans les *Vies parallèles* de Plutarque », *Dicionário Aurélio Eletrônico*, Brasil, 1996.

<sup>49</sup> « Este ramo de estudos, tão necessario à civilisação dos povos, faltava aos nossos patricios », « Discurso do premier secretário perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, T. I, v. I, 1839, p. 16.



Rome des faits héroïques et de grands hommes, dignes d'être imités »<sup>50</sup>. On note ici que Barbosa, par le biais de la critique de Rollin, montre comment fonctionne la machine productrice de grands hommes : par imitation. Il faut cependant imiter ce qui est national. Le Brésilien doit imiter ce qui est brésilien. D'une certaine façon, donc, il doit s'imiter lui-même. Pour mettre en marche cette procédure réflexive, rien n'est plus utile que d'avoir des archétypes. Heureusement « notre histoire abonde de modèles de vertu ». Le problème, on le sait déjà, c'est qu'ils « dorment dans l'obscurité, sans que les générations suivantes en tirent profit »<sup>51</sup>. La solution appartient évidemment à l'Institut lui-même. Il a la responsabilité d'organiser une galerie bien ordonnée d'hommes illustres, c'est-à-dire de les mettre dans une disposition spatio-temporelle adéquate. Ainsi, ils seront aperçus d'une façon plus nette par ceux qui veulent « suivre leurs pas dans les chemins de l'honneur et de la gloire nationale »<sup>52</sup>.

\*\*\*

---

<sup>50</sup> « O celebre *Rollin*, nos tempos em que a França já muito florescia por suas letras, lastimava o sacrificar-se o estudo da historia nacional ao de outras historias antigas, como se só na Grecia e em Roma tivessem apparecido factos heroicos, e varões prestantes, que merecessem ser imitados », *idem*.

<sup>51</sup> « A nossa historia abunda de modelos de virtudes ; mas hum grande numero de feitos gloriosos morrem ou dormem na obscuridade, sem proveito das gerações subsequentes », *idem*.

<sup>52</sup> « Só tem faltado quem os apresentasse em bem ordenada galeria, collocando-os segundo os tempos e os lugares, para que sejam melhor percebidos pelos que anhelão seguir os seus passos nos caminhos da honra e da gloria nacional », *idem*.

### *Conclusion : éloquence et histoire*

« Dans les pays libres, la volonté des nations décidant de leur destinée politique, les hommes recherchent et acquièrent au plus haut degré les moyens d'influer sur cette volonté ; et le premier de tous, c'est l'éloquence ».  
Mme de Staël, *De la littérature*<sup>53</sup>.

Le discours de Januário da Cunha Barbosa synthétise une série de variantes qui seront développées à l'IHGB pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. À cet égard, il faut l'inscrire aussi dans un réseau plus large et complexe qui englobe la recherche de scientificité (bien que le mot ne soit pas présent dans le discours de Barbosa), comme manière d'accéder à l'histoire, et en même temps usage politique du savoir historique. En effet, Barbosa ne fait que suggérer quelques traits qui au long du siècle vont se renforcer : la valorisation et la hiérarchisation des sources, l'impartialité de l'historien (l'objectivité n'est pas encore un vocable courant), le travail d'équipe. Il propose aussi quelques thèmes de recherche, comme la biographie, et essaye d'établir une périodisation pour l'histoire brésilienne.

Mais, peut-être, le plus important de ce discours est sa fonction de persuasion. Le premier secrétaire est aussi un orateur. L'idée de suivre Cicéron n'est donc pas là en vain<sup>54</sup>. Le Brésil, au XIX<sup>e</sup> siècle, n'était pas exactement un pays libre, dans le sens qui le donne Mme de Staël. Cependant, l'éloquence est

<sup>53</sup> Madame de Staël, *De la littérature* (1800), Paris, GF Flammarion, 1991, p. 393.

<sup>54</sup> « La rhétorique cicéronienne a exercé une influence capitale dans l'histoire de la culture occidentale, à travers la notion d'éloquence. Telle que l'a illustrée Cicéron, et telle qu'elle a été reprise après lui, sur la base de ses ouvrages, dans l'Antiquité, au Moyen Age, à la Renaissance, à l'époque moderne, cette notion ne se réduisait pas au seul discours public, mais concentrait en elle les potentialités de la littérature, du savoir, de l'humanisme », PERNOT, Laurent. *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Le Livre de Poche, 2000, p. 161.

une arme, un moyen, qui intervient de façon décisive tant dans la vie politique de l'empire brésilien, que dans la construction d'une notion d'histoire à l'IHGB. *L'empire de l'éloquence*, pour reprendre le titre d'une œuvre récente sur le Brésil de cette époque, a été constitué non seulement par les cours et les manuels scolaires, par les harangues des hommes politiques, mais aussi par des discours comme celui de Januário da Cunha Barbosa<sup>55</sup>.

---

<sup>55</sup> SOUZA, Roberto Acizelo de. *O império da eloquência. Retórica e poética no Brasil oitocentista*, Rio de Janeiro, EdUERJ/EdUFF, 1999.

### 3. La géographie, ça sert, d'abord, à unifier l'empire<sup>1</sup>

« Étudions bien notre territoire ; et à partir de lui nous pourrons essayer d'organiser une administration plus facile, plus économique, et un système de colonisation propre à civiliser et à former la nation ».

Francisco Adolfo de Varnhagen<sup>2</sup>.

#### 3.1. L'IHGB est historique, mais aussi géographique

La géographie est une discipline dont l'institutionnalisation comme science est tardive<sup>3</sup>. Son premier *moment épistémologique* ne survient qu'aux

---

<sup>1</sup> Je fais ici une allusion au titre du livre de LACOSTE, Yves. *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976.

<sup>2</sup> « Estudemos bem o nosso territorio ; e à vista delle tratemos de organizar uma administraçam mais facil, mais economica, e um systema de colonisaçam proprio a civilisar a naçam e a *formal-a* », VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Memorial Organico. Segunda parte. Em que se insiste sobre a adopçam de medidasde maior transcendencia para o Brasil, acerca : 1° Da abertura de estradas geraes ; 2° De uma nova circumscripçam provincial ; 3° Da posiçam da capital ; 4° Dos escravos africanos ; 5° Da civilisaçam dos indios por tutela ; 6° Da colonisaçam europea por grupos, etc.* Madri, na Imprensa da viuva de D. R. J. Dominguez, R. de Hortaleza, Núm. 67, 1850, p. 4.

<sup>3</sup> Selon Lucien Febvre, avant elle n'était qu'une branche de l'histoire politique : « Histoire politique, géographie politique : la seconde, comme le notent presque tous les dictionnaires du milieu du siècle, n'était guère 'qu'une branche de la première' ; on ajoutait parfois : 'et de la statistique'. La forme des États, leur étendue spatiale, les variations de cette forme et de cette étendue par démembrement ou accroissement – voilà ce que l'historien priait le géographe de lui représenter et de l'aider à comprendre. Naturellement, il parlait toujours, dans ses recherches, de la carte politique du globe telle que l'avaient faite des siècles d'histoire – et les générations successives des hommes. Il s'agissait pour lui non pas de l'expliquer, mais de la justifier. Car un finalisme naïf présidait à ses recherches et l'idée plus ou moins consciente qu'une sorte de nécessité préalable imposait aux États la forme qu'on leur voyait... Ainsi, dans le cadre traditionnel des cinq parties du monde, royaumes et républiques s'inscrivaient normalement. Éanches, rigides et providentiellement préformés, des compartiments faits pour les recevoir et bien pourvus de 'frontières naturelles' les recevaient en fait. Du reste, notons-le : les premières tentatives des hommes qui s'efforcèrent, au début du siècle, d'instaurer sous le nom de géographie comparée une discipline plus vraiment scientifique, n'étaient pas de nature à détourner les historiens de leurs conceptions », FEBVRE, L. *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, (1<sup>er</sup> éd 1922), 1970, pp. 66-67.

deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, avec Ratzel<sup>4</sup>. De plus, la géographie scientifique est d'abord une géographie politique<sup>5</sup>.

Dès sa fondation, l'IHGB porte une attention particulière à la géographie. Le nom lui-même de l'association l'indique déjà, et sans doute, le domaine politique ne lui est pas étranger. Voyons quelques définitions énoncées lors des premières années de l'institution, en commençant par celle du président de l'IHGB. En 1839, il expliquait la fonction de la section de géographie :

« Sous la rubrique Géographie (...) se trouve réalisée la sublime idée de Lord Bacon quand, dans ses rêves philosophiques, il a médité sur une association d'observateurs chargés d'examiner la vérité de ce qui existe sur le globe. Incontestablement la Géographie renferme la plus grande partie des connaissances scientifiques. Sur ce sol vierge, où tout est merveilleux, se trouvent la population agglomérée près du bord de la mer,

<sup>4</sup> « Voilà donc l'idée qui a donné naissance à ce livre dans lequel les États, à tous les stades de leur développement, sont considérés comme des organismes qui entretiennent un rapport nécessaire à leur sol et doivent être pour cette raison même étudiés d'un point de vue géographique. Ils se développent comme le montrent l'ethnographie et l'Histoire sur cette base spatiale en se moulant sur elle de façon toujours plus étroite, en puisant toujours plus profondément à cette source d'énergie. Ainsi ils apparaissent comme des formations spatialement délimitées et aménagées parmi les phénomènes que la géographie décrit, mesure, dessine et compare scientifiquement. De la sorte, ils s'inscrivent dans la série de tous les phénomènes d'expansion de la Vie dont ils constituent pour ainsi dire le sommet », RATZEL, F. *Géographie politique. Les concepts fondamentaux* (1897), Paris, Fayard, 1987, p. 55 (choix de textes et traduction de l'allemand par François Ewald).

<sup>5</sup> « La géographie, née tardivement comme science officielle, a eu beaucoup de difficultés à se détacher, depuis le début, des grands intérêts, qui ont toujours réussi à la soumettre », SANTOS, Milton. *Pour une géographie nouvelle. De la critique de la géographie à une géographie critique*, Paris, Publisud, 1984, p. 20. L'évolution de la géographie subséquente essayera de nier cette origine. Vidal de la Blanche sera un des principaux défenseurs d'une géographie scientifique neutre. Pour lui la géographie « fait partie des sciences de la nature », et « a pour mission de rechercher comment les lois physiques et biologiques qui régissent le globe se combinent en s'appliquant aux diverses parties de la surface de la terre ». Sur la géographie humaine Vidal de la Blanche remarque qu'elle « ne s'oppose donc pas à une géographie d'où l'élément humain serait exclu ; il n'en a existé de telle que dans l'esprit de quelques spécialistes exclusifs. Mais elle apporte une conception nouvelle des rapports entre la terre et l'homme, conception suggérée par une connaissance plus synthétique des lois physiques qui régissent notre sphère et des relations entre les êtres vivants qui la peuplent », VIDAL DE LA BLANCHE, P. *Principes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1941, 3<sup>e</sup> édition, p. 3. Voir aussi SCHEIBLING, Jacques. *Qu'est-ce que la géographie ?*, Paris, Hachette, 1994, pp. 14-15.

sont reconnus et signalés avec plus ou moins d'exactitude ses ports, ses anses et ses îles adjacentes ; les altitudes ont déjà été calculées, les divisions politiques et civiles des provinces par rapport au système et à l'ordre administratif sont réglées ; mais à mesure que l'on avance vers l'intérieur du pays, on passe par des régions fastidieuses, avec des gens disséminés par ici et par là ; bien que l'aspect général du pays soit riant, ait une forte végétation (...), garde d'innombrables tribus de sauvages (...); des forêts anciennes comme le monde, nous cachent encore les origines, le cours et la confluence des fleuves, donc des points capitaux qui servent de base à nos traités de limites, mais qui, parce qu'ils ne sont pas bien explorés ou parce qu'ils sont imparfaitement reconnus, rendent les repères douteux et interminablement disputés. Si l'on considère la géographie physique, elle demeure ici embryonnaire »<sup>6</sup>.

Retenons de cette première caractérisation deux considérations : premièrement, que la géographie est un savoir capable de découvrir, de mesurer, de dessiner, de cartographier le territoire, et de s'approcher des origines du Brésil, tout en développant un imaginaire de la beauté, du paysage qui enchante, qui plaît aux yeux, dans la même perspective que les textes écrits par les

<sup>6</sup> « Na divisa - GEOGRAPHICA - em vós, Senhores, realisada se acha a idéa sublime de lord Bacon, quando em seus sonhos philosophicos meditou huma associação de observadores, voltados a examinar a verdade do que existe no globo ; e incontestavelmente a Geographia abrange em sua esphera a mor parte dos conhecimentos scientificos. Neste solo virgem, onde tudo é maravilhoso, encontra-se agglomerada a povoação no maritimo, reconhecidos e assignalados com mais ou menos exactidão seus portos, abras, e ilhas adjacentes ; calculadas as alturas e situações, reguladas as divisões politicas e civis, já em relação de humas para com as outras provincias, já com attenção ao systema e ordem administrativa ; porém à proporção que se avança para o interior, atravessão-se solidões fastidiosas, acanhadas povoações dissiminadas de longe em longe, e bem que em pontos de vista geral o aspecto do paiz seja risonho, todavia huma vegetação em força, (...) guarida e parada de innumeraveis tribus selvagens, (...); matas tão antigas como o mundo, que ainda acobertão e nos escondem as origens, o curso, e a confluencia dos rios, pontos capitaes, em que se baseão nossos tratados de limites, porém que por mal explorados, ou imperfeitamente reconhecidos, tornão as demarcações duvidosas e internminavelmente disputadas. Se considerarmos a geographia physica, ella permanece aqui em embryão », « Discurso do presidente commemorativo ao primeiro anno do IHGB », *Revista do IHGB*, 1, 1839, p. 258.

voyageurs et les chroniqueurs depuis le XVI<sup>e</sup> siècle ; deuxièmement, que la géographie physique est au stade initial de son évolution.

Un an après, le premier secrétaire de l'IHGB, le chanoine Januário da Cunha Barbosa, définissait, précisément, ce qu'il entendait par *géographie* :

« L'objet de la géographie est l'étude de la terre ; mais elle ne mériterait pas le nom de science si elle se contentait d'étudier les formes matérielles et leurs accidents. La superficie de la terre est le théâtre de l'activité de l'homme ; elle change sous son action et garde avec cette action une relation éternelle. Les migrations des peuples ; les découvertes qui raccourcissent les espaces les plus éloignés ; les plantes et animaux qui servent à la vie de l'homme (...) ; les éléments soumis à son pouvoir ; les éclairs qui obéissent à son appel ; la terre se couvrant de villes (...) ; les fleuves dirigés, éclusés, et non rarement prenant le cours qui lui a été tracé par le peuple qui habite sur ces bords. Tout cela appartient à l'histoire, mais aussi à la géographie, parce que ces phénomènes ont un rapport immédiat avec l'espace, et exercent sur lui une claire influence »<sup>7</sup>.

Pour Januário da C. Barbosa, la géographie appartient au même registre que l'histoire, et il n'en demeure pas moins vrai qu'elles partagent un destin commun. Elle peut également avoir un statut scientifique, pourvu qu'elle incorpore les sujets qui sont propres aussi à l'histoire. La science géographique du premier secrétaire s'occupe surtout des thèmes qui seront plus tard les objets

<sup>7</sup> « O objeto da Geographia é o estudo da terra ; mas não mereceria o nome de sciencia se se contentasse de estudar somente as formas materiais, e os accidentes qua a cobrem. A superficie da terra é teatro da actividade do homem ; ela se modifica debaixo de sua acçã, e com ele esta em uma relação eterna. As emigrações dos povos ; as decobertas, que abreviam os espaços mais distantes ; as plantas e animais que servem à vida do homem, (...) ; os elementos sibmetidos ao seu poder ; os raios obedecendo ao seu chamamento ; a terra cobrindo-se de villes (...) ; os rios dirigidos, represados, e não poucas vezes tomando o curso que lhe traça o povo habitador das suas margens ; tudo isto pertence à Historia, mas pertence também à

de la *géographie humaine*. Il est intéressant, dans cette perspective, de signaler que le rapport entre l'homme et la superficie de la terre est un échange d'influences réciproques – dans *une relation éternelle* – sans aucune marque d'un déterminisme géographique.

Encore en 1840, on trouve, dans un mémoire de Rodrigo de Souza da Silva Pontes concernant les moyens que l'IHGB devrait mettre en œuvre pour colliger la plus grande quantité possible de documents pour écrire l'histoire et la géographie du Brésil, une définition tout aussi nette de la géographie :

« Si la géographie, non satisfaite de décrire la superficie du globe, nous a fait connaître les diverses races qui l'habitent, et nous a indiqué les endroits où la nature a placé ses multiples productions, rien n'existe qui puisse échapper à son examen, qui puisse éviter les narrations du géographe (...). Il est difficile, ou impossible, pour un seul homme d'examiner, de discuter et de décider sur tous les points douteux ou méconnus de l'histoire et de la géographie d'une région quelconque. Il ne faut pas non plus en déduire que la difficulté serait moindre pour nous, parce que les annales du Brésil ont peu de siècles. La facilité qui provient de la limitation temporelle est contrebalancée par la nouveauté des études sur l'histoire de la patrie, qui vont peut-être naître maintenant et se développer avec la régularité requise. En outre, il faut pondérer qu'un large champ s'ouvre au géographe dans un territoire tellement vaste, et encore très peu, ou presque pas du tout, connu »<sup>8</sup>.

---

Geographia, porque estes fenômenos tem uma imediata relação com o espaço, e sobre ele exercem uma bem clara influência », *Revista do IHGB*, 1840, 2, p. 575.

<sup>8</sup> « Se a geographia, não contente com descrever a superficie do globo, nos faz conhecer as diversas raças que o habitam, e nos indica os logares onde a natureza collocou as suas variadas e excellentes producções, nada ha sobre a terra que possa fugir ao exame, que possa evitar as narrações do geographo (...) Difficil, ou antes impossivel se torna a um só homem o examinar, discutir e decidir todos os pontos duvidosos, ou desconhecidos da historia ou da geographia de uma região qualquer. Não se diga que a difficuldade é muito menor entre nós, porque os annaes do Brasil datam de poucos seculos. A facilidade proveniente da pouca extensão do tempo fica certamente muito contrabalançada pela novidade dos estudos de historia patria, que



Selon Rodrigo de Souza da Silva Pontes, la géographie était, comme dit Heloisa M. Bertol Domingues, « un ample concept »<sup>9</sup>. La conceptualisation de Silva Pontes est aussi large et aussi imprécise que celle de Januário da Cunha Barbosa. Cependant, à la différence du premier secrétaire, il souligne quelques procédures à suivre lorsqu'on veut faire de la géographie. Il faut, en premier lieu, reconnaître la jeunesse des études tant de l'histoire que de la géographie, et, deuxièmement, la nécessité d'un travail d'équipe, thème récurrent, comme on l'a déjà remarqué, dans les premières années de l'IHGB. L'affirmation de Silva Pontes, comme celle du vicomte de São Leopoldo, est aussi un exemple remarquable de la conscience que les membres de l'IHGB avaient d'être en train de construire les bases de ce qui seront les sciences humaines au Brésil.

Il n'en reste cependant pas moins certain, comme Heloisa Domingues l'indique, que l'étude de la géographie « renfermait non seulement les aspects physiques des lieux, mais aussi, comme on peut l'inférer de ces déclarations [de R. da S. Silva Pontes], la géologie, l'archéologie et même l'ethnographie »<sup>10</sup>. Il n'y avait donc pas de spécificité dans le discours géographique ; il n'y avait pas encore, et les textes de Januário da C. Barbosa et du vicomte de São Leopoldo sont, en ce sens, exemplaires, un *corpus* propre. On peut dire qu'au plan épistémologique, tout au début de l'IHGB, la géographie, en dépit de son évidente importance, n'était qu'une *science auxiliaire* de l'histoire. Elle était un apport, non un domaine autonome. Autrement dit, « l'histoire réunira ses

---

vão talvez agora nascer e desenvolver-se com a precisa regularidade : e cumpre além disso ponderar que largo campo se abre ao geographo n'um territorio de tal vastidão, ainda tão pouco ou quasi nada conhecido », « PONTES, R. de S. da S. « Quais são os meios de que se deve lançar mão para obter o maior numero possivel de documentos relativos à Historia e Geographia do Brazil ? », *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 149-157 (citation pp. 155-156).

<sup>9</sup> DOMINGUES, H. M. B. « As ciências naturais e a construção da nação brasileira », *in Revista de História*, 135, 1996, pp. 41-60 (citation p. 44).

<sup>10</sup> *Idem*.

documents, avec l'aide de la géographie », selon la formule qu'en donne le premier secrétaire en 1842<sup>11</sup>.

### 3.2. Les objectifs de la géographie

Les objectifs de la géographie à l'IHGB sont d'un côté bien précis, et d'un autre, plus vague : d'une manière pragmatique, elle doit aider à repousser et à délimiter les frontières de l'espace brésilien, et à établir les coordonnées nécessaires à l'occupation de cet espace<sup>12</sup>. En second lieu, elle doit transformer cette conception spatiale du territoire, imaginaire ou non, en une perception habituelle, ou selon les termes de Ratzel, un « *sens géographique comparable au sens historique qui ne peut faire autrement que de concevoir chaque fait dans la vie des peuples comme le maillon d'une chaîne qui se perdrait dans les profondeurs insondables de la nuit des temps* »<sup>13</sup>.

L'occupation physique et politique de l'espace est une stratégie d'anticipation aux difficultés politiques inhérentes à la formation de la nation. Comme celle-ci, selon Ilmar R. de Mattos, « ne se présentait pas comme un corps unique et indivisible, le territoire de l'empire devait occuper sa place [de

<sup>11</sup> « A Historia reunirá estes materiais, coadjuvada pela Geographia », « Relatório dos trabalhos do Instituto durante o quarto anno social », *Revista do IHGB*, 4, 1842, p. 6. Januário da C. Barbosa réaffirme la même chose l'année suivante, voir *Revista do IHGB*, 5, 1843, p. 4. Le nombre de travaux sur l'histoire publiée dans la *Revue de l'IHGB* correspond presque à 50 % du total des articles, voir SCHWARCZ, L. M. *op. cit.*, 1993, p. 110.

<sup>12</sup> « Les textes de géographie, qui correspondent à 18% [des articles de la *Revue de l'IHGB*], ont un rôle bien précis : une partie considérable de ces textes ne font référence qu'aux questions sur le territoire et la démarcation des limites, ayant donc une fonction clairement pragmatique dans le contexte de l'époque, où il y avait plusieurs litiges de ce type », SCHWARCZ, L. M. *op. cit.*, 1993, p. 110. Le problème de l'analyse de l'auteur est qu'elle ne considère que les données quantitatives, ce qui limite beaucoup l'importance du discours géographique à l'IHGB. Pour une critique dans le même sens, voir MAGNOLI, D., *op. cit.*, pp. 109-110.

<sup>13</sup> RATZEL, F. *op. cit.*, p. 55.

la nation], son intégralité et son indivisibilité étant un *dogme politique* »<sup>14</sup>. L'unification imaginaire du territoire précède donc la réelle unité politique. En effet, « la découverte du territoire par l'histoire, la géomorphologie, la géographie et la cartographie a apporté une dimension cruciale dans l'effort de production d'une identité nationale »<sup>15</sup>. Mais pour la construire, les hommes qui commandaient l'empire avaient besoin de preuves irréfutables. C'est ici que la géographie, de même que l'histoire, interviennent. Elles sont les instruments intellectuels de cette action politique. Par ailleurs, il s'agit d'un mouvement cognitif qui simultanément fait la preuve des argumentations utilisées au niveau politique, et contribue à la formation et à la délimitation de l'histoire et de la géographie comme domaines scientifiques.

### **3.3. Querelles sur la frontière entre le Brésil et la Guyane : considérations sur une géographie fantastique**

À cet égard, la polémique entamée par Joaquim Caetano da Silva, Varnhagen et le géographe français Armand d'Avezac sur les limites entre la Guyane et le Brésil est un exemple remarquable. Par le traité de paix signé entre la France et le Portugal à Utrecht en 1713, la rive gauche de l'Amazone appartiendrait au territoire portugais, malgré les tentatives françaises

<sup>14</sup> MATTOS, I. R. *op. cit.*, 1987, pp. 85-86 (voir aussi p. 84). La remarque est de l'auteur.

<sup>15</sup> MAGNOLI, D. *op. cit.*, p. 108. Le même auteur explique que « la géomorphologie du Brésil a fait ses premiers pas avec les travaux du géologue von Eschwege qui, en suivant un modèle typique de l'époque, s'est évertué à lever des chaînes de montagnes imaginaires pour signaler les diviseurs d'eaux, en morcelant l'intérieur peu connu avec des accidents géographiques basés plutôt sur l'intuition que sur l'observation effective », *idem*. Wilhelm Ludwig von Eschwege a été un des trois scientifiques officiels que le gouvernement brésilien a engagé en 1809 pour créer la première fonderie au Brésil. Les deux autres sont Guilherme Cristiano Feldner et Friedrich Ludwig Wilhelm Varnhagen. Celui-ci est le père de Francisco Adolfo de Varnhagen, qui lui dédie un chapitre dans son *Histoire générale*. On reviendra plus tard sur le sujet. Toutefois, on peut dès maintenant remarquer que l'observation de Magnoli à propos des capacités inventives de von Eschwege, se trouve déjà chez Varnhagen, *op. cit.* 1857, p. 347.

d'occupation de cette région. Le Portugal a poussé ses limites jusqu'à l'Oyapoc, bien que les Français aient toujours contesté cette frontière. La Guyane, entre 1809 et 1817, a été sous le domaine effectif de la couronne portugaise. En 1817, la Guyane revient à la France, clôturant ainsi une longue série de conflits diplomatiques et de guerres pour la possession du territoire et la fixation des limites entre les deux pays. Bref, la France soutenait que la Guyane devait, *par droit*, s'étendre jusqu'à la rivière Amazone, et le Brésil contestait cette affirmation.

Varnhagen a durement critiqué les négociations et la concession de la Guyane à la France pendant le Congrès de Vienne. Pour lui, « vingt Cayennes n'auraient pas suffi à indemniser les sacrifices du Portugal »<sup>16</sup>. En vérité, Varnhagen ne s'est pas arrêté longtemps sur le sujet. Et D'Avezac, dans le long compte-rendu qu'il a fait de l'*Histoire générale du Brésil* de Varnhagen, n'a pas pardonné cette brièveté à l'historien brésilien<sup>17</sup>. L'une des critiques la plus sévère qu'il ait faite à l'encontre de Varnhagen naît d'une seule phrase de son œuvre. L'historien racontait les aventures de Vincent Pinzon dans la région amazonienne quand, à un moment précis, il affirme : « Son nom [Pinzon] est resté attaché, avec ou sans raison, au fleuve Oyapoc, déclaré par divers traités comme la limite septentrionale du Brésil »<sup>18</sup>, ce qui légitimait une extension du territoire brésilien.

D'Avezac essaye de démontrer que Varnhagen a commis une faute méthodologique : son affirmation n'aurait été basée que sur une seule source. Il

<sup>16</sup> « (...) ; que alias com vinte Cayenas não houvera indemnizado os sacrificios de Portugal », VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia geral do Brasil*, 1857. T. II. 1<sup>a</sup> ed., p. 329.

<sup>17</sup> D'AVEZAC, A. « Sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle Histoire Générale du Brésil... », *op. cit.*, 1857.

s'agit d'une carte, gravée à Quito, en 1707, par un des jésuites de la mission du Pérou d'après le tracé du père Samuel Fritz, « (...), laquelle offre spécialement le cours entier de l'Amazone (...); et à l'ouest, à l'entrée d'une rivière qui pourrait représenter l'Oyapoc actuel, est inscrit d'une manière très apparente le nom de *Rio de Vicente Pinçon* »<sup>19</sup>. Le géographe français se demande si ce ne serait pas là l'occasion de s'enquérir sur les sources du père Fritz, surtout celles à propos des « abords extérieurs du grand fleuve », l'Amazone :

« Or il est bon de rappeler ici qu'à peine arrivé à Pará il fut arrêté comme espion, et détenu près de deux ans jusqu'à ce qu'ayant fait parvenir ses plaintes en Portugal, ordre fut envoyé de le reconduire honorablement en effet jusqu'au centre de sa mission. Il est donc évident que ce bon religieux n'a eu, sur la valeur géographique de la dénomination de rivière de Vincent Pinçon, d'autres lumières que les dires intéressés des Portugais du Pará, alors dans la ferveur de leurs prétentions nouvel-écloses »<sup>20</sup>.

C'est donc sur un document « suspect » que Varnhagen « s'est laissé induire à emprunter, pour la carte qu'il a jointe à son livre, ce mensonge géographique : *Rio Oyapoc ou de V. Pinçon* »<sup>21</sup>. D'un seul coup, Varnhagen, auteur d'une simple erreur, tombe sous la condition de menteur : « telle est la géographie fantastique dont nous avons à déplorer l'intrusion dans une œuvre d'ailleurs estimable et sérieuse »<sup>22</sup>. D'Avezac croit qu'un « esprit éclairé, dégagé de préoccupations politiques dans cette question », reconnaîtrait sans

<sup>18</sup> « (...) ; e o seu nome ficou associado, com razão ou sem ella, ao rio Oyapoc declarado por varios tratados limite septentrional do Brazil », VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia geral do Brasil*, 1854. T. I, 1<sup>a</sup> ed., p. 26.

<sup>19</sup> D'AVEZAC, A., *op. cit.*, 1857, p. 225.

<sup>20</sup> *Idem*, pp. 225-226.

<sup>21</sup> *Idem*, p. 226. Pour la carte à laquelle D'Avezac fait référence, voir VARNHAGEN, *op. cit.*, 1854, vis-à-vis de la page 89.

peine que le nom de Vincent Pinzon « n'était *resté attaché* à aucune rivière que celle où il avait jeté l'ancre dans les premiers mois de l'année 1500 ». En conséquence, son « nom a été, *sans raison* valable, subrepticement *rattaché* à celui de Japoc, postérieurement à 1686, en vue d'une confusion qui favorisait une usurpation méditée »<sup>23</sup>. D'Avezac conclut son compte-rendu en disant :

« Ce n'est point, au surplus, rigoureusement, exclusivement, au livre de M. de Varnhagen que nous avons circonscrit notre propre étude ; des questions qu'il n'a qu'en passant effleurées, ont appelé de notre part une discussion plus directe et plus vive peut-être au premier aspect ne semblaient la provoquer les quelques mots qu'il en a dits ; mais ces quelques mots trahissent l'addiction à un système tout entier de préjugés et d'erreurs invétérés, contre lesquels il était de notre devoir de mettre en garde l'inattentive légèreté des compilateurs et des abrégiateurs de nos jours, pour qui ce livre sera, doit être, la source principale où se puiseront désormais les épitomes nouveaux de l'histoire brésilienne »<sup>24</sup>.

Varnhagen a dédaigné de répondre aux considérations de D'Avezac sur ce point : « Quant à la question de l'Oyapoc, je ne m'en occuperai pas à présent ici. Je n'aurai qu'à gagner en la laissant intacte à notre savant confrère, M. Da Silva<sup>25</sup>, qui m'a devancé en vous annonçant un travail important sur ce sujet de l'histoire géographique »<sup>26</sup>. Dans une lettre, datée du 20 novembre 1857, à Manuel de Araújo Porto Alegre, alors premier secrétaire de l'IHGB, Varnhagen raconte qu'il est en train de préparer sa réponse à D'Avezac, en anticipant déjà

<sup>22</sup> D'AVEZAC, A., *op. cit.*, 1857, p. 226.

<sup>23</sup> *Idem.*

<sup>24</sup> *Idem.*, pp. 231-232.

<sup>25</sup> Joaquim Caetano da Silva.

<sup>26</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, (...) ou Analyse critique du rapport de M. D'Avezac sur la récente Histoire Générale du Brésil* », *op. cit.*, 1858, pp. 46-47.

cette position : « Sur la question de l'Oyapoc, j'en dirai peu. Elle est aussi le champ de notre collègue Joaquim Caetano da Silva, et je veux lui laisser les honneurs d'un triomphe complet, parce que je suis sûr que tout se terminera favorablement pour lui, pour moi et pour la patrie »<sup>27</sup>. En somme, Varnhagen laisse la question à quelqu'un de plus compétent (en sachant que la modestie n'était pas sa caractéristique personnelle la plus remarquable), tout en reconnaissant l'utilité de la question pour la nation.

Néanmoins, Varnhagen se « trouve flatté qu'un simple accident, qui comprend à peine deux lignes » de son livre, « ait suffi à remplir la plus grande partie des 268 pages du rapport de M. d'Avezac, le portant même à produire des textes de traités et à étudier les protocoles des négociations entamées après la publication de mon livre »<sup>28</sup>. Le Brésilien donne aussi comme justification à une réplique si timide, sa propre condition et qualification d'historien, qui a été mise, d'une certaine manière, en question par D'Avezac :

« Je crois devoir déclarer que, malgré ma qualité de diplomate brésilien, j'ai toujours été, comme historien, si éloigné de penser aux questions d'actualité, que, convaincu que l'association de deux noms se fit avec toute raison, puisque je ne pouvais pas m'occuper d'en donner les preuves, j'ai préféré de passer là-dessus comme je l'avais fait à propos du cap Saint-Augustin ; et je me suis borné à indiquer par une simple phrase que je savais très bien que c'était là une question à discuter et à éclaircir »<sup>29</sup>.

<sup>27</sup> « Na questão do Oyapoc não direi muito. Sae nella tambem a campo o nosso collega Joaquim Caetano da Silva, e quero deixar-lhe tão completas quanto me seja possivel, as honras do triumpho, que estou seguro será acabado em favor delle, de mim e da pátria », VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência ativa, op. cit.*, pp. 248-254 (citation p. 252).

<sup>28</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.* 1858, p. 47.

Avant d'être diplomate, ou en quelque sorte homme politique, Varnhagen est un historien, c'est-à-dire quelqu'un d'écarté du monde de la politique, des *questions d'actualité*. En conséquence, si son analyse fut rapide et légère, elle n'était pas nécessairement préconçue de manière favorable au Brésil. De plus, les doutes manifestés dans sa petite phrase seraient – *avec ou sans raison* – suffisants pour laisser la question ouverte à la discussion. En tout cas, Varnhagen a cru que, d'une manière générale et pas seulement sur ce point, sa réponse à D'Avezac avait été bien reçue de la Société de Géographie de Paris<sup>30</sup>.

En outre, dans la lettre déjà mentionnée à Manuel de Araújo Porto Alegre, Varnhagen contre attaque son critique dans le champ politique également. D'Avezac alléguait qu'il allait traiter cette question du « point de vue impartial de la science, en mettant à l'écart l'arrière-pensée des intérêts politiques, sous l'influence desquels l'esprit le plus droit semble n'avoir plus conscience de la vérité ou ne plus être libre de la confesser »<sup>31</sup>. Pour Varnhagen, toutefois, le géographe manque d'impartialité scientifique, car il était fonctionnaire du gouvernement Français, plus précisément du « ministère de la marine et *des colonies* », donc « partisan que la Guyane française aille jusqu'à

<sup>29</sup> *Ibidem*.

<sup>30</sup> Lettre à l'empereur D. Pedro II, du 6 mars 1858, VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 259-260. Dans une autre lettre à l'empereur, beaucoup plus tard, quand Varnhagen est ministre du gouvernement brésilien à Vienne, il affirme : « D'Avezac, déjà membre de l'Institut de France, me semble aujourd'hui très réconcilié avec mes petits services aux lettres » (« O mesmo D'Avezac, já membro do Instituto de France, parece hoje mui reconciliado com meus pequenos serviços às letras »), lettre du 22 avril 1870, *idem*, pp. 344-345. D'Avezac a écrit ce commentaire dans l'introduction au récit du capitaine de Gonneville. Après avoir fait le point sur les « notions acquises antérieurement à la publication actuelle », il écrit : « tel était pour le public l'état de la question, lorsqu'une *Histoire du Brésil* d'un grand mérite, présentée à la Société de géographie de Paris, de la part de l'auteur, donna lieu à un rapport étendu, où dut être revendiquée, au nom de la vérité historique, la place chronologique des Français dans la série des anciennes navigations européennes vers cette partie du Nouveau Monde », D'AVEZAC, Armand. *Campagne du navire l'Espoir de Honfleur (1503-1505). Relation authentique du voyage du capitaine de Gonneville ès nouvelles terres des Indes*, publiée par la première fois, avec une introduction et des éclaircissements, Paris, Challamel aîné Libraire-Éditeur, 1869, p. 37.



notre Amazone »<sup>32</sup>. L'engagement politique de D'Avezac se révèle encore, d'après Varnhagen, dans les cartes du Brésil qu'il a ajoutées à son compte-rendu : « Dans la carte, du Brésil, qui accompagne le rapport, on lit, au Nord de l'Amazone et au lieu qu'occupent aujourd'hui les Guyanes, l'inscription – *France Equinoxiale* – ; et bien que ne soit qu'une référence au passé, elle nous révèle les aspirations à la formation, de ce côté-là d'une grande colonie française, aux dépens de notre Guyane et de je-ne-sais-quoi de plus »<sup>33</sup>.

En dépit du fait qu'il s'agisse d'une carte sur le passé de la question, Varnhagen semble, en principe, inquiet sur les *vraies* intentions des Français. Cependant, la méfiance du Brésilien à l'égard des supposés projets *impérialistes* des Français, n'explique pas pourquoi il a omis de mentionner le fait que D'Avezac n'a pas seulement publié cette carte, mais aussi une deuxième sur les bouches de l'Amazone et des côtes voisines, où ne figure que le nom *Guyane*, sans aucune mention de la *France Equinoxiale*<sup>34</sup>. Quoi qu'il en soit les deux côtés cherchent à dissimuler leurs arguments politiques sous les vêtements de la science, c'est-à-dire d'une géohistoire nationale<sup>35</sup>.

<sup>31</sup> D'AVEZAC, A., *op. cit.*, 1857, p. 153.

<sup>32</sup> « Pelo que respeita a individualidade de meu critico, me limitarei a dizer que, como francez, e para mais empregado em uma repartição do ministerio da marinha e *das colonias*, o Sr. D'Avezac é partidario de que a Guiana franceza deve chegar ao nosso Amazonas », VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência ativa, op. cit.*, 49.

<sup>33</sup> « No mappa do Brazil que acompanha o parecer se lê ao norte do amazonas e no lugar que occupam hoje todas as Guianas a inscripção – *France Equinoxiale* – ; e embora se refira ao passado, revela-nos ella as aspirações a certo plano de formar-se desse lado uma grande colonia franceza, à custa da nossa Guiana e não sei que mais », *idem*, p. 250. Il s'agit de la carte faite par D'Avezac intitulée *Esquisse du Brésil où sont indiquées les limites successives de la première découverte et les divers emplacements attribués par les prétentions Espagnoles et portugaises à la ligne de démarcation de leurs domaines d'outremer*, et publiée en annexe dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, 1857, Voir l'Annexe II.

<sup>34</sup> D'AVEZAC, A. « Esquisse des bouches de l'Amazone et des côtes voisines, pour servir à la recherche de la situation véritable de la rivière de Vincent Pinçon », annexe du *Bulletin de la Société de Géographie*, 1857.

<sup>35</sup> L'idée qu'avant tout ils sont en train d'entamer un vrai débat scientifique peut-être mesurer pour un fait presque anecdotique. Dans la lettre envoyée à Manuel Araújo de Porto Alegre, une des premières observations de Varnhagen est qu'il aurait été indiqué par D'Avezac comme associé de la Société de Géographie de Paris. En échange Varnhagen proposé à l'IHGB le nom

\*\*\*

Joaquim Caetano da Silva s'occupait de la question depuis 1850, quand il publie dans la *Revue de l'IHGB* la monographie intitulée *Sobre os limites do Brasil com a Guyana Franceza, conforme o sentido exacto do artigo oitavo do tratado de Utrecht (Sur les limites du Brésil avec la Guyane française conformément au sens précis de l'article huit du traité d'Utrecht)*<sup>36</sup>. Dès lors, son objectif était que le Brésil réaffirmât « son droit », de façon à éviter que « la répétition du mensonge se convertisse en vérité »<sup>37</sup>. Il devient une espèce d'*expert* de la question pour les Brésiliens. Il n'est finalement pas étonnant qu'il se charge d'affronter D'Avezac.

Le 19 février 1858, l'auteur commence à lire pour les membres de la Société de Géographie de Paris son mémoire sur la question de l'Oyapoc. Il explique que son exposé est divisé en quatre parties :

« Je rappellerai d'abord, en quelques mots, ce que c'est l'Oyapoc. Je déroulerai ensuite l'histoire curieuse, non encore faite, de la question renfermée sous ce nom ; car elle éclaire singulièrement cette question ténébreuse. Puis je m'arrêterai à faire ressortir, dans toute leur puissance, les motifs que la France allègue en sa faveur. Puis enfin, je démontrerai que ce motifs, quelque formidables qu'ils paraissent, perdent toute leur vertu devant des considérations qui les expliquent, et qui

---

du géographe français comme associé correspondant : « Je voudrais – dit Varnhagen – que la proposition soit faite en mon nom pour ainsi récompenser la délicatesse de M. D'Avezac », *Correspondência ativa, op. cit.*, pp. 248-249.

<sup>36</sup> SILVA, Joaquim Caetano. « Sobre os limites do Brasil com a Guyana Franceza, conforme o sentido exacto do artigo oitavo do tratado de Utrecht », *Revista do IHGB*, 13, 1850, pp. 421-512.

<sup>37</sup> « Urge que o Brasil exponha solidamente o seu direito, para embargar que a repetição da mentira se converta em verdade », *idem*, p. 425.

établissent entre l'apparence et la réalité une harmonie jusqu'ici méconnue »<sup>38</sup>.

On n'a pas besoin d'entrer davantage dans les arguments de Caetano da Silva sur les droits du Brésil et la localisation de la frontière entre les deux pays, pour prouver que les Français, selon lui, ont compliqué une question claire, en découvrant, comme dira Capistrano de Abreu en 1907 avec beaucoup d'ironie, « plus d'un Vincent Pinçon et plus d'un Oyapoc »<sup>39</sup>. Il faut simplement retenir que toute son explication a pour fondement l'*histoire* de la question, c'est-à-dire la manière dont elle a commencé et évolué, et la description de la région à partir d'un ensemble de données géographiques.

Quant à D'Avezac, qui avait considéré la monographie présentée à l'IHGB en 1850 comme une « excellente défense d'une mauvaise cause »<sup>40</sup>, Joaquim Caetano da Silva lui offre une longue réponse, présentée ici de façon résumée. Le Brésilien reconstitue les principales allégations de D'Avezac<sup>41</sup>,

<sup>38</sup> SILVA, Joaquim Caetano da. *L'Oyapoc et l'Amazone : question brésilienne et française*, Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1861, T. I, p. 3. Je me sers ici de la version complète du travail de J. C. da Silva, en deux tomes (dédiés évidemment à l'empereur D. Pedro II). Les deux premières lectures, du 19 février et du 5 mars 1858, soit les 201 premiers paragraphes des 606 qui ont été lus, ont été publiés dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, respectivement en avril 1858, pp. 253-274, et en mai-juin, pp. 372. L'œuvre de J. Caetano da Silva est devenue une pièce importante du dossier que le gouvernement républicain à présenter en 1899 devant un arbitre international, le gouvernement de la Suisse, convoqué pour régler la question entre le Brésil et la France. Il correspond aux tomes IV et V du *Mémoire présenté par les États Unis du Brésil au gouvernement de la Confédération Suisse, arbitre choisi selon les stipulations du Traité conclu à Rio de Janeiro, le 10 avril 1897, entre le Brésil et la France*, Paris, Imprimerie Lahure, 1899, 6 tomes.

<sup>39</sup> ABREU, J. Capistrano de. *Capítulos de história colonial (1500-1880)*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, (1<sup>a</sup> ed. 1907), 1988, 7<sup>a</sup> ed, pp. 231-232.

<sup>40</sup> D'AVEZAC, A. *op. cit.*, 1857, n. 2, p. 91.

<sup>41</sup> « 1263§. Les allégations reconventionnelles de M. D'Avezac se classent en deux séries, dont voici le sommaire : (Première série) 1264§. La véritable *Rivière des Amazones* était primitivement la branche orientale de ce fleuve, c'est-à-dire la rivière du Pará. 1265§. La véritable *Cap du Nord* était primitivement la pointe nord de la rivière du Pará, c'est-à-dire la pointe Maguari de l'île de Marajó ; et avant de rester en propre à la pointe orientale de la Guyane, ce nom a été successivement transporté de la pointe Maguari à diverses autres pointes en dedans de l'Amazone : à la pointe de Macapá, à la pointe Pedreira, à la pointe Jupati, à la pointe de l'Araguari. 1266§ La véritable *Rivière de Vincent Pinçon* était primitivement la branche occidentale de l'Amazone. 1267§ *Japoc, Yapoc, Oyapoc*, est un nom générique appartenant primitivement à divers cours d'eau en dedans de l'Amazone. (Seconde série).

exprimées « avec une conviction si chaleureuse et dans un ordre si naïf », que le lecteur ne peut que conclure : « (...) – qu'il s'est commis dans le traité d'Utrecht une erreur énorme, en plaçant au Nord de l'Amazone actuelle *les terres du Cap du Nord, situées entre la rivière des Amazones et celle de Japoc ou de Vincent Pinçon*. (...) – qu'il est inique de rendre la France victime indégageable [sic] de l'erreur du traité d'Utrecht. Et il tire de lui-même, pour conclusion générale, – qu'il faut annuler le traité d'Utrecht »<sup>42</sup>.

L'analyse de Joaquim Caetano da Silva porte donc sur le travail de quelqu'un « richement pourvu de tous les dons de l'esprit, mais privé de temps par ses fonctions de chef de bureau dans un ministère », et qui « n'a fait autre chose que de savantes erreurs »<sup>43</sup>. Après une analyse exhaustive du rapport de D'Avezac, y compris une critique des soupçons sur les sources du Père Fritz, qui seraient, semble-t-il légitimes<sup>44</sup>, il conclut évidemment par la validité du traité d'Utrecht : il « (...) est donc l'expression bien fidèle de la justice la mieux fondée. Il n'a fait que reconnaître comme droit positif un droit naturel »<sup>45</sup>. La tentative de *naturaliser* la question par des arguments fondés sur l'histoire et la

---

1268§ Quand l'Espagnol Vincent Pinçon mouilla dans l'Amazone en 1500, l'Amazone était déjà découverte, depuis douze ans, par un Français. 1269§ Un Français avait déjà exploré l'Amazone, quand l'Espagnol Orellana la descendit en 1542. 1270§ les Français fréquentaient l'Amazone en 1583, trente-deux ans avant que les Portugais songeassent à occuper le bord le plus voisin de Maragnan. 1271§ 'Le nom de *Brest*, souvenir filial de la Bretagne, persistait au temps de Jean de Laet sur une île de l'Amazone, au confluent de l'Anaurapucú, et s'étendait également à la rivière même'. 1272§ De 1605 à 1664, les Français avaient reçu de leurs rois un grand nombre de lettres patentes leur octroyant le bord guyanais de l'Amazone et même les deux bords du fleuve. 1273§ Le traité conclu à Tordesillas le 7 juin 1494, - qui était le seul titre du Portugal à ses possessions américaines -, excluait le Portugal des deux bords de l'Amazone. 1274§ Encore en 1614, les Portugais eux-mêmes reconnaissaient que la limite septentrionale du Brésil était à la baie actuelle de Maragnan, cent lieues environ à l'est de l'Amazone. 1275§ Encore en 1663, les Portugais eux-mêmes, d'accord avec les auteurs de toutes les nations, reconnaissaient pour limite septentrionale du Brésil le bord droit de l'Amazone. 1276§ Les Portugais ne se sont hasardés sur le bord guyanais de l'Amazone qu'en 1686 », SILVA, Joaquim Caetano da. *op. cit.*, 1861, T. I, pp. 428-430. Sur Caetano da Silva voir CORTESÃO, Jaime. *História do Brasil nos velhos mapas*, *op. cit.*, 1971, pp. 392-393.

<sup>42</sup> *Idem*, p. 430.

<sup>43</sup> *Idem*, p. 431.

<sup>44</sup> Sur ce document voir SILVA, Joaquim Caetano da. *op. cit.*, 1861, T. II, pp. 132-136.

géographie, c'est-à-dire scientifiques, a été une des revendications principales du gouvernement impérial. Le débat, au début, simplement académique, devient presque une affaire d'état pour les membres de l'IHGB. C'est dans cette perspective que l'on peut comprendre la prise de position de l'Institut lors du bilan général de 1858 :

« M. D'Avezac, chef de section au ministère de la Marine et colonies de l'Empire Français, a publié dans le bulletin de la Société de Géographie de Paris, une longue analyse de cette œuvre [*Histoire générale du Brésil* de Varnhagen]. Il l'a faite plus pour servir son gouvernement sur la question des limites avec la frontière de la Guyane française, que pour l'intérêt que ces faits du passé lui ont inspiré. M. Varnhagen a laissé la question des limites à notre collègue le M. Docteur Joaquim Caetano da Silva. Celui-ci a répondu à son illustre critique par une réplique, qu'il a lue également devant la Société de Géographie, et cela, à notre avis, de manière victorieuse »<sup>46</sup>.

La position de l'IHGB renforce deux notions du débat : premièrement, il s'agit d'une controverse à la fois académique et politique, dont le résultat a été favorable aux Brésiliens ; deuxièmement, elle s'inscrit dans une dispute épistémologique autour du concept d'*impartialité* historique et géographique. Il subsiste, en dépit de la richesse géographique et historique que chacun apporte au débat, une stratégie fondamentale des respectifs discours afin de montrer que

<sup>45</sup> *Idem*, T. II, p. 474

<sup>46</sup> « Mr. d'Avezac, chefe da secção no ministerio da marinha e colonias do imperio francez, publicou no boletim da Sociedade Geographica de Paris uma extensa analyse desta obra, e o fez mais com vistas a servir ao seu governo na questão pendente dos nossos limites com a Guyana Franceza do que com o interesse que lhe inspirarão os factos do passado. O Sr. de Varnhage, deixando de parte a questão dos limites, por della incumbir-se o nosso profundo collega o Sr. Dr. Joaquim Caetano da Silva, respondeu ao seu illustre analysta com uma réplica, que igualmente leu na Sociedade Geographica, e o fez, no nosso modo de ver, de uma maneira victoriosa », *Revista do IHGB*, 21, 1858, p. 513.

l'autre côté se laisse porter par les vents de sa nationalité et de son imagination. Simple rhétorique politique ? Chimère naïve propre aux intellectuels des états qui sont en train de former leur idée de nation, comme dans le cas brésilien ? Il me semble, que dans les années cinquante du XIX<sup>e</sup> siècle, il s'agissait avant tout d'une impossibilité de penser et d'écrire l'histoire et la géographie autrement. Ils appartiennent à un temps, inventé par eux-mêmes, où ils écrivent à *partir* de la nation, sur la nation, même si leurs œuvres – une idée pleine et consensuelle de ce qu'est une nation – ne sont pas encore achevées. La nation d'abord, devient donc un préconcept qui repère la construction discursive. Ainsi au plan épistémologique, elle est non seulement une façon de penser la politique dans des cadres scientifiques, mais surtout une façon de penser la science dans une structure nationale. Pour l'IHGB, la géographie brésilienne n'est pas *fantastique*, comme disait D'Avezac, elle est tout simplement scientifique, nationale.

#### ***3.4. Les sources de la géographie : cartes, récits de voyage et expéditions scientifiques***

La construction des arguments géographiques passe nécessairement par la question des sources. Trois types de documents forment la base sur laquelle le savoir géographique, à l'IHGB et ailleurs, s'appuiera : les cartes anciennes ou contemporaines, les récits de voyage et les expéditions scientifiques.

Les cartes sont soumises à de sévères critiques à l'IHGB. Ainsi, en 1840, la commission de géographie de l'IHGB, composée de José Silvestre Rebello et Lino Antonio Rebello, présente dans son rapport sur la *Plante topographica planispherica da imperial provincia de S. Paulo* (Carte

*topographique et planisphérique de la province impériale de S. Paulo*) du lieutenant-colonel du Corps Impérial des Ingénieurs, José Antonio Teixeira Cabral (mais qui a été offerte à l'IHGB par M. Miguel Maria Lisboa, chargé d'affaire du Brésil auprès du gouvernement du Chili), la conclusion suivante : « En dépit des défauts géographiques et topographiques, (...) la commission trouve en cette *Carte* un résumé statistique général et local louable, et des idées historiques, dignes d'estime et de valeur »<sup>47</sup>. La rigueur de la commission au plan strictement géographique a été compensée par la mise en valeur du contenu historique sous-jacent dans la carte. Encore une fois la géographie *aide* l'histoire.

\*\*\*

De la même manière donc que pour la production de l'histoire, de la littérature et de la poésie, la géographie ne peut pas refuser de considérer les textes de voyage comme sources. Elle y trouve, comme les autres domaines du savoir, les premières traces, routes, dessins, indications morphologiques et climatiques de la surface du Brésil, marques – réelles ou naturelles, supposées ou simplement inventées – des diviseurs de frontières. La liste des voyageurs est longue. Elle comprend, parmi d'autres, les noms de Caminha, Pero Lopes de Souza, Gandavo et Gabriel Soares de Sousa, Hans Staden, André Thevet, Jean

---

<sup>47</sup> « Apesar dos defeitos Geographicos e Topographicos, que a Comissão achou na Planta Planispherica, a Comissão encontra na mesma um resumo estatístico geral, e local com muito merecimento, e que pelas idéas historicas, que dá, torna a mesma Planta digna de muito apreço e estimação », *Revista do IHGB*, 2, 1840, pp. 113-115.

de Léry, Claude d'Abbeville, Yvres d'Evreux, Jean de Laet, jusqu'aux voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup>.

Le journal de Pero Lopes de Souza, retraçant le voyage qu'il a fait au Brésil en 1530 sous le commandement de son frère le capitaine Martim Affonso de Souza, est un exemple remarquable des usages possibles des récits de voyage, tant pour le discours historique que pour celui de la géographie<sup>49</sup>. L'œuvre a été restaurée et publiée par Varnhagen (qui avant de devenir un historien professionnel hésitait entre l'histoire et la géographie) en 1839, à Lisbonne. Dans le prologue, il explique : « Ce livre, que le public voit par la première fois, est l'un de ceux qui ont traversé les siècles méconnu, et qui soudain apparaît comme un envoyé pour éclaircir les points controversés et soulager la critique. En balayant d'un coup d'ennuyeuses polémiques et disputes littéraires, il offre des documents incontestables sur lesquels on peut se reposer fermement »<sup>50</sup>.

Même si le récit est « quelquefois poétique »<sup>51</sup>, il donne des renseignements très importants sur les extensions territoriales parcourues par l'escadre de Martim Affonso de Souza, sur les accidents géographiques et les limites naturelles qu'ils ont trouvés, la végétation, le climat, les animaux, etc. De ce point de vue, la lettre de Varnhagen adressée à Januário da Cunha

<sup>48</sup> PEREIRA, José Verissimo da Costa. « A geografia no Brasil », in AZEVEDO, Fernando (org). *As ciências no Brasil*, São Paulo, Melhoramentos, 1953, pp. 315-412 (surtout pp. 320-334).

<sup>49</sup> Souza, Pero Lopes de. *Diário da navegação da Armada que foi à Terra do Brasil – em 1530 – sob a Capitania-Mor de Martim Affonso de Souza*. Escripito por seu irmão Pedro Lopes de Souza. Lisboa, Typografia da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Uteis, 1839.

<sup>50</sup> « É este livro, que o público vê pela primeira vez, um dos que por mau fado encerrados e quasi desconhecidos, atravessando séculos, aparecem como enviados para esclarecer pontos controversos e aliviar a crítica ; e que, rasgando assim de um golpe folhas de enfadonhas polémicas e certames literários, fornecem documentos irrefregáveis sobre que por uma vez se descansa firme », VARNHAGEN, F. A. de. *apud*, SOUZA, P. L. de. *op. cit.*, p. bj.

<sup>51</sup> « Não convém antecipar as descrições que se lêem no seu Diário, por vezes poético », *idem*, p. xbj.



Barbosa le 5 octobre 1839, alors qu'il était en train de terminer le travail sur le manuscrit de Pero Lopes de Souza, est symptomatique. Il affirme qu'il a annoté le texte pour discuter « la découverte de l'île de Fernando de Noronha, du Rio de Janeiro, du Rio da Prata, de São Vicente, et l'importante question de Américo en 1501 »<sup>52</sup>. Ensuite, il enchaîne avec la résolution suivante : « Dans un autre écrit, pour lequel j'ai déjà des nombreux éléments, je chercherai à donner une vaste *Géographie Physique* du Brésil, fondant à partir d'elle un projet de division et subdivision territoriales et à déterminer un endroit plus convenable pour la capitale de l'empire. Cette œuvre est tellement importante qu'elle ne paraîtra pas de si tôt »<sup>53</sup>. En fait, cette *géographie physique* ne verra jamais le jour. Pourtant à sa place, on trouvera, avec de nombreuses annotations géographiques, l'*Histoire générale du Brésil*.

\*\*\*

Cependant, quand les cartes et les récits des voyageurs ne sont pas suffisants, il faut trouver une autre alternative. Une des propositions initiales des membres de l'IHGB pour résoudre l'absence de ces sources, est l'institution de *voyages scientifiques*, dont les résultats sont normalement des récits de voyage<sup>54</sup>, des rapports officiels ou des livres spécialisés.

<sup>52</sup> « Porque em notas discuto o descobrimento da ilha de Fernando de Noronha, o do rio de Janeiro, Rio da Prata, S. Vicente, e a importante questão de Américo em 1501 », VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência ativa*, *op. cit.*, pp. 39-40.

<sup>53</sup> « Em outro escripto para o qual já tenho riquíssimos elementos, procurarei para o futuro dar uma extensa Geographia Physica do Brazil, e sobre ela fundar um projecto de divisão e subdivisão territoriaes, local mais conveniente para a capital do Imperio, etc. Esta é obra de tão grande circumstancia, que não sahirá tão cedo », *idem*, p. 40.

<sup>54</sup> C'est le cas des récits de voyages des hommes de science du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour une liste de ces voyageurs et de leurs œuvres voir PEREIRA, J. V. da Costa. *op. cit.*, pp. 341-360.

À cet égard, Rodrigo de Souza da Silva Pontes, dont le texte a déjà été cité, disait que :

« Quand il s'agit d'élucider un point, soit d'Histoire, soit de Géographie, qui n'a pas encore été éclairé suffisamment par les écrits ou par les cartes existantes, on doit essayer un autre chemin. Je suis persuadé que dans n'importe quelle hypothèse, les voyages scientifiques sont très convenables. (...) Les excursions scientifiques, malgré tout, ne sont pas destinées seulement à colliger des copies, des dessins, ou des descriptions de monuments. Il y a des points historiques et géographiques référés ou indiqués par divers écrivains de manière opposée et contradictoire. Parfois on ne peut pas les juger avec exactitude [ces points], sans examiner et connaître les lieux où se sont passées les scènes relatées ou sans déterminer, selon les principes de la science, la position géographique de ces mêmes lieux »<sup>55</sup>.

Les voyages scientifiques créent la possibilité de la mise en pratique d'une sorte de méthode critique : l'autopsie de l'autopsie, c'est-à-dire la correction des sources *in locu*. En fait, voyager ce n'est pas simplement collecter des données, mais les corriger. En dépit de ce côté que l'on pourrait appeler épistémologique, les résultats de ces expéditions produisaient aussi des savoirs utiles à l'occupation de la terre pour des raisons d'ordre politique et

<sup>55</sup> « Quando porém se trate de elucidar um ponto ou de Historia ou de Geographia, ainda não sufficientemente esclarecido por escriptos ou mappas existentes, outro será sem duvida o caminho que deva pisar-se. Persuado-me de que para qualquer destas hypotheses convêm muito principalmente as viagens scientificas. (...) As excusões scientificas porém não se destinam sómente a colligir copias, desenhos, ou descripções de monumentos. Pontos ha de Historia e Geographia referidos, ou indicados pelos diversos escriptores de maneira opposta e contradictoria. Alguma vez succede que se não possa ajuizar da sua menor ou maior exactidão, sem exame e conhecimento dos logares em que se passaram as scenas relatadas, ou sem determinar, segundo os principios da sciencia, a posição geographica desses mesmos logares », « Quais são os meios de que se deve lançar mão para obter o maior numero possivel de documentos relativos à Historia e Geographia do Brazil ? », *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 149-157 (citation pp. 150-151).

économique, surtout lorsqu'elles étaient directement financées par le gouvernement<sup>56</sup>. Bref, résume Heloisa Domingues « les descriptions rendaient compte de la navigabilité des fleuves, des aspects naturels comme les courants des vents, les conditions climatiques de chaque lieu, les marées montantes à l'occasion des pluies, ainsi que les contours physiques des régions que les voyageurs parcoururent »<sup>57</sup>.

Le but des expéditions était aussi de créer des repères pour les futurs occupants des territoires explorés. Ainsi, le chanoine André Fernandes de Souza, dans son rapport sur un voyage dans la région de l'Amazone, avertissait ceux qui voudraient y séjourner des problèmes qu'ils pourraient y rencontrer<sup>58</sup>.

\*\*\*

La géographie est aussi une source pour la résolution des questions pratiques. Celle des transports à l'intérieur du Brésil en est une qui a motivé plusieurs voyages, financés quelquefois par le gouvernement des provinces, ou par l'empereur lui-même<sup>59</sup>. On trouve un exemple pragmatique de ce type de problème dans une lettre adressée à l'IHGB par Antonio Ladislau Monteiro Baena, en 1845, où il répondait à la question suivante : est-ce qu'il est convenable que le gouvernement fasse bâtir une route entre le Pará et le Mato Grosso ? La réponse a été donnée à deux niveaux :

<sup>56</sup> Heloisa Domingues en mentionne quelques-unes, voir DOMINGUES, H. M. B. *op. cit.*, pp. 45-52.

<sup>57</sup> DOMINGUES, H. M. B. *op. cit.*, p. 45. Un exemple, cité aussi par Domingues, est le journal de voyage de : ABREU, Manoel Joaquim de. « Diário roteiro do arraial do Pesqueiro d'Araguari até ao rio Ouyapoko », *Revista do IHGB*, 12, 1850, p. 98.

<sup>58</sup> SOUZA, A. F. de. « Noticias geographicas da capitania do Rio Negro no grande rio Amazonas », *Revista do IHGB*, 10, 1848, p. 422.

<sup>59</sup> DOMINGUES, H. M. B. *op. cit.*, pp. 45-46.

« En général, l'intérêt d'ouvrir des routes en plusieurs lieux d'un pays quelconque est assez reconnu, car elles donnent aux peuples la communication mutuelle, d'où sort la civilisation, et conséquemment le mouvement commercial, l'augmentation de l'industrie, le perfectionnement des arts, la diffusion des connaissances scientifiques, le resserrement des nœuds de la société et la consolidation du corps politique »<sup>60</sup>.

L'idée d'unification de la nation est partout. La construction de routes, est par conséquent, un des instruments pratiques pour le processus d'unification.

Pourtant au niveau spécifique ou particulier, l'auteur pondère ses propos :

« l'entreprise de grandes routes doit être en rapport avec la disposition actuelle que les peuples ont fait de la superficie de leur territoire, et avec le besoin qu'ils ont de se rapprocher par le caractère topographique, soit par terre ou par fleuves. Or par la simple observation de la géographie physique du Brésil, on voit qu'il nous présente en grand format ce qui est modeste en Europe : (...) les fleuves »<sup>61</sup>.

Dans ce cas, Monteiro Baena propose que le gouvernement valorise le transport fluvial dans les régions où l'hydrographie le permet : c'est-à-dire

<sup>60</sup> « Que em geral a conveniência da abertura de estradas em muitos locais de qualquer país é assaz conhecida, porque ellas dão aos povos comunicação mutua, que, originando a civilização, consequentemente promove o giro do commercio, o augmento da industria, o aperfeiçoamento das artes, a diffusão dos conhecimentos scientificos, o estreitamento dos laços da sociedade, e a consolidação do corpo politico », « Carta de Antonio Ladislau Monteiro Baena, datada do Pará em 23 de março de 1845 », *Revista do IHGB*, 7, 1845, pp. 329-350 (citation pp. 337-338).

<sup>61</sup> « Mas, descendo do geral para o particular, pondero que a empresa de grandes estradas deve estar em relação com a disposição actual que os Povos têm feito da superficie do seu territorio, e com a necessidade que elles tenham de avizinham-se pelos meios que a indole topographica indicar ou permitir, quer sejam esses meios os da terra, quer os dos rios. Ora, pela simples inspecção da Geographia Physica do Brazil, vemos que este nos apresenta em grande copia o que é modico na Europa ; (...) rios », *idem*, p. 340.

presque tout le pays. Cela ne veut pas dire qu'il refuse le « système de routes », mais elles doivent tout simplement être bâties après une analyse des conditions géographiques de la région, selon un point de vue « patriotique », et non n'importe où, par « mode ou imitation déraisonnable »<sup>62</sup>.

### **Conclusion : pour ne plus être une nation antigéographique**

Le rôle, présumé secondaire, de la géographie serait en rapport avec son développement précaire dans le contexte brésilien. La *Société de géographie du Rio de Janeiro* (puis *Société brésilienne de géographie*), ne sera fondée qu'en 1883<sup>63</sup>.

En effet, la première carte faite au Brésil ne paraît qu'en novembre 1846, quoique bien avant la publication de la première *histoire générale* du Brésil, datée de 1854. Il s'agit de la *Carta Corographica do Imperio* (*Carte chorographique de l'empire*), que l'auteur, le colonel Conrado Jacob de Niemeyer, présente de cette façon :

« Je suis loin d'être persuadé que cette carte soit parfaite. Au contraire elle doit comporter de nombreuses erreurs, et de grandes lacunes à remplir. Mais bien qu'elle ne puisse être considérée que comme une ébauche de travaux qui seront perfectionnés, je suis content d'avoir fait le premier pas, et d'ouvrir le chemin dans

<sup>62</sup> « Não se segue do que tenho expressado que se deva redondamente inadmittir o systema de estradas (...). Debaixo da patriótica consideração, e não por moda ou imitação desarrazoada, é que devemos abrir estradas », *idem*, pp. 341-342.

<sup>63</sup> PEREIRA, J. V. da C. *op. cit.*, p. 360. Quelques auteurs parlent d'un mélange entre histoire et géographie, comme Nelson Werneck Sodré. Cela ne me semble pas correct. Elles ont un statut très proche, il est vrai, en fonction surtout des sources qu'elles partagent, mais à l'IHGB chacune appartient à un espace de formation propre, indiqué initialement par des noms distincts. Voir SODRÉ, N. W. *Introdução à geografia (geografia e ideologia)*, Petrópolis, Vozes, 1976, pp. 10-11.

un thème si épineux, en présentant la première carte chorographique de l'empire, produite et lithographiée dans cette cour, qui montre la division des provinces et les limites de l'empire de façon à donner une idée moins obscure de notre riche et très important territoire »<sup>64</sup>.

L'IHGB reconnaît l'effort de Jacob de Niemeyer et lui accorde le prix de géographie pour son travail. En 1857, le ministre de la guerre du gouvernement brésilien, Luiz Alves de Lima e Silva, alors marquis de Caxias, lui demande une nouvelle carte, ayant pour but principal celui de fixer et de montrer les limites de l'empire avec le Paraguay<sup>65</sup>.

Toutefois la principale publication dans le domaine de la géographie ne paraîtra qu'en 1868. C'est l'*Atlas do Império do Brazil* (*Atlas de l'empire du Brésil*) de Candido Mendes de Almeida, mentionné auparavant comme le protégé de Varnhagen<sup>66</sup>. Sa forme elle-même est déjà révélatrice : un atlas. Celui-ci n'est pas un simple recueil de cartes géographiques, mais un ensemble organisé à partir d'une économie interne particulière, dont les effets sont aussi spécifiques. Christian Jacob montre, remarquablement, ce qu'est un atlas et quelles sont ses fonctions :

<sup>64</sup> « Estou longe de persuadir-me que tenha elle o cunho da perfeicção, ao contrario deve estar recheado de defeitos, e ter grandes lacunas a preencher ; mas ainda que não seja, nem possa ser considerado senão como um esboço de trabalhos que nossos vindouros deverão aperfeiçoar, eu sou contente por ter dado o primeiro passo, e abrir caminho em materia tão espinhosa, apresentando uma primeira carta corographica do Imperio, arranjada e lithographada n'esta côrte, mostrando a divisão das provincias e os limites do Imperio, de maneira a formar uma idéa menos escura do nosso rico e importantissimo territorio », *Revista do IHGB*, 8, 1846, pp. 552-553.

<sup>65</sup> Luis Alves de Lima e Silva, le duc de Caxias (1803-1880), a été le principal chef militaire du Brésil pendant le XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>66</sup> ALMEIDA, C. M. de. *op. cit.* On recensera d'autres travaux, dont le plus important est la *Carta do Império do Brasil* (*Carte de l'empire du Brésil*), qui a été préparée pour l'Exposition Nationale de 1875, ayant pour base la vaste documentation du baron Ponte Ribeiro. Voir MAGNOLI, D. *op. cit.*, p. 111, voir aussi CORTESÃO, Jaime. *História do Brasil nos velhos*

« L'atlas est un dispositif qui permet de concilier le tout et le détail. Il est régi par une logique cumulative et analytique, qui conduit de la vision globale aux images partielles. L'atlas est suite ordonnée de cartes et, en passant du singulier au pluriel, la carte prend un sens nouveau, devient un objet différent. L'atlas se prête à une forme différente de maîtrise du monde, plus intellectuelle et encyclopédique, sans négliger les enjeux symboliques de cette capitalisation du savoir géographique dans l'espace privé. (...) Tout l'atlas est une somme, il fixe sur un mode monumental l'état du monde ou de l'une ses régions. Il offre une maîtrise symbolique de l'espace, un point de vue gullivérien sur le pays, les régions, les continents »<sup>67</sup>.

L'*Atlas* de Candido M. de Almeida cherche à introduire auprès des Brésiliens cette manière intellectuelle de connaître leur propre pays. La géographie, à travers son *Atlas*, devient un savoir utile. Tous peuvent en profiter : la jeunesse, à qui l'auteur dédie l'œuvre, l'homme d'état, le législateur, l'homme d'affaire aussi<sup>68</sup>. En termes pratiques, l'*Atlas* de Candido M. de Almeida, comme tous les atlas, est un livre de consultation et d'apprentissage. C'est-à-dire que, toujours selon C. Jacob :

« Sous sa forme purement géographique (...) sa démesure et son ampleur mêmes ne lui permettent pas de revendiquer d'autre finalité que culturelle et intellectuelle : l'atlas ne se prête pas au voyage, il peut symboliser les velléités impérialistes et universalistes du pouvoir monarchique, les ambitions expansionnistes des compagnies commerciales,

---

*mapas*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores/Instituto Rio Branco, 1971, pp. 390-391 et pp. 397-411.

<sup>67</sup> JACOB, C. *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, p. 97.

<sup>68</sup> ALMEIDA, C. M. de. *op. cit.*, p. 7. Ratzel dira plus tard que le *sens géographique* « n'a jamais manqué aux hommes d'État ». RATZEL, F. *op. cit.*

mais tous ses possesseurs partagent ce point de vue privilégié. Son apparition témoigne de la demande nouvelle d'un public cultivé pour ce genre de volume, non utilitaire, mais nécessaire pour compléter une éducation géographique, pour se familiariser, au fil de consultations libres, avec les formes et la nomenclature géographique. Nécessaire, peut-être aussi, comme signe de culture et de 'distinction' sociale »<sup>69</sup>.

Cette *éducation géographique* pourra faire que les Brésiliens cessent d'être *une nation antigéographique*<sup>70</sup>, condition due au retard des études géographiques au Brésil : « si un peuple ou une nation représente dans notre planète une idée, et si cette idée résulte (outre la doctrine qu'il adopte) du territoire et du climat qui donnent certaines dispositions et tendances ; il est évident que le peuple, qui veut mener à bien sa mission, a pour obligation d'étudier le territoire qu'il occupe. Or, cette étude n'a pas encore été faite depuis notre émancipation politique »<sup>71</sup>. L'idée d'une mission sert aussi à justifier l'action sur le territoire. En effet, selon Candido M. de Almeida :

« l'agglomération de territoires qui forment aujourd'hui l'empire du Brésil n'a pas été le résultat du hasard. Il est un fait providentiel. On a sans doute une mission à accomplir sur terre. S'il n'avait pas été providentiel, la fortune ne nous aurait pas accompagnés dans nos grandes luttes avec les Indiens et autres peuples, qui ont disputé contre nous le domaine des terres que nous occupons actuellement »<sup>72</sup>.

<sup>69</sup> JACOB, C. *op. cit.*, p. 98.

<sup>70</sup> ALMEIDA, C. M. de. *op. cit.*, p. 7.

<sup>71</sup> *Ibidem.*

<sup>72</sup> *Ibid.*



Pendant que la providence unit les Brésiliens, la géographie explique cette union. C'est pourquoi il n'y a qu'une géographie, car il n'y a qu'un territoire. Il est là, il a toujours été là. La géographie, par le biais de son atlas, décrit ce territoire. Elle le repère. Elle le rend visible. Elle fait donc connaître le territoire, et en plus comme étant *le territoire brésilien* : « car, c'est elle qui rend un pays connu », et « peut mettre en valeur ses ressources et ses qualités »<sup>73</sup>.

L'*Atlas* de Candido M. de Almeida, enfin, est plus qu'une réhabilitation de la discipline géographique. Il est une tentative de l'affirmer en tant que science capable de maîtriser le territoire de façon effective et symbolique. Pour l'auteur, elle est un savoir scientifique fondamental à la nation, comparable à la histoire elle-même. C'est par rapport à l'histoire donc que la géographie a, d'après lui, changé son statut épistémologique ; elle n'est plus une simple auxiliaire de l'histoire, mais « une science qui fait que l'histoire devient intéressante et profitable »<sup>74</sup>. Pour Candido M. de Almeida, l'histoire n'est qu'une variation de la statistique dans une formule différente : « On sait que l'histoire a deux lumières, la géographie et la chronologie. La plus importante est sans doute la première. En l'excluant, la vive photographie des faits perdra son relief, sa principale importance. Elle ne pourra être gravée dans la mémoire de l'adolescent, qui doit, de sa moralité, extraire le convenable profit »<sup>75</sup>.

La géographie confère à l'histoire une *couleur locale*, et d'une certaine manière, elle la rend présente. En conséquence, l'histoire de la patrie, c'est-à-dire « des faits héroïques et mémorables de nos méritoires compatriotes, perdrait

---

<sup>73</sup> *Ibid.*

<sup>74</sup> *Ibidem.*

<sup>75</sup> *Ibid.*

en grande partie son éclat fulgurant sans la vivification donnée par la connaissance des localités »<sup>76</sup>. Finalement sans les lumières géographiques, on perd un « stimulant pour faire augmenter dans la mémoire de celui qui veut apprécier, aimer et imiter » les grands hommes<sup>77</sup>.

\*\*\*

On a déjà vu que la réception de l'ouvrage de C. M. de Almeida à l'IHGB a été très favorable. Le rapport de la commission met en valeur la qualité scientifique, bien que patriotique de l'auteur :

« Cette œuvre excellente résulte de l'étude la plus patiente sur les documents que l'auteur a pu acquérir relativement à notre chorographie. (...) Ses appréciations à propos des limites, tant internationales que provinciales, sont faites selon un admirable critère, et ici comme ailleurs l'auteur démontre son pur patriotisme. Bref, l'œuvre n'est pas seulement utile à la jeunesse, à qui l'auteur la dédie, mais à tous les hommes de science. Et dans ce travail tellement long, on ne trouve qu'une ou deux inexactitudes topographiques, dont l'auteur ne doit pas être accusé parce qu'il n'a fait que se restreindre aux sources existantes sur le sujet »<sup>78</sup>.

<sup>76</sup> ALMEIDA, C. M. de. *op. cit.*, p. 7.

<sup>77</sup> *Idem*. Encore sur les grands hommes, continue-t-il : « Les génies et les héros ne viennent pas au monde sans raison d'être. Ils ont besoin du piédestal et du public qui les comprennent, et les rendent compréhensibles à tous. Or, cela devance la naissance de ces grands hommes, qui résument tous les ressources d'une époque déterminée de l'humanité sur eux-mêmes. Au contraire, cela serait impossible », *idem*.

<sup>78</sup> « Esta obra primorosa é o resultado do mais paciente estudo sobre os documentos que o autor pode adquirir relativamente à nossa chorographia, e prova sua notavel aptidão para os trabalhos d'este genero. Suas apreciações sobre os nossos limites, quer internacionaes, quer interprovinciaes, são feitas com admiravel criterio, e n'isso como em tudo o mais revela o autor o seu acrysolado patriotismo. Em summa o – *Atlas do Imperio do Brasil* – é obra não somente util à mocidade, a quem o autor a destina, como tambem a todos os homens provecos na sciencia. E se em tão extenso trabalho uma ou outra inexactidão topographica se pode notar, é porém certo que não deve a culpa recahir sobre o auctor, o qual não fez mais do que cingir-se aos documentos existentes sobre a matéria », Henrique de Beaurepaire Rohan, Relator, Pedro

Ainsi, l'*Atlas* de Candido M. de Almeida est avant tout une source pédagogique pour la formation identitaire du Brésil. Pourtant ce savoir n'a d'autre but que d'exprimer l'idée de nation, de la représenter en image. Ainsi, il donne aux Brésiliens la possibilité de voir la nation, ou plutôt d'apprendre à voir, à mesurer les dimensions de leur propre pays. Même ses petites fautes ou imperfections ne font pas tort à l'ensemble du spectre de visibilité. Elles sont comme des troubles de la faculté de voir qui n'empêchent pourtant pas la vision du tout.

Paradoxalement, l'*Atlas* de Candido M. de Almeida contribue à la construction d'une géographie qui se veut scientifique. Par contre la compréhension d'un atlas passe par la connaissance de quelques fondements géographiques : « on ne peut comprendre une carte que par référence aux cartes déjà vues, aux savoirs déjà acquis »<sup>79</sup>. Dilemme qui traverse le XIX<sup>e</sup> siècle et pénètre le siècle suivant sans avoir de réponses claires et suffisantes.

\*\*\*

---

Torquato Xavier de Brito, RJ, 17/X/1868. « Parecer da Comissão de trabalhos geographicos » ao *Atlas do Imperio do Brasil*, de C. M. de Almeida, *Revista do IHGB*, 32, 1869, p. 298.

<sup>79</sup> JACOB, C. *op. cit.*, p. 434. L'auteur précise que : « La lecture de la carte et son interprétation géographique sont des opérations qui, pour le sujet exercé, peuvent se dérouler presque simultanément, même si elles obéissent à deux logiques différentes. Elles présupposent un apprentissage, une éducation de l'œil et de la mémoire, dispensés notamment par l'institution scolaire, dans le cadre de la leçon de géographie. Plus généralement, elles mettent en œuvre des mécanismes intellectuels qui requièrent une temporalité cumulative, une expérience réitérée et récurrente. (...) S'interroger ainsi sur les opérations cognitives mobilisées par le déchiffrement des cartes géographiques revient à admettre la complexité de ce type de représentation : le tracé et la lecture des cartes géographiques ne sont pas des opérations innées, naturelles et immédiates. (...) Les cartes ne sont pas des dispositifs livrant immédiatement et sans effort leur signification, et ne diffèrent donc pas, de ce point de vue, des autres catégories d'images, qui résultent aussi d'une construction et d'une codification visuelle. En dépit des efforts du lecteur, elles peuvent rester opaques ou partiellement ambiguës, si celui-ci ne détient pas les clés correctes de son interprétation. (...) La

Le savoir géographique est fondamental à l'idée d'unification de l'empire. Autrement dit, la géographie, dans le cas brésilien, joue un rôle simultanément scientifique et politique, tout en n'étant qu'un champ de savoir en formation, comme l'histoire elle-même.

Le discours géographique produit au sein, ou à partir, de l'IHGB correspond à une variation fondamentale de la formation d'une rhétorique de la nationalité. La géographie essaye de donner à cette rhétorique, toujours en train de se définir, préalablement même à la connaissance spatiale de la nation, la perspective de son image.

Histoire et géographie cherchent tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle les marques qui leur confèrent le statut de science. L'une comme l'autre construisent des imageries sur la nation brésilienne. Tandis que l'histoire est la nation dans le temps, la géographie l'est dans l'espace<sup>80</sup>.

---

cartographie est un langage qui peut rester parfaitement hermétique pour les profanes », *idem*, pp. 434-435.

<sup>80</sup> MAGNOLI, D. *op. cit.*, p. 110.

#### 4. Sur le *projet* biographique

« Dans les temps barbares comme dans les temps civilisés, c'est par l'activité, par cette activité infatigable née du besoin d'étendre en tous sens son existence, son nom et son empire, que se fait reconnaître un homme ».

F.-P. Guizot<sup>1</sup>

Le *projet* de Januário da Cunha Barbosa trouve-t-il une résonance ailleurs qu'à l'IHGB ? Voici la question à laquelle j'essaye de répondre dans ce chapitre. À cette fin, je l'ai articulée en quatre moments :

1. Une brève introduction à la question à partir de quelques considérations sur l'usage du genre biographique dans la *Revue de l'IHGB* ;
2. Un commentaire de certaines propositions de Manuel de Araújo Porto Alegre, position la plus proche de celle de Januário da Cunha Barbosa ;
3. Une présentation résumée de l'usage de la biographie par Varnhagen dans la *Revue de l'IHGB* ;
4. Deux exemples de travaux biographiques réalisés en dehors de l'IHGB, mais qui ont des répercussions au sein de l'Institut. Il s'agit des études, d'une certaine manière complémentaire, de João Manuel Pereira da Silva, qui fait une biographie des hommes

---

<sup>1</sup> GUIZOT, François-Pierre G. « Essais sur l'histoire de France, II<sup>e</sup> essai *Grands hommes barbares* (1823) », in LETTERRIER Sophie-Anne. *Le XIX<sup>e</sup> siècle historien. Anthologie raisonnée*, Paris, Éditions Belin, 1997, pp. 116-118 (citation p. 116). Pour une analyse pointue sur la notion de *grand homme* chez Guizot voir, JACOUTY, Jean-François. « Le 'grand homme' selon Guizot », in *Romantisme. Revue du Dix-neuvième siècle*, n° 100 – Le Grand Homme, 1998, pp. 49-55.

illustres de la période coloniale, rassemblées dans une œuvre intitulée, en sa première édition de 1847, *O Plutarco Brasileiro (Le Plutarque Brésilien)*, et dans la deuxième édition en 1858 : *Os varões illustres do Brazil, durante os tempos coloniais (Les hommes illustres du Brésil durant les temps coloniaux)*; et l'étude biographique de Sébastien Auguste Sisson, *A Galeria dos brasileiros illustres - os contemporaneos (La galerie des Brésiliens illustres - les contemporains)* publiée en 1861.

On peut ainsi cerner un autre thème fondamental participant à la construction d'un concept d'histoire dans la culture historique du Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle, et par conséquent à une rhétorique de la nationalité.

#### **4.1. *L'histoire comme biographie de la nation : les études biographiques dans la Revue de l'IHGB***

*Biographie des Brésiliens illustres distingués par les lettres, les armes, les vertus, etc.*, est le titre initialement donné au projet biographique dans la *Revue de l'IHGB*. Il s'agit d'une section où sont tracés les portraits des *Brésiliens* qui ont contribué à la formation de la nation. Le concept de *Brésilien* n'est pas, cependant, exclusivement appliqué à ceux qui sont nés au Brésil. Il serait impossible de déterminer avec précision, dans la période coloniale, qui est et qui n'est pas un vrai Brésilien. Et pourtant, c'est exactement ce qu'ils ont essayé de faire!<sup>2</sup> Ainsi, de façon générale, le panthéon national est composé par

<sup>2</sup> Armelle Enders, dont je suis l'argumentation ici, montre que les hésitations dans le titre de la section des biographies ont un rapport avec la question de la nationalité : «Ainsi, dit-elle, la rubrique s'intitule-t-elle en 1850 : 'Biographias de brasileiros distinctos ou de individuos

ceux qui sont devenus *illustres* et *célèbres*, y compris les femmes, les indiens, les métisses et les noirs<sup>3</sup>. On est proche d'une conception comme celle de Victor Cousin, dont l'influence sur la première génération de l'IHGB a été déjà remarquée :

« La règle fondamentale de la philosophie de l'histoire, relativement aux grands hommes, est de faire comme l'humanité, de les considérer par ce qu'ils ont fait, non par ce qu'ils ont voulu faire, ce qui n'a pas le moindre intérêt, puisqu'ils ne l'ont pas fait, de négliger la peinture de faiblesses inhérentes à leur individualité et qui ont péri avec elle, pour s'attacher aux grandes choses qu'ils ont faites, qui ont servi l'humanité, et qui durent encore dans la mémoire des hommes, enfin de rechercher et d'établir ce qui les constitue des personnages historiques, ce qui leur a donné de la puissance et de la gloire ; savoir, l'idée qu'ils représentent, leur rapport intime avec l'esprit de leur temps et de leur peuple »<sup>4</sup>.

Il ne faut pas oublier les rapports entre les grands hommes et la nature, ou le paysage brésiliens, rapports quelquefois pris en compte aussi grâce à la

---

illustres que serviram no Brasil, etc... » (3<sup>e</sup> trimestre 1850), rectifié l'année suivante en 'Biographias de Brasileiros distintos ou de individuos illustres que bem servirem o Brasil, etc... » (4<sup>e</sup> trimestre 1851), en 'Biographias de Brasileiros distintos ou de individuos illustres que serviram no Brasil ao Brasil' (1<sup>e</sup> trimestre 1852), puis en 'Biographias de Brasileiros distintos ou de pessoas eminentes que serviram no Brasil ou ao Brasil », enfin, au 1<sup>e</sup> trimestre 1856, la formule est rétablie dans son intitulé originel ». ENDERS, A. « 'O Plutarco Brasileiro'. A produção des Vultos Nacionais no Segundo Reinado », *Estudos Históricas*, Rio de Janeiro, 25, 2000, pp. 41-61 (pour les citations voir les pages 43-44). Pour les citations en français d'Enders, je me sers de la version électronique de son article « Le Plutarque brésilien. L'empire du Brésil et ses grands hommes », publié dans *Nuevo Mondo-Mundos Nuevos/Novo Mundo-Mundos Novos/Nouveau Monde-Mondes Nouveaux*, Paris, n° 1, Revue électronique CERMA/EHESS-2001, <http://www.ehess.fr/cerma>.

<sup>3</sup> Il n'y a pas, cependant, dans les biographies publiées dans *Revista do IHGB*, une distinction théorique nette entre *Hommes illustres* et *Grands hommes*. Cette distinction a été soumise à la discussion en France par exemple. Sur le sujet voir Voir BONNET, Jean-Claude. *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998, pp. 32-49. Voir aussi OZOUF, Mona. « Le Panthéon, l'École Normale des morts », in NORA, Pierre. (éd), *Les lieux de mémoire, La République*, t. 1, Paris, Gallimard, 1984, pp. 139-166 (surtout p. 144).

médiation de Cousin. Par exemple, José Feliciano Fernandes Pinheiro, alors président de l'IHGB, dans son *Programme historique*, publié en 1839, enchaîne, après l'épigraphe de Chateaubriand déjà mentionnée, sur une citation de Cousin à ce sujet :

« Oui, Messieurs, - dit Cousin - donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique ; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes, enfin l'idée qu'il est appelé à représenter »<sup>5</sup>.

Dans la perspective du vicomte de São Leopoldo, le Brésil était un pays dont l'atmosphère était « bienfaisante et agréable », où la topographie était riche, variée et tellement contrastée qu'elle faisait « rire ou effrayait » : car une telle pluralité de visions et de sensations désarticule la possibilité de « monotonie ». L'hydrographie, à son tour, toujours d'après Fernandes Pinheiro, plaçait le Brésil dans la position « la plus avantageuse pour le commerce avec l'univers ». Fort privilégiée et peu modeste, cette caractéristique est renforcée par les conditions favorables de l'agriculture<sup>6</sup>. Si pendant la période coloniale,

<sup>4</sup> COUSIN, Victor. « 10<sup>e</sup> Leçon. 26 juin 1828. Cours de l'histoire de la philosophie », *Cours de Philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Paris, Fayard, 1991, pp. 250-276 (citation p. 267).

<sup>5</sup> COUSIN, Victor. « Huitième leçon. 12 juin 1828. Cours de l'histoire de la philosophie », *Cours de Philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie* (1828), Paris, Fayard, 1991, pp. 210-211. José Feliciano Fernandes Pinheiro, le vicomte de São Leopoldo, cite une traduction en portugais, voir « Programa historico », *op. cit.*, p. 65.

<sup>6</sup> Voir le « Programa historico » de J. F. F. Pinheiro, *op. cit.*, p. 66. Pedro Moacyr Campos considère la description du vicomte de São Leopoldo comme « un flagrant manque de respect à la géographie. Il donne l'impression d'esquisser un tableau imaginaire, sans contact avec le concret », CAMPOS, P. M. *op. cit.*, 1977, p. 256. Campos ne considère aucunement la



continue-t-il, ces conditions ont été exploitées par un *gouvernement despotique*, qui aurait inhibé les capacités intellectuelles pour ainsi maintenir son pouvoir, il n'a pas été suffisamment compétent pour empêcher « la marche de l'esprit humain vers sa perfectibilité indéfinie ». En effet, conclut le vicomte de São Leopoldo, si quelquefois l'esprit humain « semble reculer, c'est, selon la sublime pensée de Goethe, pour avancer davantage »<sup>7</sup>. Enfin, Cousin n'aurait qu'une réponse à donner à propos des Brésiliens : un pays de grands hommes.

L'IHGB se charge donc de raconter leurs histoires dans sa *Revue*. Ainsi, d'après Armelle Enders, « entre 1839 et 1888, 118 personnages ont été distingués de la sorte. La section disparaît parfois de la revue (comme entre 1852 et 1856), ce qui n'empêche pas la publication d'articles biographiques ou de nécrologies détaillées »<sup>8</sup>. En effet, le 15 décembre 1858, dans la séance commémorative de l'anniversaire de l'IHGB, le président de l'époque, Candido José de Araujo Vianna, vicomte de Sapucahy, se permet d'affirmer que : « Le Brésil abonde en modèles de vertus, d'hommes distingués par leur savoir et leurs brillantes qualités. Il manquait seulement quelqu'un qui les présentât dans une galerie ordonnée, placés selon les temps et les lieux, pour qu'ainsi ils fussent aperçus par ceux qui désirent suivre leurs pas dans les chemins de l'honneur et de la gloire nationale »<sup>9</sup>. Cette manifestation n'est pas seulement une reprise du discours prononcé par Januário da Cunha Barbosa en 1839, mais aussi une évaluation positive du projet proposé.

---

rhétorique romantique de Fernandes Pinheiro, et de l'IHGB, à ce moment-là, comme traits et effets de ces discours dont le but est de faire apparaître une nation.

<sup>7</sup> *Idem*.

<sup>8</sup> ENDERS, *op. cit.*, 2000, p. 43.

<sup>9</sup> « O Brasil abunda de modelos de virtudes, de varões distintos por seu saber e brilhantes qualidades. Só faltava quem os apresentasse em bem ordenada galeria, collocando-os segundo os tempos e logares, para que fossem melhor percebidos pelos que anhelão seguir os seus

Il faut remarquer, toujours selon Enders, que : « la section des ‘Brasileiros illustres’ n’épuise pas toute l’œuvre biographique de la revue qui publie aussi des ‘ébauches biographiques’, des ‘éloges’ prononcés à l’occasion de la disparition d’un membre de l’IHGB »<sup>10</sup>. Toutefois, ce dernier aspect – l’*éloge* – est normalement négligé par les commentateurs de l’historiographie brésilienne, de même que par les commentateurs étrangers qui s’occupent des études sur le Brésil. Dans un article publié en 1937, Henri Hauser affirmait qu’un des problèmes de l’historiographie brésilienne est que : « Souvent ils [les Brésiliens] se répètent les uns les autres, sans nouveau recours aux textes ; ils laissent une place excessive à l’éloquence et aux effusions patriotiques. Certains corps savants confondent trop souvent encore un discours ou une commémoration avec un travail historique »<sup>11</sup>.

Lúcia Guimarães, par exemple, explique que dans son analyse sur l’IHGB, elle n’a pas inventorié les *éloges historiques* de la *Revue*, car « bien qu’ils soient rédigés par les orateurs officiels de la ‘maison’, ce matériel [lui] a paru de valeur historiographique peu significative »<sup>12</sup>. Il est possible de penser la question autrement, en inscrivant les *éloges* aux contemporains dans un réseau plus large et plus complexe. Dès l’Antiquité, l’éloge a eu une fonction dans le discours historique. En parlant d’Isocrate, qui se présente comme l’initiateur de ce genre, François Hartog montre que :

---

passos nos caminhos da honra e da gloria nacional », «Discurso do Presidente Visconde de Sapucahy », *Revista do IHGB*, 21, 1858, p. 504.

<sup>10</sup> ENDERS, A., *op. cit.*, 2000, p. 45.

<sup>11</sup> HAUSER, Henri. « Notes et réflexions sur le travail historique au Brésil », *Revue Historique*, Bulletins critiques, 181, 1, janvier-mars 1937, pp. 85-98 (citation p. 86).

<sup>12</sup> GUIMARÃES, L. M. P., *op. cit.*, p. 508.

« faire l'éloge, mais en prose des grands hommes du présent, est, selon Isocrate, une tâche 'philosophique', par son effet d'émulation auprès des jeunes gens. Grâce à ces images, artistement produites, des actions, ils découvriront en effet que la grandeur n'est pas réservée aux seuls héros d'autrefois célébrés par les poètes : eux aussi, les hommes d'aujourd'hui, peuvent être des héros (en prose) »<sup>13</sup>.

Dans le cas de l'IHGB, les éloges ont eu cette *tâche philosophique*, mais pass seulement *auprès des jeunes gens*, auprès des membres de l'IHGB eux-mêmes. On trouve chez Daniel Roche une explication tout à fait convaincante d'une telle situation :

« L'éloge funèbre, laïcisation de l'oraison sacrée, participe d'un rituel d'intronisation placé sous le signe de la mort. Prononcé au cours d'une séance dont on a justifié la signification répétitive comme fête du renouvellement collectif, il conserve en son organisation rationnelle les traits profondément enfouis d'un cérémonial d'agrégation sacrée. Fermant un cycle temporel et en ouvrant un autre, la solennité académique propice à l'évocation des morts dans une volonté de régénération du temps est particulièrement favorable à la transmission des normes. La joie n'y est jamais totalement pure »<sup>14</sup>.

L'unification académique est donc renforcée par les éloges. De plus, l'éloge est un discours qui propose des modèles. En conséquence, et en suivant là encore Daniel Roche,

<sup>13</sup> HARTOG, F. *L'histoire d'Homère à Augustin*, op. cit., 1999, p. 104.

<sup>14</sup> ROCHE, D. *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, op. cit., T. I, 1989, pp. 170-171.

« l'hagiographie académique permet de déployer l'éventail des vertus socialement valorisées. Une somme des qualités moyennes constitue l'*academica mediocritas* et réconcilie les talents obscurs et les génies, l'individuel et le collectif. Chaque discours présente les portraits vivants d'une même famille où l'emploi des superlatifs et l'identification constante des plus grands aux médiocres permet de sublimer le normal et le moyen. L'ordinaire n'est plus qu'un extraordinaire qui s'ignore. L'éloge irréalise les faits objectifs en raison même de sa vocation pédagogique qui est de véhiculer les symboles sociaux. Il n'en suppose pas moins une information précise, une documentation, que tous les secrétaires perpétuels ont à charge d'accumuler. Les preuves abondent de la conformité du genre à un canevas général de construction fondé sur une même méthode d'interrogation des vies et des actions. Cette attitude permet de concilier la 'louange réciproque' et l'exigence sincère de vérité historique. C'est pourquoi l'éloge est le lieu privilégié du discours sur une histoire et un vécu, tout en étant fondé sur un capital important de non-conscience. Dans la mesure où il est instrument d'intégration sociale, il est moyen de canonisation et de documentation»<sup>15</sup>.

J'ai insisté sur ce point non seulement parce qu'il est presque absent des études sur l'IHGB, mais aussi car il confirme l'ampleur du projet biographique proposé initialement par Januário da Cunha Barbosa, et se constitue en une modalité du *présentisme* de l'institution. Élever ses propres membres au rang de *modèle de la bonne conduite historienne*, même en étant fondé sur un capital important de non-conscience, est une façon de réactualiser l'histoire. Le projet biographique est l'histoire des Brésiliens illustres depuis 1500 jusqu'à maintenant, y compris leur rôle à l'IHGB. Celui-ci est en effet un lieu de

---

<sup>15</sup> *Idem*, p. 171.

réification historique. Les hommes de l'IHGB sont aussi les hommes de Plutarque. Ils deviennent ainsi objet de leurs propres recherches.

À cet égard, il faut remarquer, toutefois, la presque absence des registres autobiographiques. Les *Memorias do Visconde de São Leopoldo* (*Mémoires du vicomte de São Leopoldo*) peuvent être considérés comme une exception. Les souvenirs du vicomte, premier président de l'IHGB, ont été mis en ordre par le conseiller Francisco Ignacio Marcondes Homem de Mello, qui a lu le travail lors des séances du 11 et du 25 juillet et du 8 août 1873. Le but du vicomte n'était pas différent, disait-il, de celui de Benjamin Franklin : « offrir ma vie comme une leçon à mon fils »<sup>16</sup>. L'autobiographie s'insère dans le cadre de l'*historia magistra* et de la ligne présentiste de l'IHGB.

Par ailleurs, il faut noter que le texte de type hagiographique est réservé surtout aux notices nécrologiques des contemporains. Enders montre que : « les biographies publiées par les membres de l'IHGB, dans la revue ou d'autres ouvrages, échappent en général à l'hagiographie et comportent parfois des réserves sur le caractère, l'action ou l'œuvre de la célébrité dépeinte »<sup>17</sup>.

Enfin, l'importance des notices biographiques dans la *Revue de l'IHGB* peut être mesurée aussi par le nombre d'auteurs chargés de les rédiger : Januário da Cunha Barbosa, João Manuel Pereira da Silva, Joaquim Norberto de Sousa Silva, Manuel Duarte Moreira de Azevedo, Joaquim Manoel de Macedo, et bien sûr Varnhagen, soient quelques-uns des plus importants historiens liés à l'institution. Les grands historiens, pourtant, ne sont pas auteurs de *grandes*

<sup>16</sup> PINHEIRO, J. F. F. « Memorias do Visconde de S. Leopoldo », compiladas e postas em ordem pelo Conselheiro Francisco Ignacio Marcondes Homem de Mello, *Revista do IHGB*, 37, 1874, pp. 5-69 (citation p. 8). La deuxième partie des « Memorias do Visconde de S. Leopoldo » a été publiée dans la *Revista do IHGB*, 38, 1875, pp. 5-49.

<sup>17</sup> ENDERS, A. op. cit., 2000, p. 44.

biographies<sup>18</sup>. En vérité, dans le cas de la *Revue de l'IHGB*, il ne s'agit que de petites notices qui, normalement, ne dépassent pas deux ou trois pages. Nonobstant, le genre biographique ne deviendra autonome et plus sophistiqué qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

#### 4.2. *Biographie et iconographie : Manuel de Araújo Porto Alegre*

Manuel de Araújo Porto Alegre résume de façon claire le projet biographique lancé par le discours de Januário da Cunha Barbosa, dans son article sur l'*Iconographie brésilienne* publié dans la *Revue de l'IHGB* en 1856<sup>20</sup>. L'auteur explique qu'il a commencé une recherche en 1852, à la demande de l'IHGB, afin de préparer un opuscule – *une collection d'images avec des notes biographiques*<sup>21</sup> – pouvant servir de complément au *Plutarco Brasileiro* de Pereira da Silva, et être davantage utile à la jeunesse brésilienne. Il a été obligé d'arrêter ce travail en raison d'une maladie et parce qu'il venait d'accepter la direction de l'Académie Impériale des Beaux-Arts<sup>22</sup>. Pourtant, il pense que le moment est arrivé où *l'esprit d'actualité*<sup>23</sup> doit réagir contre *l'école de l'indifférentisme*, « contre l'oubli des morts, contre les pratiques de

<sup>18</sup> Varnhagen affirme à la fin du second volume de son *Historia geral do Brazil* (1857), qu'il voulait écrire une biographie de D. Pedro II, mais il n'a pas donné suite au projet, VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., pp. 442-443.

<sup>19</sup> RODRIGUES, J. H. *Teoria da historia do Brasil*, op. cit., pp. 209-211.

<sup>20</sup> PORTO ALEGRE, Manuel de Araújo. « Iconographia brasileira », *Revista do IHGB*, 19, 1856, pp. 349-354.

<sup>21</sup> Idem, p. 349.

<sup>22</sup> Il a été le directeur de l'Académie Impériale des Beaux-Arts entre 1854 et 1857.

<sup>23</sup> *L'esprit d'actualité* : formule intéressante qui encore une fois renforce la tendance présentiste à l'IHGB.

l'ingratitude, qui sont la base de l'imprudence et de la décomposition sociale »<sup>24</sup>. La réaction de Porto Alegre commence avec cette comparaison :

« Pour contrebalancer les mauvaises tendances, et guider l'esprit de la jeunesse, les grandes nations, celles qui ont de sévères et profitables penseurs, accordent des prix aux vivants, et rendent un culte particulier aux morts. Elles établissent divers panthéons, afin qu'ils parlent aux yeux du peuple et au cœur de l'homme intelligent. Ces panthéons ne sont pas seulement de pierres à chaux. Ils ne sont pas composés seulement de mausolées et cénotaphes, (...) mais aussi de livres exceptionnels, dont les narrations sont édifiantes, comme le mot solennel d'histoire »<sup>25</sup>.

La comparaison avec les *grandes nations* a pour but, bien sûr, d'encourager les actes internes à partir de l'exemple étranger. Les effets de la comparaison, toutefois, ne s'arrêtent pas là. Le rappel aux livres dans un article sur l'iconographie est intéressant. L'auteur insinue que la compréhension de la représentation iconographique dépend des registres écrits, de l'écriture historique, surtout des biographies, et tout cela à partir d'un point de vue national :

« le gouvernement –dit-il, qui fait aujourd'hui tant de justes sacrifices pécuniaires pour faciliter la locomotion de l'individu et la permutation les échanges commerciaux, devrait

<sup>24</sup> PORTO ALEGRE, M. Araújo de. « Iconographia brasileira », *Revista do IHGB*, 19, 1856, pp. 349-350.

<sup>25</sup> « Para contrabalançar as más tendencias, e guiar o espirito da mocidade, as grandes nações, que são aquellas que tem severos e proveitosos pensadores, estabelecem premios para os vivos, e um culto especial para os mortos ; estabelecem pantheões diversos, afim de que estes fallem às vistas do povo, e ao coração do homem intelligente. Estes pantheões não são somente de pedrae cal, não são unicamente compostos de mausoleos, cenotaphios, ou outros jazigos monumentaes, onde se ostentam o marmore e o bronze, são tambem compostos de livros especiaes, cujas narrações edificam, como a palavra solemne da historia », idem.

suivre ce raisonnement avec les autres moyens auxiliaires pour faire avancer plus vite le commerce des idées nationales, lesquelles deviennent plus fécondes et profitables quand elles sont élaborées sur le sol national lui-même. Bons livres, bons maîtres. La facilité que nous avons d'acquérir des livres étrangers nous dévie d'une étude sérieuse des choses de la patrie : la plus grande partie de nos jeunes connaît mieux les richesses naturelles et les traditions étrangères que les leurs ; ils connaissent mieux les personnalités étrangères que les personnalités nationales »<sup>26</sup>.

Comparer pour connaître, comparer pour imiter ce qu'ils font (ils écrivent sur eux-mêmes), et ainsi comprendre comment devenir national ! Voici la dynamique du *commerce des idées* ! Les Brésiliens doivent apprendre à établir leurs liaisons avec leurs morts. Ce n'est que de cette façon qu'ils pourront solidifier leurs origines : « le contact de la génération vivante avec celle qui a passé ferait disparaître (...) ce désamour que nous montrons par rapport à nos ancêtres, par rapport à nos pères intellectuels, qui furent les créateurs de cet ordre social »<sup>27</sup>.

Le lien entre le recours iconographique et l'écriture des biographies passe par cette constatation : pour instituer un panthéon, il faut d'abord connaître ses dieux. C'est à ce moment-là que le biographe entre en scène. Celui-ci, comme l'historien, doit avoir un *respect religieux* pour la vérité : ainsi

<sup>26</sup> « O nosso governo que faz hoje tão grandes e justos sacrificios pecuniarios para a facil locomoção do individuo, e permutação dos generos commerciaes, deveria acompanhar este pensamento com os outros meios auxiliares para um mais rapido commercio das idéas nacionaes, as quaes se tornam mais fecundas e proficuas quando são elaboradas no proprio solo. Bons livros, bons mestres. A facilidade que temos em adquirir livros estrangeiros nos desvia de um estudo [p. 351] sério de cousas da patria : a maior parte dos nossos jovens conhecem mais as riquezas naturaes e as tradições alheias do que as proprias ; conhecem mais os individuos estranhos do que os nacionaes », *idem*, pp. 350-351.

<sup>27</sup> « O contacto da geração viva com a dos mortos faria desaparecer (...) este desamor que mostramos para com os nossos antepassados, para com os nossos pais intellectuaes, que foram os creadores d'esta ordem social », *idem*.



« ses écrits fécondent »<sup>28</sup>. Dans ce cas, le biographe fera connaître l'histoire : « Une fois connue la biographie de tous les hommes notables d'une époque, et indépendamment de leur action civilisatrice, on connaîtra l'histoire de ces temps-là »<sup>29</sup>. Ces hommes-là ne font pas simplement l'histoire, ils sont l'histoire : « parce que dans leurs actes, dans leur idées, dans leurs résultats, se trouve le mouvement général, les péripéties du drame animé de la société, où chacun de ces individus est l'interprète et le compositeur »<sup>30</sup>.

Ces êtres presque divins, qui concentrent l'histoire autour d'eux-mêmes, se trouvent surtout dans les phases nouvelles de la société, quand il faut *réorganiser la vie*. À partir de moments fondateurs comme ceux-là, ils deviennent des « sentinelles qui gardent les avenues sacrées du monde »<sup>31</sup>, selon la formule commode que Porto Alegre a trouvée pour garantir le bon lignage de son panthéon. Ils sont la base, le phare, les *exemplas*, pour les nouveaux *panthéonisés* qui sont incorporés au cours du temps et de la « marche des événements »<sup>32</sup>. À tout instant, donc, le panthéon qu'il propose est apte à recevoir de nouveaux membres.

Porto Alegre repère cependant un instant précis comme étant le point zéro où l'on serait capable d'identifier les Brésiliens et leurs actions. L'entrée dans le panthéon de Porto Alegre suppose la participation à une phase particulière de l'histoire du Brésil : celle de son organisation en tant que nation, dont la temporalité n'a pas été définie par l'auteur. « Le Brésil – constate Porto

<sup>28</sup> « Quando o historiador ou o biographo tem um respeito religioso à verdade, os seus escriptos fecundam », *idem*, p. 352.

<sup>29</sup> « Conhecida a biographia de todos os homens salientes de uma época, seja qual fôr a sua acção civilisadora, está conhecida a historia d'aquelles tempos », *idem*, p. 353.

<sup>30</sup> « Porque nos seus actos, nas suas idéas, nos seus resultados, esta o movimento geral, as peripecias do drama animado da sociedade, onde cada um d'estes individuos foi actor e compositor », *idem*.

<sup>31</sup> « Sentinellas que guardam as sagradas avenidas do mundo », *idem*.

Alegre – a déjà eu des hommes remarquables, et qui ont été d'ardents et d'infatigables ouvriers de notre constitution sociale »<sup>33</sup>. Quelles caractéristiques doit avoir un individu pour être *panthéonisé* ? L'auteur ne les définit pas. Il y a, néanmoins, une limitation dans la recherche des traits des personnages que sont la famille et la vie privée : « l'homme qui a inscrit tout son être social dans le cercle familial, a accompli le devoir que lui impose l'ordre ; ses restes mortels n'appartiennent pas à la patrie ». Par contre, ceux qui ont consacré leur vie « à la grande mission civilisatrice, ou qui ont fait abnégation d'eux-mêmes pour l'amour du prochain »<sup>34</sup>, ont ce droit, car ils sont les « architectes de la civilisation » et les seuls qui doivent être récompensés.

Porto Alegre demande au gouvernement de protéger « cette œuvre populaire avec les portraits et la vie de tous les hommes utiles au Brésil, parce que, dans cette république de la mort, notre jeunesse trouverait des encouragements et des espoirs à toutes sortes de vocations »<sup>35</sup>. Il s'agit donc d'un travail pour l'avenir : « aux futurs écrivains est réservée cette belle et profitable tâche ». L'exposé de Porto Alegre n'est qu'une invitation à l'entreprise, mais qui « peut-être, dit-il, sera utile quand ils écriront l'histoire telle qu'elle doit être écrite, et non comme l'ont comprise la plupart de nos chroniqueurs »<sup>36</sup>.

<sup>32</sup> *Idem.*

<sup>33</sup> « O Brazil já tem tido homens que significam cousas, e que forão ardentes e incansaveis operarios de nossa constituição social », *idem*, p. 354.

<sup>34</sup> « O homem que inscreveu todo o ser social no circulo da familia, cumpriu o dever que lhe impõem a ordem ; os seus restos mortaes não pertencem à patria, como os d'aquelles que se votou à grande missão civilisadora, ou o que fez abnegação de si por amor do proximo », *idem*, pp. 350-351.

<sup>35</sup> « Seria bem digna da protecção do governo uma obra popular em que viessem os retratos e a vida de todos os homens uteis ao Brazil, porque n'essa republica da morte encontraria a mocidade incentivos e esperanças para todas as vocações », *idem*.

<sup>36</sup> « A futuros escriptores esta reservada esta bella e tão proveitosa tarefa, e é a elles a quem consagro estas mal traçadas notas, que talvez lhes servirão quando escreverem a historia como deve ser, e não como a comprehendeu a maior parte dos nossos chronistas », *idem*.

### 4.3. *L'usage de la biographie chez Varnhagen : entre sentiment et objectivité historique*

Varnhagen a été, d'après José Honório Rodrigues, l'initiateur de la biographie comme un genre sérieux dans le domaine de l'historiographie brésilienne<sup>37</sup>. Le même auteur allègue, dans un article intitulé de façon suggestive *Varnhagen : le maître de l'histoire générale du Brésil*, que son « idéalisme historique », le conduit à la croyance que « l'histoire n'est que le produit des grands hommes »<sup>38</sup>, ou dans un autre travail que « l'histoire était pour lui le fruit de personnalités plus ou moins cultivés »<sup>39</sup>. Cette perspective d'analyse de l'œuvre de Varnhagen est un thème fréquent chez ses commentateurs modernes. José Carlos Reis, par exemple, fait écho à la critique de J. H. Rodrigues : « l'histoire, pour Varnhagen, est faite pour les grands hommes, les rois, les guerriers, les gouverneurs, les évêques et non pour les hommes incultes. Le Brésil intègre, unifié et indépendant a été construit par la Maison de Bragança »<sup>40</sup>. Récemment Arno Wehling a contesté ce genre d'affirmation. Selon lui, Varnhagen « a élu, en accord avec les fondements idéologiques, philosophiques et scientifiques de son moment historique, quelques acteurs sociaux privilégiés ». Pourtant, réitère le même auteur, cela ne signifie pas que l'histoire ne soit faite que par quelques grands personnages,

<sup>37</sup> RODRIGUES, J. H. *Teoria da história do Brasil*, op. cit., Vol. I, p. 277.

<sup>38</sup> RODRIGUES, J. H. « Varnhagen. Mestre da História geral do Brasil », *Revista do IHGB*, 275, 1967, pp. 170-196 (citation p. 181).

<sup>39</sup> RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil*, op. cit., Vol. II, p. 17. Cela ne veut pas dire que J. H. Rodrigues déconsidère l'œuvre de Varnhagen. Au contraire, pour lui « l'*História Geral* est le résultat de la plus complète et positive récolte de documents entreprise principalement à l'étranger, puisque les sources de l'histoire coloniale sont principalement au Portugal », RODRIGUES, J. H. *A pesquisa histórica no Brasil*, op. cit., p. 47.

<sup>40</sup> REIS, J. C. « Varnhagen (1853-7) : o elogio da colonização portuguesa », in *Varia Historia*, Belo Horizonte, 17, 1997, pp. 106-131 (citation p. 115). Cet article a été reproduit sans modification sous le titre « Anos 1850 : Varnhagen. O elogio da colonização portuguesa », in REIS, José Carlos *as identidades do Brasil. De Varnhagen a FHC*, Rio de Janeiro, Editora da Fundação Getúlio Vargas, 1999, pp. 23-50 (citation p. 32).

« comme certains critiques lui ont reproché ». Enfin, « son historiographie n'est pas une 'galerie de brésiliens illustres' à la manière de Carlyle ou même Plutarque »<sup>41</sup>. Wehling propose, à mon avis avec raison, de réviser ce type d'analyse de l'œuvre de Varnhagen. Il suggère comme alternative l'identification des principaux acteurs qui, pour Varnhagen, constituent les éléments fondamentaux de la dynamique sociale<sup>42</sup> : « les 'héros', ainsi, ont ses actuations non minimisées, mais mêlée avec d'autres personnages, c'est-à-dire avec les entités collectives »<sup>43</sup>.

Je suis la suggestion indiquée par Wehling, mais en empruntant pour un autre chemin. Une partie considérable des *grands hommes*, ainsi que d'autres moins importants, mais présents dans l'œuvre principale de Varnhagen, ont été biographiés par lui auparavant. En effet, les notes biographiques qu'il a écrites et publiées dans la *Revue de l'IHGB* jusqu'en 1854 servent de base à son *histoire générale*<sup>44</sup>. Mais non comme des ressources accessoires et

<sup>41</sup> WEHLING, Arno. *op. cit.*, 1999, p. 158. En effet, Varnhagen n'a jamais cité les conférences de Carlyle sur le héros, voir CARLYLE, Thomas. *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History* (1840), Lincoln, University of Nebraska Press, 1966.

<sup>42</sup> *Idem*. L'auteur considère que ces agents sociaux pourraient être agroupés en grands secteurs, comme : « les agents mésologiques : les ethnies et son métissage ; les institutions sociales ou politiques ; les grands personnages et le royaume portugais », *idem*.

<sup>43</sup> *Ibidem*.

<sup>44</sup> Varnhagen a publié vingt-quatre notes biographiques dans la *Revista de l'IHGB*, dont vingt et une ont été écrites avant 1854 : 1. D. Francisco de Lemos de Faria Pereira Coutinho, 1840, 2, p. 377-381 ; 2. Salvador Corrêa de Sá Benevides, 1841, 3, pp. 100-111 ; 1843, 5, pp. 224-227 ; 3. João Fernandes Viera, 1843, 5, pp. 82-87 ; 4. Ignacio de Andrade Souto Maior Rendon, 1843, 5, pp. 227-232 ; 5. Martim Affonso de Souza, 1843, 5, pp. 232-238, et 1844, 6, pp. 118-119 ; 6. Francisco de Mello Franco, 1843, 5, pp. 345-349 ; 7. Gaspar Gonçalves de Araujo, 1843, 5, pp. 349-352 ; 8. Pero Lopes de Souza, 1843, 5, pp. 352-354, et 1844, 6, pp. 118-122 ; 9. Francisco Xavier Ribeiro Sampaio, 1845, 7, pp. 404-406 ; 10. Frère José de Santa Rita Durão, 1846, 8, pp. 276-283 ; 11. Euzebio de Mattos, 1846, 8, pp. 540-543 ; 12. Antonio José da Silva, 1847, 9, pp. 114-124 ; 13. Manoel Botelho de Oliveira, 1847, 9, pp. 124-126 ; 14. Vicente Coelho de Seabra, 1847, 9, p. 261-264 ; 15. João de Brito e Lima, 1848, 10, pp. 116-119 ; 16. Frère Manoel de Santa Maria Itaparica, 1848, 10, pp. 240-244 ; 17. Thomaz Antonio Gonzaga, 1849, 12, pp. 120-136 et 1850, 13, p. 405, 1860, 23, p. 405, 1867, 30, pp. 425-426 ; 18. Bento Teixeira Pinto, 1850, 13, pp. 402-405 ; 19. Ignacio José de Alvarenga Peixoto, 1850, 13, pp. 513-516, et 1867, 30, pp. 427-428 ; 20. Domingos Caldas Barboza, 1851, 14, pp. 449-460 ; 21. Antonio de Moraes e Silva, 1852, 15, pp. 244-247 ; 22. Jorge de Albuquerque Maranhão, 1862, 25, pp. 353-361 ; 23. Francisco José de Lacerda e Almeida, 1873, 36, pp. 177-184 ; 24. Antonio Pires da Silva Pontes Leme, 1873, 36, pp. 184-187. Il a

ornementales, ou simples « distractions », comme le veut, par exemple, José H. Rodrigues<sup>45</sup>. Varnhagen affirme même dans le *Prologue* à la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, qu'il ne veut pas « limiter la narration aux faits politiques ou aux stériles biographies des chefs »<sup>46</sup>. Les portraits fonctionnent dans l'économie du texte varnhagenien avant tout comme des pièces de liaison : en premier lieu, ils font la connexion entre des contextes particuliers et des conjonctures plus larges<sup>47</sup> ; en second lieu, ils mettent en perspective les actes producteurs de la nationalité brésilienne depuis la *découverte* au XIX<sup>e</sup> siècle, par le biais de la notion de *modèle* positif ou négatif.

Par ailleurs, il faut signaler qu'il n'existe pas dans la galerie des individus biographiés par Varnhagen, comme on l'a déjà remarqué pour l'IHGB, une distinction entre *grand homme* et *homme illustre*. Il n'y a pas non plus de classification entre bon et mauvais individu ; les deux types sont susceptibles d'être biographiés. Enfin, la question du lieu de naissance n'est pas non plus un

---

ajouté quelques commentaires et corrections aux biographies de Thomaz Antonio Gonzaga (1860, 23, p. 405 ; 1867, 30, pp. 425-426) ; et Ignacio José de Alvarenga Peixoto (1867, 30, pp. 427-428).

<sup>45</sup> « Les petites études et notices qu'il publie dans la *Revue de l'IHGB*, et les éditions de textes rares de valeur philologique, ne sont que des distractions à sa grande œuvre, pour laquelle il travaillait depuis 1839 », RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1969, p. 47.

<sup>46</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia Geral do Brazil, antes de sua separação de Portugal*, 2<sup>a</sup> edição, 2 vol., E. & H. Laemmert, Vienna, 1260 p., 14 fls. grav. 1877, p. XI.

<sup>47</sup> Dans une perspective proche de celle de Victor Cousin, selon laquelle « le grand homme est l'harmonie de la particularité et de la généralité ; il n'est grand homme qu'à ce prix, à cette double condition de représenter l'esprit général de son peuple ; et c'est par son rapport à cette généralité qu'il est grand ; et ne même temps de représenter cette généralité qui lui confère sa grandeur, dans sa personne, sous la forme de la réalité, c'est-à-dire sous une forme finie, positive, visible, déterminée ; de telle sorte que la généralité n'accable pas la particularité, et que la particularité ne dissolve pas la généralité, l'infini et le fini, se fondent dans cette mesure qui est la vraie grandeur humaine », ou encore « un grand homme, Messieurs, est grand, et il est homme ; ce qui le fait grand, c'est son rapport à la généralité, à l'esprit de son temps et de son peuple ; ce qui le fait homme, c'est cette individualité qui se trouve mêlée en lui intimement à la généralité : mais séparez ces deux éléments ; sous la généralité discernez l'individualité, étudiez l'homme dans le grand homme, savez-vous ce qui en résulte ? C'est que le grand homme des hommes paraît petit. Toute individualité, quand elle est détachée de la généralité, est pleine de misères », COUSIN, Victor. « 10<sup>e</sup> Leçon. 26 juin 1828. Cours de l'histoire de la philosophie », *Cours de Philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Paris, Fayard, 1991, pp. 250-276 (citation, respectivement, p. 254 et p. 264).

facteur décisif<sup>48</sup>. Toutefois, il se définit toujours en étant contre ou en faveur de la nation ; il la sert ou non. Dans tous les cas, sa biographie est utile aux contemporains pour sa valeur d'exemple ou de contre-exemple<sup>49</sup>.

La biographique de Antonio José da Silva (1705-1739), qui n'est pas un personnage très connu, illustre bien la façon dont Varnhagen écrit une biographie<sup>50</sup> :

« Antonio José avait épousé Leonor Maria de Carvalho en 1734. Ce mariage avait été béni un an après, en octobre 1735, par la naissance d'une petite fille prénommée comme sa grand-mère paternelle. C'était une famille heureuse. La profession d'avocat donnait à Antonio José une subsistance honnête, avec laquelle il pouvait payer le loyer d'un étage dans la maison où il vivait, (...). Le théâtre lui offrait la pâture intellectuelle et lui attirait l'affection du monarque et beaucoup de popularité. Et sa petite fille, sa femme et sa vieille mère étaient les délices de son cœur. Mais voici que le 5 octobre 1737, lorsqu'approche le second anniversaire, de ladite petite Lourença, il se voit arrêté par le Saint-Office. Cela est le premier cadre de l'action vraiment tragique qui nous offrira le reste de ses jours »<sup>51</sup>.

<sup>48</sup> Voir, par exemple, les biographies des Portugais Martin Affonso de Sousa (1500-1564), de son frère Pero Lopes de Sousa (1510-1539), et celle de João Fernandes Vieira (1613-1679), né à l'île de Madeira, alors possession portugaise, *op. cit.*

<sup>49</sup> C'est le cas, par exemple, de la biographie du poète Ignacio José de Alvarenga Peixoto, pendant les épisodes de la *Inconfidência Mineira*, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Minas Gerais. Alvarenga Peixoto, selon Varnhagen, est un « délateur », qui ne mérite pas d'excuses de la part de l'historien, pour ne pas donner de mauvais exemple pour l'avenir, *Revista do IHGB*, 30, 1867, pp. 427-428.

<sup>50</sup> *Revista do IHGB*, 9, 1847, pp. 114-124.

<sup>51</sup> « Tinha-se Antonio José casado em 1734 com Leonor Maria de Carvalho. Este matrimonio fora abençoado um anno depois, em outubro de 1735, nascendo uma menina que recebeu o nome da avó paterna. Era uma familia feliz : a advocacia dava a Antonio José uma subsistencia honesta, e com que pagar a renda de uma andar das casas em que vivia, junto à igreja do Soccorro. O theatro offerencia-lhe pasto intellectual, grangeava-lhe a affeição do monarcha e bastante popularidade ; e a filhinha e a mulher e a sua velha mãe constitiam-lhe todas as delicias do coração. Eis porém que aos 5 de Outubro de 1737, quando se approximava o segundo anniversario da dita filhinha Lourença, viu-se arrebatado subitamente por um familiar do Santo Officio. Tal é o primeiro quadro da acção verdadeiramente tragica, que nos vai offerecer o resto de seus dias », *Revista do IHGB*, 9, 1847, pp. 114-124 (citation p. 120). Le

Varnhagen ne donne pas d'explications théoriques, soit sur la biographie, soit sur l'histoire, ni ne fait de distinctions entre les domaines qui peuvent être ou non biographiés. Il n'y a pour lui que des faits, l'histoire d'un homme qui doit être illustre. Remarquons, toutefois, le style *romanesque* et *sentimental* de Varnhagen. Il dramatise expressément la biographie : l'histoire d'un auteur de théâtre populaire, admiré par le peuple et par le monarque, dont la vie a été bouleversée à la veille de l'anniversaire de sa fille, par une accusation d'hérésie, que l'impitoyable tribunal de l'Inquisition transforme en condamnation à mort.

Antonio José da Silva, dans l'*Historia geral do Brazil*, perd son nom et son identité. Il a été intégré dans l'ensemble des sources qui ont aidé Varnhagen à consolider son avis sur l'Inquisition, avis marqué une fois encore par l'émotion : « Qui, comme nous, a eu l'occasion d'étudier dans plusieurs actes les formes de procès qui, plus tard, ont été adoptés par ce tribunal ne peut s'empêcher de parler à son propos sans le maudire »<sup>52</sup>. Cette documentation l'amène à faire des critiques sévères sur le Saint-Office : « ce *Status in Statu*, dont les doctrines, supérieures à toute loi, ont réduit du roi la majesté, du gouvernement le pouvoir, des tribunaux la justice, des prêtres l'autorité ecclésiastique, et aux peuples la liberté »<sup>53</sup>. L'Inquisition a agi au Brésil surtout pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle, quand le Brésil était déjà « très peuplé et constitué », et dans un moment à « ses richesses commencent à séduire les cupides agents du

---

processus du Saint-Office contre Antonio José da Silva, dont le sobriquet était le *Judeu (Juif)*, a été publié dans la *Revue do IHGB*, 59, 1896, pp. 5-260.

<sup>52</sup> « Quem como nós teve ocasião de estudar em varios autos as fôrmas de processo que mais tarde se adoptaram para esse tribunal não pode deixar de falar delle sem desde logo maldizello », VARNHAGEN, F. A. de., *op. cit.*, 1854, p. 88.

<sup>53</sup> « Deste *Status in Statu*, cujos dictames, superiores a toda a lei, diminuiram ao rei a magestade, ao governo o poder, aos tibunaes a justiça, aos prelados a autoridade ecclesiastica, e aos povos a liberdade », *idem*.

*Saint-Office* »<sup>54</sup>. N'oublions pas que Antonio José da Silva vivait d'une *subsistance honnête*<sup>55</sup>.

L'usage de cette biographie permet que l'on comprenne une des formes selon laquelle Varnhagen organise son texte. À partir de notes biographiques, colligées sur les procès inquisitoriaux, il intègre l'histoire brésilienne dans un mouvement historique plus large, c'est-à-dire l'histoire même du Saint-Office. Néanmoins, il retient des petites biographies comme celle de Antonio José da Silva, pour sa couleur locale qui révèle le sentiment du moment<sup>56</sup>, tout en la resituant dans le cadre du combat contre une institution qui n'a eu que des « influences pernicieuses » sur le développement de la nation<sup>57</sup>.

Si la notice biographique d'Antonio José da Silva offre la figure d'un martyr, la biographie d'un homme comme Salvador Corrêa de Sá Benevides (1594-1688) nous donne l'occasion de percevoir la figure d'un véritable héros

<sup>54</sup> « (...) ; maximè desde o seculo passado, em que as riquezas começaram a seduzir os cobiçosos fiscaies do chamado *santo Officio* », *ibidem*.

<sup>55</sup> La bonne situation économique et la condition de *chrétien converti*, semblent être les raisons principales quant à la persécution de Antonio José da Silva, voir MENEZES, R. *op. cit.* p. 630 ; et COUTINHO, A./SOUSA, J. G. (orgs.) *Enciclopédia de literatura brasileira, op. cit.*, vol. 2, p. 1242.

<sup>56</sup> Dans une lettre envoyée de Lisbonne le 22 juillet 1845 et adressé à Manuel Ferreira Lagos, alors deuxième secrétaire de l'IHGB, donc avant d'écrire cette notice biographique sur Antonio José da Silva, Varnhagen a fait une mise au point sur ses recherches sur l'Inquisition dans les archives portugaises : « J'ai parcouru également les listes des Tribunaux de Coimbra, Évora et Goa ; pourtant, les cas sur les brésiliens que l'on trouve ne doivent être considérés que comme des exceptions. Ce fut Lisbonne qui s'arrogea officiellement la maudite gloire de nettoyer le Brésil du sang israélite ; Cruelle entreprise qui commence à être exécutée avec ardeur à partir de l'année 1704 ». Ensuite Varnhagen décrit la documentation qu'il a trouvée. Le ton émotionnel est présent dans toute la lettre. Par exemple, après avoir cité les adjectifs - *convaincue, fausse, simulée, auto déclarée, diminuée, instable, nulle, impénitente* - avec lesquels le Saint-Office a qualifié une certaine Thereza Paes de Jesus, 65 ans, Varnhagen déclare : « Grand Dieu ! Avec de tels mots feints, Vous permîtes que la superstition et la méchanceté humaine défigurent votre justice sur terre ! (...) Combien même l'écrivain resterait impassible, et pour peu qu'il veuille se persuader que ces malheureuses creatures n'existent plus, il est instinctivement emporté par l'imagination, qui lui fait entendre les gémissements et lamentations défaillantes de ces misérables veilles femmes agonisantes ; et revenu à lui-même n'ose que s'exclamer : - Comme sont mesquines, timides et pleines de fautes les œuvres des hommes ! », VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 138-142 (citation pp. 139-140).

<sup>57</sup> Il faut remarquer que l'Inquisition n'a jamais été installée au Brésil, elle a toujours été commandée de Lisbonne, VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.*, 1854, p. 88.



varnhagenien<sup>58</sup>. L'historien affirme que « les premières années de la biographie de Salvador se trouvent, comme cela arrive à presque tous les guerriers, voilée par des mystères et incertitudes : le héros n'apparaît que lorsqu'il commence à gagner ce titre »<sup>59</sup>. Varnhagen remarque surtout le rôle de Salvador Corrêa durant les guerres contre les Hollandais, et conclut avec une observation méthodologique : il renvoie le lecteur au portrait lithographié qui se trouve dans la *Revista do IHGB*, rappelant qu'il publie aussi la signature de Salvador Corrêa, scrupuleusement copiée par lui-même : « les soucis avec lesquels nous nous occupons de ces minutieux objets, aujourd'hui appréciés dans toutes biographies », montre son intérêt pour ce héros : « digne modèle pour les vivants et pour l'avenir »<sup>60</sup>.

Une partie considérable des hommes, dont la biographie est due à la plume de Varnhagen, étaient des poètes. Ils sont importants, car en même temps que leurs poésies font partie de l'histoire d'une supposée culture brésilienne, ils révèlent aussi quelques traits d'hommes, parfois de héros, et de choses des temps révolus. La biographie du Frère José de Santa Rita Durão (1722-1784), l'auteur du *Caramuru, poema epico do descobrimento da Bahia* (*Caramuru, poème épique de la découverte de la Bahia*), poème déjà mentionné dans la présente étude, est un exemple remarquable. Varnhagen explique que : « *L'amour de la patrie*, comme lui-même le dit, l'incitait à écrire un poème sur les succès du

<sup>58</sup> *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 100-111. Je reprends ce cas parce qu'il est une des premières biographies écrites par Varnhagen, publiée dans la *Revista*.

<sup>59</sup> « Os primeiros annos da biographia de Salvador acham-se, como acontece a de quasi todos os guerreiros, envoltos em mysterios e incertezas : so apparece o héroe desde que elle começa a grangear este titulo », *idem*, p. 100.

<sup>60</sup> « Sobre o retrato lythographado que acompanha esta biographia, veja-se o que se acha no extracto da acta da sessão de 4 de fevereiro do corrente anno, impresso n'este volume. O Facsimile da assignatura foi por nos escrupulosamente copiado em papel vegetal de uma das suas cartas autographas. Pelo esmero com que nos occupamos até d'estes minuciosos objectos, hoje

*Brasil* ; et en parcourant l'histoire, il n'a trouvé un sujet plus digne pour sa *Brasiliada* que celui 'd'un héros dans une situation adverse'. Le fait merveilleux du Caramuru n'avait pas encore été confirmé, (...) »<sup>61</sup>. Le poète devient, selon Varnhagen, quelquefois dans le texte, un « historien qui écrit en vers », en raison de certaines « minuties » historiques de son poème. Pourtant, la fonction principale d'un poète n'est pas de faire de l'histoire, bien que dans tous les mythes existe un « fond véritable ». Son rôle essentiel, explique Varnhagen dans un texte publié en 1848 où il discute l'existence de Caramurú, est celui de « nous donner la véritable foi » dans le mythe, car il sait, comme personne, « toucher nos sentiments »<sup>62</sup>. Le poète est celui qui préserve, transmet et établit la croyance, tandis que l'historien est celui qui cherche dans cette croyance la vérité<sup>63</sup>.

Un mot encore sur les sources des biographies écrites par Varnhagen. Normalement il ne les cite pas, soit par un manque de place dans la *Revista*, soit parce qu'il ne considère pas que le genre biographique ait la même rigueur que l'*histoire*. En tout cas, on suppose qu'elles font partie de son travail d'archive. Cependant, au moins une fois, Varnhagen se sert d'une source apparemment

---

apreciados em todas as biographias, pode colligir-se quanto procuramos investigar o que respeita ao nosso héroe – digno modelo para os vivos e vindouros », *idem*, p. 111.

<sup>61</sup> « (...) *amor da patria*, como elle mesmo diz, incitava-o a escrever um poema em que tratasse dos *successos do Brazil* ; e, percorrendo a historia, não achou elle assumpto mais digno para a sua *Brasiliada* do que o de 'um heroe na adversa sorte'. O facto maravilhoso de Caramurú ainda então não corria averiguado », *Revista do IHGB*, 8, 1846, pp. 281-282. Cette biographie a été publiée aussi comme une introduction à l'édition que Varnhagen fait du Caramurú. *Poema epico do descobrimento da Bahia*, por Fr. José de Santa Rita Durão, da Ordem dos Eremitas de Santo Agostinho, natural de Minas-Geraes. Nova edição brasileira, precedida da biographia do Autor pelo Visconde de Porto-Seguro. Rio de Janeiro, B. L. Garnier, Editor-Livreiro.

<sup>62</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « O Caramurú perante a historia », *Revista do IHGB*, 1848, *op. cit.*, p. 131.

<sup>63</sup> *Idem*, p. 129-131. Sur le Caramurú voir : CÂNDIDO, Antônio. « Estrutura e função do Caramuru », *Revista de Letras*, vol. 2, FFCL-Assis, 1961, pp. 47-66 ; AMADO, Janaína. « Míticas origens: Caramuru e a fundação do Brasil », in *Actas dos IV Cursos Internacionais de Verão de Cascais*, (7 a 12 de julho de 1997), Cascais, Câmara Municipal de Cascais, 1998,

discutable : il s'agit de la notice biographique du père Domingos Caldas Barboza, qui a vécu au XVIII<sup>e</sup> siècle et dont le document principal est un poème écrit par le personnage objet de la biographie<sup>64</sup>.

La question des sources a aussi un rapport avec le choix des personnages de Varnhagen. Certes, il publie les biographies d'individus issus de ses sources. Donc, en principe, il ne s'agit pas exactement d'un choix, mais d'une imposition des archives. Il explique que, parfois, ce choix ou cette imposition est une manière de délivrer quelqu'un d'un *anonymat injuste*<sup>65</sup>. D'autre fois, on l'a déjà vu, le personnage quitte l'anonymat pour servir de contre-exemple. Il semble exister une troisième catégorie : l'anonyme qui n'arrive pas à se détacher de sources, soit parce que la documentation ne lui permet pas d'émerger entièrement, soit parce que comme tout choix implique un abandon, l'historien ne s'intéresse tout simplement pas à lui. L'effacement des traces de certaines individualités est un mouvement analogue à celui qui condamne à l'oubli certaines œuvres considérées comme indésirables à la nation. En somme, faire la biographie de quelques-uns implique de ne pas faire la biographie de certains.

\*\*\*

Armelle Enders rappelle que « la revue de l'IHGB n'est pas le seul espace où s'exprime la veine biographique des historiens brésiliens. Les mêmes

---

Vol. 3, pp. 175-209; il existe une autre version de ce dernier article: « Diogo Álvarez, o Caramuru, e a fundação mítica do Brasil », *Estudos Históricos*, 25, 2000, pp. 3-39.

<sup>64</sup> *Revista do IHGB*, 1851, 14, pp. 449-460.

<sup>65</sup> Voir, par exemple, la biographie du chimiste Vicente Coelho de Seabra, (1765-1804), *op. cit.*; et celle du poète Euzebio de Mattos (1629-1692), *op. cit.*.

auteurs publient dans la presse des articles nécrologiques ou biographiques »<sup>66</sup>. Toutefois, remarque encore l'auteur, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, « apparaît en outre un genre littéraire très proche de la rubrique des 'Brésiliens illustres'. Il est d'ailleurs l'œuvre de collaborateurs de la revue de l'IHGB et obéit, à quelques variantes près, aux mêmes principes et à la même inspiration »<sup>67</sup>. J'en viens maintenant à l'analyse de deux exemples de cette tendance<sup>68</sup>.

#### 4.4. *Le Plutarque Brésilien*

João Manuel Pereira da Silva est l'auteur d'un ensemble biographique dont le titre attire immédiatement l'attention : *O Plutarco Brasileiro*, publié en 1847<sup>69</sup>. Le travail, revu et augmenté, a été republié à Paris en 1858 sous le titre de *Os varões illustres do Brazil, durante os tempos coloniais (Les hommes illustres du Brésil durant les temps coloniaux)*<sup>70</sup>. Ces ouvrages font évidemment écho à quelques idées de Januário da Cunha Barbosa. Pereira da Silva, par exemple, dans l'épigraphe qui ouvre la deuxième édition, ne laisse pas de doute quant au régime d'historicité dans lequel il veut insérer son entreprise : « l'histoire n'a point de partie plus agréable et plus instructive que la vie

<sup>66</sup> ENDERS, A. *op. cit.*, 2000, p. 45.

<sup>67</sup> *Idem.*

<sup>68</sup> Voici quelques autres exemples : MACEDO, Joaquim Manuel de. *Ano biographico brasileiro*, Rio de Janeiro, 3 vol., Tipographia e Litographia do Imperial Instituto Artistico, 1876 ; CHAGAS, Pinheiro. *Brasileiros illustres*, Porto, Livraria Internacional de Ernesto Chardron, 3<sup>a</sup> edição, revista e accrescentada, 1892. (il s'agit d'un portugais, qui a écrit aussi un *Portuguezes illustres*, il considère qu'il manquait au Brésil une espèce de *Plutarcho de los niños*, comme l'avait fait un écrivain espagnol, p. VI). Voir aussi Anonyme, *Diccionario biographico de brasileiros celebres nas letras, artes, politica, philanthropia, guerra, diplomacia, industria, ciencias e cardidade, desde o anno 1500 até nossos dias*, Rio de Janeiro, Eduardo & Henrique Laemmert, 1871 (il s'agit de 103 notices biographiques).

<sup>69</sup> SILVA, J. M. P. da. *O Plutarco Brasileiro*, Rio de Janeiro, Editora Laemmert, 1847.

<sup>70</sup> SILVA, J. M. P. da. *Os varões illustres do Brazil, durante os tempos coloniaes*, Paris, Livraria de A. Franck, 1858. 2 vols. Pour une brève analyse des deux ouvrages de Pereira da Silva, voir MARTINS, Wilson. *op. cit.*, vol. II, 1978, pp. 367-371.

particulière des grands et vertueux personnages qui ont fait figure distinguée sur le théâtre du monde »<sup>71</sup>. La citation, dont l'auteur est Victor Cousin, est l'une des variations de l'*historia magistra* préconisée par Barbosa dans son discours. Également importante fut la réception de l'ouvrage par quelques membres de l'IHGB, relevée par l'auteur lui-même et reproduite dans la préface de 1858. Il suffit ici du témoignage de Manoel Araújo de Porto Alegre :

« *O Plutarco Brasileiro* est un moment triomphal. Il est une œuvre de longue haleine qui aura toujours de nouvelles perfections, (...), avec la récolte des faits, avec l'agrandissement du nombre [des faits], et avec la perfection et la maturité que le temps imprime aux travaux historiques. Ce livre (...) aura une longue durée (...) pourvu qu'il [Pereira da Silva], durant sa vie, le retouche et l'agrandisse comme il faut. Une erreur imprimée est un poison pour la postérité ; c'est un faux point de projection dans la perspective de l'histoire. Ainsi toute l'humanité est déviée de la route de la vérité, lorsque que les idéalistes, ou les historiens, falsifient les événements »<sup>72</sup>.

En situant le *Plutarco Brasileiro* comme un *moment*, certes un *moment triomphal*, Porto Alegre donne au travail de Pereira da Silva une dimension temporelle que n'avait pas échappée à Barbosa en 1839 : le projet biographique a besoin de temps pour se constituer et pour évoluer. La transformation du *Plutarco Brasileiro* en *Os varões illustres* essaye, d'un côté, de répondre à cette

<sup>71</sup> Idem, p. 7.

<sup>72</sup> « *O Plutarco Brasileiro* é um momento triunfal ; é uma obra de longo folego, que ganhará de dia em dia novas perfeições, novos toques de remate com o andar dos annos, com a colheita dos factos, com o engrandecimento do numero, e com a perfeição e a madureza que o tempo estampa em todos os trabalhos historicos. Este livro brindado às letras do paiz terá longa duração, e augura ao seu auctor uma nomeada duradoura, si elle durante a sua vida o for retocando, e ampliando como convêm : um erro estampado é um veneno que se lança à posteridade ; é um ponto falso de projecção no perimetro da historia ; e toda a humanidade é desviada da senda da verdade, logo que os idealistas ou historiadores falsificam os acontecimentos ». Idem, p. 9.

pression des circonstances externes, de l'autre, de corriger et d'approfondir les analyses prématurées de la première version, considérée par l'auteur comme un *essai* seulement<sup>73</sup>. Ferdinand Denis, J. J. da Rocha et Rodrigo Pontes, par exemple, ont critiqué le *Plutarco Brasileiro* pour son désordre chronologique<sup>74</sup>. Pereira da Silva a accepté la critique. En effet, dans la deuxième version, il a établi un plan qui commence au XVI<sup>e</sup> siècle pour aboutir à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'insertion des *Varões illustres* dans une galerie ordonnée chronologiquement fait partie de ce mouvement plus large, de cet effort collectif, pour organiser l'histoire brésilienne, et construire une temporalité et une spatialité animées par les hommes illustres du Brésil.

Le *Plutarco Brasileiro* a reçu d'autres critiques plus sévères. Pourtant, d'après Enders, même si le livre a été jugé prétentieux, il « inaugure une série de publications semblables »<sup>75</sup>. Il faut ajouter que les deux ouvrages de Pereira da Silva n'ont pas eu pour but de donner une orientation théorique sur la meilleure façon d'écrire une biographie. En ce sens, l'introduction de la deuxième édition est absolument décevante. Elle ne dit rien sur la production d'une biographie, si ce n'est que l'auteur a conservé la « formule biographique parce qu'elle a mérité l'approbation générale »<sup>76</sup> ! Par contre, dans les notices biographiques, on trouve quelques observations importantes à propos du métier d'historien et par extension de biographe.

---

<sup>73</sup> *Idem*, p. 7.

<sup>74</sup> *Idem*, pp. 10-11.

<sup>75</sup> ENDERS, A. *op. cit.*, p. 45.

<sup>76</sup> SILVA, J. M. P. da. *op. cit.*, vol. I, 1858, p. 8.

C'est le cas notamment de la biographie de Sebastião da Rocha Pitta, l'un des plus importants historiens de la période coloniale<sup>77</sup>. Pour analyser sa vie et son œuvre, Pereira da Silva a formulé un nombre considérable de réflexions sur l'histoire. Il commence par une distinction entre deux écoles historiques : la *descriptive* et la *fataliste*. La première ne s'occupe que de la narration événementielle de l'histoire. C'est-à-dire « peindre les coutumes, et décrire les physionomies, sans oser faire la moindre observation, la plus courte analyse ou le jugement le plus bref »<sup>78</sup>. En effet, cette histoire n'est que : « l'acte fidèle de son temps ; la chronique des faits accomplis ; la description de divers drames et de différentes péripéties qui ont été réalisés ; elle est le dessin des caractères, et le développement de la marche des actions humaines »<sup>79</sup>. Enfin, l'historien de cette école doit être absolument neutre et doit avoir « la plus scrupuleuse impartialité »<sup>80</sup>.

La deuxième école est, comme son propre nom l'indique, celle « qui recherche et narre les grands événements du monde » comme étant les effets d'un *fatalisme*, dont la marche serait inévitable. Pour elle, « la morale est séparée de l'action humaine »<sup>81</sup>. En conséquence, cette action n'est pas un geste libre : « donc elle n'a pas d'imputation ; l'homme, l'intelligence, la morale, la religion et la conscience, n'ont pas de contrôle, ni d'influence ni de volonté sur

<sup>77</sup> Sebastião da Rocha Pitta (1660-1738), est né à Bahia, et est l'auteur notamment d'une *História da América Portuguesa* (1730). SILVA, J. M. P. da. op. cit., 1858, pp. 185-209. L'auteur avait déjà publié cette biographie dans la *Revista do IHGB*, 13, 1849, pp. 258-276.

<sup>78</sup> « Ha uma escola de historiadores que cuidam ser a sua missão narrar os acontecimentos, pintar os costumes, e descrever as physionomias, sem que osem aventurar a menor observação, a mais ligeira analyse, e o juizo mais breve », idem, p. 190.

<sup>79</sup> « É a historia no seu sentir a acta fiel e verdadeira dos tempos ; a chronica dos factos succedidos ; a descripção dos diversos dramas, e das peripecias diferentes, que se tem realisado ; o desenho dos caracteres, e o desenvolvimento da marcha das acções humanas », idem.

<sup>80</sup> *Idem.*

<sup>81</sup> *Idem.*

les événements ». Ceux-ci « ne sont que les maillons d'une chaîne inébranlable, liés par la force du destin : les choses ont un cours régulier qui doit être suivi rigoureusement. Les hommes ne sont que des instruments du destin »<sup>82</sup>.

Malgré certaines caractéristiques fondamentales du travail historique, surtout au niveau de l'écriture de l'histoire comme les exigences de *neutralité* et d'*impartialité* de l'école *descriptive*, Pereira da Silva rejète les deux conceptions. Pour lui, il n'existe qu'une vraie école historique : « la véritable et unique, dit-il, école historique est celle de Tacito et Thucydide, de Gibbon et de Niebuhr, de Machiavelli et de Muller, de Plutarque et de Thierry, de Polybe et de Lingard »<sup>83</sup>. La grande différence entre cette école et les deux autres, c'est qu'elle se définit à partir de son rapport aux sources :

« L'historien doit vénérer l'amour à la vérité, et seulement de la vérité. Pour y arriver il lui faut un zèle d'exactitude, un scrupule de patience. Les tombeaux, les monuments, les épitaphes, tout lui sert. Il déchiffrera avec le même souci les archives anciennes et détériorées, les documents mal traités (...). Il cherchera la vérité au milieu de la poussière des manuscrits. Et cela lui coûtera des nuits de vigile et de fastidieux travaux. Enfin, une fois la vérité obtenue, il lui faudra tout le sang froid de son jugement pour distribuer la justice et analyser avec impartialité »<sup>84</sup>.

<sup>82</sup> « Não é livre esta acção, e portanto não tem imputação ; o homem, a intelligencia, a moral, a religião e a consciencia, não tem dominio, nem influencia e nem vontade nos acontecimentos, que não são mais do que os vinculos de uma cadeia inabalavel, e que se ligam e se succedem pela força do destino : tem as cousas um curso regular que devem rigorosamente seguir. São os homens apenas instrumentos do destino », idem, p. 192.

<sup>83</sup> *Idem*, pp. 193-194.

<sup>84</sup> « Deve caracterisar o historiador o amor da verdade, e só da verdade ; para consegui-la, torna-se necessario um zelo de exactidão, um escrupulo de paciencia a toda a prova ; os tumulos, os monumentos, os epitaphios, serve-lhe tudo ; decifrará com o mesmo cuidado os velhos e estragados archivos, os torturados documentos, e os livros e acieados ; procurará a verdade no meio do pó dos manuscritos, e a custa de vigalias e fastiosos trabalhos ; e



Pereira da Silva contribue à développer la notion de document dans la culture historique du Brésil au XIXe siècle. La vérité historique ne se trouve pas exclusivement dans les archives. Elle est aussi ailleurs. Cette amplification documentaire est importante pour l'historien biographe. À partir de ce moment, il peut chercher, mesurer et démontrer l'œuvre d'un grand homme dans un champ plus large. Toutefois, l'historien doit avoir certaines capacités : « L'historien doit être philosophe, homme d'état, poète, jurisconsulte, financier, théologien et militaire. Il lui faut donc une instruction universelle, peut-être supérieure à celle que Cicéron exigeait de son orateur »<sup>85</sup>. D'une certaine manière, Pereira da Silva, corrobore la pluralité, que l'on note au sein de l'IHGB, pour caractériser ce qu'est un historien. Celui-ci n'est jamais *historien* tout court, il a toujours des doubles.

Toutes ces figurations de l'historien se reflètent dans l'écriture de l'histoire. Ainsi, après avoir « examiné et connu la vérité des événements, (...) l'historien doit narrer et décrire, juger et moraliser »<sup>86</sup>. Ces actions cognitives conduisent au meilleur mode d'exposition textuel, pour lui :

« La description et la moralisation, la peinture et le jugement, la narration et le raisonnement, sont des éléments indispensables pour tracer le grand tableau des événements humains, pour en chercher les causes, pour découvrir les résultats, pour lier la vie individuelle à la vie en société, pour réunir l'homme à l'espèce, et former ainsi la grande leçon pour laquelle a été instituée

---

conseguida a verdade, necessitará de todo o sangue frio do seu juízo para distribuir a justiça, e analisar com imparcialidade », *idem*, p. 194.

<sup>85</sup> « Necessita o historiador ser philosopho, estadista, poeta, jurisprudente, financeiro, theologo e militar ; necessita enfim o historiador de possuir uma universalidade de instrucção superior talvez à que Cicero exigia para o seu orador », *idem*, p. 195.

<sup>86</sup> « Examinada e conhecida a verdade dos acontecimentos, ouvida a voz dos seculos passados, mas a voz propria e verdadeira, cumpre ao historiador narrar e descrever ainda, e de par com a narração e a descripção julgar e moralisar », *idem*, p. 196.

l'histoire. (...) [Enfin] vérité et compréhension, justice et intelligence, sagesse et imagination. C'est ce qu'il faut à l'historien pour qu'il donne vie à son histoire, pour qu'il donne âme à sa narration, intérêt à son œuvre, une physionomie particulière aux époques qu'il décrit, et des vêtements adéquats aux événements qu'il narre »<sup>87</sup>.

La mise en texte suit un principe narratif très proche de ce que préconisent les théoriciens de la *couleur locale*. Et, dans ce cadre, on ne peut s'empêcher de remarquer la paire *connaissance* et *imagination*. Pour Pereira da Silva, le fait « que la connaissance fasse appel à l'imagination n'efface nullement la frontière qui les sépare »<sup>88</sup>. Pourtant, on a ici une contrepartie aux prétentions de neutralité et d'impartialité de l'*école descriptive*, où l'imagination n'interfère pas (ou ne devrait pas interférer) avec la production du savoir.

L'imagination n'est pas la seule dimension que l'on pourrait appeler *subjective* dans le discours de Pereira da Silva. Le style dans l'histoire est aussi un élément qui doit être considéré. Encore une fois, l'auteur fait une distinction qui ratifie les disputes conceptuelles opposant les historiens brésiliens au XIX<sup>e</sup> siècle : « le style appartient à l'écrivain, et non à l'historien », car « le style appartient au caractère et à l'individu »<sup>89</sup>. En effet, si l'historien a des qualités et s'il a étudié ce dont il a besoin, il peut écrire. Mais, rappelle l'auteur, il faut

---

<sup>87</sup> « A descrição e a moralização, a pintura e o juízo, a narração e o raciocínio, são os elementos indispensáveis para traçar-se o grande quadro dos acontecimentos humanos, indagar-lhes as causas, descobrir-lhes os resultados, ligar a vida do indivíduo à vida da sociedade, reunir o homem à espécie, e formar assim a grande lição para que foi instituída a história. (...) Verdade e compreensão, justiça e inteligência, sabedoria e imaginação, é o tudo necessário para dar vida à sua história, alma à sua narração, interesse à sua obra, fisionomia peculiar às épocas que descreve, e vestes próprias aos acontecimentos que narra », *idem*, pp. 197-198.

<sup>88</sup> POMIAN, K. « Les fictions dans l'histoire », *op. cit.*, p. 77.

que l'historien écrive de la « manière la plus facile et la plus adéquate à exprimer ses pensées, ses idées et ses sentiments »<sup>90</sup>. Qu'est-ce que le style enfin ? « Le style est le secret de l'intelligence et le mystère de l'écrivain »<sup>91</sup>. Est-il donc pure subjectivité ? L'historien doit s'efforcer de connaître les « règles du langage, ses moyens d'emploi et ses nécessités ». Voici, pour Pereira da Silva, la partie *matérielle* de son style. Pour le reste, tout est *inspiration* !<sup>92</sup>

Une des critiques faite au *Plutarco Brasileiro*, toutefois, fut justement d'être écrit dans un style marqué par un « excès de couleur », ce qui rendrait son analyse quelquefois plus proche de la « poésie passionnée »<sup>93</sup>. Néanmoins, d'après Pereira da Silva, il ne faut pas confondre l'imagination qui sert à l'histoire, c'est-à-dire le juste ton des couleurs, avec l'imagination poétique. Il s'agit d'une distinction fondamentale pour expliquer pourquoi d'excellents écrivains peuvent être de mauvais historiens. Tite-Live et João de Barros, selon l'auteur, sont deux beaux exemples :

« Ils ont été d'excellents écrivains, puisque leur style est intéressant, par contre, ils ont été des historiens médiocres car, par manque de critères, ils ont accepté un grand nombre de faits, parfois extravagants, parfois invraisemblables, qui n'étaient que des traditions populaires revêtues de la poésie du peuple, qui bien que patriotique n'en reste pas

<sup>89</sup> « É o estylo do escriptor, e não do historiador ; pertence o estylo ao caracter e ao individuo », *idem*, pp. 198-199.

<sup>90</sup> « Escreva pela maneira mais facil e mais propria de exprimir os seus pensamentos, as suas ideias, e os seus sentimentos », *idem*.

<sup>91</sup> « É o estylo o segredo da intelligencia, e o mysterio do escriptor », *idem*, p. 199.

<sup>92</sup> « Esforce-se em estudar as regras da linguagem, a sua feitura, e as suas necessidades : é esta a sua parte material. Obtida ella, siga a sua inspiração ! », *idem*.

<sup>93</sup> Il s'agit de la critique de F. Octavianno, qui fait partie de l'ensemble de commentaires sur le *Plutarco Brasileiro* réunies par Pereira da Silva lors de l'édition de 1858 de *Os varões illustres...*, op. cit, p. 1.0

moins de la poésie, c'est-à-dire la fille chérie et adorée de l'imagination. Les historiens ont besoin de davantage d'études et de discernement »<sup>94</sup>.

Selon Pereira da Silva, Sebastião da Rocha Pita, dont la biographie lui a suscité ces réflexions, n'a pas su éviter le piège de cette imagination poétique, surtout lorsqu'il décrit les faits les plus reculés de son histoire<sup>95</sup>, et cela malgré ses innombrables talents, dont celui de faire des petites notices biographiques<sup>96</sup>. Pourtant, Pereira da Silva valorise dans le travail de Rocha Pita précisément l'analyse qu'il a faite de la période contemporaine de son temps, pour laquelle celui-ci n'avait pas besoin de *sources légendaires*. Donc, il faut l'excuser. Toutes les nations du monde, affirme Pereira da Silva, ont des difficultés à raconter leurs *premiers temps* : « ils sont entourés par un voile mystérieux et poétique, que l'historien n'ose pas déchirer, même s'il ne le croit pas »<sup>97</sup>. Cela est valable pour les hommes illustres. Il n'est pas toujours facile de les trouver, ni de les dégager des versions mythiques de leur vie<sup>98</sup>.

<sup>94</sup> « Foram escriptores excellentes e máus historiadores Tito livio, Guilherme Robertson e João de Barros ; escriptores excelentes, porque interessa o seu estylo, encanta e arrasta : máus historiadores, porque aceitáram sem criterio um grande numero de factos, que incluíram nas suas historias, extravagantes uns, inverossímeis outros, e que não passavam de tradições populares revestidas da poesia do povo, que é toda patriotica, mas que não deixa de ser poesia, isto é, filha querida e doirada da imaginação. Os historiadores precisam de mais estudos, e de mais discernimento », *idem*.

<sup>95</sup> *Idem*, pp. 203-204.

<sup>96</sup> *Idem*, p. 204.

<sup>97</sup> « (...) estão mais ou menos envoltos em véo mysteriosoe poetico, que não ousa rasgar o historiador, dado mesmo que os não acredite », *idem*, p. 209.

<sup>98</sup> C'est le cas, par exemple, de la biographie déjà citée de Diogo Alvares, dit le Caramurú, qui aurait été le premier Européen à habiter le Recôncavo Bahiano, à Bahia. Selon Pereira da Silva, il faut « rechercher et étudier profondément l'existence historique de Diogo Alvares. (...) Notre opinion est la suivante : comme il y a dans les premiers temps de toutes les nations des événements que la tradition garde et transmet de père en fils, et qu'avec le temps qui s'écoule, (...) ils sont ornés par le merveilleux esprit de l'époque, et développé par la fantaisie des hommes, il semble que l'histoire de Diogo Alvares, nommé par l'indigène Caramurú, a suivi le même chemin. La fiction a pris son histoire, la poésie romanesque a créé des aventures sur lui. Mais il exista. Comme Charlemagne exista. Comme Rodrigo de Bivar exista. Et comme Romulus exista. Il faut donc prouver son existence avec des documents irrécusables », *idem*, pp. 309-310. On sait déjà que Varnhagen s'est occupé de Caramurú, mais il semble qu'il n'a

Encore une fois, le *présentisme* est revendiqué comme une alternative historiographique. D'une certaine manière, le présent, soit celui de l'histoire collective, soit celui de la biographie, l'emporte sur le passé. En d'autres termes : cette *imagination contrôlée*, que semble suggérer Pereira da Silva, et qui rappelle l'*imagination judicieuse* dont parle Nicola Dreys, doit se superposer à cette *imagination poétique*, propre aux explications sur les origines<sup>99</sup>.

La question du *présentisme* a, évidemment, un rapport avec la prétention qu'a l'auteur d'instruire ses contemporains. Le principe pédagogique qui oriente l'entreprise de Pereira da Silva peut se comparer à celui de Plutarque : faire connaître les actes des grands hommes du passé aux hommes du présent. En effet, dans les deux livres sur les biographies des hommes illustres qui ont servi à la nation brésilienne, on peut prendre Pereira da Silva pour un *Plutarque Brésilien* en quelques sortes. En vérité, à la seule lecture des titres de ses livres, on comprend que lui-même, probablement, se prenait pour un *Plutarque*. La maintenance de la structure biographique dans la deuxième édition semble confirmer ce raisonnement. Pereira da Silva lui-même fait référence à l'historien grec, dans l'édition du *Plutarco Brasileiro* de 1847 : « les coutumes, les faits historiques, la chronologie, les idées morales et philosophiques de l'époque, l'influence des hommes célèbres, tout cela Plutarque l'a étudié et connu ; de

---

pas réussi à convaincre Pereira da Silva, « O Caramurú perante a historia », *Revista do IHGB*, 1848, *op. cit.*

<sup>99</sup> Je crois qu'il est tout à fait possible de faire ici une analogie avec ce que Paul Ricoeur appelle l'*illusion contrôlée* : « Je parlerai volontiers d'*illusion contrôlée* pour caractériser cette heureuse union qui fait, par exemple, de la peinture de la Révolution française par Michelet une œuvre littéraire comparable à *Guerre et paix* de Tolstoï, dans laquelle le mouvement procède en sens inverse de la fiction vers l'histoire et non plus de l'histoire vers la fiction », RICŒUR, *P. Temps et récit. 3. op. cit.*, 1985, p. 338.

sorte que quand on lit une de ses *vies*, on a l'impression de se trouver dans le siècle qu'il décrit, tellement sont vives ses couleurs et si parfait son travail »<sup>100</sup>.

L'usage de Plutarque, de son nom et de quelques-uns de ses présumés thématiques, donne aux notices biographiques de Pereira da Silva la force des arguments d'autorité que la tradition classique a l'habitude de conférer à l'écriture de l'histoire brésilienne au XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, le *Plutarque Brésilien* opère dans un registre proche de celui de Plutarque, mais non nécessairement identique. Ainsi, comme biographe<sup>101</sup>, Plutarque « n'est pas tenu de raconter tous les faits célèbres », car il est « souvent plus instructif de choisir des petits faits, qui sont comme autant de 'signes' (*sêmeia*) de l'âme », il « retient de la vie des héros ce qui est 'le plus important' et 'le plus beau' »<sup>102</sup>, il « (...) se tourne vers les grands hommes du passé grec et romain (...) et les propose à l'imitation de ses contemporains (Grecs et Romains) », enfin, il « se préoccupe plus des vertus que de la gloire, plus du présent que de la postérité »<sup>103</sup>. Par contre, Pereira da Silva doit raconter la vie de ses personnages globalement. Il ne fait pas une distinction nette entre les grands et petits faits, ni

<sup>100</sup> « Os costumes, os fatos históricos, a cronologia, as idéias morais e philosophicas da epoca, a influencia dos homens celebres, tudo isso Plutarco estudou e soube ; de sorte que quando lemos uma de suas vidas, parece que nos achamos no seculo que ele descreve, tão vivas são suas cores e tão perfeito o seu trabalho », SILVA, J. M. P. da., *op. cit.*, 1847, pp. 219-220. Cité aussi par ENDERS, A. *op. cit.*, p. 46.

<sup>101</sup> Françoise Frazier explique la distinction entre l'historien et le biographe chez Plutarque. Son analyse la conduit à « (...) renoncer à l'idée courante selon laquelle la différence entre biographe et historien résiderait dans le choix de la matière, l'un se réservant les 'petits faits' et l'autre les 'grands événements'. On ne peut pas plus la placer dans les intentions 'pédagogiques' de Plutarque : tout historien antique veut aussi instruire son lecteur et la morale tient une grande place dans ses leçons, parce que les hommes, avec leur raison et leurs passions, jouent un rôle capital dans la marche de l'Histoire. Mais, et là se fait leur différence, l'historien s'applique à analyser la causalité historique pour améliorer la compréhension de faits du même ordre et apprendre à y faire face, tandis que le biographe n'attache aucune importance à la chaîne causale, dédain qui se traduit dans l'élaboration même du récit », FRAZIER, F. *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, Études Anciennes, 1996, p. 95.

<sup>102</sup> *Idem.*

<sup>103</sup> HARTOG, François/CASEVITZ, Michel. *L'histoire d'Homère à Augustin*, *op. cit.*, 1999, p. 187.

ne crée une hiérarchisation des qualités personnelles des individus biographiés. La gloire, la vertu, l'intelligence, l'héroïsme, le patriotisme sont les conditions générales et élémentaires des individus dont il raconte la vie. Mais on relève aussi le courage<sup>104</sup>, l'âme pure<sup>105</sup>, l'inventivité<sup>106</sup>, le sens de la justice<sup>107</sup>, voire même l'irrévérence<sup>108</sup> comme des caractéristiques qui s'articulent les unes aux autres sans créer un ordre de valeurs.

Pereira da Silva ne parle pas explicitement d'imitation. Pourtant, la perspective pédagogique dans laquelle il insère ses travaux ne laisse pas de doute que l'un de ses buts est de proposer aux lecteurs des modèles imitables<sup>109</sup>. Cependant, il n'a pas la même dépendance vis-à-vis des hommes d'action que Plutarque, pour lequel les historiens ne sont rien sans eux<sup>110</sup> : « en effet, dit Plutarque, si on fait disparaître les hommes d'action, on n'aura plus d'hommes

<sup>104</sup> Voir la biographie de André Vidal de Negreiros (? – 1680), héros pendant la lutte contre les Hollandais au XVII<sup>e</sup> siècle, *idem*, vol. II, pp. 304-305.

<sup>105</sup> Voir la biographie du jésuite José de Anchieta (1534-1597), *idem*, vol. I, pp. 45-101.

<sup>106</sup> Voir la biographie de Bartholomeu Lourenço de Gusmão (1685-1724), celui qui aurait inventé la première *machine aérostatique*, *idem*, vol. I, pp. 211-227. Cité aussi par Varnhagen, voir chapitre 2, Partie I de la présente étude.

<sup>107</sup> Voir la biographie de l'ecclésiastique D. José Joaquim da Cunha de Azeredo Coutinho (1742-1821), *idem*, vol. II, pp. 99-124.

<sup>108</sup> Voir la biographie du poète Gregorio de Mattos Guerra (1636-1695), *idem*, vol. I, pp. 158-209.

<sup>109</sup> Le paradigme est toujours Plutarque. Il dit dans la préface de la vie de Paul-Émile : « L'histoire des grands hommes est comme un miroir que je regarde pour tâcher en quelque mesure de régler ma vie et de la conformer à l'image de leurs vertus. M'occuper d'eux, c'est, ce me semble, comme si j'habitais et vivais avec eux, lorsque grâce à l'histoire recevant pour ainsi dire sous mon toit chacun d'eux tour à tour et le gardant chez moi, je considère 'comme il fut grand et beau' et lorsque je choisis parmi ses actions les plus importantes et les plus belles à connaître », PLUTARQUE, *Vie Timoleo-Paul-Émile/Pélopidas-Marcellus*, Paris, Les Belles Lettres, 1966, (Préface 1,2), page 16. En analysant la question de l'imitation, chez Plutarque, Frazier montre « qu'à chaque fois, le miroir présente ainsi l'image du vrai et du bien et se lie à la notion de modèle ; on peut, grâce au miroir, contempler et imiter, (...). Condamnée sans appel par Platon dans le domaine artistique, où elle est synonyme 'd'exténuation ontologique', l'imitation a en revanche droit de cité en morale ; mieux, l'imitation des belles actions, celle que prônent aussi les *Vies*, est la seule valable pour l'homme de bien. Telle est la conclusion à laquelle parvient Platon, lorsqu'il réfléchit à l'éducation des futurs chefs de la cité (*Resp.* III. 395C), c'est-à-dire lorsque, comme Plutarque, il se situe dans une perspective pédagogique », FRAZIER, F., *op. cit.*, p. 60.

<sup>110</sup> HARTOG, F. *op. cit.*, 1999, p. 179.

de lettres »<sup>111</sup>. Dans un ouvrage postérieur, une *Historia da fundação do Imperio do Brasileiro* (*Histoire de la fondation de l'empire brésilien*), œuvre en sept volumes, le *Plutarque Brésilien* affirme presque le contraire :

« J'ai toujours eu du goût pour l'histoire. Elle ne m'intéresse pas, pourtant, pour savoir les dates, étudier la vie des princes et des personnages illustres, ou pour apprendre le nombre de guerres et de combats qui ont eu lieu. Je préfère celle qui examine à fond la société entière, qui descend de la coupole la plus élevée jusqu'au plus humble sol du petit peuple, en discriminant les échelles et les couches où s'éparpille la nation, pour sentir, la souffrance, la jouissance et l'aspiration de chacun de ses sujets. Car me plaît plus [l'histoire] qui dessine les traits de l'administration publique, dans le sens le plus large de ce mot, sociale et politique. Ainsi l'histoire englobe le peuple et toute la nation, (...). Donc l'histoire se présente comme le plus moralisé, le plus instructif, le plus agréable et le plus sublime des genres littéraires »<sup>112</sup>.

Cette conception, dans ce cas plus proche de Michelet que de Plutarque, est, en vérité, une attaque contre Varnhagen, qui avait publié son *Histoire générale du Brésil*, quelques années auparavant. À cette différence théorique entre Pereira da Silva et Plutarque, il faut en ajouter une autre, au niveau méthodologique : l'absence du *parallèle*, comme un instrument cognitif, dans

<sup>111</sup> PLUTARQUE, « Gloire des Athéniens », 345 C-F, in HARTOG, F. *op. cit.*, 1999, p. 179.

<sup>112</sup> « Tive sempre gosto pela historia. Não a quero, porém, para saber datas, estudar vidas de principes e personagens illustres, e aprender o numero das guerras e combates que se pelejarão. Prefiro a que examina a fundo a sociedade inteira, que desce da cupola elevada até o humilde chão do povo miudo, discriminado as escalas e camadas pelas quaes se derrama a nação, e o sentir, o soffrer, o gozar e o aspirar de cada um dos subditos. Agrada-me mais a que desenha os traços da administração publica, no mais largo sentido d'esta palavra, social, politica. Assim comprehende a historia o povo e a nação toda, e a representa de perfil, de face, no corpo, nalma e no espirito. Afigura-se-me então a historia como o mais moralizado, instructivo, agradável e sublime dos ramos litterarios », SILVA, J. M. P. da. *Historia da fundação do Imperio do Brasileiro*, Rio de Janeiro, Garnier Editor, 1864, T. I, p. 7.



les travaux du Brésilien. Chez Plutarque, explique François Hartog, le parallèle est conçu en vue de l'imitation, il est

« un miroir qui doit renvoyer au lecteur l'image de ce que l'on voudrait ou de ce qu'il faudrait qu'il soit. Il est donc une variété de l'*exemplum* : un exemple dédoublé. Il va du passé vers le présent du lecteur. Mais le parallèle est, avec Plutarque, encore quelque chose de plus : instrument de formation ou de réformation de soi, il est aussi l'expression d'une politique culturelle. Il présuppose et il démontre que les Grecs et les Romains appartiennent au même monde, partagent la même nature et les mêmes valeurs. Il légitime (en grec, pour des lecteurs grecs et romains) l'existence d'un empire gréco-romain, où les Grecs ont une place qui leur revient et un rôle à jouer. Il est donc à double détente »<sup>113</sup>.

Je crois, toutefois, qu'il y a dans les ouvrages de Pereira da Silva l'usage de ce que l'on pourrait appeler un *parallèle sous-jacent*. Celui-ci fonctionne dans l'économie des textes de l'historien brésilien comme une stratégie intellectuelle pour établir des rapports entre un grand homme brésilien et un ou plusieurs hommes illustres appartenant à une autre époque ou contemporain de celui qu'il est en train de biographier. L'usage de ce *parallèle sous-jacent* aide l'auteur non seulement à définir, par opposition ou par analogie, quelques caractéristiques personnelles de ces *varões*, mais aussi à comparer les situations spatio-temporelles prétendument semblables<sup>114</sup>.

<sup>113</sup> HARTOG, François. « Du parallèle à la comparaison », op. cit., 1998, p. 161.

<sup>114</sup> Selon M. Nouilhan, Jean-Marie Pailler et Pascal Payen, dans l'introduction qu'ils font à un ouvrage de Plutarque : « les parallèles (sunkriseis) qui terminent les couples de *Vies* sont loin de tourner systématiquement à l'avantage du Grec 'civilisé' ou du Romain victorieux. Le critère, pour l'auteur [Plutarque], n'est pas dans l'origine civique ou culturelle du héros, ni dans la grandeur de sa cité, mais dans la démonstration, face aux circonstances historiques, des qualités de l'homme de guerre, de l'homme d'État, de l'homme tout court. L'essentiel est que l'univers de référence fourni par les grands exemples du passé gréco-romain et par leur mise

Le *Plutarco Brasileiro* de 1847 et la suite de 1858 relèvent d'un même canon culturel dont l'origine se trouve à l'IHGB. Pereira da Silva donne une version plausible de ce que Januário a proposé. En outre, il démontre que les modèles historiographiques du Brésil, au XIX<sup>e</sup> siècle, étaient encore dépendants de la culture classique, puisqu'au niveau de la recherche historique, les références anciennes continuent d'être valables. Elles ont encore des fonctions paradigmatiques. Conséquemment l'option romantique, ou la vision *médiévalisée* du passé national, n'est pas hégémonique. L'historiographie brésilienne n'a pas d'unité, ni de fidélité épistémologique. C'était être moderne que de se laisser emporter par les idées du romantisme. Pourtant, l'usage des anciens n'était pas synonyme de retard par rapport à son temps. Il relève avant tout de la sécurité méthodologique et théorique que l'expérience ancienne confère aux historiens brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle. Plutarque était pour Pereira da Silva un instrument et une idée.

#### ***4.5. Galerie de contemporains illustres : le Panthéon contemporain du Brésil***

*La Galeria dos brasileiros illustres (os contemporaneos), retratos dos homens mais illustres do Brasil, na politica, ciencias e letras, desde a guerra da independencia até os nossos dias (Galerie des Brésiliens illustres - les contemporains -, portraits des hommes les plus illustres du Brésil, dans la politique, les sciences et les lettres, de la guerre d'indépendance jusqu'à nos*

---

en parallèle autorise l'habitant même d'une petite ville de l'Empire, comme la Chéronée de Plutarque, à se fixer comme objectif la 'vie bonne' gouvernée par l'arété », «Introduction », Plutarque, *Grecs et Romains en parallèle*, Paris, Le Livre de Poche, Bibliothèque Classique, 1999, p. 47.

*jours*, œuvre du français Sébastien Auguste Sisson, publiée en 1861, peut être considérée comme une sorte de suite du travail de Pereira da Silva<sup>115</sup>.

Sisson (1824-1893) s'est installé au Brésil en 1852 comme portraitiste et dessinateur. Un sentiment de reconnaissance par rapport à l'hospitalité « amie et généreuse » qu'il aurait reçue des Brésiliens (c'est-à-dire de « l'empire du Brésil ») le conduit, dit-il, à cet entreprise « difficile et travaillieuse »<sup>116</sup>.

La *Galerie* est composée de quatre-vingt-dix notices biographiques et de leurs lithographies respectives<sup>117</sup>, distribuées en deux volumes. Parmi les biographiés, trente-neuf étaient déjà morts en 1861<sup>118</sup>. Environ trente pour cent sont, ou étaient, des membres de l'IHGB, et trois femmes ont le droit d'être considérées comme *Brésiliens illustres* : l'épouse de l'empereur, D. Thereza Christina Maria de Bourbon, et ses filles, les princesses Isabel et Leopoldina.

Pourtant, même si la *Galerie* a été recensée dans l'historiographie brésilienne comme une œuvre de Sisson, en vérité, il ne s'agit pas d'un travail individuel. Sisson passe ce détail sous silence. On ne trouve, ni dans l'introduction, ni dans les notices biographiques, ni dans la dédicace à D. Pedro II<sup>119</sup>, une note explicative à ce propos. On lit ces deux luxueux volumes, parrainé par l'empereur, comme n'étant que l'œuvre de Sisson. Une lecture attentive, cependant, met en doute la possibilité d'un auteur unique.

<sup>115</sup> SISSON, S. A. *Galeria dos brasileiros illustres (os contemporaneos), retratos dos homens mais illutres do Brasil, na politica, ciencias e letras, desde a guerra da independencia até os nossos dias*, copiados por S. A. SISSON, acompanhados das suas respectivas biographias. Publicado sob a protecção de S. M. o Imperador. RJ, Lithographia de A. S. SISSON, 1861. 2vol.

<sup>116</sup> *Idem*, vol. I, p. 1.

<sup>117</sup> Il faut préciser que la biographie des deux princesses Isabel et Leopoldina n'est pas, vraiment, un texte biographique comme les autres, mais un poème qui leur est dédié. Si l'on inclue ces deux poèmes, le total fait 91 notices biographiques. SISSON, S. A. *op. cit.* vol. 2, p. 53.

<sup>118</sup> Il n'y a pas d'informations à propos de ce sujet sur ces deux biographiés. Six parmi eux étaient morts dans les années 1830 ; quatorze dans les années 1840 ; dix-sept vers 1850 ; et deux en 1860.

L'homogénéité textuelle est constamment brisée par des répétitions indues, par des contradictions d'ordre politique et par les diverses manières dont les notices biographiques sont écrites (contenu plus ou moins critique, taille de la notice, genre de texte<sup>120</sup>, etc.). On n'y trouve pas non plus d'organisation qui hiérarchise les biographies. Les personnages ne sont pas classés selon une séquence chronologique ou un ordre alphabétique, moins encore selon une échelle de valeurs. La condition de fondateur ou de continuateur de l'empire n'est pas même un critère valable pour créer un classement rationnel<sup>121</sup>. Il semble que les notices soient rangées au petit bonheur la chance. La seule marque unificatrice de l'œuvre est le portrait lithographié de chaque individu, normalement signé par Sisson.

Cette désorganisation semble être l'effet de la variété des auteurs de la *Galerie*. D'après Tancredo de Barros Paiva, dans son *Dicionário de pseudônimos* (*Dictionnaire de pseudonymes*), l'œuvre de Sisson a eu, au moins, trente-neuf collaborateurs, responsables de soixante-dix notices biographiques<sup>122</sup>. On peut les partager en trois groupes : 1) les rédacteurs indépendants (vingt-trois) ; 2) les rédacteurs membres de la famille mais non-identifiés (sept) ; 3) les membres de la famille identifiés (deux) ; 4) et les autobiographes (sept). Quant aux vingt-deux biographies restantes, Tancredo Barros Paiva n'en indique pas l'auteur<sup>123</sup>.

<sup>119</sup> La dédicace à l'empereur ouvre le deuxième volume.

<sup>120</sup> Par exemple, la notice biographique des princesses est une poésie !

<sup>121</sup> La biographie de D. Pedro I est la quatrième du second volume, tandis que celle de D. Pedro II est la vingtième du premier volume.

<sup>122</sup> PAIVA, Tancredo Duque-Estrada de Barros. *Achegas a um dicionario de pseudônimos (iniciais, abreviaturas e obras anônimas de autores brasileiros e de estrangeiros, sobre o Brasil)*, Rio de Janeiro, Editora J. Leite & Cia., 1929, p. 173. L'auteur n'a pas identifié la biographie du père Diogo Antonio Feijó (1784-1843).

<sup>123</sup> Voir l'Annexe III : *Les rédacteurs de La galerie des Brésiliens illustres de Sisson*.

Parmi les collaborateurs, on note la présence de figures importantes de la scène intellectuelle brésilienne à l'époque, dont deux membres notables de l'IHGB, Manuel de Araújo Porto Alegre<sup>124</sup> et Joaquim Caetano Fernandes Pinheiro, qui était docteur en Théologie à l'Université de Rome, professeur de Rhétorique et Théologie au Collège D. Pedro II, et premier secrétaire de l'IHGB pendant dix-sept ans (1859-1875) ; des journalistes célèbres, comme Francisco Otaviano de Almeida Rosa, sénateur et poète, qui était aussi ministre des affaires étrangères du Brésil en Argentine et Uruguay<sup>125</sup> ; Justiano José da Rocha, considéré comme le plus important journaliste de son époque<sup>126</sup>. Ou encore un grand écrivain comme José de Alencar qui a écrit deux notices biographiques, dont celle de son propre père<sup>127</sup>. Toutefois, l'auteur, identifié par Tancredo de Barros Paiva comme étant celui qui a rédigé le plus grand nombre de notices dans la *Galerie* fut Adolfo Bezerra de Menezes (1831-1900), responsable de dix-sept biographies<sup>128</sup>. Il n'est pas quelqu'un de très connu au XIX<sup>e</sup> siècle, bien qu'il soit devenu assez populaire après sa mort<sup>129</sup>.

<sup>124</sup> Porto Alegre est le responsable des textes des biographies de Luiz Pedreira do Couto Ferraz et de Francisco de Lima e Silva. José Honório Rodrigues rappelle que Antônio Manuel Correia da Câmara, dans une conférence prononcée à l'IHGB, le 13 mai 1947, à propos de l'historiographie sur le duc de Caxias, attribuait à Manuel de Araújo Porto Alegre, la notice biographique sur Caxias de la *Galerie* de Sisson, voir RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1978, pp. 365-366.

<sup>125</sup> (1825-1889), voir CANDIDO, A. *op. cit.*, 1959, v. II, p. 372.

<sup>126</sup> Justiano José da Rocha (1812 - 1862), élève au Collège Henri IV à Paris et diplômé en Droit à la Faculté de São Paulo, professeur d'histoire et géographie au Collège D. Pedro II, député par trois mandats et journaliste réputé. Sur ses activités en tant que journaliste voir MAGALHÃES Junior, R. *Três panfletários do Segundo Reinado : Francisco Sales Torres Homem e o 'Libelo do Povo', Justiano José da Rocha e 'Ação, reação, transação', Antônio Ferreira Vianna e 'A Conferência dos Divinos'*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1956, pp. 127-159. Pour les données biographiques voir MENEZES, R. *Dicionário literário brasileiro, op.cit.*, p. 585 et CÂNDIDO, Antônio. *op. cit.*, 1959, v. I, p. 325. Il est le responsable de huit notices biographiques, soit le deuxième rédacteur le plus important.

<sup>127</sup> José Martiniano de Alencar (1794-1860). L'autre biographie est celle de Hermeto Carneiro Leão, marquis de Paraná (1801-1856).

<sup>128</sup> Voir l'*Annexe III*.

<sup>129</sup> Adolfo Bezerra de Menezes (1831-1900) était docteur en médecine à la Faculté de Rio de Janeiro en 1856. Il a été réélu député plusieurs fois. Il est devenu médecin homéopathe et adepte du spiritisme. Il fut nommé le « Alan Kardec brésilien » et le « Médecin des pauvres ».

Parmi les rédacteurs identifiés, deux sont auteurs de biographies de contemporains et figurent aussi dans la *Galerie* en tant que biographiés : José da Silva Carrão<sup>130</sup> et D. Manoel de Assis Mascarenhas<sup>131</sup>. Enfin, trois notices biographiques sont accompagnées des signatures des auteurs : celles de Martins Francisco Ribeiro d'Andrada (1776-1844) et du père Diogo Antonio Feijó (1784-1843), signées par le baron Homem de Mello ; et celle de João Pereira Darrigue Faro, vicomte de Rio Bonito, signée par Francisco Octaviano<sup>132</sup>.

La *Galerie* est la matérialisation d'une entreprise collective dissimulée sous le nom de Sisson. La variété d'auteurs, d'origines et de formations intellectuelles diverses, pose, d'un côté, des problèmes quant à l'unité formelle de l'ouvrage, et de l'autre, permet la vérification des tendances et des tensions par lesquelles passe la biographie à ce moment-là. Plus précisément, on note ici les tentatives de ces écrivains de faire de la biographie un genre historique reconnu, surtout lorsqu'il s'agit de biographies de contemporains.

À cet égard, la *Galerie*, signée donc par plusieurs auteurs, réinscrit les noms des principaux Brésiliens illustres dans un processus historique tout à fait national et actuel : l'indépendance politique. Elle leur confère aussi, et là réside incontestablement la main de Sisson, une densité visuelle en les lithographiant. Car, selon ce qu'il écrit dans l'introduction, « la simple relation des exploits des grands hommes ne fait pas tout : la nation, comme la famille, se plaît à

---

Il mourut dans la plus grande misère. Source : MENEZES, R. *Dicionário literário brasileiro*, *op. cit.*, p. 439.

<sup>130</sup> En vérité, on n'a pas identifié l'auteur de la biographie de José da Silva Carrão, qui est peut être une autobiographie. Il est responsable des notices biographiques de Antonio Carlos Ribeiro de Andrada Machado e Silva (1773-1845) et de Raphael Tobias de Aguiar (1795-1857).

<sup>131</sup> Responsable de la biographie du marquis de São João de Palma. La biographie de D. Manoel de Assis Mascarenhas a été écrite par Flávio Farnese, toujours selon Tancredo de Barros Paiva, *idem*.

<sup>132</sup> En vérité, on n'identifie que les initiales du prénom de Francisco Octaviano : FO.

conservar l'image et la figure de ses membres les plus distingués »<sup>133</sup>.

L'iconographie donne à l'ouvrage une caractéristique particulière :

« la patrie - dit-il -, comme la mère la plus soigneuse, s'extasie devant les portraits de ses fils : les contemporains qui parfois ne connaissent pas tous leurs concitoyens les plus notables, et la postérité, qui n'est que l'héritière de leur réputation, se tranquillisent quand ils trouvent dans le front du savant les calculs profonds de sa vaste intelligence ; quand ils trouvent dans les yeux du guerrier le feu martial qui brillera dans les champs de bataille. Finalement, ils trouvent un enchantement indicible quand ils ont, auprès de l'histoire du héros, ou de l'homme éminent, l'image de son visage. Alors, il semble que le passé se renouvelle et témoigne de scènes brillantes, dont on s'était éloigné : cela revient à voir l'homme d'État en train de méditer dans son cabinet ou admirer l'orateur à la tribune, ou encore le poète en train de s'exalter dans ses heures d'inspiration la plus heureuse et ardente »<sup>134</sup>.

Le recours iconographique a pour fonction de faire connaître et reconnaître les *contemporains illustres* à leurs contemporains. Il consolide le rapport entre les hommes ordinaires et l'histoire racontée à partir des grands hommes. Les hommes ordinaires sont appelés à observer la grandeur et l'exceptionnalité des physionomies et des gestes des hommes illustres ; les

<sup>133</sup> « Mas a simples relação dos feitos dos grandes homens ainda não é tudo : a nação, como a familia, se apraz de conservar indelevel a imagem, e a figura de seus membros mais distinctos. SISSON, S. A., op. cit., 1861, vol. I, p. 1.

<sup>134</sup> « A patria, como a mais extremosa das mãis, se extasia ante os retratos de seus filhos : os contemporaneos, que nem todos conhecem de perto os seus concidadãos mais assignalados, e a posteridade, que é apenas herdeira de sua fama, folgão de procurar na frente do sabio os calculos profundos de sua vasta intelligencia, nos olhos do guerreiro o fogo marcial que brilhára nos campos de batalha. Encontra-se finalmente um encanto indisivel em ter junto da historia do heróe, ou do homem eminente, a imagem de seu rosto : então parece que se renova o passado, ou que se testemunha scenas brilhantes, de que se esteve longe : então como que se

premiers sont passifs, les seconds actifs. Cette asymétrie ne signifie pas l'exclusion de l'observateur de la construction historique de la nation brésilienne. Tout au contraire, elle ne fait qu'indiquer les rôles de chacun dans ce processus plus large : les uns font ce que les autres doivent imiter. Lire une biographie est donc, avant tout, un acte de contemplation, mais est aussi un geste d'insertion culturelle et politique.

Le but de Sisson, indiqué dans les pages introductives, est de faire de l'histoire, ou plutôt d'écrire à partir d'un point de vue historique : il veut « en somme, présenter les portraits et l'histoire du Brésil de cette période »<sup>135</sup>. Il n'en demeure pas moins vrai que l'ouvrage veut donner des exemples. Sisson, toutefois, impose à l'œuvre une limitation méthodologique : l'historien et le biographe doivent toujours distinguer ce qui est public et ce qui est privé dans la vie de l'individu. La vie publique, seule, a d'intérêt : « nous arrêtons nos pas devant le foyer familial ; et nous fermons les yeux devant les procédés particuliers ». Pourquoi ? Parce que, selon lui, « la vie intime du citoyen n'appartient pas à l'écrivain. À la tradition seulement appartient la révélation de ces détails afin de compléter le caractère des hommes célèbres »<sup>136</sup>. L'unique exception qui autorise le biographe à parler de la vie privée, est quand elle semble inséparable de la vie publique. C'est le cas, par exemple, de la biographie de Manoel Jacinto Nogueira da Gama, le marquis de Baependy (1764-1847). D'après Justiano José da Rocha, l'auteur de cette notice, « dans la vie du noble marquis, il est possible de considérer l'homme privé et l'homme

---

vê o estadista meditando no seu gabinete, como que se admira o orador na tribuna, e o poeta exaltando-se em suas horas da mais feliz e ardente inspiração », SISSON, S. A., *idem*.

<sup>135</sup> « Em uma palavra, apresentar os quadros e a historia do Brasil neste periodo », *idem*, p. 2.

<sup>136</sup> « Em nossos trabalhos biographicos esmerilhando cuidadosos a vida publica do homem, suspenderemos nossos passos diante do lar domestico ; e cerraremos os olhos ao proceder



public ». Car « en celui-ci nous pouvons voir l'homme d'étude, l'homme d'administration, et l'homme politique »<sup>137</sup>. Finalement, conclut-il, nous ne pouvons voir là qu'un *modèle*. Il ne s'agit pas d'un mélange entre l'homme privé et l'homme public, mais de l'annulation du premier par le second. Cette annulation, cependant, ne signifie ni la suspension de la vie privée ni qu'elle soit sans intérêt pour l'histoire. La vie privée des hommes illustres brésiliens est un *secret*, qui doit être préservé par le biographe. Il doit attendre que la *tradition* fasse son œuvre, qu'elle le dévoile. Cette énigmatique solution suppose l'écoulement du temps. Ce qui signifie que les aspects particuliers de la vie d'un homme, qui mérite qu'on lui consacre une biographie, ne seront divulgués qu'après un travail de transmission des remémorations de la vie d'un individu, dont la biographie n'est qu'une des sources.

Cette compétence réduite du biographe est expliquée dans la *Galerie* comme étant, quelquefois, un effet de la classique distinction entre histoire et biographie<sup>138</sup>. Dans la notice biographique sur D. Pedro I, par exemple, Justiano

---

particular : não pertence ao escriptor a vida intimado cidadão : sómente à tradição cabe revelar estes detalhes para completar o caracter dos homens celebres », *idem*.

<sup>137</sup> « Na vida do nobre Marquez póde-se considerar o homem privado e o homem publico ; e neste podemos ver – o homem de estudo e de magisterio,- o homem de administração, - e o homem politico, e em todos esses aspectos póde o Brasil ufanar-se de tão distincto filho, e apresenta-lo como modelo ». *Idem*, p. 60.

<sup>138</sup> Arnaldo Momigliano montre que la séparation entre biographie et histoire est un héritage de l'historiographie grecque : « La biographie et l'autobiographie furent des genres autonomes dès leur origine et se développèrent parallèlement à l'histoire politique : celle-ci ne les absorba jamais. La distinction entre biographie et histoire (entendons ici l'histoire politique) fut fondée en théorie au cours de la période hellénistique, mais elle existait déjà en fait au V<sup>e</sup> siècle », MOMIGLIANO, A. « Mise au point sur la biographie grecque », in *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, pp. 104-119 (citation p. 108). Il faut remarquer que cette distinction n'est pas très nette ou présente dans le discours historique au XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil. Pourtant, elle peut être une explication pour l'absence de grandes biographies écrites par les plus importants historiens brésiliens de l'époque. En dépit de l'influence de Cousin, surtout sur la première génération de l'IHGB, cette faible production de biographies à l'IHGB semble suivre le mouvement plus général de l'histoire pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit le genre biographique s'éloigner de l'histoire. D'après Sabina Loriga, « le fossé entre biographie et histoire s'est creusé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle chez les philosophes, quand on a commencé à chercher le sens de l'histoire empirique dans l'histoire philosophique. Une certaine réduction de la place de l'individu était déjà présente dans une

José da Rocha, auteur aussi de cette notice, remarque que : « le biographe n'est pas un historien. S'il peut indiquer quelques observations, il ne doit pas en demeurer là, ni même les compléter. Les observations doivent sortir d'elles-mêmes, des circonstances de la vie qu'il narre, des événements auxquels son héros s'est trouvé impliqué en tant que personnage principal. Notre tâche est donc limitée »<sup>139</sup>.

Les recherches du biographe sont rapides, légères. Les traits et les caractéristiques repérés sur la vie d'un individu sont immanents à ce que le biographe a pu observer. En ce sens, la biographie émerge du biographié lui-même. Elle n'a pas d'extériorité évidente ou importante. Plutôt, le monde individuel, et toutes ses circonstances conjoncturelles, ne sont que des manifestations ontologiques, presque des épiphanies. Bien qu'elles surgissent de l'individu lui-même, elles ne relèvent pas, curieusement, de l'espace privé, mais de l'espace public.

À ce sujet, dans une autre notice biographique, celle sur Gabriel José Rodrigues dos Santos (1816-1858), l'auteur<sup>140</sup> affirme qu'il ne veut pas commencer comme tous les biographes le font, c'est-à-dire « en rappelant les

---

brève étude sur la finalité de l'histoire écrite, en 1784, par Emmanuel Kant, qui représentait l'homme comme un moyen, pour la nature, de réaliser ses propres fins : l'histoire devait changer d'échelle pour dépasser le cas individuel car ce qui, chez des individus singuliers, se révélait confus et irrégulier apparaissait dans la totalité de l'espèce comme une succession homogène et cohérente d'événements. La dimension biographique a perdu davantage encore de son intérêt avec la préférence accordée à une vision providentielle de l'histoire. Lorsque les événements du monde, des plus divers jusqu'aux plus aberrants, ont été intégrés dialectiquement dans une perspective eschatologique (celle d'un développement infini et nécessaire du genre humain), les individus sont apparus comme des instruments de la raison, qui accomplissent ce qu'ils ne peuvent même pas comprendre », LORIGA, S. « La biographie comme problème », in REVEL, Jacques (sous la direction de). *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil/Gallimard/EHESS, 1996, pp. 209-231 (citation pp. 213-214).

<sup>139</sup> « O biographo não é historiador ; se póde indicar algumas observações, não deve demorar-se nellas, nem mesmo completa-las, cumpre que ellas saíãode si mesmas, das circumsntancias da vida que narra, dos acontecimentosem que seu heróe achou-se envolto como personagem capital : a nossa tarefa é pois limitada », SISSON, S. A. *op. cit.*, v. II, p. 7.

parents, la famille, l'adolescence des grands caractères », car, pour lui, « les nœuds d'ascendance ou de descendance laissent inexplicables le talent, la virtuosité et la gloire »<sup>141</sup>. En effet, les qualités des personnages n'existent qu'en eux-mêmes : « une vie triomphante se révèle par elle-même, elle est traduite par ses actes, et elle s'éternise par ses propres vertus »<sup>142</sup>.

Un autre facteur restrictif à l'écriture biographique est la contemporanéité des personnages. Dans la préface à la biographie de Joaquim José Ignacio, par exemple, l'auteur, dont on ne connaît pas l'identité, explique :

« Écrire la vie de ceux qui sont toujours vivants à ses inconvénients. L'émulation des uns et la jalousie des autres, cherchent, parfois, à déprécier les faits, qui si on les envisage sans préjugés et mauvaises intentions, donnent droit à la considération et au respect des contemporains et de la postérité. En plus, les biographes eux-mêmes ne peuvent pas toujours donner le juste relief à certaines actions de leurs héros, puisque ordinairement ceux-ci refusent de fournir des informations ou des notes, ou le font si succinctement qu'il est impossible de les développer avec le scrupule et le respect de la vérité »<sup>143</sup>.

Le biographe du contemporain se heurte aux sources, aux témoignages de l'entourage, dont l'impartialité n'est pas toujours assurée, et aussi à

<sup>140</sup> D'après Tancredo de Barros Paiva l'auteur est quelqu'un de la famille.

<sup>141</sup> « Não começarei como quase todos os biographos, recordando os pais, a familia, e a adolescencia dos grandes caracteres, não ; os laços de ascendencia ou descendencia deixão inexplicavel o talento, a virtude e a gloria », SISSON, S. A. *op. cit.*, v. I, p. 51.

<sup>142</sup> « Uma vida triunphante - se revela por si mesmo, se traduz em seus actos, e se eternisa pelas proprias virtudes », *idem*.

<sup>143</sup> « Escrever a vida dos que ainda vivem tem seus inconvenientes. A emulação em uns, e a inveja em outros procuram muitas vezes desmerecer factos, que, encarados sem preconceitos e más intenções dão altos direitos a consideração e respeito dos contemporaneos e dos pósteros. Demais, os proprios biographos não podem sempre dar o devido realce a algumas acções dos seus heróes, porque ordinariamente estes ou se negam ao fornecimento de apontamentos, ou os prestam tão succinctos, que é impossivel desenvolve-los com todo o escrupulo e conveniencia da verdade », SISSON, S. A. *op. cit.*, v. II, p. 91.

l'individu biographié lui-même, qui, quelquefois, se présente comme une source instable. C'est pour cela que ce genre de travail, dit l'auteur, dépend d'une certaine durée. Pour lui, comme pour l'historien, l'écoulement du temps est fondamental, parce qu'il lui donne l'opportunité d'étudier « froidement et lentement les éléments de l'histoire que l'on cherche à écrire ». Il trouvera ainsi, les conditions permettant de vérifier avec « sévérité et patience les circonstances de l'époque où les faits ont eu lieu ». Le rédacteur inconnu de la notice conclut que : « seulement des morts doit être écrite l'histoire ». Néanmoins, comme « il est en vogue de biographier les contemporains » notables, il ne faut pas laisser aux portes de la *Galerie J. J. Ignacio*<sup>144</sup>. La biographie du temps présent est, semble-t-il, un genre provisoire d'histoire, ou mieux encore, une remplaçante qui est connectée à son temps : elle est à la mode ! Comme celle-ci, elle est souple et éphémère, et sa dimension publique est, indiscutablement, ce qui compte le plus.

N'imaginons pas qu'il soit facile de biographier cette contemporanéité des hommes illustres, tout au contraire, ils seraient les plus difficiles à biographier. Pourtant, c'est un exercice plus *glorieux*, parce qu'il établit « la chaîne qui attache deux époques de l'histoire du Brésil : le passé, époque de luttes affreuses avant l'organisation de l'après victoire ; et l'actualité, période

---

<sup>144</sup> « É mister, pois, para trabalhos de tal genero, o decorrimto do tempo, durante o qual fria e lentamente sejam estudados os elementos da historia que se procura escrever, suas combinações, e seus resultados finaes, averiguando com severidade e paciência as circunstancias das épocas em que os factos se deram, e confrontando os merecimentos dos rivaes do personagem de quem se trata, si, por ventura elle os teve. Em duas palavras – só de mortos se deve escrever a historia. Mas tal é a voga de biografar os contemporaneos, que assumem os logares de primeira ordem social, e que sabem distinguir-se por qualquer genero de merito, que fôra injustiça, e injustiça clamorosa, omittir esse uso para com o eminente General da nossa Armada, o Sr. Chefe d'Esquadra – Joaquim José Ignacio », *idem*.

de progrès et de civilisation »<sup>145</sup>. En 1861, l'année 1822 et les événements qui la suivent sont déjà vus comme un passé institué, même si plusieurs *combattants* ne viennent que de disparaître, ou si certains sont toujours en vie.

La culture historique brésilienne au XIX<sup>e</sup> siècle a cette capacité d'instaurer sans cesse le passé, voire le passé le plus immédiat, dans son propre temps, pour le constituer en tant que présent. Ce principe de conversion temporelle opère sur le même réseau que les registres biographiques : celui du dynamisme, de la rapidité, des nouvelles modes, enfin des changements des rapports entre l'espace public et l'espace privé.

D'ailleurs, le respect par le monde privé constitue, aussi, un indice non négligeable de la *privatisation*<sup>146</sup> de la société brésilienne. Il faut y voir une indication que les activités privées des individus doivent être nettement séparées des affaires de l'État. Surtout si l'on considère, comme le font les auteurs du projet collectif le plus audacieux de l'historiographie brésilienne des dernières années, l'*Histoire de la vie privée au Brésil*<sup>147</sup>, que durant la période coloniale, soit trois siècles, il n'y avait pas de *monde privé* dans l'Amérique portugaise : « conceptuellement », affirme le directeur général du projet, Fernando Novais, dans la préface du premier volume, « vie privée s'oppose à 'vie publique', et présuppose l'État moderne comme critère de délimitation ; par conséquent et à la rigueur, une vie privée ne devient possible qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>148</sup>.

<sup>145</sup> « Porque é ella o laço, o anel, a cadêa que prende duas épocas da historia do Brasil, o passado, época de lutas tremendas, e de organização depois da victoria ; e a actualidade, periodo de progresso e civilização », *idem*.

<sup>146</sup> Comme dirait Philippe Ariès, voir ARIES, P. « Pour une histoire de la vie privée », in, ARIES, P./DUBY, G. (dir.) *Histoire de la vie privée*. T. 3. Paris, Éd. du Seuil, 1986. pp. 7-19 (surtout pp. 10-13).

<sup>147</sup> NOVAIS, Fernando. (dir. da coleção). *História da vida privada no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997-1998, 4 volumes.

<sup>148</sup> NOVAIS, Fernando. (dir. da coleção)/SOUZA, Laura de Mello e. (org. volume). *História da vida privada no Brasil. Cotidiano e vida privada na América portuguesa*, São Paulo,

Toutefois, cet auteur pense qu'en « élargissant les interrogations vers les manifestations de l'intimité à des moments et dans des contextes où son espace n'est pas encore totalement défini, alors peut-être pourrions-nous recomposer la préhistoire de la vie privée et prendre son procès *in fieri* »<sup>149</sup>. Chronologiquement ce processus coïncide avec le « contexte de la colonisation ». D'après Novais, c'est là que « la privatisation ouvre ses chemins non seulement comme contrepoint à la formation de l'État, mais aussi de la gestation de la nationalité »<sup>150</sup>.

La défense de la vie privée au XIX<sup>e</sup> siècle atteste en quelque sorte l'existence de ce large processus de fixation et de mise en place des institutions politiques, sociales et culturelles (l'État national, l'identité *brésilienne*), était toujours à l'œuvre<sup>151</sup>. C'est pour cela que l'on peut rapprocher cette limitation

Companhia das Letras, 1997, vol. I, p. 9. Novais veut que son entreprise garde une certaine analogie avec la démarche de E. Thompson dans son œuvre *The making of the working class* (je crois qu'il fait référence à l'usage que l'historien anglais fait du gérondif du verbe *to make* : « Making, because it is a study in an active process, which owes as much to agency as to conditioning. The working class did not rise like the sun at an appointed time. It was present at its own making ». THOMPSON, E. P. *The making of the english working class*, London, Pelican Books, 1963. p. 9)

<sup>149</sup> NOVAIS, F. « Prefácio », vol. I, *op. cit.*, p. 10. Laura de Mello e Souza et Ronaldo Vainfas sont d'accord avec Novais, voir « Entrevista com Laura de Mello e Souza », *Pós-História*, Assis-São Paulo, v. 6, pp. 6-21 (surtout p. 15). Vainfas, toutefois, dans un entretien dans la même revue, précise que « le fait que l'État national n'existe pas ne veut pas dire que les pouvoirs publics, institutions du gouvernement de l'État portugais ou par lui inspirés, soit séculaires, soit ecclésiastiques, n'existaient pas. (...) Dire que les institutions publiques étaient fragiles ne signifie pas, bien sûr, dire qu'elles sont absentes », « Entrevista com Ronaldo Vainfas », *Pós-História*, Assis-São Paulo, v. 6, pp. 23-29 (citation p. 25).

<sup>150</sup> NOVAIS, Fernando. « Condições da privacidade na colônia », in NOVAIS, F. / SOUSA, L. de M. e., *op. cit.*, 1997, vol. I, pp. 14-39 (citation p. 17).

<sup>151</sup> Le discours historiographique du XIX<sup>e</sup> siècle ne fut pas considéré par les auteurs du projet de l'*História da vida privada no Brasil*, malgré l'intense débat qu'il a suscité. Par exemple, le *Museu Paulista* en 1996 a réuni un groupe d'historiens brésiliens pour débattre du projet (plutôt du premier volume). Ronaldo Vainfas, un des auteurs du tome initial, a écrit le texte de base – *História da vida privada : dilemas, paradigmas, escalas* – sur lequel les autres discutent. L'article de Ronaldo Vainfas avait pour objectif principal de faire la part entre les approches et les distances du projet brésilien par rapport au modèle français, surtout en termes théoriques. Vainfas cherche à reconstituer le parcours qui a mené à l'idée d'une histoire de la vie privée en France et l'absence de définition théorique de l'objet. Ce manque de théorisation serait la plus grande différence entre le projet brésilien et son homonyme français: l'*História da Vida Privada no Brasil* veut, selon Vainfas, réfléchir théoriquement sur le concept même de vie privée. Enfin, pour l'auteur, l'histoire de la vie privée doit être pensée comme une "école

méthodologique, qui trace une frontière entre le biographe et le biographié, des principes qui justifient la création du *coffret du secret* à l'IHGB. En effet, ces deux procédures font partie d'un même mouvement historiographique de protection politique et sociale tant de la vie publique, que de la vie privée<sup>152</sup>.

*La Galerie des Brésiliens illustres* pourrait être cataloguée comme une sorte de concrétisation limitée ou dispersée, ou une réponse involontaire aux propositions de Januário da Cunha Barbosa. En effet, le travail organisé par Sisson n'est pas passé inaperçu à l'IHGB. Il a mérité même un compte-rendu du chanoine Joaquim Caetano Fernandes Pinheiro, alors premier secrétaire

---

différente d'observation", ce qui la rapprocherait de la micro-histoire : « L'adopter, écrit Vainfas, c'est non seulement choisir une échelle microscopique d'observation, mais aussi refaire la trame de l'histoire, faisant la lumière sur des aspects qui se perdraient dans une échelle macro-historique ». VAINFAS, Ronaldo. « História da vida privada: dilemas, paradigmas, escalas », in *Anais do Museu Paulista*. São Paulo, v. 4, jan/dez, 1997, pp. 9-27 (citation p. 27. La base d'argument de Vainfas se trouve chez Jacques Revel: « La démarche micro-historienne est profondément différente dans ses intentions comme dans ses procédures. Elle pose en principe que le choix d'une échelle particulière d'observation produit des effets de connaissance et qu'il peut être mis au service de stratégies de connaissances. Faire varier la focale de l'objectif, ce n'est pas seulement faire grandir (ou diminuer) la taille de l'objet dans le viseur, c'est en modifier la forme et la trame », REVEL, J. "Micro-analyse et construction du social », in REVEL, J. (dir). *Jeux d'échelles: la micro-analyse à l'expérience*. Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1996, p.16). De façon générale, les dix commentateurs discutent des questions liées à la nouvelle histoire, à sa réception et à ce qui serait en réalité l'histoire de la vie privée, afin de redéfinir ses spécificités par rapport à l'histoire du quotidien, des mentalités, etc. Voir *Anais do Museu Paulista*. São Paulo, v. 4, jan/dez, 1997, pp.29-122. Dans le deuxième volume, dédié exclusivement au XIX<sup>e</sup> siècle, l'organisateur, Luis Felipe de Alencastro, lors de l'introduction intitulée *Modèles d'histoire et de l'historiographie impériale*, esquisse une brève contextualisation des questions d'ordre historiographique, mais ne dit rien à propos de la façon dont l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle se positionnait devant le sujet. ALENCASTRO, L. F. de. « Modelos da história e da historiografia imperial », NOVAIS, F. (dir. da coleção)/ALENCASTRO, L. F. de. (org. do volume). *História da vida privada no Brasil. Império : a corte e a modernidade nacional*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, vol. II, pp. 7-10.

<sup>152</sup> On ne peut pas oublier que la distinction entre la vie publique et privée faisait partie de la conception positiviste de l'histoire, qui était en train de se développer au Brésil. D'après Giovanni Levi : « Un compromis fut trouvé dans la biographie morale qui, de fait, renonçait à l'exhaustivité et à la véracité individuelles pour rechercher un accent plus didactique, en ajoutant parfois passions et émotions au contenu traditionnel des biographies exemplaires, à savoir les faits et gestes du protagoniste. À vrai dire, cette simplification suppose une certaine confiance dans la capacité de la biographie à décrire ce qui est significatif dans une vie. Cette confiance culminera d'ailleurs dans le positivisme et le fonctionnalisme, avec lesquels la sélection des faits significatifs va accentuer le caractère exemplaire et typologique des biographies, en privilégiant la dimension publique par rapport à la dimension privée et en considérant comme insignifiants les écarts aux modèles proposés », LEVI, G. « Les usages de la biographie », *Annales*, 44<sup>e</sup> année, n° 6, novembre-décembre, 1989, pp. 1325-1336 (citation p. 1328).

intérimaire. Le 15 décembre 1859, dans le rapport annuel des activités de l'institution, il affirme à propos de l'ouvrage signé par Sisson que :

«L'Institut a accueilli avec plaisir l'envoi que lui a fait M. Sisson de l'importante œuvre dont il est l'éditeur. Si la *Galerie des Brésiliens illustres* ne peut pas encore être la biographie sévère et sans passion qui un jour doit juger les protagonistes de notre grand drame politique, par contre elle n'est pas sans intérêt, et ne représente pas un mince service rendu à l'histoire, parce qu'elle arrache de l'oubli les nombreux faits qu'un jour nous allons rechercher. Elle reflète dans ses pages les diverses couleurs de l'actualité »<sup>153</sup>.

Initialement, le premier secrétaire reconnaît que Sisson n'est que l'éditeur de l'œuvre. Il était obligé de le faire, puisqu'il est, lui-même, l'un des auteurs de la *Galerie*, comme on l'a déjà vu. Après cette identification de Sisson, il ne nomme plus personne. *Galerie* suffit. La *Galerie* appartient à un genre d'ouvrage dont il faut repérer la place, car son travail peut être profitable, puisqu'il *sauve* certains noms de l'anonymat. Et encore ne s'agit-il pas d'individus d'un lointain passé, mais de contemporains. Biographier ceux-là ne fait que confirmer la préoccupation *présentiste* dans et hors l'IHGB tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Bien que classée comme une contribution irrécusable, l'œuvre ne peut être qu'un travail de deuxième degré, un ensemble de données, organisées sans la rigueur et la rationalité requises. Bref, elle n'est pas scientifique. Et le projet biographique est, comme les autres genres

<sup>153</sup> « Com igual prazer acolheu o Instituto a remessa que lhe fez o Sr. Sisson da importantissima obra de que é editor. Se a *Galeria dos Brasileiros Ilustres* não pode ser ainda a biographia severa e desapaixonada que deve um dia, julgar os protagonistas do nosso grande drama politico, nem por isso é menos curiosa, nem exiguo serviço presta à historia, arrancando do esquecimento muitos factos que de balde um dia com afan se buscariam, reflectindo em suas



historiographiques développés à l'intérieur de l'IHGB, concerné par la quête de scientificité. Jamais, donc, la *Galerie* ne pourra représenter le type de biographie que Januário da Cunha Barbosa proposait, et qui été réalisée par Pereira da Silva.

### **Conclusion : la biographie ou un principe heuristique**

Sabina Loriga rappelle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, « on a souvent attribué à la biographie une fonction heuristique importante »<sup>154</sup>. Il semble que dans la production historiographique brésilienne de cette période, elle a eu un rôle semblable.

Le projet, plutôt la proposition de Januário da Cunha Barbosa, a été consolidé par des travaux comme ceux de Pereira da Silva et Sisson, ainsi que les notices biographiques publiées dans les pages de la *Revue de l'IHGB*, qui a compté sur l'importante collaboration de Varnhagen. Ces œuvres ont contribué à la construction et à la divulgation auprès de la nation de l'idée qu'elle avait des grands hommes à célébrer et à imiter, ou, au contraire, des hommes à oublier.

Il est vrai que la biographie n'a pas été le genre préféré des historiens brésiliens les plus importants du XIX<sup>e</sup> siècle. Il en demeure, cependant, qu'elle a eu d'autres fonctions. Dans l'œuvre de Varnhagen, comme chez d'autres auteurs, la biographie est devenue une ressource narrative.

---

paginas as varias cores da actualidade », FERNANDES PINHEIRO, J. C. « Relatório do 1<sup>o</sup> secretario interino », *Revista do IHGB*, 22, 1859, pp. 683-704 (citation p. 700).

<sup>154</sup> LORIGA, S. *op. cit.*, p. 211.

**ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES**

**THÈSE**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'EHESS**

*Discipline Histoire et Civilisations*

présentée et soutenue par

**Temístocles Américo Correa CEZAR**

le 21 janvier 2002

*L'écriture de l'histoire au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle.  
Essai sur une rhétorique de la nationalité.  
Le cas Varnhagen*

**Tome II**

**Directeur de thèse :  
François HARTOG**

**MEMBRES DU JURY :**

**Mme Armelle ENDERS**

**M. Manoel Luis Lima Salgado GUIMARÃES**

**M. François HARTOG**

**M. Carlos Alberto de Moura Ribeiro ZERON**

**Paris  
2002**

## 5. Comment écrire l'histoire du Brésil ?

« Le premier devoir d'un historien n'est pas de traiter son sujet, mais de l'inventer ».  
Paul Veyne<sup>1</sup>

L'écriture de l'histoire a été considérée comme une question épistémologique par l'IHGB dès ses premières années d'existence. Le vice-président de l'Institut, le maréchal Raimundo José da Cunha Mattos et le naturaliste allemand Carl Friedrich Phillip von Martius sont les auteurs des principaux textes sur le sujet, à cette période. Tous deux ont répondu aux questions posées par Januário da Cunha Barbosa. D'une certaine manière, ils ont systématisé quelques repères dont l'effet le plus immédiat, paradoxalement, a empêché l'écriture d'une histoire générale du Brésil jusqu'aux années 1850.

### 5.1. « *Dissertation à propos du système appliqué à l'écriture de l'histoire ancienne et moderne du Brésil* », par Cunha Mattos

Cunha Mattos est né au Portugal le 2 novembre 1776, pourtant la partie la plus importante de sa carrière militaire, politique et intellectuelle se passe au Brésil où il séjourne de 1817 jusqu'à sa mort le 23 février 1839<sup>2</sup>. Il avait une vision presque pessimiste de l'évolution culturelle et politique du Brésil. Dans

---

<sup>1</sup> VEYNE, Paul. *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978, p. 377.

<sup>2</sup> Mattos est mort le 23 février 1839, à l'âge de 63 ans. Sur lui voir BITTENCOURT, Féijo. *op. cit.* pp. 141-168 ; RODRIGUES, José Honório. « Raimundo José da Cunha Matos : um historiador luso-brasileiro », in *Vida e História*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1966, pp. 92-110 ; Manuel de Araújo Porto Alegre lui a rendu hommage comme orateur de l'IHGB et en vient même, à cette occasion, à comparer Cunha Mattos avec Thucydide, voir *Revista do IHGB*, 11, 1848, pp. 219-234 (comparaison à la page 227). Dans la même revue, Francisco Manoel Raposo de Almeida a fait un éloge de la production historiographique de

un ouvrage, daté de 1824, intitulé *Verdades oferecidas aos Brasileiros por hum verdadeiro amigo do Brasil* (*Vérités offertes aux Brésiliens par un véritable ami du Brésil*)<sup>3</sup>, il peint un tableau dévastateur où il explique que : « Au Brésil, il n'y a ni d'instruction ni d'éducation, parce que les Brésiliens sont fils et frères de Portugais, peuple qui en était tout aussi dépourvu. En outre, l'ancien gouvernement a toujours tenté volontairement d'empêcher par tous les moyens le progrès des lumières au Brésil »<sup>4</sup>.

Malgré tout, et même sans l'enthousiasme démontré par exemple par le vicomte de São Leopoldo, il affirme que, nonobstant la condition coloniale du Brésil (dépendant politiquement et culturellement du Portugal), il y a eu chez les Brésiliens quelques individus vraiment instruits. En effet, le fait que les Brésiliens « ont – dit-il – de la capacité est incontestable ». Le problème, selon lui, est de trouver les moyens de potentialiser leurs prédispositions. Pour Mattos, la simple création d'institutions littéraires n'est pas une mesure suffisante. Ces siècles de domination ont produit chez les Brésiliens une manière de raisonner particulière et incorrecte, dont l'effet principal est la présence d'une *imagination démesurée*. Il faut, d'après Mattos, « détruire la tendance aux choses de la pure imagination, où [les Brésiliens] sont tombés car il n'y a pas de force qui puisse suspendre ces vols, quand, sans le phare des sciences, l'imagination se trouve isolée »<sup>5</sup>. Mattos ne condamne pas

---

Cunha Mattos, pp. 234-240 ; voir aussi l'analyse de BARBOSA, Antônio da Cunha. *Revista do IHGB*, 66, 1904, pp. 83-1229.

<sup>3</sup> MATTOS, R. J. da C. *Verdades oferecidas aos Brasileiros por hum verdadeiro amigo do Brasil*, Paris, Impremérie A. Boucher, 1825. Il faut rappeler que Mattos était né au Portugal.

<sup>4</sup> « No Brasil ha falta de instrucçam et de educaçam, e o que mais he, nam a podia haver, pois que os Brasileiros sam filhos e Irmanos dos Portuguezes, povo que não a tinha, accrescendo que mui de proposito o governo passado tratou sempre de estorvar por todos os modos, os progressos das luzes no Brasil », *idem*, p. 8.

<sup>5</sup> « (...) ; entre tantos estorvos e empecilhos apareceram alguns nam só instruidos, porem athe que sobre sahem, he o seu maior elogio. Que eles tem aptidam he incontestavel, mas

l'imagination en tant que telle, mais ses usages indus. Seule la science peut la contrôler. « Nos persuasions ont pour origine ou l'imagination ou la raison ; quand la première est régulée par la seconde, nous avons le génie »<sup>6</sup>. Enfin les conséquences de la rationalisation de l'imaginaire collectif peuvent mettre fin aux « théories méconnues » et aux « idées abstraites » qui menacent la gouvernabilité de la nation. « Ce qui doit guider le vaisseau de l'état pour qu'il arrive à bon port, c'est la science liée à l'expérience »<sup>7</sup>. L'histoire semble être l'une des voies par lesquelles la science et l'imagination peuvent trouver un même chemin.

\*\*\*

Ainsi, lors de la première séance de l'IHGB, en décembre 1838, le premier secrétaire, le chanoine Januário da Cunha Barbosa propose comme sujet de discussion le thème suivant : « Déterminer les vraies époques de l'histoire du Brésil, dire si elle doit être divisée en Ancienne et Moderne, ou sinon quelles doivent être ses divisions »<sup>8</sup>. Il s'agit d'une discussion dont les axes principaux sont le temps et l'écriture de l'histoire. Ces thèmes seront débattus pendant plusieurs séances<sup>9</sup>. Au cours de la troisième séance de l'IHGB, le 19 janvier

---

infelizmente para derramar a instrucçam pelo paiz nam basta criar instituicoens literarias, he mister ainda destruir aquela que se adquerio para as coizas de mera imaginaçam, para as quaes descahiram porque nam ha força que suspenda seus vôos, quando sem o farol das sciencias, a imaginaçam se acha isolada », *idem*, p. 9.

<sup>6</sup> « Nossas persuasoens tem por origem ou a imaginaçam, ou a razam ; quando a primeira he regulada pela segunda, temos o genio », *idem*, p. 24.

<sup>7</sup> « Sciencia ligada à experiencia he que deve guiar a não do Estado, e conduzi-la a porto de salvamento », *idem*, p. 43.

<sup>8</sup> *Revista do IHGB*, 1, 1839.

<sup>9</sup> « Lors de la deuxième séance de l'IHGB, ont offert des suggestions sur les époques de l'histoire du Brésil Raimundo José da Cunha Mattos, José Lino de Moura et José Silvestre Rebêlo, qui ont lu des travaux sur le sujet. Pedro de Alcantra Bellegarde, Januário da Cunha Barbosa, Cunha Matos, Emilio Joaquim da Silva Maia, José Feliciano Fernandes Pinheiro

1839, quelques jours avant sa disparition, Cunha Mattos lit un mémoire intitulé *Dissertação acerca do systema de escrever a historia antiga e moderna do Brasil* (*Dissertation à propos du système appliqué à l'écriture de l'histoire ancienne et moderne du Brésil*), qui ne sera cependant publié qu'en 1863, avec les altérations provoquées par le débat mené à l'Institut<sup>10</sup>. En tout cas, on ne peut pas négliger, surtout au début des activités de l'IHGB, les effets immédiats de la parole, puisque, selon Mattos, il ne fait dans ce texte qu'offrir « quelques arguments supplémentaires qui corroborent les opinions » qu'il avait déjà émises<sup>11</sup>.

En premier lieu, l'auteur remarque certaines impossibilités méthodologiques : « pour l'instant, il n'est ni convenable ni possible d'écrire l'histoire générale de l'empire du Brésil », parce qu'il « manque plusieurs éléments nécessaires concernant les provinces »<sup>12</sup>. Cette dernière condition est, on le sait déjà, une revendication commune aux membres de l'IHGB, depuis sa fondation. Puis Mattos, comme Januário da Cunha Barbosa, critique la production historiographique précédant la création de l'IHGB (au moins jusqu'à 1822), comme étant le produit de la censure métropolitaine, de l'Inquisition et de l'interdiction faite à la colonie d'avoir une imprimerie<sup>13</sup>. Le Brésil est riche, jusqu'à présent d'œuvres écrites par des étrangers. Mais ces œuvres – et ici Cunha Mattos, malgré son origine portugaise, se montre plus xénophobe que le

---

(Visconde de São Leopoldo) et José Marcelino Rocha Cabral, ont participé au débat », RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1957, p. 152.

<sup>10</sup> MATTOS, Mal. Raymundo José da Cunha. « *Dissertação acerca do systema de escrever a historia antiga e moderna do Imperio do Brasil* », *Revista do IHGB*, 26, 1863, pp. 121-143.

<sup>11</sup> « (...) eu escreva mais algumas palavras e offereça mais alguns argumentos que corroborem as opiniões já emitidas », *idem*, p. 121.

<sup>12</sup> « (...) continuarei a sustentar que por ora não convém, nem é possível escrever de um solo jacto a historia geral do imperio do Brasil » ; « *por nos faltarem muitos elementos provinciaes para isso necessarios* » (en italique dans l'original), *idem*, p. 122.

<sup>13</sup> *Idem*, pp. 122-123.

Brésilien Januário da C. Barbosa – doivent être délaissées à cause de leurs innombrables fautes, inexactitudes, fables, inventions, etc.

Seul le travail de Robert Southey ferait exception. Pourtant, il est « le savant qui à tous les instants nous reproche notre incapacité » ; et pire encore, en raison du christianisme des Brésiliens « il nous blesse dans une de nos plus sensibles opinions, en attaquant sans dissimulation notre croyance religieuse. Southey dit que nous vivons comme des idolâtres, des fanatiques, des superstitieux et des faiseurs de méchancetés »<sup>14</sup>. Celui qui a écrit l'unique histoire du Brésil, après celle de Rocha Pita (1730), celui que Mattos lui-même considère comme « le meilleur de tous », était un juge implacable des mœurs du peuple brésilien. Pour Mattos, toutefois, il ne faut pas rester passif devant ces attaques. On peut réagir avec une contre critique : « À mon avis, il serait très intéressant de charger quelques membres de l'IHGB d'examiner et de censurer tous ces livres sur l'histoire du Brésil, tant les livres nationaux que les étrangers »<sup>15</sup>.

Cependant, si « l'histoire ne peut être écrite que par des philosophes qui doivent avoir une liberté intégrale et sensée »<sup>16</sup>, alors l'inexistence de « bons écrivains nationaux anciens » est absolument excusable, car ce n'est qu'en 1823 qu'apparaît « chez nous la liberté d'écrire »<sup>17</sup>. Cette constatation ne l'empêche

<sup>14</sup> « O melhor de todos aquelles escriptores, o sabio Southey, a todo o instante nos lança em rosto a nossa incapacidade ; e fere-nos em a parte mais sensível das nossas opiniões, atacando sem reboço a crença religiosa, em que vivemos qualificando-nos de idolatras, fanaticos, superciosos e de perpetradores de toda a especie de maldade, por acreditarmos, que a confissão e absolvição, purifica-nos perante Deus e os homens ! », *idem*, pp. 122-123.

<sup>15</sup> « Eu entendo que seria uma tarefa mui interessante d'este Instituto o encarregar a alguns dos seus membros, o exame, e a censura de todos os livros impressos acerca da historia do Brasil tanto nacionaes como estrangeiros », *idem*, p. 124.

<sup>16</sup> « A historia só pode ser composta por philosophos, mas para isso devem estes gozar uma inteira e sensata liberdade », *idem*, p. 127.

<sup>17</sup> « É pois desde o anno de 1823 em diante que entre nós existe liberdade de escrever ; e por conseguinte parece-me absolutamente desculpavel a falta de bons escriptos nacionaes antigos,

pas d'être d'accord avec le premier secrétaire de l'IHGB, sur la division des époques historiques du Brésil, car il la considère comme convenant « aux divers écrivains anciens et modernes »<sup>18</sup>. Il accepte donc le partage en trois parties : la première : les indiens ; la deuxième : les ères des grandes découvertes et de l'administration coloniale ; et la troisième les événements de l'indépendance et leurs conséquences.

### 5.1.1. *La montagne de fables*

Selon Mattos, les périodes les plus compliquées, et à propos desquelles on peut avoir le plus de divergences, sont la première et la dernière<sup>19</sup>. La première pose de graves problèmes pour l'écriture de l'histoire : « il manque des monuments bibliques ou lapidaires qui puissent servir à donner une certaine couleur de probabilité à nos conjectures »<sup>20</sup>. En fait, « cette partie de l'histoire du Brésil existe, mais enterrée sous une montagne de fables, car chaque tribu, à la fois présente les origines les plus extravagantes sans pour autant pouvoir expliquer ni ses migrations ni son actuelle résidence »<sup>21</sup>. Elles vivent dans une sorte d'éternité<sup>22</sup>, dont on a peu de choses :

---

e absolutamente impossivem o arranjar-se desde já uma historia geral, ou uma historia philosophica do imperio de Santa Cruz », *idem*, p. 129

<sup>18</sup> « Eu abraçarei de boa vontade a opinião do nosso illustre secretario perpetuo, acerca da divisão das epochas da historia do Brasil, por achal-o conforme ao de diversos escriptores antigos e modernos », *idem*, p. 129.

<sup>19</sup> Voir RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1957, v. I, p. 153.

<sup>20</sup> « A primeira epocha que eu apresento é a dos aborigenes ous autochthones, em a qual infelizmente andaremos às apalpadelas, por falta de monumentos biblicos ou lapidares que sirvam ao menos para dar uma certa cor de probabilidade às nossas conjecturas », MATTOS, R. C. *op. cit.*, *idem*.

<sup>21</sup> « Esta parte da historia do Brasil existe enterrada debaixo de montanhas de fabulas, porque cada tribu ao mesmo tempo que apresenta origens as mais extravagantes, não sabem dar razão clara das suas emigrações, e a actual residencia », *idem*, pp. 129-130.



« Si je devais écrire l'histoire des aborigènes du Brésil, je me verrais terriblement embarrassé, comme tous ceux qui, à des époques plus ou moins reculées, ont disserté sur le sujet. Plusieurs historiens ont improvisé et ont voulu montrer comment certains faits sont nés, en réalité, de simples conjectures. La science linguistique, qui commence maintenant à être plus développée, nous montrera l'origine des tribus ou des nations. Nous ne devons pas attendre des peuples qui ne possèdent pas de monuments datés de siècles plus ou moins reculés, qu'ils nous disent s'ils se prennent ou non pour des autochtones, ou s'ils sont venus de régions lointaines pour s'établir dans les endroits où ils se trouvent à présent »<sup>23</sup>.

Pourtant la linguistique ne doit pas être une science isolée. Elle doit être accompagnée par la revalorisation du rôle des religieux, surtout des jésuites, et aussi par les résultats des expéditions ethnographiques et archéologiques. Mattos regrette le manque d'initiatives des gouvernements portugais et brésilien sur le sujet. L'investissement de l'état dans des recherches scientifiques, dont le but serait de découvrir le passé brésilien, aurait empêché les inventions de certains voyageurs qui, très souvent, ont décrit des tribus et des idiomes de sauvages qu'ils n'ont même pas vus ou entendus. A titre de preuve, Mattos offre son propre témoignage :

« Je me suis trouvé dans des circonstances qui m'ont obligé à me servir des indiens 'chavantes' pour comprendre les 'cherentes' ; après

<sup>22</sup> « (...) e para cada uma delas um seculo dos nossos é a eternidade », *idem*.

<sup>23</sup> « Se eu houvesse de escrever a historia dos aborigenes do Brasil, ver-me-hia tão embaraçado como todos os que em epochas mais ou menos remotas tem dissertado a respeito d'elles. Muitos historiadores improvisaram, e quizeram mostrar como factos certos e evidentes, aquelles que nasciam de simplices conjecturas. A sciencia da linguistica que agora começa a cultivar-se, é a que ha de mostrar-nos a origem das tribus ou nações ; nem esperamos que os homens que não possuem monumentos de seculos mais ou menos remotos, nos digam se se reputam autochthones, ou se vieram de terras longinquas estabelecer-se nos lugares em que oram se acham », *idem*, p. 133.

quelques heures je me suis rendu compte que mes interprètes ne comprenaient ni ce que je leur disais, ni les réponses que me donnaient ceux qui avaient été interrogés. La plus grande partie des indiens est excessivement stupide, presque tous sont de mauvais interprètes, et ceux qui sont appelés doux ou civilisés ont jusqu'à un certain point perdu leur langage »<sup>24</sup>.

Ce passage est très important pour la compréhension du discours historique issu de l'IHGB. Mattos ne se contente pas d'adresser une critique aux voyageurs. Il propose une méthode d'analyse des sources. Il y a des voyageurs qui n'ont pas vu ce qu'ils disent avoir vu ; mais il a une autre catégorie qui a vu et entendu, sans pour autant avoir compris. Par exemple, la compréhension phonétique entre les voyageurs et les indiens est une source de malentendus permanents. Sur ce sujet, Saint-Hilaire, Mawe, Koster, Neuwied, Spix et Martius ont commis, selon Mattos, des erreurs très graves<sup>25</sup>. Ces voyageurs sont tenus par l'historiographie brésilienne, du XIX<sup>e</sup> siècle, pour des explorateurs scientifiques par excellence. C'est pour cette raison que Mattos les excuse : « ils n'ont pas pu écrire selon la prononciation des gens cultivés », parce que « ces gens-là sont presque toujours absents dans les brousses »<sup>26</sup>. Malgré tout, on doit ce que l'on sait sur le sujet, reconnaît Mattos, à des étrangers comme Humboldt, Spix et Martius.

<sup>24</sup> « As circunstâncias em que me achei, obrigaram-me a servir-me de índios chavantes para entender os charentes ; e depois de muitas horas matadoras, conheci que os meus interpretes nem entendiam o que eu lhes dizia, nem as respostas, que me davam os interpretados. A maior parte dos índios é demasiadamente estúpida, quasi todos são pessimos interpretes, e os chamados mansos e civilizados, tem até certo ponto perdido a sua linguagem », *idem*, p. 136.

<sup>25</sup> *Idem*, p. 137.

<sup>26</sup> « (...) , e nem sempre poderam escrever segundo a pronunção das pessoas educadas : essas pessoas faltam quasi sempre em os sertões », *idem*.

### 5.1.2. *L'histoire est la science du passé, du présent et du futur*

Pour Mattos l'histoire est une science tridimensionnelle : elle peut être l'histoire du passé, du présent et aussi du futur. Cette notion, fort large, de l'histoire lui permet de la définir comme un savoir qui renferme tous les autres<sup>27</sup>.

Je voudrais m'attacher ici à l'affirmation de Mattos sur une possible *histoire du futur*. Normalement, l'histoire au futur n'est qu'une conséquence de la notion, très répandue à l'IHGB, d'*historia magistra*, car elle donne des *exempla*. Ce n'est pourtant pas le cas de Mattos. L'histoire peut, bien sûr, être pour lui l'effet du passé ou du présent. Il distingue les approches qui projettent l'histoire vers l'avenir : « Les vaticinations, les prophéties, les pressentiments ou les prévisions »<sup>28</sup>. Mattos ne donne pas de suite à ce raisonnement. Cependant, l'affirmation d'une histoire du futur est une perspective qui reste ouverte à l'IHGB et qui sera peu à peu désarticulée au nom de la scientificité de l'histoire. Elle est une de ces conceptions contre lesquelles le discours de la science se battra pour devenir scientifique.

### 5.1.3. *Le déplaisir de trouver des fictions au lieu de réalités : Hérodote*

La question du style de l'historien est aussi une préoccupation de Mattos, et d'ailleurs un thème très présent dans le discours historique de l'IHGB. D'après lui l'histoire doit être écrite d'une façon « harmonieuse, agréable,

---

<sup>27</sup> *Idem.*

<sup>28</sup> « Também ha historia acerca do futuro, a qual deve ser considerada como vaticínios, prophecias, pressentimentos ou previsões », *idem*, p. 137.

concise, décente, exacte et la plus claire possible »<sup>29</sup>. De cette manière, l'historien devra mettre en ordre l'ensemble de sources dont il dispose : « Les meilleurs documents pour écrire l'histoire du Brésil (et des autres nations) sont les monuments et les inscriptions sur pierre et métaux ; les diplômes législatifs, les actes d'investissement, les lettres impériales, les règlements, les affiches, (...), des gouverneurs, des évêques, des magistrats, des fonctionnaires publics, et les lettres de concession de terres aux habitants les plus anciens... »<sup>30</sup>. Ces sources ne sont pourtant pas prêtes à être utilisées par les historiens. Plusieurs documents officiels ont été perdus dans les archives, ou bien, les autorités en refusent l'accès car elle se méfient des usages qu'en font quelques historiens. En tout cas, une partie considérable de cette documentation est récupérable<sup>31</sup>, et doit être soumise à une critique sévère, à un examen minutieux, selon une méthode très ancienne, rappelle Mattos, et déjà conseillée par les grands maîtres des historiens. « Si les écrivains du Brésil eussent suivi ces règles nous n'aurions pas eu le déplaisir de trouver des fictions au lieu de réalités, et de lire, fortement défigurés, quelques-uns des plus beaux épisodes des fastes brésiliens »<sup>32</sup>.

---

<sup>29</sup> « deve ser escripta por um modo harmonioso, agradável, conciso, decente, exacto, e o mais claro que for possível », *idem*.

<sup>30</sup> « Os melhores materiaes para escrever historia do Brasil (e a de outrso lugares), são os monumentos e as inscripções abertas em laminas de pedra e metalicas ; os diplomas legislativos, as cartas imperiaes ou regias, os regulamentos ou regimentos, avisos, (...). Termos de posse dos governadores, dos bispos, magistrados, officiaes municipaes, e das outras classes de empregados publicos, e as cartas des sesmarias das terras concedidas aos mais antigos povoadores », *idem*, pp. 137-138,

<sup>31</sup> *Idem*, p. 139.

<sup>32</sup> « Se os escriptores do Brasil tivessem praticado estas regras que são imprescretiveis, e aconselhada desde a mais alta antiguidade por aquelles que estão reputados mestres dos historiadores, não teriamos o desgosto de encontrar ficções em vez de realidades, e de ler mui desfigurados alguns dos mais bellos episodios dos fastos brasileiros », *idem*, p. 139.

Toutefois, cette sensation négative, inspirée par les événements narrés de manière fictionnelle, explique Mattos, n'est pas une exclusivité de l'historiographie brésilienne. On trouve ses origines au début de l'histoire :

« Les Grecs – dit Mattos, toujours fiers d'eux-mêmes, ont honoré Hérodote avec l'épithète de père de l'histoire : cette assertion est fausse. Le philosophe d'Halicarnasse a écrit très longtemps après Dyonisio de Milet, Hecatée et Phorcide, parmi d'autres. Il a flatté la vanité grecque et a humilié tous les étrangers en leur attribuant le nom de barbares. Sa relation de la victoire de Thémistocle sur l'armée de Xerxès est une imposture. L'histoire des Mèdes est un autre tas de faussetés, et personne mieux que Dyonise d'Halicarnasse, Plutarque et D. Chrisostome, n'ont présenté le vrai caractère d'Hérodote, dans la manière dont il a écrit l'histoire »<sup>33</sup>.

L'usage des auteurs anciens est donc un objet de soucis autant que les récits de voyage, dont il faut se méfier. Par exemple, selon lui, Pline disait que Diodore avait été le premier Grec à ne pas avoir écrit de choses banales et pompeuses. « *Primus apud groecos desit nugari Diodurus*. D'autres historiens cependant ont indiqué que Diodore a écrit plusieurs choses insignifiantes »<sup>34</sup>. L'exemple le plus intéressant pris par Mattos reste celui d'Hérodote : le père de l'histoire ne serait qu'un menteur !<sup>35</sup> L'anathème jeté sur Hérodote contribue à la définition des profils possibles des *maîtres de l'histoire*. Hérodote ne l'est

<sup>33</sup> « Os gregos sempre orgulhosos, honraram Herodoto com o epitheto de pai da historia : esta asserção é falsa. O philosopho de Halicarnasso escreveu muito tempo depois de Dionisio de Mileto, Hecateo, Phorecide e outros. Elle lisongeu a vaidade grega, e deprimiu todos os estrangeiros, dando-lhes o nome de barbaros. A sua relação da victoria obtida por Themistocles sobre a armada de Xerxes, é uma impostura. A historia dos médos é outro amontoado de falsidades, e ninguem melhor do que Dioniso de Halicarnasso, Plutarco e D. Chrisostomo, apresentaram o verdadeiro caracter de Herodoto sobre o modo com que escreveu a historia », *idem*.

<sup>34</sup> « *Primus apud groecos desitnugari Diodurus*, mas outros historiadores tambem apontam immensas bagatellas escriptas por Diodoro », *idem*, p. 139.

donc pas. Mattos ne mentionne pas Thucydide, le modèle d'historien du jeune empereur, comme on le sait déjà. On ne peut pourtant pas en déduire que Thucydide n'ait pas de place dans cette galerie. En effet, on note chez Mattos une tentative d'insérer le discours sur l'histoire dans l'univers des réglementations et du travail critique sur les sources, en face duquel les paradigmes classiques, comme les récits de voyage, ont quelques difficultés à résister.

Nulle querelle vient de naître. Les auteurs anciens sont, bien entendu, appréciés, cités, utilisés, manipulés, mais, face à la controverse qui accompagne le discours de la *nouvelle histoire* à l'IHGB, ils sont rapidement abandonnés. Les historiens antiques n'ont point de défenseurs. Le reproche fait aux anciens n'est que l'une des multiples voies que la pensée scientifique a empruntée pour s'imposer.

### ***Conclusion : il faut retrouver les archives***

Mattos termine son mémoire, ou son exposé, en critiquant les « autorités qui refusent de livrer les documents nécessaires pour s'écrire l'histoire, au motif que, au nom du bien public, plusieurs personnes s'en sont servis au détriment d'autres personnes, ou quelquefois les ont égarés irrémédiablement. C'est pour cela que certaines archives brésiliennes se trouvent dilapidées »<sup>36</sup>. Néanmoins, remarque-t-il, il est toujours possible de redécouvrir « les éléments

<sup>35</sup> Sur ce sujet voir HARTOG, François. *Le miroir d'Hérodote*, op. cit., 1991, pp. 304-305.

<sup>36</sup> « Sei que muitas autoridades negam-se a franquearem os documentos necessários para se escrever a historia, porque a titulo do bem publico, diversas pessoas a quem foram confiados, serviram-se d'elles em detrimento alheio, e outras vezes deram-lhe descaminho irremediavel.

nécessaires à une bonne histoire, pourvu que l'on soit doté de patience, de goût et de la volonté de les fournir et de les chercher »<sup>37</sup>. Tant dans l'empire qu'ailleurs. Mattos commence la mise en œuvre de son travail par les archives étrangères. Il sait que l'histoire du Brésil ne repose pas exclusivement dans les archives nationales.

\*\*\*

La quête de la scientificité en histoire a fortement débuté à l'IHGB. Les paroles et le texte de Cunha Mattos font partie de cette entreprise. Ils démontrent aussi, de la même manière que le discours de Januário da Cunha Barbosa, que les préoccupations qui agitent ses membres, à propos de questions d'ordre théorique et méthodologique, dont l'objectif est de cerner ou de former une conception de l'histoire, passent par un forum de discussions très actif. Ses repères, ses marques, ses thèmes, contribuent à la construction des éléments qui vont aider à consolider le concept de l'histoire élaboré à l'IHGB.

Cependant, le débat ne fait que commencer. Car il ne suffit pas de dire comment l'histoire doit être écrite, il faut, en même temps, dire ce qu'il est interdit de faire. Chaque discussion, chaque discours, chaque texte porte de nouvelles possibilités, montre des chemins qui ne sont pas toujours désirables. En effet, il ne s'agit pas d'une innocente dispute académique. Ce qui est en jeu, c'est l'établissement des règles qui serviront à écrire l'histoire de la nation. Il s'agit donc, en fait, d'une lutte pour imposer des principes de classification et

---

Por este modo tem sido dilapidados alguns arquivos brasileiros », MATTOS, R. da C. *op. cit.*, 1863, p. 139.

de hiérarchie (l'histoire scientifique, la littérature et la poésie nationales) qui doivent orienter les lectures culturelles, politiques et sociales sur le Brésil. Bref, on assiste à une lutte pour établir une façon de penser le Brésil.

On aura des difficultés à dire quand elle finira. Le texte de Martius sera un atout sérieux et important dans cette bataille.

### **5.2. Comment on doit écrire l'histoire du Brésil, par Carl Friedrich Phillip von Martius**

Lors de la séance du 14 novembre 1840 à l'IHGB, Januário da Cunha Barbosa a proposé un prix à celui qui présenterait à l'institution un plan pour écrire l'histoire *ancienne et moderne* du Brésil. Ce plan devrait prévoir l'organisation de différentes branches historiographiques, comme l'histoire politique, civile, ecclésiastique et littéraire. Deux candidats y participent : Carl Friedrich Phillip von Martius et Henrique Júlio de Wallenstein.

En 1847, le prix est décerné. À cette occasion, la commission chargée d'analyser les deux monographies, composée de Francisco Freire Allemão, Joaquim da Silveira et Thomaz Gomes dos Santos, livre son rapport. Le commentaire sur le travail de Wallenstein, qui ne sera publié qu'en 1882<sup>38</sup>, est laconique et impitoyable :

« L'une des monographies propose la méthode des *Décades* à la mode de Tite-Live, de Barros et de Couto. Elle commence en 1500, époque de la découverte par Cabral jusqu'à 1510, date du naufrage de Diogo Alvares (le Caramurú) ; la deuxième, de 1510 jusqu'à 1521, date de la mort

<sup>37</sup> « os elementos necessarios para boas historias, se houver paciencia, gosto e vontade de fornecel-os e de procural-os », *idem*.

<sup>38</sup> Voir *Revista do IHGB*, 45, 1882, pp. 159-160.



du roi D. Manoel, etc., précédée d'une introduction où figure une description des nations indigènes qui habitaient les côtes du Brésil à l'époque de sa découverte. La partie politique serait comprise dans le contexte de l'histoire. Les parties civile, ecclésiastique et littéraire se trouveraient dans un article séparé à la fin de chaque décade, en conformité avec ce que fait l'abbé Millot dans l'*Histoire de France*. Il semble à la commission que l'auteur de ce mémoire n'a pas bien compris la pensée du programme, parce que cet Institut ne peut pas se contenter de la simple distribution des matières, par le moyen d'ailleurs, d'une méthode purement fictive ou artificielle, qui pourra être commode pour l'historien, mais qui n'est aucunement apte à produire une histoire du genre philosophique, comme on l'exige actuellement »<sup>39</sup>.

C'est donc von Martius qui remporte le prix. *Comment on doit écrire l'histoire du Brésil*, le titre de son mémoire, avait été déjà publié par la revue de l'IHGB en 1844<sup>40</sup>. Selon la commission, la publication du texte de von Martius a été due à une inattention de la rédaction de la *Revue* de l'IHGB<sup>41</sup>. Cependant, continuent les rapporteurs, on doit l'excuser, ou plutôt on doit la remercier, car le sujet du mémoire est tellement « transcendant pour le Brésil et sagement

<sup>39</sup> « Numa d'estas memorias se propõe o methodo das Decadas à maneira de Tito Livio, Barros e Couto : começando, v. g., em 1500, época da descoberta de Cabral, até 1510, tempo do naufragio de Diogo Alvares (o Caramurú) ; a segunda d'ahi a 1521, em que aconteceu a morte d'el-rei D. Manoel, etc. ; precedendo como introdução uma descripção das nações indigenas que na época do descobrimento habitavam as costas do Brazil. Que no contexto da historia se comprehenderia a parte politica ; e quanto à parte civil, ecclesiastica e litterarian essa iria em artigo separado no fim de cada decada, conforme o seguido pelo abbade Millot na *Historia de França*. Parece à comissão que o auctor d'esta memoria<sup>39</sup> não comprehendeu bem o pensamento do vosso programma, por quanto as vistas d'este Instituto não se podiam contentar com a simples distribuição das materias, e isto por um methodo puramente ficticio ou artificial, que poderá ser commodo para o historiador, mas de modo algum apto a produzir uma historia no *genro philosophico*, como se deve exigir actualmente », « Extracto da Ata da 168<sup>a</sup> sessão de 10 de junho de 1847 », *Revista do IHGB*, 9, 1847, pp. 279-287 (citation page 279).

<sup>40</sup> MARTIUS, C. F. Ph. von. « Como se deve escrever a historia do Brasil », *Revista do IHGB*, 6, 1844, pp. 389-411 (traduction de baron de Capanema), reproduit dans la *Revista do IHGB*, 219, 1953, pp. 187-205.

<sup>41</sup> En effet, la commission, dans le rapport, ne mentionne ni le nom de von Martius ni celui de Wallenstein, certainement pour respecter l'anonymat exigé par les règles du concours.

narré », que le nom de l'auteur ne fait que lui ajouter davantage de considération<sup>42</sup>. Enfin, la commission pense que l'IHGB (ou la rédaction de la *Revue*) ne devait pas différer la publication du mémoire de Martius « pour ne pas priver les gens de lettres » qui s'occupent de l'histoire du Brésil, de la connaissance immédiate d'un travail très utile « qui indique la manière de colliger et de disposer les documents nécessaires à sa composition »<sup>43</sup>. La commission fait ensuite un résumé de la monographie de Martius. Puis elle conclut :

« Voici, messieurs, un pâle reflet de cet important travail, où toutes les exigences de l'histoire se trouvent satisfaites. S'il y a quelque reproche à lui faire, c'est, peut-être, qu'une histoire écrite selon ces prescriptions serait inexécutable aujourd'hui ; ce qui signifie qu'il est trop bon. Toutefois, il ne s'agit pas d'une question de temps. Voici le modèle à suivre quand la chose sera réalisable. (...) Quelques esprits, plus sévères ou plus exigeants, auraient voulu peut-être que l'auteur cernât plus à la lettre le programme, et entrât plus en détail dans la distribution systématique des diverses parties de l'histoire, dans la division des époques, dans l'enchaînement des faits, etc. Mais, outre le fait que l'auteur n'a pas méprisé toute cette partie, la valeur des considérations philosophiques qu'il présente est si importante qu'elles empêchent de s'arrêter à ces détails. La commission conclut donc que le mémoire de M. Dr. C. F. Ph. von Martius sur *Comment on doit écrire l'histoire du Brésil* satisfait de façon totale le programme de l'Institut et doit être primé »<sup>44</sup>.

<sup>42</sup> « Extracto da Ata da 168ª sessão de 10 de junho de 1847 », *Revista do IHGB*, 9, 1847, pp. 279-280.

<sup>43</sup> « Pensou-se que se não devia differir a sua publicação para não privar de seu immediato conhecimento as pessoas litteratas que no Brazil se occupam de investigações da historia do seu paiz, pois que n'ella se indica o modo pelo qual se devem colligir e dispor os materiaes para a sua composição », *Idem*, p. 280.

<sup>44</sup> « Eis aqui, Srs., um pallido reflexo d'esse importante trabalho, onde todas as exigencias da historia se acham satisfeitas. Se alguma cousa se podia dizer contra elle, é que uma historia

Qui était Martius ? Quels rapports entretenait-il avec le Brésil pour que l'Institut lui accorde une telle légitimité ?

Martius et Spix racontent : « Sa Majesté, le roi de la Bavière<sup>45</sup>, protecteur des sciences, convaincu des avantages qu'entraînerait, pour elle-même, et surtout pour l'humanité, le plus petit savoir sur l'Amérique, transmit avec cet objectif, en 1815, à l'Académie de Sciences de Munich, l'ordre d'organiser un voyage scientifique à l'intérieur de l'Amérique du Sud »<sup>46</sup>. Martius (1794-1868), qui était un jeune botaniste et Johann Baptist von Spix (1781-1826), un zoologiste déjà reconnu, furent choisis pour la mission<sup>47</sup>. Le résultat de cette expédition fut divulgué dans le récit *Reise in Brasilien (Voyage au Brésil)*, qui a été publié, en trois volumes, entre 1823 et 1831, soit cinq ans après la mort de Spix<sup>48</sup>. Karen M. Lisboa résume bien le récit des deux savants :

« Le *Voyage au Brésil* n'est pas un simple récit de l'expédition ayant pour base des annotations

---

escrita segundo ahi se prescreve talvez seja inexequível na actualidade ; o que vem a dizer que elle é bom de mais. Porém não se trata aqui de uma questão de tempo ; ahi esta o modelo para quando a cousa fôr realisavel. Alguns espiritos, ou mais severos ou mais exigentes, queriam talvez que o auctor se cingisse mais à letra do programma, e entrasse mais detalhadamente na distribuição systematica das diversas partes da historia, na divisão das épocas, no encadeamento dos factos, etc. Mas, Srs., além de que o auctor não despresou de todo essa parte, o valor das considerações philosophicas apresentadas por elle são de tal importancia, que não deixam pensar n'esses detalhes. Conclue portanto a commissão que a memoria do Sr. Dr. Carlos Frederico Ph. De Martius sobre como se deve escrever a historia do Brazil satisfaz exuberantemente ao programma do Instituto, e deve ser premiada », *idem*, p. 287.

<sup>45</sup> Maximilian Joseph I.

<sup>46</sup> SPIX, J. B. von./ MARTIUS, C. F. P. von. *Viagem pelo Brasil (1817-1820)*, tradução promovida pelo IHGB, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1938, vol. I, p. 7. Manoel Luiz Salgado Guimarães rappelle que cette première traduction complète du récit de Martius et Spix présente des contre-sens qui, quelquefois, changent « radicalement le sens de l'original ». L'auteur remarque que l'édition de 1981 a corrigé quelques passages, GUIMARÃES, M. L. S. « História e natureza em von Martius : esquadrinhando o Brasil para construir a nação », *História, Ciências, Saúde*, vol. VII (2), jul-out 2000, pp. 391-413 (surtout notes 12 et 13).

<sup>47</sup> Sur la biographie de Spix et de Martius, voir LISBOA, Karen Macknow. *A nova Atlântida de Spix e Martius : natureza e civilização na Viagem pelo Brasil (1817-1820)*, São Paulo, Hucitec, 1997, pp. 51- 55.

<sup>48</sup> La collaboration de Spix s'est arrêté au deuxième volume, cependant, Martius a gardé le nom de son collègue jusqu'à la fin, LISBOA, K. M. *op. cit.*, 1997, p. 55.

de voyage, il est aussi le résultat d'une recherche bibliographique exhaustive. Spix et Martius se sont appuyés sur d'autres auteurs qui ont traité du Nouveau Monde, dans des chroniques de voyage, des récits de naturalistes, des textes historiographiques et des traités économiques. Parmi ces sources, on relève *History of Brazil* de Robert Southey et les ouvrages d'Alexander von Humboldt et de Azeredo Coutinho »<sup>49</sup>.

En décembre 1820, ils étaient rentrés à Munich. Ils y sont reçus par le monarque qui leur octroie un titre de noblesse<sup>50</sup>, ainsi qu'une pension à vie. Spix est aussi nommé conseiller à la cour, et Martius devient membre ordinaire de l'Académie des Sciences, conservateur du Jardin Botanique et professeur de l'Université de Munich.

La formation académique et la carrière professionnelle de Martius sont presque entièrement dédiées aux sciences de la nature. Toutefois, héritier de la culture des Lumières, il s'intéresse aussi à l'ethnologie, surtout dans les aspects sociaux et historiques des endroits qu'il a visités<sup>51</sup>. Il n'est donc pas tout à fait inattendu que Martius devienne associé – membre émérite, précisions même – de l'IHGB dès sa fondation. Ainsi, il n'est pas un inconnu lorsqu'il remporte le prix de l'IHGB.

<sup>49</sup> *Idem.*

<sup>50</sup> Ce qui explique la particule « von » devant leurs noms. Voir LISBOA, K. M. *op. cit.*, 1997, p. 54.

### 5.2.1. *Martius, Varnhagen et l'historiographie brésilienne*

Depuis sa publication, la monographie de Martius a été analysée par plusieurs commentateurs<sup>52</sup>. Il s'agit, en conséquence, d'un texte très exploré et sur lequel s'est produit une sorte de consensus, si j'ose dire, épistémologique. Martius aurait été le premier théoricien de l'écriture historique brésilienne. Il aurait proposé un modèle d'écriture qui aurait d'abord été suivi par Varnhagen, et ensuite par tous ses successeurs.

Ainsi, pour Wilson Martins, le mémoire de Martius est « un essai original de méthodologie historique »<sup>53</sup>. D'après Manoel L. Sczigado Guimarães, le « texte de Martius semble fournir le canevas qui permettra l'élaboration d'un récit doté d'une intrigue, définissant de cette façon une physionomie propre à la nation ». Martius, toujours selon Manoel Guimarães, aurait donné aux historiens brésiliens les instruments intellectuels qui allaient les aider à penser leur passé d'une manière *historique*. En conséquence, il peut « être intégré à l'expérience du présent, de même qu'il peut signaler l'avenir ». Enfin, « Martius, désormais voyageur et historien, réalise avec ce texte emblématique les conditions

<sup>51</sup> GUIMARÃES, M. L. S., *op. cit.*, 2000, p. 397-398.

<sup>52</sup> Pour ne citer que quelques-uns : ROMERO, Silvio. « Carlos Frederico F. de Martius e suas idéias acerca da história do Brasil », in *História da literatura brasileira. Tomo Quinto : Diversas manifestações na prosa. Reações anti-românticas na poesia*. (1<sup>a</sup> ed. 1888) 6<sup>a</sup> ed., Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1960, pp. 1521-1549 ; RODRIGUES, José Honório. *op. cit.*, 1957, pp. 160-163 ; RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. A historiografia conservadora*, vol. II – Tomo I, São Paulo, Editora Nacional, 1988, pp. 40-41 ; RODRIGUES, J. H. « Historiografia estrangeira sobre o Brasil. Martius », in *Vida e história*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1966, pp. 151-161 ; CANABRAVA, Alice. « Varnhagen, Martius e Capistrano de Abreu », *III Colóquio de Estudos Teuto-Brasileiros*, Porto Alegre, Editora da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 1980, pp. 215-235 ; OBERACKER, K. H. « Viajantes, naturalistas e artistas estrangeiros », in HOLANDA, S. B. de. (org) *História Geral da Civilização Brasileira. O Brasil monárquico – O processo da civilização*, São Paulo, Difel, T. II, v. 1, cap. V, 1976, pp. ; CAMPOS, M. P. *op. cit.*, 1977, pp. 260-263 ; IGLÉSIAS, Francisco. *op. cit.*, pp. 65-72 ; LISBOA, K. M. *op. cit.*, 1997 ; GUIMARÃES, M. L. S. 2000.

<sup>53</sup> MARTINS, W. *op. cit.*, vol. II, 1978, p. 285.

d'émergence du texte historique au sens moderne »<sup>54</sup>. Mais, avant Manoel S. Guimarães, José Honório Rodrigues, contestait le caractère programmatique du mémoire de Martius :

« on ne peut pas dire précisément qu'il s'agissait d'un programme de méthodologie historique, car les premiers séminaires de Leopold Ranke et de George Waitz ont commencé quelques années plus tard. Il n'y avait, donc, aucune rigueur méthodique et scientifique dans la leçon que Martius présentait aux Brésiliens. Elle était plus le fruit de son expérience personnelle dans le grand centre scientifique de l'Allemagne et de ses importantes observations recueillies grâce à son voyage »<sup>55</sup>.

Pourtant, Rodrigues conclut que : le travail de Martius « présente un si grand nombre d'idées générales sur le problème de l'histoire brésilienne, qu'il servira de point de départ à plusieurs travaux qui, plus tard, seront écrits sous l'inspiration de la méthode définie dans ce texte »<sup>56</sup>. Manoel S. Guimarães, dans un autre travail, souligne encore que Martius « définit les lignes maîtresses d'un projet historiographique capable de garantir une identité spécifique à la nation en construction »<sup>57</sup>. Ce qui signifie que le texte de Martius, comme disait

<sup>54</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op.cit.*, 2000, pp. 406-407.

<sup>55</sup> RODRIGUES, J. H. « Historiografia estrangeira sobre o Brasil. Martius », *op. cit.*, 1966, p. 158. L'affirmation de J. H. Rodrigues à propos de Ranke n'est pas précise. Depuis la réception favorable de son première ouvrage (*Geschichte der romanischen und römischen Völker von 1494-1553*), publié en 1824, il a été nommé à l'Université de Berlin, en 1825. « This work – dit James Powell, combined his insistence on the critical use of primary sources with his concern to show the interrelatedness of the European nations and to unveil the forces operative in the modern European world. Ranke was a controversial figure in his own time. Still the influence of his writings and his teaching was enormous. From his seminar at the University of Berlin he sent forth many of the leaders of the next generation of historians. POWELL, J. « Introduction », in IGGERS, Georg G./POWELL, James M. (edited by) *Leopold von Ranke and the shaping of the historical discipline*, Syracuse, Syracuse University Press, 1989, pp. XIV-XV. Voir aussi FUETER, Eduard. *op. cit.*, p. 604-620.

<sup>56</sup> *Idem.*

<sup>57</sup> GUIMARÃES, M. L. S., *op. cit.*, 1988, p. 16.

Manoel S. Guimarães et W. Martins, est devenu, par défaut, une espèce de *manuel* d'introduction aux études historiques pour les historiens brésiliens au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>.

En effet, José Honório Rodrigues arrive même à réduire l'œuvre de Varnhagen à un épiphénomène du *programme* de Martius : « la méthode de travail de Varnhagen – dit-il, n'a consisté presque exclusivement qu'à réaliser les recherches des sources, pour des faits importants et significatifs signalés par Martius »<sup>59</sup>. Pour Stuart B. Schwartz « in Varnhagen's work the ideas of Martius were already bearing important if somewhat undeveloped fruit »<sup>60</sup>. Francisco Iglésias remarque aussi l'importance de Martius dans le travail de l'historien brésilien : « l'influence [de Martius] est sensible sur l'œuvre de Varnhagen, qui a été écrite dans la décennie suivante, bien qu'il soit peu cité – en deux passages seulement, et encore, en tant que naturaliste et non comme auteur d'un plan applicable à l'écriture de l'histoire »<sup>61</sup>. Finalement, José Carlos Reis confirme ces commentateurs et résume la question : après le *projet* de Martius « il ne manquait alors que l'historien brésilien capable de le mettre en exécution. Varnhagen accomplira cette tâche et deviendra le premier grand 'inventeur' du Brésil »<sup>62</sup>.

Arno Wehling relativise un peu le débat. Selon lui, il ne s'agit pas d'une influence directe, mais d'une orientation partagée avec d'autres textes, comme ceux de Januário da Cunha Barbosa et du vicomte de São Leopoldo. Varnhagen

<sup>58</sup> Karen Macknow Lisboa, qui se consacre aujourd'hui à la littérature du voyage du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout sur Spix et Martius, est d'accord avec J. H. Rodrigues. Voir LISBOA, K. M. *op. cit.*, 1997, pp. 180-181.

<sup>59</sup> RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1957, p. 163.

<sup>60</sup> SCHWARTZ, S. B. « Francisco Adolfo de Varnhagen : diplomate, patriote, historien », in *The Hispanic American Historical Review*, vol. XLVII, n° 2, may, 1967, pp. 185-202 (citation p. 197).

<sup>61</sup> IGLÉSIAS, F. *op. cit.*, p. 71.

aurait été le « meilleur exemple » de ce programme défini par plusieurs plumes<sup>63</sup>.

L'idée que Varnhagen ait été directement influencé par Martius existe déjà à l'époque, tant au Brésil qu'ailleurs. Le plus important critique français de l'*Histoire générale du Brésil* de Varnhagen, le géographe Armand D'Avezac, allègue, dans le compte-rendu qu'il a fait pour le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris* en 1857, déjà cité dans le présent travail, qu'avec « un devancier tel que Southey, un programme magistralement esquissé tel que celui de Martius, préparé en outre lui-même par l'étude directe des documents originaux glanés dans toutes les archives, le nouvel historiographe se trouvait dans les conditions les plus avantageuses pour entreprendre son œuvre »<sup>64</sup>.

Le 20 novembre 1857, dans une lettre adressée à Manuel de Araújo Porto Alegre, Varnhagen se plaint de la critique d'Avezac. Il dit à son interlocuteur qu'il « pense prouver » à d'Avezac que « l'œuvre de Southey ne peut pas s'intituler *histoire générale du Brésil*, car elle traite d'autres pays, et ne contient pas les faits des annales complètes du Brésil de 1500 (en réalité 1499) jusqu'à 1808, et est très déficiente sur les quarante dernières années », ce que Varnhagen a vraiment fait, comme on l'a déjà vu. En passant, il dira aussi au géographe qu'il « n'est pas juste de dire à un homme » comme lui, « qui a médité au sujet de son œuvre », qu'elle ne serait qu'une application du programme de Martius. En vérité, ses orientations, il les a trouvées dans « tous les traités actuels portant sur la manière d'écrire l'histoire générale de n'importe

<sup>62</sup> REIS, J. C. *op. cit.*, 1997, p. 111, et 1999, p. 28.

<sup>63</sup> WEHLING, A. *Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999, p. 44.

<sup>64</sup> D'AVEZAC, A. « Sur l'histoire du Brésil... », 1857, citation p. 96.



quelle nation »<sup>65</sup>. Dans la réponse que Varnhagen a lue à la Société de Géographie de Paris à la fin de 1857, il mentionne la polémique autour de Martius de façon très brève : « et M. d'Avezac, qui donne tant d'importance à un travail de M. Martius, aura remarqué que, sur ce point comme sur bien d'autres, je me suis trouvé par ma propre inspiration très d'accord avec mon ami le savant Bavaois »<sup>66</sup>. Varnhagen cite un passage de son *Historia geral do Brazil*, et un passage de l'article de Martius en question, pour prouver la coïncidence des propos et non l'influence de ce dernier sur son étude<sup>67</sup>.

Capistrano de Abreu, éditeur et annotateur de la troisième édition de l'*Histoire générale* de Varnhagen, déclare dans une annexe à cette œuvre que l'observation de D'Avezac « est très juste »<sup>68</sup>. De plus, poursuit Capistrano, personne n'a remarqué jusqu'à ce présent « que, dans la deuxième édition, l'auteur de l'*Histoire générale* a greffé sur les idées de Martius les visions lumineuses de D'Avezac, celles-là mêmes qu'il avait, d'abord, énergiquement contestées »<sup>69</sup>. En effet, conclut-il, « avec le plan de Martius, Varnhagen s'est lancé franchement dans l'étude »<sup>70</sup>.

<sup>65</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência ativa, op. cit.*, 1961, pp. 251-252.

<sup>66</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil, op. cit.* 1858, pp. 53-54.

<sup>67</sup> Varnhagen cite un extrait de l'*Histoire générale du Brésil*, et un du mémoire de Martius, qui est l'unique référence que j'ai pu trouver de ce texte dans l'ensemble de l'œuvre du Brésilien, pourtant sans indiquer les sources : « la période de la découverte et de la colonisation primitive du Brésil, ne peut être comprise qu'en rapport avec les prouesses maritimes, commerciales et guerrières des portugais, ... etc. » VARNHAGEN, *Historia geral do Brasil, op. cit.*, T. I., 1854, p. ; « le Portugais, qui a apporté les conditions et les garanties morales et physiques d'un royaume indépendant ; est le moteur le plus fort et la plus essentiel », MARTIUS, C. F. Ph. von. « Como se deve escrever a historia do Brasil (1844) », *Revista do IHGB*, 219, 1953, p. 188.

Il faut signaler que Varnhagen ne cite pas l'article de Martius ni dans la première ni dans la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*.

<sup>68</sup> ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o visconde de Porto Seguro », in *História geral do Brasil, op. cit.*, 1928, p. 435.

<sup>69</sup> *Idem.*

<sup>70</sup> *Ibidem.*

Pour des raisons différentes de celles de Varnhagen, Silvio Romero, en 1888, considère « qu'on exagère la valeur de cet essai » de Martius. Il conclut que les écrivains nationaux, comme Varnhagen et Gonçalves Dias, entre autres, n'avaient pas besoin de ses leçons sur l'histoire<sup>71</sup>.

\*\*\*

Le texte de Martius a été normalement analysé à partir de la notion d'*influence* (soit positive, soit négative). Je ne la refuse point. Toutefois, je voudrais proposer une analyse du texte de Martius en le confrontant aux discours existants à l'IHGB sur l'écriture de l'histoire, surtout à celui qui est le plus générique, et peut-être le plus important, c'est-à-dire celui d'une poétique de l'histoire.

Le mémoire de Martius, daté du 10 janvier 1843 à Munich, est divisé en quatre parties :

1. Idées générales sur l'histoire du Brésil ;
2. Les indiens et leur histoire comme partie de l'histoire du Brésil ;
3. Les Portugais et leur rôle dans l'histoire du Brésil ;
4. La race africaine et ses rapports avec l'histoire du Brésil.

Cet ordre est déjà révélateur. Il repère un temps : les indiens sont arrivés avant les Portugais. Cela n'allait pas de soi. Tout le monde le savait, pourtant ce

---

<sup>71</sup> ROMERO, S. *op. cit.*, tome V, (1888), 1960, p. 1521, et p. 1549.

n'était pas important. En fait, les histoires et les traités sur le Brésil commençaient avec toute une autre organisation. Par exemple, dans l'*Histoire du Brésil (1500-1627)* du Frère Vicente do Salvador, datée de 1627, l'histoire indienne commence au douzième chapitre du premier livre<sup>72</sup>. L'*Histoire de l'Amérique portugaise*, de Sebastião da Rocha Pita, publiée à Lisbonne en 1730, suit un modèle semblable : d'abord une notice à propos « de l'état où se trouvait l'empire lusitain », puis « la découverte du Brésil ». Les indiens figurent certes au livre premier, mais après quelques observations géographiques, cartographiques, zoologiques, etc<sup>73</sup>. Robert Southey, dans son *History of Brazil* (1810), donne aussi des informations sur les indiens dès le premier chapitre, mais il commence avec le voyage de Vicente Pinzon et de Pedro Alvarez Cabral<sup>74</sup>. Cependant, le plus important exemple ne vient pas de la période antérieure à Martius, mais de l'*Historia geral do Brazil* de Varnhagen (1854). Si son ouvrage débute par « l'origine de la découverte de l'Amérique », les indiens n'apparaissent qu'au huitième chapitre<sup>75</sup>.

Ainsi, le texte de Martius marque une nouvelle étape dans l'opération historiographique de l'IHGB. Nous allons la suivre *pari passu*.

<sup>72</sup> SALVADOR, F. Vicente do. *História do Brasil*, Belo Horizonte, Editora Itatiaia, 1982. Cet ouvrage n'a été publié intégralement qu'en 1888 dans les *Annales de la Bibliothèque nationale* du Rio de Janeiro, volume 13. La deuxième édition de cet ouvrage a été mise au point par Capistrano de Abreu en 1918. Dans une « note préliminaire », il adresse quelques critiques à Varnhagen, qui aurait consulté le manuscrit au début de sa carrière. Voir IGLÉSIAS, F. *op. cit.*, 2000, pp. 31-32 ; et RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1957, pp. 613-614.

<sup>73</sup> PITA, S. da R. *História da América portuguesa* (1730), Belo Horizonte, Editora Itatiaia/EDUSP, 1976, pp. 19-44.

<sup>74</sup> SOUTHEY, R. *op. cit.*, 1810. Dans le premier chapitre il décrit « the appearance of the natives » (pp. 12-12), et le « cannibalisme of the natives » (pp. 15-18).

<sup>75</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.*, 1854. L'historien changera cet ordre dans la deuxième édition, à cause de sa polémique avec d'Avezac. Je reviendrai sur ce sujet.

### 5.2.2. Idées générales sur l'histoire du Brésil

#### *Les trois races*

Dans la première partie, l'auteur rappelle à ceux qui prétendent se charger d'écrire l'histoire du Brésil qu'ils ne doivent jamais perdre de vue les éléments qui ont contribué à former l'homme Brésilien, c'est-à-dire les trois races : la race de couleur cuivre ou américaine ; la blanche ou caucasienne ; et enfin l'éthiopienne<sup>76</sup>. « Du contact, du mélange, des rapports réciproques et des changements de ces trois races a été formée l'actuelle population, dont l'histoire, due à cette formation, a une marque très particulière »<sup>77</sup>.

Malgré ce respect et cette reconnaissance de la différence sociale, il y a, dans l'argumentation de Martius, une perspective essentialiste : chaque race doit suivre son caractère inné<sup>78</sup>. Donc l'histoire qui en résulte sera l'effet « d'une loi particulière des forces diagonales »<sup>79</sup>. Pour lui, chacune des particularités essentielles qui distinguent les races existe un « moteur ». Celui-ci, d'après la métaphore dynamique de Martius, aura un rôle plus ou moins important dans l'histoire, conforme à son « énergie, son nombre et sa dignité » (c'est-à-dire les caractéristiques physiques, politiques, démographiques et morales). A partir de quoi, « il s'ensuit, nécessairement que le Portugais, dans le rôle de découvreur, de conquérant et de maître, a eu une influence prépondérante sur ce

<sup>76</sup> MARTIUS, C. F. Ph. von. « Como se deve escrever a historia do Brasil (1844) », *Revista do IHGB*, 219, 1953, p. 187.

<sup>77</sup> « Do encontro, da mescla, das relações mútuas e mudanças dessas três raças, formou-se a atual população, cuja história por isso mesmo tem um cunho muito particular », *idem*. Martius aurait été le premier à proposer cette analyse « combinatoire » des trois races. Voir RODRIGUES, J. H. *op.cit.*, 1957, p. 161 ; et RODRIGUES, J. H. *op.cit.*, 1966, p. 158.

<sup>78</sup> Martius, *op. cit.*, (1844), 1953, p. 188.

<sup>79</sup> « Segundo uma lei particular das forças diagonais », *idem*.

développement ; il a apporté les conditions et les garanties morales et physiques d'un royaume indépendant ; enfin, il se présente comme le moteur et le plus fort et le plus essentiel »<sup>80</sup>. Toutefois, « ce serait une grande erreur », selon « tous les principes de l'historiographie pragmatique », de s'adonner au mépris des forces indigènes et des noirs, car « ils ont aussi concouru » à la formation « physique, morale et civile de la totalité de la population ». Autrement dit, « ils ont réagi sur la race prédominante »<sup>81</sup>. Il faut remarquer ici l'audace de Martius. Non seulement parce qu'il intègre les indiens dans ce processus formateur, pour ainsi dire, de la nationalité, mais aussi parce qu'il y intègre les noirs. Si on peut expliquer la présence indienne grâce à la composante romantique de la période, il n'en est pas de même pour les esclaves. Martius a été l'un des premiers, sinon le premier, à essayer de résoudre le *problème épistémologique* que représentait l'esclavage au Brésil. Il en était conscient :

« Je sais très bien qu'il y a des *blancs*, qui devant une telle concurrence des races inférieures, méprisent leurs ascendances ; mais je suis sûr aussi qu'ils ne seront pas trouvés parmi ceux qui haussent la voix pour revendiquer une *historiographie philosophique du Brésil*. Les esprits les plus éclairés et les plus profonds, au contraire, trouveront dans cette investigation du rôle qu'ont eu, et qu'ont encore, les races indienne et éthiopique dans le développement historique du peuple brésilien,

<sup>80</sup> « Disso necessariamente se segue o português, que, como descobridor, conquistador e senhor, poderosamente influuiu naquele desenvolvimento<sup>80</sup> ; o português, que deu as condições e garantias morais e físicas para um reino independente ; que o português se apresenta como o mais poderoso e essencial motor », *idem*.

<sup>81</sup> « Mas também de certo seria um grande erro para todos os princípios da historiografia-pragmática, se se desprezassem as forças dos indígenas e dos negros importados, forças estas que igualmente concorreram para o desenvolvimento físico, moral e civil da totalidade da população. Tanto indígenas, como os negros, reagiram sobre a raça predominante », *idem*.

un nouveau stimulus pour l'historien humain et sérieux »<sup>82</sup>.

Martius cherche à désarticuler les éventuelles résistances à son argumentation. Allemand, blanc, homme de science, qui parle au nom d'une *historiographie philosophique*, écrivant pour les historiens, il décline ceux qui ne pensent pas comme lui : ils ne seraient ni profonds, ni humains, ni philosophiques.

Ainsi, comme l'histoire des peuples et celle des individus sont conduites par le « génie de l'histoire (du monde) », il est normal que, quelquefois il « croise les races pour arriver aux plus sublimes fins dans l'ordre du monde ». La nation anglaise, composée par les celtes, les danois, les romains, les anglo-saxons et les normands, « ne retire-t-elle pas son énergie, sa fermeté et sa persévérance », demande-t-il, de ce mélange racial ?<sup>83</sup>

<sup>82</sup> « Sei muito bem que *brancos* haverá, que a uma tal ou qual concorrência dessas raças inferiores taxem de menoscabo à sua prosápia ; mas também estou certo que êles não serão encontrados onde se elevam vozes para uma *historiografia filosófica do Brasil*. Os espíritos esclarecidos e mais profundos pelo contrário acharão na investigação da parte que tiveram, e ainda tem as raças índia etiópica no desenvolvimento histórico do povo brasileiro, um novo estímulo para o historiador humano e profundo », *idem*. Si on est d'accord avec P. M. Campos qui fait un parallèle entre le mémoire de Martius et l'introduction de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* d'A. Thierry, on pourrait rapprocher cette dernière citation de Martius de celle de Thierry : « C'est fausser l'histoire que d'y introduire le mépris philosophique pour tout ce qui s'éloigne de l'uniformité de la civilisation actuelle, et de regarder comme seuls dignes : d'une mention honorable les peuples au nom desquels le hasard des événements a attaché l'idée et le sorte de cette civilisation », THIERRY, A. *op. cit.*, 1825, p. II ; CAMPOS, P. M. Um naturalista e a história », *Revista de História*, São Paulo, ano XXII, vol. XLIII, julho-setembro, 1971, pp. 241-248 (surtout pp. 243-244). Je ne veux pas revenir sur la question des « influences », mais plutôt remarquer une supposée « influence » de l'« influence », qui serait disséminée partout, comme semble le montrer Thierry, dans le discours historiographique brésilien de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>83</sup> « Quem poderá negar que a nação inglesa deve sua energia, sua firmeza e perseverança a essa mescla dos povos célticos, dinamarquês, romano, anglo-saxão e normando ! », *idem*. Selon P. M. Campos « la confrontation avec l'introduction de Thierry révèle que Martius a véritablement trouvé une ressemblance entre le processus de formation de l'Angleterre (...), et le cas brésilien. La simple existence d'une race en situation servile servait à cette comparaison », CAMPOS, P. M. *op. cit.*, 1971, p. 243. Sur la question du « génie de l'histoire » chez Martius, voir WELING, Arno « A concepção de historia em Martius », *Revista do IHGB*, 1994.

Le cas brésilien est analogue, en peut-être plus remarquable. Car, le *génie de l'histoire* a amalgamé des races « entièrement diverses par leurs individualités », pour créer une « nouvelle nation, merveilleusement organisée ». Au Brésil, ces trois races sont disposées l'une à côté de l'autre, d'une manière méconnue par l'histoire ancienne. En plus, Martius suppose que « les rapports particuliers, grâce auxquels le Brésilien permet au noir d'influer sur le développement de la nationalité brésilienne, désignent par eux-mêmes le destin du pays »<sup>84</sup>. Voici l'une des singularités que « l'historien réflexif » doit étudier<sup>85</sup>.

— Évidemment le *génie* a prévu que le « sang portugais devrait absorber les confluents des races indienne et éthiopique ». De cette façon, Martius ne croit pas « offenser » les Brésiliens, puisqu'un « auteur philosophique, pénétré des doctrines de la vraie humanité et d'un christianisme éclairé », doit savoir « apprécier l'homme à sa véritable valeur », c'est-à-dire en faisant abstraction de sa couleur ou de son évolution : ceci « est aujourd'hui une *conditio sine qua non* pour le véritable historien »<sup>86</sup>.

Martius termine cette introduction générale par un rappel pédagogique : en racontant l'histoire de l'éducation morale et civile des Indiens et des Noirs, et

<sup>84</sup> « E até me inclino a supor que as relações particulares, pelas quais o brasileiro permite ao negro influir no desenvolvimentos da nacionalidade brasileira, designa por si o destino do país », *idem*, p. 189.

<sup>85</sup> *Idem*.

<sup>86</sup> « O sangue português, em um poderoso rio deverá absorver os pequenos confluents das raças índias e etiópica. (...) Eu creio que um autor filosófico, penetrado das doutrinas da verdadeira humanidade, e de um cristianismo esclarecido, nada achará nessa opinião que possa ofender a suscetibilidade dos brasileiros. Apreciar o homem segundo o seu verdadeiro valor, como a mais sublime obra do Criador, e abstraindo da sua cor ou seu desenvolvimento anterior, é hoje em dia uma *conditio sine qua non* para o verdadeiro historiador », *idem*, pp. 188-189. Encore un parallèle direct avec Thierry. D'après Campos cette phrase est une sorte d'écho ou d'application de ce passage du romantique français : « les classes supérieures qui s'observent aujourd'hui, et luttent ensemble pour des systèmes d'idées ou de gouvernement, ne sont autres, dans plusieurs pays, que les peuples conquérants et les peuples asservis d'une

les résultats de leurs institutions respectives, les historiens pourront juger selon le point de vue du futur. Comme Sibylle, dit Martius, ils pourront donc prophétiser l'avenir, c'est-à-dire « offrir des projets utiles, etc..., etc... »<sup>87</sup>. Le mérite d'une œuvre historique au Brésil est proportionnel à la défense de ces races : « un historien qui semble se méfier de la perfectibilité d'une partie du genre humain, autorise le lecteur à se méfier de sa capacité à se mettre au-dessus des visions partiales ou haïssables »<sup>88</sup>. L'impartialité par rapport aux origines raciales est une proposition théorique et méthodologique presque révolutionnaire pour l'époque. Néanmoins, elle doit être étayée par des caractéristiques sensibles : il faut le faire avec « vivacité » et « chaleur »<sup>89</sup>. L'impartialité devant les choix des objets n'implique donc pas une objectivité au niveau de l'écriture.

### 5.2.3. *Les indiens et leur histoire comme partie de l'histoire du Brésil*<sup>90</sup>

Les Portugais ont trouvé dans la *Terra de Santa Cruz*, en 1500, un peuple d'aborigènes. Qui étaient-ils ? D'où sont-ils venus ? Quelles sont les causes qui les ont réduits à cette dissolution morale et civile, et qui font que nous ne reconnaissons aujourd'hui que des « ruines de peuples », demande Martius<sup>91</sup>.

---

époque antérieure ». CAMPOS, P. M., *op. cit.*, 1971, p. 243 ; THIERRY, A., *op. cit.*, 1825, p. V.

<sup>87</sup> *Idem*, p. 189.

<sup>88</sup> « Um historiador que mostra desconfiar da perfectibilidade de uma parte do gênero humano autoriza o leitor a desconfiar que ele não sabe colocar-se acima de vistas parciais ou odiosas », *idem*, pp. 189-190.

<sup>89</sup> *Idem*, p. 189.

<sup>90</sup> « Os índios (a raça cor de cobre) e sua história como parte da história do Brasil », *idem*, p. 190.

<sup>91</sup> *Idem*.



### *Comparer le comparable*

L'histoire de ces peuples en ruine pose plusieurs problèmes d'ordre pratique à l'historien. D'abord, il s'agit d'une « histoire qui, pour l'instant, n'est pas divisée en époques distinctes, et n'a pas de monuments visibles ». En fait, « elle est voilée par l'obscurité ». En revanche, elle « excite notre curiosité »<sup>92</sup>. L'historien, le *curieux*, doit commencer sa recherche par les origines, à savoir « la nature primitive des autochtones brésiliens »<sup>93</sup>. C'est seulement ainsi qu'il pourra comprendre l'évolution ultérieure de ce peuple.

Toutefois, il faut initialement éviter ou refuser quelques arguments *a priori*, par exemple, celui qui considère la condition première des indiens d'Amérique comme une preuve de l'état primitif de l'homme. Selon Martius, des « investigations plus approfondies ont prouvé à l'homme moins prévenu qu'ici il ne s'agit pas de l'état primitif de l'homme. Tout au contraire, le triste et pénible tableau que nous offre l'actuel indigène brésilien n'est que le *résidu d'une histoire ancienne, quoique perdue* »<sup>94</sup>, qui demeure nébuleuse.

La méthode utilisée pour dévoiler le passé indien est la *comparaison*. Il faut le comparer avec celui des peuples voisins de la même race. Ensuite les historiens se trouveront devant la « sphère de l'âme et de l'intelligence » des indiens, qui se manifeste à travers des « *documents historiques* »<sup>95</sup>. Et « ce qui

<sup>92</sup> « (...), história que por ora não dividida em épocas distintas, nem oferecendo monumentos visíveis, ainda está envolta em obscuridade, mas que por esta mesma razão excita sumamente a nossa curiosidade », *idem*.

<sup>93</sup> « (...), a natureza primitiva dos autóctonos brasileiros », (en italique dans l'original), *idem*.

<sup>94</sup> « Investigações mais aprofundadas porém provaram ao homem desprevinido que aqui não se trata do estado primitivo do homem, e que pelo contrário o triste e penível quadro, que nos oferece o atual indígena brasileiro, não é senão o *residuum de uma muito antiga, posto que perdida história* », *idem*, pp. 190-191.

<sup>95</sup> « Em primeiro lugar devemos considerar o indígena brasileiro, em suas manifestações exteriores, como ente físico, e compará-lo com os povos vizinhos da mesma raça. O passo

doit être considéré comme le document le plus général et le plus significatif, c'est *la langue des indiens* »<sup>96</sup>. Mais il y a deux sortes de difficultés à surmonter pour bien mener cette recherche. D'abord, le fait que les langues américaines ne cessent de fusionner, de manière que, à brève échéance, quelques-unes auront entièrement disparu. Le deuxième problème est celui du manque d'historiens *linguistes* au Brésil<sup>97</sup>. Martius profite de l'occasion pour demander à l'IHGB la désignation « d'une équipe de linguistes chargés de rédiger des dictionnaires et des observations grammaticales sur ces langues, et la déterminer d'aller chez les indiens »<sup>98</sup>. Martius suggère comme modèle, le dictionnaire que Catherine II, impératrice ~~de~~ Russie, avait ordonné de faire sur les langues asiatiques<sup>99</sup>.

L'auteur soutient la thèse, déjà présente chez Pero de Magalhães Gândavo et Gabriel Soares de Sousa, qui ont écrit au XVI<sup>e</sup> siècle que la principale langue parlée parmi les indiens était la *langue générale ou tupi*<sup>100</sup>. Cette caractéristique serait une attestation d'identité ethnique. Autrement dit, tous ceux qui comprenaient cette langue étaient les membres « d'un unique et grand peuple

---

mediato nos levará à esfera da alma e da inteligência destes homens ; a isto se ligam investigações sobre a extensão de sua atividade espiritual, e com [sic] ela se manifesta por *documentos históricos* », *idem*, p. 191.

<sup>96</sup> « Como documento mais geral e mais significativo deve ser considerada a *língua dos índios* », *idem*.

<sup>97</sup> *Idem*.

<sup>98</sup> « Aproveito porém esta ocasião de exprimir o meu desejo que o IHGB designasse alguns linguistas para a redação de dicionários e observações gramaticais sobre estas linguas, determinando que estes senhores fossem ter com os mesmos índios », *idem*.

<sup>99</sup> La proposition d'une méthode *comparative* à partir des études linguistiques, la demande d'une commission d'*experts* pour exécuter la tâche, c'est-à-dire une manière d'institutionnaliser la recherche sur les langues, paraissent être influencées par la *linguistique comparative* développée par Wilhelm von Humboldt, malgré le fait que Martius ne le cite pas. Humboldt disait que « la recherche linguistique comparative ne peut prétendre ouvrir des perspectives importantes et incontestables sur le langage, le développement des peuples et la promotion de l'humanité, qu'en se constituant en discipline autonome, ayant en elle-même son utilité et sa fin », HUMBOLDT, W. von. « La recherche linguistique comparative dans son rapport aux différentes phases du développement du langage (1820) », in *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 71.

<sup>100</sup> Voir SOUSA, G. S. de. *Notícia do Brasil (1587)*, *op. cit.*, pp. 167-168 ; GANDAVO, P. de M. *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil (1573)*, traduction de Henri Ternaux (1837), Nantes, Le Passeur, 1995, p. 90.

qui, sans doute, a eu sa propre histoire »<sup>101</sup>. L'histoire qui en faisait exclusivement des sauvages est terminée. Pour Martius, au XIX<sup>e</sup> siècle, on ne connaissait que « l'état de dégradation et de dissolution » où était tombée cette civilisation antique<sup>102</sup>. C'est la thèse *décadentiste* qui aura un rôle important dans le discours *indigéniste* de l'IHGB et ailleurs, comme chez José de Alencar.

Le deuxième thème que les historiens doivent aborder pour écrire l'histoire du Brésil est l'étude de l'ensemble des *mythologies*, *théogonies* et *géogonies* des races brésiliennes. « Un observateur philosophique – écrit Martius, ne laissera pas de découvrir dans les traces des mythes, et dans le balbutiement poétique, les vestiges très significatifs d'une philosophie naturelle perdue, et d'un culte énigmatique »<sup>103</sup>. D'abord il faut refuser les explications simples. Ainsi, on ne doit pas considérer les manifestations religieuses des natifs comme une variation du *chamanisme* ou du *fétichisme*. L'*historien-philosophe* a besoin de trouver « les notions antérieures et plus pures ». De cette façon, il pourra expliquer « les sacrifices humains, le cannibalisme, et les nombreux usages et coutumes domestiques » comme étant le résultat de la « plus brute dégénérescence »<sup>104</sup>. Il n'est pas étonnant, finalement, qu'à la suite du texte de Martius on trouve cité le jésuite Joseph-François Lafitau. Dans le titre même de l'œuvre principale de celui-ci, on note l'une des raisons : *Mœurs des*

<sup>101</sup> « E não podemos duvidar que todas as tribus, que nela sabem fazer-se inteligiveis, pertençam a um único e grande povo, que sem duvida possuiu a sua historia própria », MARTIUS, C. von. *Idem*, p. 191.

<sup>102</sup> « (...) pertençam a um único e grande povo, que sem dúvida possuiu a sua história, e que de um estado florescente de civilização, decaiu para o atual estado de degradação e dissolução », *idem*, pp. 191-292.

<sup>103</sup> « Um observador filosófico não deixará de descobrir nos restos de mitos, e no balbucionamento poético, que ainda hoje se encontram vestígios muito significativos de uma perdida filosofia natural, e de um culto enigmático », *idem*, p. 192.

<sup>104</sup> « Mas com isto não se dará por satisfeito o historiador filosófico, que dos restos atuais de idéias e cerimônias religiosas conclui por noções anteriores mais puras, (...) do qual os sacrificios humanos dos prisioneiros, o cannibalismo, e numerosos costumes e usos domésticos

*sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, publiée en 1724<sup>105</sup>. Si Lafitau compare les sauvages de l'Amérique avec les anciens, alors que Martius compare les indiens brésiliens avec eux-mêmes dans une échelle spatio-temporelle variable, le principe comparatiste reste cependant semblable<sup>106</sup>. Chez Lafitau, on trouve aussi l'idée d'une antériorité plus *pure* des sauvages. Autrement dit, « même dans ses attestations historiques et ethnographiques, que nous jugeons 'monstrueuses', se laissent repérer des

---

devem ser considerados como a mais bruta degeneração, e que somente dêste modo tornam-se explicáveis », *idem*.

<sup>105</sup> LAFITAU, P. J.-F. *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, ouvrage enrichi de figures en taille-douce, T. I, Paris, Saugrain, 1724. Pour une analyse plus générale de l'œuvre de Lafitau et ses influences sur la formation d'une vision de l'Amérique en Europe, voir CHINARD, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*, pp. 315-333.

<sup>106</sup> La méthode et le but de Lafitau annoncent, apparemment, un peu la voie de Martius : « Je ne me suis pas contenté – dit le jésuite français – de connaître le caractère des sauvages et de m'informer de leurs coutumes et de leurs pratiques, j'ai cherché dans ces pratiques et dans ces coutumes des vestiges de l'Antiquité la plus reculée ; j'ai lu avec soin ceux des auteurs les plus anciens qui ont traité des mœurs, des lois et des usages des peuples dont ils avaient quelque connaissance ; j'ai fait la comparaison de ces mœurs les unes avec les autres, et j'avoue que si les auteurs anciens m'ont donné des lumières pour appuyer quelques conjectures heureuses touchant les sauvages, les coutumes des sauvages m'ont donné des lumières pour entendre plus facilement, et pour expliquer plusieurs choses qui sont dans les auteurs anciens », LAFITAU, J.-F. *op. cit.*, 1724, pp. 7-8. En effet, selon François Hartog, « s'instaure un va-et-vient entre les sauvages et les anciens, réglé par la comparaison comme productrice d'intelligibilité », HARTOG, Fr. « Entre les anciens et les modernes, les sauvages, ou de Claude Lévi-Strauss à Claude Lévi-Strauss », *Gradhiva, Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n° 11, 1992, pp. 23-30 (citation p. 28). Michèle Duchet explique aussi la méthode de Lafitau : « tout repose sur le jeu des comparaisons, la science de l'auteur consistant à mettre en rapport deux objets très éloignés dans l'espace et le temps pour les connaître l'un par l'autre. Coutumes, rites et usages des Américains prennent sens quand on les rapproche de ceux des Anciens, et inversement », DUCHET, M. *Le partage des savoirs : discours historique, discours ethnologique*, Paris, Éditions la Découverte, 1985, p. 47. Michel de Certeau fait une remarque sur la méthode de Lafitau dans un autre sens. Pour lui « à un problème historique (connaître les origines) répond une méthode qui ne l'est pas et qui s'attache à construire des 'similitudes'. La question historique reçoit un traitement formaliste. La comparaison est un 'rapport' qui joue sur d'autres, indéfiniment, pour générer le 'système' de Lafitau, (...). Le 'système' se définit exactement comme un texte. Aussi chaque comparaison a-t-elle pour rôle d'être, dans ce laboratoire, une 'préparation' textuelle effectuée par les assistants de l'écrivain. Elle transforme peu à peu la collection en texte. Celui-ci ne sera pas 'soutenu' par l'ancienneté ou l'identité sociale des documents qu'il traite, mais par 'le seul rapport' qu'il établit entre eux. En principe donc, à l'inverse de l'historiographie, il n'est pas autorisé par les pièces qu'il cite, c'est-à-dire par du référentiel intervenant comme légitimation (c'est le 'réel' qui légitime l'historiographie, 'description, narration des choses comme elles sont'). Il n'est autorisé que par lui-même en tant que 'langue' propre ou *système de rapports*. Entre la comparaison et l'écriture, il y a continuité. L'une fabrique l'autre », CERTEAU, M. de. « Histoire et anthropologie chez Lafitau », in BLANCKAERT, Claude.

'traces' de sa pureté originelle, et donc de sa ressemblance avec la 'Religion véritable' »<sup>107</sup>. La réussite d'une telle entreprise dépend, selon l'avis de Martius, de la capacité des historiens à étendre la comparaison. Dès lors que Lafitau a publié ses ouvrages, dit Martius, les sources ont beaucoup augmenté. Toutefois, prévient l'auteur, « cette abondance de sources exige la plus sévère critique, et un grand nombre d'allégations extravagantes, de faits totalement faux (comme ceux qui furent répandus par l'œuvre scandaleuse de M. de Panu [sic]), devraient être éliminés d'un coup, afin d'établir la vraie base et la valeur historique et ethnographique des peuples américains »<sup>108</sup>.

---

*Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique XVIe-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1985, pp. 63-89 (citation pp. 74-75).

<sup>107</sup> HARTOG, Fr. *op. cit.*, 1992, p. 28. La citation de Fr. Hartog est un commentaire du passage suivant de Lafitau : « les peuples qu'on appelle Barbares, ont une religion ; mais cette religion a des rapports d'une si grande conformité avec celle des premiers temps, avec ce qu'on appelait dans l'Antiquité les orgies de Bacchus et de la Mère des Dieux, les mystères d'Isis et d'Osiris, qu'on sent d'abord à cette ressemblance que ce sont partout et les mêmes principes et le même fond. En matière de religion nous n'avons rien dans l'Antiquité profane de plus ancien que ces mystères et ces orgies qui composaient toute la religion des Phrygiens, des Egyptiens et des premiers Crétois, lesquels se regardaient eux-mêmes comme les premiers peuples du monde, et les premiers auteurs de ce culte des Dieux, qui de chez eux avait passé à toutes les nations, et s'était répandu partout dans l'univers », LAFITAU, P. J.-F., *op. cit.*, 1724, pp. 7-8.

<sup>108</sup> « Mas essa mesma abundância de materiais exige a mais severa critica, e uma multidão de alegações estravagantes, de fatos inteiramente falsos, (como por exemplo foram espalhados pela obra escandalosa de Mr. de Panu) deviam ser excluidos de uma vez, e estabelecida a verdadeira base e valor histórico dos povos americanos », *idem*, p. 193. Probablement le M. de Panu, cité entre parenthèses par Martius, n'est autre que Cornélius De Pauw, présenté par Michelle Duchet comme « un anti-Lafitau », DUCHET, M. *op. cit.*, 1984, p. 88. La critique de De Pauw, si c'est bien de lui qu'il s'agit, serait ou une contradiction ou une révision de son œuvre précédente, car jusque là, il était très attaché aux idées de De Pauw, surtout à la notion du manque de *perfectibilité* des sauvages américains. Selon De Pauw « une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur âme, et l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains et de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens : privés à la fois d'intelligence et de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte ; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe ; on a essayé sur eux toute espèce de culture, et aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, et les métiers », DE PAUW, C. *Recherches philosophiques sur les américains*, (1774) Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1990, vol. 2, p. 108. Dans leur récit de voyage Martius et Spix affirmaient : « On regrette de le dire : notre conviction basée sur quelques années d'observation, n'est pas d'accord avec l'opinion générale à propos de la perfectibilité de la race rouge [*peles vermelhas*]. Quand ont été frustrées les innombrables tentatives pour mettre en égalité les droits et devoirs entre les

Ce n'est pas le début de la méthode critique pour l'historiographie brésilienne ou pour l'IHGB, mais, sans doute, Martius contribue-t-il à la définition d'un profil d'œuvres qui seront converties en *archives*. Ces *archives* ne peuvent laisser de côté l'origine cachée des indiens américains. Martius propose aux historiens brésiliens de faire une étude minutieuse des ruines de

---

habitants de l'Amérique ; quand, en outre une mortalité disproportionnée fait entrevoir que les fils de cette partie du monde, dotée de vie matérielle très abondante, sont de complexion si pauvre en force morale : nous n'avons pu qu'arriver à la conclusion que les indiens ne peuvent faire face à la haute culture que l'Europe leur veut inoculer, - même la civilisation progressive, élément vital de l'humanité florescente, les irrite comme un poison destructeur. Ils semblent destinés, comme bien d'autres êtres de la nature, à la disparition (...), avant même d'être arrivés au plus haut degré de développement, (...). Nous considérons donc les indiens comme une branche peu développée du tronc de l'humanité, destinés à ne présenter que certains attributs d'expression physique qui font partie du cycle auquel l'homme est soumis, comme facteur naturel, malgré l'incapacité qu'ils ont de produire les plus élevés des fleurs et des fruits de l'humanité », SPIX, J. B. von./ MARTIUS, C. F. P. von. *Viagem pelo Brasil (1817-1820)*, *op. cit.*, vol. III, p. 49. Sur la thèse de la dégénération des indiens de De Pauw, le livre d'Antonello Gerbi est toujours une référence, voir GERBI, A. *La disputa del Nuovo Mondo*, Milano/Napoli, Riccardo Ricciardi Editore, 1955, pp. 59-89 (l'auteur analyse aussi les disputes autour de la thèse de De Pauw, pages suivantes). François Furet affirme que les thèses De Pauw étaient les produits de « son aveuglement devant les faits, [et de] son ignorance de l'histoire la plus contemporaine. (...) cet aveuglement s'alimente surtout au formidable investissement culturel et affectif des élites européennes sur leurs civilisation, qui est tout simplement la civilisation. Dans la conscience européenne, cette civilisation suppose un extérieur, ou un envers, toujours plus ou moins menaçant : la sauvagerie. Chez De Pauw, cet investissement prend sa forme la plus extrême - et aussi la plus archaïque - dans la mesure où il est pour toujours garanti par la nature, produit de l'histoire naturelle et non pas de l'histoire. si c'est le climat ou la géographie qui créent l'aptitude ou la non-aptitude à la civilisation, l'Europe est, pour l'éternité, du bon côté de la barrière », FURET, Fr. « De l'homme sauvage à l'homme historique : l'expérience américaine dans la culture française au XVIII<sup>e</sup> siècle », in *L'atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982, pp. 199-215 (citation p. 201). Pour Karen M. Lisboa, l'hypothèse que Martius aurait révisé son engagement en faveur des idées de De Pauw dans le mémoire offert à l'IHGB est difficilement soutenable. D'après l'historienne brésilienne « en 1867, un an avant de mourir, Martius réédite ses textes ethnographiques sans changer les convictions qu'il avait soutenues dans la décennie 1830 », favorables à De Pauw. K. M. Lisboa explique encore que Martius aurait écrit le texte pour l'IHGB, c'est-à-dire en connivence avec les objectifs intellectuels de l'institution. Il aurait aussi été influencé par les lectures de *History of Brazil* de Southey et, comme on l'a déjà montré, de Thierry, LISBOA, K. L. *op. cit.*, 1997, pp. 180-184 et pp. 205-206. Je ne trouve pas très convaincante l'analyse de K. Lisboa sur ce point. D'abord, apparemment, Martius a été le premier à proposer une histoire brésilienne faite à partir d'un mélange positif des trois races, surtout les indiens (c'est-à-dire qu'il n'a pas nié l'historicité des races, même si la blanche est prépondérante). Deuxièmement, les objectifs de l'IHGB sur le rôles des indiens et des noirs n'étaient pas exactement consensuels. Troisièmement, les influences de Southey et Thierry auraient eu une durée limitée : jusqu'au mémoire de l'IHGB. Pourquoi ? En tout cas la question est loin d'être réglée. Par exemple, Manuela Carneiro da Cunha, dans un article publié en 1998, n'a pas fait, ce qui me semble une erreur, la distinction entre l'œuvre générale de Martius et le texte envoyé à l'IHGB. Cunha affirme tout simplement que Martius a conclu son travail « avec les mêmes idées que De Pauw », CUNHA, M. C. da. « Política indigenista no século XIX », in CUNHA, M. C. da. (org). *História dos índios no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998, pp. 133-154 (citation p. 135).

« Puapatla, Mexico, Uxmal, Copán, Quito et Tianhuanáco, etc. ». En effet, ils pourront « former un jugement général sur le passé des peuples américains »<sup>109</sup>.

Pour l'instant, dit Martius, personne n'a encore trouvé aucun vestige d'une civilisation ancienne. Cela, ne signifie pourtant pas que les traces de cette civilisation sont inexistantes. Il faut, d'après Martius, investir dans les recherches archéologiques : « spécialement en apportant une aide aux voyageurs qui cherchent ces monuments »<sup>110</sup>. Le naturaliste avait déjà insisté sur le sujet dans une lettre envoyée à l'IHGB, en 1840, dont le but était de remercier l'institution qui lui avait conféré le titre de membre honoraire<sup>111</sup>. Il en profite aussi pour parler de ses œuvres, y compris celles sur les *premiers habitants* du Brésil. Un an après, Januário da Cunha Barbosa évoque cette lettre dans une

<sup>109</sup> « Não poderá o historiador brasileiro deixar de perscrutar igualmente as ruínas de Paupatla, México, Uxmal, Copán, Quito, Tiaguanaro, etc., se quiser formar um juízo geral sôbre o passado dos povos americanos », MARTIUS, C. von. *op. cit.*, 1844, p. 193.

<sup>110</sup> « Especialmente prestando auxilio a viajantes que procurassem estes monumentos », MARTIUS, C. von. *op. cit.*, 1844, p. 193. Martius donne un exemple de ces recherches à l'IHGB. Il mentionne un document compilé et publié par Januário da Cunha Barbosa dans le premier volume de la *Revue de l'IHGB*, sous le titre *Manuscrito dos aventureiros – relação histórica de uma oculta e grande povoação antiquissima sem moradores que se descobriu no ano de 1753 (Manuscrit des aventuriers – relation historique d'une grande ville antique disparue, sans habitants qui 'a été découverte en l'année 1753)*, (Voir les « Advertencias » de J. da C. Barbosa, dans la *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 250-277), MARTIUS, *idem*, pp. 193-194. La publication de ce document a conduit le chanoine Benigno José de Carvalho e Cunha à suspecter l'existence d'une civilisation perdue au Brésil. Sur cette expédition voir CARVALHO E CUNHA, B. J. « Sobre a situação da antiga cidade abandonada, que se diz descoberta nos sertões do Brasil por certos aventureiros em 1753, na confirmidade da relação por eles escrita, e publicada pelo Instituto, e segundo as observações por mim feitas, e informações que colhi aqui e na minha viagem a Valença em 4 de fevereiro de 1841 », *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 197-203. Sur cette expédition (et autres aussi), voir LANGER, Johnni. « Enigmas arqueológicos e civilizações perdidas no Brasil novecentista », *Anos 90*, Porto Alegre, 9, 1998, pp. 165-185. La discussion sur cette ville perdue dure quelques années à l'IHGB. Voir la suite dans : BARBOSA, J. da C. « Relatório dos trabalhos do Instituto durante o quarto ano social », *Revista do IHGB*, 1842, 4, pp. 4-27 (surtout pp. 20-21) ; « Ofício do Sr. Benigno ao Exm. Presidente da Bahia, o Sr. Tenente general Andrea, sobre a cidade abandonada que a tres annos procura no sertão desta provincia », *revista do IHGB*, 7, 1845, pp. 102-205 ; OLIVEIRA, Manoel Rodrigues. « Novos indícios da existencia de uma povoação abandonada no interior da provincia », *Revista do IHGB*, 10, 1848, pp. 363-373. L'expédition a reçu des critiques aussi, voir *Revista do IHGB*, 5, 1843, p. 402.

<sup>111</sup> Voir : *Revista do IHGB*, 2, 1840, pp. 399-40. BARBOSA, J. da C. « Relatório dos trabalhos do Instituto durante o terceiro anno social », *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 7-23 (surtout pp. 9-10).

réunion de l'IHGB afin de se servir des descriptions de Martius à propos du sujet : « les monuments d'une civilisation avancée ».

« Notre sage associé – dit Barbosa – le très connu Docteur Martius, a pénétré dans quelques-uns de nos *sertões* (brousses), y apportant la lumière de la philosophie ; ces endroits ont été, sans doute, foulés par une civilisation plus civilisée ; et si grâce aux traditions fabuleuses des indigènes nous sommes arrivés à recueillir quelques idées sur leur origine, elles induisent, bien que d'une façon confuse, les conclusions du Docteur Martius »<sup>112</sup>.

Je voudrais remarquer un aspect de cette brève introduction où le premier secrétaire évoque la lettre de Martius. D'abord, elle souligne l'évidente autorité de Martius : mais une autorité fondée sur l'expérience *in locu* ; c'est le voyageur qui a marché sur les ruines et les vestiges du passé, donc qui les a vus ou plutôt a vu leurs possibilités d'existence. Le contenu de la lettre est aussi significatif. D'une certaine manière, elle prouve que l'*adhésion*, bien que circonstancielle, de Martius aux idées de Lafitau a été antérieure à son mémoire historiographique :

« mes études indiquent pour le Brésil les endroits où l'on peut encore trouver les plus grandes traces des temps anciens, c'est-à-dire les régions des fleuves *Xingu, Tocantins* et

<sup>112</sup> BARBOSA, J. da C. « Relatório dos trabalhos do Instituto durante o terceiro anno social », *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 7-23 (surtout pp. 9-10). Lúcio M. Ferreira dans son article sur la construction de l'archéologie à l'IHGB se trompe en affirmant que Martius avait envoyé deux lettres à l'Institut. En fait ce n'est qu'une lettre, mais que Januário da C. Barbosa a reprise l'année suivante. Voir FERREIRA, Lúcio M. « Vestígios de civilização : o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e a construção da arqueologia imperial (1830-1870) », *Revista de História Regio*, Universidade Estadual de Ponta Grossa/Paraná, vol.4, n°1, verão 1999, 19 pages, (voir surtout la note 22), adresse électronique : site <http://www.rhr.uepg.br/v4n1/lucio.htm>



*Araguaya*. Ici habitent les descendants des anciens *Tupis* (les *Apiacas*, *Gés*, *Mondurucus*, etc) qui parlent encore la langue tupi. Ils doivent être considérés comme les dépositaires de la mythologie, de la tradition historique et des restes d'une civilisation des temps passés. Dans ces endroits il est possible que l'on puisse trouver encore quelques vestiges qui jettent la lumière sur les causes de leur actuelle ruine. Mais, malheureusement, personne n'est encore allé là-bas les étudier »<sup>113</sup>.

Il est probable que les suggestions de Martius ont encouragé l'ouverture d'une section d'archéologie au sein de l'IHGB<sup>114</sup>. En fait, quelques années plus tard, en 1850, parmi les nouveaux statuts approuvés, le premier article notait la création de la section d'archéologie et d'ethnographie indigène<sup>115</sup>. Après l'institutionnalisation, il ne restait plus qu'à se rendre sur place<sup>116</sup>.

<sup>113</sup> *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 7-23 (citation pp. 9-10). Lafitau a rappelé les difficultés d'une telle entreprise : « On ne peut rien tirer des sauvages en général touchant leur origine. N'ayant point de Lettres, ils n'ont point aussi de fastes et d'annales sur lesquelles on puisse compter. Ils ont cependant une espèce de tradition sacrée qu'ils ont soin d'entretenir : mais cette tradition ne peut point caractériser aucun peuple particulier pour le rapporter à une origine connue, si ce n'est la première origine de tous les hommes, qui étant de tout les faits historiques le plus frappant, a laissé de plus profonde traces qu'on peut voir presque sans exception chez toutes les nations incultes. D'ailleurs cette tradition passant de bouche en bouche, reçoit dans toutes quelque altération, et dégénère en fables si absurdes, qu'on ne peut avoir qu'une peine extrême à les rapporter », LAFITAU, J.-F. *op. cit.*, pp. 92-93. Pour Marcel Detienne « dans ce projet [de Lafitau] de découvrir, par-delà le christianisme et la Bible, une Religion de la première Gentilité qui fonde la 'conformité' entre Grecs et Sauvages, les fables et la mythologie racontent la décadence ; elles montrent les ravages de la corruption. La mythologie prolifère avec l'ignorance, elle s'enfle avec les passions, elle apparaît quand le culte se désagrège, et lorsque la Religion s'enténébre. C'est la figure de l'altération », DETIENNE, M. *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981, pp. 20-21.

<sup>114</sup> Voir FERREIRA, Lúcio M. *op. cit.*

<sup>115</sup> « Acta da 222a sessão da Assembléa geral no dia 22 de novembro de 1850 », *Revista do IHGB*, 13, 1850, pp. 522-527 (surtout p. 523).

<sup>116</sup> L'IHGB s'insère dans un mouvement plus large d'institutionnalisation de l'archéologie comme science. Néanmoins ce processus a commencé dès la fondation de l'IHGB. On trouve, par exemple, dans la première apparition de la *Revue de l'IHGB*, en 1839, le rapport d'une commission chargée d'analyser « l'inscription de la *Pedra da Gavia* », un mont situé à Rio de Janeiro. L'IHGB a envoyé une équipe pour vérifier sur place la signification d'une telle inscription, suspectant qu'il s'agissait d'un vestige d'une civilisation ancienne. Il est intéressant de reproduire quelques arguments de cette commission, composée par deux importants membres de l'IHGB, Manoel de Araújo Porto Alegre et Januário da Cunha Barbosa. « La découverte d'une inscription est un fait – disent les signataires de la commission, qui peut faire une révolution dans l'histoire ; qui peut reconquérir des idées perdues et en annihiler d'autres en pleine action : un nom, une phrase sur une plaque, peuvent remplir des lacunes immenses en restaurant des conjectures, et peut ouvrir une route lumineuse du passé

## *Ruines et histoire d'un peuple*

Thème cher aux romantiques, les *ruines*, indiennes dans ce cas, sont la mémoire des premiers temps d'une civilisation, mémoire qui doit être intégrée à l'histoire de la nation. La méthode de Martius implique d'abord de localiser les ruines, puis de les caractériser comme *monuments* du passé, de les *mémoriser*, et enfin de les convertir en documents. On retrouve là, la conception qu'a Foucault de la procédure de l'histoire traditionnelle, « faire parler ces traces qui, par elles-mêmes, souvent ne sont point verbales, ou disent en silence autre chose que ce qu'elles disent »<sup>117</sup>. Mais avant tout elles disent, elles signifient : les ruines, qu'elles soient matérielles ou matérialisées dans l'imagination de Martius et des membres de l'IHGB, ou qu'elles soient humaines, restes d'êtres *dégradés* ou en *décomposition*, disent, signifient, quelque chose sur l'histoire

---

au futur. Les peuples qui ont une civilisation naissante sont, généralement, crédules, et leur imagination les entraîne à voir des trésors enchantés partout ; et les hommes amis du mystère, quelquefois, croient aussi trouver des vestiges des autres dans ce qui n'est qu'un hasard de la nature ». Enfin, « la commission ne veut pas représenter devant l'IHGB le rôle des antiquaires de Walter Scott et Goldoni, pour ne pas retrouver les illusions de ses conjectures dans la naïveté d'un mendiant ou dans les farces d'un Brighela. La commission a le souvenir des navigations des peuples de l'Antiquité, et si triomphe l'idée de l'illustre Père Mestre (il s'agit de l'œuvre du Frère Custodio, professeur de grec et langues orientales), elle la renforcera avec une mémoire plus ample et circonstanciée, et dans les formes demandées par la science de l'archéologie ». Ainsi, conclut la commission, « qui n'est pas désespérée de la gloire » : « Pythagore, Messieurs, regardait le soleil comme un Dieu, et Anaxagore le voyait comme une pierre enflammée. La commission dans sa première analyse s'est retournée, comme les deux philosophes, ne voyant qu'une inscription, et des sillons faits par la nature ». « Relatório sobre a inscrição da Gávia », *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 86-91. Le refus des *antiquaires* (ici représenté par les romans de Scott et Goldoni) fait partie de l'institutionnalisation de l'archéologie comme savoir scientifique, dont Alain Schnapp a bien tracé l'évolution : « *Archaïologia, Antiquitates*, antiquités : durant plus de deux mille ans en Occident ces termes ont désigné l'étude matérielle du passé, et les hommes qui s'adonnaient à cette recherche étaient nommés 'antiquaires'. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un nouveau terme s'impose progressivement, celui d'archéologie, et ce déplacement du vocabulaire correspond à une modification du rôle et de l'objet de la connaissance du passé. Les savants qui revendiquent explicitement ce qualificatif d'archéologie ont l'ambition de créer une branche nouvelle de la connaissance qui ne soit plus étroitement servante de la philologie mais qui embrasse toute la part matérielle de l'histoire humaine », SCHNAPP, A. *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Éditions Carré, 1993, pp. 333-334. Voir aussi pour le cas brésilien, SCHADEN, Egon. « Exploração Antropológica », in HOLLANDA, S. B. de. (org). *op. cit.*, T. II, 3<sup>o</sup> vol., São Paulo, Difel, 1982, pp. 425-443 .

des indiens, et donc sur l'histoire brésilienne. Les ruines sont des traces vivantes ou plutôt des traces auxquelles les historiens redonnent vie. Gestes de Dieu !

#### 5.2.4. *Les Portugais et leur rôle dans l'histoire du Brésil*<sup>118</sup>

##### *Regard sur le monde inactuel*

La partie consacrée aux indiens est la plus importante du travail de Martius, et la plus osée aussi. L'incorporation des indiens en tant que catégorie formatrice de la nation à un projet scientifique qui se donne pour but d'écrire l'histoire du Brésil, est une proposition innovatrice, bien que Varnhagen eût remarqué déjà, en 1841, l'importance que revêtait l'étude de la langue indigène<sup>119</sup>.

Toutefois, comme on l'a déjà vu, le processus d'intégration s'accomplit sous l'hégémonie des Portugais. Martius signale l'état des sauvages durant la *découverte* : ils étaient si peu nombreux et si décadents, que les Portugais n'ont pas eu de difficultés à installer leurs colonies<sup>120</sup>. Pour les protéger des attaques des indiens, les Portugais ont créé le *système des milices*. De cette façon, les colonisateurs ont aussi préservé le territoire des invasions françaises et hollandaises<sup>121</sup>. En plus, dit Martius, cette position guerrière du Portugais devant

<sup>117</sup> FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969, pp. 14-15.

<sup>118</sup> « Os portugueses e a sua parte na história do Brasil », MARTIUS, C. von. *op. cit.*, (1844), 1953, p. 194.

<sup>119</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « Sobre a necessidade do estudo e ensino da lingua indigena », *Revista do IHGB*, 3, 1841, pp. 53-63. Il faut le dire aussi que Varnhagen a réécrit son texte après l'article de Martius et le publié en 1849 sous un autre titre : « Etnographia indigena, linguas, imigrações e arqueologia », *Revista do IHGB*, 12, pp. 336-379. Je reviendrai sur ceux deux textes.

<sup>120</sup> MARTIUS, C. von. *op. cit.*, (1844), 1953, p. 194.

<sup>121</sup> *Idem*.

l'indien, « a beaucoup contribué à la découverte de l'intérieur du pays, aussi bien qu'à l'expansion du domaine portugais »<sup>122</sup>.

Cette expansion portugaise sur le continent américain ne doit pas être jugée selon les principes qui régissent les entreprises modernes du genre (qui sont presque toutes particulières)<sup>123</sup>. Pour écrire l'histoire, il faut éviter l'anachronisme :

« avec cette observation – explique Martius – je veux indiquer que la période de la découverte et de la colonisation primitive du Brésil ne peut être comprise qu'en connexion avec les exploits maritimes, commerciaux et guerriers des Portugais, qui ne peuvent aucunement être considérée comme fait isolé dans l'histoire de ce peuple actif, et que son importance et ses rapports avec le reste de l'Europe sont dans la même ligne que les entreprises des Portugais »<sup>124</sup>.

Le modèle historiographique tracé par Martius prévoit l'incorporation de l'histoire brésilienne à une idée d'histoire globale initiée entre le XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles : « l'historiographe du Brésil se verra entraîné (...) à ne jamais perdre de vue dans l'histoire de la colonisation du Brésil, et de son développement civil et législatif (...) les mouvements du commerce universel »<sup>125</sup>. La méthode la plus adéquate est encore la comparaison. Par exemple, « il serait difficile de ne pas

<sup>122</sup> « Assim vemos que a posição guerreira, em que se colocou o colono português para com o índio, contribuiu muito à rápida descoberta do interior do país, como igualmente para a extensão do domínio português », *Ib. idem*.

<sup>123</sup> *Idem*, pp. 194-195.

<sup>124</sup> « Com esta observação quero indicar que o período da descoberta e colonização primitiva do Brasil não pode ser compreendido, senão em seu nexos com as façanhas marítimas, comerciais e guerreiras dos portugueses, que de modo algum pode ser considerada como fato isolado na história desse povo ativo, e que sua importância e relações com o resto da Europa está na mesma linha com as empresas dos portugueses », *idem*, p. 195.

tracer ici une *Histoire du commerce comparé* entre l'Inde et l'Amérique, si l'on veut bien connaître les ressorts qui promouvaient l'émigration des populations européennes aux Indes et au Nouveau Monde »<sup>126</sup>. Cette histoire globale ne peut non plus négliger les besoins mondiaux de métaux précieux, de plantes et de produits tropicaux<sup>127</sup>.

L'historien, selon Martius, devra aussi considérer les coutumes portugaises du XV<sup>e</sup> siècle, la législation et l'état social, pour arriver à comprendre le Portugais et les institutions qui s'installent au Brésil<sup>128</sup>. Il lui faut aussi envisager la fonction des institutions ecclésiastiques, surtout des jésuites, qui ont eu, d'après Martius, « le rôle le plus notable »<sup>129</sup>. L'étude des religieux de la Compagnie permet à l'historien d'articuler plusieurs dimensions épistémologiques du discours historique. Premièrement, Martius rappelle que les « constructions [des jésuites] sont les seuls monuments grandioses des temps reculés qui existent encore ». Deuxièmement, ils ont créé des institutions qui perdurent jusqu'à aujourd'hui, et « qui n'ont pas perdu une certaine influence » : « les jésuites s'occupaient d'une activité qui leur a donné les moyens d'être en possession des plus variées et des plus importantes informations sur la vie domestique et civile, ainsi que sur les langues comme sur d'autres connaissances concernant les indiens ». Selon l'auteur, « plusieurs de ces notices jusqu'à maintenant n'ont pas été mises à profit, et gisent dispersées

<sup>125</sup> « O historiógrafo do Brasil ver-se-á arrastado por tais observações a jamais perder de vista na história da colonização do Brasil, e do seu desenvolvimento civil e legislativo (...), os movimentos do comércio universal », *idem*.

<sup>126</sup> « Contudo será difícil não tratar aqui uma *História do comércio comparativo* entre a Índia e América, se quisermos conhecer bem as molas que promoviam a emigração das populações européias para a Índia e o Novo Mundo », *idem*.

<sup>127</sup> *Idem*, p. 196.

<sup>128</sup> *Idem*.

<sup>129</sup> *Idem*, p. 196.

dans les archives de l'ordre ou dans les bibliothèques où elles ont été renvoyées après la suppression de cet ordre religieux »<sup>130</sup>.

Martius indique aux historiens brésiliens dans quels pays se trouvent les sources des jésuites : Allemagne, Italie, France, Autriche et Belgique<sup>131</sup>. Quant aux ordres, franciscains, capucins, augustiniens, carmélites et ordre de Saint Paul, Martius leur donne une place moins privilégiée que celle accordée aux jésuites, encore considérable : « il serait possible », il dit, « que dans ces ordres se trouvent aussi des documents importants, tant pour l'ethnographie des indigènes que pour l'histoire des coutumes de l'habitant européen ». Enfin, toutes les activités de ces ordres n'ont pas été « défavorables au Brésil ». Au contraire, « on voit qu'à maintes reprises, elles ont été les seuls moteurs de civilisation et d'instruction pour un peuple inquiet et turbulent », malgré les divers conflits avec les colons<sup>132</sup>.

Monuments, mémoire et archive. L'histoire religieuse est non seulement une variation de la *grande histoire* du Brésil, mais aussi un objet historiographique exemplaire. Dans cette perspective, Martius ne relève que des aspects positifs. Les monuments sont des œuvres commandées par les jésuites, mais réalisées, normalement, par les indiens. Donc ils ont la capacité de travail,

<sup>130</sup> « Das ordens religiosas todas, a dos jesuitas representou o mais notavel papel, e suas construções são os únicos monumentos grandiosos, ainda existentes daqueles remotos tempos ; como também instituições suas há que até o presente não desapareceram inteiramente, nem perderam certa influência. A atividade com que os jesuitas se ocupavam em missões, facultou-lhes meios para que possuissem as mais variadas, e em grande parte muito importantes noticias sôbre a vida doméstica e civil, assim como sôbre as linguas e outros conhecimentos dos índios. Muitas destas noticias ficariam até hoje sem serem aproveitadas , e jazem dispersas nos arquivos da ordem, ou nas bibliotecas a que estas tocaram depois da supressão desta ordem religiosa », *idem*, pp. 196-197.

<sup>131</sup> *Idem*, p. 197.

<sup>132</sup> « Outras ordens monacais, como franciscanos, capuchinhos, agostinhos, carmelitas paulinos, também se ocupavam em missões no Brasil. Por isso seria possivel que também nas suas relações se achassem materiaias importantes, tanto para a etnografia dos indigenas, quanto para a historia dos costumes do habitante europeu. Em geral, devemos reconhecer que a atividade de tôdas estas ordens não era desfavorável ao Brasil », *idem*, p. 179.

et d'obéissance aussi. Cette démonstration semble être un trait *perfectionné* des sauvages brésiliens. Voici un argument qui s'oppose à De Pauw. Comme les indiens n'enregistrent ni leur passé ni leur présent par écrit, les jésuites les conservent. Ils produisent une mémoire indigène. Puis ils l'archivent. Les jésuites offrent subséquemment des éléments très importants à l'opération d'écriture de l'histoire brésilienne<sup>133</sup>.

Martius n'oublie pas les sciences et les arts : « une tâche d'un suprême intérêt pour l'historien pragmatique du Brésil consistera à montrer comment les sciences et les arts se sont établis et se sont développés dans le *reflet* de la vie européenne »<sup>134</sup>. L'auteur ne présente pas la production scientifique et artistique de la colonie comme étant une simple transposition européenne<sup>135</sup>. Bien sûr-il parle en termes d'influence : « Appartient à l'historien brésilien la tâche de s'occuper spécialement du progrès de la poésie, de la rhétorique, et de toutes les sciences au Portugal, et de montrer sa position par rapport au reste de l'Europe », l'historien doit « indiquer quelle influence cette avancée a exercée sur la vie scientifique, morale et sociale des habitants du Brésil »<sup>136</sup>. Mais il parle aussi de *reflet*, donc de contact avec un miroir. Cette perspective reconnaît ainsi l'existence d'une culture propre au monde indien. L'auteur propose en

<sup>133</sup> Pour une analyse d'une mémoire historique élaborée par les jésuites au Brésil, voir ZERON, Carlos Alberto de Moura Ribeiro. *La Compagnie de Jésus et l'institution de l'esclavage au Brésil : les justifications d'ordre historique, théologique et juridique, et leur intégration par une mémoire historique (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Thèse de Doctorat présenté à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, sous la direction de François Hartog, 2 volumes, 1998.

<sup>134</sup> « Uma tarefa de sumo interesse para o historiador pragmatico do Brasil será mostrar como ai se estabelecera e desenvolveram as ciências e artes com o *refléxo* da vida européia », MARTIUS, C. von. *op. cit.*, (1844), 1953, p. 198.

<sup>135</sup> La thèse de la transplantation culturelle a été soutenue par quelques historiens marxistes au Brésil au début des années 1970. Voir, par exemple, SODRÉ, N. W. *Síntese de história da cultura brasileira*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1970, pp. 9-12.

<sup>136</sup> « (...), pertence à tarefa do historiador brasileiro ocupar-se especialmente com o progresso da poesia, retórica, e todas as ciências em Portugal, mostrar a sua posição relativa às mesmas no resto da Europa, e apontar qual a influência que exerceram sobre a vida científica, moral e social dos habitantes », *idem*.

vérité un autre regard sur le Brésil, que l'on peut résumer comme suit : comment les effets d'une circonstance donnée (la vie en Europe) ont-ils interagi avec la vie du Nouveau Monde ? La réponse dépend d'une analyse de plusieurs dimensions de la société. Martius enchaîne une série de situations (économiques, sociales, botaniques, etc) qui seraient des conséquences de cette interaction : « L'historien – dit-il – doit nous transporter à l'intérieur de la maison du colon et du citoyen brésilien ; il doit nous montrer comment ils vivaient durant tous ces siècles, tant dans les villes que dans la campagne »<sup>137</sup>.

Je voudrais souligner ici l'idée que l'historien peut ou plutôt le pouvoir de transporter son lecteur dans le quotidien qu'il raconte<sup>138</sup>. En le jetant dans le passé, il peut l'aider à *voir* ce qui s'est passé. Et non simplement les restes, les ruines, que Martius comme voyageur a pu voir, mais une réalité plus complexe. Cependant le regard sur le monde passé, sur cette inactualité, n'est pas accessible à n'importe qui, à n'importe quelle race. Non. Dans les trois têtes qui forment la nation, une seule voit : la blanche, celle du *colon* ou du *citoyen* brésilien.

*La splendide aventure de la dissolution* de la culture lusitaine au Brésil, c'est-à-dire la tactique qui consiste à se dissoudre pour continuer à exister, dont parlera un siècle plus tard Gilberto Freyre, est l'objet chez Martius, d'une sorte de première théorisation<sup>139</sup>.

<sup>137</sup> « O historiador deve transportar-nos à casa do colono e cidadão brasileiro ; ele deve mostrar-nos como viviam nos diversos séculos, tanto nas cidades como nos estabelecimentos rurais, », *idem*.

<sup>138</sup> Malgré le fait que Martius ne se sert point ici de la notion de *couleur locale*, sa conception est proche de celles des historiens narrativistes français, surtout Barante. Dans la suite du texte il mentionnera un concept plus proche. Voir au-dessus le chapitre I. 3.

<sup>139</sup> « L'histoire entière des Portugais nous révèle un peuple ayant une capacité unique à se perpétuer chez les autres peuples. Pourtant le peuple portugais n'a jamais fait de cette perpétuation une politique biologique et antichrétienne d'exclusivité : ni exclusivité de race, ni exclusivité de culture. Au contraire : le Portugais se perpétue en se dissolvant toujours dans



### *Les récits de voyage et les narrations poétiques*

Pour terminer cette partie, il resté encore deux questions à aborder. Dans la première, Martius propose aux historiens brésiliens d'examiner la *vie militaire* au Portugal dans ses rapports avec le Brésil, et les guerres contre les étrangers<sup>140</sup>.

Ensuite il introduit la question des récits de voyage, pris comme source historique. Pour leur donner plus de crédits, il refuse tout d'abord les travaux d des chroniqueurs : « (...) la plus grande partie des chroniques venant des endroits les plus considérables ne s'occupent, quelquefois d'une façon monotone, que des événements sans aucune importance pour la communauté »<sup>141</sup>. Cette critique contribue à la dissociation de deux formes de textes qui se confondaient facilement. En effet, l'historien, selon lui, trouvera « un vaste champ attractif dans les narrations des nombreux voyages de découvertes et incursions dans le différents points de la côte, puis vers les déserts distants, à l'intérieur du pays, à la recherche de l'or et de pierres précieuses, ou dans le but de réduire les indiens en esclavage »<sup>142</sup>. Néanmoins, il

---

les autres peuples au point de sembler se perdre dans le sang et les cultures étrangères. Toutefois, en communiquant toujours plusieurs de ces motifs essentiels de vie et maintes de ses manières d'être les plus profondes, les Portugais se sont conservés pendant des siècles dans les visages des hommes de couleurs diverses, dans la physionomie des maisons, des meubles, des jardins, dans les formes des embarcations, dans les formes des gâteaux. Toute l'œuvre de la colonisation lusitane – et non seulement son art – est pleine des risques de cette *si splendide aventure de la dissolution* », FREYRE, G. *Uma cultura ameaçada : a luso-brasileira*, Rio de Janeiro, Editora da Casa do estudante do Brasil, 1942, pp. 26-27. L'italique est de moi.

<sup>140</sup> MARTIUS, C. von. *op. cit.*, (1844), 153, pp. 198-199.

<sup>141</sup> « (...) as crônicas da maior parte dos lugares mais consideráveis ocupam-se muitas vezes com grande monotonia de acontecimentos de nenhuma importância relativos à comunidade », *idem*, p. 199.

<sup>142</sup> « (...) achará o historiador um atrativo variadissimo na narração das numerosas viagens de descobertas e incursões dos diferentes pontos do litoral para os desertos longinquos do interior (os sertões), empreendidas em procura de ouro e pedras preciosas, ou com o fim de cativar e levar como escravos os indígenas », *idem*.

faut remarquer que ces textes sont plutôt des récits d'aventuriers et de *conquistadores* que d'hommes de science : « ces *entrées*<sup>143</sup> ont été exécutées, dans la plupart des cas, spontanément par des gens animés d'un certain esprit romanesque et aventurier, qui ont développé toute l'énergie, le talent inventif, la persévérance et le courage d'un Cortez, d'un Balboa ou d'un Pizarro, et qui ont exécuté des exploits dignes de l'admiration de la postérité »<sup>144</sup>. La récupération de ces récits, par le biais d'une *recherche rigoureuse*, est importante pour l'avenir de la nation, non seulement parce qu'elle donne une figure de héros, mais aussi parce qu'elle inspire les producteurs de cette même figuration. A savoir « la fantaisie du poète épique, aussi bien que la muse la plus tranquille de l'historien »<sup>145</sup>. Martius, lui-même, est une preuve vivante des effets bénéfiques des voyages :

« Une exposition approfondie de ces voyages vers l'intérieur amènera l'historien à une certaine particularité qui a beaucoup retenu mon attention. Je parle des nombreuses histoires et légendes portant sur les richesses souterraines du pays, qui sont pour lui l'unique élément du romantisme et remplacent pour les brésiliens les innombrables contes fabuleux de chevaliers et

<sup>143</sup> Les *entrées* (*Entradas*) caractérisent, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, le mouvement d'expéditions, surtout des *paulistas* ou *bandeirantes* (c'est-à-dire les habitants de la région de São Paulo) vers l'intérieur du pays, pour capturer les indiens, chercher des métaux précieux et, en conséquence, étendre les limites des territoires sous la domination portugaise. Voir ABREU, J. Capistrano de. *Capítulos de história colonial (1500-1880)*, *op. cit.*, pp. 141-152. Pour une perspective plus large du mouvement voir TAUNAY, Affonso de E. *História geral das bandeiras paulistas*, São Paulo, Typ. Ideal, 1924-1950, 4 tomes ; voir aussi HOLANDA, S. B. de. *Caminhos e fronteiras*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1975 ; ELLIS, Myriam. « As bandeiras e a expansão geográfica do Brasil colonial », in HOLANDA, S. B. de. *História geral da civilização brasileira*, vol. I, São Paulo, Difel, 1960.

<sup>144</sup> « Essas *entradas* foram pela maior parte executadas espontaneamente por pessoas, as quais animadas por certo espírito romanesco e aventureiro, nelas desenvolveram toda a energia, talento inventivo, perseverança e coragem de um Cortez, Balboa ou Pizarro, e executaram façanhas dignas da admiração da posteridade », MARTIUS, C. von. *op. cit.* (1844), 1953, p. 199.

<sup>145</sup> « (...) aventuras dignas de inspirar tanto a fantasia do poeta épico, como a musa mais tranqüila do historiador », *idem*.

de spectres, lesquels donnent aux peuples européens une source inépuisable et toujours neuve de poésie populaire. Il m'a semblé que la superstition du peuple était, pour ainsi dire, concentrée dans ces contes. Pour signaler leur vraie valeur, l'historien ne négligera pas d'examiner la contribution des nègres à ces narrations, souvent extrêmement poétiques »<sup>146</sup>.

L'histoire suit un peu le même mouvement partout. Les légendes jouent le même rôle dans le Nouveau Monde qu'en Europe. Elles sont les gardiennes des croyances du peuple, dont l'ancienneté est toujours présente dans les traditions des esclaves noirs. Les historiens sont incités par Martius à chercher dans leurs créations poétiques les éléments du passé brésilien. Pourtant, poursuit Martius, « un historien philosophe, habitué à toutes les directions de ces mythes populaires, ne les méprisera certainement pas, mais il faut qu'il leur donne l'importance particulière qu'ils méritent »<sup>147</sup>. Conséquemment l'historien conclura qu'il y a plusieurs « conjonctures dans la vie d'un peuple » et qu'il doit les mettre en rapport avec « le degré de civilisation intellectuelle en général »<sup>148</sup>. Enfin « la diversité des sources d'où émanent ces contes offrira à l'historien l'occasion d'observations variées, tant historiques qu'ethnologiques »<sup>149</sup>. Il faut retenir de tout cela que les mythes, les superstitions, les croyances représentent

<sup>146</sup> « Uma exposição aprofundada destas viagens para o interior conduzirá necessariamente o historiador a certa particularidade, que excitou muito a minha atenção. Eu falo das numerosas histórias e legendas sobre as riquezas subterrâneas do país, que nele são o unico elemento do romantismo e substituem para com os brasileiros os inúmeros contos fabulosos de cavaleiros e espectros, os quais fornecem nos povos europeus uma fonte inesgotável e sempre nova para a poesia popular. Pareceu-me que a superstição do povo se tinha por assim dizer concentrado nesses contos, e para assinar-lhes seu verdadeiro valor, o historiador não deixará de ponderar enquanto os negros contribuíram para essas às vezes sumamente poéticas narrações », *idem*, pp. 199-200.

<sup>147</sup> « Um historiador filosofo, familiarizado com todas as direções desses mitos populares, de certo não os desprezará mas há de dar-lhe a importância particular que merecem », *idem*, p. 200.

<sup>148</sup> « (...) dele concluirá para várias conjunturas na vida do povo, e há de pô-los em relação com a essência do grau de civilização intelectual em geral », *idem*.

un niveau dans le processus civilisateur. On comprend alors plus nettement l'intérêt de Martius pour le noir et ses *narrations poétiques* : il ne représente qu'une étape dans cette échelle.

### 5.2.5. La race africaine et ses rapports avec l'histoire du Brésil<sup>150</sup>

Remarquons tout d'abord que, à la différence des Indiens et des Portugais, les Africains ne font pas *partie* de l'histoire du Brésil, ils n'ont que des *rapports avec*. Martius a une certitude à propos de ces rapports : le Brésil aurait eu une autre évolution s'il n'y avait pas eu introduction de l'esclavage des noirs. Toutefois, dit-il, « pour le meilleur ou pour le pire, ce problème ne sera résolu par l'historien qu'une fois qu'il aura pondéré toutes les influences qu'ont eues les esclaves africains sur le développement civil, moral et politique de l'actuelle population »<sup>151</sup>. Mais, auparavant, l'historien a besoin d'étudier l'influence portugaise en Afrique, et vice-versa, depuis le XV<sup>e</sup> siècle, surtout les relations commerciales et la question du trafic des esclaves<sup>152</sup>. Il faudra aussi que l'historien compare les coutumes des noirs avec celles des indiens. Avec ces quelques propositions s'arrête l'intérêt de Martius pour le peuple noir dans la construction de la nation brésilienne. Car enfin, ne s'agit-il pas que de

<sup>149</sup> « A diversidade das fontes donde emanaram esses contos oferecerá ao historiador a ocasião para variadas observações, tanto históricas como etnográficas », *idem*.

<sup>150</sup> « A raça africana em suas relações para com a história do Brasil », *idem*.

<sup>151</sup> « Não há dúvida que o Brasil teria tido um desenvolvimento muito diferente sem a introdução dos escravos negros. Se para o melhor ou para o pior, este problema se resolverá para o historiador, depois de ter tido ocasião de ponderar todas as influências, que tiveram os escravos africanos no desenvolvimento civil, moral e político da presente população », *idem*.

<sup>152</sup> *Idem*, pp. 200-201. Le travail tout récent de Luiz Felipe de Alencastro s'insère un peu dans cette perspective, voir ALENCASTRO, Luiz Felipe. *O trato dos viventes. Formação do Brasil no atlântico sul*, São Paulo, Companhia das Letras, 2000.

rapports ? Il suffit donc de quelques repères pour les intégrer dans l'histoire de la nation.

### 5.2.6. *Sur la forme que doit avoir une histoire du Brésil*

Martius termine son mémoire avec quelques observations intéressantes. En premier lieu, il définit un profil d'ouvrage qui ne sert pas les « exigences de la vraie historiographie »<sup>153</sup> : il s'agit des œuvres qui ont été publiées sur les provinces, « car elles se ressentent beaucoup d'un certain esprit de chronique »<sup>154</sup>. Qu'est-ce qu'une chronique ? C'est un travail où figurent « un grand nombre de faits et de circonstances insignifiantes qui se répètent avec monotonie, et la relation minutieuse jusqu'à l'excès des événements qui se dissipent sans laisser de vestiges historiques »<sup>155</sup>. Ces caractéristiques des chroniques peuvent « porter préjudice à la narration et confondre le jugement du lecteur sur l'essentiel »<sup>156</sup>. Et l'auteur conclut : « tout cela devra, à mon avis, être exclu »<sup>157</sup>.

La question des chroniques provinciales conduit les historiens, selon Martius, à envisager un autre problème. Celui du rapport entre le général et le particulier dans un pays immense, dont la diversité culturelle et sociale est aussi considérable.

<sup>153</sup> « (...) as exigências da verdadeira historiografia », *idem*, p. 202.

<sup>154</sup> « (...) porque se ressentem de mais de certo espírito de crônicas », *idem*.

<sup>155</sup> « Um grande número de fatos e circunstâncias insignificantes, que com monotonia se repetem, e a relação minuciosa até o excesso de acontecimentos que se desvaneceram sem deixarem vestígios históricos », *id.*

<sup>156</sup> « (...) há de prejudicar o interesse da narração e confundir o juízo claro do leitor sobre o essencial », *id.*

<sup>157</sup> « Tudo isso deverá, segundo a minha opinião, ficar excluído », *id.*

« L'auteur qui tournait ses regards préférentiellement sur l'une de ces circonstances courrait le danger de ne pas écrire une histoire du Brésil, mais une série d'histoires spécifiques de chaque province. Toutefois, un auteur qui ne donnait pas l'attention requise à ces particularités courrait le risque de ne pas trouver ce ton local qui est fondamental pour éveiller chez le lecteur un vif intérêt et pour donner à ses descriptions cette énergie plastique, ce feu, que nous admirons tellement chez les grands historiens »<sup>158</sup>.

La compatibilité entre le général et le spécifique est un vrai problème épistémologique. Si l'historien ne se maintient qu'à un niveau, il perdra la complexité et la singularité de l'histoire brésilienne. S'il s'en tient au spécifique, il risque de faire de la chronique, s'il s'arrête sur le général, il risque justement de ne pas saisir ce que le spécifique lui offre, le *ton* ou la *couleur locale*, condition essentielle pour attirer l'attention du lecteur.

Il y a, pour Martius, une manière d'éviter ce *conflit* posé par l'ordre organisationnel de la recherche et du texte historique en écrivant l'histoire du Brésil. Premièrement est nécessaire la création d'une temporalité unique : « des époques, judicieusement déterminées », qui « représentent l'état général du pays, en conformité avec ce qu'il a de particulier par rapport à mère-patrie et aux autres parties du monde »<sup>159</sup>. Ensuite l'historien devra relever les spécificités des régions qui effectivement sont différentes, et qui ont « vraiment

<sup>158</sup> « O autor, que dirigisse com preferência as suas vistas sobre uma destas circunstâncias, corria perigo de não escrever uma história do Brasil, mas sim uma série de histórias especiais de cada uma das provincias. Um outro porém, que não desse a necessária atenção a estas particularidades, corria o risco de não acertar com este tom local que é indispensável onde se trata de despertar no leitor um vivo interesse, e dar as suas descrições aquela energia plástica, imprimir-lhe aquele fogo, que tanto admiramos nos grandes historiadores », *id.*

<sup>159</sup> « (...) em primeiro lugar seja em épocas, judiciosamente determinadas, representando o estado do país em geral, conforme o que tenha de particular com a mãe patria, e as outras partes do mundo », *id.*

une importance et une signification pour l'histoire »<sup>160</sup>, sans raconter à chaque fois ce qui leur est commun. Dans ce sens, Martius indique quelles provinces forment une région commune : les histoires de São Paulo, de Minas Gerais, de Goiás et de Mato-Grosso sont convergentes ; celle du Maranhão est liée à celle du Pará ; les événements de Pernambuco forment un groupe naturel avec ceux du Ceará, du Rio Grande do Norte et de Paraíba ; et finalement les histoires de Sergipe, d'Alagoas et de Porto Seguro ne seront que celle de la Bahia<sup>161</sup>.

Ce travail sera possible dans le cas où l'historien se rendra sur le terrain.

L'historien est comme le voyageur, il doit autopsier :

« (...) Il me semble indispensable – dit Martius –, que l'historien ait vu ces pays, qu'il eût pénétré avec ses propres yeux les particularités de la nature et de la population. C'est seulement ainsi qu'il pourra être apte à évaluer dûment tous les événements historiques qui ont eu lieu dans tout l'empire, les expliquer selon la particularité du sol que l'homme habite ; et les situer dans une vraie connexion pragmatique avec les événements voisins. Le Pará et le Minas sont tellement différents ! Une autre nature, d'autres hommes, d'autres précisions et passions, et par conséquent d'autres conjonctures historiques »<sup>162</sup>.

<sup>160</sup> « e que, passando logo aquelas partes do pais que essencialmente diferem, seja realçado em cada uma delas o que houver de verdadeiramente importante e significativo para a história », *id.*

<sup>161</sup> « Assim, por exemplo, converge a história das províncias de S. Paulo, Minas, Goiás e Mato-Grosso ; a do Maranhão se liga à do Pará, e à roda dos acontecimentos de Pernambuco formam um grupo natural os do Ceará, Rio Grande do Norte e Paraíba. Enfim, a história de Sergipe, Alagoas e Porto Seguro, não será senão a da Bahia », *idem*, p. 203.

<sup>162</sup> « (...) », parece-me indispensável que o historiador tivesse visto esses países, que tivesse penetrado com os seus próprios olhos as particularidades da sua natureza e população. Só assim poderá ser apto para avaliar devidamente todos os acontecimentos históricos que tiveram lugar em qualquer das partes do Império, explicá-los pela particularidade do solo que o homem habita ; e colocá-los em um verdadeiro nexó pragmático para com os acontecimentos na vizinhança. Quão diferente é o Pará de Minas ! Uma outra natureza, outros homens, outras precisões e paixões, e por conseguinte outras conjunturas históricas », *idem*.

Enfin, pour Martius « le fait d'avoir vu et d'avoir été lui assurent les conditions de production de son texte »<sup>163</sup>. Le *voyageur historien* doit connaître la diversité pour la faire connaître : « cette diversité n'est pas suffisamment reconnue au Brésil, car peu nombreux sont les Brésiliens qui ont visité tout le pays. C'est pour cela qu'ils se forgent des idées erronées sur les circonstances locales »<sup>164</sup>.

Si, d'un côté, l'historien corrige le lecteur, de l'autre il peut « donner des conseils utiles à l'administration », pourvu qu'il soit familiarisé « avec ces particularités, et les présente de façon exacte »<sup>165</sup>. En voyageant il connaît le spécifique et il comprend le général ; il a donc une compréhension complète de la nation.

Par ailleurs, dans l'organisation du texte, Martius considère aussi l'expérience acquise à travers les voyages. Ainsi, selon lui, pour « exciter » le lecteur, il ne faudra pas commencer la rédaction par la narration des événements historiques, mais par la description des particularités de la nature<sup>166</sup>. La mise en écriture suggérée par Martius a, d'après lui, un précédent illustre :

« En traitant son sujet selon ce système que nous avons déjà admiré chez le père de l'histoire, Hérodote, il trouvera plusieurs occasions de faire des peintures ravissantes de la nature. Celles-ci imprimeront dans son œuvre une attirance particulière pour les habitants des différentes parties du pays, parce que dans ces diverses descriptions locales ils reconnaîtront

<sup>163</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 2000, p. 407.

<sup>164</sup> « Cette diversidade não é suficientemente reconhecida no Brasil, porque há poucos brasileiros que tenham visitado todo o país ; por isso formam idéias muito errôneas sobre circunstâncias locais, (...) », MARTIUS, C. von. *op. cit.* (1844), 1953, p. 203.

<sup>165</sup> « Se o historiador se familiarizar bem com estas particularidade, e exatamente as apresentar, não poucas ocasiões achará para dar úteis conselhos à administração », *idem*.

<sup>166</sup> *Idem*.



leur propre maison, et se rencontreront, pour ainsi dire, eux-mêmes »<sup>167</sup>.

C'est la première et unique référence à un modèle de l'Antiquité dans le mémoire de Martius. Pourtant il s'agit d'une mention hybride : Hérodote apparaît avec les romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce mélange semble avoir aussi un autre objectif : provoquer l'intérêt du lecteur européen<sup>168</sup>.

### *Une historia magistra calculée*

Il est clair que pour Martius, l'histoire est une maîtresse non seulement du futur mais encore du présent<sup>169</sup> : « elle peut diffuser parmi les contemporains les sentiments et les pensées du plus noble patriotisme »<sup>170</sup>. L'œuvre historique a, dans ce cas, une valeur éminemment pédagogique : elle « doit réveiller et réanimer chez ses lecteurs brésiliens l'amour pour la patrie, le courage, la constance, l'industrie, la fidélité, la prudence, bref, toutes les vertus civiques »<sup>171</sup>. Réveiller et réanimer sont des verbes qui supposent une espèce d'état léthargique préalable. En effet, selon Martius, il existe des Brésiliens qui se trouvent dans un état semblable en raison de la diffusion « d'idées politiques immatures : ici on voit des républicains de toutes les couleurs, des idéologues de

<sup>167</sup> « Tratando o seu assunto, segundo este sistema o que já admiramos no pai da história, Herodoto, encontrará muitas ocasiões para pinturas encantadoras da natureza. Elas imprimirão a sua obra um atrativo particular para os habitantes das diferentes partes do país, porque nestas diversas descrições locais reconhecerão a sua própria habitação, e se encontrarão, por assim dizer, a si mesmos », *id.*

<sup>168</sup> *Idem.*

<sup>169</sup> « A história é uma mestra da vida, não somente do futuro, como também do presente », *idem*, p. 204.

<sup>170</sup> « Ela pode difundir entre os contemporâneos sentimentos e pensamentos do mais nobre patriotismo », *idem.*

<sup>171</sup> « (...), despertar e reanimar em seus leitores brasileiros amor da pátria, coragem, constância, indústria, fidelidade, prudência, em uma palavra, todas as virtudes civicas », *id.*

toutes les qualités »<sup>172</sup>. Nonobstant, les lecteurs les plus intéressés par l'histoire du Brésil sortiront justement de ce groupe-là : « C'est pour eux donc que le livre devra être conçu, calculé, pour les convaincre de manière adroite de l'inexorabilité de leurs projets utopiques, de l'inconvenance des discussions licencieuses d'une presse effrénée sur les affaires publiques, et de la nécessité d'une monarchie dans un pays où il y a un si grand nombre d'esclaves »<sup>173</sup>.

Martius propose une histoire calculée, mesurée, bien réfléchie pour combattre les opposants du régime. Cette histoire militante est le sommet que l'*historien pragmatique* doit attendre. C'est de là-haut qu'il jettera des lumières pour « prouver », dit Martius, que le Brésil, « qui commence peu à peu à se sentir comme un tout uni »<sup>174</sup>, n'aboutira à son plus haut développement qu'avec le soutien monarchique et une sage organisation des provinces. Pour preuve, l'historien doit divulguer la « loi organique de l'empire », où s'affirme le principe de l'unification de la nation.

La mission de l'histoire est de rendre le Brésil visible – cette visibilité maîtrisée – aux Brésiliens eux-mêmes, parce que justement, c'est dans son extension territoriale, dans la variété de ses produits, dans l'origine commune de ses habitants, qui ont « le même fond historique, et les mêmes espoirs d'un avenir prometteur, que se trouvent fondés le pouvoir et la grandeur du pays »<sup>175</sup>. Pour reconnaître son propre pouvoir et pour savoir, il faut voir.

<sup>172</sup> « Ali vemos republicanos de todas as cores, ideólogos de todas as qualidades », *id.*

<sup>173</sup> « (...) para eles, pois, deverá ser calculado o livro, para convencê-los por uma maneira destra da inexiquibilidade de seus projetos utópicos, da inconveniência de discussões licenciosas dos negócios públicos, por uma imprensa desenfreada, e da necessidade de uma Monarchia em um país onde há um tão grande número de escravos », *id.*

<sup>174</sup> « Só agora principia o Brasil e sentir-se como um todo unido », *id.*

### *L'historien et son double*

« Que l'historien du Brésil n'oublie jamais que pour rendre un vrai service à sa patrie, il devra écrire comme un auteur monarchique et constitutionnel, unitaire dans le sens le plus pur du mot »<sup>176</sup>. Martius donne à ce *fonctionnaire* des conseils techniques : son livre ne devra pas excéder un volume (*un fort volume*) ; son style doit être populaire, pourtant noble ; il devra satisfaire l'intelligence et le cœur, conséquemment, l'écriture doit être souple, sans excès d'érudition et de citations stériles. Enfin il doit éviter la chronique et l'investigation purement érudite.

La dernière figure de l'historien n'est ni celle du fonctionnaire ni celle de l'écrivain populaire, mais celle du poète engagé : celui qui écrit mûrement, mais sous l'égide de « son amour, de son zèle patriotique et de ce feu poétique propre à la jeunesse »<sup>177</sup>.

### *Conclusion : un projet historique*

Le prix décerné à Martius par l'IHGB légitime donc un projet d'écriture de l'histoire capable de créer, au moins symboliquement, la nation brésilienne<sup>178</sup>. La question suivante reste celle de savoir qui pourra être l'auteur d'une tâche aussi lourde. Le candidat préféré, initialement, était Martius lui-

<sup>175</sup> « Justamente na vasta extensão do país, na variedade de seus produtos, ao mesmo tempo que os seus habitantes tem a mesma origem, o mesmo fundo histórico, e as mesmas esperanças para um futuro lisongeiro, acha-se fundado o poder e grandeza do país », *id.*

<sup>176</sup> « Nunca esqueça, pois, o historiador do Brasil, que para prestar um verdadeiro serviço à sua patria deverá escrever como autor monárquico-constitucional, como unitário nmais puro sentido da palavra », *id.*

<sup>177</sup> « (...) todo seu amor, todo o seu zelo patriótico, e aquele fogo poético próprio à juventude », *idem*, p. 205.

même. Cependant, dans une lettre adressée à l'IHGB, le 8 mars 1844, il refuse cet honneur :

« Je suis heureux que votre illustre Association ait jugé convenable d'écrire une histoire du Brésil fondée sur des bases aussi larges que celles qui sont indiquées dans ma dissertation. Par contre, je n'ose pas aspirer à la gloire d'une entreprise si ardue. Il est vrai qu'à mes heures je m'occupe des vestiges de l'histoire ancienne de l'Amérique. Je suppose que ce serait une tâche glorieuse (...) de lever le voile qui cache jusqu'à aujourd'hui l'histoire ancienne de la race rouge »<sup>179</sup>.

Après Southey, les membres de l'IHGB ne voyaient apparemment pas d'obstacle à ce qu'un autre étranger écrive l'histoire nationale. Certes, Martius avait plus d'intimité avec la réalité brésilienne que l'anglais. Il avait connu le Brésil à travers son expérience, c'était un homme de science, il avait un plan pour écrire l'histoire, et s'il n'était pas un véritable historien, il n'était pas non plus un poète.

Le refus de Martius se fait, pourtant, accompagner d'une suggestion portant sur le profil de l'historien capable de mener à bien le travail : « Ce grand mystère d'une histoire (...) où tout est abyme et ruine (...) demande (...) un esprit profond, un caractère ferme et laborieux, un jugement vaste, une

<sup>178</sup> GUIMARÃES, M. L. S. *op. cit.*, 2000, p. 409.

<sup>179</sup> « Muito me regozijo que vossa ilustrada Associação julgasse conveniente escrever uma historia do Brazil fundada sobre bases tão amplas como as indicadas em minha dissertação : mas de outro lado, Sr., e respeitavel collega, não ousarei aspirar eu mesmo à gloria de empresa tão ardua. É bem verdade que em minhas horas de descanso me tenho occupado dos vestigios da historia, antiga da America. Supponho que seria tarefa tão gloriosa, quão digna de louvor, levantar o véo que tem encoberto até hoje a historia antiga da raça vermelha », « Extracto de uma carta dirigida de Munich ao Sr. 1º Secretario Perpetuo do Instituto pelo socio Honorario o Sr. Dr. Martius, 8 de março de 1844 », *Revista do IHGB*, 6, 1844, pp. 372-374 (citation p. 373).

imagination vivante, et une capacité de combinaison rare ; en outre, cela exige un âge mûr, mais pas encore décadent, comme le mien »<sup>180</sup>.

L'autocritique de Martius, sa conscience de l'immensité d'une telle entreprise historiographique, et ses suggestions ont été bien accueillies au sein de l'IHGB. Personne, pourtant, n'essayera de mettre en œuvre son projet, à l'exception de Varnhagen, malgré ses cris d'indépendance épistémologique envers à Martius.

---

<sup>180</sup> « Esse grande mysterio de uma historia em que tudo se tem apagado, em que tudo é abysmo e ruina – esse grande mysterio demanda outras forças que não as minhas, um espirito profundo, caracter firme e laborioso, juizo vasto, imaginação viva, e uma faculdade de combinação rara ; e além d'isto idade madura, mas ainda não decadente, como a minha », *idem*.

**Troisième Partie**

**Le moment Varnhagen**

## 1. Varnhagen en mouvement : l'historien-frontière<sup>1</sup>

« Madrid, 2 décembre 1853. Sire ! (...) Je suis allé à Paris afin de traiter de la publication de l'*Histoire générale*. (...) Je m'y suis arrêté le temps nécessaire pour parler avec les artistes, et je me suis encore servi de l'intervention de l'ami du Brésil Ferdinand Denis. (...) Étant en France, je n'ai pas pu résister à la tentation de visiter la Hollande, (...). Je ne peux vous expliquer, V. M., combien j'ai trouvé de cartes géographiques, dans les archives, guidé par M. Silva, comme chez les anciens bouquinistes sur le Brésil, et acquis des connaissances plus précises sur les chefs hollandais de Pernambuco, etc. Plusieurs sections de l'*Histoire générale* en donneront une preuve manifeste. En Hollande, je n'ai pas pu m'empêcher d'aller à Rotterdam, Amsterdam, Leyde, Delft, Utrecht, Zeist (où j'ai rencontré M. Netscher), Harlem et Nimègue. En quittant la Hollande pour aller à Barcelone, afin de ne pas refaire le même chemin, j'ai dû sans cesse faire des détours. J'ai décidé de les mettre à profit en faveur de cette œuvre qui est presque du domaine public. J'ai voulu aller à Dresde pour consulter le célèbre livre *Zeitung aus Presillg Landt* que cite Humboldt, (...). Auparavant, je suis passé par Hannover et Berlin, Postdam, Prague et Vienne, j'ai vu le Danube, Ischel, Salzburg, München, Constança, Schassmann, Guvich, Berne, Genève, Lyon, Avignon, Montpellier, Perpignan et Barcelone. On voit que j'ai fait tout cela rapidement, seulement à cause de l'activité qui est la mienne, et en considérant que le voyage et le temps sont une espèce d'obligation ».

Lettre de Francisco Adolfo de Varnhagen à l'empereur D. Pedro II<sup>2</sup>

<sup>1</sup> L'idée d'*historien-frontière* est une analogie à la notion de François Hartog de « Hommes-frontières », voir HARTOG, François. *Mémoire d'Ulysse : récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, pp. 11-21 (surtout pp. 13-14).

<sup>2</sup> « Senhor ! (...) Foi servido dar-me, me dirigi a Paris a tratar da publicação da Historia Geral. (...) Em Paris parei o tempo necessário para me entender com os artistas, e de novo serviu de muito a intervenção do benemerito do Brazil Ferdinand Denis, (...). Estando em França não pude resistir, por differença de horas, à tentação de visitar a Hollanda, (...). Não posso explicar a V. M. quanto ahí adquiri, assim nos archivos, guiado pelo Dr. Silva, como nos livreiros antigos sobre o Brazil, cartas geographicas, conhecimento mais individual dos chefes hollandezes de Pernambuco, etc. Varias secções da *Historia geral* darão disso prova manifesta.

« Avant d'écrire, Varnhagen a vu ».  
Ferdinand Denis<sup>3</sup>

Varnhagen est toujours en mouvement. Il se déplace sans cesse. Il marche, constamment, d'un pays à l'autre, d'une archive à l'autre. Il ne s'arrête jamais. Il est inlassable. Il est, comme le Michelet de Barthes, un *marcheur*<sup>4</sup>. Les voyages lui sont vitaux. Ils lui donnent le *sens* de l'histoire. C'est en bougeant qu'il la voit.

### 1.1. *L'illusion autobiographique*

« Mes travaux sur l'histoire de mon pays, je l'avoucrâi ici sans trop de présomption, ne sont pas tout à fait inconnus en Europe ; et j'ose même croire que ces études sérieuses ont dû être pour quelque chose dans le titre que je tiens aujourd'hui de la bienveillance de mon Souverain. Tout le monde sait en effet que *Porto Seguro*, au sud de Bahia, indique le lieu, à jamais mémorable, où le Brésil fût découvert par Cabral, et que cette découverte marque le point de départ de la civilisation du vaste empire brésilien ».

Francisco Adolfo de Varnhagen<sup>5</sup>

---

Na Hollanda não deixei de parar em Rotterdam, Amsterdam, Leyde, Delft, Utrecht, campo de Zeist (onde estive com o Sr. Netscher), Harlem e Nimégue. Devendo voltar da Hollanda a Barcelona, para não retroceder quasi pelo mesmo caminho, tinha sempre que fazer volta. Resolvi dal-a, ainda em favor da obra que está quasi a passar ao dominio publico. – quiz ir a Dresde consultar o célebre folheto *Zeitung ausz Presillg Landt*, que cita Humboldt, (...). Passci antes pelo Hannover e Berlim, estive em Potsdam, fui a Praga e Vienna, subi o Danúbio, Ischel, Salzburgo, Munich, Constança, Schasshann, Guvich, Berne, Genebra, Lyon, Avignon, Montpellier, Perpignan e Barcelona. Tudo isto rapidamente, já se vê, e só à força de actividade, e de considerar o viajar e o tempo, uma espécie de obrigação », VARNHAGEN, F. A. de., *Correspondência activa*, op. cit., pp. 208-210.

<sup>3</sup> DENIS, Ferdinand. *Quelques mots sur la deuxième édition de l'Historia geral du vicomte de Porto Seguro*, ms. 3970, I, Bibliothèque Sainte-Geneviève, (probablement 1877), pp. 222-225 (citation, pp. 224-225).

<sup>4</sup> BARTHES, Roland. *Michelet*, op. cit., 1995, pp. 22-23.



On commence par la fin ou, d'une certaine manière, par le début. Porto Seguro. C'est l'endroit où l'escadre de Cabral a débarqué le 22 avril 1500. Il ne s'agit pas, pour Varnhagen, du commencement de l'histoire brésilienne, mais de sa civilisation. Baron de Porto Seguro en 1872, puis, en 1874, vicomte de Porto Seguro. Varnhagen, âgé alors de 56 ans, n'attendait plus, si on se fie à ses paroles, une telle distinction de la part de l'empereur<sup>6</sup>. Lorsqu'il devient baron, il n'est évidemment pas au Brésil, ni même à Vienne où il occupe le poste de Ministre plénipotentiaire des affaires étrangères du gouvernement impérial. Il assiste à Saint-Petersbourg à un congrès de statistique !<sup>7</sup> C'est du bord des eaux glacées de la Neva qu'il écrit à D. Pedro II, en le remerciant non seulement pour le titre de noblesse, mais aussi pour le « beau nom » qu'il lui a choisi :

« Moi, qui plusieurs fois, me suis senti gêné en me voyant considéré par les yeux de l'Europe – surtout en Allemagne, à cause de mon nom de famille – comme moins brésilien (...), je ne pensais plus, à présent, abandonner, sans nostalgic et ni sans étrangeté, ce nom que pendant presque quarante ans j'ai cherché à illustrer et à honorer (...). Je vous avoue que je n'avais plus ni espoir ni désir, de le voir changer... Cependant, le nom magique de Porto Seguro, si cher à quelqu'un qui a passé ces années à s'occuper de la région de Cabral, a opéré le prodige, et a été pour moi une raison de

<sup>5</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Les Hollandais au Brésil. Un mot de réponse à M. Netscher*, Vienne, Éditions de l'Auteur, 1874, p. 8.

<sup>6</sup> On ne dispose pas de nombreuses biographies sur Varnhagen, surtout, il n'y a pas, que je sache, de biographie satisfaisante sur lui. Le travail le plus complet, riche en données, est celui de Clado Ribeiro Lessa, malgré ses interprétations conservatrices de l'histoire brésilienne, voir la *Revista do IHGB*, volumes 223, 1954, pp. 82-297 ; 224, 1954, pp. 109-315 ; 225, 1954, pp. 120-293 ; 226, 1955, pp. 3-168 ; 227, 1955, pp. 85-236. Varnhagen a été fait baron de Porto Seguro par décret impérial, le 14 août 1872, et il a été élevé à vicomte le 16 mai 1874. Voir LESSA, C. R. *op. cit.* 1954, 223, p. 252 et p. 265.

<sup>7</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « Correspondencia acerca do Congresso de estatistica reunido em São Petersburgo em 1872 – publicado no *Diario Oficial do Império*, a 5/X/1872 », in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 372-380.

plus de me consacrer à ma deuxième édition de l'*Histoire générale* »<sup>8</sup>.

Durant quarante ans, le vicomte de Porto Seguro a dû surmonter les doutes émis sur sa nationalité, lui, l'historien par excellence de la nation. Francisco Adolfo de Varnhagen est né, selon son certificat de baptême, le 17 février 1816 à Sorocaba, dans la province de São Paulo<sup>9</sup>. Pourtant il a dû le prouver. Voici quelques éléments du procès.

### 1.1.1. Je suis brésilien. Je le prouve

« Dans la première audience que j'ai eue avec ces Augustes Messieurs, je me suis aperçu qu'ils étaient surpris de ne pas trouver devant eux un étranger, et de constater que je ne correspondais pas personnellement à l'idée qu'ils s'étaient faite de moi à cause de mon nom. Ils imaginaient, je crois, que j'étais hollandais. J'avoue que, dans cette occasion, l'appréhension que j'avais dans le fond de

<sup>8</sup> « De aqui das beiras do frígido Neiva, desta capital em tudo grandiosa e de magestosos monumentos e edificios, vou aos pés do throno de V. M. I. para humildemente Lhe agradecer, de todo o coração, mais ainda que as honras do baronato, o bello nome com que V. M. I. as quiz associar em mim. Ainda que muitas vezes me incommodei vendo-me considerado aos olhos da Europa, - e especialmente da Allemanha, em virtude do meu apelido, como menos brasileiro (...) não pensava já agora separar-me, sem saudade nem extranheza, desse nome, que durante perto de quarenta annos procurei illustrar e honrar (...); e confesso a V. M. I. que já não tinha esperança, nem aspiração, de o ver trocado por outro... Porém o mágico nome de Porto Seguro, tão querido para quem tinha levado esses quarenta annos sempre occupado da região de Cabral, operou o prodigio, e até me obrigou a mais, na minha 2<sup>a</sup> edição da *Historia Geral* », Lettre de Varnhagen à D. Pedro, du 25 août 1872, *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 370-371. Dans une petite lettre datée du 26 juin 1874, à Vienne, Varnhagen remercie l'empereur le titre du vicomte, *idem*, p. 425. Cependant, dans une note en bas de page de son *Histoire de l'indépendance*, publiée posthument en 1916, Varnhagen commente que pendant le processus qui s'achève avec l'indépendance politique du Brésil, il y a eu un personnage secondaire, dont le sobriquet était *Porto Seguro* : « le souvenir - dit Varnhagen - que ce nom ait été lié à un tel personnage a contribué à diminuer un peu la satisfaction que l'on a eue, lorsque l'on a reçu un titre lié aux nos travaux historiques de toute une vie », VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. « Historia da Independencia do Brasil, até ao reconhecimento pela antiga metropole, comprehendendo, separadamente, a dos successos occorridos em algumas provincias até essa data », in *Revista do IHGB*, 1916/1917, 79, pp. 5-598, voir la note 31 p. 196.

<sup>9</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 1954, 223, p. 91, note 10.

l'âme, et que je ne comptais pas révéler à personne par écrit, fut justifié. Aujourd'hui, j'ai décidé de vous la raconter, V. M. I., car je suis un admirateur de votre circonspection et de votre réserve. (...) Vous savez maintenant une des raisons pour lesquelles je voudrais omettre mon nom dans l'*Historia geral do Brazil*, en laissant la dédicace elle-même sans signature. Sans mon nom, l'œuvre serait seulement celle d'un Brésilien ou de l'IHGB ; et, en conséquence, de tout le Brésil ».

F. A. de Varnhagen, *Lettre à D. Pedro II*<sup>10</sup>

Le père de Francisco A. de Varnhagen, Friedrich Ludwig Wilhelm de Varnhagen, de nationalité allemande, était ingénieur et militaire<sup>11</sup>. Il avait été engagé, avec Wilhelm Ludwig von Eschwege et Guilherme Christiano Feldner, par le gouvernement du Portugal pour travailler, sous la direction de l'intendant José Bonifácio de Andrada e Silva, dans les fonderies portugaises, et commander un groupe d'ouvriers allemands spécialisés, pendant une période de dix ans. En 1806, Friedrich de Varnhagen épouse D. Maria Flávia de Sá Magalhães, supposée de nationalité portugaise<sup>12</sup>. Francisco Adolfo de Varnhagen sera le septième fils du couple.

<sup>10</sup> « Na primeira audiência que tive destes Augustos Senhores conheci que se surprehendiam de não me achar estrangeiro ou ao menos estrangeirado, e que eu não correspondia pessoalmente à idéa que, pelo meu nome, haviam anteriormente formado, imaginando-me hollandez, segundo creio. — Confesso que por esta occasião se me justificou uma apprehensão que sepultava no fundo d'alma e que não contava revelar a ninguém por escripto ; mas que agora me decido a transmittir a V. M. I., de cuja circunspeccção e reserva sou tão grande admirador. — (...) Sabo agora V. M. I. uma das razões por que eu queria omitir o meu nome na *Historia geral do Brazil*, deixando até de assignar a dedicatoria. Sem o meu nome a obra seria apenas de um brasileiro ou do Instituto H. do Brazil ; e, por conseguinte, de todo o Brazil », Lettre à D. Pedro II, du 5 février 1854, à Madrid, in *Correspondência activa*, op. cit., p. 213.

<sup>11</sup> Pour les données biographiques, je suis LESSA, C. R. op. cit. 223, 1954, pp. 88-91.

<sup>12</sup> « La naturalité de D. Maria Flávia de Sá Magalhães, la mère du futur historien, n'est pas du tout hors de doute. Néanmoins, on croit généralement qu'elle est née au Portugal », *idem*, p. 91. L'origine de la suspicion vient, il semble, d'une réponse donnée à Varnhagen par José Ignacio de Abreu e Lima, qui avait eu l'une de ses œuvres durement critiquée par l'historien. Abreu e Lima a appelé Varnhagen « fils d'allemand et d'une dame qui n'était pas brésilienne ». Varnhagen dans l'opuscule où il réfute Abreu e Lima, laisse entendre que sa mère pourrait être née à São Paulo, voir VARNHAGEN, F. A. de. *Réplica apologetica de um*

En 1809, Friedrich de Varnhagen a été transféré par le gouvernement et va diriger, avec le poste de capitaine, puis de major du *Corps d'Ingénieurs*, la *Real Fabrica de Ferro de São João de Ipanema* (Fabrique royale de fer de São João de Ipanema), dans la région de Sorocaba, province de São Paulo, où devait commencer la sidérurgie brésilienne. C'est là que Varnhagen reste jusqu'à l'âge de sept ans et demi<sup>13</sup>.

La fonderie était un endroit connu. Elle remontait au XVI<sup>e</sup> siècle, et jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle avait connu plusieurs problèmes qui avaient fortement entravé son bon fonctionnement<sup>14</sup>. Son ancienneté et ses caractéristiques particulières attiraient plusieurs visiteurs illustres. José Bonifácio, par exemple. D'autres hommes politiques aussi, comme le comte de Palma, le comte de Oyenhausen, et le gouverneur de la province le lieutenant-colonel Müller. Les collègues de Friedrich de Varnhagen, le baron d'Eschwege et Feldner, de même qu'un autre minéralogiste allemand, Seiblitx, l'ont aussi visitée. Les voyageurs naturalistes comme le baron de Olfers, Sellow, von Natterer et Saint-Hilaire, ont connu la fabrique<sup>15</sup>. Je note ce détail auquel Varnhagen dédiera un chapitre entier de son *Histoire générale*.

Depuis 1818, Friedrich Ludwig Wilhelm de Varnhagen commence à demander au gouvernement son transfert, lequel ne lui est accordé que le 2 juin 1821. L'année suivante, raconte Varnhagen, son père part, avec une « licence illimitée », pour « l'Europe, appelé par d'autres intérêts, et par le juste désir de voir ses parents, qu'il n'a pas vus depuis vingt ans, laissant sa famille au

---

*escriptor calumniado e juizo final de um plagiario diffamador que se intitula general*, Madrid, Viuva de D. R. J. Dominguez, 1846, p. 5 ; voir aussi Lessa, *idem*, p. 92.

<sup>13</sup> Rares sont les informations sur l'enfance de Varnhagen. On infère quelques éléments de façon éparse à partir de son œuvre.

<sup>14</sup> IGLESIAS, F. *op. cit.*, 2000, pp. 77-78.

Brésil »<sup>16</sup>. Elle demeure à Rio de Janeiro, où le jeune Francisco Varnhagen commence ses études de lettres, y compris, précise-t-il, le français<sup>17</sup>. En octobre 1823, Friedrich Varnhagen les appelle au Portugal. La phase brésilienne de Francisco Varnhagen est terminée. Il n'est plus jamais demeuré aussi longtemps au Brésil.

À Lisbonne, rappelle Varnhagen, il entre à la « fin de 1825 au *Real Colegio da Luz*, dont il suit régulièrement les cours pendant sept ans », obtenant des félicitations dans plusieurs domaines<sup>18</sup>. En 1832, il était, *s'il voulait*, dit-il, prêt à s'engager dans l'armée portugaise où on lui offrait quelques avantages. Pourtant, il « n'avait en vue que de servir » son pays, et il refuse de commencer une carrière au Portugal. Il continue ses études et, soudain, en juillet 1833, tout change :

« J'étais en vacances quand peu de temps après eut lieu la restauration de Lisbonne par l'armée de l'Immortel et Auguste fondateur de notre empire, et moi, conduit comme plusieurs Brésiliens par l'enthousiasme que suscitait une lutte si juste contre un tyran usurpateur, et en faveur d'une princesse et de quelques institutions émanées de notre sol, j'ai jugé de mon devoir de prendre les armes »<sup>19</sup>.

<sup>15</sup> LESSA, C. R. *op. cit.* 223, 1954, p. 93.

<sup>16</sup> « Em 1882, Varnhagen, deixando então sua familia no Brasil, se retirava com licença ilimitada à Europa, onde o chamava outros interesses, e os justos desejos de ver seus pais, - de quem se havia separado vinte anos antes », VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.*, 1857, p. 372.

<sup>17</sup> Lettre de Francisco Adolfo de Varnhagen au général José de Sousa Soares de Andréa, du 16 février 1843, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 97-102 (surtout p. 98).

<sup>18</sup> Dans la lettre autobiographique qu'il a envoyée au Général José de Sousa Soares de Andréa, déjà citée, il affirme avoir terminé pendant cette période, avec succès, « les cours de latin, français, anglais, philosophie, rhétorique, géographie, histoire, la première année en mathématique, et la deuxième d'études militaires, principalement celles qui sont relatives au service de l'État Major, tactique, stratégie, et aussi le choix de différentes armes, équitation, escrime, dessin linéaire, de figures, d'architecture, de paysage, de perspective et topographie », *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 98-99.

<sup>19</sup> « Estava em férias quando pouco depois succedeo (24 de Julho) a restauração de Lisboa pelas armas do Immortal e Augusto Fundador do nosso Imperio, e eu levado com muitos outros brasileiros pelo entusiasmo de uma lucta tão justa contra um tyramno usurpador em pró de

Le geste *héroïque* et presque irréfléchi de Varnhagen a été récompensé par le roi du Portugal, sans qu'il demandât, précise-t-il, quoi que ce soit. En moins de trois mois, il passe de *cadet* à officier d'artillerie. À ce poste, il fait le reste de la campagne<sup>20</sup>. La rapidité de la décision de Varnhagen l'a conduit cependant à commettre une grave erreur : « En me trouvant ainsi, presque sans réfléchir, engagé dans le service d'un royaume étranger, et en oubliant de demander à notre gouvernement la licence nécessaire, comme l'ordonne la loi »<sup>21</sup>. Cette circonstance a été la clause la plus difficile à surmonter dans son procès en reconnaissance de sa nationalité brésilienne<sup>22</sup>. Quoi qu'il en soit, il avait servi l'armée d'un autre pays...

Durant le temps pendant lequel il attendait de pouvoir réparer sa faute, résultat, dit-il, « d'un simple fanatisme de l'âge »<sup>23</sup>, il suit ses études<sup>24</sup>. En raison de son application aux études et de son ancienneté, il est fait premier-lieutenant par défaut. Le résultat de son travail lui a valu aussi une invitation à s'associer à l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne. C'est cette institution qui a publié le premier travail « scientifique-littéraire » de Varnhagen, les *Reflexões Critiques*<sup>25</sup>, qui lui a ouvert les portes de l'IHGB. Une récompense,

---

uma princeza e umas instituições amadas do nosso solo, - julguei dever empunhar as armas », *idem*, p. 99.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> « Achando-me assim, quasi sem o pensar, engajado no serviço de un reino estranho, sem me haver lembrado de munir-me para isso da necessaria licença do nosso Governo, como manda a lei », *idem*.

<sup>22</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, 1954, p. 97, note 35.

<sup>23</sup> « (...) que um simples fanatismo da idade me desviara », *idem*, p. 100.

<sup>24</sup> « En effet, j'allais au Colégio dos Nobres pour apprendre la langue allemande, et à l'Academia de Fortificação (plus tard convertie en École de l'Armée). J'ai terminé mes études pour devenir ingénieur, avec les pleines approbations, et encore un prix. Je ne méprisais pas l'occasion que m'avait offerte l'École Polytechnique de suivre les cours principalement de sciences physiques (chimie, physique, minéralogie, zoologie, etc.) », *idem*.

<sup>25</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « Reflexões criticas sobre o escripto do seculo XVI impresso com o titulo de *Noticias do Brazil* no tomo III da *Collecção de Noticias para a Historia e Geographia das nações Ultramarinas* - Acompanhadas de interessantes noticias bibliographicas e importantes investigações historicas », in *Collecção de Notas para a*

note Varnhagen, due à ses « bonnes aspirations et à son patriotisme, jamais refroidis, malgré l'éloignement de la patrie »<sup>26</sup>.

C'est au nom de ses sentiments envers le Brésil que Varnhagen s'y rend au début de 1840, car il a appris que le pouvoir législatif était en train de discuter de la loi qui permettrait de rapatrier les Brésiliens qui vivaient hors des frontières brésiliennes. Au Brésil, en attendant le vote de la loi, il profite « du temps dont il dispose pour voyager à l'intérieur de l'empire, ce qui non seulement m'a apporté plusieurs connaissances naturelles, mais a enraciné encore en moi des sentiments de patriotisme à la vue de mon foyer et de mes amis d'enfance »<sup>27</sup>. Ce voyage, en fait, fournira plusieurs ressources à son *Histoire générale*, surtout au niveau de l'autopsie, une des méthodes de Varnhagen.

Le 22 juin 1841, il rentre au Portugal. Il sollicite immédiatement du gouvernement portugais une promotion. Elle lui est refusée officiellement le premier juillet de la même année. Clado Lessa Ribeiro explique que c'est là la cause principale qui a amené Varnhagen à demander sa démission de l'Armée portugaise, le premier octobre 1841. Il aurait fait, d'après Lessa Ribeiro, une demande qu'il savait n'avoir aucune chance d'être exaucée. Varnhagen avait déjà 25 ans, l'âge de la majorité civil, à l'époque, et il fallait qu'il réglât la question de sa nationalité. Il ne savait pas, toujours selon Lessa Ribeiro, que le

---

*Historia e Geographia Ultramarinas*, t. V, n. II, Lisboa, Typographie da Academia, 1839, 120 pages. Il s'agit des commentaires de Varnhagen sur l'œuvre de Gabriel Soares de Sousa, qu'il a reconstituée, voir SOUSA, G. S. de. *op. cit.* On verra plus tard quelques détails de ce travail.

<sup>26</sup> « (...) e que parece apostado em recompensar amplamente os meus mui bons desejos e patriotismo nunca arrefecido na ausencia da patria », VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondencia activa*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>27</sup> « (...), porém succedendo não passar ainda tal lei, aproveitei o tempo para uma viagem ao interior do Imperio, a qual não só me prestou muitos conhecimentos naturaes, como de novo me arraigou sentimentos de patriotismo ao ver os meus lares e amigos de infancia », *idem*, pp. 100-101.

24 septembre 1841, l'empereur avait signé le décret de confirmation de sa nationalité brésilienne, en l'amnistiant de l'irrégularité que représentait le fait d'avoir servi dans l'armée d'un autre pays. Il n'a pris connaissance de la décision que le 19 février 1842. Néanmoins, dans la lettre autobiographique qu'il a envoyée au général Francisco J. de S. S. de Andréa, Varnhagen a omis la demande qu'il avait faite au gouvernement portugais et la réponse négative qu'il en avait reçue. Il affirme simplement quand il reçoit la nouvelle du Brésil que :

« en méprisant toutes les considérations dictées par la prudence qui voulait que je ne sacrifie pas une position sociale avantageuse sans avoir la certitude d'en obtenir une autre, et en me livrant seulement à la confiance que j'eus toujours dans la munificence de notre empereur, j'ai demandé ma démission du poste de premier lieutenant, en sachant que, dans l'échelle hiérarchique, j'étais classé premier dans le droit de passer au grade de capitaine »<sup>28</sup>.

Dans la réponse qu'il a faite à José Ignacio de Abreu Lima, Varnhagen mentionne aussi ce passage mais d'une façon plus dramatique et sans se préoccuper beaucoup de faire preuve de modestie. Il écrit sur lui-même, paradoxalement, à la troisième personne : « en rompant avec tout, il renonça aux postes qui lui offraient une brillante carrière, selon l'opinion de ses amis, et même de la cour, et fut se présenter à notre légation à Lisbonne comme sujet brésilien »<sup>29</sup>.

<sup>28</sup> « (...) desprezando todas as considerações dictadas pela prudencia para não me sacrificar n'uma posição social vantajosa sem a certeza de outra, e entregue só à muita confiança, que sempre tive na munificencia do nosso Imperador, dei a minha demissão do posto de 1º Tenente, no qual estava já pela escala o primeiro com direito a ser Capitão », *idem*, p. 101.

<sup>29</sup> « (...) rompendo por tudo ; resignara os cargos que lhe offereciam uma brilhante carreira, segundo a opinião dos amigos, e até da corte, e se foi apresentar à nossa legação em Lisboa como sudito brasileiro », VARNHAGEN, F. A. de. *Réplica apologetica*, *op. cit.*, 1846, p. 7



Il ne vaut pas la peine de discuter davantage l'évident travail de valorisation de ses sentiments vis-à-vis du Brésil opéré par Varnhagen. Citoyen par décret, Varnhagen devient aussi, d'une certaine manière, historien par un acte officiel. Le 19 mai 1842, il est nommé *attaché à l'ambassade* brésilienne à Lisbonne, avec pour tâche principale la recherche de documents ayant trait à l'histoire et à la législation du Brésil<sup>30</sup>.

Finalement tout a été prouvé. Il ne reste plus de doutes. Varnhagen, à l'âge de 25 ans, est Brésilien. Sa biographie ne vient que de commencer. Et, paradoxalement, l'illusion autobiographique aussi<sup>31</sup>.

### 1.2. *La carrière diplomatique : un historien voyageur*<sup>32</sup>

« Le matin, le temps est déjà rempli pendant quatre heures, partagé entre la Légation (où maintenant je sers de secrétaire) et la Torre do Tombo, où à tout instant m'apparaissent tellement de choses que je ne dois faire que copier et marcher en avant ».

Lettre de Varnhagen à Januário da Cunha Barbosa, Lisbonne, le 14 mars 1843<sup>33</sup>.

<sup>30</sup> Dans la même année, le gouvernement lui a conféré le poste de deuxième lieutenant de l'*Imperial Corpo de Engenheiros*, donc au-dessous de celui qu'il avait au Portugal. Il sera toujours déçu par cette nomination. LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, 1954, p. 134.

<sup>31</sup> « On est sans doute en droit de supposer que le récit autobiographique s'inspire toujours, au moins pour une part, du souci de donner sens, de rendre raison, de dégager une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance, en établissant des relations intelligibles, comme celle de l'effet à la cause efficiente ou finale, entre les états successifs, ainsi constitués en étapes d'un développement nécessaire ». BOURDIEU, Pierre. « L'illusion biographique », in *Actes de la Recherche en Sciences de Sociales*, n°62/63, juin, 1986, pp. 69-72 (citation p. 69).

<sup>32</sup> Je m'intéresse ici plutôt aux aspects de la carrière diplomatique de Varnhagen qui ont une liaison avec sa production historiographique. Sur la caractérisation de Varnhagen comme un *historien-voyageur*, voir DENIS, Ferdinand. *Quelques mots sur la deuxième édition de l'Historia geral du vicomte de Porto Seguro*, *op. cit.*, p. 224.

<sup>33</sup> « O tempo de manhã até às quatro horas está todo dividido entre a Legação (onde agora sirvo de secretário) e a Torre do Tombo, onde me vai aparecendo tanta coisa, que não devo fazer

« Varnhagen a fait de la sainte oisiveté de la plus grande partie des diplomates de l'empire, un saint labeur dédié aux investigations historiques sur la patrie. Il s'est engouffré dans les bibliothèques, il s'est empoussiéré dans les archives, il a compulsé des centaines de livres, il a trouvé des trésors et des sources de lumière dans des œuvres rares, il a découvert d'anciens manuscrits et des documents très importants. Il passe de longues années à faire des études approfondies et à accumuler des connaissances. Et, finalement, il fait publier son *Histoire générale du Brésil*, diadème littéraire et scientifique qui a ceint son front d'historien ». Joaquim Manuel de Macedo, nécrologie de Varnhagen, 1878<sup>34</sup>.

En 1840, avant même la reconnaissance de sa nationalité et son entrée dans le corps diplomatique brésilien, Varnhagen avait été élu membre de l'IHGB<sup>35</sup>. La diplomatie lui donne les conditions idéales pour faire son travail d'historien : le temps et les voyages. Comme, à cette époque, le Brésil n'avait pas de questions diplomatiques importantes à traiter avec les pays de la péninsule Ibérique, Varnhagen a pu prendre son temps<sup>36</sup>. Il n'a pas été le seul diplomate à avoir cette opportunité. Dans ce sens, au début du XX<sup>e</sup> siècle, Oliveira Lima expliquait :

---

mais do que copiar e andar para diante », VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa*, *op. cit.*, pp. 103-104 (citation p. 103).

<sup>34</sup> « Mas Varnhagen fizera do santo ocio do maior numero dos diplomatas do Imperio labor santo dedicado às investigações historicas da patria. Engolfara-se nas bibliothecas, empoeirara-se nos archivos, compulsara centenas de livros, achara thesouros e fontes de luz em obras raras, descobrira em arcas antigas manuscritos e documentos importantissimos, empregara longos annos em profundos estudos, e na accumulção de peculio immenso de conhecimentos, e finalmente deu ao prelo a sua *Historia geral do Brasil* diadema litterario e scientifico que cingiu dignamente sua fronte de historiador », *Revista do IHGB*, 41 (2), pp. 471-506 (citation p. 486).

<sup>35</sup> Il a offert à l'IHGB les « Reflexões Criticas » au récit du XVI<sup>e</sup> siècle de Gabriel Soares de Sousa, *op. cit.*

<sup>36</sup> MAGALHÃES, Basilio de. « Varnhagen », *Revista da Academia Brasileira de Letras*, anno XIX, n<sup>o</sup> 81, setembro-1928, pp. 92-136 (surtout pp. 106-107).

« Les lettres et la diplomatie réalisaient, dans cette période [de Varnhagen], une association très fructueuse. De la même manière qu'aujourd'hui on signale un Joaquim Nabuco et un Rio Branco, la représentation extérieure brésilienne alors comptait de nombreux hommes comme Varnhagen, Ponte Ribeiro, João Caetano da Silva, Azambuja, qui ont profité des facilités que leur offraient les postes qu'ils occupaient pour étudier aux sources, notre histoire et revendiquer nos droits territoriaux »<sup>37</sup>.

Ainsi, entre 1842 et 1847, Varnhagen demeure à Lisbonne. Il ne sort vraiment que pour aller aux archives : « il ne s'arrêtait pas à Lisbonne, il allait constamment à Coimbra et à Évora »<sup>38</sup>. À la fin de 1846, il est chargé de collecter des documents à Simancas, Madrid et Séville, ayant trait aux questions des frontières brésiliennes<sup>39</sup>. Varnhagen pensait que dans les archives de Simancas, plutôt que dans celles de Séville, se trouvaient les sources les plus importantes sur les anciennes limites entre le Brésil et l'Amérique Espagnole. « Le nombre de documents d'archives traitant de nos limites, explique-t-il, dépasse peut-être les dix mille »<sup>40</sup>.

En 1847, promu au poste de premier secrétaire de la Légation brésilienne, il est transféré à Madrid. Dans les quatre ans qui suivent, il ne se passe rien au niveau diplomatique qui puisse détourner l'attention de l'historien des archives<sup>41</sup>.

<sup>37</sup> LIMA, M. Oliveira. « Elogio de Francisco Adolfo de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro (1903) », *Revista de Portugal*, XXXIX, 222, 1964, pp. 121-156 (citation p. 124). Il s'agit du discours d'entrée de M. O. Lima à l'Académie Brésilienne de Lettres, qui occupera la chaire qui porte le nom de Varnhagen.

<sup>38</sup> RODRIGUES, J. H. *A pesquisa histórica no Brasil*, op. cit., 1969, p. 46.

<sup>39</sup> LESSA, C. R. op. cit., 225, 1854, pp. 123-124.

<sup>40</sup> Apud RODRIGUES, J. H. op. cit., 1969, p. 46.

<sup>41</sup> Rodolfo Garcia, l'éditeur de la quatrième édition de l'*Histoire générale du Brésil*, résume l'importance du travail de Varnhagen dans ces années-là : « En qualité d'attaché et secrétaire de la légation, Varnhagen a été envoyé, en mission spéciale, dans la péninsule pour examiner et rechercher des documents sur les limites du Brésil. Pendant l'accomplissement de cette

Toujours en 1847, on le retrouve dans une mission d'étude à Paris. Il voulait analyser l'exemplaire de l'œuvre de Gabriel Soares de Sousa, dont s'était servi Ferdinand Denis<sup>42</sup>. Au cours de cette même année, Varnhagen visite d'autres pays d'Europe. Il va à Londres, aussi pour essayer de trouver le manuscrit du récit de Gabriel Soares de Sousa dont Southey aurait fait usage, en Belgique, plus précisément à Liège, Louvain, Bruxelles, Gand, Bruges et Ostende, en Allemagne, où il passe par Cologne, Bonn, Coblenz, Neuwied (où il déjeune avec le vieux prince qui a visité le Brésil et a écrit un important récit de voyage), Ehrenbreitstein, Mayence, Wiesbaden, Francfort, Heidelberg, Carlsruhe, Baden-Baden, Strasbourg, etc. Avant de rentrer à Madrid, il visite encore Cadix, Séville, Cordoue, Grenade, Gibraltar, Malaga, Castela et une partie de la Galicie. Il demeure un peu plus longtemps à Toledo, Avila, Valladolid, Valence, Burgos, Leon, Astorga, Toro, Tordesilhas et Salamanque<sup>43</sup>. Il ne s'arrête vraiment jamais. Pour achever cette année très agitée, il faut signaler que l'IHGB lui a décerné la médaille d'or pour son travail sur le *Caramuru*<sup>44</sup>.

---

délicate tâche, il collectait des éclaircissements historiques qui lui seront pour l'avenir très utiles. Ce que Varnhagen a révélé des riches fonds méconnus et inédits de la Torre do Tombo et d'autres archives portugaises, et ensuite dans les archives espagnoles, constitue la plus grande contribution du genre à l'historiographie brésilienne », GARCIA, Rodolfo. « Ensaio bio-bibliográfico sobre Francisco Adolpho de Varnhagen, visconde de Porto Seguro », *Apud VARNHAGEN, F. A. de. História Geral do Brasil*, São Paulo, Melhoramentos, 3<sup>o</sup> 14<sup>e</sup> éditions, 1928, T. II, pp. 436-452 (citation p. 440). Citée aussi par CORREA FILHO, Virgílio. *Missões Brasileiras nos Arquivos Europeus, México, Instituto Panamericano de Geografia e Historia/Comisión de Historia, Gráfica Panamericana, 1952, note 5, p. 15.*

<sup>42</sup> On verra plus loin quelques détails de cette recherche.

<sup>43</sup> Voir la lettre de Varnhagen à Bernardo de Sá Nogueira de Figueiredo, vicomte de Sá da Bandeira, le 1<sup>o</sup> août 1847, VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 151-153.

<sup>44</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « O Caramurú perante a historia », *Revista do IHGB*, 10, 1848, pp. 129-152. Voir aussi l'acte des séances du 3 juillet 1847 dans laquelle Varnhagen demande le prix, et l'acte de concession du prix le 5 août 1847, respectivement p. 410 et p. 431, *Revista do IHGB*, 9, 1847. On verra plus tard l'analyse de ce travail.

En avril 1851, Varnhagen embarque pour le Brésil pour répondre à une convocation du ministre Paulino José Soares de Sousa. Il a été appelé en quelque sorte en qualité d'*expert* : « Ses lumières sont devenues nécessaires pour les négociations des limites avec les républiques hispano-américaines et les Guyanes européennes. Il était convenable que notre chancellerie ait un spécialiste de confiance, versé dans le contenu des protocoles diplomatiques et des traités de limites, ainsi que dans l'histoire de ces questions »<sup>45</sup>.

En fait, il a quitté Madrid avec 916 pages de documents copiés dans les archives de Simancas, des cartes, des livres et des manuscrits qu'il a achetés en Espagne<sup>46</sup>. Le résultat de ses recherches est un rapport intitulé *Memoria sobre os trabalhos que se podem consultar nas negociações de limites do Império, com algumas lembranças para a demarcação destes (Mémoire sur les travaux qui peuvent être consultés dans les négociations concernant les limites de l'empire, avec quelques remarques sur leur démarcation)*<sup>47</sup>.

Dans la capitale de l'empire, Varnhagen participe activement aux séances de l'IHGB, et le 23 mai 1851 il est élu premier secrétaire<sup>48</sup>. Il réorganise la bibliothèque, les archives et le musée de l'Institut et il établit le premier catalogue, par ordre alphabétique, de la *Revue* jusqu'au volume XIV, consacré à l'année 1851<sup>49</sup>. La gestion de Varnhagen coïncide donc avec la réforme des statuts et la quête de professionnalisation de l'IHGB.

<sup>45</sup> LESSA, C.R., *op. cit.*, 225, 1854, p. 126.

<sup>46</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, 1854, p. 153.

<sup>47</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Memoria sobre os trabalhos que se podem consultar nas negociações de limites do Império, com algumas lembranças para a demarcação destes*, manuscrito, Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro, 21 folhas.

<sup>48</sup> Voir l'acte de la séance 227, du 23 mai 1851, *Revista do IHGB*, 14, 1851, p. 465.

<sup>49</sup> MAGALHÃES, B. de. *op. cit.*, 1928, pp. 94-95 ; RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1969, p. 47 ; et SCHWARTZ, S. B. *op. cit.*, 1967, pp. 187-188.

Avant de retourner à Madrid, toujours en 1851, Varnhagen a décidé de demander sa démission de l'Armée brésilienne, non sans essayer auparavant d'avoir une promotion, qui lui a été refusée. En compensation, sa carrière diplomatique et sa carrière d'historien progressent. C'est encore en 1851, qu'il reçoit une nouvelle promotion. À Madrid, il occupe désormais le poste de *chargé d'affaires*. Il y reste jusqu'à 1858, moment où une nouvelle promotion lui est conférée : Ministre résidant au Paraguay. Ici commence l'étape latino-américaine de sa vie. Elle va durer dix ans.

### 1.2.1. Les « tristes tropiques » de Varnhagen

Quand Varnhagen part vers l'Amérique Latine, il a déjà publié, entre 1854 et 1857, ce qui deviendra son œuvre maîtresse : l'*Historia geral do Brazil*. En 1859, l'IHGB l'élève à la catégorie d'associé honoraire, « en reconnaissance de son illustration et de ses précieux travaux »<sup>50</sup>. Il arrive donc au Paraguay bien servi par ses titres diplomatiques et académiques. Pourtant, il ne tolère pas longtemps la république commandée par Carlos Antonio Lopez. Alléguant des problèmes de santé, Varnhagen part, sans même une autorisation officielle du gouvernement impérial, à la fin de 1860<sup>51</sup>.

<sup>50</sup> En dépit de l'énigmatique lettre qu'il a écrite au chanoine Joaquim Caetano Fernandes Pinheiro, alors premier secrétaire de l'IHGB, le 22 juin 1859, dans laquelle il lui demande de ne pas proposer son nom comme *honoraire*, pour des *raisons particulières* : « que je ne révélerai pas – dit-il – ne sont pas pour aujourd'hui. Un jour je les dirai » (« Tenho motivos particulares para lhe pedir que não me proponha para honorário. As razões não são para agora. Um dia lh'as direi », in *Correspondência activa, op. cit.*, p. 268. Dans l'acte de la séance du 25 mai 1860 de l'IHGB, on trouve le remerciement de Varnhagen pour le titre de « membre honoraire », *Revista do IHGB*, 23, 1860, p. 617.

<sup>51</sup> Clado R. Lessa, montre que pendant le court séjour de Varnhagen au Paraguay, il a eu deux problèmes diplomatiques, sans grande importance. Sur ce sujet voir LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, pp. 185-187 ; et 225, pp. 136-140.

Quoi qu'il en soit, en tant que chercheur il a bien profité de son temps. Par exemple, pendant son voyage de Rio de Janeiro à Montevideo, et de la capitale uruguayenne à Assuncion, il a cherché à confirmer quelques détails du récit de Pero Lopez de Sousa écrit en 1530<sup>52</sup>. Il regrette de ne pas avoir pu suivre tout l'itinéraire du navigateur portugais du XVI<sup>e</sup> siècle, afin non seulement de confirmer, et corriger, mais aussi de redécouvrir ce que Pero Lopes de Sousa a vu<sup>53</sup>. Même d'un *tyran*, il a réussi à apprendre quelque chose. Lessa raconte :

« Dans ~~le~~ le siège de la mission qu'il a dirigée durant une période éphémère, il a cherché à perfectionner, par l'observation, ses connaissances d'ethnographie et de linguistique américaine. Quelques années plus tard, il rappelait comment, au cours d'une conversation avec le président Carlos Antonio Lopes, il avait appris la prononciation exacte du vocable *Ayg* (eau), et avait pu vérifier que le cri, sourd et guttural, des anciens porteurs d'eau de Rio de Janeiro, n'était autre que ce vocable emprunté à l'idiome tupi-guarani »<sup>54</sup>.

Varnhagen, dans la même perspective que les romantiques, est persuadé que les voyages sont des instruments de savoir. Enfin, en janvier 1861 il part pour le Venezuela. Il occupera le poste de Ministre résidant du Brésil au Venezuela, en Colombie et en Equateur. Durant le voyage qu'il effectue pour se rendre sur les lieux de sa nouvelle mission, il fait plusieurs arrêts pour attendre les bateaux. Il vaut la peine de suivre quelques étapes de ce voyage. Comme

<sup>52</sup> « Carta do Sr. FAV à redacção, acerca da reimpressão do Diario de Pero Lopes, e que lhe servirá de prologo. », *Revista do IHGB*, 34, 1861, pp. 3-8.

<sup>53</sup> *Idem*, p. 7.

d'habitude, il essaye d'occuper son temps par des recherches. C'est ainsi que l'historien envoie de Recife une lettre à l'empereur où, entre autres, il raconte : « A Bahia, je suis allé à Caxoeira, puis par terre à Santo Amaro, et de São Francisco par terre à Bahia, toujours avec Gabriel Soares entre les mains »<sup>55</sup>. La mobilité de Varnhagen est continuellement accompagnée et dirigée par les sources historiques, surtout celles qui sont produites par ses propres recherches. Il a aussi ce perpétuel regard sur l'histoire : Pero Lopes de Sousa et Gabriel Soares de Sousa fonctionnent, cent ans auparavant, comme le Jean de Léry de Lévi-Strauss<sup>56</sup> : ce sont des livres qui orientent la vision.

De Recife, il part vers le Pará, dans l'espoir de trouver un bateau pour les Etats-Unis :

« Mon expectative a échoué. Je suis revenu avec l'avantage d'avoir connu le Pará, et grâce à deux visites (à l'aller et au retour) la Parahiba, le Rio Grande, le Ceará, le Maranhão, et une grande partie de la côte. La deuxième édition de mon *Histoire [générale du Brésil]* gagnera beaucoup non seulement de cette excursion de quinze jours, mais aussi de mes séjours ici et à Bahia »<sup>57</sup>.

<sup>54</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, 1854, p. 193. Varnhagen raconte le cas dans une lettre datée du 1<sup>er</sup> juin 1867, de Lima, et qui a été lue à l'IHGB, le 8 août de la même année, *Revista do IHGB*, 30, 1867, pp. 451-452.

<sup>55</sup> « Na Bahia fui a Caxoeira, e dahi por terra a Santo Amaro, e de S. Francisco por terra a Bahia, sempre com o Gabriel Soares na mão ». Lettre de Varnhagen à l'empereur D. Pedro II, le 18 avril 1861, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 278-281 (citation p. 280).

<sup>56</sup> Je fais référence au passage très connu de Lévi-Strauss : « Je foule l'Avenida Rio Branco où s'élevaient jadis les villages tupinamba, mais j'ai dans ma poche Jean de Léry, bréviaire de l'ethnologue ». LEVI-STRAUSS, C. *Tristes Tropiques*. Paris, Plon, 1990. Préface de Pierre Nora. p. 103.

<sup>57</sup> « Mallogrado, porém, na minha expectativa, voltei nelle mesmo com a vantagem de ter ficado conhecendo o proprio Pará, e por duas visitas (de ida e de volta) a Parahiba, Rio Grande, Ceará, Maranhão, além de grande parte da costa, junto à qual por aqui se navega. A 2<sup>a</sup> edição da minha Historia ganhará muito não só desta digressão de 15 dias, como das estadas aqui e na Bahia ». Il s'agit de la même lettre à l'empereur du 18 avril 1861, *Correspondência activa, op. cit.*, p. 280.



En effet, dans la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, on trouve plusieurs exemples de l'autopsie et des notes prises pendant son séjour à Pernambuco. C'est le cas de la précision cartographique avec laquelle il décrit un cap auquel Vincent Pinzon en 1500 aurait donné un nom :

« (...) en naviguant avec une petite flotte de quatre caravelles, il a abordé une terre plus à l'ouest, le 26 janvier 1500, auprès d'un cap, qu'il a dénommé *Santa Maria de la Consolation*, cap qu'on juge aujourd'hui, pour plusieurs raisons, avoir été la pointe nommée Mucuripe, voisine du port de la capitale de la province du Ceará, et non le cap de Santo Agostinho, comme le croyaient quelques-uns. A partir de ce cap, Pinzon a suivi la côte (...) et a repéré un autre cap, qu'il a appelé *Rostro-Hermoso* ; et lequel, dans notre opinion, ne peut être que la pointe de Jereréoara, qui encore aujourd'hui est remarquée par les usagers de la côte pour sa beauté : et que nous avons aperçue par la première fois de loin, (...) en 1861 »<sup>58</sup>.

Le séjour à Pernambuco donne aussi à Varnhagen l'opportunité de connaître quelques endroits occupés par les Hollandais au XVII<sup>e</sup> siècle, fait qu'il a signalé dans la préface de son *Historia das luctas com os Holandezes no Brazil* [*Histoire des luttes avec les Hollandais au Brésil*]<sup>59</sup>. D'ailleurs, dans cet ouvrage, on trouve une autre référence à cette expérience :

<sup>58</sup> « (...) Vicente Yañez Pinzon, navegando com uma flotilha de quatro caravelas, aproou à terra mais a loeste, em 26 de Janeiro de 1500, junto a um cabo, que denominou de *Santa Maria de la Consolation*, cabo que, por muitas razões, julgamos hoje ter sido a chamada ponta de Mucuripe, vizinha ao porto da capital da provincia do Ceará, e não o de Santo Agostinho, como se chegou a acreditar. Desde esse cabo, prosseguindo Pinzon pela costa, (...) avistou outro cabo, a que deu o nome de *Rastra-Hermasasa* ; e o qual, em nossa opinião, não pode ter sido senão a ponta de Jereréoara, ainda hoje notada, entre os praticos da costa, pela sua formosura : e que, ao avistar-mo-la por primeira vez de longe, (...) (em 1861) », VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.* 1877, pp. 78-79.

« Dans une action de grâce rendue pour cette victoire [des *Brésiliens* sur les Hollandais] et pour la précédente, qui avait été obtenue presque dans le même lieu, Barreto a ordonné de bâtir, après la guerre, et à ses frais, une chapelle, confiée aux bénédictins de Pernambuco qui, plus tard (1872), l'ont convertie en une magnifique église qui, aujourd'hui, s'élève au sommet des monts. En y pénétrant, le voyageur peut encore lire, sur une grande ardoise noire de onze palmes de longueur et quatre de hauteur, ligne par ligne et lettre par lettre, l'inscription suivante : (...). Copiée le 28 mars 1861 »<sup>60</sup>.

Les recherches dans le nord-est du Brésil n'ont pas été les seules faites par Varnhagen avant d'assumer son nouveau poste. Le chemin vers le Venezuela est sinueux. L'itinéraire suit par Varnhagen le conduit d'abord à Londres, et au *British Museum*, bien sûr !<sup>61</sup> Il y explore les collections de manuscrits qui n'ont pas été catalogués dans l'inventaire que Jorge Cezar de Figanière avait publié en 1853. Le résultat – un catalogue intitulé *Succinta indicação de alguns manuscritos importantes relativos ao Brazil e Portugal* (*Succincte indication de quelques manuscrits importants relatifs au Brésil et au Portugal*) – a été publié en 1863<sup>62</sup>. Varnhagen n'est pas seulement un découvreur de sources, il

<sup>59</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia das luctas com os Holandezes no Brazil, desde 1624 a 1654*, Vienna, Imp. De C. Finsterback, 1871, pp. V-VI.

<sup>60</sup> « Em acção de graças por esta victória e pela anterior, alcançada proximamente no mesmo local, mandou Barreto, depois de acabada a guerra, edificar, à sua custa, uma capella, confiando-a aos Benedictinos de Pernambuco, os quaes mais tarde (1872) a converteram na magnifica igreja que hoje campea no cimo dos montes. Ainda, entrando nella, o viajante pode ler, em uma grande lousa preta de onze palmos de comprimento e quatro de altura, linha por linha e letra por letra, a seguinte inscripção : (...) Copiada no dia 28 de março de 1861 », *idem*, p. 248.

<sup>61</sup> Dans une lettre à Antônio de Araújo Ferreira Jacobina, datée de Londres le 8 août 1861, il dit qu'il est passé aussi par le Portugal et par la France, et qu'il se trouvait à Londres en attendant le bateau qui l'emmènerait au Venezuela. Voir *Correspondência activa, op. cit.* p. 286.

<sup>62</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Succinta indicação de alguns manuscritos importantes relativos ao Brazil e a Portugal, existente no Museu Britannico em Londres e não comprehendidos no catálogo Figanière, publicado em Lisboa em 1853, ou simples additamento ao mesmo catálogo*, Havana, Imprensa La Antilha, 1863. Voir sur ce sujet la lettre de Varnhagen à D.

est aussi celui qui suit les pas des autres, qui complète leurs travaux. Il y a chez lui une volonté presque obsessionnelle de contrôler les éléments qui créent les conditions de l'écriture de l'histoire. S'il n'est pas le premier à détecter telles ou telles archives, au moins il y ajoute quelque chose ; il écrit le dernier mot<sup>63</sup>.

\*\*\*

Finalement, Varnhagen prend ses fonctions à Caracas le seize octobre 1861. Il n'y demeure pas longtemps non plus. En dépit de ses capacités, Varnhagen n'a pas pu résoudre les litiges de frontières du Brésil, dont la représentation diplomatique était sous sa responsabilité, avec les nations limitrophes. Toutefois, il a conclu quelques accords avec le Venezuela sur la navigation fluviale, le commerce et l'extradition<sup>64</sup>. À la fin du mois de mai 1863, il est transféré à Lima, accrédité aussi auprès des gouvernements du Chili et de l'Équateur.

Cependant, en février de la même année, on le trouve à Cuba, venant des États-Unis. Le but principal de son voyage sur cette île est de connaître les plantations de tabac et de canne de l'île, et les processus de fabrication respectifs des cigares cubains et du sucre. Il veut ainsi proposer de nouvelles formules pour améliorer la production brésilienne. En effet, il envoie à J. Lins

---

Pedro II, envoyés de Caracas le 20 juillet 1863, in *Correspondência activa*, *op. cit.* pp. 289-292 (surtout les pages 289-290).

<sup>63</sup> On verra plus tard où cette caractéristique emmène Varnhagen.

<sup>64</sup> MAGALHÃES, Basílio de. *op. cit.*, p. 107. Voir aussi LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, pp. 202-206, et 225, pp. 143-147.

V. Cansansão de Sinimbú, le ministre de l'agriculture, une lettre rapportant les résultats de ses recherches<sup>65</sup>.

Avant d'arriver à La Havane, Varnhagen a parcouru une bonne partie de la cordillère des Andes. Dans une lettre à l'empereur, il retrace son périple :

« De plus en plus je remercie le Ciel et V. M. I. de m'avoir concédé l'occasion de (toujours en portant avec moi le baromètre, le thermomètre, la boussole du géologue et les quatre volumes du *Cosmos*, où j'aurai l'occasion de noter quelques équivoques) voir le Pacifique et une grande partie des Andes, auprès de Quito, les monts glacés Cayambe, Artisana, Pichincha et Cotopaxi (volcan très actif), et donc proche du Rio-Bamba, aussi les monts Chimborazo, Caranairazo, Tunguragua, Altar ou Capac-urecu et Cutilino, jusqu'aux chiliens Tupungaro et Aconcagua, dont les sommets culminants, dans l'état actuel de la science, disputent avec le Chimborazo la primauté de la hauteur en Amérique. Malgré le fait, Sire, que je n'oublierai jamais d'être passé en Equateur (la cordillère du Puyal), un 2 décembre dormant, mouillé, au serein, avec la pauvre bête à mon côté, sans avoir rien à manger... »<sup>66</sup>.

<sup>65</sup> Varnhagen, F. A. de. *Carta ao Excmo. Ministro da Agricultura, a respeito principalmente de vários melhoramentos nos engenhos d'assucar das Antilhas, applicaveis ao Brazil*. Caracas, Imprensa de V. Espinal, 1863. pp. 1-15. Il s'agit d'une lettre extrêmement technique, dans laquelle il affirme étudier le sujet depuis longtemps. Il propose que le ministre divulgue sa lettre par les journaux des provinces sucrières, car ainsi les cigares de la Bahia pourront faire concurrence aux cigares cubains, voir p. 5 et p. 15.

<sup>66</sup> « Cada vez mais dou graças aos Céus e a V. M. I. de me haverem concedido ocasião para (sempre levando commigo barômetro, thermometro, bússola de geólogo e os quatro volumes do *Cosmos*, em que terei ocasião de notar algumas equivocações) ver o Pacífico e grande parte dos Andes, junto de Quito, os nevados Cayambe, Antisana, Pichincha e Cotopaxi (vulcão ativíssimo), e donde, perto do Rio-Bamba, os tambem nevados perpétuos Chimborazo, Caranairazo, Tunguragua, Altar ou Capac-urecu e Cutilino, até os chilenos Tupungaro e Aconcagua, cujos pinaros culminantes, no estado actual da sciencia, disputam ao do Chimborazo a primazia de altura na América. Ainda que, Senhor, todo o resto dos meus dias me lembrarei do modo como passei no Equador (cordilheira do Puyal) um dia 2 de Dezembro e sua competente noite,... dormindo - todo molhado - ao relento e com o pobre animal ao meu lado sem ter que comer... », in *Correspondência activa*, op. cit., pp. 286-288 (citation p. 287).

Cette lettre est tout à fait représentative de la vie et de l'œuvre varnhagenienne pendant cette période. D'abord, il s'agit d'un message adressé à l'empereur. Deuxièmement, il faut remarquer encore une fois : le voyage est pris comme le fondement de son double métier. Voyager est une étape fondamentale de l'opération historiographique de Varnhagen. Les questions diplomatiques, au fond, ne sont expliquées que par l'histoire, ou par la géographie. Il est si conscient de ses responsabilités que son voyage est préparé, c'est-à-dire qu'il emporte les instruments nécessaires pour cartographier le chemin par où il est passé. D'ailleurs, personne n'échappe à sa critique. Il n'épargne pas même Humboldt, le *créateur de la science des voyages*, dont l'IHGB, on l'a déjà vu, n'osait pas faire de compte-rendu sur son œuvre<sup>67</sup>. Varnhagen tout simplement affirme qu'il l'emmène avec lui pour le corriger<sup>68</sup>.

Il y a encore un petit détail qui, dans la lettre, mérite d'être noté. La souffrance de l'historien. Pour mieux connaître son pays, il lui fallait aller ailleurs. Cette expérience n'est pas toujours facile. Quelquefois il est soumis à de conditions pénibles. Il lui arrive même de ne pas savoir où dormir et d'avoir froid et faim, comme un certain *deux décembre*, jour de l'anniversaire de l'empereur. Varnhagen, subtilement, rappelle à D. Pedro II qu'au moment où, à la cour, les Brésiliens font la fête, lui, travaille pour eux.

<sup>67</sup> Voir I. 3, et *Revista do IHGB*, 2, 1840, pp. 105-108.

<sup>68</sup> Quelques années plus tard, dans la tranquille Vienne, Varnhagen, dans une des dernières polémiques de sa vie avec le portugais Teófilo Braga, rappelle à celui-ci que les savants commettent des erreurs aussi, et donne comme exemple le *grand Alexandre Humboldt*, « l'homme le plus savant et encyclopédique de ce siècle dans les cinq volumes de sa profonde *Histoire géographique du nouveau continent*, la vérité n'apparaît qu'avec l'étude et l'examen. Les volumes se succèdent et rectifient quelquefois les assertions consignées auparavant » (« O homem mais sabedor e enciclopédico deste século, - o grande Alexandre Humboldt não esteve do erro (e de muitos erros isento). Nos cinco volumes da sua profunda *Historia Geographica do Novo Continente*, a verdade, graças à sua boa fé, so vae aparecendo com o estudo e exame ; e os volumes que successivamente se iam publicando contêm rectificações que às vezes destroem completamente asserções consignadas no anterior ou anteriores »), VARNHAGEN,

Varnhagen, dans ce voyage à Cuba, avait eu l'occasion de repérer le port où Christophe Colomb aurait abordé :

« On n'hésitait pas à croire que le port où Colomb accosta en premier lieu devait être un de ceux qui se trouvaient sur la côte (...), entre la pointe Lucrecia jusqu'au port de Gibára. Mais ayant fait un voyage à Cuba l'année dernière, il me semble pouvoir, grâce à une inspection personnelle de la plus grande partie de la côte septentrionale, devenir juge compétent de la question, et aujourd'hui on avancerait, sans hésitation, que Colomb a accosté en premier lieu dans le port de Gibára. Notre opinion est la même que celle de plusieurs lamaneurs de la côte, d'après ce que nous avons lu sur le sujet »<sup>69</sup>.

Il faut retenir ici le fait qui constitue et légitime l'argument de l'historien-voyageur : il sait, car il y était ; l'autopsie est la garantie d'un jugement incontestable. À Cuba, finalement, Varnhagen a eu, selon Clado R. Lessa, un de ses plus grands plaisirs de bibliographe<sup>70</sup>, car il a réussi à acheter un exemplaire de l'*editio-princeps* de la *Lettera* à Soderini écrite par Vespucci en 1506 à ce que l'on suppose<sup>71</sup>.

---

F. A. de. *Theophilo Braga e os antigos romanceiros de trovadores: (provarás para se juntarem ai processo)*. Vienna, Ed. por conta do autor, 1872, pp. 6-7.

<sup>69</sup> « No vacilábamos en creer que el puerto de esta primera recalada debia ser alguno de los varios que se encuentran en la costa (...), desde ma punta Lucrecia hasta el puerto de Gibára. – Pero habiendo en principios del año pasado hecho un viaje a Cuba, pudimos por inspeccion propia de la mayor parte de su costa septentrional, constituarnos en jueces mas competentes en la cuestion, i hoi no titubeamos ya en suponer que la recalada de Colon tuvo lugar en el puerto de Gibára. I de nustra opinion son varios pilotos prácticos de la costa a quienes hemos leido les pasajes respectivos del Derrotero », VARNHAGEN, F. A. de. *La verdadera guanahani de Colon*, (Memoria comunicada à la Facultad de Humanidades de la Universidad de Chile), Santiago, Imprenta Nacional, 1864, p. X.

<sup>70</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, p. 207.

<sup>71</sup> « Un nouvel exemplaire, qui appartenait à la *Libreria de Nuestra Señora de las Cuevas de la Cartuja*, de Sevilla, et dont nous avons, par un heureux hasard, pu faire l'acquisition, à la Havane, au mois de février 1863 », VARNHAGEN, F. A. de. *Amerigo Vespucci. Son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations*, Lima, Imprimerie du *Lercurio*, 1865, p. 29.

À Lima, Varnhagen a dû affronter de graves problèmes. Outre la question de l'ouverture de quelques affluents de la rivière Amazone au commerce mondial, l'historien se voit au centre d'une sérieuse affaire diplomatique entre le Brésil, le Pérou, le Chili, la Bolivie et l'Equateur. Il s'agit de la protestation formelle du gouvernement du Pérou, en son nom et en celui de ses alliés, le Chili, la Bolivie et l'Equateur, en 1866, à propos de la guerre menée par le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay contre le Paraguay. En février 1867, le Pérou se déclare favorable à la cause des Paraguayens et de Francisco Solano Lopez. Varnhagen a dressé un acte exprimant l'opposition du Brésil à la position de ces gouvernements.

Nonobstant, l'épisode le plus important de la vie diplomatique de Varnhagen s'est passé un peu avant les événements mentionnés ci-dessus. Après être resté quelques mois en Colombie, le diplomate et historien brésilien arrive au Chili. À l'âge de 48 ans, il y épouse, le 28 avril 1864, Mme Carmen Ovalle y Vicuña, issue d'une famille aristocratique chilienne<sup>72</sup>.

À cette époque-là, le Chili était en conflit avec l'Espagne<sup>73</sup>. Le gouvernement brésilien, en guerre contre le Paraguay, ne voulait pas entrer en conflit avec d'autres nations, et s'était déclaré neutre. Pourtant, le 31 mars 1866, l'Espagne bombarde Valparaiso, ce qui provoque une réprobation générale en Amérique Latine. Varnhagen, clairement, avait déjà pris position en faveur du

<sup>72</sup> VIEIRA, Celso. *Varnhagen. O homem e a obra*, Rio de Janeiro, Editor Alvaro Pinto, 1923, p. 34.

<sup>73</sup> « En 1864, le Pérou et l'Espagne ont eu un désaccord motivé par l'occupation des îles Chincha par les espagnols, situées dans le littoral péruvien, sous l'allégation que l'Espagne n'avait pas encore reconnu l'indépendance du Pérou et donc elle considérait avoir le droit d'occuper les territoires de l'ancien vicc-royaume de Lima. La population du Chili, en voyant dans cette attitude de l'ex-métropole une menace à l'indépendance et à l'intégrité des nations américaines, a fortement protesté, (...). Le conflit ainsi entre l'Espagne et le Pérou s'étend au Chili, justement quand tout étaient en train de se calmer entre les deux premiers », LESSA, C. R. *op. cit.*, 225, p. 149.

Chili, « par respect – dit-il – pour la vérité et la justice »<sup>74</sup>. Le gouvernement espagnol, à son tour, a interprété le geste du diplomate brésilien comme « une preuve non équivoque d'impartialité »<sup>75</sup>. La chancellerie de l'empire brésilien censure rapidement Varnhagen. Il essaye de se défendre en réaffirmant qu'il n'a obéi qu'à des « inspirations patriotiques supérieures, aux hautes convenances de notre politique (si on désire en avoir une) dans ces pays, et à un sentiment très élevé de justice »<sup>76</sup>. Le geste des Brésiliens, toutefois, a renforcé la tendance des républiques transandines à considérer que l'unique monarchie du Nouveau Monde était une nation qui n'appréciait pas la solidarité continentale, ni ne soutenait le « bon droit international »<sup>77</sup>.

Pourquoi Varnhagen a-t-il pris cette position ? Oliveira Lima n'a pas de doute. Il n'était pas un bon diplomate :

« Les qualités de notre historien en diplomatie étaient négatives. C'était un impulsif avec des emportements colériques et qui se laissait inspirer par des considérations d'équité et d'honneur. Pour lui, la diplomatie n'était pas l'art suprême d'avaloir les insultes et de dissimuler les inconvenances. Il la croyait compatible avec la franchise et l'honnêteté. Mentir lui répugnait, (...) et il ne voyait pas

<sup>74</sup> MAGALHÃES, B. de. *op. cit.*, p. 108.

<sup>75</sup> LIMA, M. de O. *op. cit.*, p. 141.

<sup>76</sup> « (...) Somente obedeci a superiores inspirações de patriotismo, e altas conveniências da nossa política (se a queremos ter) nestes paizes, e a um elevado sentimento de justiça », Lettre à Francisco Otaviano de Almeida Rosa, le 10 décembre 1865, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 300-302 (citation p. 301). Brito Broca arrive même à dire que pour cet épisode Varnhagen peut être considéré comme un « précurseur du panaméricanisme », BROCA, B. *Românticos, pré-românticos, ultra-românticos. Vida literária e romantismo brasileiro*, São Paulo, Editora Polis, 1979, p. 195.

<sup>77</sup> MAGALHÃES, B. de. *op. cit.*, pp. 108-109. Joaquim Nabuco conteste cette opinion. Selon lui, « l'ordonnance que Saraiva [alors ministre des affaires étrangères] envoie à notre représentant à Madrid, (...), serait suffisante pour dissiper l'idée que l'empire ne se sentait pas solidaire avec le reste du continent, à cause de la différence de ses institutions », NABUCO, J. *Um estadista do império*, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1975, p. 524.



pour quelles raisons il devrait occulter ce qui était juste »<sup>78</sup>.

Oliveria Lima laisse à penser que les mauvaises performances de Varnhagen en tant que diplomate étaient l'effet de son attachement à la vérité historique et aux archives : le diplomate ne ment pas, comme l'historien ne le fait pas non plus. Clado R. Lessa, tout en considérant que Varnhagen ne pouvait pas prendre position dans le conflit, conteste l'affirmation de Oliveira Lima, qui en fait un mauvais diplomate. D'après lui, la faute de Varnhagen n'a pas compromis le Brésil, et, d'ailleurs, il lui aurait assuré l'amitié des Chiliens. L'explication de Lessa n'est pas du tout convaincante<sup>79</sup>. En revanche, Lessa lui-même souligne un point qui n'est pas négligeable : le soutien à la cause chilienne aurait été aussi, peut-être, un élément d'ordre sentimental ; c'était le pays natal de sa femme<sup>80</sup>.

Les avis sur le rôle diplomatique de Varnhagen sont donc assez polémiques. Lui-même avait une notion de la diplomatie un peu ambiguë. Par exemple, dans la lettre déjà citée, adressée à Francisco Otaviano de A. Rosa, il donne une définition de ce qu'il entend par diplomatie :

« Tous peuvent commettre des erreurs, et il y en a qui méritent toute l'absolution, comme il y en a qui font partie des mystères de la diplomatie. Tout diplomate aimant son pays et donc la gloire, plus que ses commodités et son salaire, doit être toujours disposé à se sacrifier, et doit rester muet sur des explications capables de compromettre son pays. La diplomatie (si on

<sup>78</sup> LIMA, M. de O. *op. cit.*, p. 141.

<sup>79</sup> Le fait que le Chili ait soutenu le Paraguay est expliquée par Lessa par les interprétations « *positivistes* » comme celle de Basilio de Magalhães », voir LESSA, C. R. *op. cit.*, 225, pp. 152-154.

<sup>80</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, p. 216.

peut lui donner ce nom-là) de la complète abstention serait une attitude très facile, très commode et très égoïste de la part des agents ; mais dans ce cas, il serait préférable de les retirer, ou de leur donner des ordres exprès »<sup>81</sup>.

Varnhagen essaye, bien sûr, de justifier son soutien à la cause chilienne. Il s'attend à de l'indulgence grâce à la complaisance de l'empire ou à la reconnaissance qu'il est des fautes diplomatiques qui, en vérité, ne sont que des actions secrètes, mais normales, des agents diplomatiques. En tout cas, être diplomate, c'est être prêt à faire des sacrifices (comme l'historien dans les montagnes !). Par exemple, être puni par son gouvernement en raison d'une incompréhension. Par contre, si le ministre des affaires étrangères brésilien ou ses auxiliaires plus directs attendent de ses fonctionnaires une action tout à fait neutre, et si on peut appeler cela *diplomatie*, cela ne semble pas être la conception qui oriente le diplomate Varnhagen. En diplomatie, il ne faut pas

---

<sup>81</sup> « Todos podemos errar, e há erros que merecem toda a contemplação, assim como há outros que fazem parte dos mysterios da diplomacia. E todo diplomata amante do seu paiz e por conseguinte da gloria, mais do que das suas commodidades e do seu soldo, deve estar sempre disposto para o sacrificio, e submeter-se a elle calado até que as explicações não compromettam. A diplomacia (se tal nome se lhe poderá dar) de completa abstenção seria muito facil, mui cômoda, e mui egosita para os agentes ; mas em tal caso o melhor era retiral-os, ou ser expressamente ordenada », *in Correspondência activa, op. cit.*, p. 302. Dans une lettre confidentielle et plus détaillée, envoyée de Valparaizo, et datée du 30 décembre 1865, à José Antonio Saraiva, alors ministre des affaires étrangères au Brésil le ton n'est pas différent : « Les diplomates dans ces très lointains pays ne peuvent pas s'exempter d'être les gardiens de l'observance des principes du droit international ; ni ne peuvent se considérer comme des automates éloignés des devoirs de l'humanité et de la philanthropie. Rien n'est plus facile que de ne rien faire ; et semblable égoïsme, dans tels cas, aurait un effet négatif, (...) ; je suis toujours persuadé que devant un grand principe ou un grand intérêt national, n'importe quel diplomate plus amoureux de son pays que de ses commodités et de son soldo, doit être toujours prêt à faire des sacrifices ». « Os diplomatas nestes longinquos paizes não podem eximir-se de ser zeladores da observancia dos principios do direito internacional ; nem considerar-se autônomatos alheios aos deveres da humanidade, e philanthropia. Nada mais facil do que não fazer nada ; mas semelhante egoismo em casos tais seria de effeito negativo. (...), mas sempre persuadido de que ante um grande principio ou um grande interesse nacional todo diplomata mais amante do paiz do que das suas commodidades e do seu soldo, deve estar sempre disposto para o sacrificio », *in Correspondência activa, op. cit.*, pp. 303-306 (citation pp. 304-305).

être impartial car, au bout du compte, on travaille pour une nation. Il faut, simplement, être *juste et vrai*.

*Justice et vérité* rapprochent la figure du diplomate de celle de l'historien, comme le suggérait Oliveira Lima. Pourtant, même si ces deux principes sont pareillement applicables, la question de l'impartialité de l'un et de l'autre demeure un problème chez Varnhagen. Si le diplomate peut, ou plutôt doit, être partial, il n'en est pas de même pour l'historien. Varnhagen sait parfaitement bien que les historiens brésiliens non seulement travaillent pour la nation, ainsi que les diplomates, mais que beaucoup d'entre eux sont rémunérés par l'état. Cette situation, pourtant, avant d'être un obstacle à la recherche scientifique, qui doit être impartiale, est néanmoins une condition nécessaire à son progrès. De plus, il sait aussi qu'une bonne partie des arguments des questions diplomatiques brésiliennes était fondée sur le discours historique, en particulier les questions de frontières, thème constant des discussions entre les pays d'Amérique Latine.

Le diplomate partial et l'historien impartial peuvent-ils vivre ensemble ? Il s'agit, en effet, d'un sujet sensible pour Varnhagen. Dans le débat qu'il a eu avec D'Avezac, par exemple, la question de la partialité/impartialité est abordée sous l'angle du *point de vue*. Pourtant dans ce cas, le champ de la dispute est, en principe car la dimension politique est toujours présente, celui de la science: un géographe *versus* un historien. La question a donc ici un autre statut. Elle ne devrait pas dépasser le domaine de la politique internationale car, initialement, la dimension *historique* ou *scientifique* est toujours présente. Dans les deux cas, on retrouve une donnée qui n'a pas échappé, par exemple, à Stuart Schwartz : « his attention to detail, collection of facts, and numerous historical polemics,

however, cannot be attributed to any fixation about archives but rather to his training and personality »<sup>82</sup>. On a déjà vu que Oliveira Lima mentionne le fait que quelquefois Varnhagen perdait le contrôle de lui-même. Si cela ne fait pas partie de sa formation (comment pourrait-on le savoir ?), il n'y a pas de doute que cela fait partie de sa personnalité. Ainsi son caractère et sa formation servent aussi à l'évaluation de ses prises de position.

Dans ce sens, on note que, dans son œuvre, Varnhagen fait, quelquefois, des références à l'*impartialité* de l'historien. Pourtant, il faut signaler aussi qu'il parle davantage de la *justice* et de la *vérité*. Schématiquement, semble-t-il, on peut dire qu'être juste et vrai n'est qu'un effet de sa formation. Ce sont des caractéristiques normatives de toutes ses activités intellectuelles. Cela ne veut pas dire qu'il est juste et vrai, mais simplement qu'il croit l'être. Être partial (en tant que diplomate) ou impartial (en tant qu'historien), semble être avant tout un trait de sa personnalité passionnelle : je suis brésilien donc je fais cela ; ma femme est chilienne donc je fais ceci.

On verra plus loin que les quatre éléments qui demeurent de cet épisode, c'est-à-dire les termes avec lesquels Varnhagen justifie son action en faveur du Chili : *vérité* et *justice*, *partialité* et *impartialité*, font partie de l'immense difficulté qu'il a à réfréner ses sentiments, donc de la subjectivité de ses discours, qu'ils soient historiques ou d'un autre ordre.

---

<sup>82</sup> SCHWARTZ, S. B. *op. cit.*, p. 191.

### 1.2.2. Retour à la « civilisation » : Varnhagen à Vienne

Qui pourrait prévoir que Varnhagen, mêlé aux problèmes diplomatiques des républiques latino-américaines, loin des archives, et surtout de la civilisation européenne, se sentait, aux environs de 1865, presque adapté à ces *tristes tropiques* qui ne le sont plus totalement. Marié, ayant un fils de deux mois, il disait : « (...) je me trouve tellement habitué ici que je n'ambitionne que très peu d'aller servir en Europe »<sup>83</sup>.

Toutefois, entre 1866 et 1867, le gouvernement brésilien a séparé la représentation unique qu'il avait pour l'Équateur, le Chili et le Pérou. Dès lors, chaque pays a une légation du Brésil. Varnhagen, depuis le 11 janvier 1867, au moins, avait changé d'avis à propos de son séjour en Amérique Latine. Dans une lettre, adressée de Lima, à l'empereur, il lui parle de ses regrets et de ses espoirs : « Ces derniers temps, je n'ai pas pu assez étudier au milieu des discussions et des difficultés de la politique de ce pays. J'espère que par la médiation, la faveur et la justice de V. M. I., arrivera le jour où je serai promu à une légation dans le sud de l'Europe, au moins durant le temps nécessaire pour que soit achevée la deuxième édition de mon œuvre, ce qui, pour plusieurs motifs, a été impossible à réaliser dans ces pays »<sup>84</sup>.

<sup>83</sup> « Já tenho um filhinho, que no dia 5 de maio entrante completará dois mezes, e acho-me tão affeito a estes âizes que pouco ambiciono passar a servir na Europa », lettre à Bernardo de Sá Nogueira de Figueiredo, vicomte de Sá da Bandeira, datée de Lima le 28 avril 1865, in *Correspondência activa, op. cit.*, p. 298.

<sup>84</sup> « Ultimamente pouco tenho podido estudar no meio das lides e dificuldades da politica destes paizes. Espero que mediante o favor e justiça de V. M. I. chegará o dia em que poderei ser promovido a alguma Legação no Sul da Europa, ao menos em quanto ahí conclua a 2ª edição da minha obra, que, por muitos motivos, me fôra impossivel realizar nestes paizes ». Lettre à l'empereur, datée de Lima le 11 janvier 1867, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 306-308 (citation p. 308).

Dix jours après, seulement, il réécrit à D. Pedro II, et, entre autres, il réaffirme son intention de quitter l'Amérique : « pour ma part, Sire, je vous répète que je commence à devenir fatigué des gouvernements de nationalité espagnole, où je me trouve depuis presque vingt ans »<sup>85</sup>. Cette fois-ci, Varnhagen se fait plus direct, et suggère à l'empereur sa préférence : « si je pouvais, un jour, habiter dans la patrie de mon Amérigo Vespucci, (...) je serais très heureux »<sup>86</sup>. De retour à Rio de Janeiro, car les rapports entre le Brésil et le Pérou ont été rompus, il écrit une nouvelle lettre à l'empereur, le 26 octobre 1867, où il réitère sa demande d'être transféré en Europe. Il ajoute à ses raisons, quelques arguments importants. D'abord, il rappelle que sa volonté de bien finir la deuxième édition de son *Historia geral do Brazil* n'est pas un désir personnel, mais une façon d'aider la nation. D'ailleurs, dit-il : « Je crois, Sire, avoir acquis un certain droit à faire cette demande grâce à la façon dont, pour faire taire les criards, je fus le premier à vouloir servir, sans proférer la moindre contestation, entre 1858 et 1861, dans les républiques transandines, en commençant par le Paraguay »<sup>87</sup>. Il explique que, bien que le gouvernement brésilien ait repris ses rapports diplomatiques avec le Pérou, il se sentait trop abattu pour repartir là-bas. En plus, d'après lui, il se trouverait « (...) dénué de prestige en face de toutes les républiques à cause de la désapprobation du gouvernement impérial »

<sup>85</sup> « Por minha parte, Senhor, repito a V. M. I. que começo a estar cansado de governos de nacionalidade hespanhola, entre os quaes me acho vae para vinte annos ». Lettre à l'empereur, datée de Lima le 21 janvier 1867, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 308-309 (citation p. 309).

<sup>86</sup> « Se podesse, algum dia, ver-me residindo na pátria do meu Amérigo Vespucci, (...) me daria por mui feliz », *idem*. Dans une autre lettre à l'empereur, datée de Lima le 20 avril 1867, il insiste : « Je rêve continuellement, Sire, avec la patrie de mon ami Amérigo ! », « Sonho continuamente, Senhor, com a patria do meu amigo Amérigo ! », in *Correspondência activa, op. cit.*, p. 310. Varnhagen avait publié une œuvre sur le navigateur florentin en 1865, *op. cit.*

<sup>87</sup> « Creio, Senhor, haver adquirido algum direito a fazer este pedido pelo modo como, para calar os gritadores, fui o primeiro a desejar, sem proferir a mínima reflexão em contrario, em 1858 e 1861, o servir algum tempo nas mesmas Republicas, começando pelo Paraguay », in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 312-314 (citation p. 313).

lors de sa déclaration favorable au Chili. Et pire encore, c'est le fait qu'il est considéré comme « suspect (et Dieu sait comme c'est injuste) par la patrie-mère, comme privé de son affection ». La situation est tellement désespérée et « répugnante » que Varnhagen préférerait, dans le cas d'une réponse négative à sa requête, être mis en disponibilité ou même être démissionné, au lieu de retourner dans une de ces républiques, même au Chili, patrie de sa femme<sup>88</sup>.

Il rappelle aussi à l'empereur que trois collègues diplomates, Tomás Fortunato de Brito, depuis baron de Arinos, Felipe José Pereira Leal, conseiller particulier de D. Pedro II, et César Sauvan Viana de Lima, depuis baron de Jaur, tous plus jeunes que lui dans la carrière, ont déjà eu de l'avancement par rapport à lui. Varnhagen ne se sent pas moins habilité qu'eux. Cette circonstance s'explique encore, selon lui, par la jalousie qu'inspire aux autres sa condition d'intellectuel : « Je ne peux attribuer cela qu'au fait que je me trouve être plus littérateur et écrivain qu'eux, et que, par conséquent, j'ai plus de censeurs et d'envieux. Pour les combattre, je ne compte qu'avec la protection et la justice de V. M. I., qui sait très bien que celui qui écrit doit toujours accepter quelques compromis »<sup>89</sup>.

<sup>88</sup> « Demais, Senhor, já me sinto para essas Repúblicas *gasto* e para a do Perú não creio hoje o mais proprio afim de cultivar, como antes, *com qualquer gabinete*, as boas relações, quando cheguem a restabelecer-se. Estou, além disso, ante todas as Repúblicas desprestigiado por uma mui conhecida desaprovação do Governo Imperial, e, para mais, dado por suspeito (Deus sabe que com muita injustiça) pela sua Mãe-Patria, como desaffectedo a ella. (...) É tal, Senhor, a repugnancia que sinto em servir actualmente em qualquer das Repúblicas, incluindo a do Chile, pátria de minha mulher, que asseguro a V. M. I. que, pelo menos antes de concluir a publicação da *linha nova obra*, me julgaria mais feliz em ser posto em *disponibilidade*, ou mesmo ser demittido, do que em ter de ir para qualquer dellas », *idem*, pp. 313-314.

<sup>89</sup> « Conclúo confessando a V. M. I. que sinto quebrantarem-se-me as forças cada vez que me recordo de que os meus illustres collegas (...), muito mais modernos que eu nos postos (...) já me passaram adiante ; não me accusando a consciência de ter menos habilitações diplomáticas que elles, nem de ter representado obscuramente o paiz, nem de nada ; e não posso attribuir senão ao ser, mais do que elles, litterato e escriptor, e ter por conseguinte mais censores e invejosos, para combater os quaes só contava com a protecção e justiça de V. M. I., que Sabe muito bem que quem escreve sempre tem de engendrar alguns compromettimentos », *in Correspondência activa, op. cit.*, p. 314.

À ce moment de sa vie, Varnhagen sait quelle est la différence entre sa situation et celle des autres, diplomates ou historiens, auprès de l'empereur. C'est sa production historiographique. Il n'a aucune hésitation donc à faire état de ses demandes ayant pour justification principale la nécessité de poursuivre ses recherches. Et, l'accord de D. Pedro II serait une manière de légitimer l'œuvre de Varnhagen. D'ailleurs, il faut retenir ici son affirmation de ne pouvoir compter que sur la protection de l'empereur lui-même. Il en a toujours été ainsi. C'est une manifestation réitérée plusieurs fois par l'historien dans sa correspondance avec l'empereur<sup>90</sup>. D. Pedro II, le *savant*, était un protecteur, mais aussi une sorte d'*interlocuteur*. En effet, dans ses échanges épistolaires avec l'empereur<sup>91</sup>, Varnhagen sollicite quelque chose pour lui-même ou pour une tierce personne, et explique ses activités diplomatiques. Pourtant, il parle surtout à propos de son travail intellectuel. Si l'empereur n'ajoute presque rien à ses œuvres, au moins il l'écoute. Les *oreilles réelles* compensaient un peu la réception froide, que les œuvres de l'historien recevaient du milieu culturel brésilien, surtout à l'IHGB.

À vrai dire, Varnhagen a été très critiqué au Brésil, moins pour son œuvre que pour sa personnalité. S'il y a un consensus entre les critiques et les apologistes de l'historien, c'est justement sur le fait qu'il ne suscitait pas une grande sympathie. La *paranoïa*, qu'on observe non seulement dans sa correspondance, mais aussi dans les polémiques autour de son ouvrage, n'était

<sup>90</sup> Voir, par exemple, la lettre de Varnhagen à l'empereur, du 6 décembre 1869, à Vienne, *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 335-337 (surtout p. 337).

<sup>91</sup> D'après Heitor Lyra, Varnhagen a été, parmi les intellectuels brésiliens et étrangers qui ont maintenu une correspondance active et régulière avec D. Pedro II, celui qui a écrit le plus grand nombre de lettres. Lyra mentionne, dans la première édition de son ouvrage sur la vie de D. Pedro II, publié entre 1938 et 1940, le chiffre de 37 lettres. Cependant, dans la *Correspondência activa* de Varnhagen organisée par Clado Lessa Ribeiro, on compte 67 lettres, sur un total de 241 ; voir LYRA, H. *História de D. Pedro II, op. cit.*, vol. 2, p. 117.



pas complètement dépourvue de fondement<sup>92</sup>. En effet, pour quelques-uns, il n'aurait été qu'un adulateur. Le fait que Varnhagen se déclare un monarchiste inconditionnel, non seulement dans ses lettres à l'empereur, et dans ses rapports du ministère des affaires étrangères, mais aussi publiquement, dans son œuvre académique, a beaucoup contribué à construire cette vision. Il n'en demeure pas moins vrai cependant que l'empereur devient son *protecteur*.

Le climat de méfiance et de jalousie qui entoure Varnhagen a été attesté par José Ricardo Moniz, un de ses amis, qui raconte comment l'historien était vu par ses collègues de l'IHGB : « Les Porto Alegre, les Macedo, les Joaquim Norberto, faisaient son éloge lorsqu'il était loin d'eux. Mais dès qu'il s'approchait, ils le traitaient de chiffonnier. (...) Varnhagen ne se sentait pas à l'aise à l'Institut »<sup>93</sup>. Néanmoins, c'est justement dans une lettre de Manoel de Araújo Porto Alegre<sup>94</sup>, datée du 26 juin 1851, et adressée à Paulo Barbosa da Silva, qu'on trouve de la façon la plus nette la description des rapports de Varnhagen avec l'empereur, et la perception qu'en avaient quelques membres de la cour de D. Pedro II : « Varnhagen se trouve ici. Il est très fêté en ce moment. Je lui ai conseillé de s'en aller le plus vite possible, car il pourrait aigrir dans le vinaigrier. S. M. le traite avec beaucoup de distinction »<sup>95</sup>.

<sup>92</sup> On verra ensuite quelques traits de sa personnalité.

<sup>93</sup> « Os Pôrto-Alegres, Macedos, Joaquim Norberto que de longe o elogiavam, logo que êle dêles se aproximou não o chamavam senão por um trapeiro. (...) Varnhagen não se sentia bem no Instituto », MONIZ, José Ricardo. « Recordações acêrca de Varnhagen », *apud*, RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1967, pp. 173-174.

<sup>94</sup> Il faut signaler que Manuel de Araújo Porto Alegre était le parrain du fils cadet de Varnhagen. Voir la lettre de Varnhagen à Porto Alegre, le 7 décembre 1871, de Vienne, *in Correspondência activa, op. cit.*, pp. 362-363 (surtout note 1, p. 362).

<sup>95</sup> « Acha-se aqui o Varnhagen, que tem sido muito festejado, e a quem aconselhei que se safasse o mais breve possível, pois se poderia azedar dentro da vinagreira. S. M. o tem tratado com muita distinção », PORTO ALEGRE, M. A. *Correspondência com Paulo Barbosa da Silva*, (introdução e notas de Américo Jacobina Lacombe), Coleção Afrânio Peixoto, da Academia Brasileira de Letras, Rio de Janeiro, 1990, p. 60.

Sa proximité avec l'empereur aurait été une sorte de stratégie adoptée par Varnhagen pour surmonter les oppositions et les obstacles qu'il rencontrait. Les avis et le soutien de l'empereur fonctionnaient comme des ressources pratiques (surtout financièrement, car Varnhagen n'était qu'un salarié de l'État et il se plaint souvent de sa rémunération insuffisante), et comme une façon symbolique de se faire accepter socialement et culturellement. Varnhagen était le meilleur historien du Brésil, tant qu'il était brésilien. La nation, dans son plus haut niveau, lui était reconnaissante.

\*\*\*

Le 22 février 1868, par un décret impérial, Varnhagen est transféré en Autriche, à la cour de François Joseph I. C'est la fin de son expérience dans les *républiques* tropicales. Il ne reviendra qu'une fois au Brésil, un an avant sa mort. Les républiques d'Amérique latine ne seront que des souvenirs, des traits de mémoires, et des notes à foison. À Vienne, Varnhagen a finalement pu reprendre ses études, avec le temps et le calme requis, puisque le Brésil n'avait pas de questions diplomatiques importantes à traiter avec le gouvernement autrichien<sup>96</sup>.

Le voyage du Brésil jusqu'à son nouveau poste, donne à Varnhagen l'occasion de revisiter quelques pays européens avant de s'installer définitivement. À Lisbonne, pendant la quarantaine réglementaire que le gouvernement portugais exigeait, il a pris connaissance de l'œuvre de Richard

---

<sup>96</sup> MAGALHÃES, Basilio de. *op. cit.*, p. 109.

Henry Major sur l'infant D. Henrique, le navigateur<sup>97</sup>. Il n'était pas d'accord avec l'Anglais, et lui a écrit une lettre pour le contester. Les points de discordance n'étaient pas très significatifs, pourtant la polémique occupe une certaine place, durant quelques semaines, dans un journal de Lisbonne<sup>98</sup>.

Dans la capitale portugaise, Varnhagen a aussi visité les travaux de restauration du monastère de Belém, effectués sous la direction de l'architecte Joaquim Possidônio Narciso da Silva. L'historien avait fait, quand il était jeune, des études d'architecture, et avait même écrit un travail sur les monuments du Portugal<sup>99</sup>. Varnhagen a fait quelques remarques critiques sur le projet de l'architecte Portugais. Une fois à Vienne, il répond à une longue lettre de Narciso da Silva, où il fait aussi des suggestions concernant le projet<sup>100</sup>.

À Paris, Varnhagen recherche, dans la Bibliothèque impériale, la carte supposément faite par Gaspar Viegas en 1534, et dont Ferdinand Denis avait révélé l'existence auparavant. L'historien affirme que cette carte n'est nullement originelle. En revanche, il trouve deux autres cartes authentiques, signées par Jacques de Vau de Claye en 1579. Dans une lettre au premier

<sup>97</sup> MAJOR, R. H. *The life of prince Henry of Portugal, surnamed the navigator ; and its results : comprising the discovery of, within one century, of half the world. With new facts in the discovery of the atlantic islands ; a refutation of french claims to priority in discovery ; portuguese knowledge (subsequently lost) of the Nile lakes ; and the history of the naming of America (from authentic contemporary documents)*, London, A. Asher & Co., 1868. Major connaissait l'œuvre de Varnhagen, et fait usage du travail sur Amérigo Vespucci, écrit en français par le Brésilien et publié à Lima en 1865 (*op. cit.*). Major appelle Varnhagen « my valued friend », voir MAJOR, R. H. *op. cit.*, pp. 372-378. Varnhagen n'a pas critiqué l'analyse de Major sur Vespucci. Voir la lettre de Varnhagen à l'empereur brésilien, datée de Lisbonne le 12 mai 1868, dans laquelle il l'informe qu'il vient de faire la connaissance de l'ouvrage de Major, in *Correspondência activa*, *op. cit.*, p. 323.

<sup>98</sup> Varnhagen contestait, parmi d'autres choses, l'affirmation de Major que la *Vila do Infante*, fondée par D. Henrique, était située dans le promontoire de Sagres. Un document contemporain, la lettre de donation du 19 septembre 1460, montrait, clairement, d'après Varnhagen, que la *Vila* se situait sur la pointe appelée *Terça Nabal*. Il critiquait aussi le fait que Major n'avait pas traité les concessions faites par les rois D. Afonso et D. João II aux découvreurs des nouvelles terres. Voir LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, pp. 238-239.

<sup>99</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Notícia histórica e decriptiva do mosteiro de Belem*, Lisboa, Typographia da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Uteis, s/d. C'est Varnhagen qui affirme que ce texte a été écrit pendant sa jeunesse.

secrétaire de l'IHGB, alors le chanoine Joaquim Caetano Fernandes Pinheiro, datée du 20 juillet 1868, à Vienne, il interprète le contenu de ces cartes. La première carte montre combien les Français étaient, dit-il, « très informés sur cette partie de la côte, et elle nous révèle les projets qu'ils avaient de faire la guerre contre les colonies portugaises du Brésil, en se servant des indiens et des ressources du pays »<sup>101</sup>. L'autre carte représente la baie de Rio de Janeiro jusqu'à Cabo Frio, et Varnhagen considère que ces deux cartes sont d'un grand intérêt historique.

Après Paris, il arrive enfin à Vienne. Le 4 juillet 1868, Varnhagen entre dans ses nouvelles fonctions. Il a été nommé d'abord ministre résident. Selon Clado R. Lessa, Vienne aurait été un choix de Varnhagen lui-même. Pourtant, au début, la situation du diplomate n'est pas très facile. Dans une lettre datée du 20 octobre 1869, il « s'épanche », comme d'habitude, auprès de l'empereur. Il est « nerveux, fatigué et ennuyé ». Il pense qu'il devra arrêter ses études historiques, « dont les travaux – dit-il – étaient pour moi, un enchantement où je passais mon temps sans m'en apercevoir ! Si je reste dans cette condition, je laisserai tomber les lettres, et je commencerai à douter de moi-même »<sup>102</sup>. Le 9 mars 1870, il redouble de plaintes. Il ne se sent pas à l'aise dans la capitale autrichienne. Il veut avoir plus de prestige. Il demande alors à D. Pedro II

<sup>100</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 328-330.

<sup>101</sup> « Este mappa patentêa quão bem informados estavam os francezes àcerca d'esta parte da nossa costa, e nos revela os projectos que elles tinham de guerrear com vantagem as recentes colonias portuguezas no Brazil, valendo-se dos indios e dos recursos do paiz », in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 326-327. La lettre de Varnhagen a été lue dans la séance du 25 septembre 1868 de l'IHGB, voir *Revista da IHGB*, 31, 1868, pp. 346-348.

<sup>102</sup> « Sinto-me nervoso, doença que nunca soffri, e toda a applicação me cança e me causa tédio, inclusivamente a dos estudos históricos, cujos trabalhos aturados eram antes para mim um encanto em que passava o tempo sem o notar ! Se sigo neste andar, com semelhante relaxação do espirito por outro anno mai, creio que me despedirei das letras, e começarei nellas a duvidar de mim mesmo... », in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 334-335 (citation p. 334).

d'échanger son poste avec le ministre brésilien à Bruxelles, qui, pour sa part, veut bien une mission à Vienne. Varnhagen explique :

« Nous pourrions tout concilier de cette manière. Nous verrions, M. Brito et moi<sup>103</sup>, nos aspirations satisfaites, et le service y gagnerait. La conscience me dit qu'en dehors de l'Allemagne, je me trouverai toujours moins humilié et pourrai faire davantage figure. En raison de cette conviction, je n'ai pas osé m'appliquer encore à la langue allemande, laquelle, en arrivant ici, j'ai reconnu avoir oublié presque totalement »<sup>104</sup>.

Il faut ajouter aux inhibitions sociales et aux illusions linguistiques de Varnhagen, le problème économique<sup>105</sup>. Vienne était une ville chère<sup>106</sup>. Bref, la situation est devenue tellement dramatique que Varnhagen a décidé : « (...) d'adopter l'unique système possible, pour moins subir les humiliations officielles, (...) j'ai cherché à *représenter moins*, et à me tenir dans la plus

<sup>103</sup> Tomás Fortunato de Brito, alors ministre brésilien à Bruxelles.

<sup>104</sup> « Desta maneira se conciliaria tudo, eu e o Sr. Brito seríamos attendidos em nossas aspirações, e o serviço ganharia ; pois a consciência me diz que, fóra da Alemanha me encontrarei sempre apoucado e poderei fazer mais figura. E nesta convicção até nem me atrevi applicar-me de novo ao allemão, que ao chegar aqui reconheci que havia quasi de todo esquecido », *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 337-340 (citation pp. 338-339). Cet aspect n'a pas échappé à Capistrano de Abreu. En 1918, sans avoir connaissance de cette déclaration de Varnhagen, il mettra en doute sa maîtrise de l'idiome allemand. Cela serait donc une autre caractéristique à considérer : « Varnhagen était incapable d'inventer des documents, par contre il les lisait très mal ! Plusieurs fois je conclus différemment de lui ; j'observe, d'autres fois, qu'il laisse le plus substantiel pour ne se prendre que l'accessoire. C'est la faute de l'IHGB. Il ne prétendait pas écrire une histoire, mais une géographie du Brésil. Il a commencé à envoyer des copies de sources à notre association, et les membres de l'Institut ont commencé à lui dire qu'il était le seul capable de faire l'œuvre. Alors il s'est laissé emporter. Pourtant il ne s'est jamais lavé de son péché originel, c'est-à-dire son esprit formé dans d'autres disciplines. Je crois que, si un jour il a su parler la langue paternelle, il l'a oubliée quasi entièrement. S'il l'avait connue, il aurait profité du livre de Gunths-Muths, et aurait pu précédé le Wappaeus à propos de plusieurs choses », ABREU, Capistrano de. *Correspondência*, Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro, II, p. 84.

<sup>105</sup> Voir LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, p. 158-186.

<sup>106</sup> Voir la lettre de Varnhagen à l'empereur, datée de Vienne le 20 juin 1870, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 345-348.

grande modestie possible »<sup>107</sup>. De plus, sa production historiographique ne peut pas avancer, puisqu'il est seul pour tout faire.

\*\*\*

Il semble que son élévation au rang de ministre plénipotentiaire, le 15 avril 1871, a changé significativement la situation<sup>108</sup>. Il se remet au travail et reprend surtout ses recherches historiques et ethnologiques<sup>109</sup>. C'est cette année-là qu'il publie l'*Historia das luctas com os Holandezes* (l'*Histoire des luttes avec les Hollandais*)<sup>110</sup>, annoncée dès la première édition de son *Histoire générale*. Toujours en 1871, D. Pedro II fait son premier voyage en Europe, et visite aussi Vienne. L'année suivante, Varnhagen obtient une licence du ministère des affaires étrangères brésilien et part pour Lisbonne, où il explore les bibliothèques et les archives portugaises. C'est encore pendant ce séjour qu'il prend connaissance des premières réactions au romantisme portugais, qui sont le fait principalement de Theophilo Braga (le futur président du Portugal) et d'Adolpho Coelho, et sont dirigées contre Castilho, Garret, etc., et des polémiques nées de ces critiques. Varnhagen y participera<sup>111</sup>. En retournant à

<sup>107</sup> « Felizemente que me resolvi a tempo a adoptar o único systema possivel, para soffrer menos das humilhações officiaes (...); systema que consistiu em procurar *representar menos*, e manter-me na maior reserva e modestia possivel. Lettre de Varnhagen à l'empereur, datée de Vienne le 21 octobre 1870, *idem*, pp. 348-349 (remarque en italique de F. A. de V.). Dans cette lettre, il raconte à D. Pedro II que sa fille, qui était filleule de l'empereur, a disparu, victime de la scarlatine. Il parle encore à l'empereur sur la mort de sa fille dans une lettre du 15 février 1871, *idem*, pp. 351-353.

<sup>108</sup> Voir sur ce sujet la lettre de Varnhagen à l'empereur, du 30 mai 1871, in *Correspondência activa*, *op. cit.*, pp. 358-359.

<sup>109</sup> Sur le travail strictement diplomatique voir LESSA, *op. cit.*, 225, pp.

<sup>110</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia das luctas com os Holandezes no Brazil, desde 1624 a 1652* (1871), Lisboa, Typographia de Castro Irmão, 1872.

<sup>111</sup> Dans une lettre du 1<sup>er</sup> mars 1873 à son biographe, José Carlos Rodrigues, alors éditeur de la revue *O novo mundo*, publiée à New York, Varnhagen le prévient dans un *post-scriptum* : « Excusez-moi si je me suis permis de vous prévenir contre les jugements de Adolpho Coelho,

Vienne, il a été convoqué à Saint-Petersbourg, au *Congrès de statistique*, en août 1872. Arrivé avant la date d'ouverture du congrès, il en profite pour aller à Moscou et Nijni Novgorod<sup>112</sup>. Il a une participation active au congrès et devient un des vice-présidents de la « commission permanente de statistique », alors constituée.

L'année suivante, Varnhagen, déjà baron de Porto Seguro, se consacre aux préparatifs de l'*Exposition Universelle* qui doit avoir lieu à Vienne, et à l'occasion de laquelle il sera un des vice-présidents du jury<sup>113</sup>. En 1874, il reçoit le titre de vicomte de Porto Seguro. Cette même année, il part vers les pays scandinaves en tant que membre de la commission de statistique. Il visite, comme d'habitude, les archives, les musées, les bibliothèques et les monuments historiques. À Copenhague, par exemple, au musée des Antiquités du Nord, il repère dans la collection d'ethnographie danoise les tableaux de A. Eckhout, qui fait partie de l'entourage du comte Maurice de Nassau, et qui avait, avec une grande dose de réalisme, peint les indiens, les noirs et les métisses brésiliens. Il semble, selon Lessa, que c'est Varnhagen qui a attiré, pour la première fois, sur ces tableaux l'attention de D. Pedro II, qui, plus tard, a ordonné de les copier<sup>114</sup>.

---

Theophilo Braga sur Castilhos et d'autres amis. Ils sont tous passionnés et ne pensent qu'à faire le mal. Je suis allé au Portugal l'année dernière et j'ai connu toutes ces misères... », (« Desculpe-me V. S<sup>a</sup> se tomo a liberdade de lhe recomendar que esteja prevenido contra os juizos de Adolpho Coelho e Theophilo Braga contra Castilhos e outros amigos. São todos apaixonados e só pensam em fazer mal. Eu estive em Portugal, no anno passado e conheci todas estas miserias... »), in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 395-396.

<sup>112</sup> Sur le voyage de Varnhagen en Russie voir LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, pp. 247-256. Voir le rapport de Varnhagen sur le congrès : « Correspondência acerca do Congresso de estatística reunido em São Petesburgo em 1872 », in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 372-380.

<sup>113</sup> Voir le rapport que Varnhagen a fait, le 19 juin 1873, pour le gouvernement brésilien sur l'*Exposition Universelle*, in *Correspondência activa, op. cit.*, pp. 401-405. Voir aussi LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, p. 261.

<sup>114</sup> L'empereur a offert les copies à l'IHGB. Voir LESSA, C. R. *idem*, pp. 267-268.

### 1.3. La dernière autopsie

« L'œil fait la foi ».  
F. A. de Varnhagen<sup>115</sup>

Pendant tout ce temps, Varnhagen n'a pas arrêté son activité intellectuelle. Au début de 1877, il publie, enfin, la deuxième édition de son principal ouvrage, l'*Histoire générale du Brésil*. Un épisode raconté dans cette édition amènera, d'une certaine façon, Varnhagen à faire son dernier voyage au Brésil. Dans le chapitre sur l'occupation de Rio de Janeiro par les troupes du français Duguay-Trouin, il affirme que les Brésiliens auraient dû apprendre par cet événement, que la capitale de l'empire ne pouvait pas rester à Rio de Janeiro :

« La première leçon qu'on doit en tirer, c'est que, déjà en temps de paix, il faut faire plus attention aux moyens de résistance que cet important port doit offrir, et, si Dieu le permet, lui retirer le plus vite possible la capitale de l'empire. La ville est si vulnérable à cette frontière, et tellement exposée à la menace d'un bombardement venant de n'importe quel ennemi qui aurait la supériorité maritime, et qui causerait de grands dommages à ses propriétaires. La menace de l'ennemi ne pourrait plus être envisagée si notre gouvernement ne s'y trouvait plus. Et nous savons que la providence a concédé au Brésil un endroit plus central, plus sûr, plus approprié pour faire la liaison entre les trois grandes vallées de l'Amazone, du Plata et du São Francisco »<sup>116</sup>.

<sup>115</sup> « Vista faz fé », VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Os Índios bravos e o Sr. Lisboa*, op. cit., p. 36.

<sup>116</sup> « É a primeira lição que devemos colher é a de, já em tempos de paz, atendermos mais aos meios de resistência que deve oferecer este importante porto, do qual permita Deus que seja quanto antes retirada a capital do império, tão vulnerável aí na fronteira, e tão exposta a ser



Pour étayer son analyse sur un sujet qui focalise l'attention depuis 1849<sup>117</sup>, il demande une nouvelle licence de six mois au gouvernement, et part vers le Brésil. En rentrant en Europe, en 1877, Varnhagen écrit un opuscule spécifique sur la question de la capitale, où il explique les motivations qui l'ont poussé à faire un tel voyage. Il s'agit de *A questão da capital : maritima ou no interior ? (La question de la capitale : maritime ou à l'intérieur ?)*<sup>118</sup>, dont l'épigraphe, écrite par Foissac, est déjà révélatrice: « Quelle influence la position d'une ville n'exerce-t-elle sur le destin d'un peuple ! Quelquefois, c'est grâce à elle que s'expliquera la supériorité d'une nation »<sup>119</sup>. Dans ce petit texte, Varnhagen reprend les lignes qu'il a rédigées sur le sujet dans la deuxième édition de l'*Historia geral*, et affirme :

« la conviction qu'elles respirent [ces lignes] a fait trembler notre conscience timorée, en présence de la responsabilité prise, dans cette œuvre, devant la postérité. Nous nous sommes figuré que nous ne serions pas tranquilles si, de nos propres yeux, nous ne nous détrompions pas, et nous et la postérité, et ne vérifions aussi si nous avons raison ou non, dans tous nos

---

ameaçada de um bombardeio e a sofre-la com grande prejuizo dos seus proprietarios, por qualquer inimigo superior no mar, que se proponha a arrancar do governo, pela ameaça, concessões em que não poderia pensar, se o mesmo governo ai se não achasse. E isto quando a propria Providencia concedeu ao Brazil uma paragem mais central, mais segura, mais sã e propria a ligar entre si os tres grandes vales do Amazonas, do Prata e do S. Francisco, (...) », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 10 éd., v. 2, t. III-IV, p. 298.

<sup>117</sup> En 1849, Varnhagen soutenait que la capitale ne pouvait pas être localisée dans un port de mer, pourtant il n'indique pas un endroit spécifique, seulement il affirme qu'elle doit être transférée à l'intérieur du pays. Voir VARNHAGEN, F. A. de. *Memorial Organico*, que a consideraçam das assembleias geral e provincias do imperio. Apresenta um brasileiro. Dado a luz por um amante do Brasil, 1849, pp. 3-6. Dans la première édition de l'*Histoire générale du Brésil*, le fragment, cité ci-dessus, de la deuxième édition mentionnait la possibilité de la capitale être transférée, voir op. cit., 1854, p. 117.

<sup>118</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *A questão da capital : maritima ou no interior ?*, Vienna d'Austria. Imp. do Filho de Carlos Gerold, Edição por conta do Autor, 1877, p. 1.

<sup>119</sup> « Que influencia não exerce a posição de uma cidade sobre o destino de um povo inteiro ! As vezes por ella se explicará a elevação de uma nação (Foissac) », *idem*.

projets et propositions faits *sur le papier*, dans le silence du cabinet »<sup>120</sup>.

À Rio de Janeiro, il revisite la région où il est né. Puis, il s'achemine vers la région centrale du Brésil, Goiás. « Nous nous engageons, dit-il, avec quelques sacrifices (emmenant avec nous les instruments nécessaires, y compris trois baromètres), dans un voyage pénible à cheval, par nos routes primitives, pour *de visu* et en tant qu'ancien ingénieur, reconnaître ce notable paysage que la contemplation et l'étude des meilleures cartes nous avaient dévoilé »<sup>121</sup>.

Les descriptions de Varnhagen montrent que la situation du Brésil *profond*, n'a pas changé depuis les voyages de John Mawe, de Spix et de Martius, de Neuwied ou de Saint-Hilaire, entre autres, pendant les années 1810-1820. En dépit des difficultés du voyage, Varnhagen considère ses résultats comme une grande réussite. Non seulement il a confirmé que le lieu propice à l'installation de la capitale, sur lequel il avait un « pressentiment, appuyé sur des données géographiques », existait, et était au-delà de ses attentes. De plus, il a découvert aussi, pendant son parcours, des endroits propices à la colonisation européenne, dont Varnhagen était un infatigable avocat<sup>122</sup>.

<sup>120</sup> « Publicadas estas linhas, o proprio accento de convicção que ellas respiram fez estremecer a nossa consciencia timorata, em presença da responsabilidade tomada, em tal obra, ante a posteridade. Figurou-se-nos que não ficaríamos tranquillos enquanto, por nossos proprios olhos, nos não desenganassemos de todo, e à mesma posteridade, se tinhalmos ou não razão em todos os nossos planos e propostas engendradas *sobre o papel*, no silencio do gabinete », *idem*, p. 12.

<sup>121</sup> « Resolvemos pedir do Governo uma licença afim de nos ausentarmos por sie mezes do posto honroso que occupamos, e emprehendemos (levando connosco os competentes instrumentos, incluindo nada menos que tres barometros) à custa de quaesquer trabalhos e sacrificios, em quanto para elles nos sentiamos com fôrças, uma penosa viagem a cavallo, nada menos que até à provincia de Goyaz, por nossas primitivas estradas, para *de visu* e como antigo engenheiro, reconhecer essa notavel paragem que a contemplação e estudo dos melhores mappas nos havia revelado », *idem*, pp. 12-13.

<sup>122</sup> « Do exito completo da ultima viagem, tanto em favor da última idéa, – de procurar localidades de sertão mais apropriadas a centros de colonisação europea, como de reconhecer, e haver encontrado, mui superior a toda a expectativa, a paragem em que, por uma especie de

Puis, il passe par São Paulo, et arrive à Bahia. Il voudrait faire connaissance de Porto Seguro et de Ilhéus. Dans ces deux villes, il réalise des recherches, essayant de trouver des documents sur leurs fondations respectives. En fait, il en trouve quelques-uns, mais qui ne sont pas en bon état de conservation. En tout cas, pour lui, le voyage dans ces deux villes a été très important, car il pourra, dans l'avenir, mieux les décrire<sup>123</sup>. C'est toujours l'idée de *voir* pour confirmer. Dans ce voyage, Varnhagen pense aussi avoir localisé les endroits exacts de l'arrivée de Pedro Alvarez de Cabral et de la célébration de la première messe<sup>124</sup>. C'est-à-dire les premières marques de la fondation du Brésil.

#### 1.4. *La mort et le souci de soi*

Varnhagen avait l'intention un jour : « (...), après avoir terminé notre *Histoire de l'indépendance*, nous publierons le journal de ce voyage (qui a été bénéfique pour notre santé), avec les observations faites, surtout l'orographie des points parcourus, pendant l'aller et le retour. Nous prenions des notes le soir, malgré les fatigues du chemin et après avoir marché dès six heures du matin, parfois de treize à quinze lieues par jours »<sup>125</sup>. Il n'a pas eu le temps de l'écrire.

---

presentimento (bem que apoiado em dados geographicos), haviamos recommendado para a futura capital da *União Brasileira* », *idem*, p. 13.

<sup>123</sup> Lettre de Varnhagen au conseiller Antônio da Costa Pinto e Silva, ministre de l'empire, le 25 septembre 1877, à Bahia, voir *Correspondência activa*, *op. cit.*, pp. 487-490.

<sup>124</sup> Varnhagen communique ces conclusions à l'IHGB, voir « Nota acerca de como não foi na coroa Vermelha, na enseada de Santa Cruz, que Cabral primeiro desembarcou, e em que fez dizer a primeira missa », in *Revista do IHGB*, 60, 1877, pp. 5-37. Ces affirmations ont été beaucoup contestées.

<sup>125</sup> « Depois de acabar a nossa *Historia da Independencia*, publicaremos o diario desta viagem (que resultou até em proveito de nossa saúde), com as observações feitas, especialmente com respeito a ortographia dos pontos percorridos, na ida e na volta ; o que tudo apontávamos em cada noite, apezar das fadigas do caminho, e depois de haver andado, desde as 6 da manha, às vezes oito e nove leguas », *idem*.

Contrairement à ce qu'il pensait, les vicissitudes du voyage l'ont rendu malade<sup>126</sup>. Il est mort à Vienne le 29 juin 1878, à l'âge de 62 ans.

Dans son testament, Varnhagen demande que sur le lieu de sa naissance soit érigé un monument à sa mémoire. Le monument a été bâti sur les terres de la *Fabrique royal de fer de São João de Ipanema*, et a été inauguré en 1882. Sur une des faces du socle on lit l'inscription : « À la mémoire de Varnhagen, vicomte de Porto Seguro, né dans la terre féconde découverte par Colomb, et initié par son père aux choses grandes et utiles. Il aima sa patrie et écrivit son histoire. Son âme immortelle réunit ici tous ses souvenirs »<sup>127</sup>. On ne sait pas qui a écrit cette épithète. Peut-être, quelqu'un de la famille ou Varnhagen lui-même.

Quoi qu'il en soit, la sollicitation de Varnhagen ne relevait pas seulement d'un exercice égocentrique, mais une espèce d'attitude préventive. En fait, il semble qu'il avait la conscience de ne pas avoir été très populaire dans son pays, et il se méfiait de la fidélité de ses compatriotes. Il a régulièrement revendiqué que la patrie reconnût ses grands hommes<sup>128</sup>. Il n'a pas changé d'avis, même après sa mort ! C'est une sorte de paradoxe dans lequel Varnhagen a toujours vécu : être le meilleur historien de la nation, mais jamais reconnu comme il l'aurait voulu à l'IHGB ; être un grand patriote qui n'est presque jamais dans sa patrie.

<sup>126</sup> Son fils, Xavier de Porto Seguro confirme, dans ses mémoires, que le voyage a été la cause de son décès : « À la fin de notre deuxième année de collège, mon père eut la malheureuse idée de faire un voyage au Brésil. Ce voyage fut la cause de sa mort. Il resta six mois absent, et revint avec une maladie aux poumons », PORTO-SEGURO, Xavier de. *Mémoires*, recueillies et mises en ordre par Hippolyte Buffenoir, Paris, Bureaux de la *Revue de la France Moderne*, 1896, p. 21.

<sup>127</sup> « À memória de Varnhagen, Visconde de Pôrto Seguro, nascido na terra fecunda descoberta por Colombo, iniciado por seu pai nas coisas grandes e úteis. Estremeceu sua Pátria e escreveu-lhe a História. Sua alma imortal reúne aqui tôdas as suas recordações », *apud* GARCIA, Rodolfo. « Ensaio bio-bibliographico sobre Francisco Adolpho de Varnhagen, visconde de Porto Seguro », *op. cit.*, 1928, p. 452.

<sup>128</sup> On verra plus tard quelques exemples.

José Veríssimo est un des seuls commentateurs de Varnhagen qui souligne ce paradoxe, sans cependant le nommer ainsi :

« On sent chez Varnhagen – dit Veríssimo – je ne sais quel manque de sympathie, dans la rigueur étymologique du mot, pour le pays où il est né, et qu'il a étudié et connu comme personne. Je ne parle pas du patriotisme, car il était patriote comme personne. Il lui manque, pourtant, me semble-t-il, ce je-ne-sais-quoi d'intime et d'ingénu, plus instinctif que rationnel, ce sentiment de la terre et du peuple. Il n'y a pas d'idiosyncrasies du pays »<sup>129</sup>.

On note dans sa correspondance et dans son œuvre, qu'il passe une bonne partie de sa vie à chercher à résoudre ce paradoxe, ou à maîtriser ce sentiment de *dépaysement*. Il essaye d'établir une liaison constante, une cohérence entre les termes paradoxaux de son existence, en tant que brésilien (qui, de plus, est le seul dans son cercle familial – fils d'étrangers, époux d'une étrangère, fils étrangers aussi – à être devenu vraiment Brésilien à la suite d'un procès)<sup>130</sup>, et en tant qu'historien de la nation.

L'immensité de son œuvre sur le Brésil, ne serait-elle pas une manière pour lui, d'y être toujours, et pour jamais ? Sans doute. L'ensemble de son ouvrage et de ce qu'on sait de sa vie, peut être interprété comme les tentatives d'organisation de deux temporalités distinctes et simultanément imbriquées : celle de l'histoire du Brésil, et celle de sa propre histoire. Le même souci de

<sup>129</sup> VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira*, Rio de Janeiro, Editora José Olympio, 1964 (1<sup>o</sup> éd. 1915), p. 191.

<sup>130</sup> Varnhagen a laissé son épouse et ses deux fils, Xavier et Luis. Le premier, né à Lima, est mort en 1894, à l'âge de 29 ans. Sa mère a publié ses mémoires, écrits originalement en français, en 1896. L'autre, né à Vienne, a adopté la nationalité maternelle et comme le père est devenu diplomate, mais du gouvernement chilien. Son dernier poste a été ministre plénipotentiaire à Berlin. Il est mort à Rio de Janeiro en 1939. Les fils de Varnhagen n'ont pas

donner un sens à l'histoire de la nation, de son passé, de son présent et de son avenir, il l'a par rapport à lui-même. L'histoire est l'instrument de cette double reconnaissance. C'est elle qui fait connaître, qui fait entendre. Avec elle, Varnhagen prouve sa nationalité et celle du Brésil. L'historiographie varnhagenienne renferme ainsi un drame d'ordre psychologique particulier et général, où tout se mêle constamment : celui-là répond à une question existentielle ; celui-ci, aux besoins supposés, conscients ou inconscients, du Brésil : qui sommes-nous ? D'où sommes-nous venus ?<sup>131</sup> Son œuvre, sa carrière diplomatique, ses abondants écrits épistolaires, son testament participent au dégagement d'une logique à la fois rétrospective et prospective, une consistance et une constance qui rendent raisonnable une biographie, ou une autobiographie, ou les illusions qui l'accompagnent<sup>132</sup>.

### 1.5. *L'homme-monument : entre l'ironie et la reconnaissance*

#### *L'ironie*

La disparition de Varnhagen a évidemment provoqué quelques réactions, surtout à l'IHGB. Au cours de la séance anniversaire de l'institution, le 15 décembre 1878, Joaquim Manuel de Macedo, alors secrétaire de l'institution,

---

eu de descendants. Les Porto-Seguro, avant la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, n'existaient plus. Voir PORTO SEGURO, Xavier, *op.cit.* ; et LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, pp. 296-297.

<sup>131</sup> Varnhagen a plusieurs commentateurs et critiques. Nonobstant, rarement ce côté de la psychologie de l'œuvre de Varnhagen a été tenu en compte. Nilo Odália, par exemple, remarque le paradoxe que Varnhagen soit considéré comme le « vrai fondateur de l'histoire du Brésil », mais qu'il soit aussi un « Brésilien par naissance et adoption ». Odália, pourtant, n'avance pas plus loin. Voir ODALIA, N. (org). VARNHAGEN, F. A. de. *Varnhagen : história*, São Paulo, Ática, 1979, p. 7. Et Francisco Iglésias indique la voie, mais ne l'a pas explorée : « Il est intéressant que l'historien ne soit pas beaucoup natif », *op. cit.*, 2000, p. 77.

<sup>132</sup> Voir note 3 de ce chapitre.

dans son discours nécrologique dédié à Varnhagen, affirme, au milieu de plusieurs critiques, que celui-ci aurait été, par ses travaux historiques, « l'homme-monument »<sup>133</sup>. La formule de Macedo a été interprétée par les commentateurs, critiques ou apologistes de Varnhagen de différentes manières. Pour Basílio de Magalhães et Clado Ribeiro Lessa, il s'agit d'un grand éloge et d'une évaluation positive de l'œuvre varnhagenienne<sup>134</sup>. Agripino Grieco ne voit dans la définition de Macedo qu'une fine ironie, car Varnhagen « plus qu'un homme, était une statue »<sup>135</sup> !

L'expression de Macedo, accompagnée aussi d'un des premiers jugements de l'œuvre de Varnhagen, nous amène à un dernier trait de cette introduction à la biographie intellectuelle de l'historien brésilien. S'il y a un point en commun entre les commentateurs de son travail, c'est le fait qu'il avait un caractère très susceptible, surtout quand le sujet portait sur son propre travail.

Capistrano de Abreu dans la notice nécrologique sur Varnhagen, publiée dans le *Jornal do Commercio*, les 16 et 20 décembre 1878, synthétise les termes de la critique subséquente. Après quelques éloges de l'œuvre du vicomte, il fait la remarque suivante :

« Il y avait plusieurs points vulnérables. Il était de ces hommes raides, qui ne s'appuient pas

<sup>133</sup> « (...) foi homem-monumento por seus trabalhos historicos », MACEDO, Joaquim Manuel de., *Revista do IHGB*, 41 (2), pp. 471-506 (p. 489). On analysera plus tard l'intégralité de ce discours.

<sup>134</sup> MAGALHÃES, B. de. *op. cit.*, p. 95 ; LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, pp. 293-294.

<sup>135</sup> La critique de Grieco à propos du caractère de Varnhagen est très dure. Selon lui, on peut le lire et en tirer quelque chose de profitable, « pourtant sans aucun plaisir, et la joie serait plus petite encore de l'avoir comme voisin ou d'être en sa compagnie pendant un long voyage par terre ou par mer » !, GRIECO, Agripino. « Crítica », *apud* MENEZES, Raimundo. *Dicionário literário Brasileiro (ilustrado)*, São Paulo, Editora Saraiva, 1969 (prefácio de Antônio Cândido), pp. 1288-1289 (citation p. 1289).

sans briser, qui ne touchent pas sans blesser, et qui tuent des mouches à coups de pierres, comme l'ours de la fable. Sur plusieurs points où son avis n'était pas nécessaire, il le disait complaisamment, et avec d'autant plus de complaisance qu'il s'éloignait de l'opinion ordinaire. Ses réflexions, parfois, provoquent un mouvement d'impatience qui oblige le lecteur à retourner à la page précédente ou à fermer le volume. Il s'est occupé de plusieurs sujets sans importance, ou d'importance secondaire, seulement parce qu'ils étaient ses découvertes à lui. Dans la polémique avec João Lisbôa, où il avait peut-être raison, il a eu l'habileté de mettre tout son côté odieux, (...). Homme d'étude et de méditation, il méconnaissait ou dédaignait plusieurs des tyrannies qui s'imposent sous le nom de convenances. Il était sensible tant à la vitupération qu'aux louanges »<sup>136</sup>.

Capistrano signale donc les critiques qui survivront à Varnhagen. Pourtant, il se borne aux caractéristiques personnelles de Varnhagen, celles qui ont des rapports avec son œuvre. On en aura une maximisation, ou une minimisation, selon le commentateur. Presque aucun commentateur cependant n'échappe au modèle de Capistrano de Abreu<sup>137</sup>. Il ne faut pas oublier non plus

<sup>136</sup> « Também elle tinha muitos pontos vulneraveis. Era dos homens inteiriços, que não apoiam sem quebrar, não tocam sem ferir, e matam moscas a pedradas, como o urso do fabulista. Em muitos pontos em que a sua opinião não era necessaria, elle a expunha complacientemente, com tanto maior complacencia quanto mais se afastava da opinião commum. Suas reflexões às vezes provocam um movimento de impaciencia que obriga a voltar a pagina ou a fechar o volume. Muitos assumptos sem importancia, ou de importancia secundaria, só o occupam por serem descobertas suas. A polemica com João Lisbôa, em que tinha talvez razão, porém em que teve a habilidade de pôr todo o odioso de seu lado, (...). Homem de estudo e de meditação, desconhecia ou desdenhava muitas das tyrantias que se impõem com o nome de conveniencias ; sensível ao vituperio como ai louvor, (...) », ABREU, C. de. « Necrologio de Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », *apud* VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil*, 3<sup>o</sup>/4<sup>o</sup> éd., São Paulo, Companhia Editora Melhoramentos, 1928, tomo I, pp. 502-508 (citation p. 505).

<sup>137</sup> Comme Basilio de Magalhães qui remarque la « vanité » de Varnhagen, *op. cit.* pp. 132-135. Voir aussi : VIANNA, Hélio. « Sesquicentenário de Varnhagen », *Revista do IHGB*, 275, 1967, pp. 197-200 (surtout p. 198) ; et LACOMBE, Américo Jacobina. « As idéias políticas de Varnhagen », *Revista do IHGB*, 275, 1967, pp. 135-154, Lacombe ajoute que Varnhagen simplifiait quelques problèmes à cause de sa formation de mathématicien (p. 154).



les effets, déjà mentionnés dans ce travail, des relations de Varnhagen avec l'empereur.

### *La reconnaissance*

Les articles de Capistrano de Abreu sont paradigmatiques puisqu'ils ne signalent pas seulement le profil des critiques adressées à Varnhagen, mais marquent aussi le retour de l'œuvre varnhagenienne au premier plan du domaine historiographique brésilien. En 1903, Manoel de Oliveira Lima choisit le nom de Varnhagen pour parrainer sa chaire à l'Académie Brésilienne de Lettres. Toujours au début du XX<sup>e</sup> siècle, Capistrano de Abreu commence la révision et la préparation d'une nouvelle édition de *l'Historia geral do Brazil*. En 1916, l'IHGB publie pour la première fois le travail inédit de Varnhagen sur *l'Historia da independência do Brasil*. Cette même année, à l'occasion du centenaire de sa naissance, Pedro Lessa a fait, à l'IHGB, un discours qui insiste sur l'importance de Varnhagen dans l'historiographie brésilienne. Puis, toujours dans la même année 1916, à São Paulo, Remigio de Bellido publie une des biographies les plus détaillées de Varnhagen jusqu'à ce moment-là. En 1923, a été fondé l'*Institut Varnhagen*, d'éphémère durée, à São Paulo. Ensuite Varnhagen a eu droit à une salle, à l'IHGB, portant son nom. Son portrait a été placé dans la bibliothèque du ministère brésilien des affaires étrangères en 1929 et, en 1944, dans la galerie des historiens des *Archives Nationales*, à Rio de Janeiro. Le cinquantenaire de sa mort, en 1928, n'a pas non plus été oublié à l'IHGB. En 1937, durant la cérémonie de pose de la première pierre d'un monument en hommage à Varnhagen, Affonso Celso, alors président de l'IHGB, déclarait :

« Dans la première glorification publique de Varnhagen, la justice ordonne que soient mentionnés les noms qui lui sont attachés : Capistrano de Abreu et Rodolpho Garcia, les éditeurs et commentateurs de la nouvelle édition de l'*Histoire générale*, sans oublier les principaux apologistes, membres de l'Institut, le baron de Rio Branco, Oliveira Lima, Basilio de Magalhães et Max Fleiuss. En mettant l'effigie de Varnhagen dans un des plus beaux et des plus notables sites situé au centre de notre magnifique métropole, l'Institut veut lui donner une signification symbolique ; en suggérant au peuple l'idée que l'investigation consciencieuse du passé de la patrie est une leçon profitable pour le présent, qui inspire confiance en l'avenir. L'histoire immortalise ceux qui se consacrent à elle, comme Varnhagen »<sup>138</sup>.

La déclaration du président de l'IHGB rappelle quelques fonctions de l'histoire illustrées par l'expérience varnhagenienne. La première *glorification publique* a pour but non seulement de rendre hommage à l'historien, mais aussi d'instruire le *peuple*, bien que personne n'en ait été plus éloigné que Varnhagen. Toutefois le plus important est que sa production historiographique symbolise l'idée que la recherche sérieuse de l'histoire est récompensée par elle-même. C'est le pouvoir des monuments historiques. La statue de Varnhagen est ainsi passible d'être perçue comme un symbole de l'*historia magistra vitae*.

Enfin, pendant les commémorations du centenaire de la fondation de l'Institut historique, le 21 octobre 1938, l'institution a inauguré le monument en question, un buste en hermès de Varnhagen, dans le *Jardim da Glória* (*Jardin de la Gloire*, « nom particulièrement significatif », remarque Lessa<sup>139</sup>). D'autres hommages lui sont également rendus par la suite. Mais, sans doute, un des plus

<sup>138</sup> FLEIUSS, Max. *Recordando (casos e perfis)*, III, Rio de Janeiro, Serviço gráfico do IBGE, 1943, pp. 106-107.

<sup>139</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, p. 295.

importants a été le transfert de ses restes qui reposaient au Chili, jusqu'en 1978. Voici l'inscription de la plaque commémorative : « Ici est déposée la dépouille mortelle de Francisco Adolfo de Varnhagen, vicomte de Porto Seguro. Paulista<sup>140</sup> de Sorocaba, le père de l'histoire brésilienne (17/2/1816 – 29/6/1878). Le transfert date du centenaire de sa disparition, le 29 juin 1978, Sorocaba – São Paulo, Brésil »<sup>141</sup>.

L'*homme-monument* a finalement un monument et une épithète à sa mémoire : *père de l'histoire brésilienne*. L'*Hérodote* brésilien est donc chez lui. Rien de mieux ne pouvait arriver à un obsédé des origines comme Varnhagen. Être placé au début de la chaîne de l'historiographie brésilienne, c'est la matérialisation des rêves qu'il n'a jamais ouvertement révélés, mais dont il a laissé beaucoup de traces. Capistrano de Abreu disait que Varnhagen, comme Alexandre Herculano pour l'histoire portugaise, « eut presque tout à faire »<sup>142</sup>. L'historiographie brésilienne qui va suivre aura une grande difficulté, encore une fois, à démentir Capistrano de Abreu. Car en dépit de son caractère peu apprécié de ses contemporains et de ses avis politiques (son monarchisme atavique), il est certain que Varnhagen a réussi à donner à l'histoire brésilienne une première codification, selon les paramètres de la science historique du XIX<sup>e</sup> siècle, celle de la supposée recherche de la vérité de l'histoire et son exposition dans un texte objectif.

<sup>140</sup> Celui qui est né dans l'état de São Paulo.

<sup>141</sup> « Monumento : Francisco Adolfo de Varnhagen ; Local : Avenida Gal. Osório ; Data da inauguração : 29 de junho de 1978 ; Escultor : Ernesto Biancalana ; Dizeres da placa : 'Estão aqui depositados os restos mortaes de Francisco Adolfo de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro. Paulista de Sorocaba, o pai da história do Brasil (17/2/1816 – 29/6/1878). Transladados de Santiago, Chile, no centenário do falecimento. (...), 29/6/1978 », voir site internet : <http://www.sorocaba.com.br/fotos/monumentos>

<sup>142</sup> ABREU, C. « Sobre o Visconde de Porto Seguro », *op. cit.*, 1882, p. 439.

\*\*\*

La reconnaissance par les historiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, comme Capistrano de Abreu, des difficultés du travail historique opéré par l'IHGB et par Varnhagen a un rapport avec la proximité temporelle dans laquelle ils se trouvent avec les initiateurs. Ils sont aussi soumis à des contraintes de tout genre. La production scientifique de l'histoire ne vient que de commencer. Capistrano de Abreu a bien signalé donc son début : Varnhagen. Comme les sciences ont besoin d'une fondation, d'un commencement, Varnhagen devient le *père*. Et, fait curieux, c'est l'historiographie de la fin du XX<sup>e</sup>, c'est-à-dire l'historiographie académique, qui l'appelle symboliquement l'Hérodote brésilien<sup>143</sup>. L'histoire de l'histoire brésilienne a, elle aussi, besoin d'un initiateur, d'un moment créateur précis, ou simplement d'un créateur. L'histoire de l'histoire est comme l'histoire même : elle a un point de départ, elle a commencé un jour. Les historiens qui font la science historique de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, indépendamment de leurs options théoriques, ont ainsi un prédécesseur célèbre : comme l'histoire occidentale, l'histoire brésilienne aussi a son Hérodote.

\*\*\*

Pourquoi enfin Hérodote ? Pourquoi pas Thucydide, le préféré de l'empereur et des historiens positivistes de façon générale ? Ou quelqu'un d'autre ? La réponse est simple et tautologique : évidemment parce que

---

<sup>143</sup> VOIR REIS

Varnhagen est le père de l'histoire brésilienne. Pourquoi est-il le père de l'histoire brésilienne ? La réponse est plus facile encore : parce qu'il a exploré plusieurs archives, puis a écrit l'histoire du Brésil.

On peut, cependant, pousser l'analogie avec Hérodote plus loin. En sortant du schéma du simple usage des modèles de l'histoire ancienne, c'est-à-dire de la banale identification de la primauté de l'un et de l'autre, on pourra percevoir quelques procédures de la production du savoir historique qu'on retrouve autant chez Hérodote que chez Varnhagen. Celui-ci, comme Hérodote<sup>144</sup>, est aussi un voyageur, et toute son œuvre intellectuelle ne peut être dissociée de cette condition, y compris ce que j'appelle une rhétorique de la nationalité.

\*\*\*

Je cherche à analyser, dans le chapitre suivant, l'ensemble de l'œuvre varnhagenienne à partir de questions qui peuvent nous aider à comprendre les chemins qui légitiment ces réceptions et ces *usages* de Varnhagen. Mon hypothèse est que l'œuvre de Varnhagen réunit, d'une façon bien particulière, presque tous les éléments que nous avons repérés, dans les chapitres précédents, au cours de notre tentative d'établir une généalogie du concept d'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>144</sup> HARTOG, François. *Le miroir d'Hérodote*, op. cit., 1991, p. 19

## 2. L'œuvre varnhagenienne : essai sur une rhétorique de la nationalité

« Mais mon cher Théodon, n'attendez rien de pareil d'un écrivain qui par les études dont je viens de vous parler, ne se sera pas préparé à écrire l'histoire. Il faut qu'il ait long-temps médité son ouvrage, qu'il en ait étudié toutes les parties, et qu'il les embrasse toutes d'un coup d'œil ».

Abbé de Mably, *De la manière d'écrire l'histoire* (1783)<sup>1</sup>

« La question de la nationalité historique, je l'ai toujours regardée comme la plus délicate pour un historien brésilien : je l'ai longtemps méditée avant de commencer la rédaction de mon histoire ».

F. A. de Varnhagen<sup>2</sup>

### 2.1. Une expérience de lecture

Après avoir suivi les rapports institutionnel, intellectuel et professionnel que Varnhagen a entretenus avec l'écriture de l'histoire au Brésil pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire après une tentative de contextualisation de son travail, je propose ici une autre manière d'intervenir dans quelques-unes de ses œuvres : faire une *lecture* au niveau de la structure du texte, « ou mieux de ce qui structure le récit : ce qui permet au narrateur de le construire, mais aussi au destinataire de le 'lire', de calculer le sens des énoncés ou encore les codes implicites qui l'organisent »<sup>3</sup>. Pourtant, comme il ne s'agit pas d'un seul

---

<sup>1</sup> MABLY, Abbé de (Gabriel Bonnot). *De l'étude de l'histoire*, suivi de *De la manière d'écrire l'histoire*, Paris, Fayard, 1988, p. 296.

<sup>2</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>3</sup> HARTOG, François. *Le Miroir d'Hérodote*, *op. cit.*, p. 324.

ouvrage mais de plusieurs, il est envisageable de trouver une notion capable de les articuler. Une *rhétorique de la nationalité* semble donc être le point d'articulation de l'ensemble de l'œuvre varnhagenienne. Le but ici est d'essayer de comprendre quelques figures, quelques procédures mises en mouvement par l'historien pour construire cette *rhétorique de la nationalité*. Étant donné que « rhétorique veut dire l'art de persuader », il faut être attentif aussi à quelques marques d'énonciation qui opèrent dans les récits afin de faire croire. Il n'y a pas, cependant, dans le cas de Varnhagen, de marques qui soient spécifiques et présentes dans tous ses textes. D'une manière générale, elles varient en fonction du sujet et des objectifs de l'œuvre, entre un *je*, l'auteur lui-même, et un *nous*, presque atemporel, qui signifie aussi l'auteur et ses compatriotes, dont l'existence en tant que telle va du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, *les Brésiliens*.

Bref, ce que je propose ici n'est qu'un *essai*, une *expérience de lecture*<sup>4</sup>, qui pourra donc, sans provoquer une rupture avec les analyses précédentes de l'œuvre de Varnhagen (ce n'est pas mon propos, en tout cas), ouvrir une autre perspective, peut-être, nouvelle.

\*\*\*

<sup>4</sup> Dans la nouvelle préface pour l'édition Folio Histoire de *Le Miroir d'Hérodote*, récemment publié, Hartog explique qu'avec le recul le livre lui apparaît « justement comme une expérience de lecture », genre d'entreprise dont il ne semble pas du tout nier la validité. HARTOG, François. « Le vieil Hérodote : de l'épopée à l'histoire », in *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, Folio/Histoire, 2001, pp. 9-39 (citation p. 11).

« Ceux qui ne sont pas Michelet font comme ils peuvent. Ils se partagent le travail ».  
Charles Péguy<sup>5</sup>

L'œuvre de Varnhagen est immense et solitaire. Il ne partage rien, avec personne<sup>6</sup>. Elle traverse plusieurs domaines. Allant de la littérature à l'histoire, en passant par la biographie, la géographie, l'ethnologie, la critique littéraire, la politique, la diplomatie, l'économie, il a presque tout essayé. On a déjà remarqué tout au long de cette étude la présence de Varnhagen dans divers champs comme l'histoire, la biographie, la politique ou la géographie. Par ailleurs, les nombreux bilans des travaux de l'historien donnent une idée de la dimension de sa production intellectuelle, ce qui me dispense de les détailler davantage<sup>7</sup>. Je voudrais dans cette partie analyser quelques aspects de l'œuvre varnhagenienne en rapport avec le problème de l'écriture de l'histoire à son époque, et à la formation d'une rhétorique de la nationalité.

\*\*\*

<sup>5</sup> PÉGUY, Charles. « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », in *Œuvres en prose complètes*, II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, pp. 481-519 (citation p. 498).

<sup>6</sup> À l'exception d'un ouvrage qu'il publie conjointement avec José Conrado Carlos de Chelmicki, dont les sections avaient été bien partagées, Varnhagen s'occupe de la partie historique et Chelmicki de la partie géographique, voir VARNHAGEN, F. A. de./CHELMICKI, J. C. C. de. *Corografia Cabo-Verdiana, ou descrição geografico-histórica da provincia das Ilhas de Cabo-Verde e Guiné*. Lisboa, Typ. de L. C. da Cunha, 1841. 2 vol.

<sup>7</sup> Sur l'œuvre de Varnhagen voir : BELLIDO, Remijio de. *Varnhagen e a sua obra. Comemoração do centário*, São Paulo, Rothschild, 1916 ; FLEIUSS, Max. *Páginas de história*, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1930 (sur Varnhagen pp. 407-423 ; bibliographie de Varnhagen, pp. 423-436) ; FONTES, Armando Ortega. *Bibliografia de Varnhagen*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores, Collecção do Itamaraty, 1945 ; GARCIA, Rodolpho. « Ensaio bio-biographico sobre Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », apud VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil*, Appenso à 3<sup>o</sup>/4<sup>o</sup> éd., São Paulo, Companhia Editora Melhoramentos, 1928, tomo II, pp. 436-452 ; MAGALHÃES, Basílio. « Bibliographia varnhageniana », *Revista da Academia Brasileira de Letras*, anno XIX, vol. XXVIII, novembro, 1928, n<sup>o</sup> 83, pp.332-374 ; SILVA, Innocencio Francisco. *Diccionario bibliographico portuguez*, T. II, Lisboa, 1859, pp. 319-322 ; T. IX, 1870, pp. 242-246 ; VIEIRA, Celso. *Varnhagen. O homem e a obra*, Rio de Janeiro, Editor Alvaro Pinto, 1923.



J'ai organisé le chapitre en cinq étapes :

1. L'importance des archives ; comment l'historien reconstitue un manuscrit et l'usage des sources, exemplifiée à partir des récits de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle ;
2. La dimension littéraire de l'œuvre de l'historien ;
3. Les limites entre l'objectivité et la subjectivité dans l'œuvre varnhagenienne, vues à partir de ses relations avec son père ;
4. Une brève analyse du travail critique opéré par Varnhagen à propos d'un *grand personnage historique* du processus d'indépendance politique du Brésil, José Bonifácio de Andrada e Silva, et en regard, une analyse du travail critique réalisé par d'autres historiens sur cette interprétation.
5. Enfin, je propose d'examiner, directement et exclusivement, son œuvre majeure, *l'Historia geral do Brazil*, à partir de trois thématiques spécifiques : premièrement, les marques de la subjectivité dans le texte ; en second lieu, la caractérisation des personnages ; enfin, la conception de l'histoire chez Varnhagen.

\*\*\*

## 2.2. Les archives, les sources et la nationalité : la marque de Varnhagen

« Les archives et les bibliothèques de l'Europe, surtout celles du Portugal, sont tellement riches de manuscrits sur l'empire, qu'il serait convenable que l'Institut prenne des résolutions pour en avoir la copie, (...). Le gouvernement devrait, peut-être, intervenir sur ce sujet car dans son devoir d'alimenter l'esprit de nationalité, il doit avoir présent que sa base première est, peut-être, l'histoire et la connaissance du pays natal ».  
Francisco Adolfo de Varnhagen<sup>8</sup>.

Manuel Oliveira Lima, en 1903, raconte au sujet de Varnhagen une anecdote à la fois amusante et très significative. Lorsqu'il était jeune, étudiant de paléographie à la *Torre do Tombo*, ayant pour maître José Basto (un des auxiliaires d'Alexandre Herculano dans l'écriture de l'œuvre grandiose que sont les *Portugaliæ Monumenta Historica*), il avait l'habitude d'examiner minutieusement les vieux manuscrits, « dont les caractères étaient semi-effacés sous la poussière des siècles », cherchant quelque source que, dans sa « prétention juvénile », il jugeait « être décisive pour la solution de quelques énigmes de notre histoire ». Or, « c'est avec une vive surprise et non moins de désappointement que, dans presque tous ces papiers, je voyais la marque discrète du crayon d'un patient investigateur qui m'avait précédé, et qui, je l'ai vérifié, n'était autre que Francisco Adolfo de Varnhagen »<sup>9</sup>. Luis Camilo de

<sup>8</sup> « Os arquivos e bibliothecas da Europa, especialmente os de Portugal, contêm tão ricos e preciosos manuscritos sobre o Imperio, que muito conviria ao Instituto tomar providencias, para os possuir por copia, (...). Sobre est assumpto devia talvez intervir o governo, que devendo alimentar o espirito de nacionalidade, deve ter presente que são a primeira base talvez desta, a historia e o conhecimento do paiz natal », Lettre à Januário da Cunha Barbosa, le 5 octobre 1839, in *Correspondência activa*, op. cit., pp. 39-40.

<sup>9</sup> LIMA, M. Oliveira. LIMA, M. Oliveira. « Elogio de Francisco Adolfo de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », op. cit., p. 124. Dans un autre texte le même auteur remarque

Oliveira Neto, quelques années plus tard, a confirmé *de visu*, l'affirmation de Oliveira Lima. Il était en train de faire des recherches dans la *Torre do Tombo*, sur des manuscrits du XVI<sup>e</sup> siècle :

« dans un petit tas de pages, non classé, où figuraient les salaires des officiers mécaniques qui travaillaient pour Tomé de Sousa à Bahia, il n'a pu en trouver que quelques-unes qui ne fussent pas marquées par Varnhagen ; toutes les autres, et elles étaient nombreuses, présentaient le signe prouvant qu'elles étaient passées entre ses mains : un petit V au crayon dans la marge des feuilles »<sup>10</sup>.

Depuis 1842, on le sait déjà, Varnhagen était membre du corps diplomatique brésilien et chargé de rechercher dans les archives européennes des sources ayant trait à l'histoire du Brésil. Sa correspondance, dès le début des années quarante et même auparavant, surtout avec Januário da Cunha Barbosa, montre fort bien qu'il a accepté cette charge avec beaucoup de sérieux. En 1840, à São Paulo, il décrit sa pérégrination à travers plusieurs archives où il constate, avec désolation, la désorganisation et le manque des documents<sup>11</sup>. Il faut remarquer qu'au niveau de la production du savoir historique, le travail dans les archives était pour Varnhagen une étape fondamentale de la recherche dont le résultat ne devait être divulgué qu'après une mise au point théorique de la

---

l'importance des travaux de Varnhagen dans les archives : « (...) les patientes recherches en de nombreuses archives de l'Europe et de l'Amérique ont permis d'établir nos annales sur des données certaines », OLIVEIRA LIMA, Manuel de *Formation Historique de la Nationalité Brésilienne*. Séries de conférences faites en Sorbonne, avec une préface de M. E. Martinenche professeur à l'Université de Paris, et un avant-propos de M. José Verissimo de l'Académie Brésilienne. Paris, Librairie Garnier Frères, 1911, p. 39.

<sup>10</sup> *Apud* LESSA, C. R. *op. cit.*, 223, p. 106.

<sup>11</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa*, *op. cit.*, pp. 52-54.

documentation<sup>12</sup>. Autrement dit, après que les sources auraient été « unies et combinées pour qu'elles forment tel ou tel corps doctrinaire », selon ce qu'il écrit dans une autre lettre à Cunha Barbosa, datée de Lisbonne, le 14 mars 1843<sup>13</sup>. Le travail sur le manuscrit de Gabriel Soares de Sousa, qui devient une des sources préférées tant des historiens que des écrivains (comme on l'a déjà vu chez José de Alencar), est un exemple notable de cette activité archivistique.

### 2.2.1. *Comment se reconstitue un manuscrit : Gabriel Soares de Sousa (1587)*

« Je vois venir les temps où nous ne devons plus fonder l'histoire moderne sur des chroniques, fussent-elles celles d'historiens contemporains des faits – sauf lorsqu'elles transmettront une connaissance de première main –, pour ne rien dire des travaux de seconde main issus de ces sources. L'histoire ne sera faite que des témoignages directes et des sources les plus authentiques ».

Leopoldo von Ranke<sup>14</sup>

« Toute la méthode moderne de la recherche historique est fondée sur la distinction entre sources directes et sources indirectes ».

Arnaldo Momigliano<sup>15</sup>

<sup>12</sup> S'il y a un point de contact entre Varnhagen et Ranke, comme plusieurs commentateurs de l'historien brésilien le remarque, c'est ce « goût de l'archive », pour reprendre l'expression de Arlette Farge, ou cette « passion des archives » qu'avait l'historien allemand, selon Anthony Grafton. Voir FARGE, Arlette. *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, Point/Histoire, 1989 ; GRAFTON, Anthony. *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, pp. 38-77 (surtout p. 40, et pp. 48-57).

<sup>13</sup> « Arrivera le temps où je n'aurait plus d'archives et de documents à organiser, alors la rédaction sera ma préoccupation. Je ne veux pas vous envoyer ces documents déliés puisqu'il faut, pour qu'ils présentent curiosité, même pour la *Revue*, les unir et les combiner en doctrines qui forment tel ou tel corps » (« Lá virá tempo em que eu não tenha arquivos e então o organizar dos documentos, a redação historica será o meu cuidado. – Estes documentos soltos não os quero enviar por que é necessario para terem curiosidade mesmo na Revista unil-os e combinal-os em doutrinas que façam tal ou tal corpo »), VARNHAGEN, F. A. de. *Correspondência activa*, *op. cit.*, pp. 103-104 (citation p. 103).

<sup>14</sup> Cité par GRAFTON, A. *op. cit.*, p. 50.

<sup>15</sup> « Par sources directes, nous entendons soit les déclarations de témoins oculaires, soit les documents et autres vestiges matériels contemporains des événements dont ils portent témoignage. Par sources indirectes, nous entendons les historiens ou chroniqueurs qui rapportent et examinent des événements dont ils n'ont pas été témoins, mais dont ils ont trouvé dans les sources directes la mention ou un indice immédiat ou plus lointain. Les sources

Le 7 novembre 1839, Varnhagen lit, à l'Académie Royale des Sciences à Lisbonne, ses *Reflexões criticas* (*Réflexions critiques*) sur un manuscrit du XVI<sup>e</sup> siècle, dont le sujet était le Brésil. Varnhagen présente plusieurs révélations sur le texte, y compris l'identification de l'auteur. L'Académie décide non seulement d'accueillir le jeune historien en tant qu'associé, mais fait publier son travail<sup>16</sup>. Varnhagen offre l'ouvrage aussi à l'IHGB, qui vient d'être fondé. La réception en est plutôt positive, mais non sans quelques petites restrictions, comme l'affirme Clado R. Lessa<sup>17</sup>. Varnhagen, on le sait déjà, n'a jamais fait l'objet d'un consensus à l'IHGB<sup>18</sup>.

En 1851, Varnhagen publie le *Fractado descriptivo do Brazil* (1557) de Gabriel Soares de Sousa dans la *Revue de l'IHGB*, avec plusieurs notes et commentaires sur le texte<sup>19</sup>. Je suivrai la reconstitution du manuscrit à partir de ce deuxième travail, car il est plus complet que le précédent<sup>20</sup>. Dans une lettre à

directes nous retiennent par leur sûreté, les sources indirectes – historiens non contemporains – par la qualité de leur jugement dans l'interprétation et l'évaluation des sources directes », MOMIGLIANO, Arnaldo. « L'histoire ancienne et l'Amérique », in *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, op. cit., pp. 244-293 (citation p. 246). Pour un bref commentaire de ce passage de Momigliano, voir KRIEGEL, Blandine. *L'histoire à l'âge classique. II. La défaite de l'érudition*, Paris, PUF, Quadrige, 1996, pp. 17-22.

<sup>16</sup> VARNHAGEN, F. A. *Reflexões criticas sobre o escrito do século XVI impresso com o titulo de « Noticia do Brazil » no tomo 3º da Coleção de Noticias Ultramarinas. Acompanhadas de interessantes noticias bibliograficas e importantes investigações historicas por ...*, Lisboa, Typographia da Academia, 1839.

<sup>17</sup> LESSA, C. R. op. cit., 223, 1854, p. 103.

<sup>18</sup> Le rapport de la commission chargée d'examiner le travail, après plusieurs éloges, fait quelques restrictions quant aux analyses de Varnhagen sur la prononciation et l'orthographe de la langue indigène. La commission ne veut pas polémiquer avec l'auteur, car elle suppose que ses fautes sont dues à son éloignement du pays. Voir PONTES, R. de S. da Silva/SERQUEIRA, Thomaz J. P./ VIANA, Cândido J. de A. « Parecer acerca da obra intitulada *Reflexões criticas sobre o escrito do século XVI, impresso com o titulo de 'Noticia do Brazil' no T. 3º da Collecção de Not. Ultr.*, por FAV, membro correspondente do Instituto, in *Revista do IHGB*, 2, 1840, pp. 109-112.

<sup>19</sup> *Revista do IHGB*, T. XIV, 1851, pp. 3-423.

<sup>20</sup> Je me sers ici de l'édition plus récente mais que reproduit le texte de 1851, sous un autre titre. SOARES, Gabriel Soares de. *Noticias do Brasil*, comentarios de Varnhagen, Pirajá da Silva e Edelweiss, São Paulo, Brasil Documenta, Vol. VII, 1974. Sur le travail de Varnhagen sur ce manuscrit, voir : RODRIGUES, José Honório. *Teoria da história do Brasil*, op. cit., 1957, v. II, pp. 601-606 ; CEZAR, Temistocles. « Quando um manuscrito torna-se fonte histórica : as marcas de verdade no relato de Gabriel Soares de Sousa (1587). Ensaio sobre uma operação historiográfica », in *História em Revista*, Dossiê Historiografia, NDH/UFPel, 6,

l'IHGB, il présente l'œuvre comme « (...) peut-être la plus admirable produite pendant le XVI<sup>e</sup> siècle en langue portugaise et qui prêta des aides précieuses aux écrits du prêtre Cazal et des contemporains Southey, Martius, et Denis, lesquels en parlent élogieusement »<sup>21</sup>. Le prêtre Cazal, le poète et historien Robert Southey, le voyageur naturaliste Carl von Martius et le français Ferdinand Denis élargissent d'une manière significative les réseaux de réception de ce récit de voyage<sup>22</sup>. Une « œuvre – explique Varnhagen – qui circulait dégénérée, sous un pseudonyme, et corrompue dans son titre et sa date »<sup>23</sup>. Ajoutons encore à cela que l'original a été perdu.

La tâche de l'historien est d'établir la vérité de ce texte. Varnhagen affirme avoir consulté, en 1847, l'ancien manuscrit existant à la Bibliothèque de Paris – *cette capitale du monde littéraire*<sup>24</sup> –, et qu'il a eu aussi l'occasion d'examiner une vingtaine de manuscrits répandus entre l'Europe et le Brésil. Il raconte qu'il en a vu trois exemplaires à la Bibliothèque Eboreuse, trois à la Bibliothèque Portuaise, et d'autres à la Bibliothèque das Necessidades à

---

dez. 2000, pp. 37-58. Pour une analyse et description de l'œuvre de Gabriel Soares de Sousa voir RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. Historiografia colonial*, São Paulo, Editora Nacional, 2<sup>a</sup> ed., 1979, pp. 433-439.

<sup>21</sup> La Lettre de Varnhagen à l'IHGB a été écrite de Madrid le 1<sup>er</sup> mars 1851 et apparaît comme la préface du livre de Gabriel Soares de Sousa. *op.cit.* p.01.

<sup>22</sup> Voir CAZAL, Prêtre Manoel Ayres de. *Corografia brazilica, ou Relação histórica-geográfica do reino do Brazil... por hum presbítero secular do Gram priorado do Crato*, Rio de Janeiro, Impressão Régia, 1817, V. I, p. 42 ; SOUTHEY, Robert. *History of Brazil, op. cit.*, 1810. V. I, pp. 627-628 ; MARTIUS, K. von. *Von dem Rechtszustande Brasiliens* (1867, Leipzig), *apud*, SOUSA, G. S. de. *op. cit.* pp. 251-252 ; MARTIUS, K. von. *Pflanzennamen in der Tupisprache*, 1858. *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's zumal Brasiliens*. T. II, p. 373., *apud*, SOUSA, G. S. de. *op. cit.*, p. 252 ; DENIS, Ferdinand. *Brésil*. Paris : Firmin Didot Frères, 1837. Note (\*\*\*), p. 11 ; DENIS, Ferdinand. « Le P. Yves d'Evreux et les premières missions du Maranhão », (introduction) à Evreux, P. Yves d'. *Voyage dans le Nord du Brésil fait durant les années 1613 et 1614*. Leipzig et Paris : Librairie A. Franck, 1864. p. XXXI.

<sup>23</sup> « Sabereis, finalmente, como nada tenho poupado para restaurar a obra 'que corria espúria, pseudônima, e corrompida no título e na data », *in* SOUSA, G.S. de. *op cit.* p. 01.

<sup>24</sup> Sur ce sujet voir CHARLE, Christophe. *Les intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle. Essai d'histoire comparée*, (édition augmentée d'une postface inédite de l'auteur) Paris, Éditions du Seuil, Histoire, 2001, pp. 125-128.

Lisbonne, et à la Torre do Tombo<sup>25</sup>. Il a vu aussi deux manuscrits anciens à Madrid, un à la congrégation des Missões et trois à l'Académie de Lisbonne, dont l'un d'eux a été publié, et avec lequel Varnhagen diffère sur plusieurs points. Il a vu encore l'exemplaire qui a été offert au prince Maximilien de Neuwied, un noble allemand qui voyage au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle et qui écrit un important récit où il raconte ses expériences. Il aurait également vu les trois copies qui existaient à Rio de Janeiro, mais qui avaient *peu de valeur* selon lui, bien que l'une d'entre elles ait reçu l'autorisation d'impression. Finalement, Varnhagen considère qu'il doit exister en Angleterre, certainement, au moins un manuscrit ancien, dont le propriétaire serait Southey. Toutefois, ses recherches au Musée Britannique ont été inutiles<sup>26</sup>.

Le périple de Varnhagen, cependant, ne lui a pas permis de trouver le manuscrit original, il ne lui reste qu'« une infinité de copies plus au moins fausses, en raison de mauvaises lectures faites par des personnes qui ne

---

<sup>25</sup> Les exemplaires de la Bibliothèque Portuaise sont, probablement, à l'origine de la *confusion* qui entoure le nom de Francisco da Cunha, bien que Varnhagen ne mentionne pas cette donnée. D'après Pirajá da Silva, l'un des codes existants dans cette Bibliothèque, plus précisément le n° 119, intitulé *Roteiro Geral com largas informações de toda a costa que pertence ao estado do Brasil e descrição de muitos lugares dela, especialmente da Bahia de todos os Santos*, se situe dans la première page et en caractère différent et plus moderne que le reste du manuscrit et porte l'inscription suivante : « L'auteur de ce récit est Gabriel Soares de Sousa ». Cependant, cette inscription est *tracée et rayée par une main barbare*, ce qui a posé des doutes à propos de son auteur. Voir SILVA, P. da. In SOUSA, G.S. de. *op. cit.* pp. 252-253. De l'autre côté il faut considérer le fait que, dans quelques occasions, Gabriel Soares de Sousa s'auto-refère dans le récit comme s'il était l'un des ses personnages et non son auteur : « (...) et avec beaucoup de travail et risques de sa personne il est arrivé à Bahia puis à l'usine de Gabriel Soares de Sousa » (p. 37) ; « cette terre, très fertile et riche de toutes les denrées et cannaies, appartient à Gabriel Soares de Sousa » (p. 79) ; « (...) où Gabriel Soares de Sousa a commencé une usine » (p. 80) ; « dans ce peuplement (...) qui appartient à Gabriel Soares de Sousa » (p. 186). Le sujet clairement identifié est loin d'être nécessairement un voyageur et moins encore un auteur de récits de voyage : il serait tout simplement un maître d'usine comme tant d'autres qui apparaissent dans le texte. Outre Gabriel Soares de Sousa, il a été possible d'identifier quarante sept maîtres d'usine dans son récit. Voir Silva, P. in SOUSA, G.S. de. *op. cit.* pp. 413-430, lequel rédige une note biographique à chacun des maîtres d'usine cités par Gabriel Soares de Sousa.

<sup>26</sup> Voir Varnhagen, F.A. de. in SOUSA, G.S. de. *op. cit.* pp. 01-02.

comprenaient pas ce qu'elles lisaient »<sup>27</sup>. Mais, « grâce à plusieurs copies qui nous sont restées, surtout une des copies d'Evora, je crois pouvoir donner dans l'exemplaire que je vous offre le monument de Gabriel Soares de Sousa »<sup>28</sup>. Il s'agit donc d'une mission réservée à un professionnel, à un historien, et non à des amateurs. Il faut de la compétence et de l'intelligence ; il faut de la méthode. À cet égard, Varnhagen affirme que la principale procédure méthodologique employée au cours du procès de restauration du manuscrit a consisté à comparer les manuscrits anciens, en vérifiant les dates, les noms originels de la faune et de la flore, ainsi que les aspects de la population. Tout cela, en s'appuyant sur d'autres sources de l'époque ainsi que sur des connaissances accumulées jusqu'à ce moment-là, dont une partie a été produite par des voyageurs tout au long de la période qui va du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle. En outre, Varnhagen a fait publier en annexe à son texte un ensemble de deux cents soixante-dix commentaires, soit à peu près un par chapitre, qui composent le

---

<sup>27</sup> « É mais difícil do que parace a empresa de restaurar um codice antigo do qual existem, em vez do original, uma infinidade de copias mais ou menos erradas, em virtude de leituras erradas feitas por quem não entendia do que lia », *idem*, p. 201. Celle-ci serait, selon Varnhagen, une des causes des problèmes du texte : « Les mêmes copies, malheureusement, ont été tellement mal faites que le nom de l'auteur s'est égaré, le titre a été changé et même la date n'était pas correcte ! ». *Idem*, pp. 2-3. Ainsi, le nombre de copies justifierait l'importance attribuée au manuscrit. Ce n'est pas seulement Varnhagen qui montre les erreurs de la confrontation des textes de Gabriel Soares de Sousa. En général, les commentateurs de l'œuvre mettent fréquemment en relief les équivoques et anachronismes des manuscrits. Dans l'édition portugaise de 1989, par exemple, Luis de Albuquerque affirme que les textes de Gabriel Soares de Sousa « (...) présentent des variantes entre eux et, parfois, ils incluent des morceaux qui sont clairement apocryphes, comme celui qui fait mention à l'existence des plants de café et de thé dans le *sertão* de la Bahia – quant on sait que le caféier n'a été introduit au Brésil qu'en 1727 par le commandant Francisco de Melo Palheta, c'est-à-dire cent quarante ans après que Gabriel Soares de Sousa ait offert une copie de son œuvre à Cristovão de Moura ». ALBUQUERQUE, Luis de. « Comentário », in SOUSA, Gabriel Soares de. *Notícia do Brasil*. Lisboa, Alfa, 1989. p. 260. Cette *version* portugaise a pour base l'édition de l'Academia das Ciências de Lisboa de 1825 (intégrée à la *Colecção de Notícias para a História e Geografia das Nações Ultramarinas*, tomo III, parte I), avec laquelle Varnhagen n'est pas tout à fait d'accord car, selon lui, « (...) le code dont il s'est servi malheureusement a été peu fiable, et le réviseur ne connaissait pas la nomenclature des choses de notre terre. Malgré cela, nous devons beaucoup à cette première édition ». *Idem*, p. 3.

<sup>28</sup> « Graças porém as muitas copias que nos restam – a uma das de Évora sobretudo, creio poder dar no exemplar que vos ofereço o monumento de Gabriel Soares », VARNHAGEN, F.A. de. in SOUSA, G. S. de. *op. cit.* p. 02.



côté visible et analytique des actions qui *ont recréé* le récit et qui ont permis l'identification de l'auteur<sup>29</sup>.

Il faut aussi se rappeler que dans la lettre que Varnhagen a envoyée à l'*IHGB*, lettre où il explique la procédure de restauration du manuscrit, il ajoute une autre lettre, datée de Madrid le 1<sup>er</sup> mars 1587, et signée par Gabriel Soares de Sousa en personne, dans laquelle il offre l'œuvre à un protégé de Philippe II, D. Cristovão de Moura. Son contenu sera pris comme une preuve indubitable de sa qualité d'auteur du manuscrit : « comme mon intention – dit l'auteur du manuscrit – n'a pas été celle d'écrire une histoire agrémentée de style et bon langage, je n'attends pas obtenir de louange pour cette écriture et brève relation (...) que je vous offre »<sup>30</sup>. C'est fini. Finalement, grâce à Varnhagen, le texte appartient à Gabriel Soares de Sousa :

« Cette restauration est pour le moment finie ; et du moment que M. Ferdinand Denis l'a inculquée au public européen, avec des expressions particulièrement flatteuses envers l'un de vos collègues, je crois que nous devons correspondre à cet éloge donnant la preuve de nos bonnes intentions, bien que la réalité du travail puisse ne pas correspondre à l'attente exprimée par l'illustre écrivain français dans sa déclaration : 'Ce beau ... a été l'objet d'une ... (permettez-moi, messieurs, de ne pas prononcer l'épithète avec laquelle il m'a voulu flatter) ... dissertation de M. Adolfo de Varnhagen. Le ... écrivain, que nous venons de nommer a soumis les divers manuscrits de Gabriel Soares à un sérieux examen, il a vu même celui de Paris, et

<sup>29</sup> Cependant, Varnhagen est prudent et objecte *a priori* les critiques possibles. « Le temps aidera à découvrir quelques corrections encore nécessaires à cette œuvre, à propos de lieux qui ne pourront être bien avérés que par les habitants, quelques noms d'oiseaux, insectes et surtout de poissons non décrits dans les livres, et connus seulement par les chasseurs, *roceiros* et pêcheurs ». VARNHAGEN, F.A. de., *idem*, pp. 201- 202.

<sup>30</sup> « Como minha tenção não foi escrever historia que deleitasse com estilo e boa linguagem, não espero tirar louvor desta escritura e breve relação (...), que a V. S. ofereço », VARNHAGEN, F.A. de. *idem*, p. 2.

il est le seul qui puisse donner aujourd'hui une édition correcte de cet admirable traité, si précieux pour l'empire du Brésil »<sup>31</sup>.

Varnhagen fait encore une remarque sur le processus de restauration : le texte qu'il donne à publier était « (...) aussi correct que l'on pouvait l'espérer en absence de l'original, en attendant que le travail des autres et les discussions puissent le perfectionner encore plus, comme il le faut »<sup>32</sup>. Après sa recomposition, Varnhagen institue le texte comme source légitime de l'histoire humaine et naturelle. Les procédures de reconstitution qui ont rendu valide cette source s'inscrivent dans un ensemble de règles acceptées par cette *protocommunauté académique*, lesquelles se sont révélées beaucoup moins orthodoxes que ce que l'on pouvait attendre des *sciences positives* du XIX<sup>e</sup> siècle. Varnhagen éclaire les limites de la source : en raison de l'absence d'original, c'est le texte possible, qui est ouvert au débat ; le récit de voyage est, en effet, un texte en mouvement.

\*\*\*

<sup>31</sup> « Essa restauração dei-a por enquanto por acabada ; e desde que o Sr. Ferdinand Denis a inculcou ao publico europeu, com expressões tão lozonjeiras para um de vossos consócios, creio que devemos corresponder a elas provando nossos bons desejos, embora a realidade do trabalho vá talvez corresponder à expectativa do illustre escritor francês quando disse : [la suite est en français dans l'original], VARNHAGEN, F.A. de. *idem*, p. 1.

<sup>32</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. apud. SOUSA, Gabriel Soares de. op. cit. p. 02. Les récits de voyage portugais, régulièrement, ont quelques caractéristiques particulières : ils sont plus *objectifs* et *propagandistes* ; de l'autre côté, ces récits ont eu une circulation contrôlée à cause de la politique de *secret* de l'Etat portugais sur ses colonies. Voir : HÓLANDA, Sérgio Buarque de. *Visão do Paraíso : os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*. São Paulo, Ed. Nacional, 1969.

### 2.2.2. Varnhagen et les récits de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle : introduction à une histoire de la note de bas de page

Levi-Strauss, dans un fameux passage de ses *Tristes Tropiques* écrit : « Pénétrer, le premier peut être, dans un village tupi encore intact, c'était rejoindre, par-delà quatre cents ans Léry, Staden, Soares de Sousa, Thevet, Montaigne même, qui médita dans les *Essais*, au chapitre des cannibales, sur une conversation avec des Indiens Tupi rencontrés à Rouen. Quelle tentation ! »<sup>33</sup>.

Varnhagen, un siècle avant Levi-Strauss, on a déjà eu l'occasion de remarquer, avait eu une impression semblable, mais avec le livre de Gabriel Soares de Sousa : « Lorsque nous sommes arrivés à Bahia au début du mois de mai de cette année, en lisant cette partie de la description, nous avons presque accompagné l'auteur pas à pas, tant il y a de vrai dans sa description »<sup>34</sup>.

Le trait commun entre ces deux passages est l'expérience du voyage. Tous les deux, l'anthropologue et l'historien, confirment *in loco* dans leur voyage la véracité de ce que le voyageur du XVI<sup>e</sup> siècle a vu. La performance des récits de voyages est, donc, remarquable : ils réussissent à représenter dans le présent un passé indélébile. Les fantômes des voyageurs qui accompagnent Levi-Strauss et Varnhagen sont les mêmes et ont la même fonction : ce sont des sources dignes de foi, comme une cartographie qui s'inscrit de la même façon dans les dimensions synchronique et diachronique, ce sont les preuves de leurs discours.

<sup>33</sup> LEVI-STRAUSS, Claude. *Tristes Tropiques*. Paris, Plon, 1990. Préface de Pierre Nora. p. 428.

<sup>34</sup> « Ao lermos esta parte da descrição da cidade, quando aportamos na Bahia em principio de Maio deste ano, quase acompanhavamos o autor pasoa a passo, tanta verdade há em sua descrição », VARNHAGEN, F. A. de. in SOUSA, G. S. de. *op. cit.* p.212.

### 2.2.2. Varnhagen et les récits de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle : introduction à une histoire de la note de bas de page

Levi-Strauss, dans un fameux passage de ses *Tristes Tropiques* écrit : « Pénétrer, le premier peut être, dans un village tupi encore intact, c'était rejoindre, par-delà quatre cents ans Léry, Staden, Soares de Sousa, Thevet, Montaigne même, qui médita dans les *Essais*, au chapitre des cannibales, sur une conversation avec des Indiens Tupi rencontrés à Rouen. Quelle tentation ! »<sup>33</sup>.

Varnhagen, un siècle avant Levi-Strauss, on a déjà eu l'occasion de remarquer, avait eu une impression semblable, mais avec le livre de Gabriel Soares de Sousa : « Lorsque nous sommes arrivés à Bahia au début du mois de mai de cette année, en lisant cette partie de la description, nous avons presque accompagné l'auteur pas à pas, tant il y a de vrai dans sa description »<sup>34</sup>.

Le trait commun entre ces deux passages est l'expérience du voyage. Tous les deux, l'anthropologue et l'historien, confirment *in loco* dans leur voyage la véracité de ce que le voyageur du XVI<sup>e</sup> siècle a vu. La performance des récits de voyages est, donc, remarquable : ils réussissent à représenter dans le présent un passé indélébile. Les fantômes des voyageurs qui accompagnent Levi-Strauss et Varnhagen sont les mêmes et ont la même fonction : ce sont des sources dignes de foi, comme une cartographie qui s'inscrit de la même façon dans les dimensions synchronique et diachronique, ce sont les preuves de leurs discours.

<sup>33</sup> LEVI-STRAUSS, Claude. *Tristes Tropiques*. Paris, Plon, 1990. Préface de Pierre Nora. p. 428.

<sup>34</sup> « Ao lermos está parte da descrição da cidade, quando aportamos na Bahia em principio de Maio deste ano, quase acompanhavamos o autor pasoa a passo, tanta verdade há em sua descrição », VARNHAGEN, F. A. de. in SOUSA, G. S. de. *op. cit.* p.212.

Les récits apparaissent, en règle générale, sous forme de notes en bas de page, pour corroborer ou renforcer l'argument de l'auteur. Par exemple, Varnhagen affirme que les indiens qui parcouraient le Brésil au XVI<sup>e</sup> siècle, *se faisant la guerre les uns aux autres, étaient à peine un million*. Les guerres arrivaient « (...) parfois toutes les deux lieues, si la terre attirait par sa fertilité quelques personnes, comme c'était le cas à Bahia »<sup>36</sup>. La donnée comptable est de Gabriel Soares de Sousa, dont l'amour bien connu pour les chiffres a déjà été démontré dans ce travail. Lorsque Varnhagen écrit sur la langue des indiens, il fait référence à Gabriel Soares de Sousa, ainsi qu'à Gândavo: « Ces gens vagabonds (...) étaient vraisemblablement des émanations d'une même race ou d'une grande nation ; c'est-à-dire qu'ils avaient tous une origine commune, et parlaient tous des dialectes d'une même langue »<sup>37</sup>. Il ajoute en bas de page « Gândavo (et) G. Soares partagent cette opinion ». Et Varnhagen continue « et non seulement ils parlent des dialectes identiques, mais en général ils se désignent presque toujours de la même façon : Tupinambá. Si au Maranhão comme au Pará, à Bahia comme à Rio, vous aviez demandé à un indien quelle était sa nation, il vous aurait répondu derechef : Tupinambá »<sup>38</sup>. La note qui explique ce passage est la suivante : « à Bahia comme l'assure Gabriel Soares ; et à Rio de Janeiro, Staden, Laet et Thevet »<sup>39</sup>. Cependant, « certains des voisins

<sup>36</sup> « (...), e que por conseguinte nem chegariam a um milhão os Indios que percorriam nessa epocha nosso vasto territorio, hostilizando-se uns aos outros, - às vezes cada duas leguas, se a terra attrahia por pingue mais alguma gente, como sucedia nos arredores da Bahia », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, Tomo I, Rio de Janeiro, H. Laemmert, 1854. p. 98.

<sup>37</sup> « Essas gentes vagabundas, que guerreando sempre povoavam o terreno que hoje é do Brazil, eram segundo parece verdadeiras emanações de uma só raça ou grande nação ; isto é, procediam de uma origem commum, e falavam todas dialectos da mesma lingua », *idem*, p. 99.

<sup>38</sup> « E não so falavam dialectos identicos, como em geral se denominavam a si quasi sempre do mesmo modo : *Tupinambá*. Se no Maranhão como no Pará, na Bahia como no Rio<sup>4</sup>, houvesseis perguntado a um Indio de que nação era, responder-vos-hia logo : *Tupinambá* », *idem*.

<sup>39</sup> « Na Bahia assevera-o Gabriel Soares ; e no Rio de Janeiro Staden, Laet e Thevet », *idem*.

les traitaient, comme le dit Staden, de Tupiniquins »<sup>40</sup>. Dans ces exemples, l'on ne trouve pas de hiérarchisation des sources. Tous les voyageurs sont cités sans distinction en tant que documents prouvant l'argumentation de l'auteur. L'on observe, toutefois, que lorsque la source est sûre, et l'affirmation péremptoire, l'écriture de Varnhagen est hésitante. Ainsi, il utilise le conditionnel pour dire que les indiens *ne seraient pas* un million, et cherche la certitude chez Gabriel Soares de Sousa. Ou encore il affirme « *il paraît* qu'il s'agissait de vraies émanations » ; « *il paraît* » situe la vérité de façon intéressante: on n'est sûr de rien mais tout porte à croire que les choses se sont passées de cette manière ; d'ailleurs, c'était *l'opinion* de Gândavo et Gabriel Soares de Sousa. Cette *opinion* sera un élément important dans le discours sur l'unité linguistique du natif envahisseur.

Les *opinions* de Gândavo et de Gabriel Soares de Sousa sont très appréciées pour ce qui est des affaires indigènes, même si le premier est moins précis que le deuxième. Mais cette imprécision se trouve dans une marge d'erreur acceptable, et qui n'ébranle en rien la crédibilité du récit du voyageur. C'est le cas, par exemple, de l'invitation de Varnhagen à ne pas prendre en considération *tous ces catalogues de noms barbares et dissonants*, avec lesquels on veut distinguer les habitants d'une région par des *surnoms, parfois doubles et même multiples*, puisqu'ils étaient généralement attribués pour *injurier ou vitupérer*, et dans très peu de cas pour *honorer et apprécier*. Varnhagen proposait alors une unification des noms, *pour mieux nous entendre de nos jours*. Dans une note, il mentionne à nouveau les *opinions* de Gândavo et de Gabriel S. de Sousa : « (...) Gândavo – même s'il croyait que certains noms

<sup>40</sup> « Alguns dos vizinhosos tratavam, como se vê de Staden, por *Tupiniquins* », *idem*, p. 100.

désignaient vraiment des nations différentes – et pensait que si tous les indiens de la côte se trouvaient partagés, ‘toutefois dans la ressemblance, condition, coutumes et mythes, ils n’étaient qu’un’. Cette opinion est partagée par Gabriel Soares (...), qui est des écrivains anciens celui qui s’est dévoué le plus à l’ethnographie brésilienne »<sup>41</sup>. Il faut noter que l’on impute à Gândavo une petite erreur, fondée sur une croyance qu’il jugeait vraie, ce qui paraît caractériser une honnête bonne volonté. Cette erreur est d’ailleurs immédiatement relativisée par la reconnaissance de l’unité anthropomorphique des nations indigènes de la côte brésilienne. De l’opinion de Gabriel S. de Sousa, personne en revanche ne demande confirmation : il est celui qui a le plus étudié ce peuple, donc il en sait davantage. Ici, le détenteur de la vérité n’est pas le voyageur, mais Varnhagen lui-même.

Dans ce sens, il montre aussi quelques failles dans les informations de Gabriel Soares de Sousa, mais, bien évidemment, il reste dans la même logique qui régit la reconnaissance de malentendus chez Gândavo. La légère critique que fait Varnhagen à Gabriel Soares de Sousa se trouve dans la confrontation du voyageur avec certains personnages illustres que Varnhagen utilise pour donner *chair et sens* à son histoire<sup>42</sup> : « L’escadre qui (selon ledit ambassadeur - D. Luis Hurtado de Mendonça – en désaccord avec Soares) se composait de huit ou neuf

<sup>41</sup> « O antigo escriptor do Brazil, Gandavo, bem que acreditasse que certos nomes designavam verdadeiramente nações diferentes – era de opinião que ainda que todos os Gentios da costa se achavam divididos, « todavia na semelhança, condição, costumes e ritos gentílicos todos são uns. » A mesma opinião sustenta Gabriel Soares (I, c. 13, 39, etc.), dos escriptores antigos o que mais se dedicou à ethnographia brazilica », *idem*, p. 103.

<sup>42</sup> « Dans la pratique, l’historien sait bien, comme le sociologue, interrompre discrètement l’analyse des résultats statistiques pour intercaler le petit récit – cahier d’instituteur, le souvenir de quelque enfance, le roman villageois ou faubourien – qui lui donne d’un seul coup chair et sens », RANCIÈRE, Jacques. *Les mots de l’histoire : essai de poétique du savoir*. Paris, Éd. du Seuil, 1992, pp. 203-204.

caravelles et de quelques *bergantis* [ancien vaisseau portugais] »<sup>43</sup>. Devant le nombre indéfini (ce qui est rare dans le récit de Gabriel Soares de Sousa), Varnhagen ne se positionne pas clairement entre les deux : la décision de choisir entre l'une et l'autre source semble être une prérogative du lecteur. Dans l'une des rares erreurs attribuées à Gabriel Soares de Sousa par Varnhagen, la critique est toute en euphémisme : « - retour qui ne s'est pas réalisé, car Dieu a disposé de sa vie, au bout de seize années de gouvernement »<sup>44</sup> explique l'historien, faisant référence au gouverneur-général du Brésil, Men de Sá ; et dans une note complémentaire il ajoute : « Gabriel Soares en mentionne quatorze, une erreur involontaire, sans doute »<sup>45</sup>. L'erreur de Gabriel Soares de Sousa est, comme chez Gândavo, l'effet d'une bonne volonté, une erreur *naturelle* chez un auteur bien intentionné.

Lorsque Varnhagen découvre une analyse partielle ou incomplète de Gabriel Soares de Sousa il ne le critique pas pour autant, au contraire, il cherche un sens à ce que dit le voyageur : « une *fusta*<sup>46</sup> de cette escadre, aidée probablement par les courants, est allée échouer près du Cap de São Roque (...) et tous ceux qui y étaient ont souffert toutes sortes d'hostilités de la part des indiens »<sup>47</sup>, écrit Varnhagen, et il ajoute dans une note « Soares (I, chap. 10) n'explique pas s'ils y sont allés avant ou après avoir échoué : cette version paraît naturelle lorsqu'il dit (chap. 13) que d'autres navires se sont perdus dans

<sup>43</sup> « A armada que (segundo o dito embaixador, não concorde com Soares) se compunha de oito ou nove caravelas e alguns bergantis », VARNHAGEN, F. A. de. *História Geral do Brasil*, 1854, *op. cit.*, p.216.

<sup>44</sup> « (...), regresso que não chegou a realizar, por haver Deus disposto de sua vida [Men de Sá], ao cabo de dezesseis annos de governo », *idem*, p. 269.

<sup>45</sup> « Gabriel Soares conta quatorze, naturalmente por engano », *idem*, p. 269.

<sup>46</sup> Une espèce de bateau long et étroit.

<sup>47</sup> « Uma fusta desta esquadra, ajudada talvez das correntes, foi aportar proximo ao Cabo de S. Roque, onde se dizia o Rio Pequeno, e ahi soffreram os que nella iam toda a sorte de hostilidades de parte dos Indios », *idem*, p. 157.



la tranche qui va du Paraíba jusqu'au Maranhão »<sup>48</sup>. Gabriel Soares de Sousa n'explique pas, mais il induit l'explication ; ses observations peuvent être généralisées ou devenir essentielles (*naturelles*). Le texte aide, donc, l'historien à supposer.

Mais Gabriel Soares de Sousa contribue encore à ce que l'historien aille plus loin et donne libre cours à son *imagination*. C'est le cas, par exemple, des commentaires de Varnhagen sur le mythe des Amazones :

« ces habitudes martiales et la dure condition [les indiennes, presque esclaves de leur mari], (...) aura *peut-être* occasionné parfois la révolte ou la transmigration de plusieurs groupes, ce qui a été exagéré et a créé la rumeur qu'il existait une nation de nouvelles Amazones, d'où le fleuve qui a pris ce nom. Que cela ait existé, il n'y a pas de doutes, non parce que Orelhana l'a raconté, mais parce que la nouvelle est arrivée jusqu'aux côtes du Brésil par les *sertões*. (...) Toujours est-il que les explorateurs qui sont venus beaucoup plus tard n'ont plus trouvé ces capricieuses guerrières, qui constituent, dans l'histoire de l'Amérique, un mythe semblable à celui des femmes de l'Asie dans l'Antiquité »<sup>49</sup>.

Et dans une note, il ajoute : « Soares, II, 182, évoque cette tradition surtout lorsqu'il dit, tout naturellement, pour l'avoir entendu des indiens,

<sup>48</sup> « Soares (I, cap. 10) não explica se ali foram ter desde logo, ou depois de destroçados ; esta versão parece natural quando diz (cap. 13) que outros navios se perderam pela extensão dos baixos que vão da Parahiba até o Maranhão », *idem*.

<sup>49</sup> « Estes hábitos marciais e a dura condição, em que sem ter a elles respeito, as guardavam os maridos, talvez desse algumas vezes ocasiões à revolta ou transmigração de muitas juntas, do que proviria, por ampliação, a noticia de uma nação de novas Amazonas, no rio que dahi tomou esse nome. Que o facto existiu de algum modo não se nos offerece dúvida, não tanto porque o narrou Orelhana, como porque a noticia chegou às costas do Brazil<sup>2</sup> atravez dos sertões. Porém seria isso um facto extraviado de algum bando de mulheres que admitindo de novo a companhia dos homens, por deverem conhecer que sem elles não podiam perpetuar com filhas femininas sua nação feminina, tiveram que ceder aos mesmos homens pela fôrça, no que a elles pertence em todos os paizes. – O certo é que os exploradores que vieram mais tarde ja não encontraram essas caprichosas guerreiras, que constituem na história da América um mytho semelhante ao da Asia na antiguidade », *idem*, p. 128.

qu'elles vivaient non loin des 'ubirajaras', que nous imaginons peuples de l'Amazone »<sup>50</sup>. Gabriel Soares de Sousa a été le récepteur de cette tradition, présente sur la côte brésilienne, selon laquelle des traces ont été laissées par un peuple dont la seule certitude est qu'il a existé ; pour le reste, c'est-à-dire la construction de l'argumentation qui mène à cette certitude, ce sont de libres associations (des *peut être* ou des *nous imaginons*).

Bien différent est le cas de Thevet, auquel l'*impartial* Varnhagen adresse des critiques plus acérées et plus directes, surtout lorsqu'il raconte les épisodes ayant trait à l'expulsion des français de Rio de Janeiro : « Ayant décidé l'attaque, les *nôtres* ont commencé à débarquer dans l'île, et à pointer sur elle l'artillerie, avec laquelle, aidés par leurs vaisseaux, ils ont combattu la forteresse pendant deux jours et deux nuits jusqu'à ce que les français, sans eau ni poudre, aient capitulé au nombre de soixante quatorze, plus quelques esclaves »<sup>51</sup>, et dans une note complémentaire il explique : « Thevet (Cosmog. f.908) dit que celle-ci s'était rendue 'par composition' ; et il ajoute qu'il n'y avait que dix français dans le fort : mais son autorité est mise en doute par ses propres contemporains. Il se trompe aussi en disant que l'escadre de Men de Sá se composait de 26 'navires de guerre et quelques vaisseaux à rame' »<sup>52</sup>. La critique faite à la source se rapporte à une question de nationalité. Les *nôtres* n'ont pas seulement vaincu l'ennemi, ils ont aussi raconté la vérité sur les

<sup>50</sup> « Soares, II, 182, esta tradição sobre tudo quando naturalmente por noticias dos Indios diz que ellas eram visinhas dos « Ubirajaras » que nós imaginamos povos do Amazonas », *idem*.

<sup>51</sup> « Resolvido o ataque, começaram os nossos a desembarcar na ilha, e a assestar nella artilheria, com a qual e a das náos combateram a fortaleza por dois dias e duas noites até que os Francezes, sem agua nem polvora, capitularam<sup>3</sup> em número de setenta e quatro, e alguns escravos », *idem*, p. 240.

<sup>52</sup> « Thevet (Cosmog. f. 908 v.) diz que se entregára esta 'par composition' ; e acrescenta, que só havia no forte dez Francezes : mas sua autoridade é dada por suspeita pelos proprios contemporaneos. Tambem cae em dizer, que a esquadra de Men de Sá se compunha de '26 navires de guerre et quelques vaisseaux à rame' », *idem*.

événements. Thevet se trompe non pas parce qu'il avait une naïve certitude, comme Gândavo, qui *croyait vraiment* à ce qu'il disait, ou parce qu'il commettait une petite erreur comme Gabriel Soares de Sousa ; non, Thevet est celui dont l'autorité est mise en question même à son époque. Thevet, le cosmographe menteur, d'après Léry, contribue de façon décisive à l'opération historique varnhagenienne ; à travers lui il est possible de décrire l'une des batailles qui nous aident à comprendre qui *nous* sommes. Thevet est celui qui écrit proche de l'événement ; il fonctionne presque comme un Guillaume le Breton, mais à l'inverse, dans cette petite bataille de Bouvines du Nouveau Monde<sup>53</sup>.

En décrivant les *idées religieuses et l'organisation sociale des tupis* Varnhagen reprend sa critique contre Thevet. L'historien affirme que : « malgré la fréquence des orages dans ces régions chargées d'électricité, les Indiens ne s'étaient pas familiarisés avec ces terribles phénomènes et avaient peur du tonnerre, qu'ils considéraient comme une manifestation de colère d'Ibag ou du ciel. Leur métaphysique ne dépassait pas cette terreur innée ; nous ne croyons pas qu'ils concevaient l'idée d'un être supérieur, immatériel et infini qui régissait cet Orbe infini »<sup>54</sup>. Et il cite Thevet en note de bas de page à propos de cette *métaphysique* des sauvages : « C'est icy qu'il fault que ie me mocque de celuy, qui a esté si temeraire, que de se vanter d'avoir fait un livre de la religion que tiennent ces sauvages, dit Thevet (Cosm. F.910). Et ceci sans avertir que lui aussi est tombé dans cette présomption, et que, avec plus de crédulité ou

<sup>53</sup> Voir DUBY, Georges. *Le dimanche de Bouvines*. Paris, Gallimard, 1973.

<sup>54</sup> « Apezar da frequencia das trovoadas nestes climas carregados de electricidade, os Indios não se tinham familiarizado com seus terriveis fenomenos : e receiavam-se do trovão, que consideravam como uma manifestação de ira de Ibag ou do firmamento. Não passava sua methaphysica<sup>1</sup> mais além deste innato terror ; nem cremos que concebiam a idéa de um ente

d'invention que d'observation, il a fait presque un traité sur la 'religion' de ces gens ! »<sup>55</sup>. L'ironie de Thevet vis-à-vis de l'auteur d'un livre sur la religion des sauvages est reçue au XIX<sup>e</sup> siècle par Varnhagem comme une incapacité du français à s'auto-évaluer. Dans ce cas, l'historien brésilien le fait sans complaisance : en réalité, Thevet fait pire encore que l'auteur supposé qu'il critique ; et il se peut qu'il l'ait fait par simple croyance, voire intentionnellement, ce qui n'est pas nouveau, mais surtout parce qu'il manque du pouvoir d'observation, l'une des règles fondamentales du code scientifique qui préside les informations contenues dans les récits de voyage traités par Varnhagen<sup>56</sup>.

Mais, en définitive, pourquoi Varnhagen utilise-t-il les récits de Thevet s'ils ont été mis en doute en son temps, et s'il est prétentieux ? Peut être le manque de sources sur le XVI<sup>e</sup> siècle est-il une explication ; il ne pouvait pas se passer de Thevet, tout simplement. D'un autre côté, même s'il manque d'une certaine capacité objective d'observation, il a visité le Brésil du XVI<sup>e</sup> siècle et ceci est une donnée que Varnhagen ne peut réfuter. Donc, il y a toujours quelque chose d'exploitable. Par exemple, dans la description de la religion des sauvages, lorsque Varnhagen écrit que les indiens « observaient avec

---

superior, immaterial e infinito a reger este infinito Orbe », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1854, *op.cit.*, p. 123.

<sup>55</sup> « (...)E isto sem advertir que também elle caiu em tal presumpção, e que com mais credulidade ou invenção que observação faz quasi um tratado ácerca da 'religião' d'essa gente ! », *idem*.

<sup>56</sup> La synthèse de présomption de Thevet, ou de ses intentions, a été aussi diagnostiquée par Varnhagen : « le cosmographe André Thevet a voulu que le pays s'appelle France-Antarctique, et ainsi il l'a désigné dans le titre même du livre sur les choses singulières du Brésil qu'il publia en 1558 » (« O cosmographo André Thevet pretendeu que o paiz se ficasse chamando *França-Antartica*, e assim o designou ja no proprio titulo do livro das coisas singulares do Brazil que publicou em 1558 »). Dans une note, Varnhagem ajoute : « 'Les Singularités de la France Antarctique'. L'original de cette œuvre se trouve à la Bibliothèque Publique de Paris, comme nous l'a fait savoir Monsieur Ferdinand Denis » (« 'Les Singularitéz de la France-Antartique'. - O original desta obra guarda-se na Bibliotheca Pública de Pariz, segundo fez

superstition les phases de la lune, et que certains faisaient la fête allègrement à certaines conjonctions »<sup>57</sup>, les sources sont des témoins oculaires : « Léry, 19. Soares, II, 161. Thevet, Sing., f. 81 »<sup>58</sup>. Or, voilà l'une des utilités de Thevet : son autopsie.

Thevet et Léry sont présents aussi dans des situations où ils témoignent de la tradition orale : « la tradition – écrit Varnhagen – recueillie dans la bouche des indiens à plusieurs endroits du Brésil et par diverses autorités, s'accorde pour affirmer qu'une partie de cette civilisation, et surtout la culture et la préparation du manioc, avait été apportée par un étranger barbu duquel ceux-ci gardent un plaisant souvenir »<sup>59</sup>. Et une fois de plus il ajoute en note de bas de page : « Thevet, Léry et le célèbre jésuite Nóbrega »<sup>60</sup>. Les français ont entendu la voix native et enregistré sa mémoire ; ils sont, pour la première et dernière fois, classés par Varnhagen en tant qu'*autorités*. Mais il faut observer qu'ils côtoient une célébrité qui, bien qu'elle soit jésuite (ordre religieux que Varnhagen appréciait peu, comme on l'a déjà remarqué), est un portugais devenu une référence intellectuelle lorsque l'on parle du Brésil du XVI<sup>e</sup> siècle. Pour Varnhagen, et une multitude d'historiens et d'écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, il faut se méfier des très imaginatifs français, qui ont certainement vu et entendu

---

conhecer o Sr. Ferdinand Denis »), VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1854, *op.cit.*, p. 230.

<sup>57</sup> « Olhavam com superstição para phases da lua, e alguns a festejavam alegres em certas conjunções », *idem*, p. 124.

<sup>58</sup> *Idem*.

<sup>59</sup> « A tradição recolhida da bocca dos Indios em tantos pontos do Brazil e por autoridades diferentes é concorde em asseverar que parte deessa civilização, e sobretudo a cultura e preparação da mandioca fôra trazida por um barbado alienigena de quem conservavam grata memoria », *idem*, p. 135.

<sup>60</sup> *Idem*.

ce qu'ils rapportent, mais qui ne l'ont pas toujours interprété correctement ; parfois, ils ont une *ardente imagination*<sup>61</sup>.

Varnhagen appréhende aussi les récits de voyage à travers l'insertion du voyageur dans son *Historia geral*, non seulement en tant qu'auteur mais aussi en tant qu'acteur historique des événements qu'il relate. C'est le cas de Léry, Gabriel Soares de Sousa et Staden.

Léry est un personnage, bien évidemment, qui fait partie des épisodes ayant trait à la fondation de la France Antarctique :

« Cependant il arrivait à la colonie un renfort de presque trois cents hommes, dans trois navires armés par la Couronne, commandés par Bois le Comte, neveu de Villegagnon ; et avec eux venaient deux théologiens calvinistes, l'un d'eux étant Jean de Léry, genevois, à qui nous devons un important livre à propos de cette expédition, avec pléthore d'informations sur l'ethnographie des indiens, livre qui n'a été imprimé que vingt ans plus tard »<sup>62</sup>.

Varnhagen est décidément plus complaisant avec Léry qu'avec Thevet. Il n'y a pas de polémique autour de Léry, mais une reconnaissance de son œuvre, quoique cet *important* livre soit moins cité que ceux de Thevet. En outre, Léry n'est pas intégré aux événements comme un acteur important, à l'instar de Villegagnon, par exemple, qui reçoit de la part de Varnhagen des épithètes telles que *individu ambitieux et hypocrite* ; l'inscription de Léry dans cet épisode est

<sup>61</sup> SUSSEKIND, Flora. *O Brasil não é longe daqui*, op. cit., p. 51.

<sup>62</sup> « Entretanto chegava à colonia um refôrço de perto de trezentos homens, em tres navios armados por conta da corôa. Comandava-os Bois le Comte, sobrinho de Villegagnon ; e vinham junctamente dois theologos Calvinistas, sendo um delles Jean de Lery, Genebrino, a cuja penna devemos um importante livro ácerca desta expedição com muitas noticias sobre a ethnographia dos Indios, livro que só mais de vinte annos depois se imprimiu », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1854, op. cit. p. 231.

sobre et sans conséquences dans la trame proprement dite. Léry est avant tout un spectateur de l'histoire, pas un acteur<sup>63</sup>.

Les agents de l'histoire sont, en réalité, Staden et, surtout, Gabriel Soares de Sousa. L'histoire de Staden est annoncée par Varnhagen dans le chapitre XI, où il traite des *six capitánies où la colonisation a été un succès*, et où dans l'une d'entre elles, S. Vicente, aurait été fait prisonnier par les indiens « un certain Hans Staden, qui nous a transmis le fait »<sup>64</sup>. Dans le chapitre XVII où il traite du *triste gouvernement de D. Duarte da Costa*, Varnhagen raconte l'histoire de Staden comme pour obtenir « une parfaite idée de ce qu'était le gouvernement et la dictature de Cunhambebe »<sup>65</sup>, leader des natifs de la région, « lequel se vantait d'avoir arraché la peau de quelque dix mille de ses ennemis, et d'avoir participé à leur mort »<sup>66</sup>, et dont le portrait a été fait par Thevet dans sa *Cosmographie*<sup>67</sup>. Staden, prisonnier des gens de Cunhambebe, a réussi à s'échapper et est retourné à Hesse, sa patrie, « et à Manburg il a publié en allemand tout ce qu'il avait souffert et pu observer, et il mérite qu'on lui dédie quelques lignes »<sup>68</sup>. L'atypique histoire de Staden est digne d'analyse essentiellement pour la position qu'il occupe dans ce dramatique témoignage : il

<sup>63</sup> Il est à remarquer, dans ce sens, que Léry apparaît fréquemment à partir de la troisième édition de l'*História Geral*, au XX<sup>e</sup> siècle (donc, après la mort de Varnhagen), dans les commentaires de Capistrano de Abreu, et surtout dans les éditions suivantes, à la charge de Rodolfo Garcia, période pendant laquelle l'historiographie ne se préoccupait plus de la question de *notre* nationalité, et où prolifèrent aussi des travaux utilisant les voyageurs en tant que sources, surtout en ce qui concerne les études sur le langage des sauvages.

<sup>64</sup> « Da dita tripulação fazia parte um certo Hans Staden, que do facto nos transmitiu noticia », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brasil*, 1854, *op. cit.*, p. 150.

<sup>65</sup> « Podemos ter uma perfeita idéa do que era o governo e o dictatorshipo de Cunhambebe pela perigrinação que ahi fez como captivo Hans Staden », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1854, *op. cit.*, p. 227.

<sup>66</sup> « (...) o qual se gabava da proeza de haver trincado carnes de uns dez mil dos seus inimigos, para cuja morte concorrera », *idem*, p. 226.

<sup>67</sup> *Idem*, p. 227.

<sup>68</sup> « (...), conseguindo escapar-se, voltou a Hesse sua patria, e em Marburg publicou em allemão a narração de quanto soffrêra e observára, e mereceu que lhe dediquemos algumas linhas », *idem*.

souffre, mais il observe. Varnhagen prévient le lecteur qu'il ne va pas raconter toute la *pérégrination* de Staden, et se limite à dire « qu'ils ne l'ont pas tué grâce à ses continuelles protestations de n'avoir rien à voir avec les portugais »<sup>69</sup>, et résume ainsi son histoire :

« (...) l'œuvre de Staden nous informe d'un incendie lancé depuis les barques de la Bertioğa contre le village indien Mambucaba, d'une victoire obtenue par les gens de Cunhambebe, dans une expédition organisée avec trente barques, portant chacune plus de vingt combattants ; et il nous donne une idée de la fréquence avec laquelle les navires français visitaient ces parages - surtout le Rio de Janeiro »<sup>70</sup>.

L'ensemble des renseignements que Varnhagen tire sans méfiance apparente de l'œuvre de Staden est bien supérieur à tout ce que nous avons mentionné ci-dessus<sup>71</sup>. Staden est, par exemple, l'un des auteurs les plus cités

<sup>69</sup> « Seria demasiado longo e alheio a nosso fim acompanharmos o prisioneiro em todas as suas peregrinações obrigadas. baste-nos saber que não o mataram pelas continuas protestas que elle fazia de não ter que ver com os Portuguezes », *idem*, p. 228.

<sup>70</sup> « A obra de Staden nos informa de um incendio lançado pelas canoas da Bertioğa à aldêa india Mambucaba, de uma victória ganha pelos de Cunhambebe, em uma expedição que fez com trinta canoas, guarnecida cada uma de mais de vinte combatentes ; e nos dá a final uma idéa da frequencia com que visitavam os navios Francezes estas paragens, - principalmente o Rio de Janeiro », *idem*.

<sup>71</sup> Ce sera Ferdinand Denis qui lancera quelques soupçons sur le récit de Staden, suivi par d'autres ensuite, dans une œuvre publiée en 1837 : « Je passe sur les souffrances de Hans Staden dans le village où réside Koniam Bebe, l'implacable ennemi des Margaias, ces détails sont trop horribles ; et pour se figurer un moment la situation du malheureux captif, il faut seulement se rappeler que chaque guerrier va jusqu'à désigner devant lui celui de ses membres qu'il veut dévorer. Eh bien, *le croirait-on* ? une circonstance, bien insignifiante en elle-même, le sauve du dernier supplice, ou du moins fait différer sa mort. La couler rousse de sa barbe fait supposer qu'il pourrait bien ne point appartenir à la nation portugaise ; (...) Tels étaient les curieux épisodes qui se renouvelaient dans l'histoire primitive du Brésil, et dont les récits nous sont parvenus si rarement. La relation du vieux voyageur allemand est empreinte du caractère le plus naïf et le plus sincère, et nous avons cru devoir lui consacrer quelques lignes dans cette notice, parce que tout nous prouve que c'est à lui et Léry le Bourguignon qu'on doit les détails les plus pittoresques qui nous soient parvenus sur les temps anciens du Brésil ». DENIS, F. *Brésil*, Paris, Firmin Didot Frères, 1837, p. 42. Denis souligne aussi la question de la rareté de sources sur le XVI<sup>e</sup> siècle, et en plus il déconsidère tout simplement Thevet. Voir aussi JULIEN, Charles A. *Les voyages de découverte et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*. Brionne, G. Monfort éditeur, 1979, pp. 181-182.



dans le domaine de la traduction de la langue des sauvages<sup>72</sup>. En effet, cette synthèse présente des thèmes auxquels l'allemand a participé activement, et Varnhagen la respecte au point de se contenter de l'image indéfinie que le texte lui donne de la présence française sur le littoral brésilien : recevoir *une idée* de la source n'est pas exactement le meilleur exemple d'une orthodoxie positiviste selon laquelle les sources sont des documents de preuve, et non d'inspiration. Varnhagen n'est pas aussi protégé que l'on pourrait le supposer, à l'égard des idées nées des sensations : simplement, il n'utilise pas d'autres documents pour ratifier l'*idée* que le voyageur lui transmet ; Staden, tout comme Gabriel Soares de Sousa, contribue, donc, à l'imagination de l'historien.

Parmi les voyageurs, le personnage préféré de Varnhagen est Gabriel Soares de Sousa. L'historien s'approprie des auto-références que le voyageur et propriétaire d'usines à sucre enregistre dans son texte - qui, comme nous l'avons vu, participent à la polémique autour de la définition de l'auteur -, et il y ajoute un ou plusieurs autres documents, et introduit Gabriel Soares de Sousa en tant qu'acteur important du XVI<sup>e</sup> siècle. Ainsi nous le voyons jouer un rôle de politicien dans la tardive acclamation de Philippe II au Brésil, qui, à Bahia, selon Varnhagen, « s'est effectuée sans la formalité du serment », comme le prouve la « Lettre Royale du 16 novembre 1581, présentée à la Chambre le 19 mai 1582 ; avec pour juge ordinaire Francisco Fernando Pantoja ; et pour conseillers municipaux Antonio da Costa, Fernão Vaz et Gabriel Soares de Sousa », citée dans une note de bas de page<sup>73</sup>. Nous le retrouvons aussi mêlé aux

<sup>72</sup> Par exemple : Varnhagen parle sur les armes des indiens (toujours dans l'*Historia geral do Brazil*, 1854) : " tangapema tungapé ou tacapé " ; dans la note explicative il cite " (...) Staden dit Iwarapeme ", p. 112 ; d'autres exemples dans le même sens p. 125, n. 1 et p. 226, n. 3.

<sup>73</sup> « C. R. de Nov. de 1581, apresentada em Camara aos 19 de Maio de 1582 ; sendo juiz ordinario Francisco Fernandes Pantoja ; e vereadores Antonio da Costa, Fernão Vaz e Gabriel

conflits locaux, comme celui généré par l'imposition d'un nouveau commandement politique à Bahia, ce qui a soulevé des résistances parmi les hommes importants de la région. L'évêque et d'autres habitants de marque, de leur côté, ont quitté la ville pour la campagne :

« Gabriel Soares de Sousa, propriétaire de l'usine à sucre de Jequiriçá, et à qui nous devons un texte important dont nous reparlerons plus loin, était conseiller municipal de la Chambre »<sup>74</sup>, et il ajoute que « le *provedor-mor* [genre de gouverneur-général] Christian de Barros, déjà propriétaire d'une nouvelle usine, et ami de G. Soares, n'était pas très proche de ce chef considéré comme un intrus »<sup>75</sup>.

Dans le premier fragment, Varnhagen exagère une fois de plus la condition politique de Gabriel Soares de Sousa, et donne au lecteur une information apparemment inutile sur le récit de celui-ci, puisqu'il s'agit de la référence plus constante à l'histoire parallèle - celle des notes en bas de page - de l'*História Geral*. Toutefois, l'objectif de Varnhagen est de valoriser toujours plus cet auteur en renvoyant le lecteur à une analyse particulière de l'œuvre. Dans le deuxième fragment, Varnhagen tient à montrer que Gabriel Soares de Sousa est une référence positive dans la région, dont les liens d'amitié comptent pour beaucoup dans la structure du pouvoir local.

Finalement, Varnhagen ne fait mention de Gabriel Soares de Sousa en tant qu'auteur que presque à la fin du premier volume, dans le chapitre XXIII,

---

Soares de Souza ; procurador da cidade João Ribeiro ; e escrivão da Camara João Pereira. G. XIII, 7, 18 », *idem*, p. 280.

<sup>74</sup> « Da camara era vereador Gabriel Soares de Souza, proprietario do engenho de Jequiriçá, e a quem devemos um importante escripto de que trataremos ao diante », *idem*, p. 283.

<sup>75</sup> « O provedor mór Christovam de Barros, ja senhor de um novo engenho na Bahia, e amigo de Gabriel Soares, tão pouco era affecto ao intruso chefe », *idem*.

où il est question du *O Brasil em 1584*. L'historien écrit qu'il est temps de s'arrêter « un peu pour contempler les progrès réalisés pendant un demi-siècle de colonisation »<sup>76</sup>, mais avant cela il souhaite dédier quelques lignes à Gabriel Soares de Sousa, l'un des écrivains qui honore le Brésil-colonie<sup>77</sup>. Selon les dires de Varnhagen, il s'agit d'un *vrai monument historique*, qui apporte la *lumière* qui permettra d'évaluer *l'état de la colonisation en notre pays à l'époque* où il écrivit : Gabriel Soares de Sousa est un des facteurs du progrès – il est conseiller municipal et propriétaire d'usine à sucre – de la colonisation du XVI<sup>e</sup> siècle et de la connaissance posthume sur ce sujet – il rédige un récit de son expérience – Varnhagen répète une bonne partie des commentaires qu'il avait faits lors de la publication du livre de Gabriel Soares de Sousa en 1851<sup>78</sup>.

Une différence significative, cependant, est la comparaison avec Gândavo : « sur les sujets qu'il aborde [Gabriel Soares de Sousa], il n'avait été précédé que d'une dizaine d'années par l'œuvre du grammairien Pero de Magalhães Gândavo, auteur qui mérite notre attention aussi pour son œuvre sur le Brésil mais surtout parce qu'il a été l'ami de Camões, et a, pour ainsi dire, mis le grand poète en contact avec notre pays »<sup>79</sup>. Même si Gândavo est promu en peu de temps au statut de source importante, y compris dans l'*História Geral* de Varnhagen à partir de la troisième édition puisque, comme Léry, il est cité

<sup>76</sup> « É tempo de pararmos um pouco a contemplar os progressos feitos durante meio seculo de colonisação », *idem*, p. 294.

<sup>77</sup> L'autre écrivain est le Père Fernão Cardim.

<sup>78</sup> « En tant que production littéraire, l'œuvre de Soares est sûrement plus originale, mais elle est le produit de son propre examen, observation et pensée, et nous dirons même plus encyclopédique de la littérature portugaise de cette période » (« Como producção litteraria, a obra de Soares é seguramente o escripto mais original, mais producto do proprio exame, observação e pensar, e até diremos mais encyclopedico da litteratura portugueza nesse periodo », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1854, *op. cit.* p. 294.

<sup>79</sup> « Nos assumptos de que trata, apenas fôra precedido uns dez annos pela obra do grammatico Pero de Magalhães Gandavo, autor que, mais que por esta sua obra sôbre o Brazil, nos merece attenção, por haver sido amigo de Camões, e por haver, por assim dizer, posto em contacto com o nosso paiz o grande poeta », *idem*.

fréquemment par les commentateurs de l'œuvre, en revanche, dans la première, édition il a été relégué au plan des *relations publiques* de la colonisation.

Varnhagen renforce aussi l'idée que Gabriel Soares de Sousa, malgré son style *rude, primitif et peu châtié*, a été un observateur extrêmement fin de la réalité : « (...) lorsque nous comparons ses descriptions avec la réalité, nous sommes étonnés devant la profondeur de son observation qui ne se perdait pas en digressions »<sup>80</sup>. Enfin, le narrateur ne divague pas, il est objectif.

La nouveauté de l'analyse résulte du contraste que Varnhagen aperçoit entre le texte de Gabriel Soares de Sousa et celui d'autres auteurs, contemporains ou pas. La longue citation ci-dessous est une ~~synthèse~~ remarquable de l'importance et de la *fonction* de l'œuvre de Gabriel Soares de Sousa dans le travail de Varnhagen, aussi bien que dans l'historiographie brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle :

« En tant que chorographe, suivre la route de Soares, de Pimentel ou de Roussin revient du pareil au même ; en matière de topographie, personne mieux que lui ne s'est occupé de Bahia ; en tant que phytologue lui manquent naturellement les principes de la science botanique ; mais Dioscorides ou Pline n'expliquent pas mieux les plantes du vieux monde que Soares celles du nouveau, qu'il veut faire connaître. L'œuvre contemporaine que le jésuite José de Acosta a publiée à Séville en 1590, sous le titre 'Historia Natural e Moral das Indias', qui est devenue célèbre, même si par la forme et le contenu elle peut être comparée à celle de Soares, lui est très inférieure en ce qui concerne l'originalité et la copie de la doctrine. Nous pouvons dire la même chose des œuvres

<sup>80</sup> « Seja embora rude, primitivo e pouco castigado o estilo de Soares, confessamos que ainda hoje nos encanta o seu modo de dizer ; e ao comparar as descrições com a realidade, quasi nos abysmamos ante a profunda observação que não cançava, nem distrahia variando de assumpto », *idem*, p. 295.

de Francisco Lopes de Gomarra et de Gonçalo Fernandez de Oveiedo. Le grand Azara, avec le talent naturel que tous lui reconnaissent, n'a pas traité instinctivement, à la fin du siècle dernier, la zoologie austro-américaine mieux que son prédécesseur portugais ; et dans une ethnographie générale des peuples barbares, aucune page ne pourra être plus complète, en ce qui concerne le Brésil, que celles que nous a léguées le propriétaire d'usine à sucre des marges du Jequiriçá. – Il est étonnant de voir combien l'attention d'un seul homme peut se fixer sur tant de choses que 'rarement nous voyons ensemble', comme celles dont traite son œuvre qui parle en même temps de la géographie, de l'histoire, de la topographie, de l'hydrographie, de l'agriculture entre-tropicale, de l'horticulture brésilienne, des matières médicinales indigènes, des bois de construction et de menuiserie, de la zoologie dans toutes ses divisions, de l'économie administrative et même de la minéralogie »<sup>81</sup>.

Gabriel Soares de Sousa est le paradigme de la source historique. Presque rien ne lui échappe, il contient presque tout : il est le plan ; le registre qui comble la pénurie de la documentation sur le premier siècle de colonisation portugaise ; il est la voix du colon et, d'une certaine façon, des natifs ; il est la mémoire, l'écriture qui révèle *objectivement* le Nouveau Monde. Homme

<sup>81</sup> « Como corographo, o mesmo é seguir o roteiro de Soares que o de Pimentel ou de Roussin ; em topographia ninguem melhor do que elle se occupou da Bahia ; como phytologo faltam-lhe naturalmente os principios da sciencia baotanica ; mas Dioscorides ou Plinio não explicam melhor as plantas do velho mundo que Soares as do novo, que desejava fazer conhecidas. A obra contemporanea que o jesuita José de Acosta publicou em Sevilla em 1590, com o titulo de *Historia Natural e moral das Indias*, e que tanta celebridade chegou a adquirir, bem que pela fôrma e assumptos se possa comparar à de Soares, é-lhe muito inferior quanto à originalidade e cópia de doutrina. O mesmo dizemos das de Francisco lopez de Gomara e de Gonçalo Fernandez de Oveiedo. O grande Azara, com o talento natural que todos lhe reconhecem, não tratou instinctivamente, no fim do seculo passado da zoologia austro-americana melhor que o seu predecessor portuguez ; e n'uma ethnographia geral dos povos barbaros, nenhuma pagina poderão ter mais cabida pelo que respeita ao Brazil, que as que nos legou o senhor de engenho das margens do Jequiriçá. – Causa pasmo como a attenção de um só homempoude occupar-se em tantas coisas 'que juntas se veem raramente,' – como as que contêm na sua obra, que trata a um tempo, em relação ao Brazil, de geographia, de historia, de topographia, de hydrographia, de agricultura entretropica, de horticultura brazileira, de materia medica indigena, das

d'aptitudes multiples, Gabriel Soares de Sousa a littéralement fait l'histoire : au XVI<sup>e</sup> siècle en tant qu'acteur, au XIX<sup>e</sup> en tant que source historique. *L'œil totalisant* ou le *pouvoir omni-regardant*<sup>82</sup> de Gabriel Soares de Sousa du XVI<sup>e</sup> siècle a été organisé par Varnhagen au XIX<sup>e</sup> siècle de façon à recréer l'espace (notions cartographiques, localisation des plantes, des animaux, des peuples, etc., jusqu'aux chemins *imaginaires* par où sont passés les récits du mythe des Amazones) et le temps (quand le Brésil a commencé, avec qui, comment il a évolué et vaincu les ennemis internes – les indiens rebelles – et externes, les hollandais et les français) de l'histoire brésilienne. Varnhagen et Gabriel Soares de Sousa font, écrivent et *inventent*, donc, l'histoire du Brésil<sup>83</sup>.

\*\*\*

Les quelques exemples ici cités n'épuisent certainement pas les formes de réception du texte de voyage dans l'œuvre de Varnhagen, mais procurent une notion initiale de la façon dont ces textes ont été appropriés. Il faudrait développer les différences entre la première et la deuxième édition, qui ne se limitent pas à l'altération de l'ordre des chapitres<sup>84</sup>, comme le remarquent la

---

madeiras de construção e de marcenaria, da zoologia em todos os seus ramos, de economia administrativa e até de minerologia ! », *idem*, pp. 295-296.

<sup>82</sup> CERTEAU, Michel de. *L'invention du quotidien – 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1980, pp. 140-141.

<sup>83</sup> Pour J. C. Reis, Varnhagen a été le « premier inventeur du Brésil », « Varnhagen (1853-7) : O elogio da colonização portuguesa », *op. cit.* p. 111. Je préciserai qu'il a été le premier à inventer une histoire générale du Brésil. *Invention* doit ici être entendue en tant que processus créateur qui articule l'ensemble des matières sélectionnées par l'historien, qu'elles soient de caractère méthodologique ou théorique, dans son écriture. Une notion proche du travail de Stephan Bann dans son livre *The inventions of history. Essays on the representations of past*. London, Cambridge University Press, 1990.

<sup>84</sup> Varnhagen a changé l'ordre des chapitres sur la « Description du Brésil » et sur les « Indiens », respectivement les chapitres VII et VIII de la première édition de l'*Historia geral do Brazil*, deviennent le premier et deuxième chapitre de la deuxième édition de 1877. Apparemment le changement est dû à la critique de D'Avezac : « L'auteur ne s'est pas placé

plupart des critiques de l'historiographie, mais présentent aussi des altérations dans l'ordre de l'écriture, avec la suppression de passages entiers ou d'auteurs, plusieurs d'entre eux étant des voyageurs, qui étaient cités auparavant et qui, à partir de la deuxième édition, sont camouflés dans le texte ; comme si l'évolution de l'écriture de l'histoire les incorporait en tant que données du sens commun. En outre, il serait intéressant de suivre ce travail fait sur les voyageurs dans les éditions post-mortem de l'auteur, surtout la troisième, due à Capistrano de Abreu, le successeur de Varnhagen, et la quatrième (ou troisième intégrale) avec les corrections et commentaires que fait Rodolfo Garcia à propos du travail de Varnhagen et aussi, éventuellement, de Capistrano de Abreu lui-même. L'idée serait, enfin, d'essayer de reconstituer, même partiellement, un certain niveau d'*horizon d'attente*<sup>85</sup> du récit de voyage, et d'aborder la difficile question des effets du texte.

---

au point de vue proprement brésilien. L'enfant légitime du sol donne son premier regard à la terre natale, aux habitants primitifs dont il est de plein droit le représentant, et dont il recherche pieusement les vestiges effacés ; il note curieusement, à mesure qu'elle se produit, l'apparition, sur ses côtes, des étrangers advenus de terres inconnues : peut-être d'abord isolément, à d'incertaines époques, quelques naufragés jetés par les tempêtes et les courants loin des routes où leur témérité s'était risquée ; puis tout à coup, se succédant à de courts intervalles, à l'aurore du XVI<sup>e</sup> siècle de notre ère, les explorateurs castillans conduits par Vincent Pinçon et par Diègue de Lepe ; après eux, les conquérants portugais égarés de leur route vers l'Inde sous le commandement de Cabral, et ceux qui bientôt reviennent à deux reprises guidés par Vespuce ; presque aussitôt les visiteurs français amenés par Binot Paulmier de Gonneville et par Jean Denys de Honfleur, suivis de près par les nombreux navires de Bretagne et de Normandie ; puis derechef des explorateurs castillans, et des commerçants français, et des conquérants portugais... et le reste. Le nouvel historien a choisi le point de vue exclusif et jaloux des conquérants portugais, et il en subit les inexorables exigences. Ce n'est point au Brésil que s'ouvre son récit : c'est en Europe. « Sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle Histoire Générale du Brésil », *op. cit.*, 1857, pp. 97-98. Varnhagen se défend en montrant qu'il avait prévenu ses lecteurs dans la première édition de l'*Historia geral* que les chapitres VII à X pourraient être déplacés au début sans altérer l'harmonie de l'œuvre. L'ordre originel a été établi car il lui semblait le plus correct pour lier l'histoire du Brésil à l'histoire de l'humanité en générale. Voir VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1854, nota no fim, n° 44, p. 446 ; et VARNHAGEN, F. A. de. *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*, *op. cit.*, pp. 62-64.

<sup>85</sup> L'*horizon d'attente*, est défini par Hans R. Jauss comme « (...) le système de références objectivement formulable qui, pour chaque œuvre au moment de l'histoire où elle apparaît, résulte de trois facteurs principaux : l'expérience préalable que le public a du genre dont elle relève, la forme et la thématique d'œuvres antérieures dont elle présuppose la connaissance, et l'opposition entre langage poétique et langage pratique, monde imaginaire et réalité

De cette façon, outre une *histoire de la note de bas de page*, titre que l'on pourrait donner à ce premier essai de réception, nous pourrions avancer sur d'autres questions liées à l'ordre du texte<sup>86</sup>. Comme, par exemple, penser le récit de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle comme un composant du *niveau profond de la conscience*<sup>87</sup>, à partir duquel l'historien du XIX<sup>e</sup> siècle choisit les *stratégies conceptuelles* avec lesquelles il expliquera ou représentera les données qui vont composer son écriture de l'histoire.

Dans ce sens, il est possible de vérifier, même si elle est dispersée, la structure du texte de voyage dans l'*História Geral* de Varnhagen : ses notions cartographiques, le chromatisme avec lequel il dessine et peint la nature, la façon dont il décrit et déforme l'image des sauvages (l'idée du natif envahisseur, par exemple), les chemins de la colonisation portugaise ; enfin, il se fait accompagner constamment par le regard du voyageur dans sa quête du

---

quotidienne », JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard, 1978, pp.49. Citado no mesmo sentido in HARTOG, Fr. *Le miroir d'Hérodote*. op.cit. p.14. D'après Daniel Roche, « il peut sembler intéressant de tenter de comprendre les usages du voyage à partir des moyens, qu'ils soient supports de rêve ou guide de l'action, occasion de fuite dans l'imaginaire exotique ou proche, ou encore moyen de connaissance. C'est un point de vue indispensable et préalable à toute lecture des récits de voyage car les pratiques de réception y induisent beaucoup d'effets », ROCHE, Daniel. « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage ». in BURGUIÈRE, A./ GOY, J./ TITS-DIEUAIDE, M-J. (Dir). *L'histoire grande ouverte : hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie*. Paris, Fayard, 1997, p. 552.

<sup>86</sup> Sur l'histoire de la note de bas de page Anthony Grafton, affirme qu'elle « nous montre aussi que les changements significatifs dans les disciplines intellectuelles modernes ne résultent pas tous de la recherche d'un pouvoir intellectuel ou personnel, pourtant si souvent invoqué pour expliquer, par exemple, l'émergence de la science moderne. Certes, diverses phases bien précises de la genèse de la culture historique reflètent des conflits de pouvoir. Par exemple, la passion du témoignage des sources et de la preuve rigoureuse caractérise l'érudition historique du dernier XVI<sup>e</sup> siècle et celle du premier XIX<sup>e</sup> siècle. (...) Mais l'histoire de la note en bas de page compta aussi beaucoup d'acteurs que leur fortune privée ou leur indépendance personnelle libérait du besoin d'attaquer ou de défendre des institutions, de gagner des disciples ou de s'organiser contre des ennemis. Telle ou telle singularité ou idiosyncrasie, mais aussi bien des groupes sociaux plus importants, aidèrent à effectuer ce qui était, au bout du compte, un changement de forme et de pratique à l'intérieur d'un genre littéraire. L'histoire de la note en bas de page jette enfin un nouveau jour sur la nature de l'histoire comme entreprise littéraire », GRAFTON, Anthony. *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, op. cit., pp. 172-173.

<sup>87</sup> WHITE, Hayden. *Metahistory : the historical imagination in nineteenth-century Europe*. Baltimore/London, The Johns Hopkins Press, 1973, p. X.



commencement du Brésil, quelque part au XVI<sup>e</sup> siècle, puisque les voyageurs l'ont vu.

\*\*\*

Regard imparfait, chargé de fables, enfin *texte*, le récit de voyage du XVI<sup>e</sup> siècle est devenu un document-clé pour l'interprétation du Brésil colonial. Il fait partie de ces documents qui portent en eux la preuve mystérieuse que l'histoire existe ; quoique fragile, il signale les chemins du monde de l'économie, de la politique, de l'imaginaire, de la culture : il laisse des traces<sup>88</sup>.

### ***2.3. Dimensions littéraires de l'œuvre de Varnhagen***

#### ***2.3.1. La Chronique de la découverte du Brésil (1840)***

22 Avril 1500. Arrivée de la flotte de Pedro Alvarez Cabral au Brésil.

« Le lecteur doit juger, puisqu'il ne peut pas expérimenter, quelle émotion et quel étonnement cette vision produisit sur plus de mille portugais, du capitaine jusqu'au plus modeste mousse, suspendus dans ces châteaux ambulants en bois, qui donneront des lois au monde ». Lecteur qui juge les sentiments des

---

<sup>88</sup> La notion de document de l'historiographie brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle n'échappe pas à l'idée traditionnelle, telle qu'elle a été plus ou moins définie par Foucault : « il est bien évident que depuis qu'une discipline comme l'histoire existe, on s'est servi de documents, on les a interrogés, on s'est interrogé sur eux ; on leur a demandé non seulement ce qu'ils voulaient dire, mais s'ils disaient bien la vérité, et à quel titre ils pouvaient le prétendre, s'ils étaient sincères ou falsificateurs, bien informés ou ignorants, authentiques ou altérés. Mais chacune de ces questions et toute cette grande inquiétude critique pointaient vers une même fin : reconstituer, à partir de ce que disent ces documents – et parfois à demi-mots – le passé dont ils émanent et qui s'est évanoui maintenant loin derrière eux ; le document était toujours traité comme le langage d'une voix maintenant réduite au silence, - sa trace fragile, mais par chance déchiffrable », FOUCAULT, M. *L'archéologie du savoir*. Paris, Gallimard, 1969. pp. 13-14.

personnages historiques (l'équipage), métaphores qui créent des lois (*ces châteaux ambulants en bois*), voici un échantillon de la *Chronique de la découverte du Brésil*, œuvre fictive de Varnhagen dont le domaine ne devait être que la fiction<sup>89</sup>.

D'après Flora Sussekind, ce texte s'insère dans une perspective plus large, celle de la construction de la figure d'un *narrateur de fiction* dans la production littéraire brésilienne des années trente et quarante, au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>90</sup>. Les récits de voyage forment un des fondements les plus importants de ce processus. Les littérateurs, ainsi que les historiens, dialoguent avec ces sources. Elles sont responsables de la *couleur locale* sur laquelle ils opèrent et construisent leurs discours fictionnels ou historiques, dont le résultat est la fixation des « marques et des fondations d'une littérature, d'une histoire, et d'une histoire littéraire, qui fonctionnent comme de véritables expéditions chassant leur propre origine et une 'essence de la nationalité' rêvée »<sup>91</sup>.

En fait, la chronique de Varnhagen a été organisée à partir de deux narrateurs : Varnhagen lui-même et Pero Vaz de Caminha, secrétaire du commandant à bord de la nef capitaine<sup>92</sup>.

<sup>89</sup> « O leitor que julgue, já que o não pôde experimentar, qual seria o alvoroço e assombro que esta visão produziu, desde o capitão-mór até ao infimo grumete, naquelles mil e tantos portuguezes suspensos sobre as aguas nos castellos ambulantes de madeira, que depois deram leis ao mundo », VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descubrimento do Brazil », in *O Panorama : jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis*, vol. 4, jan-dez, 1840, 18/I : pp. 21-22 ; 1<sup>o</sup>/II : pp. 33-35 ; 8/II : pp. 43-45 ; 15/II : pp. 53-56 ; 29/II : pp. 68-69 ; 14/III : pp. 85-87 ; 28/III : pp. 101-104 (citation p. 21). Le texte a été publié au Brésil dans la même année. Le *Panorama* est considéré comme la « revue du romantisme » au Portugal. Sur ce sujet voir MOREIRA, Thiers Martins. « Varnhagen e a história da literatura portuguesa e brasileira », *Revista do IHGB*, 275, 1967, pp. 155-169 (surtout pp. 157-158).

<sup>90</sup> SUSSEKIND, F. *O Brasil não é longe daqui*, op. cit., 1990, pp. 19-20, p. 179.

<sup>91</sup> *Idem*, pp. 33-34.

<sup>92</sup> Je me sers ici de la traduction française suivante de la *lettre* : CAMINHA, Pero Vaz de. « *Lettre au Roi Dom Manuel* », traduite du portugais, présentée et annotée par Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, in *Le voyage de Gonville (1503-1505), et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*, étude et commentaire de Leyla Perrone-Moisées, traduit par Ariane Witkowski, Paris, Éditions Chandeigne, 1995, pp. 161-181. Pour une analyse

« La nuit est tombée très tôt ce jour-là, selon la narration naïve et circonstanciée faite par Pero Vaz de Caminha, (...) témoin oculaire. Ce document, a déjà été publié, et le vénérable original se trouve dans la *Torre do Tombo*. Il s'agit du premier écrit d'une plume portugaise au Nouveau Monde, et dans cette histoire nous le suivons parfois textuellement »<sup>93</sup>.

Varnhagen avoue que suivre la narration de Caminha serait la manière la plus efficace d'adapter l'histoire du pays « au goût de tous »<sup>94</sup>. Il essaye ainsi, tout au long du texte, de faire de Caminha sa propre voix. La chronique est une sorte de copie mais aussi de doublement de la lettre<sup>95</sup>. En parlant du contexte de la découverte du Brésil, Varnhagen fait une *chronique de l'écriture de la lettre* de Caminha, pour reprendre les termes de Flora Sussekind<sup>96</sup>. L'historien laisse à Caminha, normalement, la tâche de raconter les premières impressions des portugais depuis le débarquement : descriptions des Indiens, des paysages, etc. Des scènes qui sont difficiles à imaginer : « l'imagination la plus fertile et la plus vive, la plus heureuse inspiration poétique, le peintre le plus habile et le plus délicat, (...) pourront difficilement reproduire le panorama sublime qui,

---

détaillée de la lettre de Caminha, voir CORTESÃO, Jaime. *A carta de Pêro Vaz de Caminha*, Lisboa, Portugalia Editora, 1967. Sur l'expédition de Cabral au Brésil, voir CORTESÃO, Jaime. *A expedição de Pedro Alvarez Cabral, e o descobrimento do Brazil*, Paris-Lisboa, Livrarias Aillaud e Bertrand, 1922 ; ABREU, José Capistrano de. *O descobrimento do Brasil*, 2<sup>e</sup> ed., Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira/INL, 1976 ; ABREU, José Capistrano de. *Capítulos de história colonial*, *op. cit.*, pp. 64-71. RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. Historiografia colonial*, *op. cit.*, pp. 1-5.

<sup>93</sup> « Cedo veio a noite de 22 de Abril de 1500 em que se realisou este descubrimto, segundo a narração ingenua e circunstanciada, feita a elrei por Pero Vaz de Caminha, (...) testemunha ocular, (...). Deste document, j'a impresso, conserva-se o veneravel original na Torre do Tombo. É o primeiro escripto de penna portugueza no Novo-Mundo, e nesta historia o seguimos por vezes textualmente », VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descubrimto do Brazil », *op. cit.*, p. 21.

<sup>94</sup> Cité par MAGALHÃES, Basílio de. *op. cit.*, 1928, p. 111.

<sup>95</sup> José Veríssimo, toujours très critique vis-à-vis de Varnhagen, considère l'approche de Caminha comme un problème : selon lui, la *Chronica do descubrimto do Brazil* « pourrait être le premier roman brésilien, si elle ne fusse pas une chronique romancée sur la lettre de Caminha », VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira* (1915), 3<sup>e</sup> ed, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1954, p. 192.

<sup>96</sup> SUSSEKIND, F., *op. cit.*, 1990, p. 184.

dans ce moment, se déroule aux yeux de ces découvreurs »<sup>97</sup>. Caminha n'imagine pas ; il était là. Donc son récit garantit la description authentique de la couleur locale des premiers temps.

Par ailleurs, Varnhagen tente, fréquemment, de se représenter Caminha au moment où il narre. Il invente des positions, des gestes et même les habits de l'écrivain. Si Caminha montre la *réalité*, Varnhagen montre la réalité supposée de Caminha, en lui conférant chair et os : « Pero Vaz, dans sa cabine, penché, le coude sur un coussin et la face sur la paume de la main, imaginait écrire une lettre au roi »<sup>98</sup> ; ou « Pero Vaz rentra dans sa cabine. Il avait encore du travail. C'était tard. Il portait un pourpoint, et il écrivait la période qu'on vient de transcrire, et quelques autres particularités autant élégantes et curieuses. Après, il se coucha et dormit »<sup>99</sup>. L'historien crée une sorte d'*illusion référentielle*, dans le sens que lui donne Roland Barthes :

« supprimé de l'énonciation réaliste à titre de signifié de dénotation, le 'réel' y revient à titre de signifié de connotation ; car, dans le moment même où ces détails sont réputés dénoter directement le réel, ils ne font rien d'autre, sans le dire, que le signifier ; (...) c'est la catégorie du 'réel' (et non ses contenus contingents) qui est alors signifiée »<sup>100</sup>.

<sup>97</sup> « A imaginação mais fértil e viva, a poética inspiração mais feliz, o pintor mais habil e delicado, prestando-se todos auxílios mutuos, difficilmente poderão reproduzir o panorama sublime que neste momento se desenvolveu aos olhos destes descobridores », VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descobrimento do Brazil », *op. cit.*, p. 34.

<sup>98</sup> « Pero Vaz na sua camara recostado com o cotovelo no coxim e o rosto na palma da mão, ideava o escrever uma carta ao seu rei », VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descobrimento do Brazil », *op. cit.*, p. 22.

<sup>99</sup> « Pero Vaz retirou-se ao seu camarim aonde tinha que fazer. Era alta noite, (...) estava elle em pelote e embuçado no ferragoulo, escrevendo o periodo que acima deixamos transcripto, e mais algumas particularidades não menos elegantes e curiosas. — Depois recostou-se, e dormiu », *idem*, p. 34.

<sup>100</sup> BARTHES, Roland. « L'effet du réel », in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 186. La suite de la citation est aussi éclairante : « autrement dit, la carence même du signifié au profit du seul référent devient le signifiant même du

Varnhagen cherche indiscutablement une approximation *réelle* avec Caminha. Il n'est pas simplement la source principale et le narrateur second de la chronique, il est aussi son personnage le plus intime. Varnhagen l'appelle souvent « notre Pero Vaz ». Leurs caractéristiques communes les rapprochent encore plus. *Son* Pero Vaz a une telle finesse d'esprit, il est tellement courtois et observateur, que s'il avait vécu au XIX<sup>e</sup> siècle « il aurait fait une carrière diplomatique très réussie »<sup>101</sup>. Comme l'historien, qui, à cette époque-là, envisageait de le faire. Ce rapprochement hypothétique – Caminha sûrement était ce que Varnhagen voulait – renforce la complicité entre eux. À cet égard, Flora Sussekind rappelle que même dans les passages les moins littéraires où il reprend le texte de Caminha, et marqués par une grande digression, Varnhagen semble être toujours en sa compagnie, car, simplement, il se met à occuper la place de Caminha dans le schéma narratif : il se prend pour un voyageur, il voit et écrit comme lui<sup>102</sup>. Par exemple<sup>103</sup> :

« Les rames grincent en se heurtant contre les tolets, et les pelles rutilent sous le réflexe du soleil, qui donne à chaque bateau la possibilité de fasciner la vue. L'habitant du bord de la mer qui, au moins une fois, a regardé sa ville d'un bateau, et devant un horizon libre respire tranquillement, sait avec quelle facilité l'esprit est entraîné à méditer sur les sujets les plus intimes. C'est ce qui se passe en ce moment. Plusieurs membres de l'équipage qui sont sur

---

réalisme : il se produit un *effet de réel*, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité », *idem*.

<sup>101</sup> « O nosso Pero Vaz de Caminha, - provavelmente porque, penetrando-lhe a muita agudeza, cortezia, e tal espirito observador, que nascido neste seculo faria grandes serviços na carreira diplomatica », VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descobrimento do Brazil », *op. cit.*, p. 35.

<sup>102</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, 1990, p. 186.

<sup>103</sup> Je ne fais ici qu'une traduction très approximative.

les bateaux sont taciturnes et méditatifs. Ici le marin entrepreneur rêve d'avoir la chance d'éterniser son nom dans de futures cartes géographiques. Ailleurs, le noble et intrépide guerrier imagine les batailles et le retour chez lui couvert de triomphe et d'honneur. Là-bas, le religieux attend, impatient, l'occasion de convertir les infidèles. Là, le juif usurier songe à tromper les peuples avec lesquels il trafiquera. Plus loin, l'aventurier ne perd pas l'espoir de s'améliorer, et de se rétablir de ses fautes morales. Enfin, il ne manque pas de philosophe philanthrope, qui médite sur les destins futurs de ce territoire. N'est pas loin non plus l'âme de l'historien, qui lit dans le visage de chacun ses pensées, mémorise et coordonne tout ce qui se passe »<sup>104</sup>.

À l'intérieur du texte, la description de Varnhagen est celle d'un voyageur naturaliste : il établit une taxinomie des membres de l'équipage, les classant en familles et genres diversifiés, il oriente leurs regards vers le paysage, comme dans les récits de voyage<sup>105</sup>. Mais il se dégage du texte lorsqu'il définit la figure de l'historien : celui qui lit les pensées, qui les mémorise et qui

<sup>104</sup> « Rangem os remos d'encontro aos tolêtes, e as suas pás, fazendo na agua serpejantes sombras, rutilam com o reflexo do sol, que occasiona ao poente de cada batel uma faxa scintillante, a qual, ondeada ao de leve por um bafo mareiro, é capaz de deslumbrar a vista. O habitador da beira-mar em qualquer paiz da terra, que, ao menos uma vez, foi em leve baixel distrahir-se longe das vozearias das praças e do tumultuar das ruas, e perante um livre horizonte respirou socego, sabe com quanta facilidade o espirito nesses momentos propende a meditar nos assumptos, que mais de perto lhe dizem respeito. É o que agora acontece. Observam-se muitos, dos que vão nos bateis, taciturnos e pensativos. Aqui o nauta emprehendedor idêa como lhe poderá a sorte deparar ensejo de eternisar o seu nome em todas as futuras cartas geographicas, até à custa do proprio sangue, como succedêra a Nuno Tristão. Alli o nobre e intrepido guerreiro se afigura ter brandido as armas, e voltar coroado de louros e cuberto de triumphos a encher-se de honrarias, e a receber as venias dos seus concidadãos. Acolá o frade de capuz, cabeça cercilhada, e cordões à cintura, ancea a oportunidade de missionar em terra de infieis para ganhar à salvação à custa do martyrio. Alem o judeu usurario, que, apezar de renengado da sua religião, não abjurou de se esquecer do seu ouro, dá tratos à memoria para se recordar de novos meios de o adquirir, enganando os povos com quem viesse a ter trafego ; mais alem o aventureiro não perde as esperanças de melhorar, e se restabelecer de seus males moraes pela mudança de ares. E a final tambem não falta algum philosopho phylantropo, que medite ácerca dos destinos futuros daquelle territorio ; nem está longe a alma do historiador, que lê no rosto de cada um todos estes pensamentos, e memoria e coordena tudo quanto se passa », VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descobrimento do Brazil », *op. cit.*, p. 68.

<sup>105</sup> SUSSEKIND, F. *op. cit.*, 1990, p. 186.

coordonne la trame. Une trame qui porte donc un projet national : le regard de l'équipage, des hommes qui regardent leur destin dans *le Brésil*. Ainsi, Varnhagen ne contribue pas seulement à la constitution d'un narrateur d'œuvres fictionnelles, il esquisse aussi, dans cette même fiction, une première figuration du narrateur en tant qu'historien national<sup>106</sup>.

### 2.3.2. L'Essai historique sur les lettres au Brésil (1847)

En 1845, Varnhagen publie *Épicos Brasileiros*<sup>107</sup>. Il rassemble dans cette œuvre les poèmes *O Uruguay*, de José Basilio da Gama, et le *Caramuru*, de José de Santa Rita Durão. En outre, il ajoute des notes aux poèmes, une critique littéraire de chacun, et les notices biographiques des deux auteurs. Il ne s'agit donc pas simplement d'une anthologie de poèmes, comme le veulent quelques commentateurs<sup>108</sup>, mais de la première esquisse d'un ouvrage plus sophistiqué : *Florilégio da poesia brasileira (Florilège de la poésie brésilienne)*, dont l'essai d'ouverture, intitulé *Ensaio historico sobre as lettras no Brazil (Essai historique sur les lettres au Brésil)*<sup>109</sup>, est considéré comme le texte fondateur

<sup>106</sup> Varnhagen termine la *Chronique* en rappelant que ses événements n'ont pas encore eu son historien, VARNHAGEN, F. A. de. « Chronica do descobrimento do Brazil », *op. cit.*, p. 104.

<sup>107</sup> VARNHAGEN,

<sup>108</sup> Notamment SODRE, N. W. *História da literatura brasileira, op. cit.*, 1988, p. 225.

<sup>109</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Florilegio da poesia brasileira, ou collecção das mais notaveis composições dos poetas brasileiros falecidos, contendo as biographias de muito delles, tudo precedido de um ensaio historico sobre as lettras no Brazil*, Lisboa, T. I-II, Imprensa Nacional, 1850 (pour l'*Ensaio* je me sers ici de la version électronique publiée par la Bibliothèque Nationale de Rio de Janeiro, Biblioteca Virtual/Acervo digital/Pensamento brasileiro, <http://www.bn.br>, VARNHAGEN, F. A. de. *Ensaio histórico sobre as lettras no Brasil* (1847), Ministério da Cultura, Fundação Biblioteca Nacional, Departamento Nacional do Livro, 2001).

« de l'historiographie littéraire brésilienne »<sup>110</sup>. La notion fondamentale de cet essai est la quête de la nationalité brésilienne dans la littérature.

Pour Varnhagen, la littérature brésilienne commence avec la civilisation, et celle-ci avec la colonisation portugaise. Pourtant, dans les premiers temps, les lettres portugaises ne sont pas arrivées au Brésil en même temps que les colons : « comme si les lettres se rétrécissaient avec la peur de l'Atlantique »<sup>111</sup>. Les colonisateurs des premiers temps ne veulent que faire fortune. La « gloire immortelle », celle que seule la littérature donne, ne les intéresse pas. Il n'y a pas de transfert culturel : « les poètes ne passaient pas par le Brésil ; il faut attendre qu'il se civilise et que le poètes y naissent »<sup>112</sup>. On peut donc chercher une littérature *nationale* typiquement brésilienne.

Cette littérature doit être « originale », c'est-à-dire « américaine ». L'appel à l'originalité et à l'américanisme est accompagné d'une vague critique de l'imitation. Pourquoi Varnhagen n'attaque-t-il pas d'une manière plus consistante le principe de l'imitation artistique ? C'est que, selon lui, il ne faut pas considérer cet américanisme, « tel qu'on le pratique aux États Unis, avec une révolution des normes, comme une complète insubordination à tous les préceptes des classiques gréco-romains et des classiques de la mère-patrie »<sup>113</sup>. Varnhagen propose de garder les notions fondamentales que lui a transmises la

<sup>110</sup> COUTINHO, Afrânio. COUTINHO, A. *A tradição afortunada (o espírito de nacionalidade na crítica brasileira)*, op. cit., p. 13; VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira*, op. cit., pp. 192-193; MARTINS, Wilson. MARTINS, Wilson. *A crítica literária no Brasil*, São Paulo, Departamento de Cultura, 1952, pp. 68-69.

<sup>111</sup> « (...), na época em que se colonizava o Brasil, como se as letras se encolhessem com medo do Atlântico », VARNHAGEN, F. A. de. *Ensaio histórico sobre as letras no Brasil* (1847), op. cit.

<sup>112</sup> « Ao Brasil não passavam os poetas ; é, pois, necessario esperar que ele se civilize e que os poetas ai nasçam », *idem*.

<sup>113</sup> « Mas que por este americanismo não se entenda, como se tem querido pregar nos Estados Unidos, uma revolução nos principios, uma completa insubordinação a todos os preceitos dos classicos gregos e romanos, e dos clasicos da mãe-patria », *idem*.



culture classique. C'est une illusion de penser que pour être un « poète original » il faut aller en arrière, commencer tout encore une fois : « la quête de l'originalité ne doit pas mépriser tous les éléments de la civilisation ». La poésie *américaine* doit être « descriptive », c'est-à-dire qu'elle doit décrire la nature intacte du Brésil. C'est à cette originalité que les poètes *brésiliens* peuvent arriver : ils n'imitent pas, ils décrivent, avec les pinceaux et les yeux des anciens et des modernes. Enfin, la littérature brésilienne, pour Varnhagen, a une autonomie (à savoir une individualité qui ne rompt pas avec l'Europe) dès le début des temps coloniaux<sup>114</sup>.

-- Il donne un exemple d'une erreur fréquente : « ne serait-ce pas une faute que de vouloir produire un effet et faire du patriotisme une ostentation, en exaltant les actions des cannibales et l'assaut qu'ils font contre une colonie de nos ancêtres pour les dévorer ? »<sup>115</sup>. Il s'agit d'une critique adressée directement aux romantiques indigénistes brésiliens. Cette critique de même que la valorisation et l'insistance portée sur le rôle joué par le processus *civilisateur*, peut donner l'impression que le but de Varnhagen est simplement d'exclure la culture indigène comme élément formateur de la littérature nationale. Ce n'est cependant pas si simple. Varnhagen reconnaît que les Indiens avaient « un genre de poésie » qui servait à chanter. En plus, écrit l'historien, ils étaient de « beaux parleurs ». Les jésuites, en prenant connaissance de ces « tendances », ont essayé de les employer dans la musique et dans la poésie, pour en faire des outils de catéchèse. Ainsi, conclut Varnhagen, est né le premier élan vers la

<sup>114</sup> COUTINHO, A. *op. cit.*, 1968, p. 15.

<sup>115</sup> « (...), mas enganar-se-ia o que julgasse que para ser poeta original havia que retroceder ao *abc*, em vez de adotar e possuir-se bem dos preceitos do belo, que dos antigos recebeu a Europa. (...) Não será um engano, por exemplo, querer produzir efeito e ostentar patriotismo,

poésie et vers le théâtre, au Brésil. L'indien n'est donc pas l'essence de la nationalité, il a seulement contribué à la formation d'une littérature nationale, par le biais religieux.

L'*Essai* de Varnhagen définit aussi quelques procédures méthodologiques convenant à l'histoire littéraire. Ainsi, il explique que le critère permettant de faire partie des poètes de son Florilège est, premièrement, d'être né au Brésil. Il établit une chaîne chronologique qui commence déjà au XVI<sup>e</sup> siècle et va jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. L'auteur précise aussi que, à plusieurs reprises il mentionne des œuvres dont il ne connaît que le titre, afin qu'elles soient publiées si par hasard quelqu'un les trouve.

Finalement, l'*Essai* et le *Florilège* sont devenus, en dépit de tous leurs défauts, des sources constantes de consultations sur l'histoire littéraire brésilienne pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>116</sup>, même si, très souvent, quelques-uns, selon Capistrano de Abreu, ne l'avouent pas<sup>117</sup>. Le plus étonnant dans ce travail et dans sa réception, c'est l'immense capacité qu'a Varnhagen de décider de ce qui est national et ce qui ne l'est pas, et de voir ses diktats acceptés presque sans contestation. Les critiques sont normalement adressées aux jugements de Varnhagen, mais non à la sélection qu'il opère.

---

exaltando as ações de uma caterva de canibais que vinha assaltar uma colônia de nossos antepassados só para os devorar ? », *idem*.

<sup>116</sup> « Le livre de M. F. A. de Varnhagen », écrit Ferdinand Wolf en 1862, « intitulé *Florilegio...* est encore plus important [que ceux qui le précèdent, comme les œuvres de Januário da Cunha Barbosa, Joaquim Norberto de Souza e Silva e J. M. Pereira da Silva]. Le savant auteur de cet ouvrage ne s'est pas contenté d'y publier pour la première fois un grand nombre de morceaux inédits et puisés à des sources très rares ; il y décèle son origine allemande par l'exactitude et la profondeur que nous voyons percer partout dans l'introduction historique mise en tête du premier volume. C'est cette dernière partie de l'ouvrage qui nous a surtout servi de modèle pour les quatre premières périodes », WOLF, Ferdinand. *Le Brésil littéraire. Histoire de la littérature brésilienne suivie d'un choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs brésiliens*, Berlin, Asher & Co., 1863, p. 4.

<sup>117</sup> ABREU, Capistrano de. « Necrologio ... », *op. cit.*, 1878, p. 503.

### 2.3.3. *Le microbe littéraire : la question du style dans l'œuvre de Varnhagen*

« Les divers microbes littéraires se logent, de préférence, dans les extrémités et dans les jointures des livres d'histoire, c'est-à-dire dans les introductions, les conclusions et les paragraphes de transition ».

Charles-Victor Langlois<sup>118</sup>

Le procès qui a été fait à Michelet, rappelle Roland Barthes, par de nombreux historiens, n'a pas été seulement un procès scientifique (portant sur les informations et les interprétations de l'historien), mais aussi un procès d'écriture. Michelet, toujours selon Barthes, est pour beaucoup (non pour tous, comme Lucien Febvre) un mauvais historien *parce qu'il écrit*, au lieu de simplement « rédiger »<sup>119</sup>.

Si Varnhagen est un *marcheur* comme le Michelet barthesien, et un historien qui aurait tout fait comme le Michelet de Péguy, dans ce cas, Varnhagen est un *anti-Michelet*. Il existe presque un consensus autour de l'œuvre varnhagenienne : Varnhagen n'a pas *écrit*, il a *rédigé*<sup>120</sup>.

<sup>118</sup> LANGLOIS, Charles-Victor. *in L'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle*, repris dans « Questions d'histoire et d'enseignement », Paris, 1902, p. 229, n° I, *apud* HARTOG, Fr. *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire* ... op. cit. p. 155.

<sup>119</sup> BARTHES, Roland. « Aujourd'hui, Michelet », *in op. cit.*, 1984, pp. 244-245.

<sup>120</sup> François Hartog démontre les complexes rapports entre l'écriture et la question du style au XIX<sup>e</sup> siècle : « (...) l'historien écrit, mais il n'est pas et surtout ne doit pas être un écrivain. Cela posé, demeure pour le commentateur, la question inévitable et insoluble de son statut 'littéraire' et, pour l'historien, celle du style : doit-il en avoir ou pas (c'est-à-dire en fait, acquérir celui qui donnera justement au lecteur l'impression qu'il n'en a pas) ? (...) Puisque l'histoire n'est plus un art, mais une science, l'historien est dans la même position que le savant. Ainsi pour Renan, (...) 'la règle du bon style scientifique, c'est la clarté, la parfaite adaptation au sujet, le complet oubli de soi-même, l'abnégation absolue'. Mais il ajoute aussitôt, effaçant la distinction qu'il vient de dessiner : 'C'est là aussi la règle pour bien écrire en quelque manière que ce soit'. Du point de vue de l'écriture, rien ne distingue donc, fondamentalement, le savant de l'écrivain : tout commence par l'oubli de soi. (...) : le savant n'est jamais autant un écrivain que quand il ne l'est pas. (...) Le constat de cette situation ancienne et paradoxale est suivi d'une double justification du style : expression de la vérité avant tout, il 'n'est beau que par le nombre de vérités qu'il faut valoir' ». HARTOG, Fr. *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'Histoire. Le cas Fustel de Coulanges*. Paris, PUF, 1988. pp. 152-153. Pour une analyse plus spécifique sur la question du style dans l'histoire, dont l'objectif est de maintenir

Ainsi, pour Capistrano de Abreu, Varnhagen « n'a pas d'esprit plastique »<sup>121</sup>, ou « ne nous a rien donné qui de loin nous rappelle l'art »<sup>122</sup>. La commission chargée de faire un rapport sur l'*Historia da independência do Brasil* rappelle que « Varnhagen ne possédait pas un style qui le recommandât comme modèle de langage »<sup>123</sup>. Varnhagen « n'est pas un styliste comme Renan. Il écrit avec gravité, avec correction, parfois couramment, mais sans élégance ni éclat », déclare Oliveira Lima<sup>124</sup>. Le jugement de José Veríssimo n'est pas très différent : « sans imagination, sans qualité esthétique pour être écrivain, sans élégance de style, Varnhagen, pourtant, écrit correctement »<sup>125</sup>. Selon Agripino Grieco, « on profite de sa lecture, mais on n'a aucun plaisir à le faire »<sup>126</sup>. Varnhagen « dessine bien, mais ne peint pas pour autant », affirme João Ribeiro<sup>127</sup>. Clado R. Lessa, toujours apologétique vis-à-vis de Varnhagen, déclare qu'il n'est vraiment pas un bon écrivain ; pourtant, à la différence des autres commentateurs, il en donne une explication : à savoir, le mimétisme de l'historien à l'égard des sources. Habitué à lire des documents mal écrits ou en mauvais état, Varnhagen a absorbé leurs défauts (et qualités)<sup>128</sup>. Thiers M.

---

l'écriture historique dans les canons scientifiques, voir le travail de GAY, Peter. *Style in History*. New York : Basic Books, 1974. Surtout l'essai théorique sur « On style in history », dont la conclusion est que le « style is the art of the historian's science ». pp. 183-217.

<sup>121</sup> ABREU, Capistrano de. ABREU, Capistrano de. « Necrologio ... », *op. cit.*, 1878, p. 506.

<sup>122</sup> ABREU, Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro », *op. cit.*, 1882, p. 441.

<sup>123</sup> VARNHAGEN, F. A. de. « Historia da independência do Brasil, até ao reconhecimento pela antiga metropole, comprehendendo, separadamente, a dos successos occorridos em algumas provincias até essa data », in *Revista do IHGB*, 79, 1916 (1917), pp. 5-598.

<sup>124</sup> OLIVEIRA LIMA, Manuel. « Elogio de Francisco Adolfo de Varnhagen (1903) », *op. cit.*, 1964, pp. 132-133.

<sup>125</sup> VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira* (1915), *op. cit.*, p. 193.

<sup>126</sup> GRIECO, Agripino. « Critica », apud MENEZES, Raimundo. *Dicionário literário Brasileiro (ilustrado)*, *op. cit.*, p. 1289.

<sup>127</sup> RIBEIRO, João. *Obras. Crítica*, v. VI, Rio de Janeiro, Academia Brasileira, 1961, p. 6-14.

<sup>128</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 224, 1954, pp. 187-188.

Moreira propose une explication plus simple : Varnhagen n'est qu'un historien, il n'est pas un esthète<sup>129</sup>.

Le procès intenté à Varnhagen sur son écriture a été, curieusement, suspendu à partir du début des années 1970. Les historiens universitaires de l'historiographie brésilienne ne s'occupent plus du sujet<sup>130</sup>. Ils suivent, d'une certaine manière, l'exemple de José Honório Rodrigues qui a beaucoup écrit sur Varnhagen avant cette date, mais qui ne se préoccupe jamais de son écriture<sup>131</sup>.

\*\*\*

Néanmoins, l'œuvre varnhagenienne est pleine de références à la question du style en histoire. Parfois l'historien explique son propre style, parfois il analyse celui d'autres auteurs. Ainsi, on trouve dans la préface de l'*Historia geral do Brasil*, une première observation qui ne doit pas passer

<sup>129</sup> MOREIRA, T. M. *op. cit.*, pp. 167-169.

<sup>130</sup> ODÁLIA, Nilo. « Introdução », *Varnhagen*, São Paulo, Ática, 1979, pp. 7-31 ; ODÁLIA, Nilo. *As formas do mesmo*, São Paulo, Enesp, 1997, pp. 11-61 ; FICO, Carlos/POLITO, Ronald. *A história do Brasil (1980-1989) : elementos para uma avaliação historiográfica*, Ouro Preto, UFOP, 1992 ; DIEHL, Astor Antônio. *A cultura historiográfica brasileira. Do IHGB aos anos 30, op. cit.*, pp. 36-52 ; VASQUEZ, George L. « Varnhagen, Francisco Adolfo de. (1816-1878) », WOOLF, D. R. (editor), *A global encyclopedia of historical writing*, vol. II, New York and London, Garland Publishing, 1998, p. 917 ; AMBROSIO, Ubiratan d'. « Varnhagen, Francisco Adolfo de. – 1816-1878 : Brazilian historian », BOYD, Kelly. (editor) *Encyclopedia of historians and historical writing*, vol. 2, London/Chicago, Fitzroy Dearborn Publishers, 1999, pp. 1253-1254 ; REIS, José Carlos. « Ano 1850 : Varnhagen. O elogio da colonização portuguesa », *As identidades do Brasil. De Varnhagen a FHC*, Rio de Janeiro, 1999, pp. 23-50 ; GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Francisco Adolfo de Varnhagen. *História geral do Brasil* », in MOTA, Lourenço Dantas. *Introdução ao Brasil. Um banquete no trópico*, São Paulo, Editora SENAC, 2001, pp. 75-96.

<sup>131</sup> RODRIGUES, José Honório. RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. A historiografia conservadora*, vol. II – Tomo I, São Paulo, Editora Nacional, 1988, pp. 13-31 ; *Teoria da História do Brasil, op. cit.*, 1957, v. I-II ; *A pesquisa histórica no Brasil, op. cit.*, pp. 44-49. Otto Maria Carpeaux, en 1964, remarque déjà le fait que Varnhagen a été très critiqué par son style *académique*, mais que jusqu'à ce moment-là, il n'y avait pas un travail satisfaisant sur Varnhagen, CARPEAUX, Otto Maria. *Pequena bibliografia crítica da literatura brasileira*, Rio de Janeiro, Editora Letras e Artes, 1964, p. 78. L'exception pourrait être encore une fois Arno Wehling. L'historien reprend la question, très rapidement, mais n'avance pas beaucoup par rapport aux conclusions de Thiers M. Moreira, qu'il semble suivre.

inaperçue : « chaque historien a une manière de penser et un style qui lui sont propres »<sup>132</sup>. Dans la même préface, l'historien affirme que « le style dépend des dispositions de l'esprit, issues de causes qui ne sont toujours pas faciles à surmonter »<sup>133</sup>. Le style est donc lié à l'idée que l'historien a une certaine liberté d'écriture et que ses contraintes ne viennent que de lui-même. Toujours dans l'*Historia geral do Brazil*, plus précisément dans le *Post editum* du premier volume, Varnhagen remarque que pour gagner du temps : « Quelques-uns ont conseillé de la publier en français afin d'augmenter le nombre de lecteurs et afin de diminuer la responsabilité, surtout à propos des questions de langage. Bien sûr, je n'ai pas accepté »<sup>134</sup>. L'observation est tout à fait intéressante. Varnhagen laisse comprendre qu'il écrit mieux en français qu'en portugais, ce qui lui confère un statut particulier au niveau intellectuel, statut que, pourtant, *patriotiquement*, il refuse. Pour lui, il est préférable de publier son travail dans la langue *nationale*, même si elle n'est pas parfaite. Il demande au lecteur de le comprendre : « après l'impression du livre, l'auteur se convertit en lecteur de lui-même » et repère, malgré ses efforts, ses fautes et quelques désordres dans le texte<sup>135</sup>.

Varnhagen publie aussi un *Suplemento* (supplément) de correction à ce premier tome, et il ajoute une autre explication : « on laisse de côté les

---

voir WEHLING, Arno. *Estado, história, memória. Varnhagen e a construção da identidade nacional, op. cit.*, pp. 150-152.

<sup>132</sup> « (...) (independentes do estylo e da maneira de pensar, que são especiais a cada historiador) », Varnhagen, F. A. de. *Historia geral do Brazil, op. cit.*, 1857, p. VI.

<sup>133</sup> « Apesar da grave sentença de Buffon, temos a persuasão de que, como tudo quanto é humano, o estylo depende muitas vezes das disposições do animo, originadas de causas que nem sempre está em nós remover », *idem*, p. XI.

<sup>134</sup> « Não falourde quem então aconselhasse de publicar tudo en francez para ser maior o número de leitores e menor a responsabilidade, principalmente pelo que dicesse respeito aos apuros de linguagem », Varnhagen, F. A. de. *Historia geral do Brazil, op. cit.*, 1854, p. 477.

<sup>135</sup> « (...) impresso o livro, o autor se converte em leitor desalinhado de si proprio, e que a letra de molde lhe revela desalinhos, (...) vai sem escrupulo appellar para a generosidade do publico », *idem*.

retouches pour perfectionner le langage et quelques améliorations au niveau de la méthode d'exposition, qui seront prises en compte dans la prochaine édition ; on se limite ici aux faits essentiels »<sup>136</sup>. L'historien reconnaît clairement donc que son écriture pose quelques problèmes. Apparemment, pour lui, ils représentent une dimension importante de son œuvre, mais qui peut être réglée plus tard. Cependant, il ne le fera pas. En effet, dans le prologue à la deuxième édition, publiée vingt ans après, les choses ne marchent pas comme il l'avait prévu : « on n'a pas la prétention de se distinguer par le talent et l'ornement de style ». Il explique que, parfois, les phrases seront laissées dans le texte, conformes à la première élaboration faite à partir des sources qu'il a étudiées. Ainsi « on trouvera, quelquefois, une période qui a été écrite plus de vingt ans avant celle qui la suit, ou celle qui la précède ». En outre, ce mélange de phrases et de périodes anciennes et nouvelles est marqué par une difficulté propre aux historiens – « tous le savent » – qui est celle de se détacher du « goût des sources ». Chez Varnhagen, la poussière des archives crée cette fonction mimétique, que définit Lessa. Il suit les documents tant au niveau historique que sur le terrain de la fiction, comme le prouve l'usage du récit de Pero Vaz de Caminha. En dépit de tout, il essaye de mettre en relief un « langage pur et correct », qui aurait aidé les « hommes politiques et de lettres » à maîtriser leur langue, selon le témoignage que plusieurs d'entre eux lui ont donné, quelques-uns personnellement<sup>137</sup>. Pour lui, le style n'est pas simplement un ornement de

<sup>136</sup> « Deixando de parte os retoques para o aperfeiçoamento da linguagem e apuro da fraze e alguns melhoramentos no methodo da exposição, que serão attendidos na edição immediata, nos limitaremos agora aos factos essenciaes », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil, op. cit.*, 1854, p. 481.

<sup>137</sup> « Pelo brilho e ornato do estylo não levamos, pois, a menor pretensão de campear. Irão os periodos muitas vezes como foram de primeiro jacto concebidos, em presença dos documentos estudados. As vezes se econtrará um periodo escripto, com a differença de mais de vinte annos de tempo, do que lhe segue, e do que o precede ; e todos sabem é difficil, ainda aos mais

l'écriture insignifiant pour la production du savoir, mais un composant de la mise en intrigue d'une histoire quelconque. Il n'y a donc pas, chez Varnhagen, de mépris pour le style.

\*\*\*

La question du style ne se borne pas simplement à son propre texte. On trouve souvent dans ses ouvrages des commentaires sur le style de quelques auteurs, y compris dans ses travaux historiques. Par exemple, dans la lettre, déjà citée, où il identifie Gabriel Soares de Sousa comme étant l'auteur du manuscrit dont il donne la version définitive, il remarque les rapports entre la compétence littéraire de l'auteur et ses potentialités scientifiques. Ainsi, la modestie de Gabriel Soares de Sousa, démontrée par l'affirmation que son intention n'était pas celle d'écrire une histoire avec un style réjouissant et de bon langage<sup>138</sup>, a été acceptée telle quelle par Varnhagen, comme on l'a déjà vu, qui valorise ainsi la *scientificité de l'auteur et du texte* : « Notre auteur est simple, presque primitif dans son style, mais il était un grand observateur et, quand on lit son livre, on a du mal à découvrir si, avec des études régulières, il aurait été meilleur géographe qu'historien, meilleur botaniste que chorographe, meilleur ethnographe que zoologiste »<sup>139</sup>. Le profil tracé est tout à fait en accord avec

---

exercitados, o despegar-se dos travos e resaios que por algum tempo deixam no gosto as fontes de que se bebe. A linguagem, porém, procurámos sempre que saísse puritana e de boa lei ; e neste sentido temos mais de uma vez ouvido, com certo desvanecimento, da propria boca de alguns de escriptores nossos, politicos e literatos, que a nossa obra havia tido grande parte a firma-los no manejo da lingua vernacula », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1877, p. XII.

<sup>138</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.*, 1851, in SOARES, G. S. de. 1974, p. 02.

<sup>139</sup> « O nosso autor é singelo, quase primitivo no estilo, mas era grande observador, e ao ler o seu livro, vos custa a descobrir se ele, com estudos regulares, seria melhor geografo que historiador, melhor botânico que corógrafo, melhor etnógrafo que zoólogo », *idem*, p. 03. Le



l'*esprit scientifique* du XIX<sup>e</sup> siècle : le pouvoir d'observation allié à l'objectivité descriptive. La seule chose qui importe sont les informations apportées par l'expérience de Gabriel Soares de Sousa, indépendamment de la forme narrative. Pourtant, la question du style est toujours là. Varnhagen pourrait ne rien dire, mais il semble important de rappeler au lecteur les raisons d'un mauvais style et ses compensations, c'est-à-dire un *style scientifique*. C'est ce qu'il fait à propos de lui-même.

L'œuvre du jésuite Fernão Cardim, écrite entre 1583 et 1601, et éditée par Varnhagen en 1847<sup>140</sup>, en est un autre exemple. Il ne déclare pas le style de Cardim bon ou mauvais, il est, tout simplement, *moins* scientifique que celui de Gabriel Soares de Sousa. Cela ne l'empêche pas d'être un texte « recommandable pour son style naturel et coulant, et pour la vérité de la peinture faite à partir de la vision sur place ». Bref, c'est là un style qui représente la conversion de l'autopsie en description de la couleur locale : ces paysages vierges qui « régalaient les yeux »<sup>141</sup>. Le style, ici du côté du beau, n'est pas méprisable.

---

jugement du XX<sup>e</sup> siècle ne sera pas très différent. Ainsi, par exemple, Alfred Métraux commente que « Soares de Sousa a un esprit scientifique étonnant pour son époque ». MÉTRAUX, A. *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*. Paris, P. Geuthner, 1928. p. 03.

<sup>140</sup> CARDIM, Fernão. *Narrativa epistolar de uma viagem e missão jesuítica pela Bahia, Ilhéos, Porto Seguro, Pernambuco, Espirito Santo, Rio de Janeiro, S. Vicente, etc., desde o anno de 1583 ao de 1590, indo por visitador o P. Christovam de Gouvêa*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1847, (Le nom de Varnhagen ne s'identifie que pour un « V » dans l'*Advertencia accidental*). Cette édition a été corrigée depuis pour d'autres historiens, parmi lesquels Capistrano de Abreu. Pour suivre l'évolution des éditions de Cardim, depuis Varnhagen, voir l'Introduction de Ana Maria de Azevedo à CARDIM, Fernão. *Tratado da terra e gente do Brasil*, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997, pp. 9-60 (surtout pp. 18-25).

<sup>141</sup> « A obra de Fernão Cardim, (...) é seguramente mais insignificante e destituída de merito scientifico que a precedente ; entretanto recommenda-se pelo seu estylo natural e fluente, e pela verdade da pintura feita com os objectos à vista, e as impressões, ainda de fresco recebidas dos encantos virgens que regalavam os olhos », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 1854, p. 296.

Dans un autre récit du XVI<sup>e</sup> siècle, celui de Pero Lopes de Souza, qu'il a publié en 1839, l'historien remarque que « sur le mérite de son style les littérateurs jugeront ; ils décideront si quelques pages descriptives ne rappellent pas la mélancolie du livre de son contemporain Bernardim Ribeiro »<sup>142</sup>. La comparaison avec celui-ci, poète bucolique portugais (1500-1552), ne laisse pas de doute sur quelques moments poétiques du récit de voyage écrit par Pero Lopes de Souza, considéré surtout comme une source historique fondamentale pour l'histoire du début de l'occupation du territoire brésilien par Varnhagen<sup>143</sup>. Si on ne peut pas dire que la dimension poétique autorise le récit, on ne peut pas dire non plus qu'elle l'interdit<sup>144</sup>. Au contraire, elle semble être une des raisons incitant à la lecture de Pero Lopes de Souza : « il ne convient pas d'anticiper les descriptions, quelquefois poétiques, qu'on lit dans le *Diário* », prévient Varnhagen dans la notice biographique sur l'auteur qui précède le récit<sup>145</sup>.

<sup>142</sup> « Do merito do seu estilo ajuizarão os nossos literatos, e decidirão se algumas paginas descritivas não fazem recordar a saudosa melancolia do saudoso livro de Bernardim Ribeiro seu contemporaneo », Souza, Pero Lopes de. *Diário da navegação da Armada que foi à Terra do Brasil – em 1530 – sob a Capitania-Mor de Martim Affonso de Souza*. Escripito por seu irmão Pedro Lopes de Souza. Lisboa, Typografia da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Uteis, 1839. Publicado por Francisco Adolfo de Varnhagen, Socio da Academia R. das Sciencias de Lisboa, A. da Reflexões Criticas à preciosa obra de Gabriel Soares, p. xbiij.

<sup>143</sup> *Idem*, p. bj.

<sup>144</sup> Sur le récit de Pero Lopes de Souza, voir entre autre la présentation et les commentaires de Varnhagen à cette édition, à la deuxième (1847), à la troisième (1861) et à la quatrième (1867) édition, aussi : SOUZA, Pero Lopes de. *Diário de navegação – 1530-1532*, estudo crítico por Eugênio de Castro, prefácio de Capistrano de Abreu, Rio de Janeiro, Typographie Leuzinger, 1927 ; BARROS, Manuel Francisco de. (Vicome de Santarém) *Analyse du Journal de la navigation de la flotte qui est allée à la terre du Brésil, en 1530-1532, par Pedro Lopes de Souza, publié par la première fois à Lisbonne par M. de Varnhagen*, Paris, Fain & Thunot, 1840 ; AVELLA, Nello. « Il Diário de navegação di Pero Lopes de Souza : due fratelli e il naufrago », in *Quaderni portoghesi*, 5, 1979 ; RADULET, Carmen M. « Politica e miti ederici in una relazione del 1533 sulla spedizione di Martin Afonso de Souza », in *Litterature d'America*, 8, 1981.

<sup>145</sup> « Não convem antecipar as descripções que se lêem no seu Diario, por vezes poetico », Souza, Pero Lopes de. *Diário da navegação da Armada que foi à Terra do Brasil*, 1839, *op. cit.*, p. xbj. Cité aussi dans la notice biographique de Pero Lopes de Souza que Varnhagen a écrit pour la *Revista do IHGB*, 5, 1843, pp. 352-356 (citation p. 352).

Le style du père Vieira est aussi un objet d'analyse pour Varnhagen. Il considère que ce « style, toujours courant et vif, est, parfois, majestueux, car il avait des inspirations sublimes. Son langage est toujours correct, agréable et pur »<sup>146</sup>. Pourtant, le style ou l'écriture de Vieira sont passibles de critiques. Varnhagen laisse la place, dans le récit, à l'un des plus « respectables critiques » du jésuite, l'évêque D. Francisco Alexandre Lobo, qui fait des reproches aux capacités littéraires de Vieira, y compris, indirectement, son style : « le génie de Vieira, bien que rare et sublime, n'est pas arrivé à un total accomplissement », il lui manquait une « puissante fantaisie et une imagination riche et légère, qui peint tout, anime tout, rend tout intéressant, soit par les couleurs vives, soit par le mouvement des images »<sup>147</sup>. Enfin, ce sont l'écriture et le style du père Vieira qui donnent à Varnhagen l'opportunité de commencer sa critique de ce dernier, et d'une certaine façon, des jésuites.

La question du style des sources amène Varnhagen à discuter le degré de pureté de la langue. Ainsi, dans l'introduction de l'*Historia da luctas com os Holandezes no Brazil* (l'*Histoire des luttes avec les Hollandais dans le Brésil*), ouvrage publié en 1871, l'historien analyse le travail de D. Manuel de Menezes, écrit au XVII<sup>e</sup> siècle, mais qui n'a été édité qu'en 1859 (avec plusieurs erreurs que Varnhagen a constatées car il a eu la chance d'avoir trouvé en Espagne une copie du manuscrit). Selon Varnhagen, D. Manuel de Menezes n'avait pas les qualités ni de l'historien ni du chroniqueur. Il fatigue le lecteur avec des détails sans importance, et son style, bien que « courant et clair », « abuse du

<sup>146</sup> « O seu estylo sempre corrente e vivo é às vezes magestoso ; pois inspirações lhe acodiam sublimes. Sua linguagem é sempre correcta, agradável e pura », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1857, p. 50.

<sup>147</sup> « O genio de Vieira 'bem que raro e sublime, não foi completo. A entendimento estupendo, a memoria felicissima, não se ajuntou poderosa fantasia e imaginação rica e suave, que tudo

vacabulaire maritime, ne garde pas toujours la gravité convenable, et arrive même à une certaine négligence, employant des expressions espagnoles sans nécessité, ou même quelques mots purement espagnols au milieu d'une locution portugaise »<sup>148</sup>. La critique que fait Varnhagen du style de D. Manuel de Menezes, dont le manuscrit date du XVII<sup>e</sup> siècle, est presque une autocritique, dans la mesure où on lui reprochera, tout au début du XX<sup>e</sup> siècle, exactement la même chose : l'intervention d'expressions, surtout espagnoles, dans son écriture<sup>149</sup>.

\*\*\*

L'analyse du style des auteurs des sources historiques dont Varnhagen se sert, lui donne l'occasion d'expliquer à ses lecteurs comment la fonction mimétique se développe entre la découverte, la critique des documents et la mise en écriture. Il a un peu les défauts de chacun, mais aussi leurs qualités.

Je crois que la question du style dans l'œuvre varnhagenienne signale une des voies que le débat entre histoire et littérature a prise au cours du XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil. La question se poursuit pendant le XX<sup>e</sup> siècle, et s'arrête aux années soixante-dix, moment où l'historiographie brésilienne n'a plus aucun

---

pinta, tudo anima, tudo torna interessante, ou com viva propriedade de côres, ou pelo grave movimento e vida das imagens », *idem*.

<sup>148</sup> « D. Manuel não descobre neste livrinho, (...) grandes dotes de historiador, nem de cronista. (...) Cansa o leitor dando-lhe conta de *questões de detalhes* (...). No estylo é corrente e claro, mas abusa de termos de mar ; nem sempre guarda a conveniente gravidade, echega a ser descuidado, empregando alguns espanholismos desnecessarios, ou antes algumas palavras puramente espanholas no meio da locução portuguesa ». VARNHAGEN, F. A. de. *Historia das luctas com os Holandezes no Brazil*, *op. cit.*, pp. XIX-XX.,

<sup>149</sup> Voir par exemple le rapport de la commission qui a analysé l'*Historia da independencia do Brasil*, *op. cit.*, 1916, p. 18. Il faut rappeler que le contact de Varnhagen avec la langue portugaise est un idiome parmi d'autres qui l'entourent, et en plus la langue espagnole était l'idiome de sa femme.

doute sur sa scientificité. Le style n'importe pas à la science historique. Elle l'aurait non seulement identifié, mais elle se serait aussi immunisée contre le *microbe littéraire*.

Il faut attendre tous les mouvements issus du *linguistic turn*<sup>150</sup>, qui, au Brésil, arrive avec dix ans de retard, pour que la question, même timidement, puisse être reprise d'une façon légitime dans le milieu académique<sup>151</sup>.

<sup>150</sup> La bibliographie sur le sujet est significative. Je ne cite que quelques articles et ouvrages importants qui ont rapport avec le sujet : Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, (1971) 1978 ; WHITE, Hayden. *Metahistory. The historical imagination in nineteenth-century Europe*, Baltimore/London, The Johns Hopkins University Press, 1973 ; GAY, Peter. *Style in history, op. cit.* ; CANARY, R. H./KOZICKI (eds.), *The writing of history. Literary form and historical understanding*, London, The University of Wisconsin Press, 1978 ; CERTEAU, M. *L'écriture de l'histoire, op. cit.* ; STONE, Lawrence. « The revival of narrative. Reflections on a new old history », *Past and Present*, 85, 1979, pp. 3-24 ; HOBBSAWM, Eric. « The revival of narrative : some comments », *Past and Present*, 86, 1980, pp. 3-8 ; BAYLAN, Bernard. « the challenge of modern historiography », in *The American Historical Review*, 87, 1982, pp. 1-24 ; RICŒUR, Paul. *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 1983-1985 ; « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », *Annales. E.S.C.*, 1988, pp. 291-293 ; HARLAN, David. « Intellectual history and the return of literature », in *The American Historical Review*, 94, 1989, pp. 879-907 ; ELEY, Geoff. « De l'histoire sociale au 'tournant linguistique', dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », in *Genèses*, 7, 1992, pp. 163-193 ; HARTOG, François. « L'art du récit historique », in *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, Éditions Autrement, Série Mutations n° 150/151, 1995, pp. 184-193 ; CARRARD, Philippe. *Poétique de la nouvelle histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Dijon, Éditions Payot Lausanne, 1998 ; CHARTIER, R. *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude, op. cit.* (surtout la première partie) ; RICŒUR, Paul. « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », in *Annales.HSS*, 55° année, n° 4, juillet-août 2000, pp. 731-747 ; RICŒUR, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000 ; REVEL, Jacques. « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie*, 1, 1995, pp. 43-70 ; REVEL, Jacques. « Raconter et connaître : les usages du récit en histoire », in *Divinatio, studia culturologia series*, Sofia, Maison des Science de l'Homme et de la Société, vol. 13, spring-summer 2001, pp. 9-34.

<sup>151</sup> Les travaux de Manoel S. Guimarães s'insèrent dans cette tendance de renovation de l'historiographie au Brésil : GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Nação e civilização nos trópicos : o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e o projeto de uma História Nacional », *op. cit.* ; GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Repensando os domínios de Clio : as angústias e ansiedades de uma disciplina », in *Revista Catarinense de História*, n° 5, 1998, pp. 5-20 ; GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Usos da história : refletindo sobre identidade e sentido », in *História em Revista*, Pelotas, v. 6, dezembro de 2000, pp. 21-36. Voir aussi SCHAPOCHNIK, Nelson. *Letras de fundação : Varnhagen e Alencar - projetos de narrativa instituinte*, Dissertação de mestrado apresentada ao Programa de pós-graduação em História Social do Depto. De História da FFLCH/USP, sob a orientação de Nicolau Sevcenko, 1992. On peut citer comme représentative de cette tendance aussi l'article récent de : CARVALHO, José Murilo de. « História intelectual no Brasil : a retórica como chave de leitura », in *Topoi, Revista de História*, 1, 2000, pp. 123-152.

## 2.4. Au nom du père. Ou les limites de l'objectivité dans l'œuvre varnhagenienne

« Les faits historiques sont, par essence, des faits psychologiques ».

Marc Bloch<sup>152</sup>

### 2.4.1. L'audace de Varnhagen<sup>153</sup>

Dans une lettre envoyée de Vienne, le 1<sup>er</sup> mars 1873, à José Carlos Rodrigues, alors rédacteur de la revue *O novo mundo*, publiée à New York, et un des premiers biographes de Varnhagen, l'historien remarque, en passant :

« Hier m'est venu en tête que, peut-être, vous, dans cette grande ville, n'avez aucun exemplaire de mon *Histoire générale du Brésil*, où, dans le deuxième volume, je dédie une section – la 53<sup>ème</sup> – aux services rendus par mon père à Ipanema, que peut être, vous voudriez connaître. Je me suis souvenu, donc, de vous envoyer, comme un prêt à usage, les nouvelles feuilles (déjà préparées pour les additions à la deuxième édition) de cette section. (...) Je dois ajouter ici qu'en 1858, Caquet à Paris a gravé une médaille en bronze, à l'effigie de mon père, avec d'un côté l'inscription – Varnhagen Restaurador do Ipanema [*Restaurateur*] – et de l'autre côté ' 1<sup>er</sup> novembre 1818' »<sup>154</sup>.

<sup>152</sup> BLOCH, Marc. *Apologie pour l'historien ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, préface de Jacques Le Goff, édition annotée par Étienne Bloch, 1997, p. 156.

<sup>153</sup> Mon but ici n'est pas de faire une tentative de *psychanalyse sauvage*, comme dit Pierre Nora dans la présentation des *Essais d'ego-histoire*, mais de remarquer quelques traits du rapports de Varnhagen vis-à-vis de son père pour ainsi essayer de comprendre les limites de l'objectivité de son œuvre. Sur le rapport entre l'histoire et la psychanalyse Peter Gay affirme que : « Both history and psychoanalysis are sciences of memory, both are professionally committed to skepticism, both trace causes in the past, both seek to penetrate behind pious professions and subtle evasions. History and psychoanalysis thus seem destined to collaborate in fraternal search for the truth about the past », GAY, Peter. *Freud for historians*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1985, pp. 211-212.

<sup>154</sup> « (...) Me ocorreu que talvez não possuía V. S<sup>a</sup> nessa grande cidade nenhum exemplar da minha *Historia Geral do Brazil*, em cujo 2<sup>o</sup> vol. dedico uma secção – a 53<sup>a</sup> – aos serviços de meu pai no Ipanema, que talvez V. S<sup>a</sup> deseje conhecer. – Lembrei-me, pois, de enviar a V. S<sup>a</sup>,

Voici un exemple, peut-être le plus touchant, qu'illustre les limites de l'objectivité dans l'œuvre de Varnhagen. Il analyse l'importance des mines de fer pour la nation, ou plutôt l'importance qu'a eue l'action de son père Friedrich Ludwig Wilhelm de Varnhagen, directeur de l'entreprise, dont la mort, en 1842, l'a empêché de prendre connaissance de l'hommage que lui rend son fils. Varnhagen mélange tout : avant et après ; particulier et général ; père et fils !

Les commentateurs de Varnhagen ne remarquent presque pas cet épisode et n'y voient pas un élément très important. Il est, normalement, associé aux défauts de l'historien, et ne fait pas l'objet d'une analyse plus appuyée. Dans ce sens, Pedro Calmon est une exception. Il perçoit une autre caractéristique assez significative, commune aux deux Varnhagen, qui relève d'un trait identitaire : alors que Francisco de Varnhagen, qui pourrait être à jamais portugais, voudrait avoir la nationalité brésilienne, son père adopte la nationalité portugaise. Deux attitudes opposées, mais qui participent d'un même mouvement : la quête de la nationalité, l'identification avec une nation<sup>155</sup>.

Friedrich de Varnhagen est introduit dans l'histoire du Brésil comme quelqu'un qui a eu un rôle important dans la construction de la nation brésilienne. Varnhagen, le fils, ne cache pas son émotion en se référant au thème. Ainsi la première observation du sommaire détaillé du chapitre est la suivante : « Satisfaction qu'a l'auteur à traiter du sujet »<sup>156</sup>. Le titre de la section est lui aussi clair et précis : « Mines de fer. Varnhagen est l'exécuteur des

---

por emprestimo, as folhas adjunctas (já preparadas para as addições da 2ª edição) que contém essa secção ; (...). – Devo aqui acrescentar que em 1858 se gravou por Caquet em Pariz uma medalha de bronze, com a effigie de meu n pai e a inscripção – Varnhagen Restaurador do ipanema – à roda, e no verso – 'Ao dia 1º de Novembro de 1818' etc », in *Correspondência activa*, *op. cit.*, pp. 395-396.

<sup>155</sup> CALMON, Pedro. « Varnhagen », *Revista do IHGB*, 338, 1983, pp. 249-258 (citation pp. 249-250). Francisco Iglésias mentionne que Varnhagen a écrit un « chapitre passionnel pour défendre l'œuvre paternelle », mais il n'avance pas davantage, voir IGLÉSIAS, F. *op. cit.*, p. 77.

projets du roi »<sup>157</sup>. Ensuite, dans une note en bas de page, il explique les raisons de ce qu'il appelle une *audace* :

« Malgré la vérité des faits, nous n'aurions peut-être pas osé éventer la proposition, si depuis 1822 elle n'avait pas été publiée (et sans contestation) dans le *Mémoire* de l'honoré sénateur Vergueiro, dont nous avons cherché à suivre les propos : 'Il était réservé au comte de Palma – dit Vergueiro – de faire exécuter le grand et constant *projet de S. M.* et à F. L. G. Varnhagen d'être son exécuteur'. 'Jean VI (dit l'illustre F. Denis), appela quelques mineurs... sous la direction du colonel Frédéric Varnhagen. Les travaux de cet homme habile furent couronnés d'un plein succès »<sup>158</sup>.

C'est dire que l'importance de l'événement ne serait pas une exagération de Varnhagen, comme l'attestent bien les témoignages d'un homme politique et d'un intellectuel étranger très respecté au Brésil. Cependant, dans la deuxième édition, il modifie le titre : « Mines de fer. Premières fonderies à Point Grand »<sup>159</sup>. Il explique, aussi dans une note de bas de page, pourquoi il l'a changé : « Nous avons préféré ce titre car il est plus générique et plus modeste »<sup>160</sup>. Pourtant, à vrai dire, à l'exception de la dénomination du chapitre, le texte de cette deuxième édition n'est pas si différent de celui de la première.

<sup>156</sup> « Satisfações do autor ao tratar do assumpto », *op. cit.*, 1857, T. II, Indice, p. f.

<sup>157</sup> « Minas de ferro. Varnhagen é o executor dos projectos d'elrei », *op. cit.*, vol. II, 1857, p. 357.

<sup>158</sup> « Apezar da verdade dos factos não houveramos talvez ousado aventar a proposição, se ja desde 1822 não corresse ella impressa, (e sem haver sido contrariada) na Mamoria do honrado senador Vergueiro, cujas proprias palavras procuramos seguir ; (...). 'Estava reservado (diz) ao conde de Palma fazer executar o grande e constante *projecto de S. M.* e a F. L. G. Varnhagen a ser o *executor delle*' ». La citation de Denis est originalement en français, idem.

<sup>159</sup> « Minas de ferro. Primeiras fundições em Ponto Grande », *op. cit.* vol. II, 1877, 10a, Vol. 3, T. V. p. 185.



### 2.4.2. *Même l'histoire d'un père a besoin d'une théorie de l'histoire et de sources fiables*

Les explications données par Varnhagen pour introduire l'histoire de son père dans le processus historique brésilien vont au-delà des affirmations du sénateur Vergueiro et de Ferdinand Denis. Après avoir fait un exposé sur l'histoire de l'exploitation des métaux précieux dans le Brésil colonie, il considère qu'est venue l'heure de raconter celle du fer : « l'histoire de l'exploitation minière de fer est digne d'étude et de méditation ». Les justifications sont de deux ordres : la première est liée à la notion d'histoire de l'auteur et du sénateur Vergueiro : « selon celui-ci – explique Varnhagen – ‘étant donné que l'histoire est un enseignement pratique, où sont épurées les vérités de la théorie, et le Brésil devant avoir, dans un avenir proche, plusieurs édifications de manufactures importantes, il ne peut pas se désintéresser de l'histoire de la fondation de ce qui doit fournir des outils à tous’ ».<sup>161</sup>

La deuxième justification est d'ordre éminemment factuel, et ne se trouve que dans la deuxième édition de l'*Histoire générale* : il faut étudier cette fonderie car elle a été le premier établissement industriel du Brésil<sup>162</sup>.

Varnhagen se met au travail, ayant pour sources le travail du sénateur cité plus haut et le « grand nombre de documents sur le sujet » qu'il a hérités de son père. Il pouvait, avec ces sources, remplir plus d'un volume sur le thème, « si les lois de l'histoire, et d'une histoire générale, ne lui imposaient pas la

<sup>160</sup> « Por mais genérico e modesto, preferimos este titulo ao que levou esta secção na 1ª edição », *op. cit.*, 1877, 10a, V. 3, T. V, p. 185.

<sup>161</sup> « A historia dos acontecimentos da mineração de ferro no Brazil não deixa de ser digna de estudo e meditação ; pois como diz o illustre senador Vergueiro, (...) ‘Sendo a historia um ensino pratico, em que se apuram as verdades da theoria, (...) e encarando o Brazil no futuro tantos estabelecimentos fabris, não pode deixar de interessar a historia da fundação do que deve fornecer instrumentos a todos », *op. cit.*, 1857, V. II, p. 358.

<sup>162</sup> *op. cit.*, 1877, 10a, T. III, V. V, pp. 185-186.

brièveté de rigueur »<sup>163</sup>. C'est une précision importante. Elle ne fait pas référence seulement aux contraintes qu'imposent les principes de l'exposition narrative – les lois de l'histoire – mais aussi à la question prosaïque que les activités de son père, dans la fonderie, pouvaient produire une grande histoire.

#### 2.4.3. *L'historien devant le juge : le lecteur*

En dépit des justifications et des éclaircissements que Varnhagen apporte tout au début du chapitre, il sent le besoin de les renforcer avant d'entamer la rédaction des événements d'une manière plus régulière :

« Les faits simplement documentés prouveront, à notre avis de façon suffisante, que la gloire d'être l'exécuteur des projets du Sire D. João était réservée à l'officier et ingénieur Varnhagen, (...). Et ce n'est pas de la faute de celui qui écrit, mais c'est cependant une raison de fierté, si cette gloire indisputable tourne à son propre profit. Rendre justice à la mémoire de quelqu'un qui a si bien servi, est un devoir de l'historien. Tant pis pour lui si la peur de passer pour immodeste surmonte, dans ce moment, les nobles sentiments de pitié filiale ! Il faut qu'il prouve tout ce qu'il affirme, vu la délicatesse de la matière. En ne narrant que la vérité, il ne doit pas se couvrir de la pudeur et de l'hypocrisie, surtout s'il n'a pas fait vœu d'humilité. Et Dieu sait que lorsque nous avons conçu l'idée de cette œuvre nous étions très loin d'imaginer que nous devrions consigner de tels services. Passons au sujet, et le lecteur sera le juge »<sup>164</sup>.

<sup>163</sup> « Graças ao extenso trabalho do illustre autor, e ao grande número de documentos que sobre tal assumpto herdamos, poderíamos dedicar a elle mais de um volume, se as leis da historia, e de uma historia geral, nos não imponessem a devida brevidade », *op. cit.*, 1857, T. II, p. 358.

<sup>164</sup> « Os factos singelamente documentados irão provando, a nosso ver sufficientemente, que a glória de ser o executor dos projectos do Sr. D.). E não é culpa de quem escreve, e sim para elle muita honra, que essa gloria indisputavel reverta em favor proprio. Tributar justiça devida à memória de quem tão bem serviu é dever do historiador, e mal delle se os receios de passar

Certes, c'est un fils qui écrit à propos de son père, en rédigeant une histoire générale de son pays, qui n'est même pas celui de son père. De plus, son père n'est pas un homme politique important, ni un savant réputé ni un génie<sup>165</sup>. Bref, il n'est que son père. Toutefois, Francisco A. de Varnhagen n'est pas simplement un fils, il est historien. Et les historiens au nom des *lois de l'histoire*, de la *vérité*, de la *mémoire*, ont le *devoir* de raconter l'histoire des hommes qui ont contribué à la construction de la nation, même s'il s'agit de celle de son père. Ce n'est pas donc de sa faute ! Il ne fait que suivre une conception d'histoire et une méthode. Malgré tout, dans ce cas, l'historien est toujours suspect de subjectivité. En conséquence, il ne peut plus être le juge de l'histoire. La tâche est alors transférée au *lecteur*.

La narration des exploits de son père commence avec son installation au Brésil, où il arrive « plein d'ardeur, d'ambition et d'espoirs »<sup>166</sup>, qualités qui ont inspiré à D. Rodrigo de Sousa Coutinho, comte de Linhares, alors ministre de la guerre et des affaires étrangères, et responsable des travaux d'aménagement de la fonderie d'Ipanema, une grande « confiance »<sup>167</sup>. Comment le sait-il ? Par un

---

por immodesto superam em tal momento aos nobres sentimentos de piedade filial ! – Trate de provar quanto assevera, já que a tarefa é tão melindrosa ; e, narrando só a verdade, não se cubra de pejo nem de hipocrisia, quando não fez profissão do voto de humildade. E Deus (...), sabe quão longe estavamos, quando concebemos a idea desta obra, de imaginar que deveríamos nella, e ate em uma secção exclusiva della, ter que consignar taes serviços. Vamos aos assumpto, e o leitor será juiz », *op. cit.*, T. II, 1857, pp. 358-359. Dans la deuxième édition de l'*Histoire générale*, Varnhagen a enlevé le nom de son père de ce passage et se réfère à lui comme un « ingénieur distingué », *op. cit.*, 1877, 10a, V. 3, T. V, p. 186.

<sup>165</sup> Toutefois Varnhagen a essayé de changer ce profil, en donnant à son père des caractéristiques plus intellectuelles. Il propose par exemple que son père devienne membre de l'IHGB : « J'ai vous envoyé de São Paulo, (...) deux œuvres de Eschwege (...) pour l'Institut. Dans les deux, il y a des écrits et observations de mon père. Il me semble que la réception de ces œuvres serait une bonne occasion pour les proposer tous les deux comme membres de notre Institut » ; ( « Esqueceu-me dizer que de S. Paulo remetti (...) duas obras de Eschwege (...) para entregar ao Instituto, em ambas as quaes se contêm escriptos e observações de meu Pai. Parece-me que será a sua recepção uma boa occasião para serem ambos propostos socios do nosso Instituto »), in *Correspondência activa*, pp. 58-61 (citation pp. 58-59).

<sup>166</sup> « (...) então cheio d'ardor, de ambição e de esperanças », *op. cit.*, T. II, 1857, p. 360.

<sup>167</sup> Sur le rôle historique de D. Rodrigo de Sousa Coutinho, voir MAXWELL, Kenneth. « Condicionismos da independência do Brasil. d) A geração de 1790 e a idéia de império

document hérité, bien sûr, dont l'original est devant lui. Il le donne au lecteur-juge qui, ainsi pourra faire la même déduction que lui. Il s'agit d'une lettre contenant les premières orientations données à Friedrich de Varnhagen, qui devait faire un état des lieux de la fonderie<sup>168</sup>. Pour raconter quelques sensations qui se fixent dans l'esprit de son père pendant cette première inspection, Varnhagen se sert d'un autre type de source, la mémoire : « plusieurs années plus tard, Friedrich de Varnhagen n'avait pas encore effacé l'impression que lui avait laissée le mont d'Araçoiaba, qu'il se représentait comme un des plus riches de l'orbe »<sup>169</sup>. Varnhagen donc se souvient de ce dont son père se souvenait.

Friedrich de Varnhagen rend compte au comte de Linhares des résultats de cette expédition dans une lettre, dont Varnhagen fils reproduit quelques fragments. Ce qu'il faut retenir ici, c'est la qualité de la source : l'historien n'a que le brouillon de la lettre qui, de plus, est incomplet<sup>170</sup>.

#### 2.4.4. *L'historien et le père offensé*

Après cette lettre, le ministre de la guerre reçoit de Varnhagen un plan pour l'établissement d'une nouvelle fabrique. Entre-temps, le comte de Linhares a reçu du consul du gouvernement brésilien en Suède l'annonce qu'il avait embauché une colonie complète d'ouvriers pour les fonderies de fer au Brésil,

---

luso-brasilien », in SILVA, Maria Beatriz Nizza da. (Coordenação de) *O império luso-brasilien, 1750-1822*, Lisboa, Editorial Estampa, 1986, pp. 373-382.

<sup>168</sup> Voir l'office du comte de Linhares à Varnhagen daté le 21 février 1810, de São Paulo, *op. cit.*, T. II, 1857, pp. 360-361.

<sup>169</sup> « Ainda muitos annos depois não se lhe havia a Varnhagen apagado da idéia a impressão que lhe fez o morro d'Araçoiaba, que conceituava um dos mais ricos depositos de ferro que existe no orbe », *idem*, p. 362.

<sup>170</sup> « Varnhagen, Inf. ao C. de Linhares, borrão incompleto, em poder do autor », *idem*, p. 363.

placées sous les ordres de Carlos Gustavo Hedberg. Friedrich de Varnhagen devrait développer son projet avec le suédois. Ce qui n'a pas du tout marché. Les deux hommes entrent en désaccord sur les principes techniques qui devraient organiser la fonderie. Toutefois, Varnhagen fils avertit son *lecteur* : « à propos de cet individu [Hedberg], de ce qu'il y avait de honteux dans son contrat, et de la manière dont il a abusé, dès le début, les bonnes intentions du comte de Linhares, nous ne dirons rien »<sup>171</sup>. En fait, il essaye. Initialement, il est vrai, sur l'individu, il ne rien dit directement. Les différentes manière d'écrire l'histoire, pourtant, lui donnent l'occasion d'un arrêté de compte. Hedberg, qui *avait* (la suspicion, marquée par ce conditionnel, est évidemment de Varnhagen) donc l'appui du comte de Linhares, dédaigne la *junte administrative* qui a été créée pour gérer l'entreprise d'exploitation du fer. De cette *junte* faisait partie, outre Friedrich de Varnhagen, « l'intègre Martim Francisco, et le prudent *paulista* maréchal Arouche, qui devient un grand admirateur et un ami de Varnhagen [père], comme le démontre bien la correspondance échangée entre les deux hommes, correspondance que nous possédons »<sup>172</sup>. On note, immédiatement, qu'à côté de son père, il y a un individu *intègre* et un autre qualifié de *prudent*. Les adjectifs ne sont pas placés au hasard. Ils occupent une place stratégique dans l'économie du texte. Avec eux, Varnhagen commence à définir deux champs : celui du bien et celui du mal.

Dans ce contexte, il devient difficile pour Varnhagen de tenir la promesse qu'il avait faite au lecteur de ne rien dire sur l'individu Hedberg. Il

<sup>171</sup> « Acerca desse individuo, do que houve de vergonhoso em seu contracto, e de como abusou desde o principio das boas intenções do conde de Linhares, nada diremos », *idem*.

<sup>172</sup> « Faziam parte desta, além do dito Varnhagen, o íntegro Martim Francisco, e o prudente paulista merechal Arouche, ao depois grande apreciador e amigo de Varnhagen, como no-lo evidencia a correspondencia de ambos que possuimos », *idem*, p. 364.

trouve un subterfuge. Il ne parle pas des caractéristiques personnelles du Suédois, mais de sa compétence en tant qu'expert dans le domaine pour lequel il a été embauché. « Hedberg, qui – dit Varnhagen – n'était pas un homme d'étude, qui n'était pas bien informé sur les progrès de la science métallurgique en Europe, qui des mines fer ne connaissait que les petits-fours qu'il y avait en Suède, a déclaré devant la *junte* vouloir faire bâtir plusieurs de ces petits-fours »<sup>173</sup>. Le *sensé* Friedrich de Varnhagen argumente et montre à la *junte*, toujours selon son fils, les inconvénients de la proposition de Hedberg. Par simple bon sens, dit Varnhagen, car celle-là n'avait pas de connaissances spécifiques sur la matière, elle décide de soutenir son père. Il reste à São Paulo, explique l'historien, pour éviter que Hedberg ne fasse trop de bêtises<sup>174</sup>.

Le soutien que le gouvernement accorde à Varnhagen père est pourtant ambigu. Tout en faisant son éloge, il lui demande de collaborer avec Hedberg. En plus, précise le fils, son père ne devait pas le « contredire », et il fallait lui demander 'avec beaucoup de modération' des explications sur ses plans, car il était 'essentiel de ne pas le contrarier' »<sup>175</sup>. Varnhagen s'abstient de réfléchir sur ce qu'il pense être un « étrange avis »<sup>176</sup>. À partir de ce point, la trame de l'histoire du père de Varnhagen se charge d'ingrédients feuilletonesques. Lorsque Hedberg prend conscience que Friedrich de Varnhagen reste, « il perd la tramontane ». Il écrit, tout de suite, une lettre au comte de Linhares en

<sup>173</sup> « Hedberg que não era homem d'estudos, que não estava a par dos progressos da sciencia mettallurgica na Europa, que de minas de ferro não entendia mais que o saber lidar com forninhos como os que tinha na Suecia, declarou à junta que se propunha construir varios desses forninhos », *idem*.

<sup>174</sup> *Idem*, p. 365.

<sup>175</sup> « (...) louvar a Varnhagen os seus serviços, e recomendar-lhe ao mesmo tempo que se unisse a Hedberg, e não o contradicesse ; acrescentando que a este último se deviam pedir 'com muita moderação' as explicações acerca dos seus planos ;pois era, 'mui essencial não o desgostar' », *idem*.

<sup>176</sup> *Ibidem*.

montrant les grands dommages pour le bien public que la permanence d'un « juge intelligent », précise Varnhagen fils, pourrait produire. « L'ingénu » ministre de la guerre croit en Hedberg. Il déclare à celui-ci avoir « *les yeux ouverts* sur l'habile officier Varnhagen' »<sup>177</sup>. Mécontent de la situation, Friedrich de Varnhagen part à Rio de Janeiro. Le gouvernement, toujours selon le récit de son fils, lui donne un autre emploi « conforme à ses talents », à Minas Gerais. Cette nouvelle mission ne dure pas longtemps. Friedrich de Varnhagen est appelé à retourner à la fonderie d'Ipanema, puisque les membres de la *junte* ne sont plus satisfaits du travail de Hedberg. Il constate que ses prévisions sur la gestion du Suédois se sont confirmées. Le gouvernement envoie une commission sur place qui confirme la constatation de Friedrich de Varnhagen. La solution est alors, selon la commission, de reconduire celui-ci à la direction de l'entreprise. Hedberg réagit. Il est démissionné par une décision royale, le 27 septembre 1814.

#### 2.4.5. *Au milieu des intrigues, le fer est fondu*

« Il est temps de plaire à l'esprit avec des visions plus agréables : l'ordre commence à apparaître ». Voici les mots élogieux qui figurent au début du chapitre que l'illustre sénateur Vergueiro a nommé : 'Directoire de

<sup>177</sup> « Abstenhamo-nos agora de reflexões sobre tão estranho aviso. (...) Com a noticia de que varnhagen ficaria em São paulo, Hedberg perdeu o tino, e, à volta do mesmo correio, escreveu ao conde de Linhares tudo quanto nesse momento lhe ocorreu para provar os grandes prejuizos que poderiam resultar ao bem publico, (...) de semelhante permanencia na provincia do seu intelligente juiz. Acreditou suas intrigas o ingenuo conde de Linhares, (...) declarando ter '*os olhos abertos*' sobre o habil official Varnhagen », *idem*. L'adjectif « ingénu » avec lequel il caractérise le comte de Linhares a été supprimé dans la deuxième édition, voir 1877, V. 3, T. V, 10a p. 193.

Varnhagen' »<sup>178</sup>. C'est ainsi que Varnhagen ouvre la partie du chapitre dédiée à l'exaltation de son père. Pour éviter les accusations de partialité et le reproche d'une analyse subjective dans un moment comme celui-là, il ruse en laissant les autres parler pour lui. Quelqu'un d'important comme Vergueiro, par exemple. Les éloges se succèdent : « Varnhagen commence à réaliser l'idée que le roi a de lui. Ses œuvres me semblent faites avec correction, sécurité, savoir-faire et économie' »<sup>179</sup>. La source est toujours Vergueiro.

Les « intrigues », cependant, poursuivent son père. Le collègue de Friedrich de Varnhagen, W. L. Eschwege, par jalousie selon Varnhagen fils, aurait participé, lui-aussi, à ce réseau d'intrigues dirigées contre lui<sup>180</sup>. Friedrich

<sup>178</sup> « 'É tempo de recrear o espirito com vistas mais agradeveis : a ordem principia a aparecer'. Eis as lisonjeiras palavras com que encabeça o illustrado senador Vergueiro o capítulo do seu trabalho que intitulou : 'Directoria de Varnhagen' », *op. cit.*, T. II, 1857, p. 367.

<sup>179</sup> « 'Varnhagen principia a desempenhar o conceito que dele fez Sua Alteza Real : as suas obras me parecem feitas com justeza, segurança, pericia e economia », *idem*.

<sup>180</sup> Varnhagen est très dur avec l'œuvre de Eschwege. Il l'accuse même de plagier son père : « On observe un esprit également critique ou satirique dans les œuvres géologiques de Eschwege (qui ont été écrites en allemand), *Pluto Brasiliensis* et *Bcitrage zur gebirskskunde Brasiliens etc.* Le plaisir de critiquer [d'Eschwege] est critiqué par d'autres géologues, qui après lui ont visité les cantons de Minas, où Eschwege a habité pendant quelques années. Il a acquis davantage un nom par la publication, en Allemagne, de ses écrits, quelques traductions et de plusieurs cartes de l'intérieur du Brésil (copiées en partie sur des manuscrits anciens qu'il a trouvés), que par des legs scientifiques au Brésil, qui ne lui doit presque que la mesure barométrique de quelques montagnes, l'enseignement de la méthode, en Congonhas [région de São Paulo], pour fondre le minéral de fer dans des petits-fourns suédois, et la publication en Allemagne, durant la période où il a séjourné au Brésil, d'un journal scientifique, consacré au Brésil, dans lequel ont été publiés des travaux de Varnhagen et Feldner. Il a, quelquefois, profité dans ses deux œuvres mentionnées, des travaux de Varnhagen et Feldner, mais sans les citer, sinon pour les contredire » (« Um espirito igualmente critico ou antes satyrico se adverte nas obras geologicas de Eschwege (escriptas em allemão) *Pluto Brasiliensis* e *Achegas para o conhecimento montanistico do Brazil*. Esse prazer de criticar tem sido castigado com as censuras rasoaveis, que as suas observações fazem outros geologos, que apoz elle vão visitando as comarcas de Minas, onde especialmente residiu Eschwege por alguns annos ; adquirindo mais nome pela publicação em Allemanha de ses escriptos, de algumas traducções, e de varios mappas do interior do Brazil (em parte copiados de outros antigos manuscriptos que encontrou) que por legados scientificos ao Brazil, o qual quasi apenas lhe deve a medição barometrica de algumas montanhas, o ensino em Congonhas do methodo de fundir o mineral de ferro em forninhos suecos, e a publicação na Allemanha, durante os annos que permaneceu no Brazil, de um jornal scientifico, especialmente consagrado ao Brazil, em que foram impressos trabalhos de Varnhagen e Feldner, dos quaes elle às vezes aproveitou nas duas obras mencionadas ; não citando senão quando queria ter o gosto de contradizer »), VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1857, p. 347. Il faut remarquer aussi que les commentaires critiques sont moins forts dans la deuxième édition, et l'accusation de plagiat a été supprimé.



de Varnhagen travaille dur : pendant la journée, il dirige les travaux à la fonderie, et le soir il écrit et médite sur de nouveaux plans, pour « contredire les voix absurdes et détruire ce qui se trame contre lui »<sup>181</sup>. Varnhagen organise l'histoire de son père à partir des mêmes catégories qui l'aideront à s'identifier à l'avenir. Lui-aussi, travaille dur pour la nation, et, comme son père, il a été, parfois, victime, dit-il, d'intrigues et de la jalousie de ses compatriotes ou de critiques étrangers. Un des problèmes qui différencie les deux Varnhagen, mais qui, au bout du compte, les unifie, est que le père avait peur de ne pas avoir le temps de voir les résultats surgir, et il craignait que sa réputation ou sa mémoire ne soit pas bonne, ou « qu'elle reste entachée de doute, dans la patrie de ses fils... »<sup>182</sup>. Cette réticence n'aura pas lieu : le fils est là pour rappeler les services du père.

Malgré tout, la fonderie est mise en marche le premier novembre 1818. Une des sources de Varnhagen n'est autre que Auguste de Saint-Hilaire, un des voyageurs et savants les plus respectés par l'intellectualité brésilienne depuis le XIX<sup>e</sup> siècle :

« On avait assuré que, dans ce pays, il était impossible de faire usage de hauts fourneaux ; on objectait la chaleur, la nature de l'atmosphère, et surtout celle de la pierre. Varnhagen soutint que de hauts fourneaux réussiraient à Ipanéma tout aussi bien qu'en Europe, et que la pierre du pays résisterait à la force du feu ; il fit le plan des bâtiments ... il en érigea toutes les constructions, et l'ouvrage fut

<sup>181</sup> « (...) em cujo numero se contava o proprio Eschwege, que percorria Minas, enquanto Varnhagen, retira do resto do mundo no Valle do Ipanema, dirigea de dia os trabalhos, e de moite meditate e escriba, já ideando providencias novas, já contradizendo vozes absurdas e destruindo tramas de inveja », *idem*, p. 368. Ce fragment a été supprimé dans la deuxième édition.

<sup>182</sup> « (...) ; e temia que em tal caso a sua boa memoria no Brasil, patria de ses filhos, ficasse dubiamente estabelecida ... », *op. cit.*, T. II, 1857, p. 369.

achevé au bout de deux ans. On fondit, pour la première fois, dans les hauts fourneaux, le 1<sup>er</sup> novembre 1818, et le succès couronna l'entreprise. Quand on connaît l'esprit d'intrigue qui règne ... l'ignorance des ouvriers ... alors seulement on peut se faire une idée des obstacles presque insurmontables que Varnhagen eut à vaincre, et l'on ne saurait s'empêcher de regarder comme une espèce de prodige la promptitude avec laquelle il acheva des travaux aussi importants »<sup>183</sup>.

La description par l'historien de l'épisode est marquée par l'émotion : « Varnhagen, délicatement sensible, comme tous ceux qui ont par instinct la vocation musicale, était ému, pourtant sans que lui vienne à l'esprit l'idée du triomphe. Il a caché même à ses employés les deux larmes de joie qu'il a laissées tomber »<sup>184</sup>. La source vient encore de l'archive mnémonique de Varnhagen : « ce fait m'a été raconté par mon père, après ma visite en 1841 à Ipanema »<sup>185</sup>.

Cependant, Joaquim Feliciano dos Santos, en 1868, donc avant la publication de la deuxième édition de l'*Histoire générale*, conteste fortement le fait que le père de Varnhagen ait été le premier à fondre le fer au Brésil. Il soutient que le *Brésilien* Manuel Ferreira da Camara, qui était l'intendant du *Distrito Diamantino*, aurait été le premier à l'avoir fait. Selon J. F. dos Santos, l'analyse de Varnhagen n'est pas neutre, mais marquée par un « excès d'amour filial »<sup>186</sup>. Le critique affirme qu'il ne veut pas « disputer les mérites de

<sup>183</sup> *Idem*, n. 2.

<sup>184</sup> « Varnhagen *delicadamente sensível, como todos os que por instinto tem vocação musical*, comoveu-se de jubilo, sem lhe passar pela mente a idéia do triumpho ; e a todos os empregados, que estavam todos presentes, tratou de ocultar as duas lagrimas que de alegrias dos olhos lhe brotaram », *idem*. La partie en italique a été supprimée dans la deuxième édition.

<sup>185</sup> « Este facto me foi referido por meu pai depois de haver eu em 1841 estado no Ipanema, donde saíra de mui pouca idade », *idem*, n. 1, p. 370.

<sup>186</sup> SANTOS, Joaquim Feliciano dos. *Memórias do Distrito Diamantino da comarca do Serro Frio (provincia de Minas Gerais)* (1868), São Paulo/Minas Gerais, Editora da Universidade de

l'officier Varnhagen, ce qu'il pourrait faire si la question était personnelle »<sup>187</sup>. Cette critique est importante parce que, non seulement, elle identifie clairement la partialité de Varnhagen, mais elle affirme l'impossibilité du débat dans le champ scientifique. L'auteur ne discutera pas le rôle de Friedrich de Varnhagen car il ne se trouve pas sur un terrain personnel ; il ne montre que les faits. C'est, apparemment, une critique lourde qu'il adresse à l'historien. Pourtant, celui-ci ne l'a pas prise en considération. Il méprise les critiques. Pour lui, elles ne sont que des intrigues<sup>188</sup>.

#### 2.4.6. *Un monument pour mon père*

Les outils utilisés pour faire fondre le fer et les lieux d'une telle entreprise restent comme les marques de ce que Ferdinand Denis, rappelle Varnhagen, a défini comme « l'attestation de l'origine d'une nouvelle industrie. Malgré leur simplicité, ils sont aujourd'hui un des monuments du Brésil, dont les souvenirs sont les plus précieux »<sup>189</sup>. D'après Varnhagen, il est inutile de chercher dans ce monument quelque registre des faits, sauf l'année de l'inauguration : 1818. « Fait suffisant pour qualifier le niveau de modestie de

---

São Paulo/Editora Itatiaia, 1976, 4<sup>a</sup> edição, p. 217. Il existe une traduction française partielle de cet ouvrage, sans les parties où l'auteur critique le Varnhagen, voir SANTOS, Joaquim Feliciano dos. *Le diamant au Brésil*. (Extraits des mémoires di District des Diamands), Paris, Les Belles Lettres, 1931/1932

<sup>187</sup> SANTOS, Joaquim Feliciano dos. *op. cit.*, p. 219.

<sup>188</sup> Capistrano de Abreu n'a pas pardonné à Varnhagen pour cette inattention : « Il existe un livre chez nous sur le *Distrito Diamantino*, qui rassemble la rigueur de l'histoire et l'enchantement du roman, et qui dans un autre pays aurait déjà vu plusieurs rééditions. Dans cet ouvrage, l'auteur soutient avec documents à l'appui que Ferreira da Camara a la priorité sur F. de Varnhagen, le père de l'historien, dans le cas de la fonderie de fer. Varnhagen fait semblant de ne pas connaître ce livre, et fait du sujet des diamants, qui est un des plus curieux de notre histoire, une chose piètre, et inférieur à ce qu'un débutant pourrait faire. Enfin, il est possible que Varnhagen n'ait pas connu ce livre ; mais cela semble difficile... », ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro (1882) », *op. cit.* p. 442.

<sup>189</sup> *Idem*, p. 370.

cet officier ». Le fils ne se contient plus et demande à la postérité de lui rendre un hommage, en plaçant un buste de son père sur le terrain de la fonderie, ou, au moins, une médaille en fer ou en bronze dédiée à sa mémoire<sup>190</sup>.

Enfin, Friedrich de Varnhagen a été reconnu et décoré par le roi, mais il « n'a rien reçu en fait de récompenses économiques, ni lui ni les siens »<sup>191</sup>. Par contre, les deux autres ingénieurs qui sont venus avec lui, Eschwege et Hedberg, ont été gratifiés avec des terres et des pensions à vie. L'historien ne commente pas ce qui, pour lui, est une évidente injustice. Il laisse, en le citant encore une fois, le sénateur Vergueiro le faire : Friedrich de Varnhagen avait le prix le plus important de tous : « le titre, le poste, la médaille de *meruisse satis*, que lui octroie la conscience elle-même »<sup>192</sup>. En 1822, le père de Varnhagen part vers l'Europe. Neuf ans plus tard, il est démissionné du service impérial brésilien.

\*\*\*

« Si l'usage du fer, postérieur à celui du cuivre, et très postérieur à celui des pierres, marque dans l'histoire des hommes l'âge d'une plus grande civilisation, il est évident que sa fabrication, c'est-à-dire le savoir le transformer, (...), n'est concédé qu'aux peuples les plus avancés »<sup>193</sup>. La

<sup>190</sup> « A justiça segura, embora às vezes tardia, da posteridade, não deixará sem recompensa tanta modestia, depois de tamanho serviço, senão com inauguração do busto do restaurador, no terreiro do estabelecimento, ou com uma medalha de ferro ou de bronze cunhada em memória do dia 1º de novembro de 1818 », *op. cit.*, T. II, 1857, p. 370.

<sup>191</sup> « Fora destas recompensas, nenhuma lucrativa recebeu, nem nenhum dos seus por ele », *idem*, p. 171.

<sup>192</sup> « O restaurador do Ipanema havia, porém, cumprido a sua principal missão na terra, e tinha por premio o premio maior do mundo : - o titulo, o posto, a medalha do *meruisse satis*, que outorga a propria consciencia », *idem*.

<sup>193</sup> « Se o uso do ferro, posterior ao do cobre, e muito posterior ao das cunhas de pedra, marca na historia dos homens uma idade de maior civilisação, é certo que o seu fabrico, - o saber converter, (...) é so concedido aos povos já bastantes adiantados na industria. », *idem*, p. 372.

civilisation brésilienne a progressé sous la direction de Friedrich de Varnhagen. Il aurait donc contribué à faire avancer la civilisation dont son fils racontera l'histoire.

Finalement, l'historien achève le chapitre en s'excusant auprès du lecteur, qui comme *juge impartial* saura lui pardonner :

« Cela suffit pour ce sujet. Et si nous allâmes trop loin ; si notre plume ne put pas arrêter les impulsions du cœur ; si nous parlâmes plus d'Ipanema et de son bienveillant ingénieur, que ce que les lecteurs voudraient savoir, alors mérite d'être excusé celui qui (...), doit la gloire d'être sujet brésilien, et par conséquent la chance de pouvoir offrir aux mêmes lecteurs cette histoire, encore imparfaite, fruit d'années de recherches et de méditations »<sup>194</sup>.

Dans la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, celle qui devait en principe être moins marquée par la subjectivité, il modifie ce paragraphe après les excuses, en précisant que : « mérite d'être excusé celui qui croirait consciemment commettre une grande injustice et presque une impiété, s'il traitait de façon moins ample ce sujet, qui parle de son géniteur et même du lieu de sa naissance »<sup>195</sup>. Dans la première version, l'historien fait une relation directe entre l'histoire de son père et sa propre œuvre, qui, en 1857, était encore *imparfaite*. Dans la deuxième, en 1877, l'œuvre n'est plus imparfaite, et le rapport immédiat avec elle perd du terrain au bénéfice d'un aspect

<sup>194</sup> « Basta porém sobre este assumpto. E se nos alargamos demasiado ; se a penna não pode conter-se a seguir os impulsos do coração ; se dissemos mais do Ipanema e do seu benemerito engenheiro do que desejavam saber os leitores, desculpa merece quem a um e a outro, depois de Deus, deve a glória de ser subdito brasileiro, e por conseguinte a de haver podido offerecer aos mesmos leitores esta historia, ainda que imperfeita, fructo de annos de pesquizas e meditações », *idem*, p. 372.

exclusivement sentimental : il est juste, pour lui, que l'auteur d'une histoire générale parle de son père et du lieu où il est né. Il semble, en effet, qu'à la fin de sa vie, Varnhagen veuille renforcer, dans ce chapitre, non seulement le rôle du père, mais aussi, par ce biais, réaffirmer ses nœuds étroits avec le Brésil, voire ses sentiments patriotiques.

\*\*\*

Bref, le processus de réécriture de son *histoire générale*, dont le but n'était pas exclusivement de corriger les fautes de la première édition et d'ajouter les résultats des nouvelles recherches, mais aussi de supprimer les marques de subjectivité, trouve sa limite : Varnhagen lui-même. Le plus critique des historiens brésiliens du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui juge implacablement tous les autres, ne se maîtrise pas lorsqu'il a pour sujet son père. Il abuse des expressions sentimentales à son égard. Plus d'une fois, la preuve de ses affirmations n'a pas d'autre fondement que la mémoire de son père et la sienne. Enfin, il exagère la situation. L'exploitation du fer, ne prendra une réelle importance économique au Brésil que presque 130 ans plus tard<sup>196</sup>.

Pourtant, ce qui me semble le plus significatif, ce n'est pas le fait que Varnhagen soit partial et subjectif, mais le fait qu'il ne s'efforce pas vraiment de le nier. Son discours ne cesse pas d'être historique pour cela. Tout simplement, il assimile et présente comme des explications véritables celles

<sup>195</sup> « (...), desculpa merece quem crê em consciencia que commeteria uma grande injustiça e quase uma impiedade, se tivesse tratado de ser menos extenso neste assunto, que diz respeito ao seu progenitor, e até ao lugar do seu nascimento », *op. cit.*, 1877, 10a V. 3, T. 5, p. 199.

<sup>196</sup> IGLÉSIAS, Francisco. *op. cit.*, p. 78.

dont ses sentiments sont à l'origine. Car dans l'histoire, il y a de *bons pères* autant que de *bons historiens*.

### **2.5. La tentative de déconstruction d'un mythe : la critique adressée par Varnhagen à José Bonifácio. Essai d'une évaluation de l'œuvre varnhagenienne**

« L'éminent et excentrique Varnhagen a toute la dureté du saxon qu'il était, et un inexplicable caractère qui déprime toute la grandeur et toute la beauté ; il est, enfin, l'homme qui, dans notre histoire, rabaisse toutes les héroïcités ».  
Eduardo Prado<sup>197</sup>

#### **2.5.1. Je l'ai vu, je l'ai entendu**

La première appréciation que porte Varnhagen sur José Bonifácio de Andrade e Silva, qui aura un rôle décisif dans le processus d'indépendance politique du Brésil, est discrète, et marquée par l'ambiguïté. Elle se trouve dans une note à la fin de la première édition de l'*Historia geral do Brazil*<sup>198</sup>. L'historien parle des « écrivains, des voyageurs et de la presse à l'époque du royaume »<sup>199</sup>. Dans ce contexte, il mentionne le récit publié par Bonifácio sur ses voyages entre sa ville natale, Santos, et la Paraíba (nord-est du Brésil). Pour Varnhagen :

<sup>197</sup> Apud Magalhães, Basílio de. *op. cit.*, p. 102. Cité aussi par PARANHOS, Haroldo. *História do romantismo no Brasil (1830-1850)*, São Paulo, Edições Cultura Brasileira, 1937, p. 142.

<sup>198</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, voir T. II, 1857, note correspondant aux pages 348 et 349, p. 481. La note a été supprimée dans la deuxième édition.

« José Bonifácio savait beaucoup et écrivait bien ; ce qui lui a valu une très belle réputation. Cependant, plutôt au Portugal qu'au Brésil, d'où il fut absent pendant 36 ans (de 1783 jusqu'à la fin 1819), et où il ne figura presque exclusivement que dans la politique. Dans ce pays-là, on n'entendit à son sujet que quelques reproches, comme celui d'être *peu pratique* et généralement peu heureux dans ses applications [scientifiques]. On est loin de vouloir l'accuser pour cela. On croit qu'une partie de la faute appartient au gouvernement qui pensait que pour la seule raison qu'il avait étudié en Allemagne plusieurs années, il devait être engagé. (...) Le résultat fut que José Bonifácio, qui savait tout, qui avait beaucoup d'influence dans les congrégations à Coimbra, qui dans les séances de l'Académie des sciences à Lisbonne prenait parti dans les discussions, même sur des sujets dans lesquels il n'était pas versé, comme la vaccine, la pathologie, l'accouchement, car, en général, il censurait plus qu'il ne créait ou n'applaudissait, bref, José Bonifácio, légua, enfin, *littérairement* très peu à sa patrie. Au Brésil, c'est dans la politique qu'il figura, (...) et l'histoire, un jour, le jugera en toute impartialité »<sup>200</sup>.

Bonifácio sait trop, mais il n'est pas un *praticien*, ni un créateur ni quelqu'un qui reconnaît la valeur des autres. Il écrit bien, mais à propos de sa nation il n'a rien laissé de significatif au niveau littéraire. Enfin, l'histoire le

<sup>199</sup> Il s'agit de la section LII : « Escriutores, viajantes e imprensa periodica do reinado », *idem*, pp. 341-356.

<sup>200</sup> « José Bonifácio sabia muito e escrevia bem ; e neste sentido adquiriu bellissima reputação ; não tanto no Brazil, onde em virtude da ausencia de 36 annos (desde 1783 até fins de 1819) quasi que só figurou exclusivamente na politica ; mas em Portugal. Apenas ouvimos lá censuraral-o, como *pouco pratico*, e geralmente pouco feliz nas applicações ; (...). Longe de o recriminarmos por isso, cremos que parte da culpa tinha o governo, que, só por que elle havia estado muitos annos estudando, principalmente em Allemanha, julgava que em tudo o devia envolver. (...) O resultado foi que José Bonifácio, que de tudo entendia, que nas congregações em Coimbra muito influia, (...) que nas sessões da academia das sciencias de Lisboa tomava parte nas discussões, ainda dos assumptos em que o julgavam menos versado, como de vaccina, de pathologia e até de partos, porque em geral mais censurava do que creava ou applaudia, - José Bonifácio, dizemos, em proporção, pouco legou à patria *litterariamente*. No Brazil foi sobretudo na politica que figuro, e na politica o contempla já e o julgará algum dia com toda a imparcialidade a historia », *idem*, p. 481.



jugera. Le jour est arrivé où Varnhagen lui-même entre dans son rôle préféré : celui de juge<sup>201</sup>.

Ainsi, dans son *Histoire de l'indépendance du Brésil*, Varnhagen explique la forte présence de José Bonifácio à côté du prince D. Pedro comme un effet de sa vaste expérience au Portugal et de ses caractéristiques personnelles :

« Son grand savoir, son génie intrépide, son caractère obstiné, qui était presque un défaut, a contribué à fixer la volubilité du prince. (...) Mais l'aveuglait, parfois comme ses frères, l'orgueil démesuré, le manque de prudence et l'excès d'ambition, bien qu'accompagné de beaucoup d'instruction et de naturelle bonhomie. Cependant sa vivacité et son génie enthousiaste l'ont amené à parler trop, et à être ordinairement un homme d'état peu discret et peu réservé »<sup>202</sup>.

Varnhagen rappelle qu'il a été témoin de la loquacité excessive de José Bonifácio, pendant le baptême de sa sœur, Gabriela Varnhagen, en 1821. Ce jour-là, le petit Francisco s'était laissé impressionner par José Bonifácio, un des invités. Une impression plutôt négative. L'historien raconte avoir vu à cette

<sup>201</sup> C'est la caractéristique de Varnhagen que José Honório Rodrigues admire le plus, en dépit de sa divergence avec lui, voir RODRIGUES, J. H. « Varnhagen, mestre da História geral do Brasil », *op. cit.*, pp. 195-196. La perception de cette caractéristique a été déjà remarquée au XIX<sup>e</sup> siècle, plutôt d'une façon négative. Par exemple, Joaquim Manuel de Macedo affirmait que « Depuis la glorification de son *Histoire générale*, Varnhagen (...) a aggravé le défaut de son caractère rigide et imposant. (...) En écrivant sur l'histoire, il ne cherchait plus à discuter ou à s'assurer : simplement il dictait des sentences ; dans sa conscience de maître, qu'il était réellement, il jugeait sans appellation : c'était Pythagore *magister dixit*. (...) Varnhagen a péché par orgueil », MACEDO, Joaquim Manuel de., *Revista do IHGB*, 41 (2), pp. 471-506 (citation p. 488).

<sup>202</sup> « O seu grande saber, o seu genio intrepido, o seu character pertinaz, que quasi chegava a raiar em defeito, contribuiram a fixar a volubilidade do principe. (...) Cegava-o por vezes, como a seus ermãos, o muito orgulho, a falta de prudencia e o excesso da ambição, bem que acompanhada de muita instrucção e natural bonhomia ; mas a sua vicavidade e seu genio entusiasta o levavam a falar demasiado e a ser de ordinario pouco discreto e pouco reservado, como estadista », VARNHAGEN, F. A. de. « Historia da independencia do Brasil, até ao reconhecimento pela antiga metropole, comprehendendo, separadamente, a dos successos occorridos em algumas provincias até essa data », *op. cit.*, pp. 139-140.

occasion José Bonifácio pour la première et unique fois de sa vie : « J'ai été chargé de la distribution des gâteaux, et je garde encore dans mes oreilles la voix rauque de José Bonifácio, accompagnée de quelques gouttes de salive, qui m'ont fait peur, et je ne me suis plus montré devant lui »<sup>203</sup>. Il a conservé définitivement cette scène dans sa mémoire. Le témoignage porté sur les caractéristiques générales de José Bonifácio ne sont pas les seules preuves qui vont servir à l'autopsie mnémonique de Varnhagen. Il ajoute les déclarations des diplomates qui ont eu des contacts avec lui, quand il était *Ministre du royaume et des affaires étrangères*.

L'antipathie de Varnhagen pour celui qui sera considéré par l'historiographie, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, comme le *patriarche* de l'indépendance brésilienne<sup>204</sup>, a probablement été renforcée par le rapport que José Bonifácio a fait de la fonderie de São João de Ipanema, où figurent quelques critiques sur la compétence et l'honnêteté de son père. Néanmoins, Varnhagen ne le cite pas comme source, ni ne conteste ce texte du *patriarche*, qui a été rédigé en 1820, donc avant la fête du baptême<sup>205</sup>.

<sup>203</sup> « (...) eu fui incumbido da 'derrama dos confeitos', e ainda tenho nos ouvidos a voz rouquenha do mesmo José Bonifácio, acompanhada de alguns borrifos e perdigotos, que me amedrontaram, e não mais lhe apareci », *idem*, p. 140, note 34.

<sup>204</sup> « L'image de José Bonifácio 'patriarche' a été forgée dans la chaleur du moment des luttes politiques à l'occasion de l'indépendance. La nécessité de soutenir certains points de vue, de consolider leur position dans le gouvernement, a emmené leurs partisans à présenter José Bonifácio comme le 'père de la patrie', le 'timonier [le guide] de l'indépendance', le 'patriarche' ; ces expressions avaient commencé à se répandre dès 1822, lorsqu'il occupait le poste de ministre de D. Pedro », COSTA, Emília Viotti da. « José Bonifácio : homem e mito », in MOTA, Carlos Guilherme. (org.) *1822 : Dimensões*, São Paulo, Editora Perspectiva, 1972, pp. 102-159 (citation p. 104). Sur le rôle de José Bonifácio dans le processus de indépendance, voir encore : ARARIPE, Tristão de Alencar. « Ideias de José Bonifácio sobre a organização política do Brasil », *Revista do IHGB*, 77, 1888, pp. 79-85 ; SOUSA, Octaviano Tarquino de. *História dos Fundadores do Império do Brasil. José Bonifácio*, Vol. I, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1957 ; CORRÊA FILHO, Virgílio. « A presença de José Bonifácio », *Revista do IHGB*, 268, 1965, pp. 43-64 ; DOLHNIKOFF, Miriam. « O projeto nacional de José Bonifácio », in *Novos Estudos Cebrap*, 46, 1996, pp. 121-141 ; CARNEIRO, Levi. « José Bonifácio e a independência nacional », *Revista do IHGB*, 261, pp. 106-135.

<sup>205</sup> Rodolfo Garcia a publié le rapport de José Bonifácio dans l'édition révisée de l'*Histoire générale du Brésil* : SILVA, José Bonifácio de Andrada e. « Memoria economica e

En fait, cette petite anecdote a été l'occasion d'une première analyse de l'œuvre de Varnhagen. Ainsi, dans le rapport de la *Commission nommée par le président de l'IHGB afin d'examiner et de coordonner l'œuvre manuscrite et inédite du vicomte de Porto Seguro intitulée Histoire de l'indépendance du Brésil*, qui sert d'introduction à la première édition du texte publié en 1916, la commission distingue les grands mérites du travail, et quelques problèmes, comme la position de Varnhagen vis-à-vis de José Bonifácio. Elle a été considérée comme « inconvenante », car révélant que l'historien n'avait pas « occulté sa mauvaise volonté » à l'égard du « glorieux fondateur de la nationalité brésilienne »<sup>206</sup>. La commission prend le parti pris de José Bonifácio et de ses frères, sans rien dissimuler. Les signataires du rapport, toutefois, n'expliquent pas les raisons qui ont mené Varnhagen, si attaché aux procédures d'une histoire *scientifique*, à commettre une faute de méthode de cet ordre : pourquoi n'a-t-il pas su garder l'impartialité ?

### 2.5.2. *L'impartialité de Varnhagen en débat*

Pour José Honório Rodrigues, l'explication se situe à trois niveaux : politique, sentimental, et théorique.

Au niveau politique, Varnhagen serait, pour J. H. Rodrigues, l'un des représentants de l'opinion des « contre-révolutionnaires » dans le processus d'indépendance. L'œuvre varnhagenienne serait une :

---

metallurgica sobre a fabrica de ferro de Ypanema – Sorocaba – 1820 », *apud*, VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.*, 1981, 10<sup>a</sup> edição, V. 3, T. V, pp. 202-208.

<sup>206</sup> La Commission était composée de : J. Vieira Fazenda, B. F. Ramiz Galvão, Pedro Lessa, Max Fleiuss, Basílio da Gama, Rodolfo Garcia et Pedro Souto Maior. « Relatório da Comissão nomeada pelo presidente do IHGB para examinar e coordenar a obra manuscrita e

« défense du rôle de D. Pedro, au détriment de celui de José Bonifácio dans l'élaboration de l'indépendance, et une dévalorisation de la guerre d'indépendance, de façon qu'elle apparaisse comme un désaccord momentané et non comme une rupture avec le régime colonial, au cas où José Bonifácio n'aurait pas été expulsé du procès historique. L'auteur sent que sa responsabilité ne s'exerce pas seulement envers le Brésil, mais aussi envers le Portugal »<sup>207</sup>.

Dans un autre travail, José Honório Rodrigues explique que l'attitude intellectuelle de Varnhagen reflète la conception des groupes dominants de la période. Pour lui, les opinions de Varnhagen

« (...) contre José Bonifácio exprimaient la déconsidération officielle à l'égard du Patriarche. (...). Vient de lui l'image de José Bonifácio, vu comme un homme orgueilleux, imprudent, ambitieux, indiscret, la voix rauque accompagnée de quelques gouttes de salive, sans gravité et sans décorum dans la parole, défauts qui ont été suivis et accentués par ceux qui l'ont suivi. C'est de Varnhagen (...) qu'est partie la chaîne négative qui conspire contre l'œuvre de José Bonifácio et qui est restée dominante durant longtemps dans l'historiographie brésilienne »<sup>208</sup>.

Une des voies par lesquelles les arguments de Varnhagen auraient été solidifiés et diffusés serait le cours de Joaquim Manuel de Macedo au Collège D. Pedro II. Plus précisément, le véhicule de transmission des idées de

---

inérita do visconde de Porto Seguro, intitulada, 'Historia da Independencia », *Revista do IHGB*, 79, 1916 (1917), pp. 8-21 (surtout pp. 18-19).

<sup>207</sup> RODRIGUES, J. H. « Varnhagen, mestre da História geral do Brasil », *op. cit.*, 1967, p. 185.

<sup>208</sup> RODRIGUES, José Honório. « O pensamento político e social de José Bonifácio », in ANDRADA E SILVA, José Bonifácio de. *Obras científicas, políticas e sociais*, coligadas e reproduzidas por Edgar de Cerqueira Falcão, São Paulo, Ed. Revista dos Tribunais, 1965, pp. 5-25 (citation p. 13).

Varnhagen aurait été son manuel *Leçons d'histoire du Brésil* de 1861<sup>209</sup>, lequel, selon Capistrano de Abreu, a été introduit dans l'enseignement primaire et secondaire et a créé les *cadres de fer* qui allaient devenir l'œuvre varnhagenienne<sup>210</sup>. Celle-ci et sa version scolaire : « ont enseigné, génération après génération, une leçon très discrète et officielle sur le Patriarche, qui peut être résumée d'une manière très simple : dans le gouvernement, il a été excellent, dans l'opposition très mauvais »<sup>211</sup>. Rodrigues rappelle que même l'IHGB « n'a pas cultivé la mémoire » de José Bonifácio<sup>212</sup>.

Au niveau sentimental, d'après José Honório Rodrigues, comme la partialité des historiens peut naître non seulement « des différences de classe, de situation sociale, de conception philosophique, de croyances religieuses, mais aussi d'un simple motif personnel », il est normal que Varnhagen n'ait pas

<sup>209</sup> Macedo assume entièrement de s'être servi abondamment de l'œuvre de Varnhagen. Dans la présentation de son ouvrage en 1861, il affirme qu'il n'a pas hésité à se servir de l'*Histoire général du Brésil* de Varnhagen, « (...) spécialement pour les vérifications de faits et de dates ». Dans la préface du deuxième volume des *Lições de Historia do Brasil*, publié en 1863, il a été plus clair : « Dans ce deuxième compendium, on a répété, comme dans le premier, ce qu'on a lu dans les livres des maîtres, et on a suivi presque toujours et quelquefois pari passu M. Varnhagen dans son *Historia geral do Brazil*, sur beaucoup de points excellent », MACEDO, J. M. de. *Lições de Historia do Brasil para uso dos alunos do Imperial Colégio do Pedro II*, (4<sup>o</sup> anno), Rio de Janeiro, Typographia Imparcial de J. H. N. Garcia, 1861, et *Lições de Historia do Brasil para uso dos alunos do Imperial Colégio do Pedro II*, (7<sup>o</sup> anno), Rio de Janeiro, D. J. Gomes Brandão, 1863, apud MATTOS, Selma Rinaldi de. *O Brasil em lições. op. cit.*, 2000, pp. 83-85.

<sup>210</sup> « Je lui donne une grande nouvelle (pour moi) : je suis décidé à écrire l'histoire du Brésil, non celle que j'ai songé écrire à longtemps auparavant Ceará, après avoir lu Buckle, et sous l'inspiration de cette lecture qui a fait date dans ma vie – mais une histoire modeste, à grands traits (...) jusqu'à 1807. Je l'écris parce que je peux réunir plusieurs choses qui sont dispersées, et j'espère enchaîner mieux les faits, et aussi attirer l'attention sur certains aspects jusqu'à maintenant méprisés. Il me semble que je pourrai dire certaines choses nouvelles et au moins briser les cadres de fer de Varnhagen qui ont été introduits par Macedo dans le Collège de Pedro II, et encore aujourd'hui sont la base de notre enseignement », Lettre de Capistrano de Abreu à baron de Rio Branco, le 17 avril 1890, ABREU, J. C. *Correspondência*, Rio de Janeiro, INL, 1976, V. II, p. 258. Cette lettre a été citée aussi par José Honório Rodrigues dans la préface à la quatrième édition de : ABREU, C. de. *Capitulos de história colonial (1500-1800)*, Belo Horizonte, Editora Itatiaia/Editora da Universidade de São Paulo, 7<sup>e</sup> ed., 1988, pp. 13-14.

<sup>211</sup> RODRIGUES, J. H. « O pensamento político e social de José Bonifácio », *op. cit.* 1965, p.

13.

<sup>212</sup> *Idem*.

pardonné à José Bonifácio d'avoir fait des reproches à son père<sup>213</sup>. Pourtant, le commentateur ne développe pas davantage ses arguments sur le sujet.

Enfin, au niveau théorique, José Honório Rodrigues identifie ce qui serait une des stratégies de Varnhagen pour bloquer la production mythique autour de José Bonifácio : le partage du titre de *patriarche* entre les grands maîtres à penser patriotes de la période<sup>214</sup>. Varnhagen avait, selon Rodrigues, la croyance que l'histoire n'est faite que par les *grands hommes*. Plus précisément, il ajoute : « Varnhagen n'accepterait jamais que l'histoire ne fût que le produit de personnalités plus ou moins cultes »<sup>215</sup>. Pour que l'histoire de l'indépendance ne soit pas concentrée que sur Bonifácio, sans doute quelqu'un de très important politiquement, et reconnu internationalement comme un savant<sup>216</sup>, Varnhagen peuple le panthéon de l'époque de plusieurs personnages. José Bonifácio, d'après Varnhagen, n'était pas unique, ni même le plus important. Il était seulement un parmi d'autres.

\*\*\*

Arno Wehling n'est pas d'accord avec l'interprétation de J. H. Rodrigues. Selon Wehling, il faut séparer l'analyse que Varnhagen fait de la

<sup>213</sup> RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1967, p. 182.

<sup>214</sup> Il s'agit de José da Silva Lisboa, l'évêque Azeredo Coutinho, Hipólito José da Costa Pereira Furtado, et l'écrivain anonyme de l'*Ideiador*, voir RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1967, p. 181.

<sup>215</sup> *Idem.*

<sup>216</sup> Dans l'*Ensaio histórico sobre as letras no Brasil*, Varnhagen place José Bonifácio comme un intellectuel qu'écrit sur plusieurs genres, et remarque qu'il y a quelques mérites dans ses poèmes, voir VARNHAGEN, F. A. de. *Ensaio histórico sobre as letras no Brasil* (1847), [http:// www.bn.br](http://www.bn.br), Ministério da Cultura, Fundação Biblioteca Nacional, Departamento Nacional do Livro, 2001. Aussi dans la première édition de l'*Historia geral do Brazil*, Varnhagen cite José Bonifácio en l'appelant un « illustre brésilien polyglotte et encyclopédique », *op. cit.*, T. I, 1854, p. 83, note 1. Et dans l'*Historia da independência*, il affirme que « José Bonifacio possédait sans doute une vaste et profonde science, il avait vu le

période qui précède les années 1821 et 1822, et les événements qui s'achèvent avec l'indépendance du Brésil<sup>217</sup>. Sur la première étape, Varnhagen a fait un bilan favorable du gouvernement de D. João au Brésil, en attribuant à l'action du roi et de ses ministres les événements qui ont créé les conditions d'une affirmation du Brésil comme future nation indépendante<sup>218</sup>. Selon Varnhagen : « une nouvelle ère va s'ouvrir pour le Brésil : à la place de la colonie ou de la principauté honoraire, le Brésil va être le vrai centre de la monarchie régie par la maison de Bragança ; et pour nous commence l'époque du règne, malgré le fait que le décret d'élévation au rang de royaume ne nous parviendra qu'à la fin de 1815 »<sup>219</sup>. Sur le plan économique, Varnhagen croit aussi que le gouvernement a bien mené les choses. Dès son arrivée, en 1808, le prince a pris des mesures très importantes : par exemple, « sous l'inspiration de José da Silva Lisboa<sup>220</sup>, il a ouvert les ports au commerce direct avec les nations amies, et, de cette manière, il a émancipé le Brésil de la condition de colonie, et il l'a constitué comme nation indépendante du Portugal, à l'époque soumis à la France »<sup>221</sup>.

L'encouragement de la culture a été pour Varnhagen un autre aspect important de ce bilan avant la séparation définitive avec le Portugal. Pour lui la

---

monde et il écrivait parfaitement », *op. cit.*, p. 168. Il faut remarquer ici l'idée du voyage comme producteur de savoir.

<sup>217</sup> Pour une analyse tout à intéressante de la période voir : BARMAN, Roderick J. *Brazil. The forging of a nation, 1798-1852*, Stanford, Stanford University Press, 1988, pp. 97-129 (« A new monarch for a new nation, 1822-1825 »).

<sup>218</sup> WEHLING, A. *op. cit.*, 1999, p. 191. Je suis les exemples de Wehling, mais directement à partir de Varnhagen.

<sup>219</sup> « Uma nova era vai abrir-se para o Brazil : em vez de colonia ou de principado honorario vai ser o verdadeiro centro da monarchia regida pela casa de Bragança ; e para nos daqui começa a epocha do reinado, embora o decreto de elevação a reino so veio a ser lavrado em fins de 1815 », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1857, p. 298.

<sup>220</sup> Le futur vicomte de Cairu.

<sup>221</sup> « (...) seguindo a insinuação de José da Silva Lisboa, franqueou os seus portos ao commercio direto de todas as nações amigas, e com isso emancipou de uma vez da condição de

production culturelle parle en faveur de cette « mémorable époque » : « qui plus ou moins directement a protégé ses auteurs, en les favorisant par des lettres de recommandations envoyées aux capitaines généraux, et en déclarant quelques-uns mêmes pensionnaires de l'état »<sup>222</sup>. Varnhagen a considéré aussi comme facteur d'intégration la fixation de la capitale et le siège du gouvernement à Rio de Janeiro<sup>223</sup>.

Pourtant, il repère et critique quelques équivoques et quelques fautes de ce gouvernement. Ainsi il n'épargne pas le ministre chargé des affaires du Brésil, D. Fernando José de Portugal, le marquis de Aguiar, à propos du processus de transfert de certaines institutions portugaises au Brésil. Le marquis a été choisi par le roi, en fonction de son expérience administrative, car il a été gouverneur de Bahia et vice-roi de Rio de Janeiro. Donc il « devait bien connaître le Brésil ». D'après Varnhagen :

« Ce choix est une évidence, non seulement de l'intention du régent de s'occuper principalement du Brésil, mais aussi de sa prudence et de son désir de vouloir connaître davantage le passé pour le corriger et l'améliorer, plutôt que d'imposer au pays une soudaine importation d'institutions étrangères, lesquelles ordinairement s'enracinent mal, si l'histoire coloniale ne révèle pas déjà qu'elles ont été désavantageusement essayées »<sup>224</sup>.

---

colônia, e o constituiu nação independente de Portugal, que estava aliás então sujeita à França », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 1857, p. 312.

<sup>222</sup> Ce passage a été ajouté dans la deuxième édition. VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 1877, 10<sup>a</sup>, v. 3, t. V., p. 209.

<sup>223</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia da independencia do Brasil*, op. cit., 1916, p. 32.

<sup>224</sup> « Essa escolha nos evidencia, não só a intenção do regente de ocupar-se principalmente do Brazil, como a sua prudencia em querer mais conhecer o passado, para corrigi-lo e melhora-lo, que impor ao paiz uma subita importação de instituições estranhas a ele, as quais de ordinario radicam mal, se é que ja em tempos anteriores não revele a propria historia colonial que foram improficuamente ensaidas », VARNHAGEN, F. A. de. op. cit., 1857, pp. 315.



Cependant, le marquis n'était pas, d'après Varnhagen, à la hauteur de la mission. L'origine du problème se trouve dans son profil psychologique:

« Malheureusement, le marquis de Aguiar, d'ailleurs un homme prudent, intègre et sensé, malgré toutes ces années où il avait exercé l'autorité au Brésil, méconnaissait le pays en général, il était trop peu instruit, et surtout n'avait rien d'un grand penseur, pour pouvoir être l'homme d'état capable de présider à la fondation de l'empire. Trop dépourvu de facultés créatrices, pour tirer de sa propre tête et de la méditation féconde les réponses aux besoins du pays, le marquis de Aguiar semble avoir commencé par consulter l'almanach de Lisbonne, et c'est avec lui qu'il se propose de satisfaire la grande commission que le prince lui a confiée, en transplantant au Brésil, avec leurs propres noms et leurs fonctionnaires (pour ne pas parler des vices et des abus), toutes les institutions qu'il y avait là, juntas et tribunaux, qui servaient plus d'entrave que d'aide à l'administration, sans faire le compte de l'augmentation des dépenses publiques, de l'obligation d'embaucher un grand nombre de nullités, pour satisfaire l'exigence des nobles émigrés et qui n'avaient pas de quoi manger »<sup>225</sup>.

Le marquis de Aguiar a mal calculé. Il a transporté ou crée des institutions « comme si le Brésil était de la taille du Portugal »<sup>226</sup>. Varnhagen,

<sup>225</sup> « Infelizmente, porém, o marques de Aguiar, alias prudente, integro e sensato, com todos os seus anos de mando no Brazil, desconhecia o paiz em geral, era pouco instruido, e sobretudo nada tinha de grande pensador, para ser estadista da fundação do novo império. Minguado de faculdades criadoras, para sacar da propria mente e da meditação fecunda as providencias que as necessidades do paiz fossem dictando, o marques de Aguiar parece ter começado por consultar o almanaque de Lisboa, e a vista dele ter-se proposto a satisfazer a grande commissão que o principe lhe delegara, transpalantando para o Brazil, com seus proprios nomes e empregados (para não falar de vicios e abusos), todas as instituições que la havia, as quais se reduziam a muitas juntas e tribunais, que mais serviam de peias, que de auxilio à administração, sem meter em conta o muito que aumentou as despesas publicas, e o ter-se visto obrigado a empregar um sem-numero de nulidades, pelas exigencias da chusma de fidalgos que haviam emigrado da metropole, e que, não recebendo dalli recursos, não tinham que comer », VARNHAGEN, F. A. de. *op. cit.*, 1857, pp. 315.

<sup>226</sup> « (...) , como se o Brazil fosse do tamanho de Portugal », *idem*.

toutefois, reconnaît l'utilité de ces institutions, il ne censure que le « plagiat et la copie de tout ce qu'il y avait en Europe » par des législateurs qui ne connaissaient pas l'Amérique, mais avaient quand même accepté le rôle et la charge d'être « des auteurs et des architectes »<sup>227</sup>. Cette remarque de Varnhagen à propos de l'imitation et des figures créatrices est intéressante. Tout le monde n'a pas cette compétence. Il faut savoir choisir, parce que les gestes créateurs doivent être originaux.

Il censure aussi le fait que le gouvernement n'ait pas tout de suite créé une université au Brésil. Il regrette l'absence d'un ministère des terres publiques pour organiser et stimuler l'émigration européenne, d'un ministère des œuvres publiques, la non unification des ministères de la guerre et de la marine, et de la justice et de l'administration<sup>228</sup>. Pourtant, une fois les critiques faites, il les relativise toujours en indiquant quelques aspects positifs. Ainsi il salue la fondation des Académies militaires, des archives militaire, de la typographie, de la fabrique de poudre, du jardin botanique, de la bibliothèque nationale, de l'académie de beaux arts, de la banque du Brésil et, bien sûr, de la fonderie d'Ipanema<sup>229</sup>. Pour Varnhagen, il s'agit « d'institutions plus que suffisantes pour que, à jamais, le Brésil glorifie la mémoire du gouvernement de D. João »<sup>230</sup>.

Finalement, Varnhagen cherche à examiner les événements qui accompagnent la conjoncture des années 1821 et 1822, en retraçant les alternatives politiques de l'époque, comme une sorte de grille explicative des circonstances dans lesquelles les acteurs sociaux, dont José Bonifácio, ont agi :

<sup>227</sup> *Idem*, p. 316.

<sup>228</sup> *Idem*, pp. 316-317.

<sup>229</sup> *Idem*, p. 317.

<sup>230</sup> « (...) são instituições mais que suficientes para que, para todo o sempre, o Brazil bendiga a memoria do governo de D. João », *idem*.

« Ceux qui s'occupaient de la politique – dit Varnhagen – avaient des opinions très divergentes. Chez les uns prédominaient les sentiments en faveur de la monarchie pure, chez les autres de la monarchie constitutionnelle, et ne manquaient pas les partisans de la démocratie et du républicanisme. Et chaque tendance était divisée entre ceux qui penchaient pour l'union avec le Portugal et ceux qui étaient en faveur de l'indépendance »<sup>231</sup>.

Aussi pour la principale question de la période – *la famille royale devait-elle partir ou rester au Brésil ?* – Varnhagen a identifié les différentes idéologies qui orientaient l'action politique. Les libéraux portugais recommandaient *chaleureusement* à toute la famille le retour au Portugal. Les Brésiliens plus exaltés proposaient que la famille royale y reste. Pendant que les Portugais moins exigeants acceptaient le retour du roi et la permanence du prince, le Brésilien le plus modéré désirait que le roi reste et que le prince parte<sup>232</sup>. Les typologies construites par Varnhagen se retrouvent, dans l'historiographie brésilienne, d'après Arno Wehling, « jusque dans les interprétations les plus récentes »<sup>233</sup>.

À propos de José Bonifácio, tout particulièrement, Varnhagen a admis quelques aspects positifs dans son comportement politique. Il reconnaît, par exemple, que Bonifácio a agi correctement pendant l'épisode qui a débouché sur la proclamation de l'indépendance du Brésil. En outre, l'historien considère comme un élément très favorable le fait que Bonifácio ait été un monarchiste

<sup>231</sup> « Em uns predominavam os sentimentos em favor da monarchia pura, em outros da constitucional, não faltando já alguns que se inclinavam à democracia e republicanismos. E cada uma destas trez comunhões fracciona-se ainda, inclinando uns à união com Portugal e outros à independência », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia da independencia do Brasil*, op. cit., 1916, p. 108.

convaincu, et *ami de son pays*, donc un patriote<sup>234</sup>. Il était même capable de gestes de modestie, comme celui qui lui a fait refuser un insigne honorifique proposé par D. Pedro I, après leur cérémonie d'acclamation, le premier décembre 1822<sup>235</sup>.

En fait, ce que Varnhagen critique chez lui c'est le rôle qu'il a joué après l'indépendance politique du Brésil. José Bonifácio aurait profité de son poste clé au gouvernement et de son influence sur D. Pedro I pour se venger de ses ennemis. C'est encore par un trait psychologique du personnage que Varnhagen explique son comportement : « José Bonifácio avait une tendance naturelle à la bonté. Néanmoins, comme il vécut longtemps sous un régime despotique, dont il fut l'intendant de police à Porto, cet apprentissage fut prépondérant pendant cette période. L'ancien intendant de la police portugaise est revenu »<sup>236</sup>. Bon par nature et autoritaire par expérience, Bonifácio était, toujours selon Varnhagen, « précipité et impatient, et prétendait convertir tout le pays à ses idées, sans prendre en considération que tout cela passe par le temps et l'instruction, et non par la force et les menaces »<sup>237</sup>. On peut mesurer l'autoritarisme de José Bonifácio et de ses frères, qui étaient aussi des hommes politiques importants, d'après l'exemple suivant : l'assemblée législative a entamé ses travaux pour établir la première constitution du nouveau régime. D'après Varnhagen, les frères Andradas avaient un plan de dissolution de

<sup>232</sup> *Idem*, p. 45.

<sup>233</sup> WEHLING, A. *op. cit.*, 1999, p. 192.

<sup>234</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia da independencia do Brasil*, *op. cit.*, 1916, p. 140.

<sup>235</sup> *Idem*, pp. 231-233.

<sup>236</sup> « Era José Bonifácio de indole naturalmente boa, mas a sua longa residencia sob um Governo despotico, e o proprio cargo de intendente de policia no Porto, que tinha exercido durante este regime, fizeram que a educação predominasse. Apareceu de novo o antigo intendente da policia portugueza », *idem*, p. 212.

l'Assemblée, dans le cas où elle n'aurait pas accepté leur contrôle. Et il est particulièrement affirmatif lorsqu'il s'agit de José Bonifacio : « nous pouvons assurer, à son sujet, que nous possédons aujourd'hui des preuves fondées sur leurs conversations qui nous furent transmises par des personnes impartiales et dignes de foi »<sup>238</sup>.

S'agissant d'une histoire du temps présent, comme on l'a déjà remarqué, les témoignages oraux sont partout dans le texte. Les commentateurs de Varnhagen n'ont pas remarqué jusqu'à aujourd'hui ce genre d'argument dont il se sert pour faire preuve. Dans ce cas, l'historien n'a tout simplement pas cité le noms de ces *personnes impartiales et dignes de foi*. On ne sait pas qui ils sont vraiment. Et la question enfin n'a été posée par personne. Même le baron du Rio Branco, auteur des notes explicatives qu'on trouve tout au long de l'*Histoire de l'indépendance* et qui a apporté un certain nombre de corrections à Varnhagen, n'a pas été attiré par cette problématique. Cet épisode historique a donc été construit à partir d'un ouï-dire, dont la fiabilité n'est prouvée que par l'affirmation de Varnhagen qui déclare que les sources sont crédibles. Or en 1916, année de la publication de ce travail, l'IHGB, c'est-à-dire l'institution qui parle encore au nom de l'historiographie brésilienne à cette époque, ne tient pas pour un défaut théorique ou méthodologique le fait que l'historien se fie à une source simplement parce qu'il la trouve digne de foi. Le *présentisme* du texte de Varnhagen, autrement dit les ressources dont il disposait pour mettre en œuvre ses recherches sur *son* monde contemporain, sont acceptées presque

---

<sup>237</sup> « Dir-se-hia que, com seu character arrebatado e impaciente, pretendia José Bonifacio converter todo o payz politica et literariamente às suas idéas, sem advertir que tudo isso requeria tempo e outra instrucção, e não a fôrça e as ameaças », *idem*, p. 215.

inconditionnellement. Cette réception du texte varnhagenien renforce le *paradigme* qu'était déjà Varnhagen. Il est celui qui a le pouvoir d'évaluer un témoin historique, bref celui qui a vu, qui a entendu, et qui a raconté fidèlement ce que s'est passé. Pourtant, on peut aussi dire, que c'est le silence de la critique historiographique qui autorise une telle écriture de l'histoire et un tel discours de la preuve, où l'histoire n'est que l'effet d'un jeu rhétorique, et un exercice de persuasion.

Varnhagen se sert aussi d'un autre type de source pour désarticuler le mythe qui s'établissait autour de José Bonifácio : la presse. Après leur sortie du gouvernement, les frères Andradas ont fondé deux périodiques pour représenter l'opposition. Un des journaux s'appelait *Tamoio*, ce qui, du point de vue de Varnhagen, était déjà une provocation :

« Ce simple nom, emprunté à une tribu d'indiens qui habitaient à Rio de Janeiro à l'époque de la colonisation, qui étaient de grandes ennemis des Portugais, et qui est responsable de la mort de fondateur du Rio de Janeiro, Estacio de Sá, était déjà un cri de guerre contre tous ceux qui n'étaient pas nés au Brésil, en commençant par le chef de l'état. Une guerre donc sans pitié, mais plus ou moins dissimulée, a été déclarée comme une amorce pour attirer les masses naïves »<sup>239</sup>.

<sup>238</sup> « (...) podemos assegurar que, acêrca de José Bonifacio, possuimos hoje disso provas fundadas em conversações suas, que nos foram transmittidas por pessoas imparciaes et dignas de fé », *idem*, p. 250.

<sup>239</sup> « O simples nome do primeiro, tomado da tribu indigena habitadora do Rio de Janeiro na epocha da colonização, e grande inimiga dos Portuguezes, e a cujas frechadas succumbira até o fundador do Rio de Janeiro, Estacio de Sá, era já como um grito de guerra contra todos os não-natos, começando pelo chefe do Estado. Guerra, pois, sem piedade, mais ou menos encoberta, conrra todos os que não haviam nascido no Brasil, foi declarada, como boa isca para pescar as innocentes massas em cardume », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia da independencia do Brasil*, *op. cit.*, 1916, p. 264.

L'étymologie guerrière que le nom du journal comportait, était ainsi une preuve du changement politique des frères Andradas<sup>240</sup> : « de supporteurs de la monarchie, ils deviennent démocrates, factieux, démagogues et révolutionnaires »<sup>241</sup>. Enfin, comme dans d'autres analyses varnhagenienne marquées par la subjectivité et l'appel sentimental, l'historien demande au lecteur de prendre une position sur le sujet : « En consignat tous les faits, nous laissons à chacun, dans sa conscience, le soin d'établir son jugement » sur le rôle des frères Andradas, surtout de José Bonifácio : *amour pour l'ordre* ou *sentiments mesquins de vengeance* ? L'historien ajoute encore qu'il est fondamental que le lecteur « fixe une sentence », parce que, à son avis, pour comprendre les actions des Andradas ministres – José Bonifácio et Martim Francisco – dans l'histoire de cette période il faut savoir quels sont les sentiments qui les guident. Si le lecteur ne prend pas parti, il risque de ne rien comprendre. Le parti de l'historien est clair : ils avaient un esprit de vengeance.

\*\*\*

Les critiques de Varnhagen qui soutiennent qu'il n'a eu que des jugements systématiquement négatifs sur José Bonifácio, affirmation dont Arno Wehling a essayé de montrer le peu d'exactitude, prennent normalement pour

<sup>240</sup> Sur le *Tamoio*, voir PRADO Jr. Caio « O Tamoio e a política dos Andradas na independência do Brasil », in *Evolução política do Brasil e outros estudos*, São Paulo, Brasiliense, 1972, pp. 180-190.

<sup>241</sup> « De sustentadores da monarchia, que eram, quando no poder, os ministros saidos tornaram-se, fóra delle, democratas, factiosos, demagogos et revolucionarios », *idem*. Il faut remarquer ici que dans ce cas la source de Varnhagen est l'œuvre de João Armitage, et non son expérience empirique, voir ARMITAGE, João. *História do Brasil : desde o periodo da chegada da familia de Bragança, em 1808, até a abdicação de D. Pedro I, em 1831, compilada à vista dos documentos publicos e outras fontes originaes formando uma continuação da historia do Brasil de Southey*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, 1981.

fondement les commentaires que fait l'historien sur la rupture du ministre avec la maçonnerie<sup>242</sup>. Varnhagen a attribué à cet ordre la proclamation de l'indépendance et la fondation de l'empire<sup>243</sup>. Cette interprétation a été très critiquée par les positivistes de l'Apostolat de Rio de Janeiro<sup>244</sup>. José Honório Rodrigues, par exemple, qui n'est pas du tout un historien positiviste, suit pourtant la critique adressée par ceux-ci à Varnhagen, et considère qu'il a minimisé le rôle de José Bonifácio<sup>245</sup>.

Nous allons étudier les avis de trois historiens sur le sujet : Clado Ribeiro Lessa, Basílio de Magalhães et Emília Viotti da Costa.

\*\*\*

Clado R. Lessa n'a pas nié les critiques adressées par Varnhagen au *patriarche*. Toutefois, il ne pense pas que l'historien ait été *partial*<sup>246</sup>. Il essaye de montrer que les commentaires de Varnhagen n'étaient pas dénués de sens. En vérité, Lessa ne fait que citer Varnhagen, et affirmer qu'il est d'accord avec lui. Il résume ainsi la question :

« Tout ce qu'on vient d'exposer est l'expression absolue de la vérité historique, et il ne serait pas possible à un historien impartial de ne pas conclure, comme l'a fait le vicomte de Porto Seguro, et plus récemment Tobias Monteiro, que les frères Andradas étaient loin d'être les précurseurs de l'indépendance, et qu'ils étaient

<sup>242</sup> *Idem*, pp. 195-196.

<sup>243</sup> *Idem*, p. 183.

<sup>244</sup> Surtout Tobias Monteiro, voir MONTEIRO, T. *A elaboração da independência*, Rio de Janeiro, Briguiet, 2 vols., 1927. Voir aussi WEHLING, Arno. *op. cit.*, 1999, p. 195.

<sup>245</sup> RODRIGUES, J. H. *op. cit.*, 1967, pp. 180-181.

<sup>246</sup> LESSA, C. R. *op. cit.*, 224, 1954, p. 164.



insupportablement vaniteux et de caractère despotique et violent »<sup>247</sup>.

Le biographe de Varnhagen considère donc comme « très juste » ses analyses. Néanmoins, il remarque : « il est vrai que les impressions reçues pendant l'enfance sont les plus durables, et ne forment pas les meilleurs souvenirs »<sup>248</sup> que José Bonifácio ait laissés à Varnhagen. Lessa rappelle deux autres épisodes postérieurs importants. Lorsque Varnhagen rentre au Brésil pour entamer le procès en reconnaissance de la nationalité brésilienne, il se fait accompagner d'une carte de recommandation de José da Costa Carvalho, le futur marquis de Monte Alegre, adversaire politique de José Bonifácio. L'autre événement rappelé par Lessa est celui de l'admission de l'historien à l'IHGB. Varnhagen a été soutenu par le chanoine Januário da Cunha Barbosa, qui a été poursuivi et emprisonné sur ordre de Bonifácio le 7 décembre 1822<sup>249</sup>. Les histoires qu'ils lui racontaient certainement l'ont influencé, dit Lessa<sup>250</sup>. Enfin, le commentateur estime normal que Varnhagen ait un « sentiment naturel de sympathie et de gratitude » pour lui, et conséquemment un sentiment d'hostilité à l'égard des Andradas. Mais, par ailleurs, rappelle Lessa, Varnhagen a été aussi un protégé de Antônio Menezes Vasconcelos de Drumond, allié des Andradas. Et enfin l'historien a obtenu sa nationalité lorsque Antônio Carlos Andrada, un des frères de José Bonifácio, était ministre de la justice de l'empire<sup>251</sup>. Ces dernières circonstances seraient, pour Lessa, une des preuves de l'impartialité

<sup>247</sup> *Idem*, p. 168.

<sup>248</sup> *Idem*, p. 169.

<sup>249</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia da independência*, op. cit., pp. 227-228.

<sup>250</sup> LESSA, C. R. op. cit., 224, 1954, pp. 169-170.

<sup>251</sup> *Idem*, p. 170.

de Varnhagen. Celui-ci aurait finalement été un critique, même de ceux qui l'ont aidé.

Enfin, le biographe refuse l'idée que la proximité des événements ait été un élément déstabilisant pour Varnhagen. Au contraire, la presque contiguïté de l'historien avec les épisodes qu'il narre, lui aurait donné l'occasion de saisir des sources abondantes, y compris les témoins oraux<sup>252</sup>. D'après Lessa, les interprétations du temps présent de Varnhagen sont justes et correctes. En vérité, elles ont été mal comprises ou manipulées par les critiques positivistes de l'historien, comme Basílio de Magalhães<sup>253</sup>.

\*\*\*

Néanmoins, je crois qu'une des critiques la plus intéressante sur Varnhagen qui cherche à désarticuler la création d'un mythe politique dans le panthéon brésilien, est justement celle de Basílio de Magalhães. En dépit du culte de la vérité présent dans l'œuvre varnhagenienne, B. de Magalhães considère que l'historien s'est laissé emporter par sa passion et ses sentiments contraires à José Bonifácio, car « l'impartialité absolue est tout simplement un mythe, et l'historien pragmatique avance au-delà de l'exposition des faits. Les considérations qu'il fait sur eux ne peuvent pas laisser d'introduire ses idéaux sociologiques et ses raisons personnelles »<sup>254</sup>.

Basílio de Magalhães a été un des premiers, sinon l'unique, critique de Varnhagen à remarquer l'impossibilité théorique et méthodologique d'une neutralité totale pendant le processus d'écriture de l'histoire. La question prend

<sup>252</sup> *Idem*, pp. 170-171.

<sup>253</sup> Selon Lessa, *idem*, p. 171

<sup>254</sup> MAGALHÃES, B. de. *op. cit.*, p. 101.

ainsi un tout autre aspect. Varnhagen, d'une certaine façon, n'a pas su contrôler les bornes de sa partialité. Par ailleurs, sa conception de la manière dont on doit écrire l'histoire ne l'a pas aidé à créer les obstacles nécessaires qui l'auraient empêché de rabaisser un personnage comme José Bonifácio :

« Varnhagen, en appliquant consciemment et constamment le pragmatisme, dont il était pénétré, à tous ses écrits, regardait plus les faits que les hommes, et cherchait toujours à réduire l'héroïsme et la thaumaturgie à une juste proportion des forces des mortels, sans jamais se laisser fasciner par les merveilles de notre luxuriante nature tropicale comme le gongoriste Rocha Pitta, et sans jamais se préoccuper de l'esthétique des batailles »<sup>255</sup>.

Varnhagen, pour B. de Magalhães, est celui qui humanise les héros. Paradoxalement, cette humanisation est une manière de déshumaniser l'histoire elle-même. Il n'est pas nécessairement du côté des grands. Par principe, il est du côté des faits. C'est-à-dire qu'il ne s'occupe que des faits. Le reste, les actions humaines dans l'environnement brésilien, ne l'intéressent pas du tout. Il dédaigne la couleur locale. Ainsi Bonifácio n'est qu'un personnage comme un autre. Ce sont les faits qui lui donnent sens. Il n'est pas au-dessus de l'histoire, il n'est pas un héros.

Le commentateur pense aussi que l'héritage ethnique, et l'éducation ont décisivement contribué à donner à l'historien cette perspective de l'histoire non seulement partielle, mais aussi dépouillée de la présence de grands hommes<sup>256</sup>. Pourtant, cela n'est pas exactement un reproche :

---

<sup>255</sup> *Idem*, p. 102.

« Il faut lui pardonner – dit B. de Magalhães –, la froideur germanique, laquelle a si déplorablement frappé quelques-unes de nos héroïcités, puisqu'elle lui a permis de percevoir, mieux que nos passionnés et prétentieux écrivains et orateurs romantiques, de nombreux vices à supprimer et plusieurs menaces à conjurer dans la marche ascensionnelle de notre patrie »<sup>257</sup>.

Même si Varnhagen n'a pas su préserver les héros de la nation, il est, malgré tout, plus fiable que les romantiques du XIX<sup>e</sup> siècle. La froideur *germanique* de l'historien fonctionne, dans la lecture raciste de B. de Magalhães, comme une sorte de compensation *objective* à la partialité de l'œuvre varnhagenienne. Effectivement, il n'aime pas les Andradas, surtout José Bonifácio. Toutefois il ne s'agit pas d'une passion et d'une partialité incontrôlable ou insensée. Il avait ses raisons, historiques et psychologiques.

\*\*\*

Emilia Viotti da Costa, à son tour, dans son analyse de la formation du *mythe José Bonifácio*, mentionne aussi les rapports personnels comme une des raisons probables qui ont motivé les critiques de Varnhagen. L'historienne fait un bilan du point de vue théorique et méthodologique de l'*Histoire de l'indépendance*. Selon elle :

« L'intention de respecter l'impartialité et l'objectivité chez Varnhagen trouvent ses limites dans sa propre méthode. En cherchant à être le médiateur et le juge de témoignages

<sup>256</sup> *Ibidem*.

<sup>257</sup> *Idem*, p. 193.

contradictoires, il a fait une analyse subjective des faits, en choisissant une des versions de l'époque. Son histoire ne dépasse pas le niveau des témoins, (...). Il se sert des correspondances officiels des agents diplomatiques, que sa carrière lui a permis de consulter »<sup>258</sup>.

À propos de José Bonifácio, particulièrement, elle remarque que, Varnhagen le présentait comme « vengeur et arbitraire », et a donné une « grande importance à ces aspects psychologiques défavorables pour expliquer des faits d'une immense portée historique »<sup>259</sup>. Nonobstant, le fait que Varnhagen a conservé « une vision négative », effets des images de l'enfance et des critiques que fait le *patriarche* de la gestion de son père, alors à la direction de la fonderie d'Ipanema, son analyse, explique E. Viotti da Costa, a été faite dans un style plus serein que celle des autres détracteurs<sup>260</sup>. C'est pour cela, peut-être, d'après l'historienne, que la vision varnhagenienne n'a pas pu empêcher, contrairement à ce que pensait José Honório Rodrigues, la production d'un mythe autour de José Bonifácio<sup>261</sup>.

\*\*\*

<sup>258</sup> COSTA, E. V. da. « José Bonifácio : mito e história », in *Da monarquia à República : momentos decisivos*, São Paulo, Brasiliense, 1987, pp. 55-118 (citation p. 105).

<sup>259</sup> *Ibidem*.

<sup>260</sup> *Id.*

<sup>261</sup> « L'historiographie érudite de Varnhagen n'a pas rompu avec la tradition grandiloquente, et en dépit d'être attachée à la version contraire aux Andradas, il n'a pas réussi à affaiblir le prestige du patriarche. La version favorable aux Andradas continuerait à exister, alimentée par le patriotisme nationaliste, par le culte positiviste des héros, et, déjà au XX<sup>e</sup> siècle, par le régionalisme *Paulista*. (...). La légende de José Bonifácio, malgré les critiques, a résisté », *idem*, pp. 105-106.

## 2.6. Varnhagen, son père et José Bonifácio : l'impartialité et l'ego-histoire

« The problem of scientific objectivity, as the nineteenth century posed it, owed so much to historical self-misunderstanding and philosophical confusion that the real issue at stake, the issue of impartiality, which is indeed decisive not only for the 'science' of history but for all historiography from poetry and storytelling onward, has become difficult to recognize ».

Hannah Arendt<sup>262</sup>

En 1987, Pierre Nora a réuni et présenté les *Essais d'ego-histoire*, écrits par sept importants historiens français. Il s'agit, dit Nora, d'un « genre nouveau, pour un nouvel âge de la conscience historique »<sup>263</sup>. Il explique l'origine du projet ainsi : « il naît au croisement de deux grands mouvements : d'une part l'ébranlement des repères classiques de l'objectivité historique, d'autre part l'investissement du présent par le regard historien »<sup>264</sup>. En effet, continue Nora,

« toute une tradition scientifique a poussé les historiens, depuis un siècle, à s'effacer devant leur travail, à dissimuler leur personnalité derrière leur savoir, à se barricader derrière leurs fiches, à se fuir eux-mêmes dans une autre époque, à ne s'exprimer qu'à travers les autres ; (...). Les acquis de l'historiographie ont mis en évidence depuis une vingtaine d'années les faux-semblants de cette impersonnalité et le caractère précaire de sa garantie. Aussi l'historien d'aujourd'hui est-il prêt, à la différence de ses prédécesseurs, à avouer le lien étroit, intime et tout personnel qu'il entretient

<sup>262</sup> ARENDT, Hannah. « The concept of history. Ancien and modern », in *Between past and future. Six exercises in political thought*, London, Faber and Faber, 1961, pp. 41-90 (citation p. 51).

<sup>263</sup> NORA, Pierre. (textes réunis et présentés par) *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987, p. 5. Les historiens sont : Maurice Agulhon, Pierre Chaunu, Georges Duby, Raoul Girardet, Jacques Le Goff, Michelle Perrot, René Raimond.

<sup>264</sup> *Idem*.

avec son travail. Nul n'ignore plus qu'un intérêt avoué et élucidé offre un abri plus sûr que de vaines protestations d'objectivité. L'obstacle se retourne en avantage. Le dévoilement et l'analyse de l'investissement existentiel, au lieu d'éloigner d'une investigation sereine, deviennent l'instrument et le levier de la compréhension »<sup>265</sup>.

D'après Nora, le même *corps de traditions* qui commandait à l'historien d'annuler sa personnalité pendant le processus d'écriture de l'histoire, « alimentait une solide méfiance à l'égard d'une histoire contemporaine jugée trop proche pour bénéficier d'un traitement positif ». Pour lui, « la conquête de son propre siècle et du présent même par l'historien a constitué l'une des avancées de la discipline au cours des dernières décennies »<sup>266</sup>.

\*\*\*

Les deux analyses que j'ai proposées ci-dessus, la première sur le rapports de Varnhagen avec son père, et la seconde sur sa tentative de désarticulation d'un mythe politique contemporain en train de s'élaborer, suivent un peu ce mouvement décrit par Pierre Nora. Non, je ne pense pas que Varnhagen soit un historien de la troisième (ni même de la première) génération des *Annales* avant la lettre. Je ne pense pas non plus qu'il ait fait de l'*ego-histoire stricto sensu*. Je crois tout simplement que cette notion, telle qu'elle a été proposée par Nora, est très utile à la compréhension de l'œuvre de Varnhagen.

---

<sup>265</sup> *Idem*, pp. 5-6.

<sup>266</sup> *Idem*, p. 6.

Ainsi peut-on se demander : est-ce que la position de Varnhagen sur le rôle de José Bonifácio est une tentative claire et consciente de désarticuler la formation d'un mythe politique ? Apparemment oui. Mais quelles sont en effet ses motivations ? Étant donné qu'on parle d'un historien, et d'une analyse ou d'un jugement historique, il faut considérer, premièrement, les aspects liés à sa conception d'histoire, ou plutôt à sa notion de recherche historique (dans ce cas, surtout, la question des sources) et de sa mise en texte, autrement dit de l'écriture de l'histoire. Néanmoins, les questions personnelles sont toujours là. L'historien qui écrit sur un personnage en voie de *panthéonisation*, est aussi le fils d'un père accusé « injustement » par ce personnage. Décidemment, Varnhagen n'a pas réussi à séparer ses sentiments très personnels de son analyse. Et dans un cas comme dans l'autre, il ne semble pas que cela lui pose un problème soit d'ordre épistémologique, soit d'ordre psychologique. Au contraire, il ne sait, je crois, écrire l'histoire qu'avec cette subjectivité toujours présente. Il ne la maîtrise pas car, d'un côté, il ne veut pas le faire. C'est le côté de l'historien.

Varnhagen non seulement écrit un texte, mais il y est en même temps à son intérieur. Il ne s'efface jamais. Il n'est pas possible de raconter l'histoire de son temps, sans y être<sup>267</sup>. Varnhagen, comme historien du temps présent, écrit

---

<sup>267</sup> Cela rappelle un passage de la fameuse préface de Michelet à l'*Histoire de France* : « ma vie fut en ce livre, elle a passé en lui. Il a été mon seul événement. Mais cette identité du livre et de l'auteur n'a-t-elle pas un danger ? L'œuvre n'est elle pas colorée des sentiments, du temps, de celui qui l'a faite ? C'est ce qu'on voit toujours. Nul portrait si exact, si conforme au modèle, que l'artiste n'y mette un peu de lui. Nos maîtres en histoire ne sont pas soustraits à cette loi. Tacite, (...). Thierry (...). Si c'est là un défaut, il nous faut avouer qu'il nous rend bien service. L'historien qui en est dépourvu, qui entreprend de s'effacer en écrivant, de ne pas être, de suivre par derrière la chronique contemporaine (...), n'est point du tout historien. (...) En pénétrant l'objet de plus en plus, on l'aime et dès lors on regarde avec un intérêt croissant. Le cœur ému à la seconde vue, voit mille choses invisibles au peuple indifférent. L'histoire, l'historien, se mêlent en ce regard », MICHELET, Jules. « Histoire de France – Préface (1869) », in *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 1974, t. IV, pp. 14.



l'histoire à partir de lui-même, comme s'il était le centre du texte, de l'histoire. C'est lui qui a vu ceci, et qui a entendu cela. C'est lui qui a trouvé telle source, ou qui a gardé tel document. L'histoire de l'indépendance brésilienne n'existe que par ses capacités intellectuelles. Pourtant, d'un autre côté, il ne maîtrise pas la subjectivité de son écriture, parce que son point de vue n'est pas informé seulement par l'œil, l'oreille, sa mémoire, et les sources écrites, mais aussi par son ego, et à la limite par son inconscient. C'est le côté du fils.

### **2.7. *L'Historia geral do Brazil* : une « masse cyclopéenne de sources accumulées »<sup>268</sup>**

« En fait, lorsque l'histoire est vraie, sa vérité est double, étant faite à la fois de vérité sur le passé et de témoignage sur l'historien ».

Henri-Irénée Marrou<sup>269</sup>

« Il faut connaître son tempérament pour bien comprendre son *Historia geral* ».

Capistrano de Abreu<sup>270</sup>

*L'Historia geral do Brazil* est, indiscutablement, le travail le plus connu et le plus discuté de Varnhagen<sup>271</sup>. Elle concentre et résume tous les éléments

<sup>268</sup> « Depois que Varnhagen publicou a sua *Historia*, e, apresentou a massa cyclopica de materiais que acumulara, muitos se julgaram aptos a erguer um monumento mais consideravel, e atiraram-lhe censuras e diatribes que profundamente nos pungiram », ABREU, C. de. « Necrologio de Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », *op. cit.*, p. 505.

<sup>269</sup> MARROU, Henri-Irénée. *De la connaissance historique*, Paris, éditions du Seuil, 1954, p. 221.

<sup>270</sup> ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro (1882) », *op. cit.* p. 441.

<sup>271</sup> La liste des commentateurs de *L'Historia geral do Brazil* est assez grande. Je ne cite que quelques exemples (presque tous déjà mentionnés dans ce travail) : ABREU, J. Capistrano de. « Necrologio de Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », *op. cit.* ; ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro (1882) », *op. cit.* ; AMBROSIO, Ubiratan d'. « Varnhagen, Francisco Adolfo de. – 1816-1878 : Brazilian

d'une rhétorique de la nationalité qui caractérisent l'œuvre varnhagenienne. La première édition de l'*Historia geral do Brazil*, on l'a déjà remarqué, a été publiée en deux volumes à Madrid entre 1854 et 1857<sup>272</sup>, et a été particulièrement lue et discutée pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, raison pour laquelle elle sera l'objet central de l'analyse présenté ici. La deuxième édition, corrigée et augmentée, a été publiée à Vienne en 1877, un an avant la disparition de l'auteur<sup>273</sup>. Capistrano de Abreu a commencé la publication d'un troisième tirage de l'œuvre, corrigée et annotée par lui-même, en 1906, mais il ne l'a pas terminé à cause d'un incendie de la maison d'édition. Rodolfo Garcia reprend le projet en 1928 et publie, en cinq tomes, la troisième édition intégrale, avec ses

---

historian », *op. cit.* ; BELLIDO, Remígio de. *Varnhagen e a sua obra. Comemoração do centário*, São Paulo, Rothschild, 1916 ; BROCA, Brito. *Românticos, pré-românticos, ultra-românticos. Vida literária e romantismo brasileiro, op. cit.*, pp. 182-193 ; CANABRAVA, A. P. « Apontamentos sobre Varnhagen e Capistrano de Abreu », *Revista de História*, São Paulo, ano XXII, vol. XLIII, n° 88, out-dez, 1971, pp. 417-424 ; CANABRAVA, Alice. « Varnhagen, Martius e Capistrano de Abreu », *III Colóquio de Estudos Teuto-Brasileiros*, Porto Alegre, Editora da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 1980, pp. 215-235 ; COORNAERT, Émile. « Aperçu de la production historique récent au Brésil », *op. cit.*, pp. 53-54 ; GARCIA, Rodolpho. « Ensaio bio-biográfico Sobre Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », *apud VARNHAGEN, F. A. de. História geral do Brasil*, Appenso à 3<sup>e</sup>/4<sup>e</sup> éd., São Paulo, Companhia Editora Melhoramentos, 1928, tomo II, pp. 436-452 ; GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Francisco Adolfo de Varnhagen. *História geral do Brasil* », *op. cit.* ; HAUSER, Henri. « Notes et réflexions sur le travail historique au Brésil », *op. cit.*, pp. 87-89 ; MARTINIÈRE, Guy. « Problèmes du développement de l'historiographie brésilienne », *Storia della storiografia*, Milano, 19, 1991, pp. 117-146 (surtout pp. 128-129) ; ODÁLIA, Nilo. « Introdução », *Varnhagen*, São Paulo, Ática, 1979, pp. 7-31 ; ODÁLIA, Nilo. *As formas do mesmo. Ensaio sobre o pensamento historiográfico de Varnhagen e Oliveira Vianna, op. cit.*, pp. 31-113 ; REIS, José Carlos. « Ano 1850 : Varnhagen. O elogio da colonização portuguesa », *op. cit.* ; REIS, José Carlos. « Varnhagen (1853-7) : O elogio da colonização portuguesa », *op. cit.* ; RODRIGUES, José Honório. *A pesquisa histórica no Brasil, op. cit.*, pp. 47-49 ; RODRIGUES, José Honório. *História da história do Brasil, op. cit.*, pp. 13-27 ; RODRIGUES, José Honório. « Varnhagen, mestre da história geral do Brasil », *op. cit.* ; SCHWARTZ, Stuart B. « Francisco Adolfo de Varnhagen : diplomate, patriote, historien », *op. cit.*, pp. 193-198 ; VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira, op. cit.*, WEHLING, A. *Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional, op. cit.*

<sup>272</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *História Geral do Brazil. Isto é do descobrimento, colonização, legislação e desenvolvimento deste Estado, hoje imperio independente, escripta em presença de muitos documentos autenticos recolhidos nos arquivos do Brazil, de Portugal, da Espanha e da Holanda*, por um socio do Instituto Historico do Brazil. Natural de Sorocaba. Madrid, Imprensa da V. de Dominguez, 1854. T. I., 1857. T. II., 1<sup>a</sup> edição.

<sup>273</sup> VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia Geral do Brazil, antes de sua separação de Portugal*, 2<sup>a</sup> edição, 2 vol., E. & H. Laemmert, Vienna, 1260 p., 14 fls. grav. 1877. J'ai déjà remarqué l'importance des altérations dans la conclusion de l'analyse sur l'usage des récits de

commentaires et le travail de Capistrano de Abreu sur le texte original de Varnhagen<sup>274</sup>. Les éditions suivantes reproduisent cette dernière.

\*\*\*

D'une manière générale, les analyses de l'*Historia geral do Brazil*, surtout les plus récentes, la partagent en thèmes spécifiques, comme la question des origines de la nation brésilienne (la découverte, les Indiens, etc.), les guerres coloniales (contre les Français et les Hollandais), le rôle des esclaves, des jésuites, l'arrivée du roi du Portugal au Brésil et le processus d'indépendance. Je propose une autre voie, issue directement du texte : à savoir les marques de subjectivité, la caractérisation des personnages, et, enfin, la notion d'histoire développée par Varnhagen dans l'*Historia geral*.

### 2.7.1. *Les marques de subjectivité*

Les marques de subjectivité ne sont pas, dans le récit de Varnhagen, simplement des expressions qui lui ont échappé d'une manière inaperçue ou inconsciente. Non, ces marques font partie de l'organisation du texte lui-même ; elles ont une fonction analogue à celle des adjectifs : conférer intelligibilité à la narration.

---

voyage dans l'œuvre de Varnhagen. Je pense dans mes recherches futures faire une étude plus approfondie sur ce sujet.

<sup>274</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil*, 3<sup>e</sup>/4<sup>e</sup> éd., anotada por J. Capistrano de Abreu e Rodolpho Garcia, São Paulo, 5 tomos, Companhia Editora Melhoramentos, 1927-1928.

On repère ces marques un peu partout dans le texte, mais surtout dans le premier tome, et au début du deuxième. À mesure que le récit évolue vers le XIX<sup>e</sup> siècle, l'auteur semble économiser les expressions productrices de subjectivité, au profit d'un texte plus direct, affirmatif et aseptique, sauf, et là ce n'est pas un petit détail, pour écrire sur son père. Ces marques, qui se superposent et se croisent tout au long du récit, sont multiples : des verbes, comme *croire*, *imaginer* et *sembler*, des verbes au conditionnel, et des expressions qui dénotent les sentiments.

### *L'historien croit*

On a eu déjà l'occasion de remarquer que Varnhagen croit. Ce type d'argumentation est une des formes les plus efficaces et les plus rusées pour renforcer la persuasion du récit, et en conséquence la rhétorique de la nationalité. Ainsi, Varnhagen « croit », « comme beaucoup d'autres », que « le Brésil est aujourd'hui huit ou dix fois plus peuplé que dans le temps où la colonisation a commencé »<sup>275</sup>. Comme les études statistiques sur la période coloniale étaient inexistantes, Varnhagen (et les autres) font des estimations sur la base des récits des premiers voyageurs. L'historien croit aussi aux rumeurs. C'est le cas du destin des membres de l'expédition organisée au XVI<sup>e</sup> siècle par trois donataires pour occuper leurs territoires respectifs au Brésil, expédition si puissante, que l'ambassadeur espagnol ne craignait qu'ils aient l'intention d'aller jusqu'à la rivière de la Plata, propriété du roi d'Espagne. Dans une lettre

<sup>275</sup> « Cremos que não andam errados os que, como nós, ajuizem que toda a extensão do Brazil está hoje seis ou oito tantos mais povoada do que no tempo em que se começou a

à la cour espagnole, l'ambassadeur explique les raisons de ses appréhensions, et « en plus on disait que les membres de cette expédition s'enfonceraient jusqu'au Pérou ». D'après Varnhagen, « cette dernière rumeur devait, croit-on, être fondée, car il était déjà connu que les côtes de l'Amérique du Sud contournaient un grand continent, (...). Mais on croit cette rumeur surtout parce que cette expédition emmène avec elle une division de cavalerie, armée qui a compté plus pour Pizarro que sa propre audace, et avait auparavant servi aux conquêtes des Arabes »<sup>276</sup>. La croyance en une rumeur n'est pas simplement un geste de foi, mais l'effet d'un raisonnement, dont le fondement est la comparaison historique.

La croyance peut être conçue aussi comme la manifestation d'une réflexion anti-fataliste. Varnhagen ne croit pas que les événements soient prédéterminés. Le conflit avec les Hollandais au XVII<sup>e</sup> siècle a, pour l'historien, une justification de ce genre. Rien n'obligeait ou ne prédestinait le Brésil à être envahi par les Hollandais. Néanmoins, écrit Varnhagen, « on croit qu'une guerre, de temps en temps, peut élever un pays ; on croit que l'occupation étrangère (...) a établi, dans la famille brésilienne plus d'union et de fraternité ; on croit que les nœuds qui résultent des gloires communes sont plus étroits, et qu'il n'existe pas d'attachement plus résistants que ceux qui sont sanctionnés par les souffrances »<sup>277</sup>. Bref, en même temps que les Brésiliens se battent

---

colonização », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1854, p. 97. Dans la deuxième édition, les chiffres passent de 6 à 8 pour 8 à 10.

<sup>276</sup> « E além disso participava como se dizia que os desta expedição, ao desembarcarem, se embreariam pela terra dentro até dar com o Perú. Este último boato devia, cremos nós, ter todo fundamento. (...) Para nós é sobretudo grande argumento para crer no boato o terem levado cavallaria, arma esta que valeu mais a Pizarro para vencer que toda a sua audacia, como ja n'outros tempos tinha valido aos Arabes para o exito feliz das suas conquistas », *idem*, p. 159.

<sup>277</sup> « Cremos sim, que uma guerra de tempos a tempos pode erguer um paiz do seu torpôr ; cremos que a estranha quando a costa brasilica acabava de ser occupada na totalidade com cidades de S. Luiz e de Belem, no Maranhão e no Pará, poderia estabelecer, como estabeleceu, mais união e fraternidade, em toda a familia já brazileira ; cremos que se estreitam muito nas mesmas fileiras os laços de que resultam glorias communs, e que não ha vinculos mais firmes que os sancionados pelos soffrimentos », *idem*, pp. 337-338.

contre les Hollandais, ils se constituent comme nation. Varnhagen croit donc à l'indétermination événementielle, si bien qu'il croit que la guerre, ici catégorie *ahistorique*, est un facteur d'unification et de construction identitaire.

### *Imaginer, sembler*

Varnhagen *imagine* que la famille du colon João Ramalho, qui a vécu pendant le XVI<sup>e</sup> siècle, était nombreuse<sup>278</sup> ; il *imagine*, en décrivant la vie des premiers colons avec les Indiens, le jugement peu favorable qu'ils faisaient des leurs ennemis<sup>279</sup>. L'imagination permet aussi à l'auteur de déclarer son incapacité à bien décrire une certaine situation. Ainsi, comment peut-on décrire la région où a été fondée la ville de Rio de Janeiro ? C'est difficile. Mais lorsque « le théâtre de nos émotions passe dans les parages », il faut donner au lecteur une « idée », même « légère des scènes », bien qu'il « imagine » que les mots de la description lui feront perdre sa couleur. Ici l'acte d'imaginer n'est pas placé du côté de l'art du peintre de la couleur locale, mais du côté de la conscience de l'historien<sup>280</sup>.

Par ailleurs, la possibilité que nous avons d'imaginer est une façon de nous différencier des barbares. Ainsi, nous pouvons *imaginer* que quelques individus nous représentent, et nous pouvons, en effet, reconnaître leurs « actions illustres », mais cela « ne peut être apprécié que par les peuples qui

<sup>278</sup> « era a aldêa em que principalmente mente vivera João Ramalho com a sua familia, já numerosa, como pode se imaginar sabendo que vinte annos passara livremente entre aquella gente, à lei da natureza », *idem*, p. 55.

<sup>279</sup> « Podemos pois imaginar que pouco favoravel juizo faziam dos christãos seus inimigos », *idem*, p. 176.

<sup>280</sup> « E agora que o theatro de nossas emoções se transfere a esta paragem, convem que o leitor a tenha presente, para o que nos esforçaremos por lhe transmittir uma leve idéa das

ont déjà atteint un certain degré de civilisation »<sup>281</sup>. La représentation politique et sociale passe par un lien qu'il faut savoir apprendre, c'est-à-dire apprendre à imaginer.

L'historien donc croit et imagine les choses. Parfois, les apparences lui donnent l'impression que ; il lui *semble que...* Ainsi, il *semble* que les Castillans ont donné le nom de Marañon à la rivière Amazonas<sup>282</sup> ; il *semble* que Pero Lopes de Sousa soit rentré à Lisbonne le 20 janvier 1533<sup>283</sup> ; il *semble* que Tupinambá était le nom de la branche primitive des Indiens au Brésil<sup>284</sup> ; il *semble* qu'une certaine attaque ait été préméditée par les barbares<sup>285</sup> ; il *semble* qu'un certain D. Pedro da Cunha était en faveur de l'occupation du Brésil afin d'éviter la domination de Philippe II<sup>286</sup> ; il *semble* que les dangers sont nés pour unir les capitaines<sup>287</sup> ; le nom des indiens *Orizes* *semble* être une dégénérescence des *Purís*<sup>288</sup> ; il *semble* qu'en 1723 Miguel Sutil, né à Sorocaba, a trouvé de l'or à foison<sup>289</sup>. L'impression d'incertitude que donne l'usage réitéré de ce verbe impersonnel n'est pas simplement une apparence, une ruse de rhétorique. Dans la plupart des cas, *il semble que*, avec tout sa charge de doute, participe, paradoxalement, d'une chaîne narrative logique, dont la fonction n'est que

---

scenas em cuja descrição quasi imaginamos que todas as palavras se nos desbotam », *idem*, pp. 247-248.

<sup>281</sup> « A satisfação de contarmos maior número de individuos por compatriotas, de pertencermos a uma familia mais crescidas, e de gloriarmo-nos com as acções illustres de maior número de individuos por quem nos imaginamos representados, não pode ser apreciada senão pelos povos que ja chegaram a certo grão de civilisação », *idem*, p. 103.

<sup>282</sup> *Idem*, p. 26.

<sup>283</sup> *Idem*, p. 59.

<sup>284</sup> *Idem*, pp. 99-100.

<sup>285</sup> *Idem*, p. 222.

<sup>286</sup> *Idem*, pp. 280-281.

<sup>287</sup> « Parecia que os perigos iam nascendo para unir entre si as capitánias », VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1857, p. 96.

<sup>288</sup> « (...), conhecidos por *Orizes*, nome este que parece degeneração do mais conhecido de *Purís* », *idem*, p. 123.

<sup>289</sup> « Miguel Sutil, filho de Sorocaba, (...), parece que apanhára em 1723 o ouro a punhados », *idem*, p. 167.

d'assurer l'impartialité de l'historien. Lorsqu'il n'a pas de certitude, mais ne veut pas supprimer non plus l'information, il met un *il semble que*. La subjectivité joue, dans ce cas, en faveur de l'objectivité narrative.

### *L'horreur et la douleur*

Il n'est pas toujours facile de raconter l'histoire, parce que, quelquefois, elle provoque l'horreur, tant pour celui qui l'écrit, que pour celui qui la lit. Le rituel anthropophagique des Indiens, ces *barbares*, est un exemple. Varnhagen explique que « l'esprit de vengeance mené à l'extrême » était leur vraie religion : « à peine emploie-t-on ce mot pour ces horreurs »<sup>290</sup>. Il décrit les étapes du rituel anthropophagique, y compris le quotidien de la victime : « Ils lui donnaient une jeune femme, qui après sa mort, selon les règles de la cérémonie, versait quelques larmes ; mais elle devait manger le premier morceau – quelle horreur ! »<sup>291</sup>. C'est excessif. L'historien n'en peut plus. Il s'arrête : « nous ne parlerons plus sur ces horreurs qu'ils pratiquaient, car nous ne nous voulons pas faire frissonner la chair des lecteurs, comme les barbares le faisaient avec leurs victimes »<sup>292</sup>. Ce qui limite la narration, dans ce cas, ce n'est pas le manque de sources, mais le sentiment négatif qu'elles produisent sur le narrateur et supposément sur les lecteurs<sup>293</sup>.

<sup>290</sup> « Este espirito de vingança levado ao excesso era a sua verdadeira fé. – Ao ver um tal extremo de degradação do homem em sua religião (a custo empregamos este nome para taes horrores) », VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 121.

<sup>291</sup> « (...) até lhe davam por concubina a moça que elle acertava de escolher, a qual, quando morria a victima, tinha que derramar por cerimonia algumas lagrimas ; mas por honra devia logo depois tragar delle – horror ! – o primeiro bocado », *idem*, p. 125.

<sup>292</sup> « Não diremos os mais horrores que praticavam, que não nos propomos a arripiar as carnes dos leitores, como os Barbaros praticavam com as de suas victimas », *idem*, p. 126.

<sup>293</sup> Varnhagen rappelle aussi les « horreurs » perpétrées par le Tribunal de l'Inquisition, voir VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1857, p. 182.



Si l'histoire provoque l'horreur, elle peut être aussi douloureuse. « Épargnons aux lecteurs la douleur que leur causerait le récit et la peinture, d'ailleurs inutile, de ce naufrage, dans lequel, parmi d'autres, a perdu la vie le commandant et donataire de l'expédition Ayres da Cunha », au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>294</sup>. La mort d'un autre donataire, Francisco Pereira Coutinho, trouble le narrateur lui-même : « La plume, avec laquelle nous écrivons, résiste à traiter du donataire de la Bahia, naturellement ému par la douleur qui afflige le cœur lorsqu'il considère sa triste fin ». Varnhagen s'occupe du sujet, car il s'agit d'une « obligation », imposée par le métier « d'historien de la patrie »<sup>295</sup>. Cette responsabilité de l'historien n'interdit pas seulement que la plume souffre de ne pas raconter l'aventure de quelqu'un qui ne méritait pas son destin, mais elle empêche son silence même quand il est nécessaire d'écrire *contre nos ancêtres*, ce qu'il doit faire avec le récit de la capitulation de l'armée luso-brésilienne dans l'île de Santa Catarina devant les forces espagnoles commandées par le général D. Pedro Cevallos : « la narration de ces vérités est douloureuse », car elle est honteuse<sup>296</sup>. Pourtant, il raconte malgré tout.

\*\*\*

<sup>294</sup> « Pouparemos ao leitor a dor que lhe causaria a relação e pintura, alias inutil, deste naufragio ou naufragios em que perdeu a vida, entre outros, o donatario chefe da expedição, Ayres da Cunha », VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 160.

<sup>295</sup> « A penna com que escrevemos resiste a tratar do donatario da Bahia, naturalmente commovida pela dor que nos punge o coração, ao considerar seu triste fim. Não ha dúvida que é assumpto de que não nos podemos occupar sem que se nos repasse a alma de magoa, que desejaremos poupar de repetir, se, pela importancia do assumpto, não foram a isso obrigados pela severa tarefa que nos impozemos, desde que ousámos levantar o pensamento a sermos historiadores da patria », *idem*, p. 165.

<sup>296</sup> « Porém o que fizeram foi, pouco depois, capitularem na terra firme ; nem que ahi podessem obter melhores condições. Dóe-nos ter que narrar estas verdades, a quasi nos vexamos tanto de taes miserias como se ellas respeitassem a nossos proprios parentes », VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1857, p. 228.

Enfin, Varnhagen abuse aussi des expressions comme *peut-être (talvez)*, *c'est possible, c'est probable (é possível, é provável)*, entre autres. Il est vrai que plusieurs de ces expressions *subjectives*, surtout celles qui dénotent les sentiments de l'auteur sont supprimées ou remplacées par d'autres, moins dramatiques et moins sentimentales, dans la deuxième édition.

### 2.7.2. La caractérisation des personnages

Les personnages de Varnhagen sont presque toujours adjectivés, soit d'une manière positive, soit d'une manière négative. Ils fonctionnent comme des outils qui aident l'historien à établir un degré d'intelligibilité dans le texte. Jamais Varnhagen ne se pose la question de savoir si l'acte d'adjectiver quelqu'un ou une situation quelconque ne relève pas de l'ordre de la subjectivité. Il semble relever de l'ordre du jugement historique, donc d'un présumé tout à fait légitime du métier de l'historien pour Varnhagen. Voici quelques exemples.

Parmi les personnages illustres (dont quelques-uns ont été biographiés par l'historien, ou seront objet de futurs travaux), Amérigo Vespucci apparaît tout au début de la narration comme quelqu'un de très « habile » et, selon son ami le « courageux » Christophe Colomb, écrit l'historien, est aussi « un homme d'honneur »<sup>297</sup>. Martim Affonso de Sousa, malgré son âge, trente ans, avait un

<sup>297</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 4 et p. 27. Après la première édition de l'*Historia geral do Brazil*, Varnhagen dédiera quelques ouvrages à Amérigo Vespucci, ce qui contribue aux enrichissements sur le sujet dans la deuxième édition de l'œuvre. Voir : VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Amerigo Vespucci. Son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations, avec une carte indiquant les routes*. Lima, Imprimerie du Mercurio, 1865 ; VARNHAGEN, F. A. de. *Le premier voyage de Amerigo Vespucci Définitivement expliqué dans ses détails*, Vienne, chez les Fils de Carl Gerold, 1869 ; VARNHAGEN, F. A. de. *Nouvelles recherches sur les derniers voyages du navigateur*

« bon jugement » des choses, qui devait l'aider à commencer l'entreprise de colonisation du Brésil à partir de 1530<sup>298</sup>. Son frère, Pero Lopes de Sousa, l'auteur du récit du voyage de Martim Affonso de Sousa n'est pas moins capable ; il est « honoré et vaillant »<sup>299</sup>, et sa précoce disparition transforme son épouse en une « veuve malheureuse »<sup>300</sup>. Pero Lopes de Sousa donne à Varnhagen une description des Indiens qu'il cite sans aucune critique : « les hommes ont de bonnes dispositions, et les femmes sont fort belles et n'ont rien à envier à celles de Lisbonne »<sup>301</sup>. Le premier gouverneur général du Brésil, Tomé de Sousa, nommé en 1549 par le roi portugais, est un homme « distingué par ses capacités administratives » et très « prudent »<sup>302</sup>. Pourtant, le *ouvidor-geral* (*grand auditeur*) qui l'accompagne, Pero Borges, personnage dénué d'éclat, avait la réputation d'être un homme « juste », mais qui devient au Brésil quelque un « d'excessivement sévère et très peu caritatif »<sup>303</sup>.

Au XVI<sup>e</sup> siècle encore, on trouve Nicolas Villegagnon, le chef de l'expérience controversée de la France Antarctique (1555-1560). D'après Varnhagen, il s'agit d'un homme, sans doute, de « mérite », pourtant « ambitieux et hypocrite », caractéristiques que « l'historien impartial peut repérer dans plusieurs de ses phrases et de ses actes »<sup>304</sup>. Pour Varnhagen donc

---

*florentin et le reste des documents et éclaircissements sur lui*, Vienne, chez les Fils de Carl Gerold, 1869 ; VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Ainda Amerigo Vespucci : novos estudos e achegas, especialmente em favor da interpretação dada a sua primeira viagem em 1497-98, as costas do Yucatan e Golfo Mexicano*, Vienna, Imprensa di filho de Carlos Gerold. Edição por conta do A. 1874.

<sup>298</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 45.

<sup>299</sup> *Idem.*

<sup>300</sup> *Idem*, p. 143.

<sup>301</sup> « Admirou Pero Lopes na baia a alvura da gente, a boa disposição dos homens, e a formosura das mulheres, que não achou inferiores às mais belas de Lisboa », *idem*, p. 48.

<sup>302</sup> *Idem*, p. 193.

<sup>303</sup> *Idem.*

<sup>304</sup> « Que era homem de merito não ha duvida. A hipocrisia e as miras ambiciosas se apresentam ao historiador imparcial em muitos dos seus actos e frases » ; « Foi ahi que

les adjectifs dans un processus d'écriture de l'histoire ne marquent nécessairement pas une prise de parti, ni une posture subjective, au contraire, c'est une étape de l'argumentation historique qui relève, comme toutes les autres, des sources. Néanmoins, parfois, les sources sont contaminées précisément par une caractéristique personnelle de leur auteur. C'est le cas, notamment, du récit de voyage de Diego Garcia en 1516 à la rivière de la Plata, qui, selon Varnhagen, doit être lu avec « précaution », car il a été rédigé par quelqu'un « qui n'a pas toujours la réputation d'être vrai, ni poli, ni supérieur à la mesquine jalousie »<sup>305</sup>.

L'usage abondant des adjectifs révèle aussi chez Varnhagen les ambiguïtés de l'historien devant certains personnages. Ainsi, le Père Antônio Vieira, dont le style de son écriture, on l'a déjà vu, a été l'objet des éloges de Varnhagen, est quelqu'un de « génie »<sup>306</sup>, et de « talentueux »<sup>307</sup>. Pourtant, Vieira est un jésuite, et Varnhagen ne cache pas son aversion pour la Compagnie de Jésus. Ainsi, malgré ses indiscutables qualités Vieira était « ambitieux » et « vindicatif », comme il l'a montré, dit Varnhagen, pendant les épisodes qui ont culminé avec la décision qui a placé sous le contrôle des jésuites, donc sous celui de Vieira, les Indiens<sup>308</sup>. En plus, ce qui manquait à Vieira comme « missionnaire », d'après Varnhagen, c'est « davantage de pitié et de charité » : il avait le « cœur dur ». Comme diplomate, il lui manquait la « discrétion » et la « modestie » et un « esprit moins visionnaire ». Cependant, il avait une

---

primeiro desembarcou o ambicioso e hypocrita aventureiro [Villegagnon] », *idem*, pp. 229, note n° 74, p. 463.

<sup>305</sup> « Por meio da relação que de sua viagem nos transmitiu [Diego Garcia], não se nos recomenda como homem verdadeiro, nem polido, nem superior à mesquinha inveja, e deve ler-se com precaução », *idem*, p. 38.

<sup>306</sup> *Idem*, p. 320b.

<sup>307</sup> *idem*, pp. 396-397.

<sup>308</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1857, pp. 63-64.

propension à la politique, une « vocation presque décidée », qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, pourrait lui permettre de devenir un « remarquable député », ou même le recommanderait pour un poste de ministre<sup>309</sup>.

Les adjectifs utilisés par Varnhagen pour caractériser les personnages individuels sont rarement d'ordre physique. La description de D. João VI est une exception : le roi qui emmène la famille royale au Brésil en 1808, est décrit comme « corpulent, gros et membru, son visage était grand et bis, bras longs et grandes mains, les lèvres étaient charnues, l'inférieure étant un peu pendante. Il était réservé et, selon quelques-uns, un peu timide. Il parlait peu, mais savait écouter les autres (...). Il a été le parfait modèle d'un souverain amant du peuple »<sup>310</sup>. La caractérisation physique de D. João VI a été dûment amputée dans la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, car le texte aurait pu être considéré comme défavorable au roi<sup>311</sup>.

Varnhagen adjectivait aussi des personnages collectifs. On a déjà vu que l'historien a perdu très vite ses illusions, comme il l'explique, vis-à-vis des Indiens. Mais on peut ajouter quelques commentaires : par exemple, l'homme tupi est « égoïste »<sup>312</sup> ; l'indien barbare est « vaniteux et indépendant », il est aussi « rusé, dissimulé et déloyal »<sup>313</sup>. La Compagnie de Jésus est aussi classée comme un personnage collectif. Elle est « respectable pour ses titres » et a rendu de « grands services au Brésil », toutefois « l'ambition et l'orgueil de quelques-uns de ses membres » a été la source, affirme Varnhagen, de nombre de

<sup>309</sup> *Idem*, p. 51.

<sup>310</sup> « D. João era corpulento, gordo e membrudo ; carão grande, rosto trigueiro, bem espaduado, braços compridos e mãos grandes. Os lábios tinha-os grossos e o inferior de ordinario um tanto caído. Era bastante reservado, e segundo alguns até timorato. Falava pouco, bem que nunca se cansava de ouvri, (...)Foi perfeito modelo de um soberano amante do povo », *idem*, p. 351.

<sup>311</sup> RODRIGUES, José Honório. « Varnhagen, mestre da História geral do Brasil », *op. cit.*, p. 180.

<sup>312</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 119.

problèmes<sup>314</sup>. Dans le contexte religieux, il faut encore remarquer la manière dont l'historien adjectivise le Tribunal de l'Inquisition : une « triste ressource »<sup>315</sup>. Mais, les personnages collectifs ne sont pas toujours négatifs. Les « braves *paulistas* »<sup>316</sup> qui se sont battus contre les *Noirs* de Palmares, démontrent le contraire. En effet, les personnages collectifs contribuent à la construction des principes de généralisation et de synthèse de la narration varnhagenienne.

Par ailleurs, les adjectifs aident Varnhagen à décrire la nature du Brésil. Ainsi les brésiliens vivent sous un ciel d'une « splendide magnificence »<sup>317</sup> ; dans des ports « enchantés », comme à São Vicente<sup>318</sup>, dans les « magnifiques terres de Angra dos Reis » et la « superbe baie de Rio de Janeiro »<sup>319</sup> ; parfois le paysage a un air « mélancolique » comme celui de la ville de Victoria (dans la province d'Espirito Santo)<sup>320</sup> ; les oiseaux sont aussi « beaux » que ceux de l'Afrique ou de l'Asie<sup>321</sup>. Enfin, selon Varnhagen, s'il y avait un état sauvage au Brésil, ce paysage contraste avec lui. C'est le côté positif sur lequel la civilisation sera bâtie<sup>322</sup>.

Ce genre de description occupe, principalement, les premiers chapitres. Au fur et à mesure que la narration avance il fait place aux personnages individuels ou collectifs. Pourtant, Varnhagen renforce l'imaginaire édénique si

---

<sup>313</sup> *Idem*, pp. 175-176.

<sup>314</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1857, p. 202.

<sup>315</sup> *Idem*, p. 88.

<sup>316</sup> *Idem*, p. 74.

<sup>317</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 92.

<sup>318</sup> *Idem*, p. 53.

<sup>319</sup> *Idem*, p. 64 et p. 229.

<sup>320</sup> *Idem*, pp. 151-152.

<sup>321</sup> *Idem*, pp. 95-96.

<sup>322</sup> *Idem*, p. 96.

cher aux membres de l'IHGB, qu'ils soient poètes ou qu'ils soient historiens ou géographes.

### 2.7.3. La notion d'histoire

Ces thèmes, comme ceux précédemment analysés à partir de plusieurs récits de Varnhagen devaient être subordonnés, en principe, à la notion d'histoire de l'auteur. Cela suppose que l'historien brésilien ait réfléchi sur le sujet avant de se lancer dans l'écriture de l'histoire. Rien ne le prouve. Il semble qu'il soit plus proche de ce modèle d'historien, dont parlait Péguy, ceux qui « font ordinairement de l'histoire sans méditer sur les limites et sur les conditions de l'histoire »<sup>323</sup>. Ceci est une des raisons pour laquelle les commentateurs de Varnhagen, surtout ceux qui s'occupent de la notion d'histoire dans l'*Histoire générale du Brésil*, ont quelques difficultés à l'inscrire dans une *école historique* du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>324</sup>.

<sup>323</sup> La suite, pleine d'ironie, est aussi intéressante : « Sans doute ils ont raison. Il vaut mieux que chacun fasse son métier. Il y aurait beaucoup de temps perdu dans le monde si tout le monde faisait de la métaphysique, et Descartes lui-même ne voulait que l'on en fit que quelques heures par an ; d'une manière générale il vaut mieux qu'un historien commence par faire de l'histoire, sans en chercher aussi long », PÉGUY, Charles. « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », *op. cit.*, p. 494.

<sup>324</sup> La tendance générale est de situer Varnhagen comme un représentant de la conception historique allemande du XIX<sup>e</sup> siècle, surtout celle qui est issue de l'œuvre de Ranke, voir GUIMARÃES, Lucia M. P. « Francisco Adolfo de Varnhagen. História geral do Brasil », *op. cit.*, p. 95 et MARTINIÈRE, Guy. « Problèmes du développement de l'historiographie brésilienne », *op. cit.*, p. 129. D'autres commentateurs placent l'historien comme adepte de certains principes positivistes, voir SCHWARTZ, Stuart B. « Francisco Adolfo de Varnhagen : diplomate, patriote, historien », *op. cit.*, pp. 192-193. Et le plus important critique de Varnhagen aujourd'hui, Arno Wehling, le définit à partir d'une vague notion « historiciste ». Pourtant, Wehling remarque que Varnhagen ne semble pas connaître l'œuvre de Ranke. À cet égard, je n'ai pas trouvé, dans les travaux de Varnhagen que j'ai eu l'occasion de consulter, une seule citation de Ranke. Pour Wehling, Varnhagen a été influencé par la *culture savante* de l'époque, WEHLING, A. *Estado, história e memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional*, *op. cit.*, pp. 136-137. Varnhagen a, on l'a déjà vu, le même goût pour les archives que Ranke (ou Arlette Farge), une passion par l'État, et comme lui, il n'est pas non plus un théoricien de l'histoire. Dans ce sens, Georg Iggers affirme que : « Ranke has been viewed as the prototype of the nontheoretical and, for many, the politically neutral historian.

Je pense qu'on peut analyser la question autrement. D'abord, en vérifiant ce que Varnhagen a écrit directement sur le sujet. On trouve quelques réflexions dans la *Préface à l'Historia geral do Brazil*<sup>325</sup>. Pourtant, pour élargir ce que ces préfaces proposent au niveau de la théorie et de la méthodologie de l'histoire, on peut considérer aussi quelques sujets qui contribuent à leur élaboration. Il faut *entrer* dans le récit et chercher les thématiques qui, si on peut dire, opérationnalisent, instrumentalisent ou matérialisent le concept d'histoire dans la principale œuvre de l'auteur. Dans cette perspective, je propose d'analyser, toujours dans la première édition de l'*Historia geral do Brazil*, quelques-uns des thèmes qui semblent être les fondements de la notion d'histoire chez Varnhagen. À savoir : la notion de temps ; l'histoire et la providence ; l'*Historia magistra vitae* ; et les monuments historiques.

### *La préface de l'Historia geral do Brazil*

Chez Varnhagen, les choses sont toujours un peu différentes. Il n'est pas vraiment un historien ordinaire. La préface de la première édition de l'*HGB*, par exemple, ne figure pas dans le premier volume de l'ouvrage, mais dans le second<sup>326</sup>. Ainsi, les premiers lecteurs de Varnhagen ont dû attendre presque

---

When his conservative prejudices have been recognized, he has nevertheless been given credit for the fact that these prejudices were not reflected in his historical narrative », IGGERS, Georg G. « The theoretical foundations of German historicism II : Leopold von Ranke », in *The German conception of history. The national tradition of historical thought from Herder to the present*, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press, 1983, (revised edition), p. 63-89, (citation p. 63). Sur Ranke voir aussi : IGGERS, Georg G./POWELL, James M. (edited by) *Leopold von Ranke and the shaping of the historical discipline*, Syracuse, Syracuse University Press, 1989.

<sup>325</sup> On trouve aussi d'autres réflexions dans les préfaces de l'*Historia das luctas com os Hollandezes no Brazil*, *op. cit.*, pp. V-XXIX ; et l'*História da independência do Brasil*, *op. cit.*, pp. 25-29.

<sup>326</sup> Par rapport à la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, la *préface* a été soumise à plusieurs coupures, et elle se voit précédée d'un *prologue*. Depuis la quatrième édition, la



trois ans pour lire les explications théoriques et méthodologiques, enfin systématisées, de l'*Historia geral do Brazil*<sup>327</sup>.

En effet, Varnhagen essaie de faire une mise au point de son entreprise historiographique. Dès le début, il est clair que son intention est d'écrire une « consciencieuse histoire générale de la civilisation de notre pays ». La précision donnée par l'adjectif *générale* est importante. Il s'agit, explique Varnhagen, « de la première description générale, ou plutôt le premier enchaînement des faits, qui, plus ou moins développés, doivent être placés convenablement dans l'Histoire générale ». Si, d'un côté, la dimension générale de l'œuvre donne à l'auteur l'excuse d'éviter certains sujets et certains détails, de l'autre, elle est l'unique manière de créer une correspondance entre la *civilisation*, représentée par l'empire, et l'histoire même : « l'intégralité du Brésil, déjà représentée par la monarchie, sera, maintenant, modestement représentée au milieu des histoires des autres nations, par une histoire nationale (...) écrite d'une manière grave et impartiale »<sup>328</sup>. Le contrat entre l'historien et l'empereur est présenté comme un pacte scellé par des entités abstraites : l'histoire de la nation (l'*Historia geral do Brazil*) et le pouvoir monarchique (l'empereur D. Pedro II).

---

préface a été supprimée. C'est regrettable. Les deux préfaces sont fondamentales pour la compréhension de la pensée historique de Varnhagen, et de la conception de l'histoire elle-même au XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil.

<sup>327</sup> Dans le premier chapitre du volume I, de 1854, il résume sa conception théorique en un seul paragraphe, VARNHAGEN, F. A. de. *HGB*, 1854, p. 11.

<sup>328</sup> « (...) escrever, com certa unidade de fôrma e com a dos principios que professamos, uma conscienciosa historia geral da civilisação do nosso paiz, (...). Fez-se, por assim dizer, a primeira resenha geral ou antes o primeiro *enfeixe* proporcionado dos factos que, mais ou menos deesenvolvida, devem caber na Historia Geral, em logares convenientes. (...) Assim a integridade di Brazil, ja representada magestosamente no Estado e no Universo pela monarchia, vai agora, bem que mui humildemente, ser representada entre as historias das nações por uma historia nacional. (...), pessimo era não possuir a nação uma historia geral, digna deste nome, e sizuda e imparcialmente escrita », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1857, p. VI. L'idée de la concision de l'écriture est aussi présente dans le *prologue*

Ainsi, de même que la monarchie organise la société, l'histoire peut servir de fondement solide aux institutions. L'histoire doit donc être utile. La généralité et la concision de l'*Historia geral do Brazil* ne visent pas d'autre effet : on est « persuadé qu'une histoire plus minutieuse n'est pas la plus utile aujourd'hui »<sup>329</sup>. Par ailleurs, cette histoire est la seule possible à ce moment-là, car il y a une partie des sources qui n'a pas encore été analysée. Le travail des autres historiens sur ces sources pourra, un jour, précise Varnhagen, être intégré à l'*Historia geral do Brazil*<sup>330</sup>. L'histoire générale n'est donc pas un genre absolu, elle n'est pas une *histoire totale* ; elle est un grand tableau que seul le temps accomplira.

Si l'histoire générale est, paradoxalement, un type spécifique d'histoire, les caractéristiques personnelles de l'historien sont valables pour écrire n'importe quelle histoire. Ainsi, Varnhagen ne dissimule pas ses croyances, religieuse, politique, sociale. Il se définit lui-même : il est catholique, monarchiste, juste et humain avec les indiens et les esclaves<sup>331</sup>. Cette déclaration n'a jamais été démentie ou rectifiée par l'auteur, simplement dans la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, elle a été supprimée. En 1877, une prise de position si évidente compromettrait plus qu'auparavant l'impartialité requise de l'historien ? Il n'y a pas dans l'œuvre de Varnhagen une *évolution* théorique visible (ses présupposés d'ordre philosophiques ou politique sont apparemment invariables). Il y a, toutefois, des suppressions comme celles-là qui ont clairement pour objectif de *nettoyer* le récit de marques qui puissent

---

à la deuxième édition de l'*Historia geral*, voir VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, op. cit., 1877, p. XIII.

<sup>329</sup> « E procurámos, tanto quanto nos foi possível, ser concisos, na persuasão de que não era uma historia mais minuciosa a que hoje podia ser mais util », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, 1857, p. VIII.

compromettre l'objectivité de l'œuvre. Ces suppressions peuvent être conçues, dans ce cas, comme des mesures silencieuses qui non seulement corrigent le récit, mais, en même temps, lui confèrent un statut épistémologique plus *impartial*, plus proche de la science.

Néanmoins, le statut scientifique n'est pas revendiqué dans l'*Historia geral do Brazil* d'une manière explicite (Varnhagen ne se sert guère du mot *science* pour définir le savoir historique). L'historien ne postule que la *vérité* de son récit, dont le concept est assez simple : « c'est l'inverse de l'erreur »<sup>332</sup>. L'historien ne peut donc pas errer. Cela signifie qu'il peut écrire l'histoire comme il la veut, du moment qu'il ne se trompe pas. C'est cette perspective, explique l'auteur, qui l'a autorisé à maximiser les couleurs avec lesquelles il a peint la ville de Rio de Janeiro : « pour peindre avec plus de véracité cette vérité [la beauté de Rio de Janeiro] ». Cette perspective autorise aussi ses commentaires « patriotiques », ou ceux qui ont été faits à partir d'une « chaleureuse conviction » ou d'une « noble passion »<sup>333</sup>. En reconnaissant que ces affirmations pourraient être perçues comme des manifestations dégagées du domaine poétique, Varnhagen marque la différence entre l'historien et le poète : celui-ci crée et cadre tout selon son inspiration, avec plus d'imagination que de critique froide ; tandis que celui-là étudie le fait, le trie par le biais de preuves, selon son critère, et c'est seulement ensuite qu'il juge avec gravité, en expliquant au lecteur ses raisons, et si la plume lui obéit, ce qui n'a pas toujours

<sup>330</sup> *Idem*.

<sup>331</sup> *Idem*, p. X.

<sup>332</sup> « (...) em historia o criterio da verdade só se define e se entende bem pela inversa, pelo erro », *idem*, p. XII.

<sup>333</sup> « Longe estavamos porém com isso de significar que, em alguns casos como na descrição do Rio de Janeiro, por exemplo, não nos esforçariamos para elevar, e até para empolar o estylo, afim de pintar com mais verdade esta verdadeiramente empoalda paragem da terra, ou

lieu, il transmet le fait comme il le sent<sup>334</sup>. L'historien n'a pas la même liberté imaginative que le poète. Certes, mais la notion varnhagenienne de l'historien est pleine de possibilités qui réduisent la distance entre les deux domaines. Ainsi l'historien est quelqu'un qui analyse les faits selon les critères qui lui sont propres, et non selon les critères d'une communauté d'historiens (comme l'IHGB). Deuxièmement, l'historien doit faire l'effort d'écrire sur les faits en les reproduisant comme il les a sentis pendant le processus d'analyse. Toutefois, comme le poète, il n'a pas toujours le contrôle de sa plume.

Dans le *prologue* à la deuxième édition de l'*Historia geral do Brazil*, le sujet revient. Varnhagen, en 1877, affirme appartenir à une « école historique » qui est « étrangère » au « sentimentalisme démesuré, qui en prétendant émouvoir beaucoup, s'éloigne de la vérité »<sup>335</sup>. À ce moment du texte, cette école n'a pas de nom, et l'historien ne mentionne pas qui en sont les autres membres, il dit, cependant, qui n'y est pas ; par exemple Rocha Pitta<sup>336</sup>. Mais la simple affirmation d'appartenir à une école, même si la notion qui les unifie – la vérité – est très nuancée, crée un effet de complicité épistémologique. Varnhagen n'est donc pas seul. Il s'insère dans une tradition classique de l'histoire, celle qui est méthodologiquement le contraire de l'erreur, celle qui

---

que n'outros não consentiríamos que os periodos saíssem aquecidos com o calor da convicção ou do patriotismo ou de qualquer outra paixão nobre », *idem*.

<sup>334</sup> « O que distingue principalmente, tratando assumptos historicos, o verdadeiro historiador do poeta, é que este, que para o ser ha de ter mais imaginação que fria critica, commovido de certa maneira, cria e adapta tudo às suas inspirações ; ao passo que aquelle estuda primeiro o facto, apura-o por meio das provas que requerem o seu criterio ; e só depois sentença com gravidade, transmittindo ao publico a sentença e os seus porquês ; e claro está que da mesma forma que os sentiu, se a penna lhe sabe obedecer, - o que nem sempre succede », *idem*. Selon Henri-Irénée Marrou « l'histoire est vraie dans la mesure où l'historien a des raisons valables d'accorder sa confiance à ce qu'il a compris des documents », MARROU, Henri-Irénée. *De la connaissance historique*, Paris, éditions du Seuil, 1954, p. 224.

<sup>335</sup> « Como temos dito por vezes, a escola historica a que pertencemos é estranha a essa demasiado sentimental que, pretendendo commover muito, chega a afastar-se da propria verdade », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1857, p. XII.

n'est théoriquement qu'une des figures de la vérité. Il n'est pas donc surprenant que, presque à la fin de l'*Historia geral do Brazil*, Varnhagen rappelle les arguments de ce prologue, et se place à côté de Thucydide, car, comme l'historien grec, il préférerait « déplaire en ne publiant que la vérité, qu'être applaudi pour la manquer »<sup>337</sup>. Voilà, le maître de l'école de Varnhagen n'est autre que l'historien préféré de l'empereur.

### *La notion de temps*

José Honório Rodrigues affirme que Varnhagen, tout en ne dédaignant pas se servir de la chronologie, ne s'est jamais préoccupé de la *périodisation* de l'histoire brésilienne<sup>338</sup>. La conclusion du commentateur est correcte. Pourtant, si Varnhagen n'a pas organisé son histoire par périodes, cela ne signifie pas que la notion de temps soit absente de son œuvre. Hors l'usage tout à fait normal de la fixation des dates, on trouve dans l'*Historia geral do Brazil*, plusieurs dimensions temporelles, qui représentent une manière spécifique de relier les événements ou d'opérer leur synthèse<sup>339</sup>. En premier lieu, on constate ce qu'on peut appeler le *temps de l'auteur*, c'est-à-dire le moment précis où il écrit. Il s'agit du temps de D. Pedro II, dont la fidélité et le soutien sont évidents dans les travaux de Varnhagen, surtout dans l'*Historia geral*<sup>340</sup>. Mais c'est aussi, le temps chronologique de sa vie même : les étapes de sa carrière professionnelle

<sup>336</sup> *Idem*, p. XIII. Le même commentaire se trouve aussi dans la *préface* de l'*Historia das luctas com os Holandezes no Brazil*, *op. cit.*, p. XXVI.

<sup>337</sup> VARNHAGEN, F. A. de. *Historia geral do Brazil*, *op. cit.*, 1857, p. 375.

<sup>338</sup> RODRIGUES, J. H. « A periodização na história do Brasil », *in op. cit.*, 1957, 2<sup>o</sup> ed. vol. I, pp. 159-160.

<sup>339</sup> La définition appartient à Norbert Elias, voir ELIAS, N. *Du temps*, Paris, Fayard, Pocket, 1996, p. 120.

<sup>340</sup> Voir la dédicace à D. Pedro II, dans l'*Historia geral do Brazil*, *op. cit.*

et de sa vie privée. En deuxième lieu, on repère une autre dimension qu'on peut appeler le *temps du texte*, dans laquelle le lecteur est renvoyé d'un temps à l'autre, à travers une chaîne discontinue, avec des mouvements tels que ceux-ci :

1. Du passé vers le présent : « ainsi, nous pensons que la narration de ces faits tel qu'ils se sont passés ne dégrade pas l'actualité »<sup>341</sup> ; 2. Du présent vers le passé : « Il y a quelques années, nous entendions encore les noirs et les noires qui vendaient de l'eau par les rues de la capitale en criant : *Hen !* Voilà, ce monosyllabe était un héritage des anciens esclaves indiens, qui avec cette exclamation, qui n'avait pas encore été altérée, voulaient dire dans leur langue : *Eau !* »<sup>342</sup> ; 3. Du passé vers le futur : « tous ces événements méritent une histoire spéciale, qui, nous n'en doutons pas, sera un jour écrite »<sup>343</sup> ; 4. Du futur vers le passé : « et sur l'eau, à une grande distance de la plage, il y a eu une bataille ; (...) pourtant, n'est-il pas admirable que, pour se battre, les hommes se montrent capables un jour de combattre même dans le ciel »<sup>344</sup>.

Ce *temps du texte* se caractérise aussi par d'autres variables. Or, le temps fonctionne comme un argument qui fait preuve de ce que l'historien décrit ; par exemple, lorsqu'il veut montrer qu'une source, comme un récit de voyage, est correcte, il fait appel, quelquefois, au temps écoulé entre le regard

<sup>341</sup> « Assim pensamos que, com narrar os factos como se passaram, em nada degradamos a actualidade », VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 188.

<sup>342</sup> « Não há muito anos que todos ouvíamos aos pretos e pretas, que vendiam água pelas ruas da capital, o apregoá-la gritando, com aspiração, *Heh !* Pois bem : esse monossílabo era herança dos antigos escravos de ganho índios, que com tal exclamação, não ainda adulterada, apregoavam em sua língua : *Água !* », VARNHAGEN, F. A. de. *História Geral do Brazil*, op. cit., v. 1, 2<sup>a</sup> édition, 1877, p. 206. Je me sers ici exceptionnellement de la deuxième édition, car cela me semble être l'un des meilleurs exemples que j'ai trouvé de ce sujet.

<sup>343</sup> « Todos estes acontecimentos merecem uma historia especial que não duvidamos se escreverá algum dia ; pois sobram para ella documentos, dos quaes somente aproveitaremos agora o que mais de perto nos interesse », VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 37.

<sup>344</sup> « (...) e sobre as águas a grande distância da praia, se travou uma peleja, como não sabemos de outra tal ; mas não nos admire : - *que para se hostilizarem serão os homens capazes de vir a combater nos ares* » VARNHAGEN, F. A. *idem*, pp. 238-239.

du voyageur et la situation présente<sup>345</sup>. Il procède de la même manière, lorsqu'une source est incorrecte ou douteuse, comme certaines informations recueillies à partir des gestes des Indiens, dont le temps a prouvé qu'on doit se méfier<sup>346</sup>. Or, le temps confirme que certaines notions implantées au Brésil auparavant étaient adéquates<sup>347</sup>. Le temps peut encore servir comme une justification du manque d'explication d'un événement déterminé – « le temps découvrira »<sup>348</sup> de nouvelles sources.

Ces usages du temps, le *temps de l'auteur*, ou le *temps du texte*, dont il est impossible de se dégager pendant le processus d'écriture, jouent constamment avec le lecteur. Celui-ci va et vient avec l'auteur dans le texte. Il se lance du présent vers le passé, vers le futur et vers le présent même. Si on reprend le langage phénoménologique de Paul Ricœur, on peut dire qu'on est dans le domaine de la *Mimèsis 2*, c'est-à-dire de l'état du temps « configuré », par la mise en intrigue, et de la *Mimèsis 3*, où le temps est « refiguré » par la lecture<sup>349</sup>. Les traits complémentaires de l'*acte configurant*, c'est-à-dire de la mise en intrigue<sup>350</sup>, les concepts de *schématisation*<sup>351</sup> et de *traditionalité*<sup>352</sup>, brisent l'opposition d'un *dedans* et d'un *dehors* du texte, car d'un côté ils

---

<sup>345</sup> *Idem*, p. 168.

<sup>346</sup> *Idem*, p. 17.

<sup>347</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p. 339.

<sup>348</sup> *Idem*, p. 133.

<sup>349</sup> Si on se sert du langage phénoménologique de Paul Ricœur, on pourrait dire qu'on est dans les domaines de la *Mimèsis 2*, c'est-à-dire l'état du temps « configuré », par la mise en intrigue, et de la *Mimèsis 3*, où le temps est « refiguré » par la lecture. Voir RICŒUR, P. *Temps et récit*, I, pp. 127-129, et pp. 136-137.

<sup>350</sup> « Bref, la mise en intrigue est l'opération qui tire d'une simple succession une configuration », *idem*, p. 127.

<sup>351</sup> « La mise en intrigue, également, engendre une intelligibilité mixte entre ce qu'on a déjà appelé la pointe, le thème, la 'pensée' de l'histoire racontée, et la présentation intuitive des circonstances, des caractères, des épisodes et des changements de fortune qui font le dénouement. C'est ainsi qu'on peut parler d'un *schématisme* de la fonction narrative », *idem*, p. 132.

« structurent les *attentes* du lecteur et l'aident à reconnaître la règle formelle, le genre ou le type exemplifiés par l'histoire racontée. Ils fournissent des lignes directrices pour la rencontre entre le texte et son lecteur. Bref, ce sont eux qui règlent la capacité de l'histoire à se laisser suivre. D'un autre côté, c'est l'acte de lire qui accompagne la configuration du récit et actualise sa capacité à être suivie. Suivre une histoire, c'est l'actualiser »<sup>353</sup>.

Dans le cas de l'*Historia geral do Brazil*, l'actualisation correspond à l'établissement d'un temps propre à l'histoire brésilienne. Ilmar Mattos a appelé une partie de ce temps-là, de la fin des années 1830 aux années 1860, le « Temps Saquarema », un temps spécifique qui a joué un rôle important dans l'organisation de la société brésilienne, en assurant l'unification du passé barbare au présent de la civilisation, marqué par l'empire de D. Pedro II. Selon Mattos, Varnhagen aurait été le modèle de l'historien de ce *temps*<sup>354</sup>. J'irai un peu plus loin que Mattos. Varnhagen ne propose pas simplement au lecteur un temps ordonné chronologiquement, homogène et sans rupture, une évolution de l'état barbare à la civilisation. Non, le temps bouge constamment, mais pas dans un sens unique. En effet, dans l'œuvre de Varnhagen, on trouve la barbarie au XVI<sup>e</sup> siècle, comme au XIX<sup>e</sup> siècle : l'indien a quelques difficultés à laisser l'état sauvage. On trouve aussi la civilisation, ou des gestes civilisateurs, pendant toute la longue durée qui commence avec la découverte du Brésil en 1500 jusqu'à l'empire de D. Pedro II. Le temps chez Varnhagen n'est pas nécessairement synonyme de progrès. Les différentes dimensions temporelles

<sup>352</sup> « Entendons par là, non la transmission inerte d'un dépôt déjà mort, mais la transmission vivante d'une innovation toujours susceptible d'être réactivée par un retour aux moments les plus créateurs du faire poétique », *idem*, pp. 132-133.

<sup>353</sup> *Idem*, p. 145.

<sup>354</sup> MATTOS, I. *O tempo Saquarema*, *op. cit.*, pp. 284-287.



articulées par l'historien et lues par le lecteur instituent ce qu'on peut appeler un *temps de la nation*, qui comme la nation elle-même, en tant qu'entité politique, est toujours en train de se réinventer.

### *L'histoire et la Providence*

La notion du temps chez Varnhagen ne prend pas en considération ce qu'il appelle des *temps immémoriaux*<sup>355</sup>. L'origine du temps est l'affaire de Dieu, le juge suprême<sup>356</sup>. Cependant, celui-ci intervient souvent dans l'écriture varnhagenienne. Étant donné que la religion, le catholicisme plutôt, est un « très puissant outil pour la civilisation et pour la morale »<sup>357</sup>, Varnhagen cherche, par exemple, à expliquer les raisons qui l'amènent à ne pas admirer l'état sauvage. Selon lui, le manque de lois et surtout de religion expliquent l'état des Indiens, dont la « purification », croit-il, « ne peut être acquise que par le rituel du baptême et la grâce de la révélation »<sup>358</sup>. Les esclaves noirs ont droit aussi à une explication *providentialiste* de leur destin, donnée par l'historien. Varnhagen considère comme un « don de la Providence », le fait qu'ils sont dotés non seulement de force physique, mais principalement d'une « joie de vivre », la seule manière de supporter ce qui les attendait dans l'avenir<sup>359</sup>. Dieu a doté quelques-uns du talent et du génie, qu'un poète comme Gregório de Mattos n'a

<sup>355</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 335b.

<sup>356</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p.246.

<sup>357</sup> « (...) poderosissimo instrument de civilisação et de moral... », VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 204.

<sup>358</sup> « O amor à verdade e o desejo de nos justificarmos do porque não admiramos a selvageria, e attribuímos o estado social e parte do que chamamos humanidade e caridade ao beneficio das leis e ainda mais da religião, nos obriga a não occultar os argumentos que nos movem. Não se diga que nisto attenatamos contra o Criador, que segundo a nossa mesma crença o homem depois do vício do peccado de nossos primeiros paes, não pode pourificar-se senão pela agua do baptismo, e a graça da revelação », *idem*, p. 242.

pas su mettre au service de la foule<sup>360</sup>. Évidemment la nature *magnifique* du Brésil est le résultat d'un geste du Créateur<sup>361</sup>. Tout comme le tremblement de terre qui a détruit Lisbonne au XVIII<sup>e</sup> siècle était un « fléau provoqué par la Providence »<sup>362</sup>. Si Dieu donne la vie, il l'enlève aussi, comme il l'a fait pour le fondateur de Rio de Janeiro, Men de Sá<sup>363</sup>. Toutefois, il a sauvé le Père Vieira d'une maladie grave<sup>364</sup>. Enfin, la révolution de 1817 en Pernambuco qui, d'après l'auteur, menaçait l'unité du Brésil, a été arrêtée par le « bras de la Providence », et non par la violente répression du gouvernement<sup>365</sup>.

La présence de la Providence dans le discours historique de Varnhagen est importante non seulement comme témoignage de l'intervention d'une croyance personnelle dans l'écriture de l'histoire, mais aussi comme ressource explicative. Certes, elle n'est parfois qu'une astuce rhétorique pour remplacer le manque de sources. Normalement, pourtant, elle fait partie de la logique interprétative de l'historien<sup>366</sup>.

---

<sup>359</sup> *Idem*, p. 184.

<sup>360</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p.139.

<sup>361</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 248.

<sup>362</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p.233.

<sup>363</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, pp. 269-270.

<sup>364</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p. 90.

<sup>365</sup> *Idem*, p. 392.

<sup>366</sup> Arno Wehling considère que Varnhagen aurait été influencé par Vico. WEHLING, A. *Estado, história, memória : Varnhagen e a construção da identidade nacional, op. cit.*, pp. 122-123. C'est possible. Selon Arnaldo Momigliano « Vico fut-il salué comme leur prédécesseur par ceux qui ne partageaient pas sa préoccupation de distinguer nettement entre histoire sacrée et histoire profane, mais qui acceptaient sa conception d'histoire profane comme la conception véridique de l'histoire même. Romantiques, anticléricaux et panthéistes de toutes nuances furent les principaux artisans d'une redécouverte de Vico dans l'Europe du début du XIX<sup>e</sup> siècle. De son explication originale et personnelle du vieux conflit entre le sacré et le profane, ils tirèrent une philosophie préhégélienne de l'histoire », MOMIGLIANO,

## L'*Historia magistra vitae*

Régime d'historicité qui s'est défait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le paradigme caractérisé par l'*Historia magistra vitae*<sup>367</sup>, est très peu présent dans l'*Historia geral do Brazil*. Varnhagen ne se sert presque pas du vieil adage cicéronien. La référence la plus claire apparaît dans l'ouverture du chapitre où il raconte l'arrivée à Recife, en 1637, du comte Maurice de Nassau, personnage pour lequel Varnhagen a la plus grande sympathie, en dépit du fait qu'il vient pour gouverner l'*ennemi Hollandais* :

« Telle est la condition humaine ! Un seul homme, un seul nom, un centre prestigieux, peut plusieurs fois opérer dans nos esprits, ce que les plus héroïques motivations de gloire et d'ambition n'arrivent pas à faire. Dans ce cas, l'histoire est meilleur maître de l'humanité que le raisonnement des philosophes qui sans la connaissance pratique de l'homme, ont la prétention de donner des préceptes pour le gouvernement des hommes »<sup>368</sup>.

Cette considération a été supprimée dans la deuxième édition de l'ouvrage, dans laquelle Varnhagen avoue que la « presque estime » qu'il avait pour Nassau, a été affaiblie par le fait que, pendant les négociations de paix, il a

A. « La *Scienza Nuova* de Vico : 'Bestioni' et 'Eroi' romains », in *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, op. cit., pp. 294-320 (citation p. 299).

<sup>367</sup> Sur le sujet voir KOSELECK, Reinhart. « '*Historia magistra vitae*'. De la dissolution du '*topos*' dans l'histoire moderne en mouvement », in *Le futur passé*, op. cit., pp. 37-62. Voir aussi : HARTOG, François. « Temps et histoire. 'Comment écrire l'histoire de France ?' », op. cit., surtout pp. 1220-1223.

<sup>368</sup> « Tal é a condição humana ! Um só homem, um só nome, um centro prestigioso pode muitas vezes operar em nossos animos o que não conseguiriam os mais heroicos estímulos da glória e da ambição. Nesta parte a história é melhor mestra da humanidade que o raciocínio dos philosophos, que, sem conhecimento practico do homem, pretendem dar preceitos para o governo dos homens », VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 376.

abusé de son pouvoir<sup>369</sup>. Par ailleurs, on pourrait penser aussi que cette suppression avait un rapport avec la dissolution de la notion de l'*historia magistra* dans l'historiographie brésilienne à cette époque-là. Ce n'est pas le cas. L'*historia magistra* est aussi peu présente dans la deuxième édition que dans la première. Néanmoins, l'historien condamne Nassau justement au nom de l'*historia magistra* : « l'histoire, maître de la vie et conseillère des peuples et princes, ne peut pas ne pas reprocher l'acte » du chef hollandais<sup>370</sup>. Il s'agit ici d'un usage particulier de la notion d'*historia magistra*. Elle donne à Varnhagen les ressources grâce auxquelles il va valoriser les actions de Nassau comme homme politique, protecteur des arts, etc., sans que cela soit perçu comme un geste favorable à un ennemi déclaré de la nation brésilienne. Nassau, presque un *grand homme* pour Varnhagen, n'a pas respecté l'histoire, dont il serait un exemple<sup>371</sup>.

### *Les monuments historiques : voir la nation*

*Souvenirs de pierre*, selon l'expression de Dominique Poulot<sup>372</sup>, ou *signe optique des temps modernes*, d'après Reinhart Koselleck<sup>373</sup>, la question des monuments historiques est présente dans l'*Historia geral do Brazil*, et révèle un autre trait de la notion d'histoire varnhagenienne.

<sup>369</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1877, p. 591.

<sup>370</sup> « A historia, mestra da vida e conselheira dos povos e principes no porvir, não pode deixar de reprovar tão feio proceder », *idem*.

<sup>371</sup> D'autres exemples de l'usage de la notion de l'*Historia magistra vitae* : VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 177; 1857, p. 249.

<sup>372</sup> POULOT, Dominique. « Naissance du monument historique », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. XXXII, juillet-septembre, 1985, pp. 418-450 (citation p. 434).

<sup>373</sup> KOSELLECK, R. « Les monuments aux morts, lieux de fondation de l'identité des survivants », *L'expérience de l'histoire, op. cit.*, pp. 135-160 (citation p. 141).

Varnhagen, normalement, n'analyse pas de monuments, il les propose. Car, écrit l'historien, « il est déjà temps d'abandonner notre apathie par rapport au passé ; et la meilleure façon de réveiller le peuple de son indifférence est d'aviver les faits les plus notables par le biais des monuments d'art »<sup>374</sup>. Mais, qu'est-ce selon Varnhagen qu'un *monument* ? « Les monuments, ce sont les traces de la civilisation dans n'importe quel territoire : ce sont les barrières qui doivent pousser nos temps historiques loin des temps de la barbarie »<sup>375</sup>. Pour l'historien donc les monuments historiques sont des *signes optiques* qui marquent les limites séparant la civilisation de la barbarie<sup>376</sup>. C'est la raison pour laquelle il propose la construction de monuments en hommage aux hommes qui ont bâti la nation brésilienne, étant donné que civilisation est presque synonyme de nation<sup>377</sup>.

Quand Varnhagen ne propose pas de construire certains monuments, il propose leur conservation. Le passage du prince régent à Bahia en 1808, a été mémorisé par un « petit obélisque ». Il doit être préservé, écrit l'auteur, « comme un grand monument », puisque avec cet obélisque « tout le Brésil voit tous les actes accomplis par le souverain durant son séjour à Bahia »<sup>378</sup>. Varnhagen veut ainsi *historiciser* ce monument.

<sup>374</sup> « Já é tempo de abandonarmos nossa apathia pelo passado ; e o melhor de fazermos que o povo não seja indifferente é o de lhe despertar e avivar, por meio de monumentos d'arte, os factos mais notaveis », VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1854, p. 221.

<sup>375</sup> « Os monumentos são as pégadas da civilisação em qualquer territorio : são as verdadeiras barreiras que devem extremar os nossos tempos históricos desses outros de barbaridade », *idem*.

<sup>376</sup> La peinture a, selon Varnhagen, la même fonction, voir VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p. 139.

<sup>377</sup> VARNHAGEN, F. A. *História Geral do Brazil*, 1857, p. 107 ; pp. 144-145 ; p. 286.

<sup>378</sup> « A cidade da Bahia conserva ainda hoje a memoria desta visita com que a honrou o principe do Brazil, em um pequeno obelisco erigido no passeio publico, na encosta sobre as aguas do porto. E deve conserval-o, como se fosse um grande monumento ; pois que nesse obelisco vê o Brazil todo o padrão que represente as providencias tomadas pelo principe durante a sua estada na Bahia », *idem*, p. 312.

Enfin, la proposition de construire ou conserver les monuments historiques donne à l'histoire une visibilité qui va au-delà de l'*Historia geral do Brazil*. Le lecteur sort du texte, pour voir l'histoire ailleurs.

\*\*\*

Capistrano de Abreu disait que lire l'*Historia geral do Brazil* de Varnhagen seulement une fois était la même chose que ne l'avoir pas lu du tout<sup>379</sup>. Le travail de Varnhagen devait, d'après lui, être l'objet de plusieurs lectures<sup>380</sup>. Lorsqu'on cherche à analyser une thématique spécifique dans l'œuvre de Varnhagen on s'aperçoit tout de suite de la justesse de l'observation de Capistrano de Abreu. L'*Historia geral do Brazil* ne peut pas être caractérisée comme une œuvre riche en réflexions théoriques. L'absence de théorisation n'était pas un problème pour l'historiographie brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle, et Varnhagen n'a pas été critiqué, pendant sa vie, sur ce point là<sup>381</sup>.

<sup>379</sup> « Il faut – explique Capistrano de Abreu – découvrir ses qualités sous ses défauts, se familiariser avec ses idées pour comprendre leur importance. Il faut avoir fait partiellement le travail dont il présente la somme, en comparant avec ceux qui le précédèrent et avec ceux qui le suivirent, peser le total des faits qu'il incorpora définitivement à notre histoire pour comprendre la considération due. On ne doit pas se choquer de ses modes rudes, et il est nécessaire de noyer les dégoûts éphémères dans une admiration calme, sincère, et des racines très profondes », ABREU, Capistrano de. ABREU, C. « Sobre o Visconde de Porto Seguro », *op. cit.*, 1882, p. 443.

<sup>380</sup> *Idem.*

<sup>381</sup> Il faut attendre son décès et la notice nécrologique, déjà citée ici, publiée en décembre de 1878 par Joaquim Manoel de Macedo dans la *Revista do IHGB* : « Comme investigateur zélé des faits et élucidateur de dates, personne ne peut concourir avec l'auteur de l'*Histoire générale du Brésil*. Il n'y a pas, pourtant, œuvre humaine qui dans son essence ne porte pas le signe indéclinable de l'imperfectibilité. Varnhagen, après l'exposition narrative, se constitue juge philosophe et doctrinaire, pêche pour l'anachronisme de ses idées ; en contrariant les poètes de l'indien, il tombe dans l'exagération condamnable de ceux qui déshumanisent le sauvage, en applaudissant les *bandeiras* assassines qui l'ont anéanti, ou en légitimant l'esclavage des victimes misérables rescapées de la mort et chassées comme des bêtes », *Revista do IHGB*, 41 (2), pp. 471-506 (citation pp. 487-488). Gilberto Freyre, au XX<sup>e</sup> siècle, fait une remarque plus dure encore. Il disait, non sans exagération, que « Varnhagen est toujours d'un simplisme enfantin quand il abandonne la pure recherche historique pour la philosophie de l'histoire », FREYRE, G. *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, *op. cit.*, note 107, p. 238.

Toutefois, il est toujours possible, comme on a essayé de le faire, de trouver quelques références dans ce sens. La notion d'histoire varnhagenienne est vague et imprécise, et se caractérise par un ensemble d'affirmations et de dispositions théoriques (comme la *vérité historique* ou l'*impartialité de l'historien*) qui sont mises en question par le texte lui-même. Cette contradiction permanente, entre ce que l'historien pense faire et ce que son récit démontre, est un des paradoxes du récit historique qui ne se limite pas exclusivement au XIX<sup>e</sup> siècle.

### *Épilogue : L'histoire des vainqueurs et un historien vaincu ?*

« *L'istoria geral do Brazil*, qui a plus servi à la nation qu'aux lettres, devrait être, en ce moment, republiée avec des corrections et augmentée, si en raison de certaines injustices que nous avons subies, nous ne nous trouvions, à plus de cinquante ans, l'âme brisée, et peu désireux de nous lancer dans une nouvelle entreprise, susceptible de nous apporter plus de déceptions que d'encouragement ».  
Francisco Adolfo de Varnhagen<sup>382</sup>

Varnhagen a écrit l'histoire de la colonisation portugaise au Brésil. Une histoire de la victoire de la *civilisation* sur la *barbarie*. L'histoire de la construction de la nation brésilienne. Une histoire donc des vainqueurs. Mais Varnhagen, lui-même, est-il un vainqueur ? Sa lutte pour être reconnu, tout

<sup>382</sup> « 'Historia geral', - historia, que, em serviço do paiz, mais que das letras, correria j'a a esta hora publica com muitos melhoramentos et addições, se, em virtude de certas injustiças soffridas, nos não encontrassemos, aos cincoenta e tantos annos, com o animo quebrantado, e sem valor de lançar-se a novas empresas, que lhe tragam decepções, em vez de estimulos », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia das luctas com os Holandezes*, op. cit., 1871, p. XXIX.

d'abord comme brésilien, puis comme diplomate, comme noble et comme savant, est-elle une réussite ?

Il faut rappeler que Varnhagen n'est Brésilien que par un décret impérial. Sa carrière diplomatique est apparemment un succès, mais même à Vienne il se plaint toujours de sa situation, soit à cause du salaire, soit à cause de la langue... Varnhagen n'a jamais été non plus un homme politique, bien que quelques-unes des ses œuvres aient eu la prétention d'intervenir directement dans le destin politique du pays<sup>383</sup>. Il n'a été anobli qu'à la fin de sa vie. Et son œuvre s'impose plutôt parce qu'elle est une « masse cyclopéenne de sources accumulées », comme disait Capistrano de Abreu, que par une acceptation réfléchie et consensuelle de ses collègues de l'IHGB ou d'ailleurs. En plus, il n'est jamais là. Il vit une sorte d'exil volontaire imposé par la vie de diplomate et par les archives. Il semble être toujours un peu mal à l'aise. Sa dépouille mortelle ne fut même pas déposée tout de suite au Brésil. Le bannissement ne fut cependant pas éternel, on le sait. Varnhagen, presque cent ans après sa mort, est revenu parmi les siens !

Le processus de construction identitaire implique des luttes, des conflits et des contradictions, à tous les niveaux, politique, économique, culturel, symbolique, dont l'achèvement est toujours en train de se faire. Varnhagen écrivait, je crois, afin d'avoir, tout comme la nation brésilienne, une identité :

<sup>383</sup> Par exemple : VARNHAGEN, F. A. de. *Memorial Organico*, que a consideraçam das assembleias geral e provinciaes do imperio. Apresenta um brasileiro. Dado a luz por um amante do Brasil, 1849 ; *Memorial Organico. Segunda parte. Em que se insiste sobre a adopçam de medidas de maior transcendencia para o Brasil, acerca : 1° Da abertura de estradas geraes ; 2° De uma nova circumscripçam provincial ; 3° Da posiçam da capital ; 4° Dos escravos africanos ; 5° Da civilisaçam dos indios por tutela ; 6° Da colonisaçam europea por grupos, etc.* Madri, na Imprensa da viuva de D. R. J. Dominguez, R. de Hortaleza, Núm. 67, 1850 ; *Carta ao Excmo. Ministro da Agricultura, a respeito principalmente de vários melhoramentos nos engenhos d'assucar das Antilhas, applicaveis ao Brazil.* Caracas, Imprensa



être Brésilien. Il disait qu'il écrivait à partir d'un *point de vue brésilien*<sup>384</sup>. Néanmoins, on peut se demander si Varnhagen, *existentiellement*, n'aurait pas écrit du *point de vue d'un vaincu*? Ou n'aurait-il pas, pour reprendre l'expression de Reinhart Koselleck, *le savoir d'un vaincu existentiel*<sup>385</sup>? L'hypothèse de celui-ci, selon laquelle « l'expérience que l'on tire d'une défaite renferme un potentiel de connaissance qui survit à ce qui l'occasionne, en particulier lorsqu'en raison de sa propre histoire le vaincu est contraint de réécrire l'histoire générale », et que « de cette manière, on peut expliquer bon nombre d'innovations dans le domaine des interprétations historiques à l'origine desquelles on trouve aussi bien des défaites tout à fait personnelles que des poussées d'expérience spécifiques à des générations entières », semble être applicable au cas *Varnhagen*<sup>386</sup>.

Ce Varnhagen a laissé, ce n'est pas seulement un premier essai sur l'histoire générale du Brésil, mais un ensemble de dispositions historiographiques, dont le résultat est la constitution d'une *rhétorique de la nationalité* : discours historique destiné à convaincre, persuader, les Brésiliens qu'ils partagent un passé, conséquemment un présent aussi, en commun.

---

de V. Espinal, 1863. pp. 1-15 ; *A questão da capital : marítima ou no interior ?*, Vienna d'Austria. Imp. do Filho de Carlos Gerold, Edição por conta do Autor, 1877.

<sup>384</sup> « Et il est encore vrai que, Brésilien, écrivant une histoire de la civilisation du Brésil par les Portugais, c'est à dire par les ancêtres de la majorité des citoyens brésiliens actuels, je ne pourrais jamais me placer au point de vue français, ni hollandais, ni anglais, ni espagnol. Par la même raison, je ne pourrais pas non plus me placer au point de vue nègre ou indien », VARNHAGEN, F. A. de. *Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*, op. cit., 1858, pp. 53-54.

<sup>385</sup> KOSELLECK, Reinhart. « Mutation de l'expérience et changement de méthode. Esquisse historique-anthropologique », in *L'expérience de l'histoire*, op. cit., p. 241.

<sup>386</sup> *Idem*, p. 239. Encore selon Koselleck, « le fait d'être vaincu constitue une expérience historique spécifique et originale qui ne s'apprend ni s'échange et qui permet d'élaborer une méthode capable de conférer à un gain d'expérience une existence durable », *idem*, p. 241.

## *Conclusion : La façade du temps*

« Personne, bien sûr, attendra qu'une association composée par des personnalités si différents, et dans un lieu où les opinions sont libres et hétérogènes, puisse converger pour un seul point, et envisage les événements par le même prisme, et donne à l'histoire de la patrie cette puissante et admirable unité qui resplendit dans les travaux immortels de Thucydide et Tacite. Notre mission est autre : modestes maçons, nous taillons les pierres de la façade du temps ».

J. C. Fernandes Pinheiro, premier secrétaire de l'IHGB, 1875<sup>1</sup>.

Dans un commentaire sur l'indépendance politique du Brésil, Machado de Assis affirme : « À mon avis, la légende est supérieur à l'histoire authentique. La légende résume tout le fait de l'indépendance nationale, alors que la version exacte la réduit à une chose vague et anonyme »<sup>2</sup>.

Cette considération du grand écrivain brésilien peut aider à synthétiser ce que j'ai essayé de comprendre et de montrer tout au long de ce travail : comment l'histoire brésilienne passe-t-elle de la condition de légende, de fiction, voire de savoir presque inexistant selon l'IHGB et Varnhagen, à la

---

<sup>1</sup> « Ninguém, por certo, pretenderá que uma associação composta de tão diversos caracteres, e em cujo gremio livremente se exhibem diferentes e quiçá heterogeneas opiniões, convirja para um unico ponto de mira, encare os acontecimentos pelo mesmo prisma, e dê a historia patria essa poderosa e admiravel unidade que resplandece nos immortaes trabalhos de Thucydides e de Tacito. Bem outra é nossa missão : modestos alvaneis, façamos as pedras para a fachada do tempo » « Relatório do 1º secretario, o Sr. Conego Dr. J. C. Fernandes Pinheiro »<sup>1</sup>, *Revista do IHGB*, 38, 1875, pp. 393-400 (citation p. 393).

<sup>2</sup> « Minha opinião é que a lenda é melhor do que a história autêntica. A lenda resumia todo o fato da independência nacional, ao passo que a versão exata reduz a uma coisa vaga e anônima », ASSIS, Machado de. « História de 15 dias », in *Obra completa*, v. III, *op. cit.*, p. 347.

condition de vérité, de réalité, voire d'une quasi science ? En somme, comment l'histoire brésilienne a-t-elle été écrite au XIX<sup>e</sup> siècle ?

Pour Machado de Assis, ce processus ne fait pas de l'histoire un domaine de la connaissance supérieur aux autres. Bien au contraire, au fur et à la mesure que l'histoire avance vers les différents modèles que la scientificité prend pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, elle perd sa capacité à reproduire et de à transmettre la *couleur locale* des événements passés ; elle devient plus *vague*, plus *anonyme*. Elle commence à faire oublier.

\*\*\*

Si « l'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien de choses », comme écrit Ernest Renan<sup>3</sup>, alors les membres de l'IHGB tout comme Varnhagen participent activement de cette entreprise intellectuelle et politique. En organisant le passé, ils l'effacent aussi. Ils le font consciemment, ou en fonction de leurs méthodologies pour faire l'histoire. Ainsi, par exemple, pour Varnhagen, la vision est une ressource importante pour faire l'histoire. Cependant, il ne voit pas tout ; l'œil se trompe aussi. Et oublie ce qu'il n'a pas vu. De plus, Varnhagen avoue, qu'il lui arrive d'oublier : « quelquefois, parmi tant des faits, je n'ai pas pu tout garder dans ma mémoire »<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> RENAN, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, Paris, Pocket, 1992, p. 42.

<sup>4</sup> « (...) ; e às vezes entre tantos factos, não me é possível conservar tudo na memória », VARNHAGEN, F. A. de. *Historia das luctas com os Holandezes*, « Post facio », 1872, *op. cit.*, p. 42.

L'opération historiographique menée par ces *maîtres de la vérité* et par ces *fonctionnaires de l'oubli*<sup>5</sup>, qui semblent être les membres de l'IHGB et Varnhagen lui-même, se caractérise par un débat, qui traverse le siècle, sur les différentes manières de s'écrire l'histoire. Ce débat, qui ne se passe, en principe, qu'au niveau du texte, est cependant, caractérisé par une conjoncture institutionnelle spécifique. Après la fondation de l'IHGB, l'histoire s'insère dans un projet national, marqué par la présence de l'empereur D. Pedro II, et par la construction d'une idée de nation. Or, l'histoire, en tant que connaissance capable de fournir un passé légitime à l'empire, est elle-aussi en train de se constituer à ce moment-là.

Ainsi, on note qu'il n'existe pas un consensus autour de la forme la plus adéquate qui doit revêtir l'écriture historique. Il semble que cela soit un des effets des hésitations des différents membres de l'IHGB à propos de leur identité d'historiens. Entité composée aussi par des poètes et par des romanciers, donc par des écrivains dont les travaux sont régis par les règles de la fiction, ils éprouvent quelques difficultés à maîtriser la mise en texte des figures de l'imagination, même dans leurs œuvres historiques. À l'inverse, les historiens ne contrôlent pas toujours les éléments poétiques de leurs textes, et bien souvent, se laissent aller à quelques aspects subjectifs.

\*\*\*

L'évolution de l'IHGB, que l'on peut mesurer par les changements de statuts, est une preuve des tentatives de l'institution d'établir des limites claires

<sup>5</sup> HARTOG, François. « L'œil de l'historien et la voix de l'histoire », *op. cit.*, 1986, p. 55.

entre les domaines de la fiction et de l'histoire. L'intervention de l'empereur au sein même de l'IHGB proposant des thèmes de recherche et de discussions peut être considérée comme partie prenante de cet effort collectif pour donner aux sujets historiques plus d'objectivité. Par exemple, la demande de D. Pedro II de que l'Institut s'occupe de l'histoire de son royaume devient un atout épistémologique pour l'historiographie : le temps présent est incorporé au discours historique du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pourtant rien de systématique dans cette réflexion *présentiste*, et la proposition ne fait que démarrer, ou condenser, une question apparemment importante pour une nation en construction : réorienter le passé vers le présent. Cette opération implique une série de choix intellectuels qui ont pour conséquence l'effacement de d'autres alternatives.

Nous avons vu aussi que cette conjoncture n'est pas marquée exclusivement par cette situation politique, mais aussi par un contexte intellectuel précis : le mouvement romantique. À partir de celui-ci, on peut repérer un ensemble de questions autour de l'opposition entre l'histoire et les genres littéraires, ce que l'on a appelé une *poétique de l'histoire*. La figure médiatrice de ce débat, ou de cette *poétique de l'histoire*, est celle du voyageur et des récits de voyage. La constatation finale est que, tout au long du siècle, on n'a pas possédé de solution définitive quant aux procédures d'objectivation du texte historique : la poétisation ne se laisse pas écarter facilement.

\*\*\*

Pour vérifier le développement d'un concept d'histoire éloigné des formes fictionnelles, au sein de l'historiographie issue de l'IHGB, j'ai tenté de

cerner quelques éléments qui composent sa généalogie. Tous les quatre éléments analysés ici, c'est-à-dire le discours fondateur de l'IHGB, les rapports entre la géographie et l'histoire, le genre biographique, et les mémoires programmatiques pour orienter les historiens sur la façon la plus convenable de s'écrire l'histoire, nous offrent quelques signes théoriques et méthodologiques non seulement pour la compréhension de l'historiographie brésilienne de cette époque, mais aussi pour l'entendement de la fabrication d'une rhétorique de la nationalité. Celle-ci a un rapport dialectique avec le concept d'histoire : en même temps qu'elle est formée par une construction historique, elle aide le concept d'histoire à se constituer lui aussi.

\*\*\*

L'œuvre de Varnhagen semble être l'exemple le plus frappant de cette relation. L'idée de nation fonctionne comme un concept organisateur et comme une ressource narrative chez lui. Ses travaux articulent une rhétorique de la nationalité et se définissent à partir d'elle. La mise en mouvement de cette rhétorique de la nation comprend ainsi presque toutes les stratégies, problèmes, et solutions proposés au niveau de l'écriture de l'histoire à son époque.

Est-ce pour cette raison que parle-je ici d'un *cas Varnhagen* ? Oui. Parce que Varnhagen fait partie de l'IHGB, parce qu'il a été celui qui a échangé le plus grand nombre de lettres avec l'empereur D. Pedro II, parce qu'il a polémique avec les romantiques indigénistes, parce qu'il incarne comme personne la figure du voyageur, parce qu'il est ami de Januário da Cunha Barbosa, parce qu'il affirme refuser suivre le plan historiographique de von

Martius, parce qu'il a voulu être géographe à ses débuts, et parce qu'il a écrit le plus grand nombre de biographies pour l'IHGB. Varnhagen est omniprésent dans l'historiographie du XIX<sup>e</sup> siècle au Brésil.

Néanmoins, cela ne veut pas dire qu'il soit accepté inconditionnellement pour tous. La rhétorique sur la nationalité qu'il impose, ne suffit pas à l'imposer lui-même. Varnhagen n'a jamais réussi à persuader pleinement ses collègues qu'il était un grand représentant de l'État monarchique. Sa personnalité et ses tentations égocentriques, inséparables de son œuvre, ont toujours été mal reçues par ses collègues. Ainsi, en 1875, si l'on en juge par le commentaire du premier secrétaire de l'IHGB, J. C. Fernandes Pinheiro, l'histoire de la nation, était loin d'être accomplie ; ils n'en étaient encore qu'à tailler les pierres des façades du temps, en dépit du fait que Varnhagen ait déjà publié presque toute son œuvre. Varnhagen n'était pas Thucydide, ni Tacite ; dans le meilleurs des cas, il serait peu être un Hérodote.

## ***Bibliographie générale***

- ABREU, José Capistrano de. *O descobrimento do Brasil*, 2<sup>o</sup> ed., Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira/INL, 1976.
- ABREU, José Capistrano de. *Capítulos de história colonial*, 7<sup>e</sup> revista, anotada e prefaciada por José Honório Rodrigues, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Editora da Universidade de São Paulo, 1988.
- ABREU, José Capistrano de. *Correspondência*, Rio de Janeiro, Instituto Nacional do Livro, II, 1974.
- ADORNO, Francesco Paolo. « Fiction et histoire », in *Cités : Philosophie, Politique, Histoire*, Paris, PUF, 2, 2000, pp. 83-96.
- ALENCAR, José de. *O Guarani*. RJ, Ediouro, 1996.
- ALENCAR, J. de. *Ubirajara, lenda Tupy*, Rio de Janeiro, B. L. Garnier, 1875.
- ALENCAR, José de. *Iracéma, légende du Ceará*, Aix-en-Provence, Alinea/Unesco, 1985, traduction de Inês Oseki-Dépré.
- ALENCAR, José de. « Como e porque sou romancista (1873) », in *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, T. I, 1959, pp. 125-155.
- ALENCAR, José de. « O nome Ceará », in *Obra Completa*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, T. IV, 1959, pp. 1028-1036.
- ALENCASTRO, Luiz Felipe de. « Memórias da Balaiada : introdução ao relato de Gonçalves de Magalhães », *Novos Estudos*, n<sup>o</sup> 23, março de 1989, pp. 7-13.
- ALENCASTRO, Luiz Felipe de. « O fardo dos bacharéis », *Novos Estudos*, n<sup>o</sup> 19, dezembro de 1987, pp. 68-72.
- ALENCASTRO, Luis Felipe de. « Identité culturelle et démocratie au Brésil », in GALLET, Dominique (sous la direction de). *Dialogue pour l'identité culturelle*, Paris, Anthropos, 1982, pp. 181-186.
- ALENCASTRO, Luis Felipe de. « Modelos da história e da historiografia imperial », in NOVAIS, Fernando. (dir. da coleção)/ALENCASTRO, Luis Felipe de. (org. do volume). *História da vida privada no Brasil. Império : a corte e a modernidade nacional*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, vol. II, pp. 7-10.
- ALENCASTRO, Luis Felipe de. « Vida privada et ordem privada no império », in ALENCASTRO, L. F. (org). *História da vida privada no Brasil. Império : a corte e a modernidade nacional*, São Paulo, Companhia das Letras, vol. 2, 1997, pp. 11-93.



- ALENCASTRO, Luiz Felipe. *O trato dos viventes. Formação do Brasil no atlântico sul*, São Paulo, Companhia das Letras, 2000.
- ALMEIDA, Candido Mendes de. *Atlas do Imperio do Brazil, comprehendendo as respectivas divisões administrativas, ecclesiasticas, eleitoraes e judicarias*, dedicado à Sua Magestade o Imperador o Senhor D. Pedro II, destinado à Instrução Publica no Imperio, com especialidade à dos alumnos do Imperial Collegio de D. Pedro II, Rio de Janeiro, Lithographia do Instituto Philomatico, 1868.
- ALVARES DE AZEVEDO, Manuel Antônio. *Apud*, GOMES, Eugênio. « O individualismo Romântico », COUTINHO, Afrânio (org). *A literatura no Brasil. Romantismo*, vol. II, Rio de Janeiro, Editora Sul Americana, 1969, pp. 131-186.
- ALVARES DE AZEVEDO, Manuel Antônio. *Macário*, Rio de Janeiro, Editora Francisco Alves, 1983.
- AMADO, Janaína. « Míticas origens: Caramuru e a fundação do Brasil », in *Actas dos IV Cursos Internacionais de Verão de Cascais*, (7 a 12 de julho de 1997), Cascais, Câmara Municipal de Cascais, 1998, Vol. 3, pp. 175-209.
- AMADO, Janaína. « Diogo Álvarez, o Caramuru, e a fundação mítica do Brasil », *Estudos Históricos*, 25, 2000, pp. 3-39.
- AMORA, Antônio Soares. *História da literatura brasileira*, São Paulo, Saraiva, 1974.
- ANDERSON, Benedict. *Imagined communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*, revised edition, London, Verso, 1991.
- ANKERSMIT, F. R. *The reality effect in the writing of history ; the dynamics of historiographical topology*, Amsterdam, Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen, 1989.
- Annales. E.S.C.*, « Histoire et sciences sociales. Un tournant critique ? », 1988, pp. 291-293.
- Anonymo, *Diccionario biographico de brasileiros celebres nas letras, artes, politica, philanthropia, guerra, diplomacia, industria, sciencias e cardidade, desde o anno 1500 até nossos dias*, Rio de Janeiro, Eduardo & henrique Laemmert, 1871.
- ARARIPE JÚNIOR, T. de A. « José de Alencar », *Obra crítica de Araripe Júnior (1868-1887)*, vol. I, Rio de Janeiro, MEC/Casa Rui Barbosa, 1958, pp. 129-258.

- ARENDDT, Hannah. *Between past and future. Six exercises in political thought*, London, Faber and Faber, 1961.
- ARIES, P. « Pour une histoire de la vie privée », in, ARIES, P./DUBY, G. (dir.) *Histoire de la vie privée*. T. 3. Paris, Éd. du Seuil, 1986. pp. 07-19.
- ARISTOTE, *Poétique*, Paris, Le Livre de Poche Classique, 1990.
- ARMITAGE, João. *História do Brasil : desde o período da chegada da família de Bragança, em 1808, até a abdicação de D. Pedro I, em 1831, compilada à vista dos documentos públicos e outras fontes originais formando uma continuação da história do Brasil de Southey*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, 1981.
- ASSIS, J. M. de. *Obra Completa*, (Org. Afrânio Coutinho), tome III, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1994.
- AVELLA, Nello. « Il Diário de navegação di Pero Lopes de Souza : due fratelli e il naufrago », in *Quaderni portoghesi*, 5, 1979.
- AVLAMI, Chryssanti. *L'antiquité Grecque à la française : modes d'appropriation de la Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Doctorat présentée à l'École de hautes études en sciences sociales, 2 vol., 1998, (sous la direction de François Hartog).
- BALAKRISHNAM, Gopal. « The national imagination », in BALAKRISHNAM, Gopal. (edited by). *Mapping the nation*, (with an Introduction by Benedict Anderson), London, Verso, 1996, pp. 198-213.
- BANN, Stephen. *The clothing of Clio. A study of the representation of history in nineteenth-century Britain and France*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.
- BANN, Stephen. *The inventions of history. Essays on the representations of past*. London, Cambridge University Press, 1990.
- BARANTE A. G. P. B. *Histoire*, article extrait de l'*Encyclopédie moderne* (du 14<sup>e</sup> volume), sans date, 21 p.
- BARANTE, A. G. P. B. *Études littéraires et historiques*, Paris, Didier et Cie. Libraires-éditeurs, 1858.
- BARMAN, Roderick J. *Brazil. The forging of a nation, 1798-1852*, Stanford, Stanford University Press, 1988.
- BARRET-Kriegel, Blandine. *Les historiens et la monarchie. 3- Les académies de l'histoire*, Paris, PUF, 1988.

- BARRIÈRE, J. F. *La cour et la ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, ou révélations historiques tirées de manuscrits inédits*, Paris, Librairie de G. A. Dentu, 1830.
- BARROS, Manuel Francisco de. (Vicomte de Santarém) *Analyse du Journal de la navigation de la flotte qui est allée à la terre du Brésil, en 1530-1532, par Padro Lopes de Souza, publié par la première fois à Lisbonne par M. de Varnhagen*, Paris, Fain & Thunot, 1840.
- BARTHES, Roland. *Michelet*, Paris, Seuil, 1995 (1<sup>e</sup> édition 1954).
- BARTHES, Roland. *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éditions du Seuil, 1984.
- BAYLAN, Bernard. « The challenge of modern historiography », in *The American Historical Review*, 87, 1982, pp. 1-24.
- BENJAMIN, W. « Le narrateur : réflexions à propos de l'œuvre de Nicolas Leskov », in *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991.
- BENNASSAR, Bartolomé/MARIN, Richard. *Histoire du Brésil, 1500-2000*, Paris, Fayard, 2000.
- BESOUCHET, Lídia. *Pedro II e o século XIX*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1993.
- BETHELL, Leslie/ CARVALHO, José Murilo de. « 1822-1850 », BETHELL, L. (edited by). *Brazil, empire and republic, 1822-1930*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, pp. 45-112.
- BITTENCOURT, A. *Dicionário bio-bibliográfico de mulheres ilustres, notáveis e intelectuais do Brasil (ilustrado)*, Rio de Janeiro, Editora Pongetti, 1972, v. 3.
- BITTENCOURT, Feijó. *Instituto Histórico. Os fundadores*, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1938.
- BLOCH, Marc. *Apologie pour l'historien ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, préface de Jacques Le Goff, édition annotée par Étienne Bloch, 1997.
- BOEIRA, Nelson. « O Rio Grande de Augusto Comte », in DACANAL, J. H./GONZAGA, S. (orgs.). *RS : cultura e ideologia*, Porto Alegre, Mercado Aberto, 1980, pp. 34-59.
- BONNET, Jean-Claude. *Naissance du Panthéon. Essai sur le culte des grands hommes*, Paris, Fayard, 1998.
- BOSI, Alfredo. *Dialética da colonização*, São Paulo, Companhia das Letras, 1992.

- BROCA, Brito. *Românticos, pré-românticos, ultra-românticos. Vida literária e romantismo brasileiro*, São Paulo, Editora Polis, 1979.
- BROCA, Brito. *Naturalistas, parnasianos e decadistas. Vida literária do realismo ao pré-modernismo*, Campinas, EUNICAMP, 1991.
- CALMON, Pedro. *História de D. Pedro II. T. 2. Cultura et política, paz e guerra (1853-1870)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1975.
- CALMON, Pedro. *História de D. Pedro II. T. 3. No país e no estrangeiro (1870-1887)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1975.
- CAMINHA, Pero Vaz de. « *Lettre au Roi Dom Manuel* », traduite du portugais, présentée et annotée par Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, in *Le voyage de Gonville (1503-1505), et la découverte de la Normandie par les Indiens du Brésil*, étude et commentaire de leyla Perrone-Moisées, traduit par Ariane Witkowski, Paris, Éditions Chandeigne, 1995, pp. 161-181.
- CAMPOS, Pedro Moacyr. « *Imagens do Brasil no Velho Mundo* », in HOLANDA, Sérgio Buarque. *História Geral da Civilização Brasileira*, T. II, vol. 1, São Paulo, Difel, 1985, pp. 40-63.
- CAMPOS, Pedro Moacyr. « *Um naturalista e a história* », *Revista de História*, São Paulo, ano XXII, vol. XLIII, julho-setembro, 1971, pp. 241-248.
- CAMPOS, Pedro Moacyr. « *Esboço da historiografia brasileira nos séculos XIX e XX* », GLÉNISSON, Jean *Iniciação aos estudos históricos*, Difel, Rio de Janeiro/São Paulo, 1977, pp. 250-293.
- CANARY, R. H./KOZICKI (eds.), *The writing of history. Literary form and historical understanding*, London, The University of Wisconsin Press, 1978.
- CÂNDIDO, Antonio. *Formação da literatura brasileira (momentos decisivos)*, São Paulo, Livraria Martins Fontes, 1959, 2 volumes.
- CÂNDIDO, Antônio. « *Estrutura e função do Caramuru* », *Revista de Letras*, vol. 2, FFCL-Assis, 1961, pp. 47-66.
- CARDIM, Fernão. *Tratado da terra e gente do Brasil*, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997, transcrição do texto, introdução e notas de Ana Maria de azevedo.
- CARLYLE, Thomas. *On Heroes, Hero-Worship and the Heroic in History* (1840), Lincoln, University of Nebraska Press, 1966.
- CARRARD, Philippe. *Poétique de la nouvelle histoire. Le discours historique en France de Braudel à Chartier*, Dijon, Éditions Payot Lausanne, 1998.

- CARVALHO, José M. de. *A construção da ordem : a elite política imperial*, Rio de Janeiro, Campus, 1980.
- CARVALHO, José Murilo de. *Teatro de sombras : a política imperial*, São Paulo, Editora Vértice, 1988.
- CARVALHO, José Murilo de. *A Formação das Almas: o imaginário da república no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993.
- CARVALHO, José Murilo de. *Un théâtre d'ombres : la politique impériale au Brésil*, « Brasilia », Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990.
- CARVALHO, José Murilo de. « Brasil : nações imaginadas », in *Pontos e bordados. Escritos de história e política*, Belo Horizonte, Editora da Universidade Federal de Minas Gerais, 1998, pp. 233-268.
- CARVALHO, José Murilo de. « História intelectual no Brasil : a retórica como chave de leitura », in *Topoi, Revista de História*, 1, 2000, pp. 123-152.
- CASTELO, José Aderaldo. *A polêmica sobre a Confederação dos Tamoios*, São Paulo, Faculdade de Filosofia, Ciência e Letras da Universidade de São Paulo, Coleção Textos e Documentos, 1953.
- CASTRO, Luiz Joaquim de Oliveira e. « Ao leitor », *apud* SOUTHEY, R. *Historia do Brazil*, Rio de Janeiro, Livraria de B. L. Garnier, 1862, Tome I.
- CASTRO, Paulo Pereira de. « A 'experiência republicana', 1831-1840 », HOLANDA, Sérgio Buarque de. (Org.). *História geral da civilização brasileira. II. O Brasil Monárquico. Dispersão e unidade*. T. II, 2º v. 1978, pp.9-67.
- CASTRO, Paulo Pereira de. « Política e administração de 1840 a 1848 », HOLANDA, Sérgio Buarque de. (Org.). *História geral da civilização brasileira. II. O Brasil Monárquico. Dispersão e unidade*. T. II, 2º v. 1978, pp. 509-540.
- CATROGA, Fernando. « Alexandre Herculano e o historicismo romântico », TORRALBA, Luis Reis/MENDES, José Amado/CATROGA, Fernando. *História da história de Portugal, séculos XIX-XX*, Lisboa, Temas e Debates, 1998, pp. 45-98.
- CAZAL, Manoel Ayres de. *Corografia brazílica, ou Relação histórica-geográfica do reino do Brazil... por hum presbítero secular do Gram priorado do Crato*. Rio de Janeiro, Imprensa Régia, 1817. 2 vols.
- CENTLIVRES, Pierre/FABRE, Daniel/ZONABEND, Françoise. (sous la direction de), *La fabrique des héros*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998.
- CERTEAU, M. *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

- CERTEAU, Michel de. *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*. Paris, Gallimard, 1987.
- CERTEAU, Michel de. *L'invention du quotidien – 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1980.
- CERTEAU, M. de. « Histoire et anthropologie chez Lafitau », in BLANCKAERT, Claude. *Naissance de l'ethnologie ? Anthropologie et missions en Amérique XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1985, pp. 63-89
- CESAR, Guilhermino. *Historiadores et críticos do romantismo ; 1. A contribuição europeia : crítica e história literária*, São Paulo, Edusp, 1978.
- CEZAR, Temistocles. *Récits de voyage et historiographie brésilienne (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles). La représentation de l'autre et la construction de sens historique*, Mémoire de D.E.A. d'Histoire et civilisation, EHESS, sous la direction de François Hartog, 1998, 171p.
- CEZAR, Temistocles. « Varnhagên e os relatos de viagem do século XVI : ensaio de recepção historiográfica », in *Anos 90*, Revista do Programa de Pós-Graduação em História, IFCH/UFRGS, n°11, julho de 1999, pp. 38-53.
- CEZAR, Temistocles. « O Brasil quinhentista : a visão dos viajantes ou o olhar da história », in *Latitudes. Cahiers Lusophones*, n° 9, septembre 2000, Numéro thématique sur les 500 ans du Brésil, pp. 10-13.
- CEZAR, Temistocles. « Quando um manuscrito torna-se fonte histórica : as marcas de verdade no relato de Gabriel Soares de Sousa (1587). Ensaio sobre uma operação historiográfica », in *História em Revista*, Dossiê Historiografia, NDH/UFPel, 6, dez. 2000, pp. 37-58.
- CHAGAS, Pinheiro. *Brazileiros illustres*, Porto, Livraria Internacional de Ernesto Chardron, 3<sup>a</sup> edição, revista e acrescentada, 1892.
- CHARLE, Christophe. *Les intellectuels en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle. Essai d'histoire comparée*, (édition augmentée d'une postface inédite de l'auteur) Paris, Éditions du Seuil, Histoire, 2001.
- CHARTIER, Roger. *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.
- CHATEAUBRIAND, François-René. *Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811)*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.
- CHATEAUBRIAND, François-René. « Études ou discours historique », préface, T. I, *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, T. IV, 1831.
- CHATEAUBRIAND, F. R. « Voyage en Amérique », *Œuvres complètes de Chateaubriand*, Paris, Garnier, sans date, pp. 3-223.

- CHINARD, Gilbert. *L'exotisme Américain dans la littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle*, d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc., (1<sup>e</sup> édition 1911), Genève, Slatkine Reprints, 1970.
- CHINARD, Gilbert. *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle*, (1<sup>e</sup> édition 1913), Genève, Slatkine Reprints, 1970.
- CHINARD, Gilbert. *L'exotisme Américain dans l'œuvre de Chateaubriand*, (1<sup>e</sup> édition 1918), Genève, Slatkine Reprints, 1970.
- COORNAERT, Émile. « Aperçu de la production historique récent au Brésil », *Revue d'histoire moderne*, T. XI, 1936, pp. 44-60.
- CORREA FILHO, Virgílio. *Missões Brasileiras nos Arquivos Europeus*, México, Instituto Panamericano de Geografía e Historia/Comisión de Historia, Gráfica Panamericana, 1952.
- CORREIA, F. *Mémoire du Conseiller M. F. Correia sur l'ouvrage de E. Pressensé 'Les Origines'*, annoté par Don Pedro D'Alcantara, Rio de Janeiro, Typ. de G. Leuzinger, 1892.
- CORTESÃO, Jaime. *A expedição de Pedro Alvarez Cabral, e o descobrimento do Brazil*, Paris-Lisboa, Livrarias Aillaud e Bertrand, 1922.
- CORTESÃO, Jaime. *A carta de Pêro Vaz de Caminha*, Lisboa, Portugalia Editora, 1967.
- CORTESÃO, Jaime. *História do Brasil nos velhos mapas*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores/Instituto Rio Branco, 1971.
- COSTA, Emília Viotti da. « José Bonifácio : homem e mito », in MOTA, Carlos Guilherme. (org.) *1822 : Dimensões*, São Paulo, Editora Perspectiva, 1972, pp. 102-159.
- COSTA, Emília Viotti da. « José Bonifácio : mito e história », in *Da monarquia à República : momentos decisivos*, São Paulo, Brasiliense, 1987, pp. 55-118.
- COSTA, João Cruz. *Contribuição à história das idéias no Brasil*, Rio de Janeiro, Aditora Civilização Brasileira, 1967.
- COUSIN, Victor. « De la philosophie de l'histoire (1823) », *Philosophie des sciences historiques : textes de P. de Barante, V. Cousin, F. Guizot, J. Michelet, F. Mignet, E. Quinet, A. Thierry*, réunis et présentés par Marcel GAUCHET, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1988, pp. 159-163.
- COUSIN, Victor. « Huitième leçon. 12 juin 1828. Cours de l'histoire de la philosophie », *Cours de Philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie* (1828), Paris, Fayard, 1991, pp. 210-211.

COUSIN, Victor. « 10<sup>e</sup> Leçon. 26 juin 1828. Cours de l'histoire de la philosophie », *Cours de Philosophie. Introduction à l'histoire de la philosophie*, Paris, Fayard, 1991, pp. 250-276.

COUTINHO, Afrânio. *Conceito de literatura Brasileira*, Rio de Janeiro, Livraria Acadêmica, 1960.

COUTINHO, Afrânio. *A tradição afortunada (o espírito de nacionalidade na crítica brasileira)*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio/Editora da Universidade de São Paulo, 1968.

COUTINHO, Afrânio (org). *A literatura no Brasil. Romantismo*, vol. II, Rio de Janeiro, Editora Sul Americana, 1969.

COUTINHO, Afrânio. (org). *Caminhos do pensamento crítico*, Rio de Janeiro, Companhia e Editora Americana, 1974.

CUNHA, M. C. da. « Política indigenista no século XIX », in CUNHA, M. C. da. (org). *História dos índios no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998, pp. 133-154.

D'AVEZAC, Armand. « Les voyages d'Améric Vespuce au compte de l'Espagne, et les mesures itinéraires employées par les marins espagnols et portugais des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Pour faire suite aux Considérations Géographiques sur l'histoire du Brésil », in *Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, septembre-octobre 1858, pp. 129-312.

D'AVEZAC, Armand. « Sur l'histoire du Brésil. Examen critique d'une nouvelle Histoire Générale du Brésil récemment publiée en portugais à Madrid par M. FRANÇOIS-ADOLPHE DE VARNHAGEN, chargé d'affaires du Brésil en Espagne. Rapport fait à la Société de Géographie de Paris, dans ses séances de 1<sup>er</sup> mai, 15 mai et 5 juin 1857, *Bulletin de la Société de Géographie*. Paris, Chez Arthus-Bertrand. Août et septembre, 1857. pp. 89-356.

D'AVEZAC, Armand. *Campagne du navire l'Espoir de Honfleur (1503-1505). Relation authentique du voyage du capitaine de Gonville ès nouvelles terres des Indes*, publiée par la première fois, avec une introduction et des éclaircissements, Paris, Challamel aîné Libraire-Éditeur, 1869.

DÉCULTOT, Élisabeth. *Johann Joachin Winckelmann. Enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, PUF, 2000.

DENIS, Ferdinand/ TAUNAY, Hippolyte. *Le Brésil, ou histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, Paris, Pillet Aîné, 1822. T. 3 (gravures de H. T.).

DENIS, Ferdinand. *Scènes de la nature sous les tropiques, et leur influence sur la poésie, suivi par Camoens et Jozé Indio*, Paris, Louis Janet Librairie, 1824.



DENIS, Ferdinand. *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal, suivi du résumé de l'histoire littéraire du Brésil*, Paris, Lecoq et Durey, 1826.

DENIS, Ferdinand/ TAUNAY, Hippolyte. *Le Brésil, ou histoire, mœurs, usages et coutumes des habitants de ce royaume*, Paris, Pillet Aîné, 1822. T. 3 (gravures de H. T.).

DENIS, Ferdinand. *Brésil*, Paris, Firmin Didot Frères, 1837.

DENIS, Ferdinand. *Quelques mots sur la deuxième édition de l'Historia geral do vicomte de Porto Seguro*, ms. 3970, I, Bibliothèque Sainte-Geneviève, (probablement 1877).

DESLANDRES, Paul. « Les débuts de l'Institut Historique », *Revue d'études historiques*, 1922, pp. 299-324.

DETIENNE, Marcel. *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981.

DETIENNE, Marcel. *Comparer l'imcomparable*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

DIAS, Antônio Golçalves. « Introdução aos Annaes historicos do Maranhão – por Berredo », BERREDO, Bernardo Pereira. *Annaes historicos do estado do Maranhão, em que se da noticia do seu descobrimento, e tudo o-mais que nelle tem succedido desde o anno em que foi descuberto até o de 1718*, Maranhão Typographia Maranhense, 1849 (l'Introduction est signée par G. Dias le 5 décembre 1848), 2<sup>a</sup> Edição. pp. V-XX.

DIAS, Antônio Gonçalves. *Dicionário da língua Tupi, chamada língua geral dos indígenas do Brasil*, (1<sup>o</sup> éd. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1858), Rio de Janeiro, Livraria São José, 1965.

DIAS, Antônio Golçalves. *O Brasil e a Oceania*, São Luís do Maranhão, 1869.

DIAS, Antônio Golçalves. *Poesias de A. Gonçalves Dias*, 6<sup>o</sup> édition organisée et révisée par J. Norberto de Souza Silva, T. II, Rio de Janeiro, Ed. Garnier, 1877.

DIAS, Antônio Gonçalves. *Poesia completa e prosa escolhida*, Rio de Janeiro, Editora José Aguilar, 1959.

DIAS, Claudete Maria Miranda. *Balaíos e Bem-te-vis, a guerrilha sertaneja*, Teresina, Fundação Cultural Monsenhor Chaves, 1996.

DIAS, Maria Odila da Silva. O. « A interiorização da metrópole (1808-1853) », MOTA, Carlos Guilherme (org.). *1822 : dimensões*, São Paulo, Perspectiva, 1986, pp. 160-184.

- DIAS, Maria Odila da Silva. *O fardo do homem branco : Southey, historiador do Brasil (um estudo dos valores ideológicos do império do comércio livre)*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1974.
- DIEHL, Astor Antônio. *A cultura historiográfica brasileira. Do IHGB aos anos 30*, Passo Fundo, EDUPF, 1998.
- DOLHNIKOFF, Miriam. « O projeto nacional de José Bonifácio », in *Novos Estudos Cebrap*, 46, 1996, pp. 121-141.
- DOMINGUES, H. M. B. « As ciências naturais e a construção da nação brasileira », in *Revista de História*, 135, 1996, pp. 41-60.
- DORIA, Luiz Gastão de Escragnolle. *Memória hist'órica comemorativa do primeiro centenário do Colégio Pedro II*, Rio de Janeiro, Ministério da Educação e Saúde, 1937.
- DREYS, Nicolau. *Notícia descritiva da província do Rio Grande de S. Pedro do Sul (1839)*, Porto Alegre, EDIPUCRS, 1990.
- DRIVER, David Millen. *The Indian in Brazilian literature*, New York, Hispanic Institute in the United States, 1942.
- DUBY, Georges. *Le dimanche de Bouvines*. Paris, Gallimard, 1973.
- DUCHET, Michelle. *Le partage des savoirs : discours historique, discours ethnologique*, Paris, Éditions la Découverte, 1985.
- DURÃO, José de Santa Rita *Caramurú, ou la découverte de Bahia, roman-poème brésilien*, par Durão, Paris, Eugène Renduel éditeur, 1829.
- DUTRA, Eliana de Freitas. « La fusion des races comme lieu de mémoire », in *Diogène*, n° 191, automne 2000, pp. 32-46.
- ELEY, Geoff. « De l'histoire sociale au 'tournant linguistique', dans l'historiographie anglo-américaine des années 1980 », in *Genèses*, 7, 1992, pp. 163-193.
- ELIAS, Norbert. *Du temps*, Paris, Fayard, Pocket, 1996.
- ELLIS, Myriam. « As bandeiras e a expansão geográfica do Brasil colonial », in HOLANDA, S. B. de. *História geral da civilização brasileira*, vol. I, São Paulo, Difel, 1960.
- ENDERS, Armelle. « 'O Plutarco Brasileiro'. A produção dos Vultos Nacionais no Segundo Reinado », *Estudos Históricos*, Rio de Janeiro, 25, 2000, pp. 41-61.
- ENDERS, Armelle. « Le Plutarque brésilien. L'empire du Brésil et ses grands hommes », in *Nuevo Mondo-Mundos Nuevos/Novo Mundo-Mundos*

*Novos/Nouveau Monde-Mondes Nouveaux*, Paris, n° 1, Revue électronique CERMA/EHESS-2001, <http://www.ehess.fr/cerma>.

ESCUDIER, Alexandre. *Le récit historique comme problème théorique en France et en Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de Doctorat présentée à École des Hautes Études en Sciences Sociales (Cycle « Histoire et Civilisations »), sous la direction de M. Werner, Paris, 1998, 3 Tomes.

FAORO, Raymundo. *Os donos do poder. Formação do patronato político no Brasil*, 2<sup>a</sup> edição revista e ampliada, Porto Alegre/São Paulo, Editora Globo/Edusp, 1975.

FEBVRE, Lucien. *La terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, (1<sup>o</sup> éd 1922), 1970.

FERREIRA, Lúcio M. « Vestígios de civilização : o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e a construção da arqueologia imperial (1830-1870) », *Revista de História Regio*, Universidade Estadual de Ponta Grossa/Paraná, vol.4, n°1, verão 1999, 19 pages, (voir surtout la note 22), adresse électronique : <http://www.rhr.uepg.br/v4n1/lucio.htm> .

FERREIRA, Moacyr Costa. *O estudo das ciências no Brasil. Resumo histórico do desenvolvimento científico no Brasil e sua ligação com a tecnologia e com a arte*, São Paulo, Edicon, 1989.

FERRONHA, Antônio Luís. « As primeira imagens do Brasil », in ALBUQUERQUE, L. de./FERRONHA, A. L./HORTA, J. S./LOUREIRO, R. *O confronto do olhar. O encontro dos povos na época das navegações portuguesas*, séculos XV e XVI, Lisboa, Editorial Caminho, GTMECDP, 1991, pp. 215-257.

FICO, Carlos/POLITO, Ronald. *A história do Brasil (1980-1989) : elementos para uma avaliação historiográfica*, Ouro Preto, UFOP, 1992.

FLEIUSS, Max. *Recordando (casos e perfis), III*, Rio de Janeiro, Serviço gráfico do IBGE, 1943.

FLICKINGER, C. *L'histoire entre art et science : la « couleur locale » chez Thierry et Barante*, Université de Genève, Faculté des Lettres, Département d'Histoire générale, mémoire de licence sous la direction de François Hartog, 1994/1995.

FLICKINGER, C. « Le Moyen Âge domestiqué. Les historiens narrativistes et la 'couleur locale' », *Equinoxe. Revue de sciences Humaines*, Lire le Moyen Âge ?, 16, 1996, pp. 27-37.

FONSECA, Rubem. *Le sauvage de l'opéra*, Paris, Grasset, 1998.

FOUCAULT, Michel. *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

- FOUCAULT, Michel. « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Dits et écrits*, I, 1954-1975, Paris, Gallimard/ Quarto, 2001, pp. 1004-1024 (citation p. 1006).
- FRAZIER, F. *Histoire et morale dans les Vies parallèles de Plutarque*, Paris, Les Belles Lettres, Études Anciennes, 1996.
- FREIXEIRO, Fábio. *Alencar. Os bastidores e a posteridade*, Rio de Janeiro, Museu Histórico Nacional, 1977.
- FREYRE, G. *Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*, Paris, Gallimard, (1<sup>e</sup> édition 1933), 1974, (traduit du portugais par Roger Bastide, préface de Lucien Febvre).
- FUETER, Eduard. *Storia della storiografia moderna*, Milano, Riccardo Ricciardi Editore, 1970.
- FURET, François. *L'atelier de l'histoire*, Paris, Flammarion, 1982.
- GANDAVO, P. de M. *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil (1573)*, traduction de Henri Ternaux (1837), Nantes, Le Passeur, 1995.
- GAUCHET, Marcel. « Les Lettres sur l'histoire de France d'Augustin Thierry. 'L'alliance austère du patriotisme et de la science' » in NORA, Pierre. *Les lieux de mémoire. II. La nation*, Paris, Gallimard, 1986, pp. 247-316.
- GAY, Peter. *Freud for historians*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1985.
- GAY, Peter. *Style in history*, New York, Basic Books, 1974.
- GÉRARD, Alice. « Le grand homme et la conception de l'histoire au XIX<sup>e</sup> siècle », in *Romantisme. Revue du Dix-neuvième siècle*, n° 100 – Le Grand Homme, 1998, pp. 31-48.
- GERBI, A. *La disputa del Nuovo Mondo*, Milano/Napoli, Riccardo Ricciardi Editore, 1955.
- GINZBURG, Carlo, in « Montrer et citer. La vérité de l'histoire », *Le Débat*, septembre-octobre, n° 56, 1989, pp. 43-54.
- GIRARDET, Raoul. *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- GOETHE, J. W. *Voyage en Italie*, Paris/Genève, Slatkine Reprints, 1990.
- GOMES, Eugênio. « O individualismo Romântico », COUTINHO, Afrânio (org). *A literatura no Brasil. Romantismo*, vol. II, Rio de Janeiro, Editora Sul Americana, 1969, pp. 131-143.

GOSMANN, Lionel. *Between history and literature*, Cambridge, Massachusetts, and London, Harvard University Press, 1990.

GRAFTON, Anthony. *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, Paris, Éditions du Seuil, 1988.

GRAHAM, Maria. *Journal of a voyage to Brazil and residence there, during part of the years 1821, 1822, 1823*, London, Longman, 1824.

GRAHAM, Richard. *Patronage and politics in nineteenth century Brazil*, Stanford, Stanford University Press, 1990.

GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Politique à l'Académie. La construction de la mémoire de l'empire brésilien (1838-1850) », in GUERRA, François-Xavier. *Mémoires en devenir. Amérique Latine XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Bordeaux, Maison des Pays Ibériques, 1994, pp. 207-220.

GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « O 'tribunal da posteridade' », in PRADO, Maria Emília. (org.). *O estado como vocação. Idéias e práticas políticas no Brasil oitocentista*, Rio de Janeiro, Access Editora, 1999, pp. 33-57.

GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Nação e civilização nos trópicos : o Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e o projeto de uma História Nacional », *Estudos Históricos*, Rio de Janeiro, n. 1, 1988, pp. 5-27.

GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « A Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro e os temas de sua historiografia. Fazendo a história nacional », WEHLING, Arno (org.), *Origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : idéias filosóficas e sociais e estruturas de poder no Segundo Reinado*, Rio de Janeiro, IHGB, 1989, pp. 21-41.

GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Repensando os domínios de Clio : as angústias e ansiedades de uma disciplina », in *Revista Catarinense de História*, n° 5, 1998, pp. 5-20.

GUIMARÃES, Manoel Luis Salgado. « História e natureza em von Martius : esquadrinhando o Brasil para construir a nação », *História, Ciências, Saúde*, vol. VII (2), jul-out 2000, pp. 391-413.

GUIMARÃES, Manoel Luis Lima Salgado. « Usos da história : refletindo sobre identidade e sentido », in *História em Revista*, Pelotas, v. 6, dezembro de 2000, pp. 21-36.

GUIZOT, François-Pierre G. « Essais sur l'histoire de France (1823) », in LETTERRIER Sophie-Anne. *Le XIX<sup>e</sup> siècle historien. Anthologie raisonnée*, Paris, Éditions Belin, 1997, pp. 116-118.

- GUIZOT, François-Pierre G. « Histoire de la civilisation en Europe (1828-1829) », in LETTERRIER Sophie-Anne. *Le XIX<sup>e</sup> siècle historien. Anthologie raisonnée*, Paris, Éditions Belin, 1997, pp. 144-156.
- HAKLUYT, Richard. *The principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English Nation (1589)*, Glasgow, James Maclehose and Sons, 1904.
- HARLAN, David. « Intellectual history and the return of literature », in *The American Historical Review*, 94, 1989, pp. 879-907.
- HARTOG, François. « L'œil de Thucydide et l'histoire 'véritable' », *Poétique*, Paris, Seuil, 49, février 1982, pp. 26-27.
- HARTOG, François. « L'œil de l'historien et la voix de l'histoire », *Communications*, n°43, 1986, pp. 55-69.
- HARTOG, François. *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, PUF, 1988.
- HARTOG, François. *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1991, nouvelle édition revue et augmentée.
- HARTOG, François. « Les Anciens, les Modernes, les Sauvages ou le 'temps' des Sauvages », BERCHET, Jean-Claude (textes réunis et présentés par), *Chateaubriand, le tremblement du temps*, Colloque de Cerisy, Toulouse, Presses Universitaire du Mirail, 1994, pp. 177-200.
- HARTOG, François. « L'art du récit historique », in *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, Éditions Autrement, Série Mutations n° 150/151, 1995, pp. 184-193.
- HARTOG, François. « Temps et histoire. 'Comment écrire l'histoire de France ?' », in *Annales*, novembre-décembre 1995, n° 6, pp. 1219-1236.
- HARTOG, François. *Mémoire d'Ulysse : récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996.
- HARTOG, François. « Du parallèle à la comparaison », *Entretiens d'archéologie et d'histoire. Plutarque : Grecs et Romains en question*, 1998, pp. 161-171.
- HARTOG, François. « Entre les anciens et les modernes, les sauvages, ou de Claude Lévi-Strauss à Claude Lévi-Strauss », *Gradhiva, Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie*, n° 11, 1992, pp. 23-30.
- HARTOG, François. « La fabrique de l'histoire : de 'l'événement à l'écriture de l'histoire : les premiers choix grecs », *Villa Gillet*, cahier n° 9 – août 1999, pp. 33-43.

- HARTOG, François. « La France, l'objet historique », in *Le Monde des Débats*, novembre 2000, p. 16.
- HARTOG, François. « La loi, la mémoire, l'histoire », in *Le Débat*, novembre-décembre 2000, Numéro 112, pp. 45-48.
- HARTOG, François. « La tentation de l'épistémologie ? », in *Le Débat*, novembre-décembre 2000, Numéro 112, pp. 80-83.
- HARTOG, François. « Fustel de Coulanges d'un siècle à l'autre », in *Le XIX<sup>e</sup> siècle et l'histoire. Le cas Fustel de Coulanges*, Paris, Éditions du Seuil, 2001, pp. 7-22.
- HARTOG, François. « Le témoin et l'historien », in *Divinatio, studia culturologia series*, Sofia, Maison des Science de l'Homme et de la Société, vol. 13, spring-summer 2001, pp. 35-53.
- HARTOG, François. « Le vieil Hérodote : de l'épopée à l'histoire », in *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, Folio/Histoire, 2001, pp. 9-39.
- HARTOG, François/CASEVITZ, Michel. *L'histoire d'Homère à Augustin : préfaces des historiens et textes sur l'histoire*. Paris, Éditions du Seuil, 1999.
- HAUSER, Henri. « Notes et réflexions sur le travail historique au Brésil », *Revue Historique*, Bulletins critiques, 181, 1, janvier-mars 1937, pp. 85-98.
- HEGEL, G. W. F. *La raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*. Paris, Éditions 10/18, Plon, 1965.
- HERCULANO, A. *Opúsculos*, Volume V, (edição crítica – organização, introdução e notas de Jorge Custódio e José Manuel Garcia), Lisboa, Editorial Presença, 1986.
- HÉRODOTE, *L'Enquête, Œuvres complètes Hérodote et Thucydide*, Paris, Gallimard/Bibliothèque de la Pléiade, 1964.
- HOBBS, Thomas. *Leviathan*, edited with an introduction by C. B. Macpherson, London, Penguin Books, 1981.
- HOBBSBAWM, Eric. « The revival of narrative : some comments », *Past and Present*, 86, 1980, pp. 3-8.
- HOBBSBAWM, Eric. *Nations and nationalism since 1780. Programme, myth, reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- HOBBSBAWM, Eric./RANGER, Terencer. (edited by). *The invention of tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

- HOLANDA, Sérgio Buarque de. *Visão do paraíso. Os motivos edênicos no descobrimento e colonização do Brasil*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1959.
- HOLANDA, Sérgio Buarque de. *Racines du Brésil*, Paris, Gallimard, 1998 (1<sup>e</sup> édition en portugais de 1933).
- HOLANDA, S. B. de. *Caminhos e fronteiras*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1975.
- HUMBOLDT, W. von. (G. de.). « La recherche linguistique comparative dans son rapport aux différentes phases du développement du langage (1820) », in *Introduction à l'œuvre sur le kavi et autres essais*, Paris, Éditions du Seuil, 1974.
- HUMBOLDT, W. von. (G. de.). *Considérations sur l'histoire mondiale/Considérations sur les causes motrices dans l'histoire mondiale/La tâche de l'historien*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1985.
- IGGERS, Georg G./POWELL, James M. (edited by) *Leopold von Ranke and the shaping of the historical discipline*, Syracuse, Syracuse University Press, 1989.
- IGLÉSIAS, F. *Historiadores do Brasil : capítulos de historiografia brasileira*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira/EUFMG, 2000.
- JACOB, C. *L'empire des cartes. Approche théorique de la cartographie à travers l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992.
- JACOUTY, Jean-François. « Le 'grand homme' selon Guizot », in *Romantisme. Revue du Dix-neuvième siècle*, n° 100 – Le Grand Homme, 1998, pp. 49-55.
- JANCSÓ, István/PIMENTA, João Paulo G. « Peças de um mosaico (ou apontamentos para o estudo da emergência da identidade nacional brasileira) », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação : histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 127-175.
- JANOTTI, Maria de Lourdes Mônaco. *A Balaiada*, São Paulo, Brasiliense, 1987.
- JAUSS, Hans Robert. *Pour une esthétique de la réception*. Paris, Gallimard, 1978.
- JULIEN, Charles A. *Les voyages de découverte et les premiers établissements (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*. Brionne, G. Monfort éditeur, 1979.
- KOSELLECK, Reinhart. « Linguistic change and the history of events », *The Journal of Modern history*, 61, 1989, pp. 649-666.



- KOSELLECK, Reinhart. *L'expérience de l'histoire*, Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1997.
- KOSELLECK, Reinhart. *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.
- LACOSTE, Yves. *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspero, 1976.
- LAFITAU, P. J.-F. *Mœurs des sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, ouvrage enrichi de figures en taille-douce, T. I, Paris, Saugrain, 1724.
- LANGER, Johnni. « Enigmas arqueológicos e civilizações perdidas no Brasil novecentista », *Anos 90*, Porto Alegre, 9, 1998, pp. 165-185.
- LAPA, José Roberto do Amaral. « Alguns problemas da atual historiografia brasileira », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, São Paulo, Universidade de São Paulo, n° 11, 1972.
- LAPA, José Roberto do Amaral. *Historiografia brasileira contemporânea : a história em questão*, Petrópolis, Vozes, 1981.
- LEFEBVRE, Georges. *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, Flammarion, 1971.
- LEITE, I. B. *Antropologia da viagem. Escravos e libertos em Minas Gerais no século XIX*, Belo Horizonte, Editora da UFMG, 1996.
- LEITE, Miriam Lifchitz Moreira. *Livros de viagem (1803-1900)*, Rio de Janeiro, Editora da UFRJ, 1997.
- LETERRIER, Sophie-Anne. *L'institution des sciences morales (1795-1850)*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- LETERRIER Sophie-Anne. *Le XIX<sup>e</sup> siècle historien. Anthologie raisonnée*, Paris, Éditions Belin, 1997.
- LEVI, Giovanni. « Les usages de la biographie », *Annales*, 44<sup>e</sup> année, n° 6, novembre-décembre, 1989, pp. 1325-1336.
- LEVI-STRAUSS, Claude. *Tristes Tropiques*. Paris, Plon, 1990. (Préface de Pierre Nora).
- LIMA, Luis Costa. *O controle do imaginário : razão e imaginação no ocidente*, São Paulo, Brasiliense, 1984.

- LIMA, Luis Costa. *Sociedade e discurso ficcional*, Rio de Janeiro, Editora Guanabara, 1986.
- LIMA, Luis Costa. *Pensando nos trópicos (dispersa demanda II)*, Rio de Janeiro, Rocco, 1991.
- LINS, Ivan. *História do positivismo no Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 2ª edição revista e aumentada, 1967.
- LINS, Ivan. *O positivismo no Brasil*, Rio de Janeiro, MEC/Biblioteca Nacional, 1959 (separata).
- LISBOA, Balthazar da Silva. *Annales do Rio de Janeiro, contendo a descoberta e a conquista deste paiz, a fundação da cidade com a historia civil e ecclesiastica, até a chegada d'el Rei Dom João VI; além de noticias topographicas, zoologicas, e botanicas*, Rio de Janeiro, Typ. Imp. De Seignot-Plancher, 1834, T. I.
- LISBOA, Karen Macknow. *A nova Atlântida de Spix e Martius: natureza e civilização na Viagem pelo Brasil (1817-1820)*, São Paulo, Hucitec, 1997.
- LISBOA, Karen Macknow. « Olhares estrangeiros sobre o Brasil do século XIX », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação: histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 265-299.
- LORIGA, S. « La biographie comme problème », in REVEL, Jacques (sous la direction de). *Jeux d'échelle. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Seuil/Gallimard/EHESS, 1996, pp. 209-231.
- LOUREIRO, Rui. « A visão do índio brasileiro nos tratados portugueses de finais do século XVI », in ALBUQUERQUE, L. de./FERRONHA, A. L./HORTA, J. S./LOUREIRO, R. *O confronto do olhar. O encontro dos povos na época das navegações portuguesas, séculos XV e XVI*, Lisboa, Editorial Caminho, GTMECDP, 1991, pp. 259-285.
- LYRA, Heitor. *História de Dom Pedro II. Fastígio (1870-1890)*, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, 1977. Vol. II.
- MACEDO, J. M. *Memórias da Rua do Ouvidor*, Brasília, EUnB, 1988 (1ª edição 1878).
- MACHADO, Ubiratan. *A vida literária no Brasil durante o romantismo*, Rio de Janeiro, Editora da Universidade Estadual do Rio de Janeiro, 2001.
- MAGALHÃES, Domingos José Gonçalves de. *Suspiros poéticos e saudades*, Paris, Dauvin et Fontaine Librairies, 1836.

- MAGALHÃES, Domingos José Gonçalves de. « Discurso sobre a história da literatura do Brasil (1836) », COUTINHO, Afrânio. (org). *Caminhos do pensamento crítico*, Rio de Janeiro, Companhia e Editora Americana, 1974, vol. I, pp. 12-26.
- MAGALHÃES, Domingos José Gonçalves de. « Ensaio sobre a história da literatura do Brasil », *Nitheroy, Revista Brasiliense, de sciencias, letras e artes*, T. I, N.º. 1, Paris, Dauvin et Fontaine Libraires, 1836, pp. 132-159.
- MAGALHÃES, Domingos José Gonçalves de. *Faits de l'esprit humain*, Paris, Librairie d'Auguste Fontaine, 1859.
- MAGALHÃES, Domingos José Gonçalves de. *A confederação dos Tamoyos*, Rio de Janeiro, Garnier, 2<sup>e</sup> éd. 1864.
- MAGALHÃES Júnior, R. *D. Pedro II e a Condessa de Barral através da correspondência íntima do imperador*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1956.
- MAGALHÃES Junior, R. *Três panfletários do Segundo Reinado : Francisco Sales Torres Homem e o 'Libelo do Povo', Justiano José da Rocha e 'Ação, reação, transação', Antônio Ferreira Vianna e 'A Conferência dos Divinos'*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1956.
- MAGNOLI, Demétrio. *O corpo da pátria : imaginação geográfica e política externa do Brasil (1808-1912)*, São Paulo, EUESP/Moderna, 1997.
- MAJOR, R. H. *The life of prince Henry of Portugal, surnamed the navigator ; and its results : comprising the discovery of, whitin one century, of half the world. With new facts in the discovery of the atlantic islands ; a refutation of french claims to priority in discovery ; portuguese knowledge (subsequently lost) of the Nile lakes ; and the history of the naming of America (from authentic contemporary documents)*, London, A. Asher & Co., 1868.
- MARGARIDO, Alfredo. « La vision de l'autre (Africain et Indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », in *L'humanisme portugais et l'Europe*, Paris, Fondation Carlos Gulbenkian, 1984, pp. 507-555.
- MARQUES, Maria Eduarda Castro Magalhães. (org) *A guerra do Paraguai, 130 anos depois*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, 1995.
- MARROU, Henri-Irénée. *De la connaissance historique*, Paris, éditions du Seuil, 1954.
- MARTINIÈRE, Guy. « Problèmes du développement de l'historiographie brésilienne », *Storia della storiografia*, Milano, 19, 1991, pp. 117-146.
- MARTINS, Wilson. « O Romantismo brasileiro », in *Pontos de vista (crítica literária)*, São Paulo, T. A. Queiroz editor, 1991.

- MARTINS, Wilson. *História da inteligência brasileira (1855-1877)*, São Paulo, Editora Cultrix/Editora da Universidade de São Paulo, 1977-1979, 4 vol.
- MARTINS, Wilson. *A crítica literária no Brasil*, São Paulo, Departamento de Cultura, 1952.
- MATTOS, Ilmar O. *O Tempo Saquarema*, São Paulo, Editora Hucitec/INL, 1987.
- MATTOS, Selma Rinaldi de. *O Brasil em lições. A história como disciplina escolar em Joaquim Manuel de Macedo*, Rio de Janeiro, Access Editora, 2000.
- MATTOS, R. J. da C. *Verdades oferecidas aos Brasileiros por hum verdadeiro amigo do Brasil*, Paris, Imprimerie A. Boucher, 1825.
- MAUAD, Ana Maria. « Imagem e auto-imagem do Segundo Reinado », in NOVAIS, Fernando. (dir. da coleção)/ALENCASTRO, Luis Felipe de. (org. do volume). *História da vida privada no Brasil. Império : a corte e a modernidade nacional*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, vol. II, pp. 181-231.
- MAURO, Frédéric. *La vie quotidienne au Brésil au temps de Pedro Segundo (1831-1889)*, Paris, Hachette, 1980.
- MELLO MORAES, Alexandre José de. *Corographia historica, chronographica, genealogica, nobiliaria, e politica do Imperio do Brasil*, Rio de Janeiro, Typographia Americana de José Soares de Pinho, 1858. Tomo I.
- MELLON, Stanley. *The political uses of history. A study of historians in the French Restoration*, Stanford, Stanford University Press, 1958.
- MÉLONIO, Françoise. *Naissance et affirmation d'une culture nationale. La France de 1815 à 1880*, Paris, Éditions du Seuil, Histoire, 2001.
- MÉTRAUX, Alfred. *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*. Paris, P. Geuthner, 1928.
- MICHELET, Jules. « Histoire de France – Préface (1869) », in *Œuvres complètes*, Paris, Flammarion, 1974, t. IV, pp. 11-14.
- MOMIGLIANO, A. « Mise au point sur la biographie grecque », in *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, pp. 104-119.
- MONTEIRO, T. *A elaboração da independência*, Rio de Janeiro, Briguiet, 2 vols., 1927.
- MONTELLO, Josué. *Para conhecer melhor Gonçalves Dias*, Rio de Janeiro, Bloch Editores, 1973.

- MOTA, Carlos Guilherme. « Idéias de Brasil : formação e problemas (1817-1850) », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação : histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 197-238.
- NABUCO, Joaquim. *The spirit of nationality on the history of Brazil*, (Address delivered before the Spanish Club of Yale University, on the 15<sup>th</sup> may, 1908.
- NABUCO, Joaquim. *Minha formação*, 10<sup>o</sup> ed. (1<sup>o</sup> ed. 1900), Brasília, Editora Universidade de Brasília, 1981.
- NEEDELL, J. D. *A tropical belle époque. Elite culture and society in turn-of-the-century Rio de Janeiro*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- NEFF, Emery. *The poetry of history. The contribution of literature and literary scholarship to the writing of history since Voltaire*, New York, Columbia University Press, 1947.
- NEVES, Lúcia Maria Bastos P. « Intelectuais brasileiros nos oitocentos : a constituição de uma 'família' sob a proteção do poder imperial (1821-1838) », in PRADO, Maria Emília. (org). *O estado como vocação. Idéias e práticas políticas no Brasil oitocentista*, Rio de Janeiro, Access Editora, 1999, pp. 9-32.
- NIETZSCHE, Friedrich. *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiques pour la vie* (1874), Paris, GM Flammarion, 1988.
- NIETZSCHE, Friedrich. *Humain, trop humain*, II, *Œuvres*, édition dirigée par Jean Lacoste et Jacques Le Rider, Paris, Éd. Robert Lafont, 1993.
- NORA, Pierre. « Entre mémoire et histoire. La problématique des lieux », NORA, P. (sous la direction) *Les lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp. XV-XLII.
- NORA, Pierre. (textes réunis et présentés par) *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.
- NOVAIS, Fernando. (dir. da coleção). *História da vida privada no Brasil*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997-1998, 4 volumes.
- NOVAIS, Fernando. (dir. da coleção)/SOUZA, Laura de Mello e. (org. volume). *História da vida privada no Brasil. Cotidiano e vida privada na América portuguesa*, São Paulo, Companhia das Letras, 1997, vol. I.
- OBERACKER, K. H. « Viajantes, naturalistas e artistas estrangeiros », in HOLANDA, S. B. de. (org) *História Geral da Civilização Brasileira. O Brasil monárquico – O processo da civilização*, São Paulo, Difel, T. II, v. 1, cap. V, 1976.

- OLIVEIRA COUTINHO, A. de S. « Lettre de M. Aureliano de Souza e Oliveira Coutinho, à M. Le Chevalier de Renzi, administrateur-trésorier de l'Institut Historique de France », le 31 décembre 1842 à propos du diplôme octroyé à D. Pedro II de « membre protecteur de l'Institut Historique de France ». *L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris*, T. III (2), 1843, pp. 153-164.
- OLIVEIRA FILHO, João Pacheco de. « Elementos para uma sociologia dos viajantes », in OLIVEIRA FILHO, J. P. de. (org). *Sociedades indígenas e indigenismo no Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Marco Zero/UFRJ, 1987, pp. 84-148.
- OLIVEIRA LIMA, Manuel de. *Formation Historique de la Nationalité Brésilienne*. Séries de conférences faites en Sorbonne, avec une préface de M. E. Martinenche professeur à l'Université de Paris, et un avant-propos de M. José Verissimo de l'Académie Brésilienne. Paris, Librairie Garnier Frères, 1911.
- ORTIZ, Renato. *Cultura brasileira e identidade nacional*, São Paulo, Brasiliense, 1994.
- OZOUF, Mona. « Le Panthéon, l'École Normale des morts », in NORA, Pierre. *Les lieux de mémoire. I. La République*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 139-166.
- PAIM, Antonio. « A cultura brasileira no momento da criação do Instituto Histórico », WEHLING, Arno (org.), *Origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : idéias filosóficas e sociais e estruturas de poder no Segundo Reinado*, Rio de Janeiro, IHGB, 1989, pp. 59-72.
- PAIVA, Tancredo Duque-Estrada de Barros. *Achegas a um dicionário de pseudônimos (iniciais, abreviaturas e obras anônimas de autores brasileiros e de estrangeiros, sobre o Brasil)*, Rio de Janeiro, Editora J. Leite & Cia., 1929.
- PAUW, C. De. *Recherches philosophiques sur les américains*, (1774) Paris, Éditions Jean-Michel Place, 1990, 2 vols.
- PEDRO II, Dom. *Diário da Viagem ao Norte do Brasil*, Salvador, Progresso, 1959.
- PÉGUY, Charles. « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », in *Œuvres en prose complètes*, II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, pp. 481-519.
- PÉGUY, Charles. « De la situation faite à l'histoire dans la philosophie générale du monde moderne (Notes pour une thèse) », in *Œuvres en prose complètes*, II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, pp. 1053-1267.
- PÉGUY, Charles. « Clio. Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne », in *Œuvres en prose complètes*, III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1992, pp. 997-1214.

- PEREIRA, José Verissimo da Costa. « A geografia no Brasil », in AZEVEDO, Fernando (org). *As ciências no Brasil*, São Paulo, Melhoramentos, 1953, pp. 315-412.
- PERNOT, Laurent. *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Le Livre de Poche, 2000.
- PERRONE-MOISÉS, L. « Paradoxos do nacionalismo literário na América Latina », *Estudos Avançados*, n° 30, maio/agosto – 1997, pp. 245-259.
- PINTO, Céli Regina Jardim. *Positivismo : un projeto político alternativo (1889-1930)*, Porto Alegre, LPM, 1986.
- PITA, Sebastião da Rocha. *História da América portuguesa (1730)*, Belo Horizonte, Editora Itatiaia /EDUSP, 1976.
- PLINE le Jeune, *Lettres*, T. II, Livres IV-VI, Paris, Les Belles Lettres, traduction d'Anne-Marie Guillemin, 1989.
- PLUTARQUE, *Vie Timoleo-Paul-Émile/Pélopidas-Marcellus*, Paris, Les Belles Lettres, 1966.
- PLUTARQUE, *Grecs et Romains en parallèle*, Paris, Le Livre de Poche, Bibliothèque Classique, 1999 (« Introduction » de M. Nouilhan, Jean-Marie Pailler et Pascal Payen).
- POMIAN, Krzysztof. *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, Folio/histoire, 1999.
- POPPINO, Rollie. « A century of the *Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro* », *The Hispanic American Historical Review*, number 2, may, 1953, pp. 307-323.
- PORTO ALEGRE, Manuel de Araújo. *Correspondência com Paulo Barbosa da Silva*, (introdução e notas de Américo Jacobina Lacombe), Coleção Afrânio Peixoto, da Academia Brasileira de Letras, Rio de Janeiro, 1990.
- POULOT, Dominique. « Naissance du monument historique », in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, T. XXXII, juillet-septembre, 1985, pp. 418-450.
- PRADO Jr. Caio « O Tamoio e a política dos Andradas na independência do Brasil », in *Evolução política do Brasil e outros estudos*, São Paulo, Brasiliense, 1972, pp. 180-190.
- PRATT, Mary Louise. *Imperial eyes. Travel writing and transculturation*, London and New York, Routledge, 1994.

- PRESSENSE, E. *Les origines. Le problème de la connaissance. Le problème cosmologique. Le problème anthropologique. L'origine de la morale et de la religion*, Paris, Librairie Fischbacher, 1883.
- PUNTONI, Pedro. « A Confederação dos Tamoyos de Gonçalves de Magalhães. A poética da história e a historiografia do Império », in *Novos Estudos Cebrap*, n° 45, julho de 1996, pp. 119-130.
- QUINET, Edgar. *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'Antiquité*, suivi du *Journal de voyage*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.
- RADULET, Carmen M. « Política e miti edericici in una relazione del 1533 sulla spedizione di Martin Afonso de Souza », in *Litterature d'America*, 8, 1981.
- RAEDERS, Georges. *Le comte de Gobineau au Brésil*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1934.
- RAEDERS, Georges. *Dom Pedro II e os sábios franceses*, Rio de Janeiro, Atlantica Editora, 1944.
- RAEDERS, Georges. « Ouvrages français sur le Brésil au début du XIXe siècle », *Revista da Universidade Católica de São Paulo*, São Paulo, vol. X, junho-setembro de 1956, pp. 226-240.
- RAEDERS, Georges. « Pasteur et le Brésil », *Revue de l'Amérique Latine*, Paris, vol. XXII, septembre 1931, pp. 193-202 ; octobre 1931, pp. 289-297.
- RAEDERS, Georges. « Origines (françaises) du romantisme brésilien », *Revista Paideia*, vol. II, T. 1, 1955, pp. 157-166.
- RAEDERS, Georges. « Sur une traduction française de 'Caramurú', de Santa Rita Durão (1821), *Revista Paideia*, vol. III, T. 1, 1956, pp. 95-110.
- RANCIÈRE, Jacques. *Les mots de l'histoire : essai de poétique du savoir*. Paris, Éd. du Seuil, 1992.
- RATZEL, F. *Géographie politique. Les concepts fondamentaux (1897)*, Paris, Fayard, 1987 (choix de textes et traduction de l'allemand par François Ewald).
- RAYMOND, Jean-François (texte établi, présenté et annoté par). *Arthur de Gobineau et le Brésil. Correspondance diplomatique du Ministre de France à Rio de Janeiro 1869-1870*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1990.
- RENAN, Ernest. *Prière sur l'Acropole*, Athènes, Librairie Kauffmann, 1993.
- RENAN, Ernest. *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, Paris, Pocket, 1992.



- REVEL, Jacques. « Histoire et sciences sociales : une confrontation instable », in *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'Histoire*, Paris, Éditions Autrement, Série Mutations n° 150/151, 1995, pp. 69-81.
- REVEL, Jacques. « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie*, 1, 1995, pp. 43-70.
- REVEL, Jacques. (dir). *Jeux d'échelles: la micro-analyse à l'expérience*. Paris, Hautes Études/Gallimard/Le Seuil, 1996.
- REVEL, Jacques. « L'histoire sociale », in REVEL, Jacques/WACHTEL, Nathan. (dirs). *Une école pour les sciences sociales. De la VI<sup>e</sup> section à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales*, Paris, Éditions du Cerf/Éditions de l'EHESS, 1996, pp. 49-72.
- REVEL, Jacques. « Au pied de la falaise : retours aux pratiques », *Le Débat*, janvier-février, n° 103, 1999, pp. 154-161.
- REVEL, Jacques. « Raconter et connaître : les usages du récit en histoire », in *Divinatio, studia culturologia series*, Sofia, Maison des Science de l'Homme et de la Société, vol. 13, spring-summer 2001, pp. 9-34.
- RIBEIRO, Santiago Nunes. « Da nacionalidade da literatura brasileira », COUTINHO, Afrânio. (org). *Caminhos do pensamento crítico*, Rio de Janeiro, Companhia e Editora Americana, 1974, vol. I, pp. 30-61.
- RIBEIRO, João. *Obras. Crítica*, v. VI, Rio de Janeiro, Academia Brasileira, 1961.
- RICŒUR, Paul. *Temps et récit*, Paris, Éditions du Seuil, Essais, 1983-1985.
- RICŒUR, Paul. « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », in *Annales.HSS*, 55<sup>e</sup> année, n° 4, juillet-août 2000, pp. 731-747.
- RICŒUR, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.
- ROCHE, Daniel. *Le siècle des Lumières en province. Académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1989. Tome I.
- ROCHE, Daniel. *Les républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1988.
- ROCHE, Daniel. « Le voyageur en chambre : réflexion sur la lecture des récits de voyage ». in BURGUIÈRE, A./ GOY, J./ TITS-DIEUAIDE, M-J. (Dir). *L'histoire grande ouverte : hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie*. Paris, Fayard, 1997.

- RODRIGUES, José Honório. *Teoria da História do Brasil: introdução metodológica*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1957, 2º ed., 2 v.
- RODRIGUES, José Honório. « O pensamento político e social de José Bonifácio », in ANDRADA E SILVA, José Bonifácio de. *Obras científicas, políticas e sociais*, coligidas e reproduzidas por Edgar de Cerqueira Falcão, São Paulo, Ed. Revista dos Tribunais, 1965, pp. 5-25.
- RODRIGUES, José Honório. *A pesquisa histórica no Brasil. Sua evolução e problemas atuais*. São Paulo, Cia. Editora Nacional, 1969 (2ª edição revista e aumentada).
- RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. Historiografia colonial*, São Paulo, Editora Nacional, 2ª ed., 1979.
- RODRIGUES, J. H. *História da história do Brasil. A historiografia conservadora*, vol. II – Tomo I, São Paulo, Editora Nacional, 1988.
- RODRIGUES, J. H. *Vida e história*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1966.
- ROMERO, Silvio. « Carlos Frederico F. de Martius e suas idéias acerca da história do Brasil », in *História da literatura brasileira. Tomo Quinto: Diversas manifestações na prosa. Reações anti-românticas na poesia*. (1ª ed. 1888) 6ª ed., Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1960.
- ROMERO, Sylvio. *Ethnologia selvagem. Estudo sobre a memória – Região e raças selvagens do Brasil do Dr. Couto de Magalhães*. Recife, Typ. Da Provincia, 1875.
- ROSANVALLON, Pierre. *Le moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1984.
- ROUANET, Maria Helena. *Eternamente em esplêndido. A fundação de uma literatura nacional*. São Paulo, Editora Siciliano, 1991.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. « Discours sur l'origine, et les fondements de l'inégalité parmi les hommes », in *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964.
- SALVADOR, F. Vicente do. *História do Brasil*, Belo Horizonte, Editora Itatiaia, 1982.
- SANTOS, Afonso Carlos Marques dos. « A invenção do Brasil: um problema nacional? », in *Revista de História*, nº 118, janeiro-junho, 1985, pp. 3-12.
- SANTOS, Afonso Carlos Marques dos. « Memória cidadão. História e patrimônio cultural », in *Anais do Museu Histórico Nacional*, Rio de Janeiro, nº 29, 1997, pp. 37-55.

- SANTOS, Afonso Carlos Marques dos. « De projeto de império à independência. Notas acerca da opção monárquica na autonomia política do Brasil », in *Anais do Museu Histórico Nacional*, Rio de Janeiro, n° 30, 1998, pp. 7-35.
- SANTOS, Joaquim Feliciano dos. *Memórias do Distrito Diamantino da comarca do Serro Frio (provincia de Minas Gerais) (1868)*, São Paulo/Minas Gerais, Editora da Universidade de São Paulo/Editora Itatiaia, 1976, 4ª edição.
- SANTOS, Joaquim Feliciano dos. *Le diamant au Brésil*. Extraits des mémoires du District des Diamands, Paris, Les Belles Lettres, 1931/1932.
- SANTOS, Maria Januária Vilela. *A Balaiada e a insurreição dos escravos no Maranhão*, São Paulo, Ática, 1983
- SANTOS, Milton. *Pour une géographie nouvelle. De la critique de la géographie à une géographie critique*, Paris, Publisud, 1984.
- SAUSSURE, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*, Paris, Éditions Payot & Rivages, (édition critique préparée par Tulio de Mauro, postface de Louis-Jean Calvet), 1995.
- SCHADEN, Egon. « Exploração Antropológica », in HOLANDA, S. B. de. (org). *op. cit.*, T. II, 3º vol., São Paulo, Difel, 1982, pp. 425-443 .
- SCHAPOCHNIK, Nelson. *Letras de fundação : Varnhagen e Alencar – projetos de narrativa instituinte*, Dissertação de mestrado apresentada ao Programa de pós-graduação em História Social do Depto. De História da FFLCH/USP, sob a orientação de Nicolau Sevcenko, 1992, 245 p.
- SCHEIBLING, Jacques. *Qu'est-ce que la géographie ?*, Paris, Hachette, 1994.
- SCHNAPP, A. *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Éditions Carré, 1993.
- SCHWARCZ, Lilia Moritz. *O espetáculo das raças*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993.
- SCHWARCZ, Lilia Moritz. *As barbas do Imperador. D. Pedro II, um monarca nos trópicos*. São Paulo, Companhia das Letras, 1998.
- SCHWARTZ, Stuart B. « 'Gente da terra braziliense da nasção'. Pensando o Brasil : a construção de um povo », in MOTA, Carlos Guilherme. (Org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira. Formação : histórias*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 103-125.
- SCHWARTZ, Stuart B. « The formation of a colonial identity in Brazil », in CANNY, N./PAGDEN, A. (ed.) *Colonial identity in the atlantic world, 1500-1800*, Princeton, Princeton University Press, 1989, pp. 15-50.

- SCHWARZ, Roberto. *Ao vencedor, as batatas : forma literária e processo social nos inícios do romance brasileiro*, São Paulo, Editora Duas Cidades, 1977.
- SERNA, G. G. de la. *Los viajeros de la Ilustración*, Madrid, Alianza Editorial, 1974.
- SILVA, Joaquim Caetano da. *L'Oyapoc et l'Amazone : question brésilienne et française*, Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1861, 3 T.
- SILVA, João Manuel Pereira da. *O Plutarco Brasileiro*, Rio de Janeiro, Editora Laemmert, 1847.
- SILVA, João Manuel Pereira da. *Os varões illustres do Brazil, durante os tempos coloniaes*, Paris, Livraria de A. Franck, 1858. 2 vols.
- SILVA, João Manuel Pereira da. *Historia da fundação do Imperio do Brasileiro*, Rio de Janeiro, Garnier Editor, 1864, T. I.
- SILVA, José Luiz Werneck da. « A Sociedade Auxiliadora da Indústria Nacional, matriz do Instituto Histórico », in WEHLING, Arno (org.), *Origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : idéias filosóficas e sociais e estruturas de poder no Segundo Reinado*, Rio de Janeiro, IHGB, 1989, pp. 11-20.
- SILVA, Maria Beatriz Nizza da. (Coordenação de) *O império luso-brasileiro, 1750-1822*, Lisboa, Editorial Estampa, 1986.
- SISSON, Sébastien Auguste. *Galeria dos brasileiros illustres (os contemporaneos), retratos dos homens mais illutres do Brasil, na politica, sciencias e letras, desde a guerra da independencia até os nossos dias*, copiados por S. A. SISSON, acompanhados das suas respectivas biographias. Publicado sob a protecção de S. M. o Imperador. RJ, Lithographia de A. S. SISSON, 1861. 2 volumes.
- SODRÉ, Nelson Werneck. *As razões da Independência*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1965. pp. 225-230.
- SODRÉ, N. W. *História da Literatura Brasileira*. Rio de Janeiro, Ed. Bertrand Brasil, 1988.
- SODRÉ, N. W. *Introdução à geografia (geografia e ideologia)*, Petrópolis, Vozes, 1976.
- SODRÉ, N. W. *Síntese de história da cultura brasileira*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1970.

- SODRÉ, N. W. *O que se deve ler para conhecer o Brasil*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1973.
- SOUSA, José Galante de. « Academia Brasileira de Letras », in COUTINHO, A./SOUSA, J. G. (orgs.) *Enciclopédia de literatura brasileira*, vol. 1, Rio de Janeiro, ME/FAE, 1990, pp. 147-149.
- SOUSA, Gabriel Soares de. *Notícia do Brasil (1587)*, São Paulo, Editora Revista dos Tribunais, 1974, coleção Brasiliensia documenta, vol. VII.
- SOUSA, Octaviano Tarquino de. *História dos Fundadores do Império do Brasil. José Bonifácio*, Vol. I, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1957.
- SOUSA, Octaviano Tarquino de. *História dos Fundadores do Império do Brasil. Três Golpes de Estado*, Vol. VIII, Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1960.
- SOUTHEY, R. (sous le pseudonyme de Manuel Alvarez Espriella). *History of Brazil*, London, Longman, vol. I (1810), vol. II (1817), vol. III (1819).
- SOUZA, Laura de Mello e. « Entrevista com Laura de Mello e Souza », *Pós-História*, Assis-São Paulo, v. 6, pp. 6-21.
- SOUZA, Pero Lopes de. *Diário de navegação – 1530-1532*, estudo crítico por Eugênio de castro, prefácio de Capistrano de Abreu, Rio de Janeiro, Typographie Leuzinger, 1927.
- SOUZA, Roberto Acízelo de. *O império da eloquência. Retórica e poética no Brasil oitocentista*, Rio de Janeiro, EdUERJ/EdUFF, 1999.
- SPIX, J. B. von./ MARTIUS, C. F. P. von. *Viagem pelo Brasil (1817-1820)*, tradução promovida pelo IHGB, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1938, 3 vols.
- STAEL, Germane de (Mme). *De la littérature* (1800), Paris, GF Flammarion, 1991.
- STEIN, Stanley J. « A historiografia do Brasil, 1808-1889 », in *Revista de História*, XXXIX, 59, 1964, pp. 81-131.
- STONE, Lawrence. « The revival of narrative. Reflections on a new old history », *Past and Present*, 85, 1979, pp. 3-24.
- SUSSEKIND, Flora. *O Brasil não é longe daqui : o narrador, a viagem*, São Paulo, Companhia das Letras, 1990.
- SUSSEKIND, Flora. « Palavras loucas, orelhas moucas. Os relatos de viagem dos românticos brasileiros », in *Revista USP. Dossiê Brasil dos Viajantes*, n° 30 junho/julho/agosto, 1996, pp. 94-107.

- TAUNAY, Alfredo d'Escagnolle. *Memórias*, Rio de Janeiro, Editora Biblioteca do Exército, 1960.
- TAUNAY, Affonso de Escagnolle. *Historia geral das bandeiras paulistas*, São Paulo, Typ. Ideal, 1924-1950, 4 t.
- TELLES, Norma. « Escritoras, escritas, escrituras », in PRIORE, Mary del. (org) *História das mulheres no Brasil*, São Paulo, Editora Contexto, 1997, pp. 401-442.
- TEYSSIER, Paul. « Le mythe indianiste dans la littérature brésilienne », in *Littératures*, VI, Annales publiées par la Faculté de Lettres de Toulouse, année VII, fascicules 1-2, janvier 1958, pp. 99-114.
- THEVET, André. *Les singularités de la France Antarctique (1557)*, Paris, Éditions Chandeigne, 1997 (édition intégrale, présentée et annotée par F. Lestringant).
- THIERRY, Augustin. *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, Paris, Firmin Didot, 1825, 3 tomes.
- THIERRY, Augustin. *Récits des temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France*, Paris, Garnier, 1840.
- THIERRY, Augustin. « Sur les différentes manières d'écrire l'histoire, en usage depuis le quinzième siècle – Lettre V », *Lettres sur l'histoire de la France*, Paris, Garnier Frères Librairie-Éditeurs, 1884.
- THOMPSON, E. P. *The making of the english working class*, London, Pelican Books, 1963.
- TIEGHEM, Philippe Van. *Le romantisme français*, Paris, PUF, 1999.
- TODOROV, T. *Les morales de l'histoire*. Paris, Hachette, 1997.
- URICOECHEA, Fernando. *O minotauro imperial. Burocratização e estado patrimonial brasileiro no século XIX*, São Paulo, Difel, 1978.
- URICOECHEA, Fernando. « A formação do estado brasileiro no século XIX », in *Dados*, 14, 1977, pp. 85-109.
- VAINFAS, Ronaldo. « Entrevista com Ronaldo Vainfas », *Pós-História*, Assis-São Paulo, v. 6, pp. 23-29.
- VAINFAS, Ronaldo. « História da vida privada: dilemas, paradigmas, escalas », in *Anais do Museu Paulista*. São paulo, v. 4, jan/dez, 1997, pp. 9-27.
- VENTURA, Roberto. *Estilo tropical : história cultural e polêmicas literárias no Brasil, 1870-1914*, São Paulo, Cia das Letras, 1991.

- VENTURA, Roberto. « Um Brasil mestiço : raça e cultura na passagem da monarquia à república », in Mota, Carlos Guilherme. (org.) *Viagem incompleta (1500-2000). A experiência brasileira*, São Paulo, Editora SENAC, 2000, pp. 329-359.
- VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira* (1915), Rio de Janeiro, José Olympio Editora, 1954, 3<sup>o</sup>. ed.
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978.
- VIANNA, Hélio. *Vultos do Império*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1968.
- VIDAL DE LA BLANCHE, P. *Principes de géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1941, 3<sup>o</sup> édition.
- VIDAL-NAQUET, Pierre. *Les assassins de la mémoire. 'Un Eichmann de papier' et autres essais sur le révisionnisme*, Paris, La Découverte, 1987.
- WEHLING, Arno (org.), *Origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro : idéias filosóficas e sociais e estruturas de poder no Segundo Reinado*, Rio de Janeiro, IHGB, 1989.
- WEHLING, Arno. « As origens do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 338, 1983.
- WEHLING, Arno. « O historicismo e as origens do Instituto Histórico », *A invenção da história : estudos sobre o historicismo*, Rio de Janeiro, EUGF/EUFF, 1994.
- WEHLING, Arno. *A invenção da história. Estudos sobre o historicismo*, Rio de Janeiro, Editora Central da Universidade Gama Filho/Editora da universidade Federal Fluminense, 1994.
- WEHLING, Arno. « As recepções do descobrimento : história, memória e identidade no historicismo brasileiro », in *Oceanos. O achamento do Brasil*, n<sup>o</sup> 39 – julho/setembro, 1999, pp. 144-154.
- WHITE, Hayden. *Metahistory. The historical imagination in nineteenth-century Europe*, Baltimore/London, The Johns Hopkins University Press, 1973.
- WHITE, Hayden. *Tropics of discourse. Essays in cultural criticism*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1978.
- WHITE, H. « Romanticism, Historicism, and Realism. Toward a period concept for early 19<sup>th</sup> century intellectual history », in WHITE, H./KELLY, A. (ed). *The uses of history. Essays in intellectual and social history*, Detroit, Wayne State University Press, 1968, pp. 45-58.

WINCKELMANN, J. J. *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Alençon (Orne), 1954 et 1990.

WINOCK, Michel. *Les voix de la liberté. Les écrivains engagés au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2001.

WOLF, Ferdinand. *Le Brésil littéraire. Histoire de la littérature brésilienne suivie d'un choix de morceaux tirés des meilleurs auteurs brésiliens*, Berlin, Asher & Co., 1863.

ZERON, Carlos Alberto de Moura Ribeiro. *La Compagnie de Jésus et l'institution de l'esclavage au Brésil : les justifications d'ordre historique, théologique et juridique, et leur intégration par une mémoire historique (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles)*, Thèse de Doctorat présentée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris, sous la direction de François Hartog, 2 volumes, 1998.

#### **Revistas do IHGB :**

ABREU, Manoel Joaquim de. « Diário roteiro do arraial do Pesqueiro d'Araguari até ao rio Ouyapoko », *Revista do IHGB*, 12, 1850, p. 98.

ALMEIDA, Francisco Manuel Raposo de. « Origens do Colégio Pedro II », in *Revista do IHGB*, 19, 1856.

ARARIPE, Tristão de Alencar. « Ideias de José Bonifácio sobre a organização política do Brasil ». 77, 1888, pp. 79-85.

AZEVEDO, Manoel D. M./ Perdigão Malheiro, A. M. « Parecer da Comissão de admissão de socios », *Revista do IHGB*, 1869, pp. 296-297.

AZEVEDO, M. D. Moreira de. « Sociedades fundadas no Brasil desde os tempos coloniais até o começo do atual Reinado de Dom Pedro II », *Revista do IHGB*, 48, 1885, pp. 282-286.

BARBOSA, Januário da Cunha. « Relatório dos trabalhos do Instituto durante o terceiro anno social », *Revista do IHGB*, 3, 1841, Suppemento, pp. 7-23.

BARBOSA, Januário da Cunha. « Discurso do premier secrétaire perpétuel Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 1, 1839, pp. 9-18.

BARBOSA, A. da C. « Esboço biobliografico do Cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 108, 1902, pp. 197-284.

CALMON, Pedro. « Sociedade Auxiliadora da Indústria Nacional (Centro Industrial do Brasil) », *Revista do IHGB*, 318, 1978, pp. 304-312.



- CARNEIRO, Levi. "José Bonifácio e a independência nacional", 261, pp. 106-135.
- CHACON, Vamireh. « Passado e futuro da historiografia brasileira », in *Revista do IHGB*, 53, 106, 1976, pp. 559-562.
- CORREA FILHO, Virgílio. « Araújo Porto Alegre e o Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 235, 1957, pp. 376-394.
- CORREA FILHO, Virgílio. « O Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, 247, 1960, pp. 316-318.
- CORREA FILHO, Virgílio. « Como se fundou o Instituto Histórico », *Revista do IHGB*, , 1962, pp. 3-56.
- CORREA FILHO, Virgílio. « A presença de José Bonifácio », 268, 1965, pp. 43-64.
- COUTINHO, A. de S. O. « Januário da Cunha Barbosa : canto inaugural », *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 266.
- DIAS, Antonio Gonçalves. « Parecer a memoria e sobre o parecer de Ponte Ribeiro », *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 469-505.
- DIAS, Antonio Gonçalves. « Canto inaugural à memoria do cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 285.
- FARIA, Maria Alice de Oliveira. « Os brasileiros no Instituto Histórico de Paris », *Revista do IHGB*, 266, 1965, pp. 68-148.
- FERNANDES PINHEIRO, J. C. « Relatório do 1º secretario interino », *Revista do IHGB*, 22, 1859, pp. 683-704.
- GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Debaixo da imediata proteção de Sua Magestade Imperial : O Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (1838-1889) », *Revista do IHGB*, 388, 1995, pp. 459-613.
- IPANEMA, M. « Súmula da atividade jornalística de Januário da Cunha Barbosa e crítica de atribuição », *Revista do IHGB*, 330, 1981, pp. 115-120.
- LAGOS, Manoel Ferreira. « Relatório dos trabalhos do Instituto Historico e Geographico », *Revista do IHGB*, 1848, T. Suplementar, pp. 89-147.
- MAGALHÃES, Domingos José de Gonçalves de. « Memoria historica e documentada da revolução da provincia do Maranhão desde 1839 até 1840 », *Revista do IHGB*, 10, 1848, pp. 263-362.
- MACHADO DE OLIVEIRA, J. J. « Memoria historica sobre a questão dos limites entre o Brazil e Montevidéo », *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 385-425.

- MARTIUS, C. F. Ph. von. « Como se deve escrever a historia do Brasil », *Revista do IHGB*, 6, 1844, pp. 389-411 (traduction de baron de Capanema), reproduit dans la *Revista do IHGB*, 219, 1953, pp. 187-205.
- MATTOS, Mal. Raymundo José da Cunha. « Dissertação acerca do systema de escrever a historia antiga e moderna do Imperio do Brasil », *Revista do IHGB*, 26, 1863, pp. 121-143.
- MEIRA, Silvio. « A nobre missão dos Institutos Históricos », *Revista do IHGB*, 334, 1982, pp. 211-213.
- MENEZES, F. de P. « Elogios históricos do cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 12, 1849, pp. 240-259.
- OLIVEIRA, C. B. de. « Parecer de Candido Baptista de Oliveira », *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 464-468.
- PAIVA, T. de B. « Januário da Cunha Barbosa. Bibliografia cronológica por um bibliógrafo carioca », *Revista do IHGB*, 190, 1946, pp. 130-138.
- PINHEIRO, J. C. F. « Programa histórico », *Revista do IHGB*, T. I, 1839, pp. 65-85. Le vicomte de São Leopoldo cite aussi cette phrase de Chateaubriand dans son article intitulé : « A Academia Brasilica dos Esquecidos : estudo historico e literario », *RIHGB*, T. XXXI, parte I, 1868, pp. 5-32 ; et *RIHGB*, T. XXXII, partie II, 1869, pp. 53-70.
- PORTO ALEGRE, Manuel de Araujo. « Iconographia brasileira », *Revista do IHGB*, 19, 1856, pp. 349-354.
- RIBEIRO, D. da P. « Parecer de Duarte da Ponte Ribeiro », *Revista do IHGB*, 16, 1853, pp. 385-425.
- ROCHA, M. H./LIMA, M. N. « Fundamentos básicos para o estudo do pensamento do cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 295, 1972, pp. 164-175.
- RODRIGUES, José Honório. « Capistrano de Abreu e a historiografia brasileira », *Revista do IHGB*, 221, 1953, pp. 120-138.
- ROHAN, H. B. de./ XAVIER de Brito, P. T. « Parecer da Commissão de trabalhos geographicos ao *Atlas do Imperio do Brasil*, de C. M. de Almeida », *Revista do IHGB*, 1869, p. 298.
- SEGISMUNDO, Fernando. « Professores de História do Colégio Pedro II », *Revista do IHGB*, 370, 1991, pp. 151-192.
- SEGISMUNDO, Fernando. « A Filosofia no Colégio Pedro II », *Revista do IHGB*, 373, 1991, pp. 948-953.

SIGAUD, J. F. « Elogio historico do Secretario perpétuo cônego Januário da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 12, 1849, pp. 185-195.

SILVA, Joaquim Norberto de Souza. « Memoria historica e documentada das aldêas de indios da provincia do Rio de Janeiro », *Revista do IHGB*, 17, 1854, pp. 109-552.

SILVA, Joaquim Caetano. « Sobre os limites do Brasil com a Guyana Franceza, conforme o sentido exacto do artigo oitavo do tratado de Utrecht », *Revista do IHGB*, 13, 1850, pp. 421-512.

SOUZA, A. F. de. « Noticias geographicas da capitania do Rio Negro no grande rio Amazonas », *Revista do IHGB*, 10, 1848, p. 422.

TAPAJÓS, Vicente. « A Revista em três tempos : 1839-1889-1939 », *Revista do IHGB*, 362, jan-mar, 1989, pp. 3-18.

TAPAJÓS, Vicente. « A Revista do Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro », *Revista do IHGB*, 351, 1986, pp. 397-404.

TAPAJÓS, Vicente. « A RIHGB », *Revista do IHGB*, 352, 1986, pp. 747-751.

VIANA, Hélio. « Revistas dos Institutos Históricos e Géográficos Estaduais », *Revista do IHGB*, 184, 1944, pp. 224-231.

WHITAKER, A. P. « O cônego Januário da Cunha Barbosa no bicentenário de seu nascimento », *Revista do IHGB*, 330, 1981, pp. 261-263.

« Carta de Antonio Ladislau Monteiro Baena, datada do Pará em 23 de março de 1845 », *Revista do IHGB*, 7, 1845, pp. 329-350.

« Discurso do Presidente o Exc. Sr. Visconde de S. Leopoldo », *Revista do IHGB*, T. III, v. 3, 1841, Suplemento, pp. 6-7.

« Discurso do Orador » *Revista do IHGB*, T. XLI, P. II, 1878, pp. 482-489.

« Extracto da Ata da sessão de 4 de dezembro de 1842 », *Revista do IHGB*, 4, 1842, p. 530.

« Lista alphabetica dos socios nacionais do IHGB mortos desde 1838 até 31 décembre 1883 » *Revista do IHGB*, 67, 1884, Partie I.

« Parecer da Commissão de trabalhos geographicos » ao *Atlas do Imperio do Brasil*, de C. M. de Almeida, *Revista do IHGB*, 32, 1869, p. 298.

« Parecer sobre o Indice Chronológico do Sr. Dr. Agostino Marques Perdigão Malheiro », *Revista do IHGB*, 15, 1852, pp. 77-87.

« Prêmios propostos por S. M. o Senhor D. Pedro II », *RIHGB*, 1841, 33, Suplemento, p. 45.

« Relatório da Comissão nomeada pelo presidente do IHGB para examinar e coordenar a obra manuscrita e inédita do visconde de Porto Seguro, intitulada, 'Historia da Independencia », *Revista do IHGB*, 79, 1916 (1917), pp. 8-21.

« Relatório do primeiro secretário o Dr. Joaquim Manoel de Macedo », *Revista do IHGB*, T. XVII, Suplemento, 1854, pp. 3-51.

« Sessão publica no dia 6.4.1848 para a inauguração dos bustos do cônego Januário da Cunha Barbosa e do Marechal Raimundo da Cunha Barbosa », *Revista do IHGB*, 12, 1849, p. 215.

*Revista do IHGB*, de 1839 à 1889.

### ***Bibliographie sur VARNHAGEN***

ABREU, J. Capistrano de. « Necrologio de Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », *apud* VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil*, Appenso à 3<sup>ª</sup>/4<sup>ª</sup> éd., São Paulo, Companhia Editora Melhoramentos, 1928, tomo I, pp. 502-508.

ABREU, J. Capistrano de. « Sobre o Visconde de Porto Seguro (1882) », *apud* VARNHAGEN, F. A. *História geral do Brasil*, Appenso à 3<sup>a</sup>/4<sup>a</sup> edição integral, 1928, 435-444.

AMBROSIO, Ubiratan d'. « Varnhagen, Francisco Adolfo de. – 1816-1878 : Brazilian historian », BOYD, Kelly. (editor) *Encyclopedia of historians and historical writing*, vol. 2, London/Chigago, Fitzroy Dearborn Publishers, 1999, pp. 1253-1254.

BELLIDO, Remíjio de. *Varnhagen e a sua obra. Comemoração do centário*, São Paulo, Rothschild, 1916.

CALMON, Pedro. « Varnhagen », *Revista do IHGB*, vol. 338, jan-mar, 1983, pp. 249-258.

CANABRAVA, Alice. P. « Apontamentos sôbre Varnhagen e Capistrano de Abreu », *Revista de História*, São Paulo, ano XXII, vol. XLIII, n<sup>o</sup> 88, out-dez, 1971, pp. 417-424.

CANABRAVA, Alice. « Varnhagen, Martius e Capistrano de Abreu », *III Colóquio de Estudos Teuto-Brasileiros*, Porto Alegre, Editora da Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 1980, pp. 215-235.

- CARPEAUX, Otto Maria. « Varnhagen », in *Pequena bibliografia crítica da literatura brasileira*, Rio de Janeiro, Editora Letras e Artes, 1964.
- EGON, Eugênio. « Visconde de Porto Seguro », in *Revista da Academia Paulista de Letras*, XII/48, dezembro de 1949, pp. 59-90.
- FLEIUSS, Max. *Páginas de história*, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1930 (sur Varnhagen pp. 407-423 ; bibliographie de Varnhagen, pp. 423-436).
- FONTES, Armando Ortega. *Bibliografia de Varnhagen*, Rio de Janeiro, Ministério das Relações Exteriores, Coleção do Itamaraty, 1945.
- GARCIA, Rodolpho. « Ensaio bio-biographico Sobre Francisco Adolpho de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro », apud VARNHAGEN, F. A. de. *História geral do Brasil*, Appenso à 3<sup>o</sup>/4<sup>o</sup> éd., São Paulo, Companhia Editora Melhoramentos, 1928, tomo II, pp. 436-452.
- GUIMARÃES, Lúcia M. Paschoal. « Francisco Adolfo de Varnhagen. *História geral do Brasil* », in MOTA, Lourenço Dantas. *Introdução ao Brasil. Um banquete no trópico*, São Paulo, Editora SENAC, 2001, pp. 75-96.
- LACOMBE, Américo Jacombina. « As idéias políticas de Varnhagen », *Revista do IHGB*, vol. 275, abril-junho, 1967, pp. 134-154.
- LESSA, Clado Ribeiro. « Vida e obra de Varnhagen », *Revista do IHGB*, vol. 223, abril-junho, 1954, pp. 82-297 ; vol. 224, julho-setembro, 1954, pp. 109-315 ; vol. 225, outubro-dezembro, 1954, pp. 120-293 ; vol. 226, janeiro-março, 1955, pp. 3-168 ; vol. 227, abril-junho, 1955, pp. 85-236.
- LISBOA, João Francisco. « Sobre a escravidão e a *Historia geral do Brazil* », in *Obras de João Francisco Lisboa*, v. 3, 1866, nota C, pp. 468-515.
- MAGALHÃES, Basílio. « Varnhagen », *Revista da Academia Brasileira de Letras*, anno XIX, vol. XXVIII, setembro, 1928, n<sup>o</sup> 81, pp. 92-136.
- MAGALHÃES, Basílio. « Bibliographia varnhageniana », *Revista da Academia Brasileira de Letras*, anno XIX, vol. XXVIII, novembro, 1928, n<sup>o</sup> 83, pp. 332-374.
- MENEZES, Raimundo. *Dicionário literário brasileiro (ilustrado)*, São Paulo, Saraiva, 1969, (prefácio de Antônio Cândido), pp. 1288-1289.
- MOREIRA, Thiers Martins. « Varnhagen e a história da literatura portuguesa e brasileira », *Revista do IHGB*, 275, 1967, pp. 155-169.
- ODÁLIA, Nilo. « Introdução », *Varnhagen*, São Paulo, Ática, 1979, pp. 7-31.
- ODÁLIA, Nilo. *As formas do mesmo. Ensaio sobre o pensamento historiográfico de Varnhagen e Oliveira Vianna*, São Paulo, Eunesp, 1997.

- OLIVEIRA LIMA, Manuel. « Elogio de Francisco Adolfo de Varnhagen, Visconde de Porto Seguro (1903) », *Revista de Portugal*, vol. XXIX, n° 222, fevereiro de 1964, pp. 121-156.
- PARANHOS, Haroldo. *História do romantismo no Brasil*, São Paulo, Cultura Brasileira, V. II, 1938, pp. 131-146.
- PORTO-SEGURO, Xavier de. *Mémoires*, recueillis et mis en ordre par Hippolyte Buffenoir, Paris, Bureaux de la *Revue de la France Moderne*, 1896.
- REIS, José Carlos. « Ano 1850 : Varnhagen. O elogio da colonização portuguesa », *As identidades do Brasil. De Varnhagen a FHC*, Rio de Janeiro, 1999, pp. 23-50.
- REIS, José Carlos. « Varnhagen (1853-7) : O elogio da colonização portuguesa », *Varia história*, Belo Horizonte, n° 17, mar/1997, pp. 106-131.
- RODRIGUES, José Honório. *A pesquisa histórica no Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1969. pp. 44-51.
- RODRIGUES, José Honório. *História da história do Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1988, T. I, vol. II. pp. 13-27.
- RODRIGUES, José Honório. « Varnhagen, mestre da história geral do Brasil », *Revista do IHGB*, vol. 275, abril-junho, 1967, pp. 170-196.
- SACRAMENTO BLAKE, Augusto Victorino Alves. *Diccionario bibliographico brasileiro*, Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 1893, pp. 371-383.
- SANTOS, Joaquim Feliciano. *Memórias do distrito Diamantino da comarca de Serro Frio (Província de Minas Gerais)*, São Paulo/Minas Gerais, Edusp/Itatiaia, 1976, 4ª edição (1ª edição 1868). pp. 217-221.
- SCHWARTZ, Stuart B. « Francisco Adolfo de Varnhagen : diplomat, patriot, historian », *The Hispanic American Historical Review*, may, 1967, vol. XLVII, n° 2, pp. 185-202.
- SILVA, Innocencio Francisco. *Diccionario bibliographico portuguez*, T. II, Lisboa, 1859, pp. 319-322 ; T. IX, 1870, pp. 242-246.
- SODRÉ, Nelson Werneck. *História da literatura brasileira*, Rio de Janeiro, Bertrand Brasil, 1988. pp. 225-228.
- VASQUEZ, George L. « Varnhagen, Francisco Adolfo de. (1816-1878) », WOLF, D. R. (editor), *A global encyclopedia of historical writing*, vol. II, New York and London, Garland Publishing, 1998, p. 917.

VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1954 (1ª edição 1915). pp. 190-194.

WEHLING, A. *Estado, história e memória: Varnhagen e a construção da identidade nacional*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999.

VIANNA, Hélio. « Sesquicentenário de Varnhagen », *Revista do IHGB*, vol. 275, abril-junho, 1967, pp. 197-200.

VIEIRA, Celso. *Varnhagen. O homem e a obra*, Rio de Janeiro, Editor Alvaro Pinto, 1923.

### ***Œuvres de Varnhagen***

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. « Chronica do descobrimento do Brazil », in *O Panorama: jornal litterario e instructivo da Sociedade propagadora dos conhecimentos uteis*, vol. 4, jan-dez, 1840, 18/I : pp. 21-22 ; 1º/II : pp. 33-35 ; 8/II : pp. 43-45 ; 15/II : pp. 53-56 ; 29/II : 68-69 ; 14/III : pp. 85-87 ; 28/III : pp. 101-104.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. « Reflexões criticas sobre o escripto do seculo XVI impresso com o titulo de *Noticias do Brazil* no tomo III da *Collecção de Noticias para a Historia e Geographia das nações Ultramarinas* – Acompanhadas de interessantes noticias bibliographicas e importantes investigações historicas », in *Collecção de Notas para a Historia e Geographia Ultramarinas*, t. V, n. II, Lisboa, Typographie da Academia, 1839.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Réplica apologetica de um escriptor calumniado e juizo final de um plagiario diffamador que se intitula general*, Madrid, Viuva de D. R. J. Dominguez, 1846.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. « O Caramurú perante a historia », *Revista do IHGB*, nº 10, (2), 1848, pp. 129-152.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Correspondência activa*, Rio de Janeiro, Instituto nacional do Livro/Ministério da Educação e Cultura, 1961.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Florilegio da poesia brasileira, ou collecção das mais notaveis composições dos poetas brasileiros falecidos, contendo as biographias de muito delles, tudo precedido de um ensaio historico sobre as lettras no Brazil*, Lisboa, T. I-II, Imprensa Nacional, 1850.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Ensaio histórico sobre as letras no Brasil* (1847), [http:// www.bn.br](http://www.bn.br), Ministério da Cultura, Fundação Biblioteca Nacional, Departamento Nacional do Livro, 2001.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *A questão da capital : marítima ou no interior ?*, Vienna d'Austria. Imp. do Filho de Carlos Gerold, Edição por conta do Autor, 1877.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Succinta indicação de alguns manuscritos importantes relativos ao Brazil e a Portugal, existente no Museu Britannico em Londres não compreendidos no catálogo Figanière, publicado em Lisboa em 1853, ou simples additamento ao mesmo catálogo*, Havana, Imprensa La Antilha, 1863.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Ainda Amerigo Vespucci : novos estudos e achegas, especialmente em favor da interpretação dada a sua primeira viagem em 1497-98, as costas do Yucatan e Golfo Mexicano*, Vienna, Imprensa di filho de Carlos Gerold. Edição por conta do A. 1874.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Amerigo Vespucci. Son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations, avec une carte indiquant les routes*. Lima, Imprimerie du Mercurio, 1865.

*Examen de quelques points de l'histoire géographique du Brésil*, comprenant des éclaircissements nouveaux sur le second voyage de Vespuce, sur les explorations des côtes septentrionales du Brésil par Hojeda et par Pinzon, sur l'ouvrage de Navarrete, sur la véritable ligne de démarcation de Tordesillas, sur l'Oyapoc ou Vincent Pinzon, sur le véritable point de vue où doit se placer tout historien du Brésil, etc. ou *Analyse critique du rapport de M. D'Avezac sur la récente Histoire Générale du Brésil*, par Mr. F. A. de VARNHAGEN, membre de l'Institut Historique du Brésil et de la Société de Géographie de Paris, des Académies Royales des Sciences de Lisbonne et de Munich, de celle de l'Histoire de Madrid, de l'Institut Historique de Buenos-Ayres, etc. Paris, Imprimerie de L. Martinet, 1858. (extrait du *Bulletin de la Société de Géographie*) Paris, Chez Arthus-Bertrand, Librairie de la Société de Géographie, mars 1858, pp. 145-171, et suite en avril 1858, pp. 213-252.

*Arte de la lengua guarani, ó mas bien tupi*, por el P. Antonio Ruiz de MONTOYA, Natural de Lima, missionario en la antigua reduccion de Loreto, junto al rio Parapanema del Brasil, superior en otras y Rector del Colegio de Asuncion, etc. Viena/Paris, 1876. Editor : Francisco Adolfo de Varnhagen.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. « As primeiras negociações diplomaticas respectivas ao Brazil », in *Revista do Instituto Histórico e Geographico Brasileiro*, RJ, 1842. pp. 121-154.

CARDIM, Fernão. *Narrativa epistolar de uma viagem e missão jesuitica pela Bahia, Ilhéos, Porto Seguro, Pernambuco, Espirito Santo, Rio de Janeiro, S. Vicente, etc., desde o anno de 1583 ao de 1590, indo por visitador o P. Christovam de Gouvêa*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1847, editado por F. A. de Varnhagen.



*Caramurú. Poema epico do descobrimento da Bahia*, por Fr. José de Santa Rita Durão, da Ordem dos Eremitas de Santo Agostinho, natural de Minas-Geraes. Nova edição brasileira, precedida da biographia do Autor pelo Visconde de Porto-Seguro. Rio de Janeiro, B. L. Garnier, Editor-Livreiro.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. « O Caramurú perante a historia », *Revista do IHGB*, 10, 1848, pp. 129-152.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Carta ao Excmo. Ministro da Agricultura, a respeito principalmente de vários melhoramentos nos engenhos d'assucar das Antilhas, applicaveis ao Brazil*. Caracas, Imprensa de V. Espinal, 1863. pp. 1-15.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *La verdadera guanahani de Colon*, (Memoria comunicada à la Facultad de Humanidades de la Universidad de Chile), Santiago, Imprenta Nacional, 1864.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de./ CHELMICKI, José Conrado Carlos de. *Corografia Cabo-Verdiana, ou descripção geografico-histórica da provincia das Ilhas de Cabo-Verde e Guiné*. Lisboa, Typ. de L. C. da Cunha, 1841. 2 vol.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Da litteratura dos Livros de Cavallarias. Estudo breve e consciencioso : com algumas novidades acerca dos originaes portuguezes e de várias questões co-relativas, tanto bibliographicas e linguisticas como historicas e biographicas, e um fac-simile*. Vienna, Imp. de C. Gerold, 1872.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Memorial Organico, que a consideraçam das assembleias geral e provinciaes do imperio*. Apresenta um brasileiro. Dado a luz por um amante do Brasil, 1849.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Memorial Organico. Segunda parte. Em que se insiste sobre a adopçam de medidasde maior transcendencia para o Brasil, acerca : 1º Da abertura de estradas geraes ; 2º De uma nova circumscripçam provincial ; 3º Da posiçam da capital ; 4º Dos escravos africanos ; 5º Da civilisaçam dos indios por tutela ; 6º Da colonisaçam europea por grupos, etc*. Madri, na Imprensa da viuva de D. R. J. Dominguez, R. de Hortaleza, Núm. 67, 1850.

*Informação sobre a capitania do Maranhão dada em 1813 ao Chanceller Antonio Rodrigues Velloso por BERNARDO JOSE DA GAMA, pouco antes juiz de fora e ouvidor interino na mesma capitani, e ao depois visconde de Goiana, director da Academia Juridica de Olinda, etc*. Vienna d'Austria, Imprensa do filho de Carlos gerold, 1872. Esta publicação fará parte (entrando no competente lugar, segundo a ordem alfabetica) do *Archivo Diplomatico-Brazileiro Antigo* do editor. Porto Seguro.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *L'Origine Touranienne des Américains Tupis-Caribes et des Anciens Egyptiens. Indiquée principalement par la*

*philologie comparée : traces d'une ancienne migration en Amérique, invasion du Brésil par les Tupis, etc.* Vienne. Librairie I. et R. de Faesy & Frick, 1876.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Le premier voyage de Amerigo Vespucci. Définitivement expliqué dans ses détails*, Vienne, chez les Fils de Carl Gerold, 1869.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Nouvelles recherches sur les derniers voyages du navigateur florentin et le reste des documents et éclaircissements sur lui*, Vienne, chez les Fils de Carl Gerold, 1869.

Souza, Pero Lopes de. *Diário da navegação da Armada que foi à Terra do Brasil – em 1530 – sob a Capitania-Mor de Martim Affonso de Souza*. Escripito por seu irmão Pedro Lopes de Souza. Lisboa, Typografia da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Uteis, 1839. Publicado por Francisco Adolfo de Varnhagen, Socio da Academia R. das Sciencias de Lisboa, A. da Reflexões Críticas à preciosa obra de Gabriel Soares.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Theophilo Braga e os antigos romanceiros de trovadores : (provarás para se juntarem ai processo)*. Vienna, Ed. por conta do autor, 1872.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Noticia historica e decriptiva do mosteiro de Belém*, Lisboa, Typographia da Sociedade Propagadora dos Conhecimentos Uteis, s/d.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. « Historia da Independencia do Brasil, até ao reconhecimento pela antiga metropole, comprehendendo, separadamente, a dos successos occorridos em algumas provincias até essa data », in *Revista do IHGB*, 1916/1917, 79, pp. 5-598.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Historia das luctas com os Holandezes no Brazil, desde 1624 a 1652* (1871), Lisboa, Typographia de Castro Irmão, 1872, nova edição melhorada e acrescentada.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Les Hollandais au Brésil. Un mot de réponse à M. Netscher*, Vienne, Édition de l'Auteur, 1874.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. « Ensaio historico sobre as lettras no Brazil », in *Florilégio da poesia brasileira, ou collecção das mais notaveis composições dos poetas brazileiros falecidos, contendo as biographias de muitos delles, tudo precedido de um ensaio historico sobre as lettras no Brazil*, Tomos I e II, Lisboa, Imprensa Nacional, 1850.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. *Os Indios bravos e o Sr. Lisboa, Timon* 3°. Pelo autor da « Historia geral do Brazil ». Apostilla e nota G aos numeros 11 e 12 do « Jornal de Timon », Lima, Imprensa Liberal, 1867.

VARNHAGEN, Francisco Adolpho de. « Cartas de Varnhagen a Dom Pedro II, e outros escritos », in *Anuário do Museu Imperial*, Petrópolis, Ministério da Educação e Saúde, 1948, pp. 157-236.

### Éditions de l'*Historia geral do Brasil*.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia Geral do Brazil. Isto é do descobrimento, colonização, legislação e desenvolvimento deste Estado, hoje imperio independente, escripta em presença de muitos documentos autenticos recolhidos nos archivos do Brazil, de Portugal, da Espanha e da Holanda. Por um socio do Instituto Historico do Brazil. Natural de Sorocaba*. Madrid, Imprensa da V. de Dominguez, 1854. T. I. 1ª Ed.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia Geral do Brazil*. Isto é, do seu descobrimento, colonização, legislação, desenvolvimento, e da declaração da independencia e do imperio, escripta em presença de muitos documentos inéditos recolhidos nos archivos do Brazil, de Portugal, da Hespanha e da Hollanda, e DEDICADA A SUA MAGESTADE IMPERIAL O SENHOR D. PEDRO II. Madrid, Imprensa de J. del Rio, 1857. T. II. 1ª Ed. Com estampas.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *Historia Geral do Brazil, antes de sua separação de Portugal*, 2ª edição, 2 vol., E. & H. Laemmert, Vienna, 1260 p., 14 fls. grav. 1877.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *História geral do Brasil*, 3º/4º éd., anotada por J. Capistrano de Abreu e Rodolpho Garcia, São Paulo, 5 tomos, Companhia Editora Melhoramentos, 1927-1928.

VARNHAGEN, Francisco Adolfo de. *História geral do Brasil. Antes da sua separação e independência de Portugal*, revisão e notas de J. Capistrano de Abreu e Rodolpho Garcia, 10ª edição integral, 5 tomos, Belo Horizonte/São Paulo, Itatiaia/Edusp, 1981.

### Biographies écrites par Varnhagen dans la *Revue de l'IHGB*.

1. D. Francisco de Lemos de Faria Pereira Coutinho, 1840, 2, p. 377-381 ;
2. Salvador Corrêa de Sá Benevides, 1841, 3, pp. 100-111 ;
3. Francisco de Mello Franco, 1843, 5, pp. 367-373 ;
4. Gaspar Gonçalves de Araujo, 1843, 5, pp. 373-376 ;
5. Ignacio de Andrade Souto Maior Rendon, 1843, 5, pp. 241-248 ;
6. João Fernandes Viera, 1843, 5, pp. 82-87 ;
7. Martim Affonso de Souza, 1843, 5, pp. 232-238, et 1844, 6, pp. 118-119 ;
8. Pero Lopes de Souza, 1843, 5, pp. 352-354, et 1844, 6, pp. 118-122 ;
9. Francisco Xavier Ribeiro Sampaio, 1845, 7, pp. 404-406 ;
10. Euzebio de Mattos, 1846, 8, pp. 540-543 ;

11. Frère José de Santa Rita Durão, 1846, 8, pp. 276-283 ;
12. Antonio José da Silva, 1847, 9, pp. 114-124 ;
13. Manoel Botelho de Oliveira, 1847, 9, pp. 124-126 ;
14. Vicente Coelho de Seabra, 1847, 9, p. 26 ;
15. João de Brito e Lima, 1848, 10, pp. 116-119 ;
16. Frère Manoel de Santa Maria Itaparica, 1848, 10, pp. 240-244 ;
17. Thomaz Antonio Gonzaga, 1849, 12, pp. 120-136 et 1850, 13, p. 405, 1860, 23, p. 405, 1867, 30, pp. 425-426 ;
18. Bento Teixeira (Pinto ?), 1850, 13, pp. 402-405 ;
19. Ignacio José de Alvarenga Peixoto, 1850, 13, pp. 513-516, et 1867, 30, pp. 427-428 ;
20. Domingos Caldas Barboza, 1851, 14, pp. 449-460 ;
21. Antonio de Moraes e Silva, 1852, 15, pp. 242-245 ;
22. Jorge de Albuquerque Maranhão, 1862, 25, pp. 353-361 ;
23. Francisco José de Lacerda e Almeida, 1873, 36, pp. 177-184 ;
24. Antonio Pires da Silva Pontes Leme, 1873, 36.

## **Annexes**

## **Annexe I.**

**Articles de Brésiliens ou sur le Brésil publiés dans la *Revue des Deux Mondes* et dans *L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris*, pendant le XIX<sup>e</sup> siècle.**

**1. *Revue des Deux Mondes. Recueil de la politique, de l'administration et des mœurs*, Paris, de 1829 à 1880.**

### **Articles publiées sur le Brésil.**

. 1829 (1) :

« Avertissement », p. iij.

« Situation financière du Brésil », pp. 63-67.

« Brésil. Projets financiers », pp. 348-353.

« Souvenirs de l'Amérique. L'Empereur Don Pedro », pp. 114-120

« Souvenirs du Brésil. Sacre du Empereur », pp. 257-263.

« Souvenirs du Brésil. Siège de San-Salvador », pp. 397-401.

. 1830 (1) :

« Brésil : situation des émigrés allemands », pp. 506-508.

. 1830 (2) :

« Brésil : représentation nationale en 1830 », p. 236

« Rio-Janeiro : dotation de jeunes orphelines », pp. 236-238.

. 1831 (2):

SAINT-HILAIRE, A. « Voyages dans l'intérieur du Brésil », Rapport de F. Denis, pp. 149-181.

. 1831 (4):

SAINT-HILAIRE, A. « Tableau des dernières révolutions du Brésil », pp. 329-349.

. 1834 (2) :

Isid. AUBOIN, « Bella-Unio, destruction des Indiens Guaranis », pp. 698-712.

. 1844 (3) :

CHAVAGNES, M. L. de. « Le Brésil en 1844, sa situation morale, politique, commerciale et financière », pp. 66-106.

CHAVAGNES, M. L. de. « Le Brésil en 1844 – intérieur du pays, villes maritimes, avenir politique », pp. 849-909.

. 1846 (3) :

« La question des sucres en Angleterre et la traite au Brésil », pp. 424-462.

. 1848 (3) :

CASTELNAU, F. de. « L'Araguay, scènes de voyage dans l'Amérique du Sud », pp. 198-223.

. 1851 (1) :

ADÊT, Émile, « L'empire du Brésil et la société brésilienne en 1850 », pp. 1082-1105.

. 1858 (2) :

M. PEREIRA DA SILVA, « Le Brésil en 1858 sous l'Empereur Dom Pedro II », pp. 791-834.

. 1862 (3) :

« Le Brésil et la colonisation – I. Le bassin des Amazones et les Indiens ». Resenhas e comentários de Élisée RECLUS, a partir dos seguintes trabalhos : « Reise durch Süd-Brasilien im Jahre 1858 », « Reise durch Nord-Brasilien im Jahre 1859 », von dr. Avé-Lallemant, 4 vol., Leipzig, 1859 et 1860. – « Deux années au Brésil » par M. F. Biard, Paris, 1862. – « Brasianische Zustoende und Aussichten im Jahre 1861 », Berlin, 1862. pp. 930-959.

. 1862 (4) :

« Le Brésil et la colonisation. – II. Les provinces du littoral, les noirs et les colonies allemands ». Resenhas e comentários de Élisée RECLUS, a partir dos seguintes trabalhos : « Reise durch Süd-Brasilien im Jahre 1858 », « Reise durch Nord-Brasilien im Jahre 1859 », von dr. Avé-Lallemant, 4 vol., Leipzig, 1859 et 1860. – « Deux années au Brésil » par M. F. Biard, Paris, 1862. – « Brasianische Zustoende und Aussichten im Jahre 1861 », Berlin, 1862. – « Historisch-geographisch-statistische skizze der Brasilianischen provinz Rio-Grande-do-Sul », von Woldemar Schultz, Berlin, 1860. – « Brasil pittoresco », por Charles Ribeyrolles. pp. 375-414.

. 1863 (3, 1<sup>er</sup> juin) :

D'ASSIER, A. « Le Brésil et la Société Brésilienne, mœurs et paysages – I. Le Rancho ». pp. 554-579.

. 1863 (3, 15 juin) :

D'ASSIER, A. « Le Brésil et la Société Brésilienne, mœurs et paysages – II. La Fazenda ». pp. 753-787.

. 1863 (4) :

D'ASSIER, A. « Le Brésil et la Société Brésilienne, mœurs et paysages – III. La Cidade ». pp. 65-98.

. 1873 (1) :

« Le Brésil et la République de la Plata depuis la guerre de Paraguay ». Anônimo. pp. 359-377.

. 1875 (4) :

BLANCHARD, Émile. « Un naturaliste du XIX<sup>e</sup> siècle : Louis Agassiz. II – Ses travaux, sa vie en Amérique », pp. 539-569.

. 1876 (6) :

DAIREAUX, Émile. « Les races indiennes dans l'Amérique du Sud ». pp. 148-176.

. 1880 (1) :

BÉRENGER, Paul. « Le Brésil en 1879 ». pp. 434-457.

## 2. *L'Investigateur, Journal de l'Institut Historique de Paris*, de 1841 à 1890 :

. 1834, T. 1 :

« De l'histoire de la littérature, des sciences et des arts au Brésil », par trois membres de l'Institut Historique : M. Domingos José Gonçalves de Magalhaens, M. Francisco de Sales Torres Homem e M. M. de Araujo Porto Alegre, pp. 47-53.

« Voyage pittoresque et historique au Brésil, depuis 1816 jusqu'en 1831, ou séjour d'un artiste français au Brésil, pendant les quinze premières années de sa régénération politique », par J.-B. DEBRET. Compte rendu de Stéphane NIQUET (Arquiteto, membro do *Institut Historique de Paris*), pp. 53-54.

« Mœurs et usages des brésiliens civilisés : fragment inédit du deuxième volume d'un voyage pittoresque et historique au Brésil », par J.-B. DEBRET, pp. 170-172.

. 1836, T. 4 :

« Nitheroy. Revista Brasiliense. Sciencias, Letras e Artes » (T. I, 1<sup>e</sup> livraison, 12 feuilles in-8, avec cette épigraphe : - Tudo pelo Brasil e para o Brasil). Compte rendu de Eugène Garay de MONGLAVE, pp. 209-211.

. 1837, T. 6 :

« Les catacombes de Rio-Janeiro », par J.-B. DEBRET, pp. 250-252.

. 1839, T. 10 :

« Fondation d'un Institut Historique à Rio-Janeiro (Brésil) ». Commentaire, pp. 101-105.

« Status de l'Institut Historique et Géographique du Brésil ». Commentaire, pp. 105-108.

« Discours d'inauguration de l'Institut Historique et Géographique du Brésil, prononcé par le chanoine da Cunha Barbosa, premier Secrétaire-perpétuel ». Commentaire, pp. 108-115.

. 1840, T. 12 :

« Voyage pittoresque et historique au Brésil, séjour d'un artiste français dans cet empire, de 1816 à 1831. Depuis l'avènement à l'abdication de D. Pedro I<sup>er</sup> », par J.-B. DEBRET, premier volume. Compte rendu de Eugène Garay de MONGLAVE, pp. 130-140.

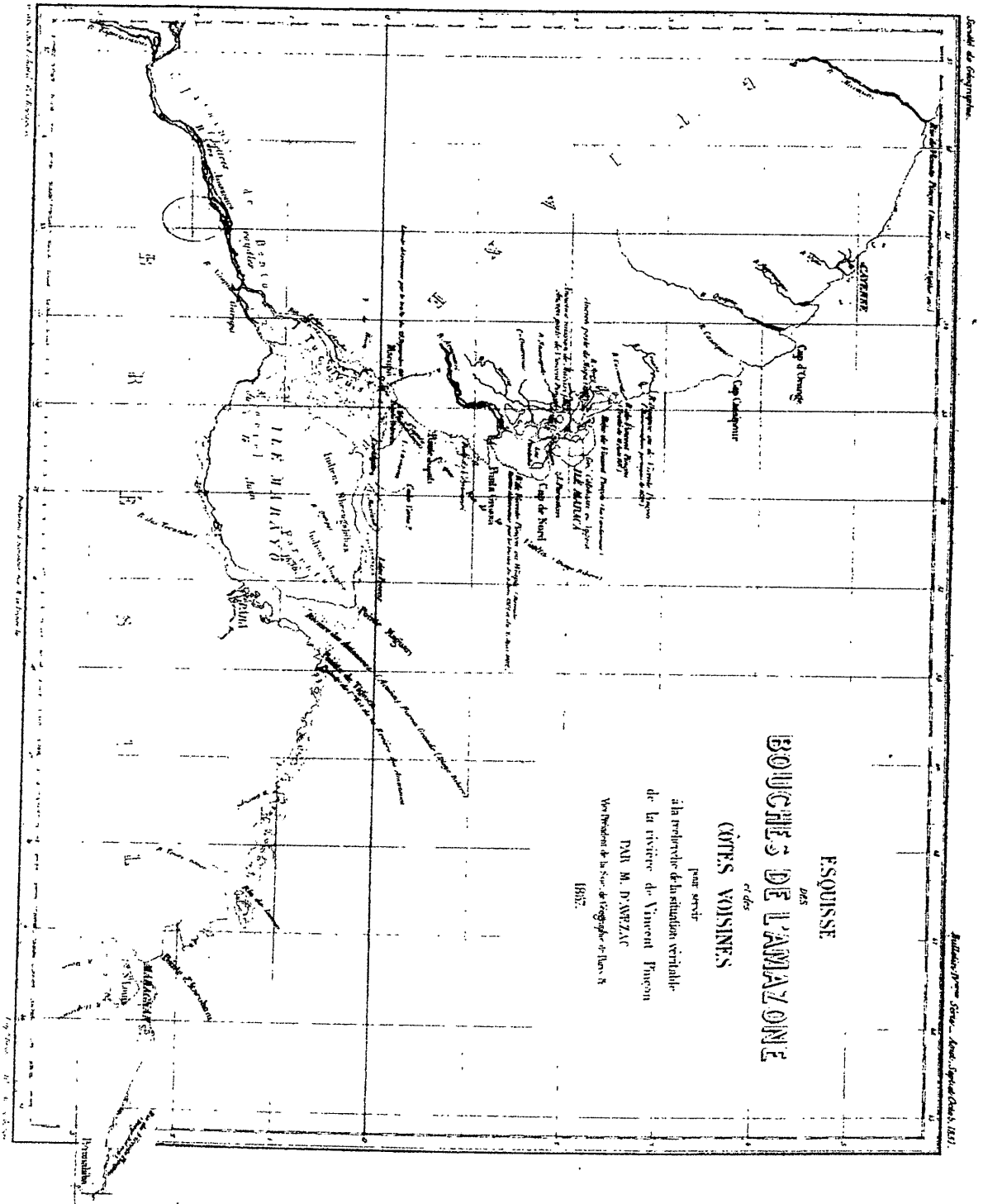


- . 1841, T. 13 :  
 « Voyage pittoresque et historique au Brésil : séjour d'un artiste français dans cet Empire de 1816 à 1831, depuis l'avènement jusqu'à l'abdication de Dom Pedro I<sup>er</sup> », deuxième et troisième volumes (2<sup>ème</sup> et dernier article). Compte rendu de Eugène Garay de MONGLAVE, pp. 114-122.
- . 1843, T. 3 (2) :  
 « Lettre de M. Auréliano de Souza e Oliveira Coutinho, à M. Le Chevalier de Renzi, administrateur-trésorier de l'Institut Historique de France », de 31 de dezembro de 1842, sur le diplôme octroyé à D. Pedro II de « membre protecteur de l'Institut Historique de France », pp. 153-164.
- . 1844, T. 4 (2) :  
 « Sur les progrès de la géographie au Brésil, et sur la nécessité de dresser une carte générale de cet Empire », Mémoire de J. SIGAUD (premier médecin de S. M. l'Empereur du Brésil, membre de la troisième classe de l'Institut Historique de Paris), pp. 8-15.  
 « Sur les discours officiels du Commandeur Jean Antoine de Miranda, ex-Président des Provinces du Nord du Brésil, Ceara, Maranhão et Para, pendant les années 1839, 1840 et 1841 ». Compte rendu de J. SIGAUD, pp. 446-447.
- . 1845, T. 5 (2) :  
 « Climat et maladies du Brésil », Mémoire de Docteur JOSAT (membre de la troisième classe de l'Institut Historique de Paris), pp. 22-33.
- . 1855, T. 5 (3) :  
 « Liste des membres résidents dans la France et correspondants chez le Brésil, de l'*Institut Historique de Paris* jusqu'à l'an de 1855 », pp. 1-11. :  
 « Le Brésil. Les empereurs Pedro I et Pedro II. – La cour du Brésil », Mémoire de John Lelong (membre de la 1<sup>re</sup> classe de l'Institut historique de Paris), pp. 172-179.
- . 1857, T. 7 (3) :  
 « Mort de M. Sigaud, médecin de l'Empereur du Brésil ». Note nécrologique, pp. 93-94.
- . 1859, T. 9 (3) :  
 « Considérations géographiques. Sur l'histoire du Brésil », de François Varnhagen, par M. D'Avezac. Compte rendu M. Cénac-Moncaut, pp. 87-90.
- . 1882, T. 8 (4) :  
 « Histoire du Portugal et du Brésil », par M. Alfred Boinette. Compte rendu de A. Loiseau, pp. 157-159.
- . 1889, T. 7 (4) :  
 « La revue de l'Institut historique, géographique et ethnologique du Brésil (Année 1883... 1<sup>er</sup> semestre 1888). Compte rendu de A. Loiseau, pp. 42-51.
- . 1890, T. 8 (4) :

« Cinquantaine de l'Institut Historique et géographique du Brésil ». Compte rendu de A. Loiseau, pp. 42-44.



D'AVEZAC, Armand. *Esquisse des bouches de l'Amazone et des côtes voisines, pour servir à la recherche de la situation véritable de la rivière de Vincent Pinçon, et publié en annexe dans le Bulletin de la Société de Géographie, août-septembre-octobre 1857.*



**BOUCHES DE L'AMAZONE**  
DES  
**ESQUISSE**  
ET DES  
**CÔTES VOISINES**

pour servir  
à la recherche de la situation véritable  
de la rivière de Vincent Pinçon  
PAR M. D'AVEZAC  
Vu l'Ordre de la Société de Géographie de Paris le  
1857.

### **Annexe III.**

#### **Les rédacteurs de *La galerie des Brésiliens illustres* de Sisson<sup>1</sup>.**

Biographiés par *Adolfo Bezerra de Menezes* (1831-1900) :

- (2, I) - Eusébio de Queiros Coutinho Mattozo Camara ;
- (4, I) - José Clemente Pereira ;
- (5, I) - Paulino José Soares de Souza, vicomte do Uruguay ;
- (6, I) - Antonio Paulino Limpo de Abreu, vicomte d'Abacté ;
- (7, I) - Pedro de Araújo Lima, marquis de Olinda ;
- (9, I) - José da Costa Carvalho, marquis de Mont'Alcgre ;
- (11, I) - Miguel Calmon de Pin e Almeida, marquis d'Abrantes ;
- (12, I) - Manoel do Monte Rodrigues de Araujo, comte de Irajá ;
- (13, I) - Bernardo de Sousa Franco ;
- (14, I) - Consciller Cândido Baptista de Oliveira ;
- (15, I) - Estevão Ribeiro de Rezende, marquis de Valença ;
- (16, I) - Cactano Maria Lopes Gama, vicomte de Maranguapé ;
- (17, I) - Candido José de Araujo Vianna, vicomte de Sapucahy ;
- (19, I) - José Bonifácio de Andrada e Silva ;
- (20, I) - Manoel Alves Branco, vicomte de Caravellas ;
- (21, I) - D. Pedro II ;
- (23, I) - José Maria da Silva Paranhos.

Total : 17 notices.

Biographiés par *Justiano José da Rocha* (1812 - 1862) :

- (10, I) - Luis Alves de Lima e Silva, marquis de Caxias ;
- (26, I) - Manoel Jacinto Nogueira da Gama, marquis de Bacpendy ;
- (37, I) - Bernardo Pereira de Vasconcelos ;
- (39, I) - Sérgio Teixeira de Macedo ;
- (41, I) - José Thomaz Nabuco d'Araujo ;
- (3, II) - Monseigneur Ignacio Marcondes de Oliveira Cabral ;
- (4, II) - Dom Pedro I, ;
- (21, II) - Manoel Vicira Tosta, baron de Muritiba.

Total : 8 notices

Biographiés par *José de Alencar* (1829-1877) :

- (1, I) - Hermeto Carneiro Leão, marquis de Paraná ;  
 (27, I) - José Martiniano de Alencar ;

Biographiés par *Manuel de Araujo Porto Alegre* (1806-1879) ;

- (22, I) - Luiz Pedreira do Coutto Ferraz ;  
 (34, I) - Francisco de Lima e Silva ;

Biographiés par le chanoine *Joaquim Caetano Fernandes Pinheiro* (1825-1876) :

- (19, II) - José Feliciano Fernandes Pinheiro, vicomte de São Leopoldo ;  
 (43, II) - D. Manoel Joaquim da Silveira, archevêque de la Bahia.

Biographiés par *Flávio Farnese* :

- (32, II) - José Antonio Marinho ;  
 (40, II) - D. Manoel de Assis Mascarenhas ;

Biographiés par *José da Silva Carrão* :

- (29, I) - Antonio Carlos Ribeiro de Andrada Machado e Silva ;  
 (20, II) - Raphael Tobias de Aguiar.

Biographiés par *José Dias de Cruz Lima* :

- (43, I) - Marquis de Paranaguá, Francisco Villela Barbosa ;  
 (44, I) - Évêque de Anémuria, Frère Antonio de Arrabida.

Biographiés par *Antônio Francisco de Paula e Souza* :

- (33, II) - Angelo Moniz da Silva Ferraz ;  
 (34, II) - Francisco de Paula Souza e Mello.

Biographié par *J. C. Sousa Ferreira* :

- (28, I) - Evaristo Ferreira da Veiga.

---

<sup>1</sup> Source principale Voir MENEZES, Raimundo de. *Dicionário literário brasileiro*, Rio de Janeiro, Livros Técnicos e científicos editora, 1978, 2<sup>e</sup> édition, p. 127.

Biographié par *Antônio Ferreira Viana* :

(13, II) - Francisco Gé Acayaba de Montezuma, vicomte de Jcquitinhonha.

Biographié par *Thomás Alves Filho* :

(32, I) - Frère Francisco do Monte Alverne.

Biographié par *Francisco Octaviano de Almeida Rosa* (1825-1889) :

(35, I) - João Pereira Darrigue Faro, vicomte do Rio Bonito.

Biographié par *Jorge Cussen* :

(36, I) - Nicolao Pereira de Campos Vergueiro, Portugal.

Biographié par *José Antonio Miranda* :

(42, I) - Chanoine Januário da Cunha Barbosa.

Biographié par *Francisco Inácio Marcondes Homem de Melo*, baron Homem de Mclo (1837-1918) :

(2, II) - Martim Francisco Ribeiro d'Andrada.

Biographié par *Aureliano Cândido Tavares Bastos* (1839-1875) :

(7, II) - José Antonio Saraiva.

Biographié par *D. Manuel de Assis Mascarenhas* ( ) :

Marquis de S. João de Palma –

Biographié par *Joaquim Saldanha Marinho* :

(28, II) - José Maria da Silva Bittancourt.

Biographié par *José Tito Nabuco de Araújo* (1832-1879) :

Barão de Vitória

Biographié par *Ladiscäu dos Santos Titara* :

(39, II) - Domingos Borges de Barros, vicomte de Pedra Branca.

Biographié par *J. M. Vaz Pinto Coelho* :

(44, II) - Aureliano de Sousa e Oliveira Coutinho, vicomte de Sepetiba.

Biographié par *Francisco Manuel Raposo de Almeida* :

(31, I) – Comte de Santa. Cruz, Archêveque de la Bahia, D. Romualdo Antonio de Scixas.

Biographiés pour quelqu'un de la famille non identifié :

(24, I) - Gabriel José Rodrigues dos Santos ;

(6, II) - Antonio Luiz Pereira da Cunha, marquis de Inhambupe ;

(8, II) - Felisberto Caldeira Brant Pontes, marquis de Barbacena ;

(9, II) - Francisco José de Souza Soares de Andréa, baron de Caçapava, Portugal ;

(10, II) - Joaquim José Pinheiro de Vasconcellos ;

(12, II) - Miguel de Frias e Vasconcellos ;

(14, II) - José Paulo dos Santos Barreto.

Total : 7 notices



Biographiés pour quelqu'un de la famille identifié<sup>2</sup> :

- (1, II) - Pedro de Alcantra Bellegarde, par Guilherme Bellagarde ;
- (5, II) - João Chrysostomo Callado, , par Dario Rafacl Callado.

## Autobiographies :

- (3, I) - Ireneo Evangelista de Souza, baron de Mauá : (1813 -) ;
- (11, II) - Sebastião do Rego Barros (1803) ;
- (22, II) - João Manoel Pereira da Silva (1818) ;
- (37, II) - Manoel da Fonseca Lima e Silva, Barão de Suruhy (1793) ;
- (38, II) - João Lins Vieira Cansansão de Sinimbu (1810) ;
- (41, II) - José Bento Leite Ferreira de Mello (1785 - 1843) ;
- (42, II) - Theophilo Benedicto Ottoni (1807).

Total : 7 notices

Total de biographies dont l'auteur a été identifié : 69

## Biographies qui les auteurs n'ont pas été identifiés :

- (8, I) - Joaquim José Rodrigues Torres, vicomte de Itaboraí ;
- (18, I) - José da Silva Lisboa, vicomte de Cayru ;
- (25, I) - Domingos Ribeiro dos Guimarães Peixoto, Baron de Iguarassú ;
- (30, I) - João da Silva Carrão ;
- (33, I) - Jeronimo Francisco Coelho ;
- (38, I) - Francisco Diogo Pereira de Vasconcellos ;
- (40, I) - Manoel Felizardo de Souza e Mello ;
- (45, I) - D. Thérèza Christina Maria de Bourbon ;
- (15, II) - José Joaquim Carneiro de Campos, marquis de Caravellas ;
- (16, II) - João Vieira de Carvalho, marquis de Lages ;
- (17, II) - Mariano José Pereira da Fonseca, marquis de Maricá ;
- (18, II) - les princesses D. Isabel e D. Leopoldina ;
- (23, II) - João Manoel Pereira da Silva ;
- (24, II) - Dom Francisco de Assis de Mascarenhas ;
- (25, II) - José Joaquim da Rocha ;
- (26, II) - José Ignacio Silveira da Motta ;

<sup>2</sup> Observation : il faut ajouter ici les notices déjà mentionnées de : José Martiniano de Alencar par José de Alencar ; le vicomte de São Leopoldo par Joaquim Caetano Fernandes Pinheiro ; Francisco de Paula Souza e Mello par Antônio Francisco de Paula e Souza.

- (27, II) - Alexandre Joaquim de Sequeira ;
- (29, II) - Francisco Gomes de Campos, baron de Campo Grande ;
- (30, II) - Joaquim Marcellino de Brito;
- (31, II) - Padre Diogo Antonio Fcijó ;
- (35, II) - José Joaquim Coelho ;
- (36, II) - Joaquim José Ignacio ;
- (45, II) - Francisco de Paula Negreiros Sayão Lobato.

Total : 23